This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

http://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FRL
GR
1
.R4
v. 1

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re ANNÉE. — 1886. — Tome Ier

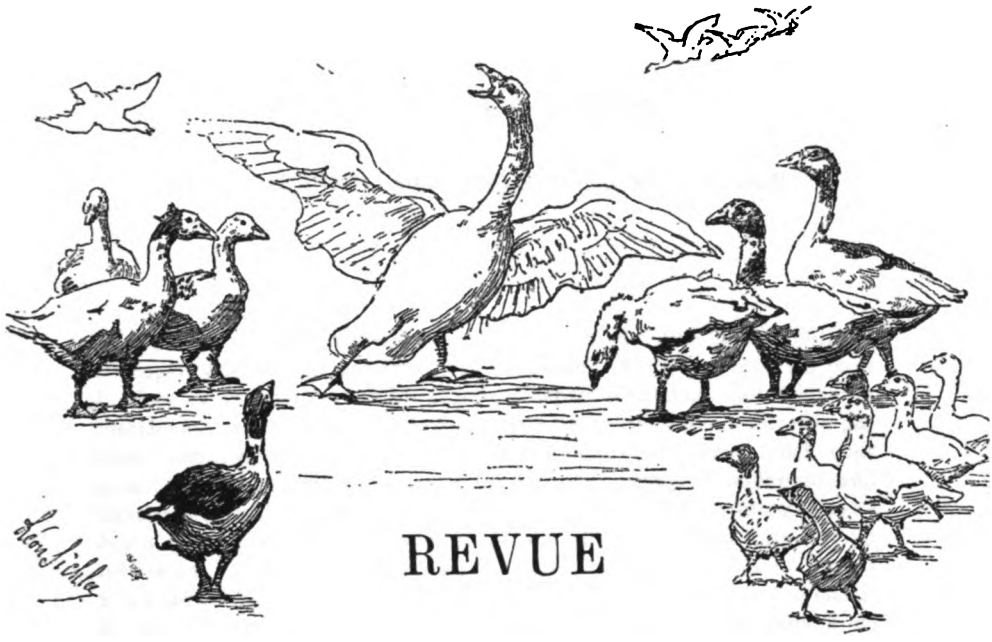
INDIANA UNIVERSITY
LIBRARIES
BLOOMINGTON

Digitized by Google

MONTÉVRAIN. — IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE L'ÉCOLE D'ALEMBERT

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES



REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re ANNÉE. — 1886. — Tome Ier

PARIS

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

Librairie A. DUPRET, 8, rue de Médicis

1886

Digitized by Google

Digitized by Google

PROGRAMME & BUT

DE LA SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

Parmi les nations européennes, la France a été une des dernières à s'occuper sérieusement des traditions populaires. Alors que dans les pays du Nord et du Midi ces études attiraient depuis longtemps l'attention des chercheurs, alors que certains collecteurs de contes étaient regardés par leurs concitoyens comme des écrivains nationaux au premier chef, chez nous le public, et même les savants, restaient presque indifférents aux travaux qui avaient pour objet l'ensemble du trésor des traditions légendaires de la France. Depuis environ six ans, il s'est cependant produit un revirement : on a beaucoup publié, et le nombre de ceux qui s'intéressent à ces sortes d'études a considérablement augmenté. C'est un mouvement qui ne fait que commencer : il y a lieu d'espérer que désormais il ne s'arrêtera plus.

Dans presque tous les pays étrangers on a fondé des sociétés particulières, qui comme nos sociétés d'Anthropologie, d'Ethnographie, de Géographie, de Linguistique, etc., ont eu pour but de grouper les chercheurs, de les faire se connaître entre eux, de leur fournir des éléments d'investigation, et de publier certains documents intéressants qui auraient difficilement trouvé place ailleurs. Le moment semble venu de former en France, en dehors de toute coterie, même scientifique, une société largement ouverte à tous ceux qu'intéresse l'étude si complexe des traditions populaires. C'est ce qui nous engage à faire appel à tous ceux qui pensent, comme nous, qu'un groupement est ce qui peut le mieux exciter les recherches et intéresser à la fois le public et les savants. L'exemple de la Société anglaise de Folk-Lore qui compte plusieurs années d'existence et a de nombreux adhérents, celui des sociétés similaires espagnoles qui, depuis moins de deux ans, ont publié cinq volumes, est bien fait pour encourager cette tentative dans notre pays.

Déjà, en moins d'un mois, la Société française des traditions populaires a pu grouper un nombre d'adhérents assez considérable, et si l'on jette un coup d'œil sur les noms, on peut croire que, patronnée comme elle l'est, la nouvelle société est appelée à rendre de grands services.

L'ensemble des études qui se rattachent aux traditions populaires, et forment ce qu'on pourrait appeler la Démologie, est des plus complexes.

Nous allons essayer de classer les principales matières; on peut les ramener à six groupes principaux :

1° La Littérature orale.

2° Les Jeux et les divertissements.

3° L'Ethnographie traditionnelle.

Digitized by Google

4° La Linguistique, en tant qu'éveillant l'idée de légendes et de coutumes.

5° Les Arts populaires.

6° Les productions littéraires envisagées dans leurs rapports avec les récits et les croyances du peuple.

*
* *

Sous le nom de *Littérature orale*, on comprend ce qui pour le peuple qui ne lit pas, remplace les productions littéraires des civilisés. Cette littérature a précédé la littérature écrite, et on la retrouve partout, plus ou moins vivante, suivant le degré d'évolution des peuples.

Elle se compose en première ligne, des contes, dans lesquels on peut faire rentrer les légendes, qu'il n'est pas toujours aisé d'en séparer.

Parmi les principales divisions se placent les aventures merveilleuses, soit qu'elles se passent dans des régions indéterminées, soit que les conteurs — et c'est ici que souvent le conte et la légende se touchent, — les rattachent à un endroit singulier du pays ou à un personnage historique ou prétendu tel. Viennent ensuite ceux où des faits ou des croyances en rapport plus ou moins direct avec les religions, se mélangent à l'élément féérique : tels sont dans notre pays les récits où interviennent les puissances du Ciel, et ceux — plus rares — qui sont en relation avec les dieux disparus ou avec les mégalithes. Les récits surnaturels ont aussi parfois emprunté aux religions, mais ils se lient encore davantage à la superstition.

Un élément des plus intéressants est celui des contes comiques, qui comprennent aussi les facéties, même un peu grasses, et les récits peu charitables où un groupe provincial ou local *blasonne* ses voisins.

On peut enfin rattacher aux contes, les *Ana* du peuple, les petits récits qu'il invente ou qu'il se transmet pour se divertir.

Les chansons populaires sont encore plus difficiles peut-être à classer que les contes. Elles se rapportent à l'histoire, à l'amour, aux coutumes, aux métiers; certaines sont pour ainsi dire didactiques; d'autres ont pour but de faire danser, de régler la marche ou de faire agir avec ensemble ceux qui se livrent à un travail de force ou d'adresse. Les chansons comiques, qui sont nombreuses, méritent aussi d'être recueillies; il en est de même de certains Noëls populaires qu'on ne retrouve pas dans les recueils et qui sont en voie de disparition.

Aux chansons est intimement liée la musique populaire; les airs devront être recueillis avec soin, et sans la préoccupation dangereuse de ramener aux mesures classiques celles, souvent irrégulières, des airs chantés.

Les *Proverbes* forment aussi une division importante, soit qu'ils se rapportent à des idées morales, soit qu'ils se rapportent à des objets visibles et réels. Ils comprennent non seulement les proverbes proprement dits, mais les dictons et les comparaisons. Certaines de celles-ci se rattachent à d'anciennes croyances, parfois à des contes ou à des légendes, auxquels elles ont quelquefois survécu. Plusieurs proverbes sont en relation avec des personnages réels ou légendaires; d'autres forment des dictons géographiques; d'autres enfin, qui sont généralement satiriques, font partie de ce qu'on

Digitized by Google

a appelé le Blason populaire. Assez souvent ils sont explicables par des histoires locales, qu'il sera intéressant de recueillir.

Les *Formulettes*, qu'on a longtemps négligées, sont une source précieuse d'information. Il en est qui sont très anciennes, et l'on croit que certaines d'entre elles sont des débris d'anciens rites religieux qui ont surnagé dans la mémoire du peuple après la disparition de l'état de choses qui leur avait donné naissance.

Aux formulettes se rattachent aussi les jurements et les jurons.

Les *Devinettes* peuvent être divisées en devinettes proprement dites, et en demandes facétieuses. C'est un des amusements les plus en vogue à la campagne, et, d'une manière générale, chez les groupes primitifs. Il s'en fait même tous les jours, et l'on peut dire que c'est un genre encore en pleine activité.

Les *Jeux* et les *Divertissements* sont d'une importance considérable au point de vue ethnographique. Tylor a parfaitement démontré que nombre d'entre eux n'étaient que des survivances; beaucoup d'enquêteurs ne leur accordent pas l'attention qui leur est due, et l'on peut citer comme ayant été tout particulièrement négligés les jeux des peuples navigateurs.

L'*Ethnographie* se lie étroitement aux traditions populaires : les contes et les chansons expliquent certaines coutumes, et inversement des mythes, auparavant obscurs, s'éclairent soudainement si on les rapproche d'usages anciens ou existant encore en quelques endroits. Il en est de même des superstitions. L'Ethnographie est donc un élément très essentiel et dont l'étude s'impose à tous ceux qui essaient de tirer des conclusions des mythes populaires.

On a beaucoup, dans une certaine école, abusé de la *Linguistique;* les maladies du langage ont été pendant quelque temps à la mode; actuellement une réaction semble se faire contre les interprétations devenues trop faciles par le jeu des étymologies. Il ne faudrait pas qu'elle allât trop loin; en bien des cas la linguistique n'est point une quantité négligeable : dans les mots survivent parfois des mythes, et on peut la considérer comme un accessoire utile à l'étude; mais qui demande à être manié avec une grande circonspection.

Aux époques où l'art n'est pas une profession dont les règles presque immuables sont enseignées dans des écoles à doctrine, il s'inspire des idées populaires, et parfois il contribue à son tour à la formation, ou pour mieux dire, à la transformation des légendes. Maury et plusieurs autres ont montré que l'iconographie byzantine et celle du Moyen Age avaient été créatrices de mythes. Une branche bien humble des arts du dessin, l'*Imagerie populaire,* a eu sur les contes et sur les légendes une influence des plus considérables; jusqu'ici l'étude en a été à peine effleurée : un examen approfondi montrerait sans doute que, si l'imagerie a puisé au fond populaire en le transformant, le peuple à son tour a repris son bien où il le trouvait.

Digitized by Google

Autrefois, le *Livre*, à l'exception des brochures de colportage, n'avait sur les créations populaires qu'une action de seconde main, parce que le peuple ne lisait pour ainsi dire pas; encore à notre époque il n'exerce pas sur les conceptions populaires une influence bien directe; cependant elle existe dans une certaine mesure, et ceux par exemple qui se sont occupés des contes de bord, ont pu constater que des épisodes entiers des romans d'Alexandre Dumas étaient intercalés dans des récits à base populaire, ou devenaient un canevas sur lequel les conteurs brodaient d'anciens mythes. Jadis les livres populaires proprement dits que les imprimeries de Troyes, de Rouen, etc., répandaient par milliers dans les campagnes, ont eu une grande prise sur l'imagination du peuple; s'il ne leur a pas tout emprunté, il leur a pris du moins bon nombre d'épisodes; les plus considérables sont ceux qu'il est facile de reconnaître dans les récits comiques encore racontés, dans les devinettes, et parfois dans les superstitions.

Dans la Revue, nous comprendrons ces études dans leur sens le plus large, et nous tâcherons de rendre aimable cette science presque nouvelle chez nous. Nous essaierons, tout en restant scientifiques, de montrer au public que les traditions populaires, souvent amusantes ou charmantes, sont presque toujours naïves et poétiques.

Il en reste encore de nombreuses à trouver dans notre pays de France, et avec un peu de patience, on peut en recueillir beaucoup. Nous tâcherons d'exciter les enquêtes, soit en élaborant des instructions sur un point déterminé, soit en montrant par des articles que des sujets bien négligés jusqu'ici peuvent être fructueusement enquêtés.

Pour la rédaction de la Revue, nous faisons appel à toutes les bonnes volontés : nous espérons qu'elles ne nous feront pas défaut; quoique notre société soit avant tout française, nous accueillerons avec plaisir les communications qui nous viendront de l'étranger : c'est surtout en matière de traditions populaires qu'on peut constater un fonds commun qui ne connaît point de frontières.

Nos prochains numéros, qui vont être publiés rapidement afin qu'en avril ils puissent paraître à leur date mensuelle, contiendront des textes inédits (contes, chansons avec musique, devinettes, superstitions, etc.), provenant des provinces suivantes : Alsace, Anjou, pays Basque, Béarn, Bresse, Basse-Bretagne, Haute-Bretagne, Corse, Franche-Comté, Bourgogne, Languedoc, Nivernais, Normandie, Orléanais, Périgord, Picardie, Poitou, Provence, Savoie, ainsi que des pièces étrangères inédites ou traduites pour la première fois, provenant des pays créoles, de l'Hindoustan, de la Turquie, de Fidji, de la Chine, du Japon, de la Russie et des pays Scandinaves. Nous publierons aussi des dissertations critiques sur des sujets de Mythologie, pour lesquelles nous nous sommes assuré le concours des écrivains les plus compétents en la matière.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 1. — 25 Janvier 1886.

DICTONS SUR LES MOIS

JANVIER

LE FRILEUX OU LE MOIS AUX TROIS BONNETS (1)

Guenvirig a lavar
Ez euz vi gant ar iar.
Le gentil janvier dit
Qu'il est œuf dans la poule.
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Janvier frileux
Gêle merluse sur ses œufs.
Anjou. — MENIÈRE.

Jombié de plèjo chiche
Fo lou pogés riche.
Janvier de pluie chiche
Fait le paysan riche.
Aveyron. — VAYSSIER.

Miz Genver, hirio vel kent,
A ziskouez eo hir he zent.
Janvier aujourd'hui comme avant,
Montre qu'il a longues les dents (2).
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Neige de janvier
Vaut du fumier.
Haute-Bretagne. — SÉBILLOT.

Les beaux jours de janvier
Trompent l'homme en février.
Prov. Français.

Quand il tonne en janvier
Agrandis tes greniers.
Poitou. — SOUCHÉ.

Gwell eo gwelet ki an kounnar
Evit heol tom a miz Genvar.
Mieux vaut voir chien enragé
Que chaud soleil en janvier.
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Janvier et febvrier
Comblent ou vuident le grenier.
16e siècle. — LEROUX DE LINCY.

(1). *Au XVIe siècle* (LEROUX DE LINCY), *on disait : Janvier a quatre bonnets; au XVIIIe il n'en avait plus que trois : ces bonnets signifiaient, d'après le Dictionnaire comique de Leroux, qu'il fait froid en ce mois et qu'il faut bien se couvrir la tête.*

(2). Les aiguilles de glace qui pendent aux toits sont connues sous le nom de dents de janvier.

Digitized by Google

LES TROIS MINEURS

LÉGENDE DE L'AUVERGNE

Au temps jadis, trois mineurs, bons pères et bons chrétiens, travaillaient dans les mines d'antimoine de Massiac (Cantal). Avant de se mettre au travail, ils avaient l'habitude de faire leur prière. Mais un jour ils oublièrent de prier Dieu. A peine eurent-ils commencé leur besogne, qu'un éboulement soudain les ensevelit vivants dans la mine. Ils eurent alors recours à Dieu et lui adressèrent une fervente prière : un génie leur apparut, toucha du doigt leur morceau de pain, versa de l'huile dans leur lampe et disparut.

Le pain et l'huile durèrent sept ans, et ils ne diminuaient point, et le pain était aussi frais qu'au moment où les mineurs étaient descendus dans la mine. Un jour, ils se prirent à penser à la terre que le soleil éclairait, et l'un d'eux s'écria :

— Si je revoyais la lumière du jour, je mourrais content.

— Et moi, dit le second, je serais heureux de revoir, ne fût-ce qu'un instant, mes enfants et ma femme, et de me trouver encore à table au milieu d'eux.

— Pour moi, dit le troisième, je désirerais revenir sur la terre des vivants et rester à vivre un an au milieu de ma famille.

Au moment où le dernier des mineurs achevait son souhait, la terre amoncelée qui bouchait l'entrée des galeries disparut tout à coup, et les trois compagnons sortirent. Le premier arriva au jour, regarda un instant la campagne, puis il expira. Le second alla droit à sa maison et retrouva sa femme et ses enfants ; mais il avait tellement changé qu'ils ne le reconnurent pas d'abord ; il coupa sa longue barbe, se lava la figure et aussitôt sa femme et ses enfants vinrent l'embrasser. On se mit à table ; mais à la dernière bouchée du repas, le mineur mourut.

Quant au troisième, il vécut encore un an avec sa famille, et il expira à la dernière minute de l'année révolue.

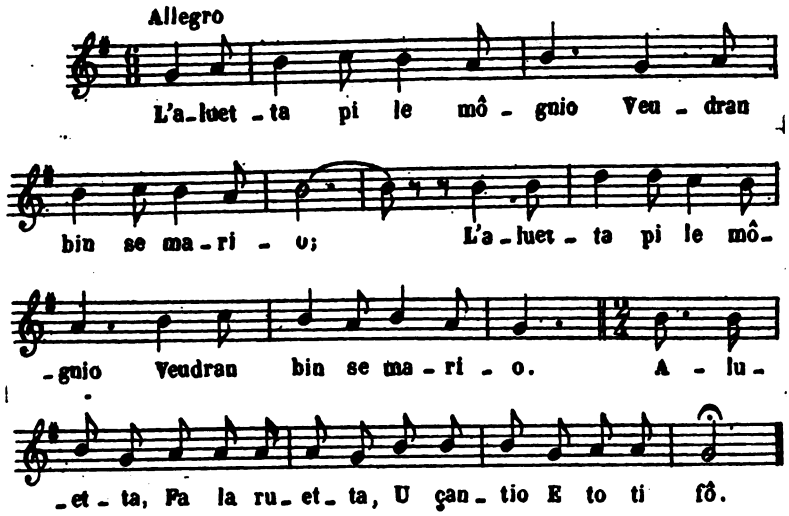
Recueilli par Mlle ANTOINETTE BON.

Cette légende est très souvent racontée en Auvergne. Elle a son parallèle assez exact en Allemagne, sauf que les mineurs allemands oublient le temps, et que les sept années ne leur paraissent qu'un jour. (GRIMM. *Veillées allemandes* T. I. Les trois mineurs du Kuttemberg). Le miracle des objets qui ne diminuent pas, fréquent dans les contes, est plus nettement indiqué dans le récit auvergnat ; le génie qui touche ces objets ne se retrouve pas non plus dans la légende allemande. (P. Y.)

Digitized by Google

LES NOCES DE L'ALOUETTE ET DU MOINEAU

PAYS DE REVERMONT (AIN)



I

L'aluetta pi le môgnio
Veudran ben se mario.

Refrain

Aluetta,
Fa la ruetta;
U çantio
E to ti fo.

II

I veudran fare un festin,
Mais de pan i n'en an zin.

III

Vint à passo un çin blanc,
Chu son dos pourtin de pan.

IV

Pé de pan no-z-en an ben
Mais de la ne n'en an zin.

I

L'alouette puis le moineau
Voudraient bien se marier.

Refrain

Alouette,
Fais la roue;
Au château
Est tout ce qu'il faut.

II

Ils voudraient faire un festin,
Mais du pain, ils n'en ont point.

III

Vint à passer un chien blanc,
Sur son dos il porte du pain.

IV

Pour du pain, nous en avons bien,
Mais du lard nous n'en avons point.

Digitized by Google

V

Vint à passo un rena,
Chu son dos pourtin de la.

VI

Pè de la no-z-en an ben,
Mais de vin ne n'en an zin.

VII

Vint à passo un mouflion
Chu son dos pourt' an ponson.

VIII

Pè de vin no-z-en an ben,
Mais de menetri ne n'en an zin.

IX

Lou ra qui sont û greni
Sevront ben de menetri.

X

Pè de menetri no-z-en an ben,
Mais de dancheri ne n'en an zin.

XI

Les rat' qui sont û greni
Sevront ben de dancheri.

XII

Vint à passo un ça gris,
Ramassa les dancheri.

XIII

Para, para, menetri,
Para, para lô ça gris!

V

Vint à passer un renard,
Sur son dos il porte du lard.

VI

Pour du lard, nous en avons bien,
Mais du vin, nous n'en avons point.

VII

Vint à passer un mouton,
Sur son dos il porte un tonneau.

VIII

Pour du vin, nous en avons bien,
Mais des ménétriers, nous n'en [avons point.

IX

Les rats qui sont au grenier
Serviront bien de ménétriers.

X

Pour des ménétriers nous en [avons bien,
Mais des danseuses, nous n'en [avons point.

XI

Les souris qui sont au grenier
Serviront bien de danseuses.

XII

Vint à passer un chat gris :
Il ramassa les danseuses.

XIII

Prends garde, prends garde, méné- [trier,
Prends garde, prends garde au chat [gris.

Le refrain ci-dessus, que tous les chanteurs du village où il a été recueilli articulent très nettement tel que nous l'avons écrit, paraît altéré; la traduction qui y est jointe n'est qu'un à peu près, et l'on n'a pu nous en donner le mot à mot exact. Sans doute il faut n'y chercher qu'une piquante combinaison de syllabes : ce qui contribue à nous le faire supposer, c'est l'analogie de ce texte avec les refrains de deux variantes de la même pièce tirées des *Chants populaires du pays Messin* de M. de Puymaigre : avec une autre signification, on retrouve exactement les mêmes rimes et les mêmes sonorités.

L'alouette
Fit : Falurette;
Le pinson
Fit : Faluron.

Et

Alouette,
Ma tourlourisette,
Mon oiseau
Que tout lui faut.

Recueilli et noté par JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

L'ENFANCE DU PÊCHEUR

Au premier rang des sujets encore nombreux dont l'enquête n'a été qu'imparfaitement essayée se placent les croyances, les coutumes et les superstitions de la mer. Certaines parties peuvent passer même encore maintenant pour à peu près inexplorées : telle est l'enfance du marin, intéressante pourtant à plus d'un titre. C'est pour attirer l'attention des chercheurs sur ce sujet que je publie les notes qui suivent (1).

En Basse-Bretagne, la femme dont le mari est en mer a des couches difficiles (Comm. de M. L. Sauvé). Aux environs de Saint-Malo, si un enfant naît lorsque son père est à la pêche et au moment où la mer monte, on assure que ce sera un vrai marin.

En ce même pays on croit que si la mer monte à l'instant où naît un petit pêcheur, il n'y aura pas d'orage dans la journée, le ciel fût-il menaçant.

On place dans le berceau du petit pêcheur des coquillages de la mer, et l'on dit que c'est la vue de toutes ces coquilles qui lui fait choisir le métier de pêcheur ou celui de marin.

Si on couvre un enfant au berceau avec une vareuse de marin, cela le préserve des maladies et des rhumatismes.

Il y avait autrefois à Saint-Cast une femme appelée Mélichette, dont le mari allait à Terre-Neuve. Mais il dépensait à boire tout ce qu'il gagnait. Elle eut un fils, et, étant trop pauvre pour acheter un berceau, elle le coucha dans une vieille *magne* en osier où jadis son père mettait sa morue. On dit que ce singulier berceau lui porta bonheur, et que jamais matelot de Saint-Cast ne fut aussi heureux que lui à la pêche de la morue.

On met au cou des enfants des coquillages avec des b'nis (bernicles, patelles). Les bonnes femmes assurent que cela les préserve des attaques des vers.

Les femmes chantent à leur enfant des chansons de la mer, qu'il essaie de répéter dès qu'il peut parler. Une des plus habituelles est celle-ci :

Maman les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes?
Parbleu, mon gros bêtias,
S'i' n'n'avaint pas
I'n' march'raint pas.

(1) Lorsqu'il n'y a pas de désignation spéciale, les faits exposés ont été recueillis aux environs de Saint-Malo par moi, ou par MM. Comault et F. Marquer.

Digitized by Google

Les mères leur chantent aussi :

Dodo, dodo, mon petit,
Ton père s'en va reveni'.

Quand on les pouponne, on leur fait faire des mouvements comme s'ils étaient à nager sur l'eau, et on leur dit :

Nage à sec, ou nage à terre.

Parfois la mère, en pouponnant et en s'amusant avec son fils, le prend par les flancs, et, feignant de lui apprendre à nager, lui dit : « Nage dans l'air » et l'enfant joue des bras et des jambes comme s'il était à nager dans l'eau.

A l'île de Sein, où la vue d'un cheval est un événement presque aussi merveilleux que le serait dans les rues de Paris la promenade d'une baleine, l'exercice du cavalier est remplacé par celui du rameur. L'enfant ne saute plus, il est balancé comme il pourrait l'être dans un bateau, et l'on fait exécuter à ses petits bras, successivement étendus et ramenés à lui, tous les mouvements que nécessite le maniement de l'aviron. On lui dit, pendant cette manœuvre :

Rouanv' ta, rouauv' ta!
Kass ar vag d'he feaz;
Ha pedal ne hall ket mont,
Passe ar rivier ha passe ar C'honk.
Da Boul-Dahu e rankomp mont
Da vit brignenn d'ann itron
A n-euz droug en he c'halon.

Rame, rame donc! — Conduis la barque à son ancrage. — Et puisqu'elle ne peut s'y rendre. — Passe la rivière et passe le Conq. — A Poul-David nous devons aller — chercher de la farine d'avoine pour la dame — qui à mal au cœur.

(SAUVÉ. *Formulettes de la Basse-Bretagne.* Revue Celtique, *t. V. p. 159-60.*)

Aux environs de Saint-Malo, on prend les bras de l'enfant, on lui fait fermer les poings et on lui fait faire en conduisant ses petites mains, le mouvement du matelot qui rame, en lui chantant sur une sorte de rythme lent :

Ramons, ramons
Ramons tous.

Dès que l'enfant peut prononcer quelques mots, ses parents lui parlent de la mer, des bateaux et du poisson. Aussi dès qu'il commence à comprendre quelque chose, un des plus grands plaisirs qu'on puisse lui faire, c'est de l'emmener en bateau, et de lui apporter de petits poissons.

Ce sont les crabes qui l'amusent le plus; il les attelle, et aussi il leur arrache les pattes et les torture de mille manières.

Lorsqu'un Terre-Neuvat est à terre, et qu'il veut amuser ses

Digitized by Google

petits enfants, il leur dit qu'il leur apprendra à manier la morue et à l'embarquer; il pousse un meuble quelconque en imitant un pêcheur qui pousse de la morue, et il invite l'enfant à en faire autant, en lui disant : « Pousse au cul à la morue ».

Quand les petits pêcheurs grandissent, le goût de la mer leur vient, et les mères ont beaucoup de peine à les retenir auprès d'elles, et à les empêcher d'aller aux bateaux. C'est pour elles un grand sujet d'inquiétude, et elles s'efforcent de les détourner de s'approcher de l'eau, en leur faisant peur de quelques lutins de la mer, tels que Nicole, et Gros Jean. Elles leur disent que s'ils vont seuls sur le rivage, Gros Jean les prendra, et les tiendra enfermés dans un tonneau, où ils n'auront àmanger que les ribères *(fucus)* qu'il leur passera par la bonde, et à boire que de l'eau salée, et elles leur racontent les mésaventures arrivées à des enfants désobéissants.

Une autre bête, terrible pour les petits pêcheurs qui vont se promener sans permission au bord de l'eau à la nuit tombante, s'appelle Saint Nicolas : elle est armée de griffes et déchire la figure des enfants attardés sur les grèves.

Les jouets que les enfants préfèrent sont ceux qui leur rappellent les occupations de leurs parents : les petits laboureurs sont presque toujours pourvus de fouets, et traînent des morceaux de bois qui représentent une charrue ou un chariot, les petits pêcheurs, dès qu'ils peuvent marcher seuls, ont des navires; pour les fabriquer, ils ne sont pas difficiles sur le choix des matériaux, et ils se servent de tout ce qui leur tombe sous la main : morceaux de bois, vieux souliers, sabots hors d'usage. Il y en a qui avec leurs couteaux savent très passablement imiter la forme des bateaux qu'ils voient dans le havre.

Quand ils accompagnent leur mère au *doué* (lavoir) ils sont presque toujours munis de leurs bateaux; parfois, pour les amuser, la mère leur dit de les baptiser en récitant des prières et en faisant dessus le signe de la croix. Au reste, à l'imitation des hommes, les petits pêcheurs adressent à leurs minuscules embarcations des formulettes et des prières. Quand ils les lancent à l'eau, ils leur disent :

Ne crains pas la vague,
Tu ne feras pas naufrage ;
Obéis au vent,
Il te fera marcher rondement.

Ils lui disent encore :

Petit bateau,
Que je lance à l'eau,
Sois chanceux
En toute heure et en tout lieu

Digitized by Google

Ne va jamais sur les rochers,
Car tu pourrais couler,
Et rester au fond de la mer
Tenir compagnie à tes frères.

Lorsque les petits bateaux sont mis à naviguer sur les mares qui restent remplies quand la mer est basse, avec une baguette ils agitent l'eau qui les fait danser comme la mer avec ses lames.

Quelquefois ils embarquent des bourdons auxquels ils ont arraché les ailes, ou des sauterelles. Si le bateau chavire, cela leur rappelle les navires en perdition. Pendant que l'équipage essaie de se sauver, le petit pêcheur dit :

Quand le bateau chavire,
Les hommes, c' n'est pas d' rire :
J'tez-vous à la mer,
Nagez hardiment
Vers la terre chère
Où jouent vos enfants;
Ils vous verront avec grande joie
Quand vous les prendrez entre vos bras.

Ils mettent aussi à bord des insectes, surtout des bêtes à bon Dieu; comme elles grimpent aux mâts, il les appellent leurs matelots.

Ils font faire des courses à leurs bateaux; celui qui a le meilleur marcheur en est tout fier, et dit aux autres : « Regarde mon *ba* (bateau), comme il marche bien; il fait blanchir la *mé* (mer). » On dit cela quand même si la régate a lieu sur une mare, ce qui est le cas le plus ordinaire.

Pour les régates, tous les petits bateaux sont mis en rang, et on tire à la courte-paille pour savoir ceux qui seront le plus sous le vent, et auront ainsi l'avantage. Les enfants qui n'ont pas de bateaux à eux remplissent en quelque sorte l'office de commissaires. Ils se mettent des deux côtés de la mare, suivent les bateaux, et décernent le prix. Il n'y a presque jamais d'enjeu; il suffit à celui dont le bateau marche le mieux d'avoir eu l'honneur d'arriver le premier.

Ces divertissements se retrouvent à peu près partout, même chez les peuples sauvages. A Timor-Laut, un des grands amusements des enfants consiste à faire naviguer de petits bateaux faits élégamment avec des tiges de palm sago; et ils font ainsi entre eux des régates.

(H. O. FORBES. *Journal of Anthropological Institute, 1883 p. 20.*)

En Haute-Bretagne, à défaut de bateaux fabriqués et munis de voiles, ils emploient tout ce qui peut flotter. Ils lancent, par exemple, des coquilles de noix sur la mer, et engagent des paris : celle qui sera la dernière submergée fait gagner le parieur qui l'a choisie.

Digitized by Google

D'autres fois ils mettent à l'eau des carapaces de crabes, des coquilles de ricardeaux *(pecten jacobœus)* et d'ormées (oreilles de mer), et ils les font se choquer comme des navires. Dans les ricardeaux, ils placent quelquefois des insectes ou du sable; cela représente l'équipage. Lorsqu'on les fait choquer pour simuler un abordage, la coquille qui chavire est censée perdue et avec elle tout ses matelots.

Les petits pêcheurs tirent des présages des coquilles qu'ils mettent à flotter sur la mer; si la coquille reste à flot, celui qui l'y a mise réussira; si elle coule, il sera malheureux. Il dit en la mettant à l'eau :

Coquille que je mets à flotter,
Fais-moi savoir le sort que j'aurai,
Montre-moi si je périrai ou si je réussirai.

Lorsque le mauvais temps empêche les enfants de sortir de la maison, ils prennent une *frome* (sorte de table qui sert à apprêter le lin), mettent des bâtons dans les trous qui se trouvent aux extrémités: ce sont les mâts; un tablier ou un torchon figure les voiles. Quand le bateau est ainsi paré, un enfant prend un morceau de bois, et le place comme il peut à l'endroit qui est l'arrière; celui-là est le pilote; un autre monte sur la table et prend une ligne : un petit morceau figure le poisson et est par terre; si le pêcheur réussit à prendre ce poisson imaginaire, on l'amène à bord, et on fait mine de le cuire et de le fricasser.

Autrefois on habituait les petits pêcheurs à courir pieds-nus sur les rochers. Quand ils avaient fait souvent cet exercice et s'étaient maintes fois écorchés, ils étaient, à ce qu'on disait, capables d'endurer toutes les misères de la vie de mer et pouvaient devenir matelots. On traitait de marins d'eau douce ceux qui se plaignaient.

On retrouve cette même coutume chez les peuples primitifs. Dès un âge très tendre les enfants de Timor-Laut commencent à aller sur le bord de la mer dans les endroits peu profonds, avec des arcs et des flèches dont ils tâchent de percer le poisson, de sorte que vers l'âge de six ou sept ans, ils sont déjà très experts en cet art.

(H. O. FORBES. *Journal of Anthropological Institute, 1883 p. 20.*)

Pour apprendre aux enfants à haler les lignes, on leur donne une corde enroulée autour d'un caillou, ils doivent la tirer à eux, et on leur enseigne la manière de disposer les mains pour cela.

Avant d'entrer dans la mer, les enfants font le signe de la croix, parce que, disent-ils, s'ils se noyaient, ils iraient en paradis. Ils pensent aussi que s'ils ne se signaient pas, il pourrait leur arriver malheur.

Digitized by Google

Les mères pour les empêcher de se noyer leur mettent au cou un scapulaire ou petit habit.

Quand les petits pêcheurs se mettent à l'eau, ils s'y jettent brusquement en disant :

A l'eau, canards,
Nageons dans la mer comme ils nagent dans les mares;
Sans avoir peur imitons les poissons,
Et comme eux, faisons des plongeons.

Avant de se baigner, ils se roulent souvent tout nus sur la grève et, prétendent que ce bain de sable, ainsi qu'ils l'appellent, entretient la santé.

Les petits pêcheurs frappent des mains dans l'eau pour imiter, à ce qu'ils disent, les marsouins. Ils se placent quelquefois sur le côté en se baignant, s'emplissent la bouche d'eau, et soufflent pour faire comme la baleine.

Ils se mettent encore sur le dos et jouent des jambes de manière à ressembler aux roues d'un bateau à vapeur.

QUESTIONNAIRE SUR L'ENFANCE DU PÊCHEUR

A la maison

1. Si à la naissance on fait quelque chose en rapport avec la mer : laver par exemple l'enfant avec de l'eau de mer. Si on tire des présages du moment de la marée où l'enfant est né, ou de l'état du ciel.

2. Si sur les berceaux ou sur les vêtements on met quelque chose qui rappelle la mer, des coquilles par exemple : pourquoi.

3. Si en berçant les enfants, on leur chante quelque chose qui soit en rapport avec la mer ou le vent.

4. Si en les pouponnant, on leur fait faire des mouvements qui rappellent ceux de la mer agitée ou des navires bercés par les vagues.

5. Si en les tenant à bout de bras, on leur dit quelque chose d'analogue à : Montez au mât, Grimpez à la hune.

Digitized by Google

6. Si en mettant l'enfant à cheval sur les genoux, on le secoue en lui disant de ramer, ou qu'il est en bateau.

7. Si certains jouets de la première enfance sont faits avec des coquillages ou des objets de mer, de manière, par exemple, à produire un certain bruit.

8. Si certains coquillages portés par les enfants en bas âge les préservent de maladies.

Jeux sur le rivage (*)

1. Maisons construites en sable ou en galets; jardins ou champs supposés, limités par des pierres posées ou par des talus de sable.

2. Petits forts construits : Si on les attaque, si on les défend.

3. Galets qui forment des maisons, des portes, ou enfoncés dans le sable, de manière à faire des cercles.

4. Digues de varech, de pierres ou de sable à la marée montante. Ce qu'on dit en les faisant. Si on conjure la mer de ne pas les détruire.

5. Canaux creusés pour amener l'eau à former de petits étangs; avec quoi on les creuse.

6. Jouets faits avec les herbes de la mer; rubans d'herbe marine tendus au vent pour produire un son, nœuds de varech percés de manière à prendre un peu d'eau et à en lancer; olives qu'on écrase pour les faire sonner. Si avec les grandes plantes on se fait des ceintures ou des ornements.

7. Jeux avec les coquillages : yeux faits avec des bucardes percées ou des patelles trouées, avec des coquilles de buccins, des couteaux, etc. Si avec certains coquillages on fait des colliers ou des cuillers.

8. Dessins et inscriptions sur le sable du rivage : ce qu'ils ont de particulier.

9. Si les enfants se laissent tomber sur le sable pour y laisser leur empreinte, celle de leurs mains ou de leur figure. — Les empreintes des pieds : jeux.

10. Enterrements simulés dans le sable : ce qu'on dit en les faisant; règles du jeu.

11. Petits poissons pris dans les mares, et cuits sur le rivage par les enfants.

(*) J'ai traité assez longuement des jeux sur le rivage dans un article de *l'Homme*, 1885 p. 481 et suiv.; où j'ai rapproché les jeux des petits marins de la Manche de ceux des naturels de quelques pays non civilisés, rapprochements peu nombreux, cette partie de l'ethnographie ayant jusqu'ici trop peu attiré l'attention des chercheurs.

Digitized by Google

Jeux dans l'eau

1. Si pour empêcher les enfants de s'en approcher trop, on les menace de quelque Croquemitaine, bête ou lutin, qui se cache dans les rochers ou se tient dans la mer.

2. Les petits bateaux. Comment on les construit; si on voile de vieux sabots.

3. Si en les lançant à l'eau, on prononce des paroles; si on imite les cérémonies du lancement des grands bateaux. Si on prononce certaines paroles.

4. Régates entre les petits bateaux.

5. Coquilles mises à flotter sur l'eau : si on les pousse l'une contre l'autre de manière à les faire se heurter et à simuler un combat. Si on tire des présages de leur résistance sur l'eau.

6. Bains : ce que font les enfants en se mettant à l'eau; ce qu'ils disent.

7. Si dans l'eau ils s'éclaboussent en se jetant de l'eau avec le plat de la main; ce qu'ils disent en le faisant.

8. Comment ils apprennent à nager; si on se sert de moyens artificiels ou surnaturels.

9. Superstitions relatives à la natation : Formulettes.

10. Si dans l'eau, les enfants s'amusent à contrefaire les poissons, ou à simuler les pêches.

12. Jeux avec certains poissons. Si, par exemple, on attelle les crabes, si on s'amuse à les faire courir d'une certaine manière. Formulettes.

13. Jeux avec les galets, palets lancés — Jeux avec des cailloux ronds, qui rappellent le jeu des osselets; ce qu'on dit en y jouant.

14. Ricochets sur l'eau avec des cailloux plats ou des coquilles : Ce qu'on dit en les lançant; noms de ces ricochets.

15. Danses sur le rivage : Si elles rappellent par quelque trait les vagues ou les bateaux.

16. Courses et luttes sur le rivage.

17. Si les petites pêcheuses jouent avec les garçons, ou si elles ont des jeux particuliers.

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

DEVINETTES DE FIDJI

Deux poissons se nourrissent dans la mer : l'un mange avec deux bouches et l'autre avec une seule ?

— Le premier est un canot double et l'autre le navire d'un homme blanc.

***

Un prêtre catholique dans un long vêtement noir. Nous nous approchons pour le voir et il ôte son habit ?

— C'est le cauris blanc : quand il n'est pas inquiet, il sort de sa coquille ; il y rentre à la moindre alerte.

***

Un homme qui porte avec lui la graisse de la cuisine dans laquelle il sera mangé ?

— Le taro (Arum) et ses feuilles. Elles sont cuites et mangées avec lui.

***

Vingt hommes avec vingt turbans blancs ?

— Les doigts et les orteils.

***

Une terre. Je la presse dans ma main et elle se cache ; je la lâche et elle redevient terre ?

— Une éponge.

***

J'entre dans une maison et je la traîne avec moi ?

— Un Bernard l'Ermite.

***

Un lac rempli d'eau. Maintenant un nuage blanc s'élève dans le milieu et boit le lac. Alors le nuage croît et a des feuilles ?

— La noix de coco. Lorsqu'elle est sur le point de devenir mûre, le lait se solidifie et devient une substance blanche et molle.

***

Un homme : lorsqu'il est né il ne crie pas ; en grandissant il ne crie pas ; lorsqu'il a atteint sa croissance, il ne crie pas, mais quand il est très vieux il pleure.

— La noix de coco, qui répand son lait, seulement quand elle vieillit.

Traduit de LORIMER FISON. *Fidjian riddles.*

Digitized by Google

ZISTOIRE

LOULOU QUI TÉ VOULÉ BOURLÈ SA FEMME

CONTE CRÉOLE DE L'ILE DE FRANCE (MAURICE)

Té iéna éne fois éne mamzelle qui té pour marié av éne missié rice rice même. So frère ça mamzelle là té ene faye garçon, vilain coment si pas, caye louce, plein lagale, lazambe torte, gros gros bosse dans lédos, mais malinbougue, mo dire vous, couteau même. Côment zaute pour alle léglise, li hisse hisse robe so seir, il dire li : « Mo seir, napas marié ça doumoune là, éne sourcier ça! » Mamzelle en colère, li dire li : « Et toi, lagalle, to vlé largue mon robe! » Zaute allé, zaute marié.

Ça garçon là sivré son seir lacase son mari; mais zaute napas voulé donne li ene laçambe dans grand case, pengare lagale, zaute mette li dourmi la cousine.

Morceau létemps passé. Ene zour, côment so mari après çanzé, zene femme là guette li, il saisi : so mari te iéna éne longue longue laquée couvert poil coment maque malgace. Li dimande li qui çaça, mari dire li « Marien, mo marraine qui té donne moi ça. » Femme lapeir. A soir, coment zaute après dourmi dans lilit, mari lévé, ouvertla porte doucement doucement, li sourti dans la cour,

Lendimain bomatin il alle cause lacousine av son frère, son frère dire li : « To mari éne sourcier, tout lanouite il faire diabre av so camrades. A soir, quand to voulé, mo va amarre éne longue difil dans ton boute lipied; lhère zaute va commence faire zaute sourcier ma va hisse difil là, to va trouve zaute. »

Coment minouite sonne dans pendile, femme senti difil tire tire son lédoigt lipied; li levé, li guette dans trou sérrire. Dans milié lacour ti éna éne grand difé; son mari same so camrades, houite loulous, té assisé à cote ça difé, là. Avla êne loulou tire éne çarbon dans difé, li mette çarbon là éne côté, éne laute loulou tire éne

Digitized by Google

HISTOIRE

DU LOUP-GAROU QUI VOULAIT BRULER SA FEMME

Il était une fois une fille qui allait se marier avec un homme très riche. Le frère de la jeune fille était un garçon laid au possible, louchant, galeux, les jambes tortes, avec une grande bosse dans le dos, mais un drôle malin, je dirai même rusé. Pendant que les fiancés se rendaient à l'église, il tira sa sœur par la robe et lui dit : Ma sœur, ne l'épouse pas, c'est un sorcier. La fille en colère lui répondit : « Galeux! laisse ma robe. » Ils sont allés se marier.

Le garçon suivit sa sœur chez son mari, mais on ne voulut pas lui donner une chambre dans la maison, de peur de la gale, et on l'envoya coucher dans la cuisine.

Quelque temps se passa. Un soir, comme son mari se déshabillait, la jeune femme s'aperçoit qu'il avait une longue, longue queue couverte de poils comme un macaque malgache. Elle lui demande ce que c'est; le mari répond : « Ce n'est rien, c'est ma marraine qui m'a donné ça. » La femme eut peur. Au soir, quand chacun dormait au lit, le mari se lève, ouvre la porte doucement et sort dans la cour.

Le lendemain, de bon matin, elle va trouver son frère à la cuisine et celui-ci lui dit : « Ton mari est sorcier; toute la nuit, il fait le diable avec ses amis. Ce soir, si tu veux, je t'attacherai un long fil au bout de ton pied; à l'heure où ils vont faire leur métier de sorcier, je tirerai le fil et tu les découvriras. »

Quand la pendule sonna minuit, la femme sentit le fil qui tirait son doigt de pied. Elle se lève et regarde par la serrure. Au milieu de la cour, il y avait grand feu. Elle voit son mari et ses camarades, huit loups assis autour du feu. Alors, un loup tire un charbon du feu et le met de côté, un autre y ajoute un charbon et tous les

Digitized by Google

çarbon, li mette av çarbon so camrade; zaute tout faire comme ça. Lhère tout ça carbons là en tas, éne loulou dire mari ça femme là : « Faut bourle to femme! » Ségond loulou dire : « Faut bourle to femme! » Tout loulous crié : « Faut bourle ta femme! faut bourle to femme! » Malhéréise là derrière laporte manque vine faibe, si lant li gagne peir. So mari dire zaute : « Aspéré! dans trois zours! »

Lendimain grand bomatin coq çante femme alle lacousine, li raconte son frère ça qui li finé trouvé, li ploré, li dire : « Mon frère, mon bon ptit frère sauve mon lavie! » Son frère dire li : « Acouté : faut nous tourne nous lacase; dire to mari comme ça qui papa av maman pour donne grand grand bal dimain asoir, et qui nous bisoin allé; dire li qui li oussi li doite vini sembe tout son camrades. » Loulou content, li dire so femme alle divant av son frère, li same camrades zaute va vini soleil coucé!

Lhère zaute fine arrive lacase maman, pauvre femme là ploré, li raconte son papa av sa maman qui zespèce mari li fine gagné. Papa console li, dire li : « Laisse zaute vini, zaute va trouvé qui magnière mo pour arranze zaute. »

Loulou sembe so camrades vini. Bal commencé; zaute tout dansé, dansé zisqu'à lassé. Lhère pour alle dourmi, femme loulou dire li : « Mo pour alle dourmi lilit mo pitit seir, papa fine arranze éne pavion pour vous same vous camrades; fine mette moustiquaires dans lilit, pengare moustiques; fine mette dilhouile pétrole, pengare pinaises; alle dourmi; dimain bomatin mo va amène zaute zaute café. »

Tout loulous alle dourmi; someye av zaute, zaute liziés colé. Pavion là té frotté tout partout sembe dilhouile pétrole, embas tout lilits té mette paqués lapoude. Loulous làdans, zaute couloute laporte av la fenête par en dehors, zaute mette difé dans vitiver faitaze. Ene coup là zaute tendé : Boum! boudoum! boum! boumm! té loulou qui té saute en lair av son camrades. Femme la dire : « Zamais mo lé amisé comme ça quand mo lé tire paquets pétards. »

Recueilli par CHARLES BAISSAC.

Digitized by Google

autres de même. Quand tous les charbons furent en tas, un loup dit au mari : « Faut brûler ta femme ! le second dit : Il faut brûler ta femme ! Tous les loups crièrent : Il faut brûler ta femme ! — La malheureuse derrière la porte faillit s'évanouir, tant elle avait peur. Son mari leur répondit : Attendez, dans trois jours ! »

Le lendemain, de bon matin, quand le coq chante, la femme va à la cuisine, elle raconte à son frère ce qu'elle a vu et pleurant lui dit : « Frère, mon bon petit frère, sauve-moi la vie. » Son frère dit : « Écoute ! retourne chez toi et dis à ton mari que papa et maman donnent un grand bal demain soir et que nous devons y aller et lui aussi avec tous ses amis. » Le loup très content dit à sa femme de partir devant avec son frère, et que lui et ses camarades viendraient le soleil couché !

Quand ils arrivèrent chez la maman, la pauvre femme pleurant, raconte à son papa et à sa maman ce qu'était son mari. Le père la console et lui dit : « Laisse les venir, je vais trouver un moyen pour les arranger. »

Le loup arrive avec ses amis. Le bal commence, tout le monde danse jusqu'à être las. Au moment de se coucher, la femme du loup lui dit : « Je vais coucher dans le lit de ma petite sœur, papa a fait préparer un pavillon pour vous et vos amis, on a mis des moustiquaires dans les lits pour garer des moustiques et de l'huile de pétrole pour préserver des punaises ; allez dormir ; demain matin, j'irai vous apporter du café. »

Tous les loups allèrent dormir. Le sommeil colla leurs yeux. Tout le pavillon était frotté d'huile de pétrole ; au pied des lits était de la poudre. Une fois les loups dedans, on cloua la porte et la fenêtre en dehors, et le feu fut mis dans le faitage. Tout d'un coup, on entendit : Boum, badaboum ! — Le loup saute en l'air avec ses camarades. La femme cria : « Jamais je ne me suis amusée comme cela, quand je tirais des paquets de pétards ! »

Traduit par LOYS BRUEYRE.

Digitized by Google

LES GATEAUX D'ÉTRENNES EN BASSE-BRETAGNE

Le lendemain de Noël, jour de la Saint-Étienne, a lieu dans tout le pays de Tréguier la fête du *Couignowa* (des étrennes). Dès l'aube, petits garçons et petites filles parcourent les chemins et les villages en criant à tue-tête : *Couignowa! Couignowa!* Ils visitent les parents et les amis, surtout le parrain et la marraine, à qui ils souhaitent ce jour-là la bonne année.

« *Er blavez mad a souc'hetan d'ec'h; yehet ha presporitez, ac ar baradoz 'r fin ho puez.* » Cette formule invariable des souhaits de bonne année dans les campagnes de la Basse-Bretagne contient autant de français que de breton, et n'est du reste que la traduction mot à mot de celle dont se servent les paysans de la Haute-Bretagne : « Je vous souhaite une bonne année, une parfaite santé, et le paradis à la fin de votre vie. »

En échange de ces souhaits, les enfants reçoivent leurs étrennes, leurs *Couignowa*, qui consistent en petits gâteaux *(couign)*, en pommes et en autres fruits. Les grands parents, les parrains et marraines y joignent quelque menue monnaie.

Autrefois — et cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours dans certains cantons, — le jour de la fête du *Couignowa* on distribuait aux enfants de petits pains de seigle et de froment qui renfermaient une sorte de pâtisserie faite de pommes cuites et de miel ou de sucre. Ces petits pains, qui étaient spécialement faits pour eux, s'appelaient en breton *couign*.

Dans les campagnes trécorroises, les fours dans lesquel on cuisait le pain étaient primitivement carrés. C'étaient des espèces de grandes cheminées analogues aux hauts-fourneaux d'autrefois et ouverts par le haut pour laisser passer la fumée. Les angles du foyer, ne pouvant être parfaitement couverts par les grands pains ronds, on les garnissait ordinairement de petits pains qui en tirèrent leur nom et qui étaient destinés aux enfants. Angle ou coin se traduit en breton par *couign*. Les *couign* ou petits pains étaient donc des pains cuits dans les angles, les coins des fours.

De *couign* on a fait *couignoa*, *couignowa*, littéralement chercher des *couign*. *Couignowa*, le verbe, est devenu ensuite le nom *couignowa*, qui signifie étrennes.(Mes étrennes, ma *c'houignowa*.)

Ce mot *couignowa* varie selon les dialectes. Dans la presqu'île (Lézardrieux), on dit *couignanve* et *couignanva*. Dans certaines parties de la Cornouaille on dit *couignavo*, *couignanvo*, *couignanno*. Ailleurs encore, on dit *couignan*, *couignaneu* (Vannes),

Digitized by Google

mais il a partout, avec ses différentes variations de prononciation, la même signification d'étrennes.

Les enfants ont encore leur fête du *couignowa*, des étrennes. Autrefois, les grandes personnes avaient aussi la leur. Les familles se réunissaient la veille de Noël pour fêter le nouvel an. (On sait que chez les Gaulois l'année commençait le jour qui suivait le solstice d'hiver, après la plus longue nuit). Le soir de ce jour, la ménagère faisait au feu de la bûche sacrée qui brûlait dans la cheminée, ses bonnes crêpes de froment nouveau. Dans les fermes bas-bretonnes, il était d'usage, il n'y a pas encore longtemps, de ne jamais toucher avant Noël au blé récolté dans l'année, au blé nouveau. Après minuit, on s'asseyait à une table abondamment servie, mais dont la chair de porc faisait tous les frais avec du pain de froment nouveau ou de seigle de l'année, repas que suivait une abondante distribution de *couign* cuits au four du village. C'étaient, prétendaient-ils, avant qu'existât la messe de minuit, avant la Révolution, comme ils disaient toujours, confondant les notions qu'ils pouvaient avoir du temps.

Dans les vieilles et riches familles du Trécorrois et de la Cornouaille, l'usage de faire de petits gâteaux à la maison à l'époque de Noël existe toujours. Ces gâteaux sont faits de fleur de froment, d'œufs, etc., et aromatisés avec de la canelle, de l'eau-de-vie et de l'eau de fleur d'oranger.

Après ces repas du nouvel an, on dansait et l'on chantait en l'honneur de la nouvelle année. (*Kanà 'r blà, Kanà ar blà :* mot à mot, chanter l'année, chanter le nouvel an, *Kanallà,* et enfin *Kanellà*). Ce dernier usage s'est perpétué dans le pays de Tréguier. La veille de Noël et les jours suivants, les pauvres vont de porte en porte chantant des *gwerziou* (1) contenant des choix de souhaits variés qu'ils adaptent aux goûts et aux besoins des personnes et des maisons qu'ils visitent. En retour, on leur donne leur *Kanellà* (chant du nouvel an) qui est pour les pauvres ce que le *couignowa* est pour les enfants.

Autrefois, quand un jeune homme demandait une jeune fille en mariage, il offrait à sa fiancée et à ses parents un gâteau qu'on appelait *couign ar c'houlennadec* (le *couign* ou le gâteau de la demande). Si le mariage venait à manquer, la jeune fille ou ses parents étaient tenus de rendre un pareil gâteau au jeune homme ou à sa famille. On le faisait rendre par un tiers. On disait alors *réï ar c'houign.* Cet usage est tombé presque partout en désuétude. Mais après une rupture survenue entre deux jeunes gens qui devaient se marier, on dit encore partout que le jeune homme a reçu son *couign.* « *Bet 'heus he gouign* : il a eu un refus. »

(1) Dans ces *gwerziou* on parle du soleil, de la lune, des étoiles et incidemment de la naissance de Jésus.

Digitized by Google

Dans les relevailles, les femmes riches dans le Trécorrois et la Cornouaille vont offrir aux parents et aux amis leur part du *couign*, gâteau de circonstance béni par le prêtre. Les femmes pauvres vont offrir un morceau d'un pain de froment également appelé *couign*.

G. LE CALVEZ.

DEVINETTES DE LA BRESSE

Madama de sellaï l'aigue,
Prêtâ me votra serviéta,
Que creve tô qué l'égua.
— La neige.

Madame de l'autre côté de l'eau,
Prêtez-moi votre serviette,
Qui couvre tout, sauf l'eau.
— La neige.

Blan queman de nèze,
Naî queman de pèze,
Qui voul' en jijo,
Que çant' en crapaud.
— L'ocace.

Blanc comme la neige,
Noir comme de la poix,
Qui vole en oiseau,
Qui chante en crapaud.
— La pie.

Zamba de bouet,
Roba roze,
Ventro de piâra,
Çapi nai.
— Le gratte-cul.

Jambe de bois,
Robe rouge,
Ventre de pierre,
Chapeau noir.
— Le fruit appelé gratte-cul.

Corta dama,
Grand cotelion,
Tui lô pâ qu'el fâ,
En lesse on bacon.
— L'aiguille à coudre.

Courte dame,
Grand cotillon,
Tous les pas qu'elle fait,
Elle en laisse un morceau.
— L'aiguille à coudre.

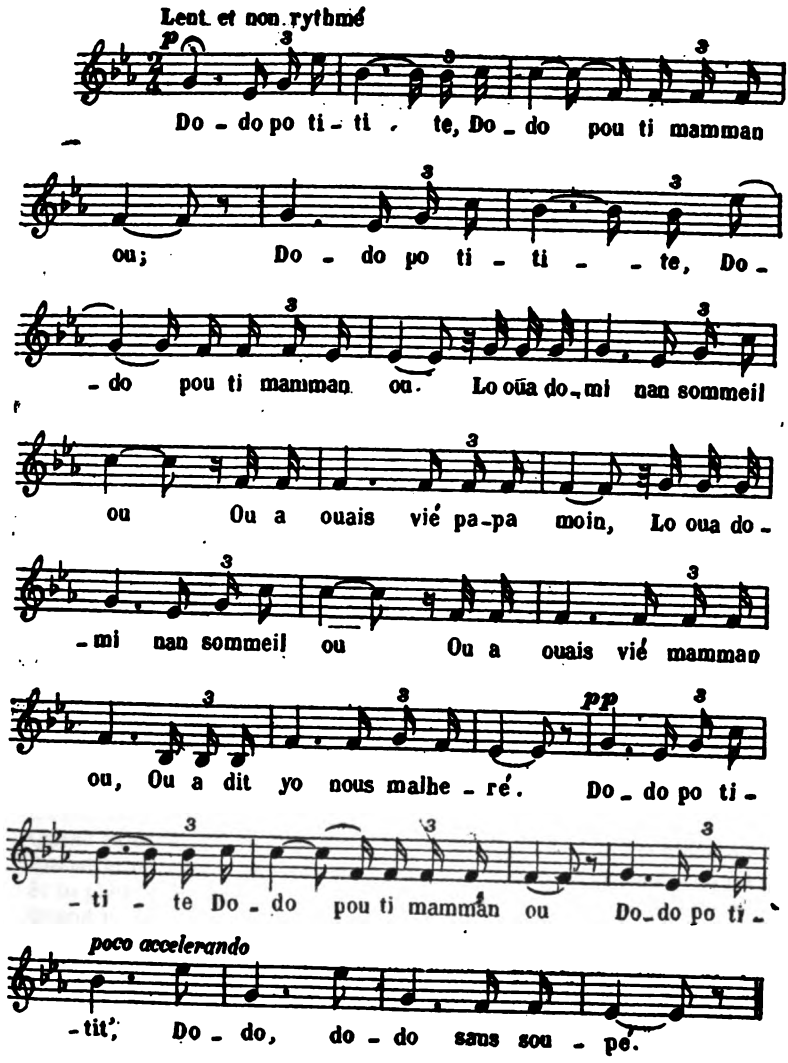
Qui est-ce qui fait le poing à son maître en se levant?
— La fougère.

Celui qui le fait en est payé,
Celui qui le commande ne s'en sert pas,
Et celui qui s'en sert ne le voit pas.
— Un cercueil.

CHARLES GUILLON.

Digitized by Google

BERCEUSE HAITIENNE



ERRATUM. — Pour la dernière note de la première mesure, au lieu de *mi bémol*, lisez *ut*.

Digitized by Google

BERCEUSE HAITIENNE *

I

Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou,
Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou.
Lo ou a domi, nan sommeil ou,
Ou a ouais vié papa moin;
Lo ou a domi, nan sommeil ou,
Ou a ouais vié man man moin,
Ou a dit yo nous malhéré.
Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou,
Do do, po ti ti te, do do do do sans soupé.

II

Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou,
Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou.
Ou ouais papa ou si bon,
Ou ouais li vini mauvais,
Ou ouais li té ban moins cabane,
Ou ouais li crazé lé.
Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou,
Do do, po ti ti te, do do do do, sans soupé.

III

Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou,
Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou.
Lo oua domi moin va travaille,
Lo oua domi ou va grandi,
Lo oua domi oua bel garçon,
Si ou crié ma triste en pille,
Lo oua domi na bienhéré.
Do do, po ti ti te, do do, pou ti man man ou,
Do do, po ti ti te, do do do do, sans soupé.

* Cette berceuse est populaire en Haïti; on la chante aux enfants des riches aussi bien qu'à ceux du peuple.

Digitized by Google

BERCEUSE HAITIENNE

I

Dors, dors, pauvre petit, dors, dors pour ta petite mère,
Dors, dors, pauvre petit, dors, dors pour ta petite mère.
Quand tu dormiras, dans ton sommeil,
Tu verras mon vieux père;
Quand tu dormiras, dans ton sommeil,
Tu verras ma vieille mère;
Tu leur diras que nous sommes malheureux.
Dors, dors, pauvre petit, dors pour ta petite mère,
Dors, dors, pauvre petit, dors sans avoir soupé.

II

Dors, dors, pauvre petit, dors, dors pour ta petite mère,
Dors, dors, pauvre petit, dors, dors pour ta petite mère.
Tu vois, ton père si bon,
Tu vois, il est devenu méchant,
Tu vois, il m'avait donné un lit,
Tu vois, il l'a brisé.
Dors, dors, pauvre petit pour ta petite mère,
Dors, dors, pauvre petit, dors, dors, sans avoir soupé.

III

Dors, dors, pauvre petit, dors, dors pour ta petite mère,
Dors, dors, pauvre petit, dors, dors, pour ta petite mère.
Quand tu dormiras, je travaillerai,
Quand tu dormiras, tu grandiras,
Quand tu dormiras, tu seras beau garçon;
Si tu pleures je serais très triste,
Quand tu dormiras, nous serons bien heureux.
Dors, dors, mon pauvre petit, dors, dors pour ta petite mère,
Dors, dors, pauvre petit, dors, dors, sans avoir soupé.

Dr LOUIS JANVIER.

Digitized by Google

INSCRIPTION POUR CHASSER LES LOUPS-GAROUS

J'ai relevé, il y a quelques années, sur une poutre provenant de l'abbaye de Bon-Repos en Cornouaille, l'inscription ci-dessous. Elle est écrite en caractères du 15e siècle, près d'un écusson lozangé avec bordure pleine, sans indication de couleurs.

AN. MATERI AR TUD IAH *IHS*.
PEPRED ER. AT AT AT AT. GARU.
GOUDE HOU HOU TET EN VET MAN.
DIVEZ PEP. ON AN. EN AN MARU

Cette poutre est actuellement placée dans une pauvre chaumière du village de Saint-Triphine, non loin de Saint-Nicolas-du-Pelem.

Je ne connais pas exactement le sens du mot « materi »; il semble ici vouloir dire quelque chose comme la *formule*. C'est peut-être l'expression particulière de ce genre d'inscription. Voici la traduction de cette prière :

« La formule de l'homme bien portant en Jésus-Christ est toujours : at at at at contre le garou, après hou hou sortez de ce monde. Deux fois chaque on an en an, il est mort. » Ce qui semblerait vouloir dire que pour chasser le loup-garou, il faut dire quatre fois la syllabe at, deux fois le son hou hou, et quatre fois on an en an, pour obtenir la disparition du malin esprit.

M. Viollet-le-Duc, auquel je montrai alors cette inscription, adhéra complètement à mon explication : il en a, du reste, donné d'analogues dans son Dictionnaire d'architecture comparée : elles proviennent de monuments anciens du pays de France.

H. DU CLEUZIOU.

LA VEILLÉE DANS LE PUITS

CONTE DU NIVERNAIS

Il y avait une fois une femme restée veuve avec une petite fille. Elle épousa en secondes noces un homme veuf ayant aussi une fille de son premier mariage. Elle ne pouvait souffrir cette enfant dont elle était jalouse, car elle la voyait aussi douce, aussi bonne

Digitized by Google

que la sienne était acariâtre et méchante. Elle l'éloignait de la maison autant qu'elle le pouvait.

Un soir, elle lui dit : « Vilaine que tu es, pourquoi ne vas-tu pas veiller hors d'ici? »

La petite prit sa quenouille et son fuseau et sortit toute désolée, ne sachant où aller. En passant près du puits, elle se pencha instinctivement sur la margelle et fut bien surprise de voir au fond une grande clarté et des demoiselles, si surprise que son fuseau lui échappa et tomba dans le puits.

— A la garde de Dieu, dit-elle, je vais te suivre.

Elle se jeta par dessus le bord et se trouva tout-à-coup près des demoiselles dont l'une se prit à dire :

— Maman, maman, voici une petite fille qui vient veiller avec nous, qu'allons-nous lui donner?

— Que désires-tu d'elle? répondit la mère qui était une belle dame.

— Qu'elle me pouille.

Et la petite fille se mit de bonne grâce à fouiller dans la chevelure de la demoiselle.

— Que trouves-tu, ma mie? demanda la mère.

Ni pou ni lente,
La tête bien blanche.

— Que ni pou ni lente ne t'arrive, ma mie.

La veillée finie, au moment où l'enfant allait quitter le puits, la demoiselle dit à sa mère :

— Que lui souhaitez-vous?

— Je souhaite qu'à toute parole qu'elle prononcera, il lui sorte un écu de la bouche.

La petite fille rentra et la belle-mère lui cria, de mauvaise humeur :

— Où as-tu veillé, vilaine?

— Dans le puits.

Et à chaque mot un écu tombait de ses lèvres.

— Ah! dit la belle-mère enchantée, tu n'y retourneras pas; c'est toi, ma fille, qui iras demain.

Et le lendemain soir, elle conduisit au bord du puits la méchante enfant, qui vit aussi la clarté dans le fond, et jeta son fuseau en disant :

— A la garde du diable, je vais te suivre.

— Maman, s'écria la demoiselle, voici une petite fille qui vient veiller; que lui donnerons-nous?

— Que désires-tu d'elle? dit la mère.

— Qu'elle me pouille.

Mais ce fut en rechignant que l'autre se mit à toucher du bout des doigts les cheveux de la demoiselle.

— Que trouves-tu, ma mie? demandait la dame.

Digitized by Google

— Pou et gale, madame.

— Que pou et gale t'arrivent, ma mie. Et elle eut aussitôt la tête couverte de vermine.

Après la veillée, la demoiselle dit :

— Que lui souhaitez-vous, maman?

— Je souhaite qu'à chaque parole qu'elle prononcera, elle fasse un pet.

Lorsqu'elle revint à la maison, sa mère lui demanda bien vite des nouvelles de sa veillée. Mais comme le souhait s'accomplissait, elle entra dans une si grande colère qu'elle en mourut, et sa fille ne tarda pas à faire de même, de rage et de honte, si bien que les autres vécurent tranquilles jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté par la VEUVE SOURDEAU, *née à Rigny, canton de Pougues.*

ACHILLE MILLIEN.

NÉCROLOGIE

GABRIEL DE LA LANDELLE

G. de la Landelle, qui vient de mourir à Paris le 19 janvier dernier, à l'âge de 73 ans, était bien connu du public par ses romans maritimes. Il avait été officier de marine, et plusieurs de ses œuvres contiennent d'intéressants détails sur les mœurs, les croyances et les superstitions des marins. Ses livres les plus curieux à ce point de vue sont *Le langage des Marins*, et la série des *Quarts de Nuits*; dans ces derniers volumes se trouvent plusieurs contes de bord dont la forme n'est pas tout à fait populaire, mais qui constituent pourtant des documents utiles à consulter. P. S.

BIBLIOGRAPHIE

LÉON SICHLER. — *Contes russes traduits d'après le texte original et illustrés par Sichler.* Leroux, 1886, grand in-4°.

Il est peu de pays où la littérature orale soit aussi en honneur qu'en Russie; on l'y regarde comme tout à fait nationale : aussi les recueils sont-ils nombreux, surtout ceux de contes; et M. Sichler en cite un grand nombre dans sa préface, sans en avoir épuisé la liste. Après les travaux de M. Léger, de M. Rambaud, et la traduction des Contes populaires russes de M. Loys Brueyre, l'anthologie de M. Sichler est la bienvenue. Les

Digitized by Google

contes qu'il a traduits aussi littéralement qu'il le pouvait sans trop blesser le génie de notre langue, sont au nombre de vingt-huit; la plus grande partie est empruntée au vaste recueil d'Affanasief, d'autres sont tirés d'ouvrages moins connus. On peut dire que l'illustration est aussi russe que le texte, et lui fait un accompagnement à la fois utile et agréable à regarder.

D. José Perez Ballesteros. — *Cancionero popular gallego*. Madrid, Fernando Fé, Carrera de San Jeronimo, 2. 1 vol. in-18 (2 50 pesetas).

Ce volume, le premier que publie la Société du Folk-Lore gallego, est précédé d'une curieuse préface de M. Th. Braga sur la poésie populaire galicienne, et suivi d'un commentaire de M. Machado y Alvarez sur les ressemblances entre les vers populaires de cette collection et ceux recueillis dans les autres parties de l'Espagne; les rapprochements sont naturellement assez nombreux.

Beaucoup des pièces recueillies par M. Ballesteros sont des quatrains rimés relatifs à l'amour, à la bienveillance, à la tristesse, etc. D'autres se rapportent à la météorologie et à l'agriculture, aux jours de la semaine. Il y a aussi un certain nombre de dictons géographiques. C'est, en somme, un ouvrage intéressant et qui fournira aux amateurs de Formulettes bon nombre de matériaux et des rapprochements curieux.

E. Henry Carnoy. — *Contes français*. Leroux, 1885, 1 vol. in-18 de XI-312 pages

La première partie de cet intéressant ouvrage comprend trente-cinq contes empruntés aux provinces suivantes : Alsace, Artois, Berry, Comtat Venaissin, Franche-Comté, Ile-de-France, Limousin, Lorraine, Normandie, Picardie, Provence; quatre contes ont été recueillis à Paris de la bouche de jeunes Canadiens; ils montrent combien serait fructueuse une enquête sérieusement faite dans ce pays si français de langue, de mœurs et de cœur. La deuxième partie se compose de quatorze contes : ceux-ci sont picards, et ont été entendus par l'auteur en 1877 et 1878 dans son pays natal. Ils furent alors publiés dans la *Romania*. En les réimprimant, M. Carnoy a rendu service aux travailleurs, qui y trouveront de jolis thèmes et de curieux rapprochements.

P. Sénéquier. — *Excursion archéologique aux environs de Grasse*. Nice, Malvano-Vignon, 1886, in-8° de 26 pages.

Dans ce mémoire, presque purement archéologique, l'auteur raconte qu'un sarcophage romain ayant été transformé en auge, des bestiaux qui y venaient boire moururent. On dit alors que ce singulier abreuvoir était un ancien autel de la chapelle de Saint-Léon qui, justement irrité de cette profanation, punissait les auteurs par la mort de leur bétail.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per le tradizioni popolari. Palerme. — Meteorologia popolare siciliana. *G. Pitré* (importante étude sur la météorologie agricole et maritime; parmi les plus intéressants articles sont ceux consacrés aux trombes, au feu Saint-Elme, au tonnerre et aux vents.)

Folk-Lore Journal. Londres. 4me partie. — Chilian popular tales. *Thos. H. Moore* (cinq contes, parmi lesquels une version chilienne de Cendrillon) — Some folk-lore of the Sea. *Walter Gregor* (suite des études originales

Digitized by Google

de l'auteur sur les superstitions de la mer et des pêcheurs). — Folk-Lore in Mongolia. *W. S. W. Vaux* (13 légendes, et notes traduites du russe). — Folk-tales of India (12 contes). — Fabulation of Folk-tales *Ges. L. Apperson* (Classification et détermination d'éléments de contes populaires).

L'Homme, 25 décembre. — La Prophylaxie superstitieuse de la Peste et du Choléra. *Paul Sébillot.* — Negritos de la presqu'île malaise. *J. de Morgan* (détails sur la Musique, les danses, les réjouissances, les usages et les dictons).

Mélusine, 5 janvier. — Notes et notules sur nos mélodies populaires. *A. Loquin* (la chanson du Roi Loys; citation de variantes de provenances diverses, essai de formation d'un texte critique par le choix des meilleurs vers des nombreuses versions connues). — Quelques idées de sauvages. *J. Tuchman* (suite). — Mœurs et usages de la Haute-Bretagne. *A. Orain.* — Proverbes et dictions relatifs à la mer. *E. Rolland.* — Les Monstres de la mer. — Les opéras de Mélusine outre-Rhin. (La liste seulement).

Le Ménestrel, 20, 27 décembre 1883 et 3 janvier 1886. — Les Noëls, *Julien Tiersot* (étude très curieuse sur cette branche intéressante de la chanson populaire).

La République française 6 janvier. — Les chansons populaires en Bulgarie. *Edouard Rod.*

Revue de Bretagne et d'Anjou, 1er janvier. — Le vieux marin et Sans peur, conte. *Paul Sébillot.* — Curiosités, croyances et coutumes de l'Ille-et-Vilaine. *Ad. Orain.* (Série continuée dans le n° du 15.)

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ Les deux ouvrages, publiés à la suite de la précieuse enquête faite à la Nouvelle Zélande par sir Georges Grey, ont été réunis en un seul volume par les soins du gouvernement local et vont paraître incessamment à Auckland (Nouvelle-Zélande).

⁂ Dans certaines parties de la Bretagne, les hommes qui font de la poterie sont l'objet d'une réprobation parce que, dit-on, c'est un métier de femme. Ce préjugé existe-t-il dans les autres parties de la France?

⁂ Au diner de Janvier de « Ma Mère l'Oye » auquel assistait Mme Pardo Bazan, présidente del Folk-Lore Gallego, un des convives, le prince Roland Bonaparte, a eu l'heureuse idée d'offrir un certain nombre de mets corses. La cuisine populaire est un élément non négligeable de l'ethnographie, et nous aurons sans doute plusieurs fois l'occasion d'en parler ici.

⁂ M. A. Certeux et H. Carnoy, préparent le second volume de *l'Algérie traditionnelle*; ils prient ceux qui auraient des renseignements à leur communiquer, de les adresser à M. Certeux, 167, rue Saint-Jacques, Paris.

⁂ Les contes populaires lorrains de M. Emmanuel Cosquin vont être prochainement réimprimés, avec des additions à leur abondant commentaire comparatif.

⁂ On nous assure que naguère encore, lors de la plantation d'une borne, on frappait les enfants qui y assistaient pour leur graver le souvenir de cet acte; il en était de même lors de la plantation d'arbres sur un terrain contesté. Cet usage subsiste-t-il?

Le gérant : P. SÉBILLOT.

MONTÉVRAIN (S. ET M.). — ÉCOLE TYPOGRAPHIQUE DES PUPILLES DE LA SEINE.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 2. — 25 Février 1886.

DICTONS SUR LES MOIS

FÉVRIER

L'ANELIER, LE COURT, LE GRÉSILLEUX, LE MOIS DES AMOUREUX (1)

Février le court
Et le pire de tous.

Dict. comique. — LEROUX.

(Ce qui s'entend, dit-il, de la gelée ou du mauvais temps.)

Février le pus court d'chés moës,
C'hest itout le pus pire cheint foës.

Picardie. — CORBLET.

Janvier le frileux,
Février le grésilleux,
Mars le poudreux
Font tout l'an plantureux.

Picardie. — Com. de M. CARNOY.

Hérébé qué hérébéyo,
Si hérébé nou hérébéyo
Mars qué marsouléyo,
Si Mars nou marsouléyo
Touts ets més d'édan que gouttere-
[yon.

Février, donne des giboulées; — Si ce n'est février c'est mars, — Si mars est sans giboulées, — Il pleut tous les mois de l'année.

Lavedan. — CORDIER.

Sé fébrié noun fébreje
Toûtei léi més dé l'on ooûreje.

Si février n'est mauvais, — Tous les autres mois sont venteux.

Vaucluse. — BARJAVEL.

Quond truóno dins lou mes de febrié
Tout l'houóli claùs dins un culié.

Qand il tonne en février — Toute l'huile tient dans une cuiller.

Aveyron. — VAYSSIER.

Tounègre en Bélhé
Mounto lo lato ei grenier.

Tonnerre en février — Monte la gaule au grenier. (Parce qu'il n'y aura pas de noix.)

Limousin. — ROUX.

Quand trono au mes de feörié,
Fai de la tino un ajouquié.

Quand il tonne en février — Fais de la tonne un juchoir.

Provence. — MISTRAL.

Pluye de février
Vaut un fumier.

LEROUX DE LINCY.

(1) Ces épithètes sont expliquées par les dictons qui suivent, sauf la dernière. On raconte à son sujet qu'au temps jadis, Février alla faire la cour aux filles, et que c'est ainsi qu'il perdit deux jours. (SÉBILLOT. *Coutumes de la Haute-Bretagne p. 179*).

Digitized by Google

Quand la grenouillo canto en fébrié,
Cal pas barro per battre le nouguié.

Quand la grenouille chante en février — Il n'y a pas besoin de bâton pour gauler le noyer.

Gascogne. — TAUPIAC.

Genver a garg ar foz
C'houvrer hen dalc'h kloz.

Janvier remplit le fossé. — Février le tient clos.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ

Février
Remplit les fossés;
Mars les cure
Et les remplit à la même mesure.

Poitou. — SOUCHÉ.

Nèu de heuré,
La pouro se l'emporto au pè.

Neige de février
La poule l'emporte à son pied.

Gascogne. — BLADÉ.

Au mes de febrié
Flouris l'amelié.
S'es pas lou premié,
Sara lou darrié.

Au mois de février — Fleurit l'amandier. — Si ce n'est dans les premiers jours — Ce sera dans les derniers.

MISTRAL.

Si heuré ha de berès hilhes,
Martz que las y pilhe.

Si février a de belles filles, — Mars les lui enlève. (S'il y a floraison en février, la bise de Mars la détruit.)

Béarn. — LESPY.

Miz c'houevrer a c'houez, a c'houez,
Hag a laz ar voualc'h war he nez.

Février souffle, souffle — Et tue le merle sur son nid.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Lou mes de febrié
Est boun onilié.

Le mois de février — Est bon agnelier. C'est-à-dire favorable à la naissance des agneaux.

Rouergue. — DUVAL

Au mes de heurè
Lou bèt agnerè.

Au mois de février. — Le bel agnelier.

Armagnac. — BLADÉ.

Dans le mois de février
Une bonne oie doit pondre ou couver.

Poitou. — DESAIVRE.

P. S.

LE CHAMELIER ET LE TIGRE

CONTE DE L'INDE CENTRALE

Un chamelier, traversant un jour une jungle, aperçut sur son chemin une fosse profonde que les villageois avaient creusée et dans laquelle un tigre s'était laissé choir. Il s'approcha de la fosse et vit le tigre qui faisait des bonds formidables sans parvenir à gagner l'orifice du piège.

En le voyant le tigre lui dit :

— Homme charitable, je me suis par mégarde laissé tomber dans ce trou, où je meurs de faim et de soif; par grâce, aide-moi à sortir, et je te jure que jamais je ne te molesterai ni toi, ni tes bêtes.

Digitized by Google

Le chamelier, qui était simple et bon, eut pitié du captif et, ayant placé une grosse branche dans la fosse, il aida ainsi le tigre à en sortir.

A peine celui-ci fut-il dehors qu'il poussa un rugissement et dit au chamelier :

— C'est par la faute de tes semblables que je souffre de la faim depuis trois jours, aussi trouveras-tu juste que pour me réconforter je commence par te manger.

Le chamelier se mit à trembler de frayeur; puis, se jetant à genoux devant le tigre, il lui dit :

— Noble seigneur, j'ai eu foi dans vos promesses et je vous ai délivré, et maintenant vous voulez me manger. Peut-être en effet suis-je coupable et dois-je porter la peine des fautes de mes semblables. Cependant ce qui vous paraît juste me semble à moi injuste. Ne pourrions-nous, avant de prendre une décision, demander l'avis de quelqu'un? Que les trois premiers animaux que nous rencontrerons soient nos juges.

— Soit, dit le tigre, j'attendrai.

Ils se mirent donc en chemin et comme ils sortaient de la jungle, ils aperçurent un chameau. Le chamelier, plein de joie, lui exposa son cas.

— Je trouve très juste que le tigre te mange, dit le chameau. N'agis-tu pas de la sorte envers moi? Quand je pars chargé de lourds fardeaux, tu m'excites par de douces promesses, puis lorsque, harassé de fatigue, je ralentis le pas, tu frappes sans pitié ma croupe à coups de bâton et, arrivé au but, tu me donnes pour provende les épines du buisson.

Le chamelier courba la tête et reprit son chemin, suivi par le tigre.

Au bout de quelques instants ils aperçurent un corbeau.

Ce fut au tour du tigre d'exposer sa requête.

— Seigneur tigre, dépêche-toi de manger le misérable! s'écria le corbeau, qui pensa tout de suite qu'il lui resterait toujours à gratter quelque os du festin.

Le tigre se préparait sans plus ample informé à manger le chamelier, quand celui-ci aperçut derrière un buisson un pauvre singe qui se cachait, tout tremblant de se trouver en si redoutable compagnie.

Digitized by Google

— Il me faut un troisième jugement, dit alors le chamelier au tigre. C'est donc le singe qui décidera.

— Soit, dit le tigre.

Et il fit signe au singe d'avancer.

— Le cas est grave, très grave, dit le singe en se grattant la tête d'une main fébrile. J'ai bien entendu votre histoire, mais mon esprit est faible et les faits ne me paraissent pas clairs. S'il plaît à Vos Seigneuries, transportons-nous sur les lieux mêmes. Je pourrai peut-être alors juger en pleine connaissance de cause.

Ils retournèrent donc tous les trois dans la jungle. Lorsqu'ils furent arrivés au bord de la fosse, le chamelier recommença son récit.

— Tout cela est fort bien, dit enfin le singe, mais me paraît difficile à croire. Comment un homme aussi faible que toi a-t-il pu retirer de ce trou un tigre aussi lourd et aussi puissant? Il y a là un point obscur qu'il faut éclaircir. Que le seigneur tigre veuille bien se replacer un instant dans la situation où il se trouvait quand le chamelier est survenu.

Sans plus réfléchir, le tigre, d'un bond, sauta dans la fosse. Aussitôt le singe enleva prestement la branche qui avait servi au sauvetage, et, voyant le tigre pris, il sauta lestement lui-même sur un arbre, hors de la portée de l'homme.

— Je n'ai souci de ta vie, dit-il au chamelier, mais je connais mon tigre. Si tu avais fourni le diner, j'aurais servi de dessert.

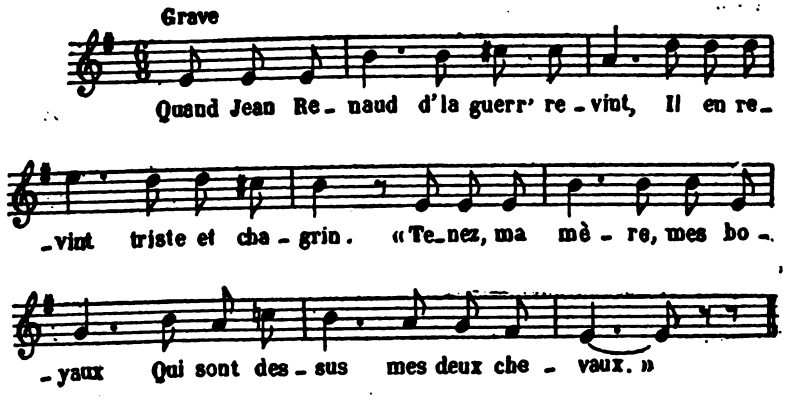
Chacun en ce monde ne plaide que pour sa cause.

(Recueilli en 1873, dans la montagne des Bhils, de la bouche d'un guide indigène).

LOUIS ROUSSELET.

Digitized by Google

LA CHANSON DE RENAUD



I

Quand Renaud d'la guerre revint,
Il en revint triste et chagrin.
— Tenez, ma'mère, mes boyaux
Qui sont dessus mes deux chevaux. »

II

—Bonjour Renaud, bonjour mon fils,
Ta femme est accouché d'un fils.
— Ni de ma femm', ni de mon fils,
Je ne saurais me réjoui.

III

— Que l'on me fass' vite un lit blanc
Pour que je m'y couche dedans.
Et quand ce vint sur le minuit,
Le beau Renaud rendit l'esprit.

IV

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-c' que j'entends pleurer ici?
— C'est un p'tit pag' qu'on a fouetté
Pour un plat d'or qu'est égaré.

V

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-c' que j'entends coigner ici?
— Ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent la maison.

VI

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-c' que j'entends sonner ici?
— C'est le p'tit Dauphin nouveau-né
Dont le baptême est retardé.

VII

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-c' que j'entends chanter ici?
— Ma fille, c'sont les processions
Qui font le tour de la maison.

VIII

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Quell' robe mettrai-je aujourd'hui?
— Mettez le blanc, mettez le gris,
Mettez le noir pour mieux choisi.

IX

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est-c'que ce noir-là signifie?
— Tout' femme qui relèv' d'un fils
Du drap d'Saint Maur doit se vêti.

X

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Irai-je à la messe aujourd'hui?
— Ma fille attendez à demain
Et vous irez pour le certain. »

Digitized by Google

XI

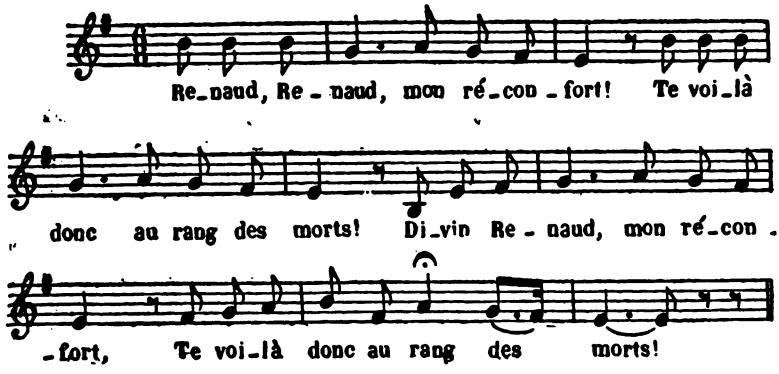
Quand ell' fut dans les champs allée,
Trois p'tits garçons s'sont écriés :
— Voilà la femm' de ce seigneur
Qu'on enterra hier à trois heures.

XII

Quand ell' fut dans l'église entrée,
D'l'eau bénite on y a présenté;
Et puis, levant les yeux en haut,
Elle aperçut le grand tombeau.

XIII

— Dites-moi, ma mère, ma mie,
Qu'est c'que c'tombeau-là signifie?
— Ma fille, je n'puis vous l'cacher,
C'est vot' mari qu'est trépassé.



XIV

— Renaud, Renaud, mon réconfort,
Te voilà donc au rang des morts!
Divin Renaud, mon réconfort,
Te voilà donc au rang des morts!

XV

Elle se fit dire trois messes;
A la première, ell' se confesse,
A la seconde, ell' communia,
A la troisième, ell' expira.

Cette variante d'une complainte célèbre, tirée des *Poésies populaires de la France* (ms. de la Bib. Nat. T. III, p. 100), est datée de Rouen et accompagnée de la note suivante : « Quelle date peut avoir ce chant? Je l'ai appris dans mon enfance (il y a une cinquantaine d'années) d'une vieille tante, qui le tenait elle même d'une vieille religieuse, ce qui nous reporte au XVIIe siècle. A cette dernière époque, il était déjà fort ancien. » ED. JUE.

Plusieurs traits, comme le couplet du petit Dauphin et la strophe finale, sont en effet des altérations qui peuvent dater (à peu près) de l'époque indiquée; mais l'ensemble du texte n'en est pas moins l'un des plus complets qui aient été publiés jusqu'à ce jour, et la mélodie nous paraît en être à la fois le type le plus beau et celui qui peut donner le plus fidèlement l'impression de la cantilène primitive.

JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LA MORT DE L'AVARE

CONTE RUSSE (GOUVERNEMENT DE SARATOF)

Il était une fois un avare endurci; il était vieux : il avait deux fils et beaucoup d'argent. Dès qu'il sentit venir la mort, il s'enferma seul dans l'izba (cabane), s'assit sur le bahut, commença à avaler les pièces d'or et à manger le papier-monnaie, et c'est ainsi qu'il termina sa vie. Les fils se présentèrent, placèrent le mort sous les images saintes et appelèrent le diacre pour lire le psautier.

Tout-à-coup, à minuit même, apparaît sous la forme humaine l'Impur (le diable) qui hisse le mort sur son épaule en disant :

— Diacre, tiens le tronc.

Et de secouer le vieux :

— Les pièces sont pour toi, le sac pour moi!

Sur quoi, il emporte le corps et devient invisible.

(Traduit d'Afanassief.)

LÉON SICHLER.

PRIÈRES POPULAIRES DE L'AIN

Oraison pour être insensible à tous les maux.

Imparibus meritis trias, pendente corporas ramis, Dismas et Gestas medio est divina potestas, Dismas damnatur getatas ad astra levatur (1).

Pour obtenir la patience de supporter toutes les misères qui nous viennent de la part des hommes.

Pour cela il faut se procurer l'image qui représente le voyage des trois rois Mages allant à l'étable de Bethléem pour adorer l'enfant Jésus dans la crèche, avec ces mots sur le revers de l'image :

« Belle étoile qui a délivré les trois rois Mages de la persécution d'Hérode, délivrez-moi de tous tourments. »

Pour être délivré de tous enchantements ou maléfices.

Mon cœur a proféré chose bonne. Je dirai toutes mes actions au roi et lui déclarerai mes œuvres : le Seigneur ouvrira mes lèvres, et ma bouche prononcera la vérité.

Que la méchanceté des pécheurs soit confondue — Tu perdras, Seigneur, tous ceux qui disent le mensonge.

(1) Cette prière en latin corrompu que ne comprennent pas ceux qui la disent, remonte au Moyen-Age. On sait que Dismas et Gestas étaient les noms des deux larrons mis en croix à côté de Jésus.

Digitized by Google

Pour guérir le mal de dents.

Sainte Appoline, assise sur la pierre de marbre ; Notre Seigneur passant par là, lui dit :

— Appoline, que fais-tu ici?

— Seigneur, je suis ici pour mon chef, pour mon sang et pour mon mal de dents.

— Appoline, retourne-t-en : si c'est une goutte de sang, elle tombera, et si c'est un ver, il mourra.

Vous direz à cette intention cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*, en l'honneur des cinq plaies de Notre Seigneur ; faites ensuite le signe de la croix sur la joue, sur la douleur, en disant : Notre Dieu l'a guéri par sa Toute-puissance.

Amen.

Pour guérir les rhumatismes et autres douleurs.

Sainte Anne, qui enfanta la Vierge Marie; la Vierge Marie , qui enfanta Jésus-Christ : Dieu te bénisse et te guérisse, pauvre créature, de toutes hernies, ruptures, entorses et de toutes autres infirmités.

A l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie, et des Saint Cosme et Saint Damien.

Amen.

Vous direz trois *Pater* et trois *Ave Maria* pendant neuf jours, tous les matins étant à jeun, en l'honneur des angoisses endurées par Notre Seigneur Jésus-Christ sur la croix.

Pour guérir et couper les fièvres.

Quand Jésus portait sa croix, il lui survint un juif nommé Marc-Antoine qui lui dit :

— Jésus, tu trembles!

Jésus lui répondit :

— Je ne tremble ni ne frissonne, et celui ou celle qui, dans son cœur, ces paroles prononcera jamais fièvre ni frisson n'aura.

Dieu, commande aux fièvres tierces, fièvres quartes, fièvres intermittentes, fièvres putrides, de se retirer du corps de cette personne !

Ensuite, faites une aspiration, et dites ces trois mots avec foi et dévotion :

« O Jésus, Marie, Jésus! »

Il faut que le malade fasse une neuvaine en l'intention des souffrances endurées par Notre Seigneur Jésus-Christ dans sa passion.

Pour guérir promptement de la colique.

Posez le doigt sur le mal, dites en l'appuyant sur le nombril du malade :

Digitized by Google

— Marie qui êtes Marie : Colique et poison qui êtes entre mon cœur et mon foie, entre ma rate et mes poumons : Arrête! Au nom de Dieu le père †, au nom de Dieu le fils † et au nom de Dieu le Saint-Esprit †.

Et vous direz ensuite trois *Pater* et trois *Ave Maria*, en nommant la personne par son nom et lui disant : Dieu par sa puissance t'a guéri.

Amen.

Pour guérir les convulsions.

Sainte-Anne enfanta la Vierge Marie; la Vierge Marie enfanta Jésus-Christ. — Dieu te bénisse et te guérisse, pauvre créature, de toutes convulsions.

En l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie, récitez cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*.

Contre les vers.

Vous, Saint Médard, qui avez tous les pouvoirs; ôtez les vers de cet enfant. Ce sont des alliés qui sont toujours prêts à les étrangler. — Ils sortent du néant, vous pouvez les y faire rentrer.

Pour guérir les enfants de la maladie des vers.

Ver, je te défends de ne faire pas plus de mal à cet enfant, ou à cette grande personne, que n'a fait Notre Seigneur Jésus-Christ étant dans le sein de sa mère, la bienheureuse Vierge Marie, et vous direz cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*.

Pour guérir de la teigne.

Paul étant assis sur une pierre de marbre, le Seigneur Jésus passant par là lui dit :

— Paul, que fais-tu là?

— Je suis ici pour la guérison de mon chef.

— Paul, lève-toi et va trouver Sainte Anne, et prie-la qu'elle te donne telle huile que ce soit, et de cette huile tu t'en engraisseras (sic) tous les matins à jeun, tous les jours, pendant un an et un jour.

Il est prouvé que celui ou celle qui le fera, n'aura et ne sera atteint de ces maladies dites rogne, gale, teigne, rage.

Il faut faire cette invocation tous les jours pendant un an, sans manquer un seul jour, et vous serez exempt de tous ces maux pour toute votre vie.

Pour guérir les dartres.

Par la puissance de Dieu, que les dartres s'en aillent.

Dartres de 9 réduites à 8

Dartres de 8 réduites à 7

Digitized by Google

Dartres de 7 réduites à 6
Dartres de 6 réduites à 5
Dartres de 5 réduites à 4
Dartres de 4 réduites à 3
Dartres de 3 réduites à 2
Dartres de 2 réduites à 1
Dartre de 1 réduite à point

Ou fait le signe de la croix trois fois sur la dartre, puis on fait le tour de la dartre avec le doigt.

Pendant neuf jours il faut dire un *Pater* et un *Ave*.

Pour lever un coup de sang.

Notre Seigneur Jésus-Christ est mort sur la croix pour nous.
Dieu, ayez pitié de nous,
Jésus, exaucez-nous.

Répéter trois fois.

Pour lever le feu.

(A) Feu de Dieu, perds ta chaleur, aussi vrai que Judas perdit ses couleurs quand il trahit Notre Seigneur Jésus-Christ notre Sauveur sur le Calvaire.

Répéter trois fois cette prière, en disant les nom et prénoms de la personne.

(B) Feu de Dieu, je te conjure au nom de celui qui a sauvé Jonas du ventre de la baleine, Daniel de la fosse aux lions; au nom de Sainte-Brigitte, Sainte-Agnès et de tous les grands saints du paradis.

Répéter trois fois cette prière, faire trois signes de croix sur le mal, réciter trois *Pater* et trois *Ave* et souffler dessus.

Pour guérir toutes sortes de piqûres ou échardes introduites dans les chairs.

Pointe sur pointe. Mon Dieu, guérissez cette pointe comme Saint Côme et Saint Damien ont été guéris par les cinq plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ au jardin des Olives.

Natus est Christus, mortus est et resurexit Christus.

Pour guérir les coupures.

Fer, acier, ne fais pas plus de mal à la chair que la Sainte Vierge en a fait.

Récitez le : « Je crois en Dieu. »

Pour guérir les coupures, contusions, écorchures et meurtrissures.

Dites, en ajoutant à la fin de chaque mot un signe de croix.
Placœ † consommatum † resurexit † Christus †.

Digitized by Google

Pour guérir de toutes sortes de blessures de fer tranchant, perçant et autre, tant mortelles soient-elles.

Faites avec grande dévotion le signe de la croix sur la plaie, et dites :

— Au nom du Père † — Au nom du Fils † — et du Saint-Esprit † — Amen.

Ensuite, faites cette méditation telle qu'elle est expliquée ci-après, en faisant à la fin de chaque mot un signe de croix sur la plaie et dites :

— Jésus-Christ est né † — Jésus-Christ est mort † — Jésus-Christ est ressuscité † — Jésus commande à la plaie qu'elle se ferme † — Jésus commande à la plaie qu'elle ne fasse ni matière, ni puanteur †

— Ainsi qu'ont fait les cinq plaies que Jésus reçut en son corps sur l'arbre de la croix.

— Epée ou fer, je te commande au nom et par la puissance de Celui à qui toutes les créatures obéissent, de ne faire pas plus de mal à cette créature que la lame qui a percé le sacré côté de Notre Seigneur et rédempteur Jésus-Christ étant pendu à l'arbre de la croix.

Faites un signe de croix.

Pour lever les entorses.

Entorse, écart, coup. Ce que Dieu a fait est bien fait †. Ce que Dieu a fait est défait †. Qu'il soit fait †.

Au nom du Père †, du Fils † et du Saint-Esprit †. Répéter trois fois en tenant le pouce gauche sur la partie malade.

Pour lever l'entorse, il faut mettre un gage quelconque sous son chapeau en prononçant ces paroles :

Dis-a pâ à la Vierge (je fais la part de la Vierge).

Dites ensuite : Dieu et la Vierge j'ai vu (en faisant quatre fois le signe de la croix) ante †, demité †, antété †, retourne à ton anté †.

CHARLES GUILLON.

Digitized by Google

LE VAISSEAU MERVEILLEUX

CONTE DE MARIN (HAUTE-BRETAGNE)

Il y avait une fois un pêcheur qui se nommait Jacques; il était pauvre comme Job, et ne possédait pour tout bien que ses filets et un petit bateau dans lequel il allait à la pêche avec son fils.

Un jour ils sortirent comme d'habitude pour pêcher; il faisait beau et il n'y avait pas la moindre apparence de gros temps : aussi ils allèrent bien loin au large, et ils arrivèrent dans un endroit où le poisson était si abondant, que la mer en était, comme on dit, salée; ils en prirent autant qu'ils purent en charger leur bateau, puis ils remirent à la voile pour revenir à leur havre. Mais tout-à-coup, le vent fraîchit et la mer devint houleuse; ils prirent deux ris dans leur voile, puis trois, enfin comme le mât craquait, et qu'il n'y avait plus moyen de porter de toile, ils amenèrent leur voile, et jetèrent leur grappin; mais il ne mordit pas le fond, et le petit bateau s'en alla à la dérive comme une bouée.

— Qu'allons-nous devenir? disait le vieux pêcheur. S'il ne *calmit* pas, bientôt nous sommes dans une mauvaise passe.

— Ah! disait le fils qui avait peur, nous allons nous noyer; mais ajouta-t-il, voici un grand bateau qui vient droit sur nous; peut-être va-t-il nous secourir.

Ils virent en effet un grand bateau, chargé de monde, qui arrivait sur eux; mais loin de porter secours au canot, il avait lui-même besoin d'assistance, car il était prêt à couler bas. En passant auprès du petit bateau, le patron dit :

— Pourriez-vous nous prendre à votre bord, mon brave homme? notre bateau fait eau de toutes parts et nous allons couler.

— Je veux bien, mes pauvres gens, répondit Jacques; mais je ne réponds pas de vous sauver; car mon bateau ne peut plus gouverner; montez à bord, à la grâce de Dieu.

Les gens qui montaient le grand bateau embarquèrent dans celui de Jacques, et presque aussitôt après qu'ils eurent quitté leur bateau, il disparut sous l'eau.

Cependant le canot était trop chargé; Jacques pour l'alléger jeta à la mer tous les beaux poissons qu'il avait pris.

Digitized by Google

Les gens qu'il avait secourus étaient des fées et des faitauds (1), qui le remercièrent de leur mieux. Bientôt le vent se calma, et le pêcheur hissa de nouveau sa voile. Mais la tempête avait entraîné au loin le petit bateau, et ils mirent quatre jours pour s'en revenir. Enfin ils arrivèrent à la pointe de l'Isle, et les fées et les faitauds se firent mettre à terre. Avant de quitter le pêcheur et son fils, ils leur dirent :

— Puisque vous avez été bons pour nous, désormais nous vous protégerons, et dès demain vous serez récompensés.

Le vieux pêcheur était bien content d'être sous la protection des fées; il amarra son bateau dans le havre, et il s'en retourna au village de l'Isle avec son fils; chacun fut joyeux de les revoir, car on les croyait noyés, et il y eut de grandes réjouissances dans le village pour célébrer leur retour.

Le lendemain, il faisait un temps magnifique : le vieux pêcheur sortit avec son fils pour aller à la pêche, et ils se dirigèrent du côté du Cap Fréhel; mais comme ils avaient vent debout, dès qu'ils eurent doublé la pointe, ils furent obligés de virer de bord et de courir sur Chêlin pour chercher le vent. Leur bordée les mena presque au pied de la falaise. Au moment où ils viraient de bord, ils virent venir à eux un joli petit bateau. Il était monté par deux fées et un faitaud. Les fées dirent au bonhomme :

— Pêcheur, hier nous avions promis de te récompenser; aujourd'hui nous venons accomplir notre promesse; désormais tu n'auras plus besoin de naviguer. Voici une bourse qui te permettra de vivre à ton aise, mais ne dis à personne de qui tu la tiens.

Le faitaud parla à son tour et dit au fils du pêcheur :

— Toi, mon garçon, tu es jeune et fort; tu peux naviguer; et puisque tu es marin, voici un petit bateau que je te donne : il deviendra grand ou petit, à ta volonté, et grâce à cette baguette il marchera tout seul, aussi vite que tu voudras.

Les pêcheurs étaient bien contents : ils remercièrent les fées et le faitaud et s'en revinrent chez eux, sans pêcher davantage ce jour-là. Ils avaient le moyen d'être à l'aise sans prendre du poisson, et ils se mirent à vivre comme des seigneurs, sans rien faire que ce qui leur plaisait.

Le fils du pêcheur eut envie de voir le monde, et il se mit à

(1) Maris de fées.

Digitized by Google

voyager pour son agrément. Un jour qu'il était à Paris, il entendit publier à son de caisse que le diable avait enlevé la fille du roi, et qu'il la retenait prisonnière dans une île de la mer. Le roi promettait de la marier à celui qui pourrait la délivrer et de lui donner aussi sa couronne.

Aussitôt le fils du pêcheur partit de Paris; il s'en revint à Saint-Cast où il engagea deux bons matelots, puis il mit son bateau à la mer et partit pour aller délivrer la princesse.

Un des anciens amoureux de la princesse apprit qu'un pêcheur était parti dans un petit bateau pour tenter l'aventure; il entra dans une grande colère, car il voulait aussi délivrer la fille du roi. Il mit à la mer un grand vaisseau, engagea les meilleurs marins de la flotte, et quitta le port, en jurant que s'il rencontrait le pêcheur et ses deux matelots, il les coulerait bas. Comme son navire marchait rondement, il ne tarda pas à rattraper le petit bateau, et dès qu'il l'aperçut, il lui tira un coup de canon. Le pêcheur qui ne savait ce que cela voulait dire, consulta sa baguette qui répondit :

— Ce vaisseau que tu vois part pour délivrer la princesse; ceux qui le montent te veulent du mal et ont juré de te faire périr.

Dès que le pêcheur eut entendu ces paroles, il ordonna à son bateau de marcher aussi vite que le vaisseau du prince; quand celui-ci vit qu'il ne pouvait atteindre le petit bateau, il ordonna à ses canonniers de le couler; mais à chaque coup qu'ils tiraient, le petit bateau disparaissait sous les flots, et reparaissait dès qu'il n'y avait plus de danger. Le prince ne se tenait plus, tant il était en colère : il ordonna à ses canonniers de tirer leur bordée entière. Pendant plusieurs heures ils canonnèrent le petit bateau; mais ils ne l'atteignaient point, car à chaque bordée, il s'enfonçait dans la mer, et reparaissait ensuite, marchant toujours de la même allure que le grand vaisseau.

Quand il n'y eut plus de poudre à bord, on cessa de tirer, et au bout de quelques jours, les deux navires arrivèrent ensemble en vue de l'île où le diable retenait la princesse prisonnière. Il y avait un port; mais la passe était si étroite que le petit bateau seul put y entrer et le grand vaisseau fut forcé de rester sur la rade.

Les trois pêcheurs descendirent à terre, et le fils de Jacques alla voir le diable qui gardait la princesse et lui dit, en prenant un air tout *diot* (1) :

(1) Innocent.

Digitized by Google

— Je suis venu ici pour voir la princesse; si vous avez la bonté de me laisser passer une heure avec elle, je vous en serai reconnaissant, et je vous ferai visiter mon navire qui est le plus beau qui jamais ait navigué sur mer.

Le diable qui croyait avoir affaire à un *innocent*, laissa le pêcheur voir la princesse, et le lendemain il se rendit à bord du petit bateau. Dès qu'il y eut mis le pied, le bateau devint un grand navire, plus grand que les plus forts Trois-ponts de Brest. Le diable était bien étonné, et il ouvrait des yeux comme des écubiers. Il resta à se divertir avec les pêcheurs, qui lui firent boire des liqueurs, et quand il descendit à terre, il était saoûl comme une gabare, et ne savait plus ce qu'il faisait.

Le pêcheur qui l'avait reconduit lui dit :

— Vous avez de la chance, vous; vous pouvez faire tout ce que vous voulez, et on ne peut rien vous faire sans que vous en soyez aussitôt averti.

— C'est vrai, répondit le diable; je ne m'endors que quand je veux; pour cela il me suffit de jeter sur ma tête deux ou trois gouttes de l'eau de cette fontaine. Alors je dors comme une souche pendant deux jours; mais je ne dors pas souvent, car je sais qu'on veut me tromper, et je ne suis pas assez sot pour me laisser faire.

— Voilà qui est bon à savoir, pensa le pêcheur; si je parviens à l'endormir, je pourrai délivrer la princesse.

Et il ordonna à un de ses matelots d'aller remplir une bouteille de l'eau de la fontaine, puis il s'approcha du diable, et lui en jeta deux ou trois gouttes. Aussitôt le diable tomba comme mort; et il se mit à ronfler si fort qu'on l'entendait à un quart de lieue loin.

Alors le pêcheur alla trouver la princesse, et essaya de briser la chaîne qui la retenait prisonnière; mais ce fut en vain qu'il y employa toutes ses forces. La princesse lui dit :

— Jamais ni vous ni personne ne pourrez casser cette chaîne; mais si vous aviez une goutte d'eau bénite, elle se briserait comme verre.

En partant, le pêcheur qui savait qu'il aurait le diable à combattre, n'avait eu garde d'oublier l'eau bénite, et il alla en chercher dans son bateau. Dès qu'il en eut mis quelques gouttes sur la chaîne, elle se cassa en plusieurs morceaux, et la princesse put sortir de sa prison.

Digitized by Google

Le pêcheur l'emmena à bord de son bateau qui était redevenu petit, et dès qu'il eut franchi la passe, il souhaita de marcher aussi vite que le vent; aussitôt il se mit à voguer sur les vagues et il filait plus de trente nœuds à l'heure.

Quand le prince vit les pêcheurs partir avec la princesse, il ordonna de mettre à la voile pour les poursuivre. Pendant l'appareillage, le diable qui s'était réveillé, arriva le long du vaisseau et dit au prince :

— Je suis Lucifer de l'enfer : n'ayez pas peur de moi et laissez-moi monter à votre bord; je ferai marcher votre navire plus vite que celui qui emporte la princesse, et pour vous récompenser, je vous donnerai de l'or et de l'argent.

Le prince prit le diable à son bord : dès qu'il y fut, les voiles se gonflèrent et le vaisseau marcha plus vite que le vent. Mais le petit bateau avait de l'avance, et ce ne fut qu'au matin de la quinzième journée qu'ils purent le rattraper.

Quand le pêcheur vit le grand vaisseau qui grossissait à vue d'œil, il dit à la princesse.

— Le vaisseau marche plus vite que nous, et pourtant nous allons comme le vent; il faut qu'il y ait quelqu'un à bord qui lui donne cette vitesse. C'est sans doute le diable qui s'est réveillé et qui nous poursuit.

— Oui, répondit la princesse, c'est lui.

Alors le pêcheur se souvint de sa baguette et il dit :

— Je désire que mon bateau aille sous la mer, plus vite que lorsqu'il naviguait dessus.

Aussitôt le bateau s'enfonça sous les flots et marcha encore plus vite qu'auparavant; ceux qui le montaient n'étaient point mouillés, et ils voyaient aussi clair qu'en plein jour.

Quand le diable vit disparaître le petit bateau, il sauta à la mer pour savoir où allait la princesse; mais le petit bateau allait si rapidement qu'il ne put savoir ce qu'il était devenu.

Il remonta à bord du vaisseau en lançant feu et flammes, et il dit au prince :

— Je n'ai pu savoir quelle route a prise la princesse; mais je finirai par la rattraper et me venger.

Le prince commença à regretter d'avoir Lucifer à bord, et il le pria de quitter le navire.

— Pas du tout, prince, répondit le diable; je ne m'en vais pas

Digitized by Google

comme cela les mains vides. Si je n'ai pu reprendre la princesse, au moins j'aurai en mon pouvoir vous ou les gens de votre vaisseau.

Pour se débarrasser du diable, le prince fut obligé de lui donner deux de ses matelots, et de lui promettre son âme après sa mort. Le diable quitta le vaisseau en emportant les deux matelots, et le prince ne tarda pas à arriver en France. Mais les matelots qu'il avait donnés au diable arrivèrent presque en même temps que lui; car ils avaient sur eux des objets bénits, et chaque fois que le diable les touchait pour les leur ôter, il se brûlait, de sorte qu'il fut obligé de les ramener en France.

Ils étaient si en colère qu'ils voulaient écorcher vif le prince, et ils le criaient tout haut. Mais au moment où ils se disputaient avec lui, il arriva des soldats qui saisirent le prince et ses matelots et les menèrent en prison, par ordre du roi.

Le pêcheur était en effet arrivé à Paris quinze jours auparavant. Il conduisit la princesse au Louvre et raconta au roi que le prince avait essayé de l'empêcher de délivrer sa fille. Le roi donna l'ordre de l'arrêter, lui et son équipage, et c'est pour cela qu'il fut conduit en prison.

Le roi embrassa le pêcheur et lui dit :

— Tu auras ma fille, et ensuite mon royaume, après ma mort.

— Sire, dit le pêcheur, me voilà bien récompensé; mais j'ai amené avec moi mes deux matelots; ils ont eu bien de la misère, et je voudrais les garder au palais avec moi.

— Soit, mon garçon, répondit le roi, je n'ai rien à te refuser.

Le pêcheur épousa la princesse, et le jour du mariage le prince fut fusillé.

Il y eut ensuite de grandes réjouissances à Paris : les petits cochons couraient par les rues, tout rôtis, la fourchette sur le dos; qui voulait, en coupait un morceau. Le roi mangea tant de fricot, il but de tant de vins et de liqueurs ce jour-là qu'il mourut d'indigestion. Alors son gendre passa roi tout de suite. Il garda ses deux matelots à sa cour, où il était heureux comme un roi qu'il était, et il les fit ses deux premiers ministres.

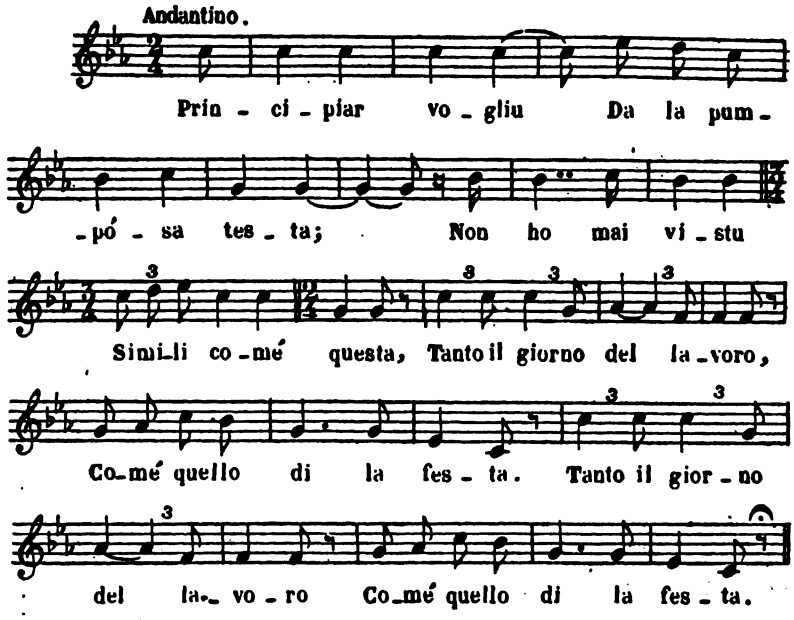
N, i, ni, mon petit conte est fini.

(Conté en 1883 par François Marquer, de Saint Cast, mousse, âgé de 16 ans).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

SÉRÉNADE



I

Principiar vogliu
Da la pumposa testa;
Non ho mai vistu
Simili comé questa,
Tanto il giorno del lavoro,
Comé quello di la festa.

II

O quant' è bella
Quant' è bianca la fronti,
Più che la neve
Che dorme in alti monti;
Or quandu parlati cara
Vi stillanu l'occhi in fronti.

III

Lu vostru nasu
Tiratu a lu cumpassu
Quand' éu lu vedu
M'inchin'é poi m'abbassu...
Criparebbénu li cori
Ben che fussinu di sassi.

I

Je veux commencer
Par sa tête pompeuse;
Jamais je n'en vis
De pareille,
Soit aux jours de travail,
Soit aux jours de fête.

II

Oh! qu'il est beau
Combien blanc est son front!
Plus que la neige
Qui dort au haut des monts.
Ma belle, quand vous parlez,
Deux étoiles vous éclairent la figure.

III

Et votre nez
Tiré au compas!
Quand je le vois
J'incline et baisse la tête...
A ta vue les cœurs se briseraient
Fussent-ils de pierre!

Digitized by Google

IV

La vostra bocca
E di zucchéru piena;
Quandu parlati
Si sciolgli ogni vena;
Per un bacciu solamente
Faria un anno di catena!

V

Le vostre mane
Son due man di fata;
Mai principessa,
En dico curunata,
Non ha visto in suo possesso,
La mio cara innamorata!

VI

Lu vostru pettu,
Un pettu priziosu,
Ma nun lu vedu
Che lu tiniti ascosu;
S'io l'avesse da vidére
Saria quel dilittuosu!

VII

Per tuttu l'oru,
Quellu di la Turchia,
Anche l'argentu,
Quellu di Lumbardia,
Non potrebbe abbandonarti,
Spechio di l'anima mia!

Recueilli par FRÉDÉRIC ORTOLI.

IV

Et votre bouche
Toute remplie de sucre!
Quand vous causez
On aperçoit chaque veine du visage;
Pour un seul baiser
Je ferais volontiers une année de ga-
[lères!

V

Vos deux mains
Sont deux mains de fée;
Jamais princesse,
Et princesse couronnée,
N'en vit en sa possession,
De semblables, ô ma bien-aimée!

VI

Votre poitrine
Est une poitrine précieuse!
Mais je ne puis l'apercevoir
Car vous la tenez cachée.
Oh! si je devais la voir
Je deviendrais criminel!

VII

Pour tout l'or,
Celui de la Turquie,
Pour tout l'argent,
Celui de Lombardie,
Miroir de mon âme
Je ne pourrais te quitter!

Mélodie notée par JULIEN TIERSOT.

SUPERSTITIONS DE L'ORLÉANAIS

Rêver dans un chat, c'est signe de malheur pour soi ou pour la maison où l'on est.

Faire un cadeau à une communiante porte chance.

Les plumes de paon portent malheur à la maison où elles se trouvent : elles sont cause que les bonnes cassent les assiettes, que les sauces tournent, etc., elles semblent en un mot « porter le mauvais œil, » croyance qui se rattache peut-être aux yeux qui terminent les grandes plumes.

P. S.

Digitized by Google

LE PÈLERINAGE DE SAINT MATHURIN

Il a lieu à Moncontour (Côtes-du-Nord) à l'époque de la Pentecôte; les pèlerins y sont fort nombreux, et, quoique le sanctuaire du saint soit dans un pays où la langue française est seule en usage, il est fréquenté par un très grand nombre de pèlerins de la Basse-Bretagne. Saint Mathurin est très puissant; une tradition populaire dans les deux Bretagnes affirme qu'on lui proposa d'être le « Bon Dieu; » mais qu'il refusa « à cause des embarras de la place. » (1).

On s'adresse à lui pour avoir une bonne santé, de beaux bestiaux, de bonnes récoltes. On assure que les Bas-Bretons qui viennent à Moncontour formulent ainsi leur souhait :

Saint Matelin de Moncontou'
Donnez du bon blé noir à nou'.

ou, sous une forme moins charitable :

Saint Mathurin de Moncontou'
Le bon blé noir ira chez nous (en Bretagne).

A ce pèlerinage on vend des quantités d'images en plomb, dont le moule est vraisemblablement ancien; voici l'une des plus communes.

On les porte pendant la fête et au retour, attachées sur la poitrine, ou au chapeau. Elles sont alors ornées de cocardes de différentes couleurs, de fleurs artificielles et de rubans.

Si on les enfile dans un cordon, et qu'on les suspende à son cou comme un scapulaire, on est à l'abri des maladies, des balles, de la morsure des chiens enragés et de beaucoup d'autres inconvénients de la vie.

PAUL YVES.

(1). Les maçons du Limousin racontent que saint Léonard, leur patron, est le plus grand saint du Paradis. Avant que le bon Dieu fût le bon Dieu, il demanda à Saint Léonard s'il voulait l'être à sa place.
— Non, répondit Léonard; cela donne trop de la peine. Fouchtra! j'aime mieux être le premier saint du Paradis.

(NOELAS. *Légendes foréziennes*, p. 121).

Digitized by Google

LA MALÉDICTION
DES GRENOUILLES ET DES CANARDS
LÉGENDE ANGEVINE

On raconte qu'il y avait dans le village d'Avort (commune de Louerre), à une époque fort ancienne, une chapelle desservie par un ermite dont le nom ne nous est point parvenu. D'aucuns prétendent qu'il mourut en odeur de sainteté.

Sa demeure de solitaire était au bord d'un ruisseau dont les rives sont restées charmantes.

Le saint homme passait fort souvent le jour et la nuit en prières, mais il avait presque toujours à se plaindre du chant des grenouilles et des canards, fort nombreux sur le petit cours d'eau. A bout de patience, l'ermite « *conjurit* » les grenouilles et les canards. Depuis ce temps les grenouilles ne chantent plus; les canards sont privés de postérité et ont les pattes effroyablement torses.

Les paysans qui m'ont conté cette histoire affirment que l'anathème du saint porte encore ses fruits. Je ne parle pas des canards, dont l'élevage a été fort abandonné à Avort. Les grenouilles chantent fort peu, peut-être parce que les eaux du ruisseau d'Avort sont très froides et leur plaisent peu pour cette raison.

Il reste à Avort quelques pans de murs très informes qui passent pour être les restes de l'ermitage.

LIONEL BONNEMÈRE.

PROVERBES BRETONS SUR LES FEMMES
ILE DE BATZ

Eur vaouez douç evel al leaz
Hep goeden aliez a drouk eaz.

Une femme douce comme le lait — Sans levain souvent s'aigrit aisément.

War eur billig evel krampoez
Goaz a ves troet gant maouez.

Comme des crêpes sur la poêle — Homme est tourné par femme.

Digitized by Google

Enn holl oagou euz bet gwelen
Pa ne zalche grek d'he fried,
Ar brasa torfejou zo bet.

A tout âge on a vu — Quand femme ne tenait pas à son mari — Les plus grands crimes s'accomplir.

Dounoc'h eo kaloun ar merc'hed
' vit ar mor douna euz ar bed.

Plus caché (profond) est le cœur des femmes — Que la mer la plus profonde du monde.

Boukoc'h eo kalz eur garrek
Evit na deo kaloun eur chrek.

Beaucoup plus souple est le rocher — Que n'est le cœur de la femme.

Eur c'hrek zo fall, na petra t'a
Kaloun grek vad zour wella?

La femme est mauvaise — Comment donc le cœur d'une bonne femme est-il le meilleur?

Eur c'hrek varvek hed eur c'hantred
A zo a-walc'h da welet.

Une femme à barbe et un centenaire — Sont assez (rares) à voir.

Gant a reoc'h, diwalled bepred
Rak ar gurun hag ar merc'hed.

Dans ce que vous ferez — Évitez toujours le tonnerre et les femmes.

Milin, orolach ha maouez
A zifaragouil hep paouez.

Moulin, horloge et femme — Bavardent toujours sans cesse.

Kaloun ar c'hrek deut euz an nevou
Evel an nesou a zench a liou.

Le cœur de la femme venue du ciel — Comme le ciel change de couleur.

Digitized by Google

Gant pokou e kasi ar merc'hed
Ha gant ar c'hentrou ne zi ket.

Par des baisers tu conduiras les femmes — Par la force tu ne le feras pas.

Ar c'haz a c'hoari gant logoden
Hag ar c'hrek ivez gant he den.

Le chat se joue de la souris — Et la femme de son mari.

Eur penn-nask eo ar briedelez
Eaz do vale d'a garantez
A stog ar goaz oc'h ar vaouez.

Le mariage est la corde au cou — Donne à tirer à l'amour — Qui attache l'homme à la femme.

Euz a lost an ti d'an aoled
A zo heni ar c'hrek dimezet.

Du bas de la maison au foyer — C'est le chemin de la femme mariée.

Gant an ozac'h c'houez an avel
Ha gant ar c'hrek c'houez ar spanel.

Avec le mari, souffle de vent. — Avec la femme, souffle de l'ouragan.

Ar muia karet ar c'haera
Ar c'haera n'eo karet muia.

La plus aimée est la plus belle — La plus belle n'est la plus aimée.

Biz bihan grek kement a fuillo
Ha daou zourn pez goaz a zastumo.

Petit doigt de la femme, tant qu'il fouillera — D'entre les deux mains d'homme, il ramassera.

Gant eur c'hrek vad poan, hanter boan
Ha diou zudi eur joa vihan.

Avec une bonne femme, peine, demi-peine — Et venant d'elle petite joie.

G. MILIN.

Digitized by Google

LE PERSONNEL D'UNE FERME

EN BAS-LANGUEDOC

Dans l'Hérault, le personnel d'une ferme (mainjarié e mas) est ainsi composé :

Le *païre*, la *maïre*, (sa femme) (*carretous*), les premiers charretiers, le deuxième, etc., avec chacun leur aide, premier et deuxième, etc., les bouviers (*bouirous*), avec leurs aides, le maître berger (*baïle-pastre*), le second, etc. avec leur aide (*goujats*). Quand il y a une *manade* de Camargue, le gardien (*egas*), a son aide, le (*mendil*), et enfin : le (*miarou*).

Le *païre* commande et donne l'heure du départ aux champs; le premier charretier donne le signal pour le retour et fournit la pâture aux bêtes de trait. Les derniers valets (*rafis*) tirent l'eau pour abreuver, et chacun conduit son couple à l'abreuvoir. Ils ont droit à trois repas par jour et à une croûte de pain sec pour le goûter; du 15 mai au 15 août ils ont des oignons, des radis, ou du fromo confit (*cachat*), en plus, le droit au sommeil à la pause du tantôt et en tout temps, repos complet les dimanches et fêtes, excepté pour celui qui à tour de rôle est de garde.

Il en est de même pour les conducteurs de bœufs.

Les bergers sont sous la direction du maître berger.

Les *soubriers* sont aptes à tous les emplois et remplacent au besoin les valets qui sont malades ou absents.

Le gardien de la *manade* est indépendant, il n'a de comptes à rendre qu'au propriétaire ou au *séroux* (homme d'affaires); il n'a droit qu'à un repas à table, il emporte les autres repas dans sa musette pour suivre ses bêtes qui errent dans les plages ou les marais.

Le *païre* et la *maïre* sont obligés de nourrir tous les valets, ils ont pour chaque, leur compte ; la maïre n'a que la moitié, et par an onze setiers de blé, un muid de vin, un quartaut de sel, une canne d'huile, plus, en espèces une somme variant de cinq à huit sous par jour; un jardin ou bien le droit de prendre dans celui du propriétaire, quand il y en a un, tous les légumes nécessaires; elle a de plus la moitié du revenu de la volaille, qui est sous la surveillance de la *maïre*.

Les engagements partent de la Saint-Michel : ce jour-là est fête; chaque valet porte son fouet, son aiguillon et sa *capa*.

A la tête d'une table en pierre, dans laquelle, il n'y a pas bien longtemps, étaient creusés des trous en guise d'assiettes, remplacés aujourd'hui par de la poterie grossière (*tarratia*), le *païre* s'assied après avoir sonné du cor (*cor de mar*); à sa droite prennent place par rang d'emploi, les charretiers avec leurs aides; à sa gauche

Digitized by Google

les bouviers, ensuite les bergers qui font plat à part ; à l'autre extrémité les gardiens, les soubriers et enfin le miarou (les fonctions de celui-ci consistent à faire les commissions, à aller chercher l'eau, le bois, etc., pour les besoins de la ferme.)

Le *païre* se sert le premier, passe le plat au premier charretier et ainsi de suite et toujours par rang d'emploi.

A l'époque du charroi des gerbes (*garbejà*) les charretiers reçoivent chacun un pantalon en toile et lorsqu'ils ont fini la campagne sans verser (*ataulà*), ils ont gagné une paire de jeunes coqs (*gagnà lous pouls*) : c'est pour eux un titre honorifique.

ALEXANDRE LANGLADE.

DEVINETTES PICARDES

Mon père a une pomme qu'il ne peut manger, ma sœur a une glace dans laquelle elle ne peut se voir, ma mère a un drap qu'elle ne peut plier, et mon père a des écus qu'il ne peut compter ?
— La Lune, le Soleil, le Ciel, les Étoiles.

Rapiéci, Rapiéça.
Jamais trou d'aiguille n'y a.
— Le nuage.

Je suis un grand manteau, qui n'est fait que de morceaux et où l'aiguille et le fil n'ont jamais passé ?
— La neige.

Qui passe dans le bois sans déchirer sa robe ?
— Le vent.

Qui peut porter cent tonneaux de bière,
Mais pas seulement un morceau de terre ?
— La rivière.

Qui va de Paris à Damas,
Sans tant seulement faire un pas ?
— La route.

Digitized by Google

Il y a quatre gendarmes qui toujours courent les uns après les autres et qui ne peuvent s'attraper ?
— Les ailes d'un moulin à vent.

Rond comme un denier,
Cent hommes ne peuvent le porter ?
— Un puits.

Noireau est sur Rougeau. Rougeau dit à Noireau : « Tu n'es pas beau, Noireau. — Et toi, Rougeau, si mon fond s'effondrait, tu serais bien penaud.
— Dialogue du Feu et de la Marmite.

Je m'en vais tout riant,
Je m'en viens tout pleurant.
— Le seau quand il va au puits ou qui en sort.

Qui fait le tour de la maison chaque matin,
Et va dormir dans son petit coin ?
— Le balai.

Tête rouge queue verte, arrête le passant.
— Une fraise mûre.

Qui est-ce qui toujours marche,
Et toujours reste à la même place.
— Le Balancier d'une horloge.

Je suis vert et je suis sûr,
Je suis jaune et je suis dur,
Je suis blanc et doux si je suis mûr,
— Une noix : son brou, sa coque et son intérieur.

Dur comme bois,
Tendre comme beurre,
Amer comme suie,
Doux comme lait.
— La noix.

Je suis ce que je suis,
Je suis ce qui a été,
Je serai ce que tu es.
— Un homme qui suit un mort qu'on porte en terre.

Digitized by Google

La forêt sur la lumière,
La lumière sur la gouttière;
La gouttière sur le four,
Le four sur le pilier,
Le pilier sur le tonneau,
Le tonneau sur deux bâtons.

— Le corps humain; la forêt ce sont les cheveux, la lumière les yeux, la gouttière le nez, le four la bouche, le pilier le cou, le tonneau le coffre, les deux bâtons les jambes.

E.-H. CARNOY.

COUTUMES ET SUPERSTITIONS DU MAINE

Mariage. — Une noce doit suivre le chemin par où passent les enterrements. Si deux mariées se rencontrent dans l'église, l'une d'elles sera malheureuse.

Le compère l'a Bu. — Aux noces, celui qui faisait le rôle du compère se couvrait la tête d'un mouchoir, cachait dessous un verre plein, et le buvait. Quand il était vide, il chantait :

Connaissez-vous bien Compère l'a Bu,
Qui cache son verre par dessous sa jupe?
Le Compère l'a Bu boit,
Sans que personne ne le voie;
Le compère l'a Bu a bu
Sans que personne ne l'ait vu.

La danse de la pochette rousse. — Il y a quelques années encore, quand une mère mariait son dernier enfant, le soir, au bal de noce, elle s'attachait au dos un petit sac rempli de noisettes rousses, et où se trouvait un trou étroit qui laissait passer les noisettes une à une. La mère dansait jusqu'à ce que la dernière noisette fût tombée; alors elle s'arrêtait. La pochette vide était l'image du vide que laissait dans son cœur le départ de son enfant.

Les fricassées. — Il y a vingt ans, on donnait ce nom aux « attrapes » que l'on faisait aux mariés le soir de leurs noces. L'une des plus habituelles était celle-ci : deux « nociers » arrivaient au milieu du dîner, portant un plat couvert qui semblait très lourd; la mariée ôtait le couvercle : c'était des plumes que le souffle des convives faisait envoler; c'était peut-être une image du peu de durée du bonheur. Cette coutume a été remplacée par des cadeaux; parfois on y joint des plats qui renferment des oiseaux ou de petits animaux qui s'enfuient lorsqu'on ôte le couvercle.

La dernière poignée de blé. — Lorsqu'il ne reste plus qu'une poignée de blé à couper, on l'orne d'un bouquet et les ouvriers vont

Digitized by Google

chercher la femme ou la fille du fermier; elle coupe cette poignée de blé au bruit des coups de fusils, puis elle offre à boire aux journaliers et leur donne quelque monnaie. Les mêmes présents se font pour la dernière gerbe.

Le grêlon dans l'eau bénite. — Certains campagnards ont encore l'habitude de ramasser le premier grain de grêle qu'ils voient tomber et de le mettre à fondre dans l'eau bénite, espérant par là détourner la grêle de leurs récoltes.

Cierges allumés pour les bestiaux. — A certaines fêtes on fait brûler un cierge ou l'on donne un pain bénit afin que les porcs n'aient pas la goutte, et que les bestiaux soient en bonne santé.

Le vin martiné. — Le 11 novembre, jour de la Saint Martin, les amis se réunissaient dans les caves pour goûter le vin nouveau; il y avait un repas et des réjouissances; on appelait cela « martiner le vin. » Cette coutume est presque disparue.

Épingle trouvée. — Quand on trouve une épingle la pointe tournée de votre côté, c'est signe de malheur.

Le feu dans les bois. — Les fendeurs, les bûcherons, les « boitiers » de la forêt de Bersay ont l'habitude d'allumer du feu auprès de leurs ateliers, même en été. Ils prétendent que ce feu leur tient compagnie. Peut-être est-ce un souvenir du temps où il fallait écarter les fauves avec du feu.

Les noyés. — Quand une personne s'est noyée et qu'on ne peut retrouver son corps, on met un morceau de pain bénit à flotter au fil de l'eau, vers le lieu où l'on suppose que la personne a dû tomber. En sondant la rivière à l'endroit où il s'arrête, on trouve le cadavre.

Mme Ve DESTRICHÉ.

LE CERF-VOLANT DE PIPIRI

LÉGENDE DE TAHITI

Un Tahitien vivait heureux avec sa femme et ses deux enfants, Pipiri et sa petite sœur. Une nuit, la beauté du temps le séduit : il éveille sa femme pour aller à la pêche aux flambeaux. Ils laissèrent les enfants endormis à la maison. Ils revinrent chargés de poisson et passèrent dans la cuisine pour le faire cuire et préparer un festin de nuit (1). L'odeur du poisson qui grillait sur les pierres rougies au feu du *Humu* (fourneau creusé dans la terre),

1. Les Tahitiens mangent à toute heure.

Digitized by Google

éveilla les enfants; mais comme ils étaient bien élevés, ils attendirent d'être invités par leurs parents. La femme y pensa bien, et elle en parla même à son mari; mais celui-ci répondit : « Laissons dormir les petits. »

Pipiri entendit ces mots et il en pleura de dépit; il sortit, prit sa sœur par la main et l'entraîna du côté des montagnes (1).

Après avoir mangé, les parents songèrent à leurs enfants; mais en voyant leur couche vide, ils se désolèrent, et coururent de tous côtés en les appelant par leur nom.

La sœur de Pipiri voulait revenir : lui-même hésitait. Mais à ce moment survint au sommet de la montagne un Mahu (2) qui les encouragea dans leur fuite. Par sa magie, un cerf-volant gigantesque et tout en feu apparut. Les enfants s'accrochèrent à sa queue et s'envolèrent au ciel, après avoir dit à leurs parents désolés : « Laissez les enfants dormir, la pêche de nuit, paraît-il, n'est pas faite pour eux. »

Le Cerf-Volant est monté au ciel prendre la place du Scorpion.

A Tahiti on appelle Antarès, le cœur du scorpion, le Cerf-Volant du petit Pipiri; le petit Pipiri, l'avant-dernière étoile de sa queue; la petite sœur de Pipiri, la dernière étoile de sa queue.

CHARLES HERCOUET.

BIBLIOGRAPHIE

GIUSEPPE FERRARO. — *Superstizioni usi e Proverbi Monferrini* (3e volume du recueil de Curiozita populari tradizionali, publié par les soins de G. Pitrè). Palerme, Pedone Lauriel, 1886, in-18 de 103 pages, (3 lires).

Ce volume est relatif aux superstitions et aux usages populaires du Montferrat; on y trouve de curieux renseignements sur la météorologie populaire, sur les présages du temps, les animaux, etc. Les coutumes n'ont pas été oubliées dans cette enquête où figurent les usages et les croyances qui se rattachent à Noël, à la Saint-Jean, au jour des morts et aux enterrements. Quelques pages sont aussi consacrées à une sorte de théâtre populaire.

Les proverbes sont en grand nombre; ils occupent plus de la moitié du livre, et l'auteur les a rangés par ordre de sujets; une série importante et curieuse est celle où sont relatés les *blasons* que les gens du Montferrat adressent à leurs compatriotes, à leurs voisins, et aussi, parfois, aux nations étrangères.

(1) Ce commencement de légende se rapproche beaucoup d'une légende des îles Harvey (of WYATT GILL. *Myths and Songs of South Pacific*, p. 41).

2. Très mauvais esprit; l'esprit de ceux qui, de leur vivant, avaient les appétits du sexe contraire.

Digitized by Google

PAUL EUDEL. — *Les Locutions nantaises.* Nantes, A. Morel; petit in-12 de XXXII-199 p. (6 fr.)

Bien que ce petit livre, d'une exécution typographique remarquable, ait été publié il y a deux ans bientôt, nous le signalons à nos lecteurs, parce qu'il est intéressant, et qu'il nous semble que l'exemple donné par M. Eudel mérite d'être imité. Sa monographie n'est point consacrée à un patois, mais aux locutions d'une grande ville; il en a relevé de très curieuses. De semblables enquêtes faites dans d'autres villes de France seraient d'un grand intérêt : elles montreraient, dans les villes du midi par exemple, le français et le patois se pénétrant réciproquement. Dans les villes de Basse-Bretagne, où les gens qui parlent français ne se servent pas de termes patois, et le parlent, accent à part, avec pureté, on noterait les constructions de phrases qui, la plupart du temps, ont une étrange tournure, ceux qui les emploient *parlant* français, mais *pensant* en breton.

TIMOTHY HARLEY. *Moon Lore.* Londres, Swan Sonnenschein, Paternoster square, 1885, in-8° de XII-296 p. (9 fr. 35).

Ce livre est une monographie, à la fois intéressante et amusante, des croyances et superstitions relatives à la lune. La classification adoptée par l'auteur est aisée à suivre. La première partie est consacrée aux taches de la lune, et analyse les légendes qui les représentent sous la figure d'un homme, d'uue femme, d'un lièvre, d'un crapaud, etc. Sans avoir épuisé le sujet, M. T. H. a cité nombre de curieuses légendes empruntées à des pays variés. Dans la seconde partie, il étudie le culte de la Lune considérée comme divinité mâle, comme déesse, comme divinité universelle, et comme divinité qui préside à l'eau. Viennent ensuite les superstitions lunaires, les influences réelles ou supposées, les éclipses, etc. Enfin la dernière partie se rapporte à la question si ancienne et si controversée de la Lune habitée. Cet élégant volume est accompagné de gravures très intéressantes : sur un sceau du XIVe siècle, on voit figurer l'homme dans la Lune avec son fagot; une autre image, d'un art tout à fait primitif, a été relevée dans une église; une autre qui vient d'un recueil allemand est aussi très amusante. Les autres images sont moins directement inspirées des superstitions populaires; mais elles en dérivent pour la plupart, et sont à leur place dans une monographie de l'astre des nuits.

N. QUELLIEN. — *L'Argot des Nomades en Basse-Bretagne.* Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1886, in-8° de 69 pages (2 fr.).

Dans la petite ville de la Roche-Derrien, aujourd'hui bien déchue, mais qui eut au Moyen-Age son moment de gloire militaire, existe une population à part, composée de cinq à six cents âmes, et qui habite un quartier spécial. Cette population exerce surtout deux métiers, celui de pillaouer ou chiffonnier ambulant, et de couvreur en ardoise. Aucune des deux corporations n'est en parfaite odeur de sainteté aux environs, étant, à ses moments, un peu pillarde; leur renommée a même rejailli sur toute la petite ville, et à bien des lieues à la ronde, dire de quelqu'un : « C'est un Rochois » n'équivaut pas tout à fait à un éloge. Ces nomades ont un argot à eux; il est très limité comme nombre de mots ainsi qu'on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur le glossaire qui termine l'étude et sur le vocabulaire argot breton-français, pages 22 et 40; tel qu'il est, il suffit pourtant à rendre leur conversation à peu près incompréhensible aux Bretons qui n'appartiennent pas à ces corporations. Dans son étude, M. Quellien a donné de curieux détails sur les mœurs des Nomades; il relate leurs proverbes, leurs devinettes, et même leurs surnoms. Les faits rapportés par M. Quellien sont curieux, parfois amusants. On pourrait lui adresser un léger reproche quant au titre, qui est trop général. Il y a d'autres Nomades et d'autres argots en Basse-Bretagne que celui des Rochois. En intitulant son travail Argot des Nomades Rochois, l'auteur ne lui aurait rien fait perdre de son très réel intérêt.

Digitized by Google

Annuaire des Musées cantonaux: sixième année 1885, in-8°. Lisieux (prix 3 fr.)

Cet ouvrage est publié par M. Edmond Groult (de Lisieux) à l'initiative duquel est due la fondation de ces Musées, aujourd'hui assez nombreux en France. Parmi eux, celui de Bagnols (Gard) et celui de Caudebec (Seine-Inférieure), ont consacré chacun une vitrine aux objets populaires de la région qui se rattachent à la superstition. Ces objets qui servent aux incantations sont accompagnés de notices qui font connaître leur usage. C'est un exemple que les grands Musées de province devraient suivre, en y ajoutant, comme on l'a fait au Musée d'Ethnographie, les bijoux populaires, les anciens ustensiles qui tombent en désuétude, les costumes qui disparaissent, l'imagerie populaire locale, et aussi les livrets populaires publiés dans la région. Une section intéressante pourrait comprendre les gâteaux traditionnels dont la forme est singulière.

L. LÉGER. — *La Bulgarie*. L. Cerf, 1885, in-18, prix 3 fr.

Une partie de ce livre se rapporte aux livres bulgares du Moyen-Age, dans lesquels l'élément populaire se montre très fréquemment. On y retrouve les légendes, souvent constatées ailleurs, des voyages de Jésus-Christ et des saints sur la terre; celle de l'arbre du bien et du mal, dont une partie devient plus tard la croix du Golgotha. Une étrange conception montre les fièvres et les douleurs, qui sortent de la mer sous des formes visibles, ayant chacune leur attribut spécial et leur nom significatif.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Antiquary, Décembre. — Ordeales and oaths. (Etude sur les serments et les ordalies.)

Athenœum, 12 décembre. — Greek folk-songs and science of Folk-Lore. *J. S. Stuart-Glennie*, (Etude sur les chants populaires grecs et la science du Folk-Lore).

26 décembre. — The science of Folk-Lore. *W. George Blach*, (Essai de définition de cette science éminemment complexe).

L'Homme, 25 janvier. — La tête de Mort dans les superstitions et les légendes. *Paul Sébillot.*

Indian Antiquary, décembre. — A selection of Kanarese ballads. *Fleet.* — Folk-Lore in Western India. *Wadia.*

Journal Amusant, 13 février. — Le petit Navire, (six couplets de cette chanson avec illustrations de Léonnec.)

Mélusine, 5 février. — Un dictionnaire de Mythologie classique. *H. Gaidoz.* — Formules magiques pour savoir qui on épousera. *Ad. Orain.* — Mœurs et usages de la Haute-Bretagne. — Le Plongeur. — Les Verrues. — La Courte-Paille (versions du Portugal et de la Catalogne).

Mémoires de la Mission archéologique au Caire, sous la direction de M. Maspéro, 1881-1884. — 1er fascicule. Quatre contes arabes en dialecte cairote, *H. Dulac.* — 2e fascicule. Quelques documents relatifs à la littérature et à la musique populaires de le Haute-Egypte. *V. Loret.*

Nineteenth Century, janvier. — Myths and mythologits. *A. Lang.* (Suite des études de l'auteur contre l'emploi de la méthode philologique; réponse à un article de M. Max Müller).

Digitized by Google

Revue de Belgique, 15 février. — Histoire religieuse du feu. III La mythologie du feu. *Goblet d'Alviella.*

Le Petit Parisien, 22 février. — *Jean Frollo.* Les Traditions populaires.

Revue de Bretagne et d'Anjou, 1er février. — *Ad. Orain.* Curiosités et croyances de l'Ille-et-Vilaine. — *P. Pélicot.* Les Jeux cruels en Bretagne.

Revue d'Ethnographie, novembre-décembre. — *D. Hyades.* La chasse et la pêche chez les Fuégiens (intéressant surtout au point de vue des instruments de pêche, dont un grand nombre sont représentés sur les planches qui accompagnent l'article). — *A. de Saint-Quentin.* Nég. Inguien Ké Blang (réimpression de ce conte).

Revue de l'histoire des religions, janvier février. — Mythologie et folklorisme. *Ch. Ploix*, (article important et très étudié; à propos du lieu de M. Lang, *Custom and myth*, M. P. reprend l'exégèse d'un des mythes étudiés par le savant anglais, et se prononce pour la théorie mythologique contre la théorie anthropologico-folkloriste de M. Lang). — L'origine du mot Saturnus. *Paul Regnaud.* — Actes de la pensée dans le bouddhisme. *L. Feer.* (Le crime et la punition du roi de Kalinga, légende.) — La fille aux bras coupés. *Léon Sichler.* (Deux curieuses versions russes et une version serbe).

Revue illustrée, 15 février. — Le soir des Rois à Séville. (Description pittoresque de la fête, avec des dessins.)

Société d'émulation des Côtes-du-Nord, Bulletins et Mémoires, t. XXIII. — Devinettes recueillies dans l'Ile-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord *Paul Sébillot.* (recueil de 119 devinettes, non compris les variantes).

Le Temps, 22 février. — Le grand Mythe de Gladstone. (Analyse d'un article de Macmillan's Magazine intitulé : Le Mythe de Gladstone dans la Mythologie post-chrétienne du professeur Bosch), Berlin et New-York 1886; le célèbre ministre est devenu un mythe solaire.

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ M. Léo Desaivre qui a déjà publié une Monographie de Mellusine ou Merlusine, la fée poitevine, prie ceux qui auraient des documents relatifs à cette fée serpente de les lui adresser, Boulevard Saint-Jean, Niort. (Deux-Sèvres).

⁂ M. Timothy Harley, dans son livre intitulé *Moon Lore* a reproduit plusieurs images populaires relatives à l'Homme dans la Lune : il est probable qu'il en existe aussi en France : quelqu'un pourrait-il nous les signaler? Peut-être trouverait-on sur des vitraux ou sur des enseignes des représentations anciennes de cette croyance.

⁂ En Normandie, quand il fait de la neige, on dit : « Voilà le bourreau de Saint-Malo qui plume ses oies. » Quelle est l'explication de ce dicton où le bourreau de Saint-Malo a pris la place assignée habituellement à une divinité bienfaisante?

Le gérant : P. SÉBILLOT.

MONTÉVRAIN (S. ET M.). — ÉCOLE TYPOGRAPHIQUE DES PUPILLES DE LA SEINE.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 3. — 25 Mars 1886.

DICTONS SUR LES MOIS

MARS

LE HALEUX

Lou mès de mars
Eis amar.

Le mois de Mars — est amer.

Vaucluse. — BARJAVEL.

Pleuye dé mars, pleuye d'abréou
Ei plante fan lou gréou.

Pluie de Mars, pluie d'avril — aux plantes font les bourgeons.

Vaucluse. — BARJAVEL.

Quand en Mars beaucoup il tonne
Apprête cuves et tonnes.

Franche-Comté. — PERRON.

Mars gris, avril pluvieux et may ven-
Font l'an fertile et plantureux. [teux

Anc. proverbe.

Mars ôorous, abréou pluvious,
Rèndoun lou bouvié jouyous.

Mars venteux, avril pluvieux, — Rendent le laboureur joyeux.

Vaucluse. — BARJAVEL.

Hâle de Mars, pluie d'avril, rosée de
Amènent la pâte à la maie. [mai

Franche-Comté. — PERRON.

Toinne en meù
Poitche lâ fritâ à tzeu
Toinne en aivri,
Poitche lâ fritâ à pagni.

Tonnerre en Mars — Apporte les fruits à charretées. — Tonnerre en Avril — Les apporte à paniers.

Franche-Comté. — PERRON.

Kan é tounè du ma de Mâ,
On da kerâ : Héla!
Kan é tounè d'Avri
Se fô rezogi (réjouir).

Ain. — ÉDOUARD PHILIPON.

Ai mé mâ
Le jou et la neu sont pâ.

A la mi-mars — Le jour et la nuit sont égaux.

Franche-Comté. — PERRON.

Meurs gand eur c'houezadenn
A zizec'h ar foz penn-da-benn.

Mars, d'un souffle, — Dessèche le fossé de bout en bout.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Digitized by Google

Ber, ber, miz C'houevrer, karg ann [hag ar foz,
Me ho dizec'ho en eun deiz hag eun [noz.

Coule, coule, Février, remplis rigoles et fossés, — En un jour et une nuit je les dessécherai.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Mars hâleux
Marie la fille du laboureux.

Anc. proverbe. — CORDLET.

Mar o (avec) ses martiaux
Avri do ses coutiaux.

Haute-Bretagne. — SÉBILLOT.

Mars martelle,
Avril coutelle,
Moué (mai) achève.

Basse-Normandie. — FLEURY.

Ar miz Meurs gand he vorzoliou
A zeu da skei war hon noriou.

Mars avec ses marteaux — Vient frapper à nos portes.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Miz Meurs gand he vorzoliou
A zo ker gwaz hag an Ankou.

Mars avec ses marteaux — Fait autant de mal que la Mort.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Quand l'amelié flouris en mars,
Emé lou sa ié fau ana.
Mai quand flouris en fébrié,
Ié fau ana 'mé lou panié.

Quand l'amandier fleurit en Mars — Il faut aller avec le sac. — Mais s'il fleurit en février, — Il faut aller avec le panier.

Provence. — MISTRAL.

P. S.

LE GÉANT CALABARDIN

ET LA PRINCESSE AUX CHEVEUX D'OR

Conte de la Basse-Bretagne

Il y avait une fois, il y aura un jour :
C'est le commencement de tous les contes.
Il n'y a ni *si* ni *peut-être*,
Le trépied a toujours trois pieds. (1)

Il y avait une fois en France un roi puissant, qui avait un fils unique. Non loin de la ville où il faisait sa résidence, se trouvait une grande forêt, qui était pleine de bêtes fauves et d'animaux nuisibles aux agriculteurs, comme loups, sangliers et renards; et souvent il arrivait des plaintes au roi, au sujet des dommages causés par ces animaux. Si bien qu'il dit qu'il fixerait un jour pour faire une grande chasse et qu'il y inviterait les plus habiles chasseurs du royaume. Le jeune Prince, qui était un intrépide chasseur, dit alors à son père :

— A quoi bon, mon père, inviter tant de monde pour détruire quelques loups et quelques sangliers? pas n'est besoin d'avoir

(1) Eur wech a oa, eur wech a vô,
Commansamant ann hol gaozo :
Na eus na mar na martézé,
Hen eus tri droad ann trébé.

Digitized by Google

recours aux habiles chasseurs de votre royaume, et, si vous voulez le permettre, mon valet de chambre et moi, sans l'aide de personne autre, nous aurons bien vite purgé la forêt de tous ses animaux nuisibles.

Le jeune Prince pouvait chasser partout où bon lui semblait, excepté dans cette forêt seulement, dont son père lui avait interdit l'entrée. Et, comme cela arrive presque toujours, son désir d'y pénétrer n'en était que plus grand. Enfin, il insista tant, que le roi lui permit d'y aller chasser avec son valet de chambre. Cependant il leur dit qu'il était prudent de se faire accompagner d'une cinquantaine de soldats, parce qu'il y avait dans le bois certains endroits dangereux.

— Bah! bah! reprit le Prince, à quoi bon des soldats, pour nous empêcher de chasser à notre aise? vous pouvez bien nous laisser aller tous les deux, sans crainte; nous ne sommes pas gens à avoir peur d'un sanglier ou d'un loup, nous en avons vu bien d'autres.

— Allez tous les deux, seuls, puisque vous le voulez, répondit le roi; mais, promettez-moi de ne pas vous séparer, une fois sous le bois, et de ne pas revenir à la maison l'un sans l'autre.

Ils le promirent, et partirent alors, tout heureux et rêvant de beaux exploits.

Mais, à peine eurent-ils pénétré dans le bois, que le Prince, tenant peu de compte de la recommandation de son père, dit à son compagnon :

— Séparons-nous, allons chacun de son côté, et ainsi nous ferons meilleure chasse. Au coucher du soleil, nous nous retrouverons en cet endroit, pour retourner ensemble à la maison.

Et ils se séparèrent. Il se trouva que le Prince prit la mauvaise route, celle qui conduisait à l'endroit dangereux dont avait parlé son père. Il vit bientôt une biche, assise sur son derrière, et qui le regardait tranquillement venir. Il la coucha en joue et il allait tirer, lorsqu'il fut bien surpris de l'entendre lui adresser ainsi la parole :

— Oseriez-vous bien tirer sur moi, fils du roi de France?

— Comment! vous parlez donc, dans la langue des hommes?

— Oui, et je vous dirai même qu'il faut que vous me promettiez de m'épouser, ou vous ne partirez pas en vie d'ici.

— Dieu, que dites-vous là? épouser une biche, moi, un chrétien!

— Oui, ou attendez-vous à mourir, sur l'heure; choisissez.

— Je ne veux pas mourir si jeune.

— Revenez demain ici, avec votre valet de chambre, et je vous en dirai plus long; mais n'y manquez pas, ou malheur à vous!

La biche s'enfonça alors dans la profondeur du bois, et le Prince revint à la maison, triste et pensif.

Quand il arriva, son valet était déjà de retour, depuis quelque temps, et le roi l'avait fait jeter en prison, parce qu'il était revenu seul, malgré sa recommandation. Mais le Prince dit que c'était sa faute à lui seul, qu'il n'avait pas été exact au rendez-vous, et le valet fut remis en liberté.

Le soir, vers la fin du repas, comme on causait de choses et d'autres, la conversation tomba sur la chasse; chacun racontait quelqu' exploit, tous plus forts les uns que les autres.

— Parlez-nous donc aussi de votre chasse d'aujourd'hui, dit le

Digitized by Google

roi à son fils; je crois voir que vous n'avez pas été heureux, car vous n'avez pas votre gaieté habituelle.

— Non, mon père, je n'ai pas été heureux : je n'ai rien pris, mais il m'est arrivé une bien singulière aventure.

— Eh quoi donc? contez nous cela.

— Arrivés dans la forêt, nous nous séparâmes, mon valet et moi, et nous prîmes des directions opposées. A peine eus-je fait quelques pas, que j'aperçus, dans une clairière, une biche assise sur son derrière et qui me regardait tranquillement. Je la couchai en joue et j'allais tirer, lorsque je fus étonné de l'entendre parler, dans la langue des hommes, et me dire qu'il me faudrait l'épouser.

— Hélas! dit le roi, en l'interrompant, vous n'avez pas suivi ma recommandation! Je vous avais conseillé de vous faire accompagner de cinquante hommes, ou du moins de ne pas vous séparer, dans le bois, de votre compagnon, et vous ne m'avez pas obéi. A présent, le mal est fait, et il vous faudra épouser la biche!

Et le vieux roi devint tout triste et pensif.

Le lendemain, le jeune Prince retourna à la forêt, accompagné de son valet de chambre, comme la veille. Il trouva la biche qui l'attendait, au lieu du rendez-vous.

— Suivez-moi, lui dit-elle. Et elle marcha devant, et le Prince et son valet la suivirent. Ils traversèrent une grande lande, puis ils arrivèrent dans une grande prairie, au milieu de laquelle s'élevait, comme une énorme taupinière, un petit monticule. Ils allèrent droit à ce monticule. La biche y pénétra, par une ouverture qui se trouvait au levant, et le Prince et son valet y pénétrèrent aussi, à sa suite.

— Comme il fait sombre ici! se disaient-ils, peu rassurés. Ils descendirent longtemps, longtemps, et finirent par arriver dans un pays où rien ne leur paraissait être comme dans le monde qu'ils venaient de quitter. Les plantes et les animaux étaient tous différents, le soleil était plus brillant, l'air plus pur et tout parfumé. Ils virent aussi un château magnifique, et ne purent s'empêcher de s'écrier:

— O le beau château!

— Ce n'est rien que cela, leur dit alors la biche, vous en verrez de bien plus beaux.

Et en effet, un peu plus loin, ils virent un second château, bien plus beau que le premier. Et comme ils s'extasiaient encore à la vue de cette merveille :

— Avançons, leur dit la biche, vous en verrez un autre plus beau encore.

Et ils arrivèrent tôt après devant un troisième château, tout d'or massif; et il était si brillant, si radieux (car le soleil donnait en plein dessus), qu'ils ne pouvaient le regarder.

— C'est le château de mon père, leur dit la biche.

Et ils entrèrent tous les trois. Tout le château était peuplé de cerfs et de biches et, en entrant, ils virent dans la cour un troupeau de cerfs, portant des fusils et faisant l'exercice, comme des soldats. La biche présenta ses hôtes à son père, un vieux cerf avec une ramure superbe, puis elle leur fit visiter le château et les

Digitized by Google

jardins. Partout ils s'extasiaient sur la beauté de ce qu'ils voyaient et s'écriaient :

— Que c'est beau! Dieu que c'est beau!

Un jour, la biche dit au Prince :

— Voilà déjà un mois que vous êtes ici....

— Un mois, déjà! il me semblait qu'il n'y avait pas même huit jours, s'écria-t-il.

— Il y a pourtant bien un mois; si nous nous mariions, à présent?

— Quand vous voudrez, puisque je dois vous épouser.

Et le jour du mariage fut fixé au lendemain.

On se rendit à l'église, en grande cérémonie; mais, à l'exception du Prince et de son valet, tout le cortège se composait de cerfs et de biches, et le prêtre lui même était un vieux cerf, habillé en évêque, avec une belle mître d'or sur la tête. Les anneaux étaient sur un plat d'or. L'évêque pria le Prince de passer la bague au pied gauche de devant de sa fiancée. Il la prit sur un plat d'or et, dès qu'il eut touché le pied de la biche, celle-ci se changea en une princesse, belle comme le jour.

Et aussitôt tous les cerfs et les biches qui assistaient à la cérémonie devinrent aussi des princes, des princesses et des seigneurs et des prêtres! Tous s'empressaient autour du jeune prince, en lui disant :

— Mille bénédictions sur vous! Il y a si longtemps que nous étions ici, retenus sous un enchantement, par le géant Calabardin, et vous nous en avez délivrés.

Et ils retournèrent alors au château, pleins de joie et de bonheur, et il y eut un festin magnifique.

Quand l'heure fut venue d'aller dormir, le Prince voulut accompagner sa jeune femme dans sa chambre :

— Non, lui dit-elle; pas encore. Pendant trois nuits de suite, vous me conduirez jusqu'à la porte de ma chambre, puis, quand j'y aurai été trois heures, à chaque fois, vous reviendrez me prendre, mais, sans jamais entrer dans ma chambre, ni même essayer de voir ce qui s'y passe. Après ces trois nuits, je serai complètement libre, et je vous suivrai alors, partout où vous voudrez, si vous faites exactement ce que je vous ai dit.

Le Prince fut un peu contrarié, il faut l'avouer; pourtant, il conduisit sa femme, la première nuit, jusqu'à la porte de sa chambre, puis il s'en alla et revint la chercher, au bout de trois heures. La seconde nuit, il fit de même. Mais, la troisième nuit, la curiosité l'emporta : il regarda par le trou de la serrure, et il vit la Princesse qui peignait ses cheveux d'or, avec un peigne d'or, et, à chaque coup de peigne, des pièces d'or tombaient de sa tête sur un plat d'or. Il fut bien étonné de ce qu'il voyait.

— Qu'est ceci? se dit-il.

Quand il revint la chercher, après les trois heures écoulées, comme les deux nuits précédentes, il ne la retrouva plus. Le voilà bien inquiet. Il alla trouver le père de la princesse et lui raconta ce qui s'était passé.

— Hélas! lui dit le vieillard, votre curiosité fait votre malheur, et celui de ma fille aussi. Le géant Calabardin l'a enlevée et emmenée, par delà la mer Rouge, à son château de Rozdufort. Ce

Digitized by Google

château est suspendu au-dessus de la mer Noire, entre le ciel et l'eau, et nul mortel ne peut y parvenir. Cet or que vous avez vu tomber de la tête de ma fille était pour Calabardin. Elle avait encore trois douzaines de plats d'or à lui fournir, pour être délivrée complètement, et la voilà retombée, pour longtemps, en son pouvoir!

Le Prince fut désolé de ce qu'il apprenait, et il partit sur-le-champ à la recherche de la princesse, et jura de ne s'arrêter, ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée. Son fidèle valet ne voulut pas l'abandonner, et il l'accompagna. Ils allaient, ils allaient, sans jamais s'arrêter, et demandant partout des nouvelles du géant Calabardin et de son château. Mais, personne n'en savait rien. Ils avaient passé la mer Blanche et la mer Rouge, sans avoir recueilli aucun bon renseignement.

A force de marcher, le Prince arriva dans un grand désert de sable. (Son valet avait fini par l'abandonner, et s'en était retourné dans son pays). Ne trouvant plus d'habitation et réduit à se nourrir d'herbes et de quelques fruits sauvages, il était bien faible et faisait pitié à voir : mais le courage ne l'abandonnait pas, et il allait toujours devant lui, au hasard et à la garde de Dieu.

Il arriva un jour auprès d'un grand arbre, et sous les branches de cet arbre, il vit un tas de bois sec amassé et disposé comme pour un feu de joie. Cela l'étonna et lui fit plaisir. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas rencontré d'hommes, et il se dit que des hommes seuls avaient pu disposer de la sorte ce tas de bois. C'était après le coucher du soleil; la nuit approchait, et il résolut de la passer sur l'arbre, persuadé que ceux qui avaient amassé et disposé le bois comme un bûcher y viendraient mettre le feu, tôt ou tard.

Il monta donc sur l'arbre, et attendit. Au bout de quelque temps, il vit venir un homme d'une taille très élevée. Il vint jusqu'à l'arbre, et s'arrêta dessous en disant :

— Voilà sept cents ans que je partis d'ici! Je voudrais savoir ce que sont devenus mes deux frères. Nous nous étions donné rendez-vous au pied de cet arbre, et nous étions convenus que le premier arrivé mettrait le feu au bûcher que nous construisîmes, avant de nous séparer, et que je retrouve encore intact.

Et il alluma le feu.

Un moment après, le prince vit venir un second homme, qui, voyant le feu allumé, leva les mains au ciel et s'écria :

— Dieu soit loué! un, au moins, de mes frères vit encore!

Et, hâtant le pas, il se jeta dans les bras du premier arrivé, et ils éprouvèrent une grande joie de se retrouver.

Un troisième arriva, tôt après :

— Tous les trois en vie! s'écrièrent-ils. Et ils s'embrassèrent, en pleurant de joie, puis ils s'assirent autour du feu et se racontèrent réciproquement leurs aventures et ce qu'ils en rapportaient.

— Moi, dit l'ainé, j'ai une épée, — la voici, — et quand je lui dis : «Besogne mon épée!» elle abat cent hommes, à chaque coup : on a bien vite détruit toute une armée, avec une arme semblable.

— Moi, dit le second, j'ai des bottes (les voici), et quand je dis «Cent ou cinquante» je fais cent ou cinquante lieues, à mon choix, à chaque enjambée.

— Et moi, dit le troisième, j'ai une serviette (la voici), et

Digitized by Google

quand je lui dis : « Serviette, fais ton devoir! » aussitôt je trouve servis dessus tous les mets et toutes les boissons que je désire.

— Eh! bien, reprit l'ainé, avec notre épée, nos bottes et notre serviette, je pense que nous n'avons pas nos pareils sur la terre, et, à nous trois, nous pourrons faire tout ce que nous voudrons.

— Eprouvons d'abord le pouvoir de la serviette, dit le second, car j'ai, ma foi, bon appétit.

Alors le plus jeune des trois frères étendit sa serviette sur le gazon, au pied de l'arbre, et lui dit : «Serviette, fais ton devoir.» Et aussitôt elle se couvrit de pain blanc, de lard, de saucisses, de rôti, de vin et de cidre délicieux! Et les voilà de manger et de boire, sans se faire prier, et de trinquer à leur heureuse rencontre. Ils trinquèrent même si souvent, que le vin et le cidre leur montèrent à la tête, et ils ne tardèrent pas à s'endormir, autour du feu.

Cependant le Prince ne dormait pas, sur son arbre; il n'avait pas perdu un mot de ce que les trois frères s'étaient dit, et profitant de leur ivresse et de leur sommeil, il parvint à s'emparer de l'épée, que l'aîné avait suspendue à une branche basse de l'arbre. Quand il la tint, il dit : «Par la vertu de mon épée, que les trois frères soient tués et hachés en menus morceaux!» Et aussitôt l'épée sortit d'elle-même du fourreau et, comme une enragée, elle se mit à frapper les dormeurs, à coups si pressés, que, dans un instant, ils furent réduits en morceaux menus comme chair à pâtée. Le Prince prit alors, avec l'épée, les bottes et la serviette, et partit.

Grâce à ses bottes, il fit beaucoup de chemin, en peu de temps. Il arriva dans une grande plaine, au milieu de laquelle il vit comme une immense taupinière. Il alla droit à la butte. La mère des vents était assise sur le sommet, avec la figure ridée comme une vieille pomme, ses cheveux blancs dénoués et flottants, et sa dent unique et longue qui branlait dans sa mâchoire supérieure.

— Bonjour, grand'mère, lui dit le Prince.

— Bonjour, mon fils, répondit la vieille; de quel pays es-tu?

— De la Basse-Bretagne.

— Ah! oui, je connais ce pays-là, et mes fils y vont souvent; mais c'est loin d'ici.

— Auriez-vous la bonté, grand'mère, de me donner l'hospitalité, pour une nuit seulement?

— Loger chez moi! Hélas! mon pauvre enfant, tu t'adresses mal; j'ai trois fils, qui sont des gars bien terribles, et je crains... Mais n'importe, ta mine et tes façons me plaisent, et je te logerai et je te défendrai contre mes fils. Ils arriveront bientôt, avec un vacarme épouvantable, et prêts de mourir de faim, et ils voudront t'avaler, tout de suite. Mais, n'aie pas peur, je saurai bien les mettre à la raison.

Et la vieille introduisit le Prince dans sa hutte, faite de branchages, à travers lesquels tous les vents pénétraient, en sifflant. Puis, elle s'occupa de préparer à manger à ses fils.

Tôt après, arrivèrent ensemble dix grands vents, avec un bruit épouvantable. Les cailloux volaient dans la plaine, les arbres craquaient et sifflaient; — c'était effrayant! Ils firent invasion

Digitized by Google

ensemble dans la hutte en criant : «Nous avons faim! nous avons faim, mère!!» Puis, tout-à-coup, un d'eux dit :

— Je sens odeur de chrétien, et je veux le manger, à l'instant!

— Je voudrais bien voir, par exemple! répondit la vieille; manger mon neveu, le fils de mon frère, qui est venu me voir, un si gentil garçon!

Et comme ils ne se montraient guère disposés à obéir, elle prit un tronc de jeune ormeau, qu'elle avait déraciné dans son courtil, et se mit à corriger ses fils, frappant sans pitié.

— Assez, mère! criaient-ils, assez! nous ne ferons pas de mal à notre cousin?

— A la bonne heure! mettez-vous à table, et je vais vous servir à manger.

Et ils devinrent soumis comme des enfants. Le Prince s'assit à la même table qu'eux; puis, le repas fini, ils se réunirent autour du feu, pour causer, et les voilà grands amis.

— Où vas-tu aussi, cousin? demanda le Vent du Nord.

— Je suis à la recherche du château du géant Calabardin, cousin; si vous pouviez m'en donner des nouvelles, vous me feriez grand plaisir.

— J'arrive de là précisément! Demain, le géant doit se marier avec la Princesse aux Cheveux d'Or, et il y aura un festin magnifique, et, comme il fait très chaud par là, il faut que je m'y trouve, pour souffler sur les mets et les refroidir.

— Ah! si vous vouliez m'emmener avec vous, cousin?

— Je le veux bien, si tu peux me suivre.

— Je ferai mon possible; je marche bien, allez!

Le lendemain, le Vent du Nord et le Prince partirent ensemble, de bonne heure. Le Prince avait mis ses bottes merveilleuses et le Vent du Nord avait beau aller vite, il était toujours sur ses talons, ce qui l'étonnait beaucoup. Enfin, après avoir traversé bien des pays et des mers, ils arrivèrent aussi au château du géant Calabardin, lequel château, comme je l'ai déjà dit, était suspendu au-dessus de la mer Noire, entre le ciel et l'eau.

— A présent, dit le Vent du Nord au Prince, je vais te jeter, avec un souffle, par dessus les murs, dans le château.

Et il souffla sur lui, et le porta tout droit dans la chambre de la Princesse, dont la fenêtre était ouverte.

La Princesse dormait, étendue sur son lit d'or et de soie. Mais elle se réveilla, au bruit que le Prince fit en tombant sur le plancher de sa chambre, et se mit à crier au voleur. Ses femmes accoururent et, voyant un étranger dans la chambre de leur maîtresse, elles allèrent avertir le géant. Celui-ci dépêcha douze serviteurs pour s'emparer de lui et le jeter en prison. Mais le Prince ne s'en effraya pas. En voyant venir les douze valets, il dégaîna son épée et dit : «Besogne, ma bonne épée! Qu'ils soient mis en morceaux menus comme chair à pâtée!»

Et l'épée tomba sur eux, comme une enragée, et en un moment ce fut fini!

Cependant la Princesse avait reconnu son mari. Elle lui témoigna une grande joie de le revoir, et persuadée, après ce qu'elle venait

Digitized by Google

de voir, qu'il réussirait à la délivrer encore du géant Calabardin, elle lui dit :

— Ah ! il était grandement temps que vous vinssiez, car j'allais me marier avec lui, aujourd'hui même !

Puis, ils s'entendirent sur les moyens de s'enfuir du château.

— Le géant, lui dit-elle, reconnaîtra ton épée, tes bottes et ta serviette. Sachant bien que tu n'as rien à craindre de lui, aussi longtemps que tu les auras en ta possession, il usera de ruse, pour tâcher de te les enlever, et te fera bonne mine. Il t'invitera à visiter avec lui son château et toutes les merveilles dont il est rempli. Après t'avoir conduit partout, il te proposera de te faire voir aussi la chambre où sont ses magies et ses instruments de sorcellerie, en te disant que tu n'as jamais vu rien d'aussi merveilleux. Mais, garde-toi bien d'entrer dans cette chambre, ou tu es perdu à jamais.

En effet, le géant vint vers le Prince, avec un air gracieux, et lui dit :

— Bonjour, fils du roi de France ; je suis très honoré de votre visite... Tiens ! mais je reconnais cette épée, ces bottes et cette serviette que vous portez ! C'est l'épée de mon grand'père, ce sont les bottes de mon père et la serviette de mon oncle. Quel homme vous êtes, avec toutes ces merveilles ! Vous n'avez pas votre égal sur la terre ! Mais, venez avec moi à ma chambre des magies, et si vous avez des choses merveilleuses, des talismans précieux, je vous en ferai voir de plus merveilleux encore.

— Non, non ! je ne m'y laisserai pas prendre comme un nigaud, Calabardin.

Et, dégainant aussitôt son épée, il dit : « Besogne, ma bonne épée ! que le géant Calabardin soit, sur le champ, haché en morceaux menus comme chair à pâtée ! » Et l'épée se précipita sur le géant, comme si elle eût été enragée, et, en un moment, elle l'eut haché en morceaux menus comme chair à pâtée. Puis, le Prince dispersa les morceaux, à droite, à gauche, dans toutes les directions, pour les empêcher de se rejoindre et de se reconstituer en un corps vivant.

La Princesse dit alors à son libérateur :

— Nous voilà enfin délivrés à toujours du méchant géant Calabardin ! Son château, avec tout ce qui s'y trouve, nous appartient, et il viendra avec nous dans mon pays. Grâce aux livres du géant, qui renferment toute sa magie et sa sorcellerie, nous l'enlèverons facilement.

Et ils montèrent tous les deux dans le char de Calabardin, qui s'éleva aussitôt et les emporta à travers les airs, et le château les suivit par le même chemin.

Quand ils arrivèrent au pays de la Princesse aux Cheveux d'Or, son père était mort.

— A présent, dit alors la Princesse au Prince, vous serez roi, à la place de mon père.

— Je le veux bien, répondit-il, mais je désire que mes parents assistent à mon mariage.

Et il alla chercher son père et sa mère, dans son pays, et quand il revint avec eux, on célébra aussitôt le mariage et, pendant un mois

Digitized by Google

entier, il y eût des fêtes et des festins magnifiques, auxquels furent invités les pauvres comme les riches.

Rien ne manquait là,
Ni massepains ni macarons,
Ni crêpes épaisses ni crêpes fines,
Ni bouillie cuite ni bouillie à cuire,
Ni bouillie fermentée ni bouillie non fermentée.
Un homme faisait le tour des tables, armé d'une cuiller à pot
Et demandant : — Qui veut de la bouillie par là ?
Il y avait là jusqu'à un cochon,
Cuit d'un bout, vivant de l'autre.
Moi aussi j'étais par là, avec mon bec frais,
Et, comme j'avais bon appétit, je mordis vite.
Mais un grand diable de cuisinier accourut,
Et avec ses sabots à bouts pointus
Il me donna un coup du pied dans le derrière
Et me lança sur le sommet de la montagne de Bré,
Et si j'en suis revenue,
C'est pour vous conter tout ceci (1).

(*Conté par* MARGUERITE PHILIPPE, *de Pluzunet*, en 1869.)

Recueilli et traduit par F. M. LUZEL.

LE CUVIER DE MATHUSALEM

LÉGENDE DU NIVERNAIS

A l'époque de Mathieusalé les hommes n'ignoraient pas le nombre d'années qu'ils avaient à passer sur la terre. Lui, Mathieusalé, savait qu'il devait vivre neuf cents ans. Il se dit : « Pour si peu, il est inutile de bâtir une maison. » Et il se contentait du toit de verdure des grands arbres ; mais le bon Dieu, pour l'obliger à s'édifier un abri, fit tomber une pluie battante. Mathieusalé construisit un vaste cuvier et s'y réfugia, le tournant du côté d'où le vent amenait la pluie ; Dieu fit souffler les quatre vents à la fois. Mathieusalé renversa son cuvier à *bouchetons* et ne souffrit pas de la pluie (2), alors Dieu, voyant que la connaissance qu'il avait donnée aux hommes ne favorisait que leur paresse et leur apathie, cessa dès ce moment de leur révéler la durée du temps qu'ils avaient à vivre.

(*Conté à Beaumont-la-Ferrière, par* JACQUES MAGNAND *âgé de 71 ans.*)

ACHILLE MILLIEN.

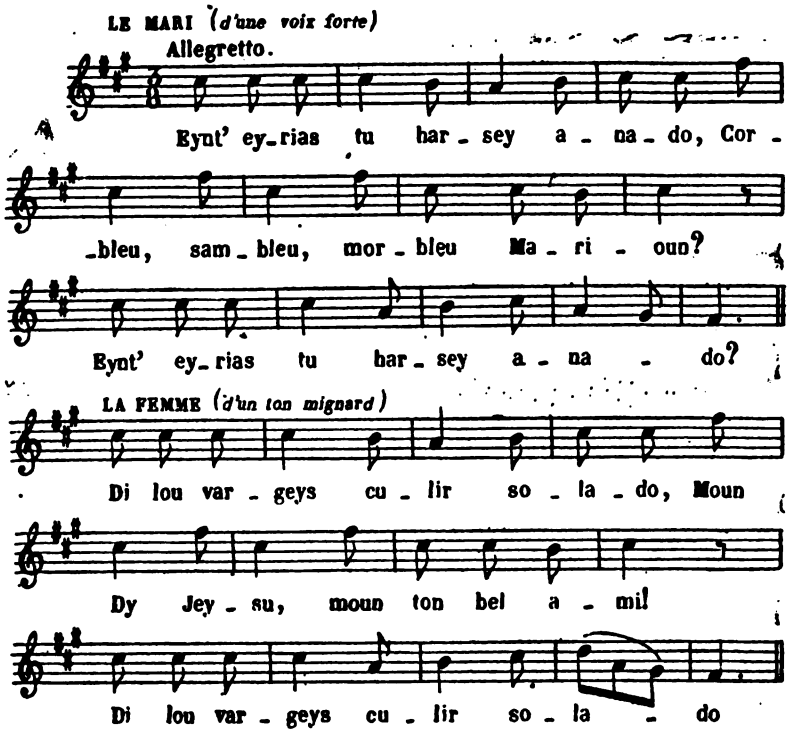
(1) Cette formule finale est la traduction littérale d'autant de vers bretons qu'elle occupe de lignes ici.

(2) Une légende de la Haute-Bretagne (SÉBILLOT *Gargantua* p. 114) donne pour demeure à Merlin une barrique qu'il tourne suivant le côté d'où souffle le vent. Une parabole basque de Cerquand, n° IV, très différente de la légende nivernaise, repose aussi sur la croyance que jadis les hommes savaient quand ils devaient mourir.

Digitized by Google

LE JALOUX

CHANSON DU LIMOUSIN



LE MARI, *d'une voix forte.*

Eynt' eyrias tu harsey anado ?	Où étais-tu allée hier soir ?
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun !	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion !
Eynt' eyrias tu harsey anado ?	Où étais-tu allée hier soir ?

LA FEMME, *d'un ton mignard.*

Di lou vargeys culir salado,	Au jardin cueillir la salade,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami !	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami !
Di lou vargeys culir salado.	Au jardin cueillir la salade.

LE MARI

Quy eyquo qué t'accoumpognavo ?	Qui est-ce qui t'accompagnait ?
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun !	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion !
Quy eyquo qué t'accoumpognavo ?	Qui est-ce qui t'accompagnait ?

Digitized by Google

LA FEMME

Quari' uno dé mas comoradas,	C'était une de mes camarades,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Quari' uno dé mas comoradas.	C'était une de mes camarades.

LE MARI

Comoradas né pourteyn pas moustacho,	Les camarades n'ont pas de moustache,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Comoradas né pourteyn pas moustacho.	Les camarades n'ont pas de moustache.

LA FEMME

Eyn no mouro lo l'ovio facho,	Avec une mûre elle l'avait faite,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Eyn no mouro lo l'ovio facho.	Avec une mûre elle l'avait faite.

LE MARI

Gnio pas mouras per lo jolado,	Il n'y a pas de mûres par la gelée,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Gnio pas mouras per lo jolado.	Il n'y a pas de mûres par la gelée.

LA FEMME

No feillo l'ovio counservado,	Une feuille l'avait conservée,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
No feillo l'ovio counservado.	Une feuille l'avait conservée.

LE MARI

Las feinnas né pourteyn pas de brayas,	Les femmes ne portent pas de culottes,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Las feinnas né pourteyn pas de brayas.	Les femmes ne portent pas de culottes.

LA FEMME

Quario so raoubo qué troussaro,	C'était sa robe qu'elle retroussait,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Quario so raoubo qué troussaro.	C'était sa robe qu'elle retroussait.

LE MARI

Las feinnas né pourteyn pas de vesto,	Les femmes ne portent pas de veste,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Las feinnas ne pourteyn pas de vesto.	Les femmes ne portent pas de veste.

LA FEMME

So brossiero nev' eyrio justo,	Ses brassières neuves étaient justes,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
So brossiero nev' eyrio justo.	Ses brassières neuves étaient justes.

LE MARI

Las fillas né pourteyn pas d'epeyo,	Les filles ne portent pas d'épée,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Las fillas né pourteyn pas d'epeyo.	Les filles ne portent pas d'épées.

LA FEMME

Quario so quonouillo qué filavo,	C'était sa quenouille qu'elle filait,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Quario so quonouillo qué filavo.	C'était sa quenouille qu'elle filait.

Digitized by Google

LE MARI

Ah! si jomay pû qu'o t'orribo,	Ah! si jamais plus cela t'arrive,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Ah! si jomay pû qu'o t'orribo!	Ah! si jamais plus cela t'arrive.

LA FEMME

Eh qué mé voudrias vous doun fayré?	Et que voudriez-vous donc me faire?
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Eh qué mé voudrias vous doun fayré?	Et que voudriez-vous donc me faire?

LE MARI

Oh! yau té couporay lo testo,	Oh! je te couperai la tête,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Oh! yau té couporay lo testo.	Oh! je te couperai la tête.

LA FEMME

Eh qué foreyx vous de lo resto?	Et que ferez-vous du reste?
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Eh qué foreyx vous de lo resto?	Et que ferez-vous du reste?

LE MARI

Lou jitoray per lo feneytro,	Je le jetterai par la fenêtre,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Lou jitoray per lo féneytro.	Je le jetterai par la fenêtre.

LA FEMME

Lous porcs dé mé foran doun feyto,	Les porcs de moi feront donc fête,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Lous porcs dé mé foran doun feyto.	Les porcs de moi feront donc fête?

LE MARI

Lous cheys minjoran to char morto,	Les chiens mangeront ton cadavre,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Lous cheys minjoran to char morto.	Les chiens mangeront ton cadavre.

LA FEMME

Lo bel' eynsegnio per votre porto,	La belle enseigne pour votre porte,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Lo bel' eynsegnio per votre porto.	La belle enseigne pour votre porte.

LE MARI

Sey tan crédas fay to préjéro,	Sans tant crier fais ta prière,
Corbleu, sambleu, morbleu, Marioun!	Corbleu, sambleu, morbleu, Marion!
Sey tan crédas fay to préjéro.	Sans tant crier fais ta prière.

LA FEMME

Metez d'au min moû os dy terro,	Mettez au moins mes os en terre,
Moun Dy Jeysu, moun tan bel ami!	Mon Dieu Jésus, mon si bel ami!
Metez d'au min moû os dy terro.	Mettez au moins mes os en terre.

Extrait des *Poésies populaires de la France*, Ms. de la Bib. Nat. T. III, f° 198

J. T.

Digitized by Google

LE MYTHE D'ÆSON ET DE PÉLIAS

AU LAOS SIAMOIS

Lakon est une ville des pays Châns ou Laos soumis à l'autorité du roi de Siam. Cette localité est située sur le Meh-wung, affluent du Meh-ping, qui se jette lui-même dans le Meh-nam, fleuve qui baigne les murs de Bang-Kok. Bien que distincts des Siamois proprement dits, les *Châns* ou Laotiens appartiennent comme eux à la famille ethnique des *Thaï*; or, chez eux, un voyageur anglais, M. Hallett a trouvé et recueilli une légende (1), qui ressemble singulièrement au vieux mythe grec d'Æson, père de Jason, rajeuni par Médée, et de Pélias, oncle et persécuteur du chef des Argonautes, mis à mort par la magicienne de Colchos.

On n'ignore pas qu'au retour de la conquête de la Toison d'or, Jason, fils d'Æson, retrouva à Iolchos son père arrivé au dernier degré de la décrépitude. Médée, fille du roi de Colchide, très savante en magie et douée d'un pouvoir surnaturel grâce à la robe qu'Hélios lui-même lui avait donnée, avait, comme on sait, suivi le héros thessalien; elle voulut lui rendre son père. Coupant celui-ci en morceaux et les faisant bouillir dans une chaudière avec certaines herbes elle le rappela à l'existence par une incantation dont elle avait le secret, prononcée au moment propice, et Æson sortit intact de la chaudière, plein de force et de vie.

Pélias, roi d'Iolchos, qui pour faire périr son neveu Jason, l'avait envoyé enlever la Toison d'or aux dragons de la Colchide, était devenu très-vieux lui aussi et ses filles supplièrent Médée de lui rendre la jeunesse. La vindicative magicienne y consentit; pour donner plus de confiance aux filles de Pélias, elle traita un vieux bélier comme elle avait traité Æson et de la chaudière retira un agneau bondissant. Les princesses d'Iolchos n'hésitèrent plus et se jetant sur leur père, l'égorgèrent, démembrèrent son corps dont elles mirent les morceaux dans la chaudière, mais Médée se refusa alors à prononcer les paroles magiques qui devaient rappeler Pélias à la vie. Tel est le mythe grec que nous avons cru devoir répéter, bien qu'il soit très-connu, pour mieux le comparer à la légende laotienne que voici.

Il y a bien longtemps, longtemps même avant la venue au monde du Bouddha Gautama, un sorcier célèbre, nommé Pome-Ma-Ra-Tsî, arriva à Lakon et s'établit sur une colline située derrière la ville. Pome-Ma-Ra-Tsî fit annoncer partout qu'il avait la science et le pouvoir d'augmenter la beauté et la vigueur et même de ren-

(1) Proceedings of the R. Geographical Society of London. N° de Janvier, 1886, p. 11.

Digitized by Google

dre la jeunesse aux vieillards. Un prince extrêmement âgé, usé et décrépit, se voyant aux portes du tombeau n'hésita pas à s'adresser au magicien. Celui-ci consentit à donner une preuve de son art; et comme Médée fit pour Æson, le coupa en morceaux et le fit bouillir avec une eau enchantée, puis, prononçant certaines paroles, retira le prince du chaudron, vivant, jeune, beau et rempli de vigueur. Mais, ce dernier ne fut pas absolument satisfait du résultat; il se mit dans la tête que si l'on renouvelait l'opération, il obtiendrait un surcroît de vie, de jeunesse et de beauté. Malgré les refus de Pome-Ma-Ra-Tsî, il s'obstina à réclamer de lui une nouvelle expérience. A la fin, le magicien, obsédé par les instances de ce prince stupide, accéda à son désir. Il le mit de nouveau en pièces, le mit bouillir dans un chaudron, mais au lieu de répéter les paroles magiques qui devaient achever le charme, il disparut et ne revint jamais à Lakon, laissant les morceaux du prince se consumer dans leur chaudron.

La légende laotienne ne présente pas, comme on voit, l'aspect farouche et tragique du mythe hellénique de Médée. Mais, il n'en est pas moins fort curieux de retrouver si loin l'une de l'autre et dans des milieux ethniques et géographiques si différents, la même donnée fondamentale des deux récits, c'est-à-dire le rajeunissement d'un vieillard coupé en morceaux et bouilli dans un chaudron. Or, cette donnée, ce mythe primitif, doit avoir un point de départ, un lieu d'origine, qui pourrait bien être la patrie première des Aryas, d'où il aurait été porté en Grèce par les Hellènes et au Laos par les colons hindous qui pénétrèrent dans l'Indo-Chine avant la prédication du bouddhisme. Toutefois, le myte primitif, aryaque, fait défaut à notre connaissance du moins, car le rajeunissement de Çyavana et de Kali, plongés par les Açvins dans un étang (*Rig-Veda*, liv. I, hymnes 116, 117, 118; liv. V, hymne 74; liv. VII, hymnes 68-71 et liv. X, hymne 39) ressemble davantage à la légende de la fontaine de Jouvence et ne nous offre pas les traits caractéristique des deux mythes d'Iolchos et de Lakon.

GIRARD DE RIALLE.

SCÈNES DE CARNAVAL

ILE DE CORSE

La salle de danse est prête, la *cucagna* est bien garnie, les gâteaux dorés cuisent au four, les jambes des garçons et des filles ne tiennent plus en place et le gai violoneux prend déjà son archet.

Digitized by Google

Evviva! evviva! Carnaval est arrivé, une joyeuse semaine commence. En avant deux! le bal est ouvert, qui veut s'amuser peut entrer! Depuis longtemps déjà chacun a choisi sa chacune, le moment de tenir sa promesse est arrivé et personne n'aurait garde d'y manquer.

Tirari la là, lari laleru, tirari lara lari lalà,

balancez vos dames! Et le ménétrier fait chanter son violon.

Les vieillards aussi tiennent à honneur d'assister à ces joyeux divertissements; ils applaudissent les jeunes gens qui se font remarquer par leur bonne humeur et leur politesse, ne refusant jamais à personne un mot aimable.

C'est alors que les liens d'amitié et de parenté se resserrent, et les nuages qui, parfois, existent entre deux familles finissent toujours par se dissiper au milieu de la joie; alors aussi filles et garçons apprennent à se connaître, à s'aimer, et des liaisons se forment qui ne se dénouent que par le mariage.

Voici la manière aussi simple qu'originale employée dans ces occasions pour faire connaître un penchant ou un amour déjà né.

Dans la nuit du mardi gras au mercredi des cendres il arrive un moment où les danseurs sont fatigués et où le bal va finir. On passe alors au buffet, et là on se donne du cœur, assez de cœur pour ne pas rougir de certains aveux; le violon reprend de plus belle, mais tout à coup il s'arrête. On sait ce que cela veut dire et chacun se met en cercle.

— Allons, Matteo, ne tremble pas ainsi, que diable! tu rougis comme une fille! Entre au milieu qu'on te voie.

Le jeune homme interpellé obéit à l'instant; aussitôt après il porte sa main à son cœur, soupire, et baissant la tête, s'écrie d'une voix blaintive :

— Ahi!	(— Ah!)
— Cos'hai? (répond le cercle.)	(— Qu'as-tu?)
— Son ferto.	(— Je suis blessé.)
— E dove?	(— Où donc?)
— Al core.	(— Au cœur.)
— Per quale?	(— Par qui?)
— Per Chiara, signori.	(— Par Claire, messieurs.)

La jeune fille ainsi nommée rougit tout de bon cette fois, le jeune homme disparaît et elle vient le remplacer.

Digitized by Google

Si la demoiselle partage l'amour dévoilé, c'est elle qui reprend le dialogue et finit par avouer à son tour la flamme dont elle est possédée. Alors tout est dit et les parents n'ont plus qu'à prendre leurs dispositions pour unir les deux amoureux. Mais l'aveu n'est pas toujours aussi facile à obtenir. Soit pour prolonger le divertissement, soit pour dissimuler un amour que l'on veut cacher, soit même que les soupirants aient mis ailleurs leurs préférences, il arrive parfois que l'un d'eux avoue avoir été blessé au cœur par une autre personne que celle qui est en sa présence. Dans ce cas, celui ou celle qui se voit ainsi refusé se retire pour faire place à l'auteur prétendu de la blessure.

Un moment arrive pourtant où les têtes s'échauffant, chacun nomme sans détours l'heureuse personne qui a pris son cœur.

Le hardi caractère des Corses, leur courage indomptable, leur amour pour la patrie, n'étaient point faits pour trouver leur compte dans ces scènes toutes pastorales; aussi leurs passions belliqueuses prennent-elles leur revanche dans une danse toute guerrière cette fois : je veux parler de la Mauresque

On sait que pendant plusieurs siècles la Corse a été la proie de différentes nations qui l'ont traitée d'une manière plus ou moins cruelle. Mais ceux qui ont amoncelé le plus de ruines sont certainement les pirates barbaresques ou Maures, qui ont détruit la plupart des villes du littoral. A la vue de leurs barques les habitants mettaient en sûreté sur les montagnes leurs femmes et leurs enfants et tout ce qu'ils possédaient, puis ils bataillaient valeureusement contre les corsaires maudits qui portaient partout le fer et la flamme.

La Mauresque simule donc entre eux et les Corses un combat mêlé de danses, soit en rase campagne, soit au pied d'une tour défendue par les uns, attaquée par les autres. Mais pour exécuter cette danse difficile, il faut beaucoup de monde, des chefs expérimentés et des costumes du temps; c'est pourquoi elle est tombée peu à peu en désuétude et tend à disparaître de plus en plus. Du côté des Corses, *Colombo et Pellicio* sonnaient la charge et annonçaient la victoire; du côté des pirates c'étaient des chaudrons et des poêles qui marquaient la retraite et la fuite.

Le Mardi gras, on danse toute la nuit; mais, dès onze heures, ce ne sont plus que tristes larmes, plaintes et lamentations sur la fin pro-

Digitized by Google

chaine de Carnaval. Un mannequin de grandeur d'homme est là dans la salle et chacun se croit obligé de lui adresser de tendres reproches.

— Nous qui t'avons si bien traité, Carnaval, pourquoi nous quittes-tu?

— N'y a-t-il donc plus de filles au village, pour nous abandonner aussitôt?

— Carnaval, pourquoi veux-tu mourir? Que ne choisis-tu une épouse, la plus belle et la plus aimante des filles du pays et nous te la donnerons; Carnaval, ne nous quitte pas!

Le jour approche; déjà l'aube blanchit le sommet des montagnes; les cris et les gémissements redoublent, et comme Carnaval veut décidément quitter le village, on le conduit à sa dernière demeure avant d'aller à l'église recevoir les cendres.

Toutefois, Carnaval n'est pas mort entièrement; on dirait qu'il a pris en pitié la douleur de tous ses amis, et le premier dimanche de Carême, on le voit reparaître. C'est ce qu'on appelle le *Carnaval vecchio.*

Les jeux et les danses recommencent aussitôt, et, le soir, on met définitivement fin à toutes ces fêtes par l'opération qui consiste à rompre la *pignatta.*

A minuit, c'est-à-dire l'heure où le bal doit finir, on attache au plafond une marmite toute chargée de rubans et remplie de dragées, de figues sèches, d'amandes, de noix et quelquefois de sous. On met en cercle toutes les danseuses et on leur bande les yeux. On arme ensuite l'une d'elles d'un bâton et après lui avoir fait accomplir une fois le tour de la salle, on lui dit de frapper. La jeune fille s'oriente, réfléchit, et donne enfin un coup de bâton. Si la marmite est brisée, tout est dit; dans le cas contraire, une autre recommence et cela jusqu'à ce qu'on ait obtenu le résultat désiré. Le contenu de la *pignatta* tombe alors sur les assistants et chacun s'efforce de ramasser sa part et, s'il se peut, celle des autres.

Mais ces usages sont infiniment variés. Vers le Cap (Bastia), le dimanche gras on danse sur la place; puis, un des plus instruits de la localité prêche le sermon. Il passe en revue tous les hommes et toutes les femmes de l'endroit, frondant les paresseux, stigmatisant les vices, disant ouvertement de cruelles vérités, décochant ses traits les plus aigus; il dit aux bergers leur manière de voler le lait, il dévoile les ruses des meuniers pour garder ce qui ne leur est point dû, il se moque des confessions des uns et des autres et les

Digitized by Google

montre agenouillés aux pieds du prêtre et s'écriant en signe de contrition :

Miseremini mei, miseremini mei,
Cola cinqui e piglia sei.

Mais, pour se permettre de pareils discours, même en carnaval, il faut que l'orateur en impose par sa haute position; autrement, il s'exposerait à des ripostes d'un tout autre ordre.

Il y a des cantons où l'on arrête les étrangers qui se présentent; on les condamne à payer du vin, du café, des liqueurs, des cigares, après quoi, on les invite à danser.

Tout le monde s'exécute généralement de bonne grâce; mais, si par hasard il se rencontrait des récalcitrants, on les renferme dans une étable à porcs ou dans un four, à la porte desquels se tiennent pendant quelques heures deux fidèles gardiens.

Dans d'autres pays on organise des mascarades à cheval ou à pied; les masques sont généralement vêtus de peaux, barbouillés de suie, couronnés des cornes les plus longues qu'on a pu trouver et conduits par un Roi : c'est le plus sale et le plus grotesque de la bande. Ce Roi est investi des pouvoirs les plus extraordinaires. Il fait arrêter, conduire, condamner ou absoudre tout individu qui lui est désigné comme pouvant payer à manger et à boire à sa troupe. Mais les plaisanteries sont quelquefois poussées trop loin, surtout quand Sa Majesté est ivre et qu'Elle a des farceurs pour conseillers.

Ailleurs, les *masques* revêtent les costumes les plus éclatants, les armes les plus brillantes. Dans ces jours de folies les sexes sont renversés; les hommes s'habillent en femmes et les femmes portent la tenue militaire, assez crânement, ma foi ! la moustache en croc et l'épée au côté, elles se présentent à la foule aussi fièrement que les soldats de la vieille garde.

Enfin, la vieille soutane, le vieux tricorne du curé ne sont plus dans son armoire ce jour-là, et Dieu sait à quoi ils ont servi et dans quels lieux on les a trouvés plus d'une fois !....

S'il y a parfois dans un village des personnes qui ne prennent pas au sérieux ces jours de grande liesse, et songent plus à leurs affaires qu'à se divertir, un tribunal se forme aussitôt pour les juger, et ces insoumis sont condamnés sur l'heure à des amendes fort sévères, et payables à l'instant, car les jugements sont exécutoires nonobstant appel ou opposition.

L'instituteur surtout redoute ces tribunaux.

Digitized by Google

A l'approche des jours gras, la classe devient impossible; les devoirs ne sont plus faits, les leçons ne sont plus apprises. Se hasarde-t-il à faire une réprimande ? L'élève écoute tête baissée, humble, repentant. La semonce terminée : « Vive Carnaval ! » s'écrie l'enfant de toute la force de ses poumons. « Vive Carnaval ! » s'écrient tous ses camarades. Le maître se fâche. Un tribunal se forme à la minute et aussitôt on lui lie les mains avec des rubans, on le traîne chargé de liens et chacun l'accuse de tyrannie et demande justice à grands cris.

L'avocat général porte la parole pour les élèves, des témoins sont entendus, un avocat défend l'accusé et, après les débats, le jugement est prononcé. Le maître est condamné à servir à ses élèves des beignets, des gâteaux, des fruits et du vin. Ceux-ci, en retour, promettent de mieux travailler à l'avenir et lui offrent un coq tout enguirlandé de rubans pour cimenter cette paix d'un jour.

FRÉDÉRIC ORTOLI.

L'HIRONDELLE ET LE SERPENT

LÉGENDE CIRCASSIENNE

Il y a longtemps, bien longtemps, Salomon, fils de David, régnait sur toutes choses. Le puissant roi comprenait le langage des mortels, le rugissement des fauves dans les forêts, le cri des quadrupèdes, le sifflement des serpents, le gazouillis des oiseaux, le bourdonnement des insectes, et aussi ce que se disent les arbres des futaies et les fleurettes des sentiers.

Salomon avait assigné à chaque être la nourriture dont il devait vivre; aux uns, il avait donné la chair des animaux plus faibles, aux autres, les herbes des prairies ou les fruits qui mûrissent dans les bois.

Au serpent, le fils de David avait dit :

— Tu te nourriras du sang de l'homme.

Et le serpent, dissimulé dans les broussailles, guettait le passage de l'homme, et se précipitait sur lui pour se nourrir de son sang.

Les malheureux humains murmurèrent si fort, que le bruit en arriva jusqu'aux oreilles du puissant monarque.

Salomon dit à l'homme :

— Pourquoi te plains-tu ?

Digitized by Google

— Seigneur, le serpent vit de notre sang; bientôt notre race disparaîtra! répondit l'homme.

— Va, je songerai à ta prière, dit le fils de David.

Le grand Salomon réfléchit longtemps. Et un jour il fit avertir tous les animaux de la création, leur ordonnant de se réunir au milieu d'une plaine immense.

Le lion, le tigre, le loup, le cheval, l'éléphant, l'aigle, le vautour, et mille et mille autres animaux accoururent à l'appel du roi.

Salomon s'assit sur son trône et dit :

— Je vous ai assemblés pour écouter vos plaintes. Parlez.

L'homme s'approcha du trône, s'inclina et dit :

— Seigneur, je demande que le serpent choisisse pour sa nourriture le sang d'un autre animal.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis le premier des êtres.

Les autres animaux commencèrent à murmurer; les uns rugissaient, d'autres grognaient, glapissaient, aboyaient, criaient ou hurlaient.

— Taisez-vous! commanda Salomon. Que le cousin, le plus petit des animaux, cherche dès ce jour quel est le sang le plus délicat de la création. Quel qu'il soit, fut-ce même celui de l'homme, je jure de le donner au serpent. Dans un an, à pareil jour, réunissons-nous en cet endroit pour connaître le rapport du cousin.

Les animaux se séparèrent et, durant une année, le petit insecte les visita tous et goûta de leur sang.

Comme le cousin revenait à l'assemblée du roi Salomon, il rencontra l'hirondelle :

— Bonjour, hirondelle! dit-il.

— La bienvenue sur toi, ami cousin. Où voles-tu si vite?

— A l'assemblée de tous les animaux.

— C'est vrai. J'avais oublié la mission dont notre puissant souverain t'avait chargé. Eh bien! quel sang est le plus délicieux?

— C'est celui de l'homme.

— Celui de...?

— Je dis que c'est le sang de l'homme! répéta le cousin qui pensait que l'oiseau n'avait pas entendu.

Mais ce n'était qu'une ruse. Comme le cousin venait de rouvrir la bouche pour parler, l'hirondelle se précipita sur l'insecte et lui arracha la langue.

Le cousin furieux continua sa route, toujours suivi de l'hirondelle, et arriva enfin à l'assemblée du roi Salomon.

— Eh bien! demanda le fils de David; as-tu goûté du sang de tous les animaux?

L'insecte fit un geste pour dire qu'il avait accompli sa mission.

— Quel est le sang le plus délicat? continua Salomon.

Grave embarras pour le cousin qui avait perdu la parole depuis que l'hirondelle lui avait arraché la langue.

Digitized by Google

— Ksss!... Ksssssss!... Kssssssssss!... fit-il.

— Que dis-tu?

— Ksss!... Ksss!... Kssssssss!... répondit désespérément le cousin.

Salomon était fort embarrassé, quand l'hirondelle se présenta devant le roi.

— Seigneur, dit-elle, Seigneur, le cousin est devenu subitement muet. Mais, en faisant route avec lui, il m'a fait part du résultat de ses recherches.

— Parle! commanda Salomon.

— La grenouille est l'animal dont le sang est le plus exquis. Voilà ce que m'a dit le cousin. N'est-ce pas vrai, ami cousin?

— Ksss!... Ksss!... Kssssss!... murmura l'insecte.

— Eh bien! dit Salomon, à partir de ce jour, le serpent se nourrira du sang de la grenouille. L'homme peut vivre en paix.

Et le roi congédia l'assemblée des animaux.

Le serpent n'était pas satisfait de cet arrêt. Au moment où l'hirondelle passait près de lui, riant encore du bon tour qu'elle venait de lui jouer, il s'élança sur elle. Mais l'oiseau s'était aperçu du mouvement et avait donné un fort coup d'ailes. Le serpent ne réussit qu'à lui saisir la queue par le milieu.

C'est depuis ce temps que l'hirondelle a la queue fourchue et que le serpent est obligé de se nourrir du sang de la grenouille.

L'hirondelle aime toujours les hommes. Ceux-ci ne sont point ingrats. Tandis qu'ils font une guerre acharnée à tous les autres oiseaux, ils accordent à l'hirondelle une place au seuil même de la maison, et ils regardent comme un heureux présage sa présence au foyer domestique.

(Conté en mai 1883, par un jeune Circassien, à Lesbos, Archipel Ottoman.)

JEAN NICOLAÏDES ET HENRY CARNOY.

LES ÉPINGLES ET LES SAINTS

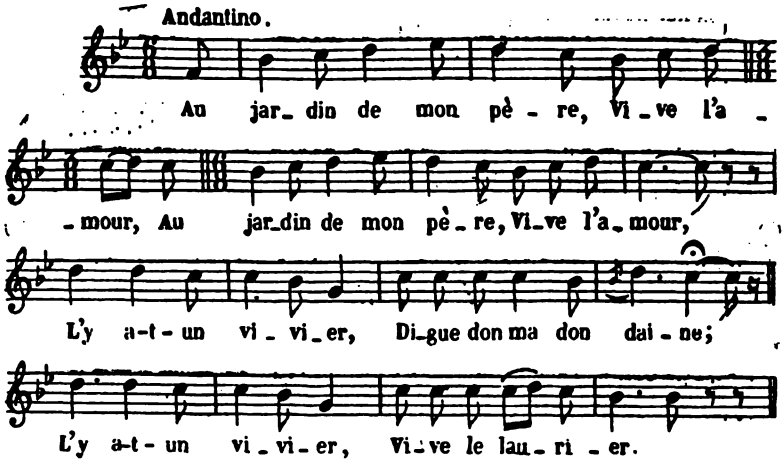
Il y a à Laval, dans l'église d'Avesnière, un énorme et malheureux Saint-Christophe dont les jambes sont cicatrisées de piqûres d'épingles plus haut que les genoux; on me dit que c'étaient les jeunes filles et les jeunes garçons qui voulaient se marier dans l'année, qui venaient ainsi se rappeler au souvenir du saint. Il y a aussi, auprès de Châtelaudren, une statue de la Vierge connue sous le nom de Notre-Dame-de-la-Clarté, à laquelle on vient apporter des épingles que l'on jette dans la fontaine au dessus de laquelle elle se trouve. Cette pratique a pour but de guérir les maux d'yeux.

Mme LOUIS TEXIER.

Digitized by Google

LE PLONGEUR

HAUTE-BRETAGNE (CÔTES-DU-NORD)



I

Au jardin de mon père,
Vive l'amour, } (*bis*)
' L'y a t'un vivier,
Digue don ma dondaine
' L'y a t'un vivier,
Vive le laurier! (1)

II

La fille au roi d'Espagne,
S'en va ses draps laver,

III

Son batoué (2) z'était d'or,
Son lavoué (3) d'argenté.

IV

Le premier coup qu'o (*elle*) frappe,
Ses anneaux ont sauté.

V

La belle s'y désole,
Elle s'y mit à pleurer.

VI

Par le chemin il passe
Trois jolis cavaliers.

VII

I' li ont demandé : Belle,
Qu'avez-vous t'-à pleurer?

VIII

Sont mes anniaux de noce
Dans la mer ont sauté. (4)

IX

Que donneriez-vous, belle,
Qu'irait les vous pâcher (*pêcher*)?

1. Au lieu de : « Vive le laurier », on dit aussi : « Digue don ma dondé ».
2. Battoir. — 3. Ce qu'elle lavait.
4. On chante parfois ainsi ce couplet :

Sont mes anniaux de noce,
Dans la mer ont sauté
Digue don ma dondaine,
Dans la mer ont sauté
Dedans le vivier.

Digitized by Google

X

J'ai cent écus en bourse,
V'en aurez la moitié.

XI

Cavalier s'y débotte,
Dans la rive a sauté.

XII

Le premier tour de nage,
Les a sentis o (*avec*) le pied.

XIII

Le deuxième tour de nage
Les entendit frinquer.

XIV

Le troisième tour de nage
Le garçon s'est noyé.

XV

— N'allez pas dire au poi (pays)
Que je me suis noyé.

XVI

Allez plutôt leux dire
Que je me suis marié.

XVII

A la plus jolie fille
Qui soit dans c't' évêché.

XVIII

Olle a les cheveux jaunes
Et les sourci's dorés.

XIX

Olle a les mains p'us blanches
Qu'une feuille de papier.

XX

Olle a les joes (*joues*) p'us roses
Que la rose au rosier.

PAUL SÉBILLOT ET JULIEN TIERSOT.

LES MARIONNETTES EN RUSSIE

GOUVERNEMENT DE KIEV

A trois époques de l'année qui sont : la période qui précède Noël, celle du premier de l'an, et le jour des Rois, il y a des représentations théâtrales dont les acteurs sont de petites marionnettes, hautes de quarante à cinquante centimètres à peine. Le théâtre consiste en une boîte en bois sur laquelle sont peints des ornements assez grossiers; elle est longue de 1m. 50, sur une hauteur égale, les marionnettes manœuvrent à l'aide d'un morceau de bois fiché dans un des pieds de la figurine, et qui passe dans des rainures ; la main de l'individu qui les dirige se trouve sous la planche du théâtre.

A l'occasion des fêtes ci-dessus, ceux qui possèdent ce petit théâtre ambulant viennent le montrer dans les châteaux et dans les maisons riches. Les trois principales pièces — qui sont des espèces de mystères — sont l'Annonciation, la Naissance de Jésus, et le Massacre des Innocents. Les personnages sont costumés et s'expri-

Digitized by Google

ment non en vers, mais en prose; la personne qui les fait parler brode sur un canevas déterminé.

Les Innocents, mis à mort par l'ordre d'Hérode sont, non pas en bois, comme les autres acteurs, mais en cire, et les soldats d'Hérode, costumés en Polonais, les embrochent au bout de leurs lances. A la fin de cette pièce, Hérode est puni, et deux serpents viennent le dévorer.

Ces mystères sont accompagnés de pièces satiriques, dans lesquelles la liberté la plus absolue est accordée aux acteurs de bois; ceux-ci ne se font pas faute de blâmer les fonctionnaires, de dire du du mal des propriétaires et des gens haut placés du pays, et de raconter toute la chronique scandaleuse des environs. C'est l'usage, et personne ne s'offense de cette licence passagère.

Depuis une dizaine d'années ce petit théâtre de marionnettes, qui se nomme en russe *Vertep*, c'est à dire spectacle, a une tendance à disparaître.

E. KOUDACHEFF.

LA RONDE DE L'ENFANT

CÔTE DE COROMANDEL

Un petit enfant est placé au milieu d'un groupe de femmes, comme cela a lieu en Europe pour certains jeux. Les femmes se tiennent par la main et dansent autour de lui en chantant la chanson suivante, dont voici la traduction :

Mes sœurs, formons la ronde,
Ella lena!

Autour de mon petit enfant,
Ella lena!

Que Munachi lui donne la richesse,
Et Latchmi la beauté,
Ella lena!

Que Dourga lui donne la puissance,
Hanouman la sagesse.
Ella lena!

Mes sœurs, formons la ronde,
En nous tenant par la main.
Ella lena!

Étranger qui passe, regarde et dis-nous si par hasard
Dans ton pays merveilleux, il est un plus bel enfant.
Ella lena!

Digitized by Google

Dourga lui donnera la puissance,
Hanouman la sagesse.
Ella lena!

Latchmi lui donnera la beauté,
Munachi lui donnera la richesse.
Ella lena!

(*Chanté et traduit du tamoul par l'indienne* ELLANA MOURVIN.)

CHARLES HERCOUET.

LA MESSE DES MORTS

CONTE POPULAIRE EN AUVERGNE

Il y avait une fois une veuve qui alla prévenir ses amis et ses voisins que, suivant l'usage, on célébrerait la messe de bout de l'an de son mari. La veille elle se coucha comme d'habitude; mais au milieu de la nuit, elle se réveilla; l'on était en hiver et la cérémonie devait avoir lieu au petit jour. Comme elle ne savait pas quelle heure il était, elle se leva et alla regarder à la fenêtre.

L'église était tout près de sa maison, et elle vit les fenêtres éclairées, comme si les cierges étaient déjà allumés pour la messe. Elle se hâta de prendre ses habits de deuil et de s'y rendre.

Elle entra dans l'église, mais ne reconnut aucune des personnes présentes; plusieurs, de même qu'elle, portaient, comme c'est l'usage, un voile sur la figure. Le prêtre dit la messe des morts, et quand arriva l'offrande, elle s'aperçut qu'elle n'avait aucune pièce de monnaie sur elle. Elle ôta sa bague de noce et la mit dans le plateau des offrandes, se proposant de la redemander au prêtre le lendemain et de la remplacer par une pièce d'argent.

Lorsqu'elle s'en alla après l'*Ite missa est*, l'officiant et les deux assistants l'accompagnèrent jusqu'à la porte. Elle ne reconnut pas le prêtre; et s'étant retournée, elle vit que l'église était vide et retombée dans l'obscurité.

Le jour n'était pas encore levé; elle se remit au lit et s'endormit.

Il était tard quand elle s'éveilla dans la matinée, et elle rencontra ses voisines qui lui demandèrent pourquoi elle n'était pas allée à la messe de bout de l'an de son mari.

— Si, répondit-elle, j'y ai assisté, et la preuve c'est que mon anneau de noce n'est plus à mon doigt; comme je me suis aperçue au moment de l'offrande que je n'avais pas de monnaie, je l'ai donné à l'officiant. Il disait la messe à l'autel de la Vierge.

Digitized by Google

Comme ses voisines continuaient à lui affirmer que personne ne l'avait vue à l'église, elle alla trouver le curé qui lui assura qu'il ne l'avait point vue à la messe. On chercha la bague dans l'église, et on vit qu'elle s'était incrustée dans la pierre de l'autel où le prêtre fantôme avait dit la messe.

DOCTEUR PAULIN.

DEVINETTES DE FIDJI

Deux hommes combattent chaque jour et tout le jour; leur combat cesse à la nuit et recommence le matin?

— *Les yeux.*

***

Il est un chef qui n'a qu'à parler, et les volailles, les cochons et les hommes tombent morts devant lui?

— *Le fusil.*

***

Le matin il a quatre pieds, dans le cœur du jour il a deux pieds; quand le soleil est sur le point de se coucher, il a trois pieds?

— *Un homme.*

Quand le collecteur de ces énigmes entendit celle-ci, il y avait plus de cent indigènes autour de lui et il s'écria qu'elle venait de la terre des hommes blancs! Il y eut un concert de négations, et des viellards lui assurèrent qu'ils l'avaient entendue étant tout petits enfants.

***

Ils sont deux toujours en lutte et il n'y a pas de fin à leur lutte. L'un d'eux fait du mieux qu'il peut à l'autre pendant longtemps; mais à la fin il vient un jour où il tombe endormi. Pendant qu'il dort sa couverture est épaisse et lourde. Alors survient l'ennemi qu'il avait l'habitude de vaincre; il se met sur lui, l'oppresse et triomphe puissamment?

— *L'homme et le gazon. Pendant sa vie l'homme éloigne le gazon de ses plantations; lorsqu'il est mort, et qu'il est enseveli sous l'épais vêtement de la tombe, le gazon pousse au-dessus de lui.*

Digitized by Google

*
* *

Il parle pendant que je le mène à l'eau salée et il se tait au retour ?

— La grosse noix de coco dont on se sert pour puiser l'eau salée: quand elle est vide, le vent qui s'introduit dans son orifice la fait résonner; quand elle est pleine d'eau, elle ne fait entendre aucun son.

Traduit de LORIMER FISON. *Fidjian riddles.*

LA SORCIÈRE

CONTE DE LA VALLÉE D'ASPE (BASSES-PYRÉNÉES)

Il y avait deux sœurs à Etsaut; l'une était sorcière, sa sœur qui ne l'était pas, se maria et eut un enfant, mais la sorcière fit mourir le mari de sa sœur, et puis son enfant, et ensuite sa sœur, et elle resta seule à la maison. Elle faisait de grands désordres dans le pays, et tout le monde l'accusait, sans pouvoir prouver que c'était elle qui était l'auteur de tout le mal. Enfin elle tomba malade. Une petite nièce allait la soigner. Un jour qu'elle était très souffrante, on allait chercher le curé pour la confesser, et pendant ce temps-là la petite fille arrangeait son lit. Elle jeta sur le plancher tout un paquet de hardes qui étaient au chevet de la malade, et les secoua; mais oh! horreur, voilà un grand crapaud au beau milieu du parquet, qui se cramponne et ne veut pas abandonner son nid. La sorcière vient au secours de la bête, et ordonne qu'elle soit réinstallée au milieu des hardes et le tout replacé à son chevet, ce qui fut fait.

Le curé arrive sur ces entrefaites, confesse la malade et se retire; mais la petite fille qui avait écouté la confession de sa tante, dit au curé : « Elle ne vous a pas tout dit. » — Que m'a-t-elle caché? demanda le prêtre. « Elle ne vous a pas dit qu'elle a un crapaud au chevet de son lit. » Le curé rentre dans la chambre de la tante, lui fait avouer la chose. Puis, arrivé chez lui, lit « le petit Albert, » exorcise la sorcière, mais celle-ci meurt bientôt, et le curé peu de jours après.

ANSELME CALLON.

Le *Petit Albert* est un livre mystérieux de sorcellerie auquel les paysans de beaucoup de pays de France assignent un pouvoir immense. Ce n'est pas, bien entendu, l'inoffensive brochure de colportage qu'on vend encore sous ce nom. On prétend dans la Soule, que les prêtres défroqués qui s'adonnaient autrefois à la sorcellerie blanche, c'est-à-dire à la guérison des maux infligés par les sorcières et les sorciers noirs possédaient tous le *Petit Albert*. Au moyen-âge, le prieur de Saint-Savin fit, assure-t-on, périr beaucoup de gens au moyen de ce livre redoutable. *(Communication de* M. W. WEBSTER.*)*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

J. F. Bladé. — *Contes populaires de la Gascogne.* Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1886, 3 vol. petit in-12 (22 fr. 50).

Collection d'un peu plus de 160 contes qui sont divisés ainsi qu'il suit :

Ier vol. 1. *Contes épiques.* Traditions gréco-latines. — 2. Châtiments et vengeances. — 3. Les Belles persécutées. — 4. Aventures périlleuses.

IIe vol. [a] *Contes mystiques.* — 1. Fées, ogres, nains. — 2. Les morts — 3. Contes divers. [b] *Superstitions* — 1. Le bon Dieu, la Vierge et les saints. — 2. Le diable. — 3. Sorciers, sabbat, sortilèges. — 4. Esprits et fantômes. — 5. Esprits bienfaisants ou neutres. — 6. Etres malfaisants. — 7. Les animaux. — 8. Les pierres.

IIIe vol. [a] *Contes familiers.* — 1. Les gens avisés. — 2. Les niais. — 3. Le loup. — 4. Le renard. — 5. Animaux divers 6. — Randonnées, attrapes. [b] *Récits.* — 1. Moralités. — 2. Les Gens d'église. — 3. Divers.

Le titre du premier volume, le plus intéressant de beaucoup au point de vue de la beauté et de l'ampleur des récits (Le roi des Corbeaux, le Jeune homme et la Grand'Bête, le Bâtard, le Roi enchaîné), est justifié par le caractère vraiment épique de quelques-uns; il y passe parfois un souffle ossianique ou shakspearien, très sauvage et très étrange, qu'on retrouve rarement au même degré dans les recueils de contes populaires : les vins généreux de la Gascogne échauffent sans doute davantage l'imagination que le cidre, la bière ou les petits vins de la région moyenne de la France. Le titre du second tome : Contes mystiques, paraît moins justifié, sans qu'il y ait à chercher pour cela querelle à M. Bladé, qui, dans sa curieuse préface, a donné les raisons de beaucoup de ses classifications. Ce qui est plus important, c'est l'intérêt des récits, et il est, pour beaucoup, très réel. Il est impossible d'analyser un ouvrage qui contient un si grand nombre de contes. On y trouvera nombre de thèmes bien connus, et quelques-uns dont les similaires sont peu nombreux : peut-être même y en a-t-il qui n'ont pas été relevés jusqu'ici. M. R. Kœhler devait faire suivre les contes de la Gascogne d'un commentaire comparatif; c'eût été un appendice des plus précieux, et nous regrettons fort qu'il n'ait pu l'ajouter au recueil de M. Bladé.

Mac Call Theal — *Kaffir Folk-Lore*, a selection from the traditional tales of the eastern border of the Cape colony. Londres, Swan Sonnenschein, Paternoster square, 1886, petit in-8° de X-226 pages.

Les contes qui composent ce recueil de récits cafres sont au nombre de vingt-un. Comme on devait s'y attendre, les animaux y jouent un grand rôle; mais ils ne sont pas les seuls personnages en scène. Les hommes et les génies y figurent aussi. Parmi cette dernière classe de contes, un récit curieux, et qui éveille le souvenir de similaires européens, est celui de Tangalimlibo. C'était une femme qui ne devait travailler que la nuit. Ayant un jour enfreint la défense, elle se rend au bord de la rivière pour y puiser de l'eau; mais la Rivière la saisit, et elle disparaît dans ses ondes. Son enfant à la mamelle crie; on le lui apporte, et elle sort de l'eau pour lui donner à téter. Après plusieurs tentatives infructueuses, son mari finit par la retirer de la rivière au moyen d'enchantements. Cette précieuse contribution à l'ethnographie légendaire de l'Afrique du Sud est précédée d'une substan-

Digitized by Google

tielle préface sur les coutumes, les superstitions et la religion des Cafres; un chapitre spécial traite des expressions proverbiales et des figures comparatives en usage parmi ces tribus.

HERMANN SUCHIER. — *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir.* T. I. Paris, Firmin Didot, 1884, in-8° de CIX-366 pp. (Publication de la Société des anciens textes).

Dans la longue préface qui précède le poëme de la Manekine, M. Suchier a traité d'une manière très détaillée ce sujet favori de la littérature populaire, qui est connu en beaucoup de pays de France sous le nom de la Fille aux bras coupés. Le premier texte authentique où l'on trouve cette légende remonte à la fin du XII° siècle; avant le poëme de la Manekine, qui fut composé vers 1270, il y eut deux poëmes, l'un français et l'autre allemand, et il est certain que ce sujet jouissait déjà d'une grande popularité; on en a fait jusqu'à nos jours des imitations en vers et en prose. Après cette nomenclature abondante (dans laquelle il est même parlé d'une sculpture du Moyen-Age où un épisode est représenté), M. Suchier examine les versions orales que l'on a jusqu'à présent constatées dans 16 langues différentes, dont trois ne sont pas parlées en Europe. Tout ce morceau est à lire comme un modèle d'érudition consciencieuse. L'auteur a aussi essayé de classer les divers épisodes de la légende, ceux qui appartiennent à ce type de conte et ceux qui y ont été greffés par les conteurs ou par les écrivains. Bien que le sujet ait été traité avec un grand luxe de détail par M. Suchier, que M. Liebrecht et M. de Puymaigre avaient précédé dans cette voie, il reste encore à dire après lui, et d'autres travaux, parmi lesquels celui de M. Spiller, sont en préparation.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Anzeiger des Germanischen Nationalmuseums, janvier 1886. — Bauernregeln; alte Spruche. *H. Bosch,* (Usages des paysans; vieux dictons.)

Archiv für Literaturgeschichte. T. XIV p. 69-102 — Die Tauchersage in ihrer literarischen und volksthümlichen Entwicklung. La légende du Plongeur dans son développement littéraire et populaire. *Hermann Ulrich,* (travail remarquable sur le conte de *Cola pesce,* appelé Nicolas de Bar par un troubadour, et sur tous les contes, légendes ou chansons qui se rattachent à ce cycle. La France seule a fourni à l'auteur treize chansons différentes.) — p. 184 Ulhands « Lied aus dcur spanischen und sein Original. *T. Michaelis de Vasconcellos,* (Cet original commence par : Bien amar, bel servir.)

Germania. T. XXXI p. 49 — Zu Dietrichs von Stezze. Gedicht der Borte. Le poëme du bord. *R. Kolher* (parallèle arabe de ce conte.) — p. 117 Zur Lenorensage. (Etude sur la ballade de Lenore.) *Otto Borker.*

L'Homme, 10 février. — Ordalies. *A. Hovelacque.* (courte mais très intéressante monographie de ce genre d'épreuves.)

Journal of Anthropological Institute, février 1886. —Sur les Sakayes. *Abraham Hale.* — Notes ethnologiques sur les coutumes astronomiques et les idées religieuses des Chokitapias ou indiens Pieds-Noirs. *Jean l'Heureux.*

Digitized by Google

Jahresbericht über die Erscheinungen auf vem Gebiete der Germanischen Philologie Leipzig 1885 p. 106-148 (Bibliographie complète des travaux allemands relatifs au Folk-Lore pendant l'année 1884; elle va des numéros 564 à 766.)

Mélusine, 5 mars. — La Fascination (contrées de langue allemande). *J. Tuchman.* — Mœurs et usages de la Haute-Bretagne (coupures d'une statistique qui s'applique autant au pays breton qu'à celui de langue française). — Le diable et la sorcellerie en Haute-Bretagne. *L. Decombe.* — Devinettes de la Mer. — Beotiana (facétie sur les amers, le soleil en bouteille). — Le Juif en morceaux. — Le Plongeur (2 versions de cette chanson). — La Voie lactée. — Les Noyés.

Monde illustré, 27 mars. — La fête des Brandons, composition de *Zier;* l'encadrement représente d'un côté, les Lupercales et de l'autre la fête des Brandons au moyen-âge. Le texte explicatif reproduit le couplet suivant, sans indication de province :

J'ons brandonné tous nos blés,
I faut nous en artorner,
Pour ça c' que j'avons d' gangné,
Brandonnons la nielle,
Et la nielle et l'échardier.

Revue de Bretagne et d'Anjou, 15 Mars. — Légendes bretonnes et angevines (le rouge-gorge). *De Colleville.* — Les lavandières, légende bretonne (poésie sur le thème populaire des lavandières de nuit.) *Jean Ker Mary.* — Curiosités et croyances de l'Ille-et-Vilaine (légende de la borne. Le chef des Marsouins. — Le Diable et Saint-Michel.) *A. Orain.*

Revue pédagogique, 15 mars. — Sur l'art de recueillir les contes populaires. *Paul Sébillot.*

Le Temps, 15 mars. — Chronique musicale. *Weber.* (analyse de la partition de « la Belle au bois Dormant » de *Cowen*, inspirée par le conte de fées; les paroles anglaises ont parfois la forme d'un récit.)

22 mars. — Le diable au théâtre (analyse assez détaillée d'une étude de *Hugo Klein* parue dans le recueil allemand *Ueber Land und Meer*); le théâtre primitif de tous les peuples possède un personnage analogue à Satan; dans la comédie moderne c'est en France qu'il fait son apparition; de là il passe en Allemagne; il figure en Espagne; mais on ne le trouve pas dans Shakespeare.

Transactions of the Anthropological Society of Washington. Vol. III. Novembre 1883. — Mai 1885 — Peinture mythologique des Navajos. *Washingthon Matthews.* — Pierres médicinales. *H. W. Henshaw.* — Peinture mythologique des Lurris. *James Stevenson.*

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Les bornes et les enfants.* — (Réponse faite par M. Webster à la demande p. 28, de la *Revue.*)

« Dans les montagnes de Burgos, lorsqu'il s'agit de planter une borne ou de constater l'existence d'une borne contestée, les gens du pays se réunissent et assemblent aussi tous les enfants de l'endroit. Arrivés au lieu

Digitized by Google

qui doit être délimité, un homme cherche la borne, qui est parfois cachée, et il dit aux enfants où elle est; les autres hommes prennent les enfants, leur recommandent de regarder où est la borne, et leur tirent les oreilles. Je puis dire que toutes les fois que je passais par là, je me rappelais non seulement la borne, mais aussi le traitement qu'on avait fait subir à mes oreilles. (*Materiales para el estudio del derecho municipal consuetudinario de Espana* por D. Joaquin Costa, Madrid, 1885, p. 51).

⁂ A l'occasion du centième aniversaire de la naissance de Wilhem Grimm (24 février 1786) presque tous les journaux allemands lui ont consacré un article. Cet hommage était bien dû à l'un des initiateurs du grand mouvement de recherche et de comparaison des traditions populaires.

⁂ *Le jeu des bennes.* — Un dessin de *l'Illustration*, 6 mars, représente des jeunes garçons de Decazeville en train de s'amuser avec des bennes, sur lesquelles ils se balancent.

⁂ La librairie Maisonneuve va prochainement publier les *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* par Paul Sébillot; cette publication sera suivie de celle des *Contes mythologiques bretons* de F. M. Luzel.

⁂ *Les saints qui portent leur tête.* — La légende de Saint-Denis a plusieurs parallèles chez nous : il serait intéressant de savoir si, à une époque pré-chrétienne, ou chez des peuples non chrétiens on constate des dieux ou des héros qui accomplissent le même tour de force.

⁂ *L'anthropophagie et le courage.* — Le correspondant de Canton du *North China Daily News*, de Shanghaï, affirme qu'aucun soldat chinois n'a négligé, durant la dernière guerre, une seule occasion de manger de la chair d'un Français tué sur le champ de bataille, vu que les Chinois sont convaincus que la chair humaine, et surtout celle des guerriers étrangers, est le meilleur stimulant que l'on puisse employer pour acquérir du courage. Le correspondant ajoute que les Pavillons-Noirs sont aussi considérés comme anthropophages. Cette croyance, si elle était constatée, se rapprocherait de celle des Polynésiens, et de plusieurs peuplades, qui croyaient en mangeant la chair d'un ennemi valeureux s'assimiler son courage et sa force.

⁂ *Février.* Dans le centre de la France, ce mois est appelé le Champis (l'enfant trouvé), parce qu'on ne lui a pas donné tant de jours qu'à ses frères (JAUBERT *Glossaire*).

⁂ *Bague de souvenir.* — La bague qui est ici représentée grandeur naturelle a été achetée en Bretagne; dans un article de *l'Homme* 25 janvier 1886, M. Sébillot a cité plusieurs exemples de bagues semblables portées comme bijoux de deuil : pourrait-on nous dire à quelle époque cet usage a cessé en France, et si quelqu'un se rappelle en avoir vu porter? On nous écrit d'autre part que certains religieux porteraient encore au doigt des bagues en argent à peu près semblables.

⁂ *Les huîtres et la rage.* — Un procès récent, qui s'est déroulé devant le tribunal de Nantes nous révèle une singulière superstition. Les demoiselles T. prétendaient guérir la rage, de père en filles, au moyen de la poudre de coquilles *d'huîtres mâles* qu'elles faisaient avaler à leurs clients. Connaît-on des superstitions analogues?

ERRATA. Il s'est glissé dans le n° de février p. 60 deux fautes : l'une que nos lecteurs ont rectifiée d'eux mêmes « lieu » au lieu de « livre » de M. Lang. La seconde est relative à la date du livre imaginaire du dr Bosch; il est daté 3886 et non 1886. — A la Sérénade, on a oublié le sous-titre « Ile de Corse. »

Le gérant : P. SÉBILLOT.

MONTÉVRAIN (S. ET M.). — ÉCOLE TYPOGRAPHIQUE DES PUPILLES DE LA SEINE.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 4. — 25 Avril 1886.

DICTONS SUR LES MOIS

AVRIL

LE GENTIL, LE DOUX, LE CHÉTIF

Ebrelik, Ebrelik,
Digor da ziou askellik.

Petit avril, petit avril — Ouvre tes deux petites ailes.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

D'Abrieu et de Mai se saup
De l'an lou bèn et lou mau.

D'avril et de mai se savent — De l'an le bien et le mal.

Provence. — MISTRAL.

Avril et Mai, de l'année
Font tout seuls la destinée.

LEROUX DE LINCY.

Abrieu n'a ges d'abri,
Ni lou paure d'ami.

Avril n'a guère d'abri, — Ni le pauvre d'ami.

Provence — MISTRAL.

Avril le doux;
Quand il se fâche, le pire de tous.

Normandie. — PLUQUET.

Quand Abrieu en furour se met,
I'a pas dins l'an un pire mes.

Provence. — MISTRAL.

Avril el doux;
Quand i s'ertourne (se fâche), ch'est le [pire ed tous.

Picardie. — CORBLET.

Ebrel c'harw,
Porc' hel marw.

Rude Avril, — Cochon mort.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

I n'est si gentil moes d'Avri
Qui n'aye sin capieu de grési.

Picardie. — CORBLET.

Aivri
Pieugeni
Mâ
Sans cessâ,
Jun
De dou jou l'un,
Juillet
Qu'équefouet,
O
In tant set pô.

Avril — Qu'il pleuve un peu, — Mai — Sans cesse, — Juin — De deux jours l'un, — Juillet — Quelquefois, Août — Un tant soit peu.

Franche-Comté. — PERRON.

Digitized by Google

Abrieu
Lou catieu.

Avril — Le chétif. (Quand il tourne mal.)

Provence. — MISTRAL.

Pichôte pleuye d'Abriou
Fâi bèle méissoun d'estiéou.

Petite pluie d'Avril — Fait belle moisson d'été.

Vaucluse. — BARJAVEL.

Quand en Abrieu plourié,
Que tout le mounde cridarié :
Tout es néga! tout es perdu!
Encaro aurié pas proun plougu.

Quand en Avril tant il pleuvrait, — Que tout le monde crierait : — Tout est noyé! Tout est perdu! — Il n'aurait pas encore assez plu.

Provence. — MISTRAL.

Quand il tonne en Avril,
Il faut apprêter son baril.

LEROUX DE LINCY.

Quand il tonne en Avril,
Il faut foncer pipes et barils.

Poitou. — SOUCHÉ.

Quand il tonne en Avril,
Le laboureur se réjouit;
Quand il tonne en Má
Il peut dire : « Hélas ».

Franche-Comté. — PERRON.

Quand ai tône en Aivri
Faut se réjoui.

Franche-Comté. — *Com. de* M. MAY.

Bleun e Meurs, feurm en Abril,
A ia holl gand ar morzil.

Fleurs de Mars en avril noucés, — Par vent de Sud-ouest sont toutes brûlées.

Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Bourgeon qui pousse en Avril
Met peu de vin au baril.

Proverbe français.

Nul Avri
Sans épi.

Normandie. — PLUQUET.

En Avril
Toute bête change d'habit.

Poitou. — DESAIVRE.

Au mes d'Abrieu
Touto besti mudo de peù.

Provence. — MISTRAL.

Entre Mai et Aivri
Tout oisé fâ son nid,
Hormis caille et perdrix.

Franche-Comté. — PERRON.

Au mois d'Avril
Ne quitte pas un fil;
Au mois de Mai
Va comme il te plait

LEROUX DE LINCY.

Au mois d'Avrail,
Un petit soumail
Au mois de Mai,
On dort un petit mais.
Au mois de Juin
On dort tout à fin.

Poitou. — DESAIVRE.

P. S.

LES TONNEURS

CONTE IROQUOIS

Un jour trois guerriers partirent ensemble en expédition. Ils se trouvaient fort loin de leur pays natal. Il arriva qu'un d'eux se cassa la jambe. Les deux autres fabriquèrent une litière de branches d'arbres, l'y placèrent et se mirent en devoir de le rapporter chez lui.

Digitized by Google

Ils arrivèrent dans une région montagneuse; le chemin devint ardu et le labeur pénible. Pour se reposer ils déposèrent un moment leur fardeau sur le sol; puis, s'étant un peu écartés, ils tinrent conseil, et il leur vint de mauvaises pensées. Non loin de l'endroit où ils étaient assis ils remarquèrent un grand trou dans la terre : ils y jetèrent la litière et leur compagnon, et retournèrent en toute hâte dans leur pays. A leur retour ils racontèrent que leur compagnon était mort des blessures qu'il avait reçues dans un combat. Grand fut le deuil de sa mère, pauvre veuve qui n'avait pas d'autre soutien. Ils la consolèrent un peu en lui assurant qu'il n'était pas tombé entre les mains de l'ennemi et qu'ils avaient eux-mêmes rendu à ses restes les honneurs funèbres.

Le malheureux qu'ils avaient jeté dans le trou y demeura assez longtemps sans connaissance. Revenu à lui, il aperçut un homme à cheveux blancs qui se tenait blotti dans un coin au fond de la cavité. «Mon fils, lui dit ce vieillard en s'asseyant auprès de lui, que vous ont fait vos amis? — Ils m'ont jeté ici, pour y mourir, je pense, répondit le guerrier. — Vous ne mourrez pas, mon fils, repartit l'autre, si vous voulez me promettre quelque chose en retour du service que je vous rendrai en vous sauvant la vie. — Que dois-je vous promettre? — Peu de chose : quand vous serez guéri, vous demeurerez avec moi, vous chasserez aux alentours et vous me rapporterez tout le gibier que vous tuerez.» Le jeune homme le lui promit. Là-dessus le vieillard appliqua des simples sur ses blessures, et le soigna avec tant d'habileté et de dévouement qu'il ne tarda pas à entrer en convalescence.

Ceci se passait en automne. Durant tout l'hiver, le jeune homme chassa et nourrit le vieillard de ses prises. Il avait été convenu entre eux que, si jamais il lui arrivait de tuer une pièce de gibier trop lourde pour ses seules forces, le vieillard, qui d'ailleurs ne quittait jamais son trou, en sortirait à son appel et viendrait l'aider à l'y transporter. Le printemps arrivé, la fonte des neiges et les averses continuelles rendirent la chasse beaucoup plus pénible. Un jour, le chasseur rencontra un ours énorme et le tua. Comme il se baissait pour en apprécier la grosseur et le poids, il entendit derrière lui un bruit de voix qui le surprit beaucoup; car il était difficile de supposer que des créatures humaines eussent pu, dans cette dure saison, parvenir au cœur d'une région aussi déserte. Il se retourna et vit auprès de lui trois êtres qui semblaient des hommes et portaient des vêtements singuliers, tout pareils à des nuages. « Qui êtes-vous? leur dit-il. — Nous sommes les Tonneurs, » répondirent les trois hommes. Puis ils lui racontèrent qu'ils étaient chargés d'entretenir la terre et tout ce qu'elle renferme en bon état pour le plus grand bien de l'espèce humaine : en cas de sécheresse ils amenaient la pluie; si les serpents pullulaient, ou telles autres mauvaises bêtes, ils avaient mission de les détruire, bref, de pourvoir en toutes choses au bien-être des hommes. « Présentement, ajoutèrent-ils, nous sommes venus ici pour tuer le vieillard au service duquel vous vous êtes attaché. Ne vous en étonnez pas, vous ignorez qui il est, mais nous vous le ferons voir tout à l'heure. Si vous voulez nous y aider, vous ferez une très bonne action, et en récompense nous vous ramènerons dans votre maison, vous

Digitized by Google

reverrez votre vieille mère qui a grand besoin de vous et vous pourrez prendre soin d'elle. »

Le jeune homme hésitait; mais l'espoir de revoir sa mère et son pays natal l'emporta à la fin sur sa répugnance à trahir son bienfaiteur. Il se rendit à la caverne et dit au vieillard qu'il avait tué un ours énorme qu'il ne pouvait rapporter seul. Le vieillard témoigna une très vive inquiétude : avant de sortir, il pria le jeune homme d'examiner attentivement le ciel : « N'y a-t-il point de nuage? — Aucun. — Mais je dis, pas l'ombre du moindre nuage? — Non, le ciel est parfaitement clair. » Sur cette assurance, le vieillard sortit du trou et suivit le jeune homme, mais toujours fort inquiet, pressant son compagnon d'aller vite, et regardant à tout moment le ciel.

Arrivés auprès de l'ours, ils le dépecèrent vivement, puis le vieillard dit au jeune homme de le lui charger sur les épaules. Celui-ci obéit, non sans admirer la prodigieuse vigueur de cet homme qui semblait si décrépit. Ils s'en retournaient aussi vite qu'ils étaient venus, quand soudain un nuage apparut au ciel et un tonnerre lointain gronda. Aussitôt le vieillard jette son fardeau et se met à courir de toutes ses forces; mais le tonnerre gronde plus fort, se rapproche, et tout-à-coup le vieillard, n'ayant plus d'autre moyen de salut, reprend sa véritable forme, celle d'un gigantesque porc-épic, qui s'enfuit à travers les buissons en faisant jaillir derrière lui ses piquants comme des flèches. Le voici à l'entrée de sa tanière, mais le tonnerre le rejoint, et un dernier et formidable coup de foudre fait rouler le monstre sans vie au fond de la caverne.

Alors les Tonneurs dirent au guerrier : « Notre besogne est faite. Nous allons vous ramener auprès de votre mère, qui pleure votre absence. » Ils l'habillèrent d'un vêtement tout pareil aux leurs, de la forme et de la couleur d'un nuage, et garni aux épaules d'une paire d'ailes dont ils lui apprirent à se servir. Il s'éleva avec eux dans les airs et se trouva en peu de temps dans le petit champ de sa mère. Il faisait nuit. Il se dirigea vers la hutte et souleva la natte qui en couvrait la porte. La veuve, le voyant apparaître dans le clair de lune, le prit pour le fantôme de son fils et demeura muette de terreur. Mais il lui dit : « Ne craignez rien, ma mère, je ne suis pas un spectre, je suis votre propre fils revenu auprès de vous en chair et en os pour prendre soin de vous. » Je laisse à penser la joie de la mère et l'accueil qu'elle fit à son fils. Toute cette année-là il demeura avec elle, remplissant avec assiduité tous ses devoirs filiaux.

Or, en le quittant, les Tonneurs lui avaient dit : « Nous vous laissons votre costume tissu de nuages. Chaque printemps, quand nous ferons nos tournées, vous pourrez le remettre et nous rejoindre, pour assister aux bonnes œuvres que nous faisons en vue du salut des hommes. » Il n'y manqua pas : ayant caché son costume au fond des bois, de peur qu'on ne le vît, il attendit le printemps. Quand les Tonneurs revinrent, il revêtit son costume et les suivit dans leurs excursions à travers les airs et parmi les nuages. Un jour qu'ils voltigeaient ensemble au dessus d'une montagne, il eut soif et, apercevant un étang à ses pieds, il descendit pour y boire. Lors-

Digitized by Google

qu'il fut remonté, ses compagnons le considérèrent et remarquèrent que l'eau dont il venait de boire avait rendu ses lèvres luisantes comme s'il les avait frottées d'huile. « Où êtes-vous allé boire ? lui demandèrent-ils avec un vif intérêt. — Dans l'étang que voilà, » répondit-il, et il le leur montra, car ils ne l'avaient pas encore perdu de vue. Alors ils lui dirent : « Il y a dans cet étang un être que nous avons charge de détruire. Voilà des années que nous le cherchons, et c'est grâce à vous que nous l'aurons trouvé. » Là-dessus ils déchargèrent dans l'étang un grand coup de tonnerre qui le dessécha complètement. Au fond du lit se tordait, écrasé par la foudre, un ver immense, de l'espèce des vers qui s'attaquent au blé et aux autres produits des champs ; mais c'était un ver gigantesque, aussi grand qu'une maison, *le patron et le représentant de toute la famille des vers*. Après avoir accompagné encore à quelque distance ses divins amis et avoir assisté à d'autres exploits bienfaisants ainsi accomplis par eux, le jeune homme retourna chez lui, et enseigna à ceux de sa tribu que le Tonnerre était leur protecteur céleste, leur donnant comme preuves les prouesses tutélaires dont il avait été témoin. De là vient le culte dont le Tonnerre est l'objet parmi ces populations. Beaucoup d'Iroquois disent que Hinouw (Tonnerre) est leur grand-père.

Traduit par V. HENRY.

Le *Second Annual Report of the Bureau of Ethnology* (by J. W. Powell, Washington 1883) contient une remarquable et intéressante étude sur la mythologie des tribus iroquoises (*Myths of the Iroquois*, by Erminnie A. Smith). La plupart des contes qui y sont colligés se recommandent à l'attention des folk-loristes, soit par leur caractère vraiment naif et primesautier, soit par les nombreux rapprochements auxquels ils se prêtent. On peut en juger par le spécimen ci-dessus, dont la couleur naturaliste me paraît nettement accusée et dont à coup sûr, sauf quelques détails bien américains, la mythologie indoue, hellénique ou germanique ne désavouerait pas la paternité.

J'ai souligné une expression qui n'a pu que difficilement trouver place dans le récit du narrateur primitif. A cela près, le récit me paraît avoir tout à fait le caractère d'un conte populaire ; deux traits surtout me semblent probants à cet égard : l'ingratitude du jeune guerrier envers son sauveur, qui n'est ni punie ni blâmée, à peine palliée, et l'oubli complet des deux guerriers qui ont jeté leur compagnon au fond du trou et dont il n'est plus question dans le reste de la narration. Quant au mythe primitif, il est encore à fleur de peau, et l'explication naturaliste, contestable ou contestée ailleurs, est évidemment ici la seule possible, puisqu'elle est fournie par le conte lui-même.

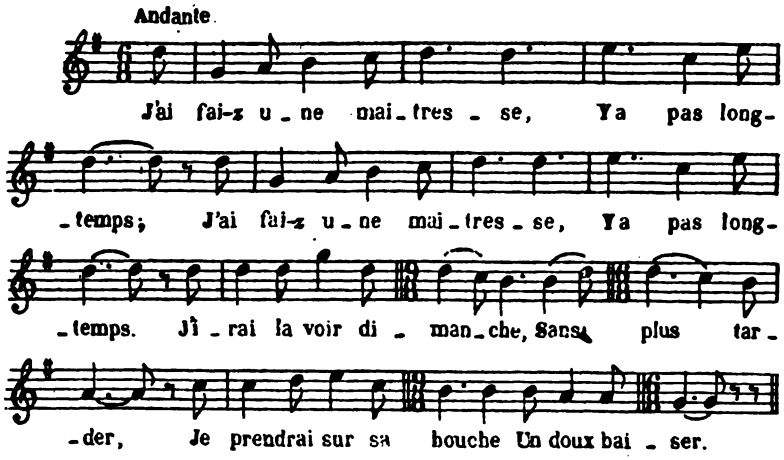
V. H.

Digitized by Google

LES TRANSFORMATIONS

I

VERSION DE LA CHAMPAGNE



I

— J'ai faiz une maitresse,
Y a pas longtemps;
J'irai la voir Dimanche
Sans plus tarder :
Je prendrai sur sa bouche
Un doux baiser.

II

— Si tu prends sur ma bouche
Un doux baiser,
Je me ferai biche
Courant les champs,
Et tu n'auras de moi
Aucun agrément.

III

— Si tu te fais biche
Courant les champs,
Je me ferai chasseur
Pour y chasser;
Je chasserai la biche
Par amitié.

IV

— Si tu te fais chasseur
Pour y chasser,
Je me ferai carpe
Dans un vivier,
Et tu n'auras de moi
Aucune amitié.

V

— Si tu te fais carpe
Dans un vivier,
Je me ferai pêcheur
Pour y pêcher;
Je pêcherai la carpe
Par amitié.

VI

— Si tu te fais pêcheur
Pour y pêcher,
Je me ferai la rose
Du rosier blanc,
Et tu n'auras de moi
Aucun agrément.

1. On connait en France et à l'étranger un grand nombre de versions de la chanson des Transformations. Dans un prochain numéro nous publierons une étude de M. Gaston Paris sur ce thème que le poëme de Mistral a rendu célèbre dans le monde lettré.

Digitized by Google

VII

— Si tu te fais la rose
Du rosier blanc,
Je me ferai le fils
D'un jardinier;
Je cueillerai la rose
Par amitié.

VIII

— Si tu te fais le fils
D'un jardinier,
Je me ferai nonne
Dans un couvent,
Et tu n'auras de moi
Aucun agrément.

IX

— Si tu te fais nonne
Dans un couvent,
Je me ferai prêcheur
Pour y prêcher;
Je prêcherai la nonne
Par amitié.

X

— Si tu te fais prêcheur
Pour y prêcher,
Je me ferai malade
Dedans mon lit,
Et tu n'auras de moi
Aucun plaisi.

XI

— Si tu te fais malade
Dedans ton lit,
Je me ferai panseur
Pour y panser;
Je panserai la belle
Par amitié.

XII

— Si tu te fais panseur
Pour y panser,
Je me ferai morte
Dans un drap blanc,
Et tu n'auras de moi
Aucun agrément.

XIII

— Si tu te fais morte
Dans un drap blanc,
Je me ferai saint Pierre
Du paradis,
Je n'ouvrirai ma porte
Qu'à mes amis.

XIV

— Si tu te fais saint Pierre,
Du paradis,
Je me ferai étoile
Du firmament...
Ah! tiens, voilà mon cœur,
Mon cher amant!

Recueillie à Avenay (Marne).

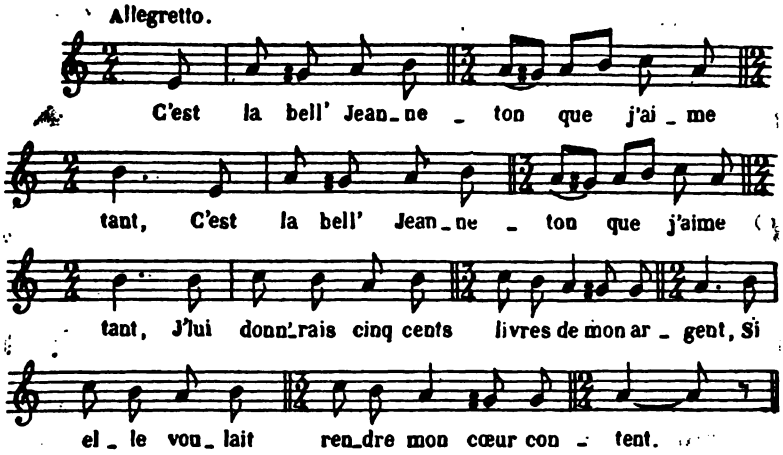
GASTON PARIS.

Digitized by Google

LES TRANSFORMATIONS

II

VERSION DE LA HAUTE-BRETAGNE



I

— C'est la bell' Jeanneton
Que j'aime tant
J' lui donn'rais cent livres
De mon argent,
Si elle voulait
Rendre mon cœur content.

II

— Ah! si j'avais cent livres
De ton argent,
Je me renderais nonne
Dans le couvent :
Non, jamais tu n'auras
Le cœur content.

III

— Ah! si tu te rends nonne
Dans le couvent,
Je me renderai moine,
Moine chantant;
Je confess'rai la nonne
Dans le couvent.

IV

— Ah! si tu te rends moine,
Moine chantant,
Je me renderai rose
Dans le rosier;
Non, jamais tu n'auras
Mes amitiés.

V

— Ah! si tu te rends rose
Dans le rosier,
Je prendrai la forme
D'un jardinier;
Je cueillerai la rose
Dans le rosier.

VI

— Ah! si tu prends la forme
D'un jardinier,
Je me renderai anguille
Dans le vivier;
Non, jamais tu n'auras
Mes amitiés.

VII

— Si tu te rends anguille
Dans le vivier,
Je prendrai la forme
D'un poissonnier;
Je pêcherai l'anguille
Dans le vivier.

Digitized by Google

VIII

— Si tu prends la forme
D'un poissonnier,
Je me renderai caille
Parmi ces blés;
Non, jamais tu n'auras
Mes amitiés.

IX

— Ah! si tu te rends caille
Parmi ces blés,
Je prenderai la forme
D'un épervier;
Je plumerai la caille
Parmi ces blés.

X

— Ah! si tu prends la forme
D'un épervier,
Je prenderai la forme
D'un perruquier;
Non, jamais tu n'auras
Mes amitiés.

XI

— Ah! si tu prends la forme
D'un perruquier,
Je prenderai la forme
D'un plat bassin,
Où la jeune perruquière
Lavera ses mains.

XII

— Ah! si tu prends la forme
D'un plat bassin,
Je me renderai cloche
Dans le clocher;
Non, jamais tu n'auras
Mes amitiés.

XIII

— Ah! si tu te rends cloche
Dans le clocher,
Je prenderai l'habit
D'un marguiller;
Je sonnerai la cloche
Dans le clocher.

XIV

— Ah! si tu prends l'habit
D'un marguiller,
Je me renderai étoile
Au firmament;
A moi n'y pense plus.
Mon cher amant.

XV

— Si tu te rends étoile
Au firmament,
Je me renderai lune,
Au ciel j'irai,
Et tu couch'ras, ma belle
A mes côtés.

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LES TRANSFORMATIONS

III

VERSION DU MORVAN

PRÉLEDE POUR LA MUSETTE.

Allegro.

Stesso Tempo.

Si j'a - vais cinq cent mil - le De ton ar - -gent, Si j'a - vais cinq cent mil - le De ton ar - -gent, Je m'y ren - de - rais sœu - re Dans un cou - -vent; En - fin de moi tu n'aurais pas d'a - gré - ment.

I

— Si j'avais cinq cent mille
De ton argent,
Je m'y renderais sœur
Dans un couvent;
Enfin, de moi tu n'aurais
Pas d'agrément.

II

— Si tu t'y rendais sœur
Dans un couvent,
Je m'y rendrais prêcheur
Pour t'y prêcher,
Je prêcherais la sœur
Par amitié.

Digitized by Google

III

— Si tu t'y rends prêcheur
Pour m'y prêcher,
Je m'y renderai carpe
Dans un étang;
Enfin, de moi tu n'aurais
Pas d'agrément.

IV

— Si tu t'y rendais carpe
Dans un étang,
Je m'y rendrais pêcheur
Pour t'y pêcher;
Je pêcherais la carpe
Par amitié.

V

— Si tu t'y rends pêcheur
Pour m'y pêcher,
J'm'y rendrai caill' volante
Le long des champs;
Enfin, de moi tu n'aurais
Pas d'agrément.

VI

— Si tu t'rends caill' volante
Le long des champs,
Je m'y rendrai chasseur
Pour t'y chasser;
Je chasserai la caille
Par amitié.

VII

— Si tu t'y rends chasseur
Pour m'y chasser,
Je m'y renderai rate
Dans le grenier;
Enfin, de moi tu n'aurais
Pas d'agrément.

VIII

— Si t'y rendais rate
Dans le grenier,
Je m'y renderais chat
Pour t'y rater;
Je raterais la rate
Par amitié.

IX

— Si tu t'y rendais chat
Pour m'y rater,
Je m'y rendrais étoile
Dedans le temps;
Enfin, de moi tu n'aurais
Pas d'agrément.

X

— Si tu t'y rends étoile
Dedans le temps,
Je m'y rendrai brouillard
Pour t'y brouiller;
Je brouillerais l'étoile
Par amitié.

XI

— Si tu t'y rends brouillard
Pour m'y brouiller,
Je m'y rendrai Saint Pierre
Dans l'Paradis,
Je n'ouvrirai la porte
Qu'à mes amis.

Le *fluteux* morvandiau qui nous a dicté cette chanson, chez le docteur P. Lemoine, maire de Château-Chinon campagne, a joué d'abord l'air sur la musette et chanté ensuite la chanson telle qu'elle est notée ci-dessus, avec la parfaite conviction que les deux mélodies, vocale et instrumentale, étaient identiquement les mêmes. Nos lecteurs peuvent juger qu'elles présentent au contraire de notables différences : nous les donnons l'une et l'autre comme un curieux exemple de transformation de la mélodie populaire.

JULIEN TIERSOT

Digitized by Google

IV

J'ai fait u - ne mai - tres-se Trois jours ya pas long-temps J'i - rai la voir di - man - che sans plus tar - der J'i - rai re - voir la bel - le Par a - mi - tié.

V

Andantino.

Si tu me suis en - co - re comme un a - mant Si tu me suis en - co - re comme un a - mant Je me fe-rai non-ne dans un cou - vent Et ja - mais tu n'au-ras mon cœur con-tent.

Ces deux mélodies sont tirées du manuscrit de la Bibliothèque nationale, où elles ont été classées sans aucune indication d'origine (1).

Nous ne donnons, pour chacune d'elles, que les couplets qui ne se trouvent pas dans les trois versions ci-dessus où en diffèrent d'une façon sensible.

Tels sont, pour la première, les couplets suivants :

— Si tu me viens voir dimanche
Sans plus tarder
Je me mettrai rosette
Sur un rosier
Et tu n'auras de moi
Aucun agrément.

— Si tu te mets rosette
Sur un rosier
Je me mettrai fleuriste
Fleuriste jardinier
Je cueillerai la rose
Par amitié!

1. La première (T. II, f° 42) porte l'indication suivante : « Communiqué par M. Alphonse Rouis, avocat » ; la seconde (T. II, f° 41) ne donne rien de plus que le nom de l'expéditeur, M. Beauluère.

Digitized by Google

— Si tu te mets fleuriste
Fleuriste jardinier,
Je me mettrai bichette
Courant par les champs
Et tu n'auras de moi
Aucun agrément.

— Si tu te mets bichette
Courant par les champs
Je me mettrai chasseur, etc.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

— Si tu te mets nuage
Nuage blanc
Je ferai la malade
Dans un lit blanc
Et tu n'auras de moi
Aucun agrément.

— Si tu fais la malade
Dans un lit blanc.
Je me mettrai docteur
Pour te docter
Je docterai la belle.
Par amitié!

— Si tu te mets docteur
Pour me docter,
Moi je ferai la morte
Pour un moment,
Et tu n'auras de moi
Aucun agrément

— Mais si tu fais la morte
Pour un moment,
Je me mettrai Saint Pierre
Du Paradis
Et j'ouvrirai la porte
A ma bonne amie.

Pour la seconde, les deux strophes finales :

— Si tu te fais étoile
Au firmament,
Je me ferai nuage,
Nuage blanc,
Et je suivrai l'étoile
Au firmament.

— Si tu te fais nuage,
Nuage blanc,
Je te donn'rai mon cœur,
(Mon cœur) content,
Car tu m'auras conduit,
Au firmament.

J. T.

Digitized by Google

ZANGUI

CONTE CRÉOLE D'HAITI

Té gaingnain youn fois youn zangui qui té vivo heureux nan dlo li; toutes zoizeaux ta pra lé ravagé youn champ; yo dit zangui si li vlé vini tout; zangui dit :

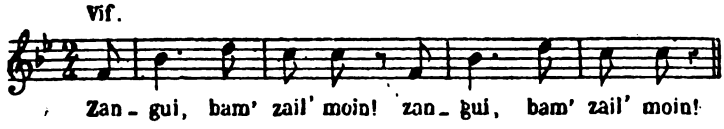
— Oui, mais moin pas gaingnain zaile.

— En nous allé, nous va prété ou zaile.

Zangui consenti. Chaque baye zangui youn moceau zaile.

Reté pour yo allé dévasté champ-là. Zangui prend zaile li et cou toute zoizeau zangui prend volé. Rivé nan champ la, comme toute bête, zangui coumencé dévasté; li mangé patate, li mangé toute bagaille.

Mait jadin là qui ta pé fait tounin li vini; li suprendre toute bête la yo. Lors toute bête la yo ouais mait la toute couri coté zangui; yo dit li :



Zangui rété sans zaile; li glissé sous zèbe la; li pas capable fait youn pas. Mait jadin là couri vini; li prend zangui. Pendant toutes bêtes la yo ta pé mandé zangui zaile yo li té tandé zangui ta pé dit : Coument ma fait! Coument m'a fait!

En grande pompe, li quimbé zangui, mainin li la caye li. Li fait zangui chanté. Li ouais avec youn violon et youn tambourin li ta capab fait you bel bal : li invité en pile moune, toute you bel société. Lo toute moune réuni li fait paraître zangui. Zangui chanté :

O maite moin, moin pas té vini seul,
Yo té accompagnin moin,
Moin pas té vini pour dévasté place ou,
Moin té vini sèlement mangé youn patate;
Ba moin la liberté ma chanté ba ou,
Ma diverti société ou la.
O mait moin, moin pas té vini seul,
Yo té accompagnin moin,
Moin té vini mangé youn patate,
Moin pas té vini dévasté champ ou,
Ba moin la liberté ma va chanté ba ou,
Ma va diverti société ou.

Là même bal la coumencé. Tout moune mété nan rond. Ba coumencé, violoyin prend joué.

Digitized by Google

L'ANGUILLE

CONTE CRÉOLE D'HAÏTI

Il y avait une fois une anguille qui vivait heureuse dans l'eau. Des oiseaux avaient l'intention d'aller ravager un champ. Ils demandèrent à l'anguille si elle voulait venir avec eux. L'anguille répondit :

— Oui; mais je n'ai pas d'ailes.

— Viens avec nous, nous t'en prêterons.

L'anguille consentit. Chacun des oiseaux lui donna un morceau d'aile.

Il ne leur restait plus qu'à partir pour aller dévaster le champ. L'anguille se servit de ses ailes et, comme tous les oiseaux, prit sa volée.

Arrivée dans le champ, comme les autres bêtes, l'anguille commença à dévaster : elle mangea des patates, elle mangea de tout.

Le maître du jardin qui faisait sa tournée vint; il surprit toutes ces bêtes.

Quand elles le virent, toutes coururent vers l'anguille et lui dirent :

Anguille, donne-moi mon aile,
Anguille, donne-moi mon aile.

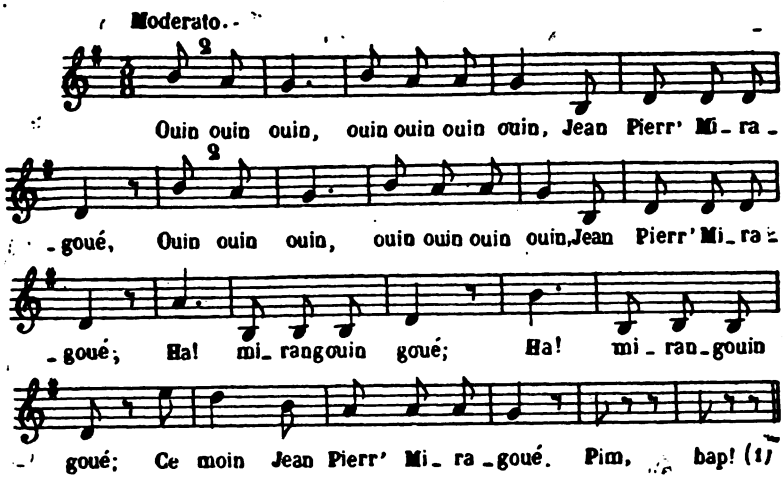
L'anguille resta sans aile. Elle glissa sous l'herbe. Elle ne pouvait faire un pas. Le maître du jardin accourut et se saisit de l'anguille. Il l'avait entendue qui disait : Comment ferai-je? Comment ferai-je?

En grande pompe, il emporta l'anguille et l'enferma dans une cage. Il la fit chanter. Il vit qu'avec un violon et un tambourin il pourrait donner un beau bal : il invita beaucoup de personnes, toute une belle société. Quand tout le monde fut réuni, il fit paraître l'anguille. Elle chanta :

O mon maître, je n'étais pas venue seule,
On m'avait accompagnée;
Je n'étais pas venue dévaster votre champ,
J'étais venue manger seulement une patate,
Donnez-moi la liberté, je chanterai pour vous,
Je divertirai votre société.
O mon maître, je n'étais pas venue seule,
On m'avait accompagnée;
J'étais venue manger une patate,
Je n'étais pas venue dévaster votre champ,
Donnez-moi la liberté, je chanterai pour vous,
Je divertirai votre société.

Au même moment le bal commença. Tout le monde se mit en

Digitized by Google



Toute moune ébahi. Yo pas té jamais ouais youn bel ti danse con ça. Yo prié vieloyin, zangui, tambourin recommencé. Zangui dit :

— Non, moin pas capab recommencé. Si moin recommencé encore ça va pèdi toute piment li.

Poutant Zangui dit conça :

— Vieloyin youn ti menuet.

Yo commencé dansé. Toute moune trouvé ça joli ; yo recommencé encore applaudi Zangui. Cè té youn samedi soir. Comme yo té ouais zangui té in pé fatigué yo raimmette ça à dimanche pou yo dansé toute la journée pa ce que zangui té dit li pas té capab fait yo dansé le soir paceque li tè bésoin sommeil li.

Com mait jadin là té pè bête vini mangé place li li allé fait youn tounin.

Ti fille li qui té prend bel plaisir tandé zangui chanté et qui té dansé passé toute moune lors papa li pati li allé découvri coté yo té serré zangui là, li meté li dehors, li dit zangui :

— Si ou chanté ba moin ma meté ou dèros.

Zangui dit :

— Cé tout ça moin té mandé. Com bo dlola gaingnain youn bel ti coté, bel, bel, bel, en nous allé là, ma sèvi vielonyin, tambourin, et pi ma chanté.

Yo allé. Rivé, zangui meté li à chanté :

O maite moin ! moin pas te vini sel...

Et tout en disant ça, zangui fait you ti saut dèyé. Ti fi la croi cé té youn chic zangui pou té fait ça pi bel. Tout ébahi, li gadé comment zangui fait ça.

Et pi zangui continué chanté :

Yo té accompagné moin...

1. Les deux dernières notes, très piquées et à peine articulées, donnent approximativement l'impression de *mi* 4 *sol* 3.

Digitized by Google

rond. Le bal commençant, le violon se mit à jouer :

Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin, ouin;
Jean Pierre Miragoué,
Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin, ouin;
Jean Pierre Miragoué,
Ah! mirangouin goué! ah! mirangouin goué
C'est moi Jean Pierre Miragoué :
Pim! bap!

Tout le monde resta ébahi. On n'avait jamais vu une aussi belle danse. On pria le joueur de violon, l'anguille et le tambourinaire de recommencer.

L'anguille dit :

— Non, je ne puis recommencer. Si je recommence, la chose perdra tout son piment.

Pourtant, l'anguille dit :

— Violon, un petit menuet.

On commença à danser. Tout le monde trouva cela joli.

On recommença d'applaudir l'anguille. C'était un samedi soir. Comme on voyait que l'anguille était un peu fatiguée, on remit à dimanche pour danser toute la journée, car l'anguille avait déclaré qu'elle ne pouvait danser le soir, ayant besoin de son sommeil. Comme le paysan craignait que les bêtes ne vinssent dévorer son champ, il alla faire une tournée. Sa fille qui avait pris un grand plaisir à entendre chanter l'anguille et qui avait dansé plus que personne, quand son père fut parti, alla découvrir l'endroit où on avait caché l'anguille, la mit dehors et lui dit :

— Si vous chantez pour moi, je vous donnerai la liberté.

L'anguille répondit :

— Je ne demande que cela. Comme auprès de la rivière il y a un bel endroit mais beau, beau, beau, allons-y; je servirai de joueur de violon, de tambourinaire et je chanterai. On alla. Arrivées, l'anguille se mit à chanter.

O mon maître, je n'étais pas venue seule,

Et, tout en disant cela, l'anguille fit un petit saut en arrière. La petite fille crut que c'était un chic de l'anguille pour que la chose fût plus belle. Tout ébahie, elle regardait ce que faisait l'anguille. Et l'anguille continua de chanter :

On m'avait accompagnée.....

Et l'anguille fit un autre petit saut,

Je ne venais pas dévaster ton champ,.....

Et l'anguille fit un autre saut,

J'étais venue manger seulement une patate.....

Et l'anguille leva encore sa queue et fit une pirouette en arrière.

Donne-moi la liberté, je chanterai pour toi
Je divertirai ta société.

Digitized by Google

Et pi zangui fait youn lot ti saut,

Moin pas tó vini dévasté place ou...

Et pi zangui fait youn l'autre ti saut encore,

Moin té vini sèlement mangé you ti patate...

Et pi zangui levé quou li conça, et pi li fait youn ti pas encore,

— Ba moin la liberté, moin va chanté ba ou,
Ma divèti société ou...

Cou zangui fini dit ça zangui quiouboup! Ti fi la, coumin ça papa li pra lé fait li si li pas baye li zangui la, li quiou boupe dèyè li : Ah! ce té fini, zangui té loin dija. Au désespoir, li chaché nan toutes trous bassin la côté zangui ta capab caché, li pas trouvé anyen. Enfin, li meté main ni ladans youn trou, li trouvé youn tout piti zangui. Bien content, content en pil, li soti nan dlo la, li mété ti zangui là a tè et pi li di li chanté ba li, pacequi li té crouè toute zangui té connin chanté. Main ti zangui là, pou toute réponse quand li interrogé li, reponne li :

Houa! houa! houa!

Ti fi la couri, li allé fèmin ti zangui là meme coté li té prend gros zangui là et pi li meté poids cinquante en ho couverte-là ; et pi li allé chita douvent pote.

Papa li tout content sorti nan jadin li, pé refléchi belle fête li pra le baye dinmain. Avant li chita li dit :

— Moin pra le baye zangui là belle mangé pour dinmain. Car dinmain même tout moune a l'entou pé vini en qué lanmori tandé voix zangui moin.

Li rivé, li découvri boite là, li gadé, li dit :

— Oh! yo dit coulev connin vini piti quand li v'lé, main zangui moin la té pi gros. Pèt-être pou même qui choye la zangui moin nan vini pi piti. Laissé moin pou moin ouais qui grand changement ci la là.

Li allé decroqué violon li, li dit zangui chanté; li commencé :

Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin, ouin;
Jean Pierre Miragoué.....

Et pi li pas tandé zangui dit anyen. Li prend youn ti bois, li baye zangui youn ti coup, zangui pas dit ayen encore. Li ba li pi fort. Pou toute réponse, zangui dit li :

Houah! ouah! ouah! ouah!

Li helé ti fi li, li dit li si cé li qui pèdit zangui li. Sous figui ti fi la seulement li ouais cé ti fi la qui fait ça. Papa ti fi là au désespoir chongé promesse li té fait, connin si li pas quimbé promesse li qui deshonè qui pra lé touché li et pi fanmi li, décroqué carabine li avec sabe li. Li coupé tête zangui là. Sous corps zangui la même li coupé tête ti fi là, li bouay youn balle et pi li tombé sous corps ti fille la.

Et pi yo ban moin youn ti coup de pied, yo voyé moin jouque ici là pou moin ba ou ti menti là.

Dr LOUIS JANVIER,

Digitized by Google

Aussitôt qu'elle eut dit ceci, l'anguille plongea. La jeune fille, sachant que son père la gronderait si elle ne lui rendait pas son anguille, plongea à son tour. Ah! c'était fini, l'anguille était déjà loin. Au désespoir, elle chercha dans tous les trous du bassin le gîte où l'anguille avait pu se nicher. Elle ne trouva pas ce qu'elle cherchait. Enfin, elle mit la main dans un trou et s'empara d'une toute petite anguille. Bien contente, excessivement contente, elle sortit de l'eau, mit la petite anguille à terre et lui dit de chanter, car elle croyait que toutes les anguilles savaient chanter. Mais la petite anguille, pour toute réponse, quand elle l'interrogea, lui répondit :

Houa! houa! houa!

La fillette courut et alla enfermer la petite anguille dans la cage où elle avait pris la grosse anguille; puis, elle mit un poids de cinquante livres sur le couvercle et alla s'asseoir au devant de la porte.

Le père radieux, sortant de son jardin, pensait à la belle fête qu'il comptait donner le lendemain. Avant de s'asseoir, il dit :

— Je vais donner à manger à l'anguille pour qu'elle soit bien portante demain; car demain, tout le monde du voisinage viendra en habit à queue de morue entendre la belle voix de mon anguille.

Il arrive, il découvre la boite, il regarde, il dit :

— Oh! oh! on dit que la couleuvre peut devenir petite quand elle veut, mais mon anguille était plus grosse; peut-être que, pour la même raison, elle est devenue plus petite. Que je voie quel est ce grand changement.

Il décrocha son violon et, disant à l'anguille de chanter, il commença :

Ouin, ouin, ouin, ouin, ouin, ouin,
Jean Pierre Miragoué.....

Et il n'entendit point l'anguille chanter. Il prit un petit morceau de bois, donna un petit coup à l'anguille; elle ne dit rien encore. Il frappa plus fort. Pour toute réponse l'anguille fit :

Houa! houa! houa!

Il appela la petite fille et lui dit que c'était elle qui avait perdu son anguille. Sur le visage qu'elle fit seulement, il vit que c'était elle qui avait fait le coup. Le père, désespéré, songeant aux promesses qu'il avait faites, sachant que s'il ne tenait ses promesses il serait déshonoré lui et sa famille, décrocha sa carabine et son sabre. Il coupa la tête de l'anguille. Sur le corps de l'anguille, il coupa la tête de la jeune fille; il but une balle et il tomba sur le cadavre de son enfant.

Et puis on m'a donné un petit coup de pied, on m'a envoyé jusqu'ici pour vous conter ce petit mensonge.

Dr LOUIS JANVIER, *(d'Haïti).*

Digitized by Google

FORMULETTES ET PRIÈRES POPULAIRES

(ILE DE BATZ)

Invocation au Soleil.

Heolik Doue, sao er bed!
Laka da dokik violet,
Lak da dokik war da benn,
A raok ma'z i da gabiten.

Petit soleil du bon Dieu, lève-toi dans le monde. — Mets ton petit chapeau violet, — Mets ton petit chapeau sur ta tête — Avant que tu ne deviennes capitaine.

Salutation en passant devant un cimetière.

Me ho salud, tud mud,
C'houi a zo bet gwechall tud,
Enn iliz hag er wered,
Hag el leac'h ma'z oc'h anterret.

Je vous salue, hommes muets, — Vous avez été autrefois des hommes — A l'église et au cimetière, — Et en tout lieu où vous êtes enterrés.

Salut en passant près d'une croix.

Me ho salud, kroaz vinniget,
C'houi ha hement kroaz zo er bed,
Ouz-hoc'h Jezus krucifiet.

Je vous salue, croix bénie, — Vous et toutes les croix du monde — Sur vous Jésus est crucifié.

Formulette de la pluie.

Glaoik Doue, tao atao!
Eat da vamm d'ar voden skao
Da zimezi da vab an nao;
Mab an nao ne ket dimèzet,
Ha glaoik Doue ne ket tavet.

Petite pluie du bon Dieu, cesse maintenant. — Ta mère est allée au buissson de sureau — Pour se marier au fils de la rivière; — Le

Digitized by Google

fils de la rivière ne s'est pas marié — Et la petite pluie du bon Dieu n'a pas cessé.

Prière des vieilles gens en mettant la pâte à lever.

En la disant on fait toujours une croix sur la farine avec le côté de la main.

E panen pa e go,
Er fourn pa vezo,
Sant Euzen r'hen gresko!

Levé ou non levé, — Dans le four quand il sera — Que Saint-Yves l'augmente.

Prière.

Benedicamus, mamm druezuz,
Pa rankomp mont d'ar varn dirak Jezuz!
Jezuz a varvaz da wener eneb ar glao hag an avel ien,
Evit hor prena ni pec'herien.
Er baradoz ema ar joausted,
An torchou koar allumet.
D'ar baradoz an hini a ielo.
Gant poan hag anhen he breno.
Hou-man tremenvan ar werc'hez.
An hini hi c'hanfe hag he lavarfe
Teir gweach bemdez,
Biken er mor nag er gwall
Nag e puns an ifern ne gouesfe,
Eun ene da Zoue a zelivrfe.

Benedicamus, mère de pitié, — Quand il nous faudra aller devant Jésus pour être jugés. — Jésus mourut le vendredi sous la pluie et le vent froid — Pour nous racheter, nous pécheurs. — Dans le paradis sont la joie, — Les torches de cire allumées. — Le paradis, celui qui y entrera avec peine et douleur l'achètera. — Ceci le trépas de la Vierge. — Celui qui le chanterait et le dirait — Trois fois le jour, — Jamais dans la mer ni dans le feu, — Ni dans le puits de l'enfer ne tomberait; — Une âme à Dieu il délivrerait.

G. MILIN.

Digitized by Google

LE TEMPLE DE SALOMON

LÉGENDE ARABE

Dans l'origine, il n'y avait que des terres labourées là où s'éleva la ville sainte de Jérusalem. Deux frères — deux Arabes — cultivaient en commun, sur le mont Moriah, le champ dont ils avaient hérité de leur père; l'aîné était marié et avait plusieurs enfants, l'autre vivait seul.

Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, en firent deux tas égaux qu'ils laissèrent sur le champ. Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié, eut une bonne pensée; il se dit à lui-même : « Mon frère a des enfants et une femme à nourrir, il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne; allons, prenons dans mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes; il ne s'en apercevra pas, et ne pourra ainsi les refuser. »

Et il fit comme il avait pensé.

La même nuit, l'autre se réveilla et dit à sa femme : « Mon frère est jeune, il vit sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues; il n'est pas juste que nous prenions du champ autant de gerbes que lui : levons-nous, allons et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes; il ne s'en apercevra pas demain, et ne pourra ainsi les refuser. »

Et ils firent comme ils avaient pensé.

Le lendemain, chacun des frères se rendit aux champs, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils. Ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige; ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite; mais, comme chacun portait au tas de son frère le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en route pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

Or, le lieu où une si bonne pensée était venue à la fois et si persévéremment à deux hommes, devait être une place agréable à Dieu : les hommes la choisirent, — par la volonté de Salomon, le sage des sages, — pour être une maison de Dieu, et le Seigneur daigna la consacrer.

A. CERTEUX

Cette légende, recueillie en Algérie, a plus particulièrement cours, nous a-t-on dit, chez les Khouan (frères) de l'ordre de Sidi Abd-el-Kader el-Djilani.

La secte de Sidi Abd-el-Kader el-Djilani est une des plus anciennes et des plus répandues, tant en Orient qu'en Afrique. Elle doit son nom à Sidi Abd-el-Kader, natif de Djilan, ou Gailan, en Perse, célèbre marabout, mort vers l'an 561 (1165-6 de J.-C.) à Bagdad. C'est dans cette ville qu'habite le *Khalifa*, supérieur de cette secte, dont l'origine remonte à Ali, et dérive du soufisme comme la plupart des autres. En Algérie, Sidi Abd-el-Kader est le patron des pauvres et des affligés qui sollicitent la charité en son nom. — A. C.

Digitized by Google

LA MORT DU BON DIEU

CONTES DE LA HAUTE-BRETAGNE

I

Il était une jeune fille de Plédéliac qui alla à la messe le vendredi saint. Quand elle rentra chez elle, elle se mit à pleurer, et dit à sa mère :

— Maman, tu ne sais pas, le Bon Dieu qui est mort ?

— Rêves-tu, pauvre diote ! lui répondit sa mère.

— Mais non, maman. C'est bien vrai qu'il est mort ; ils lui ont donné les prières ce matin,

— Ah ! s'écria alors la mère, nous avons fait une grande perte, mais lequel qui est mort : était-ce le gars ou bien le bonhomme ?

— Ils n'ont pas dit lequel, reprit la fille, mais je pense que c'était le bonhomme, car c'était le plus vieux. Mais qui est-ce qui commandera le ciel à présent que le pauvre bonhomme de bon Dieu est mort ?

— Apparemment, répondit la mère, ce sera son gars.

— Ah ! s'écria la fille, le gars est bien jeune, il s'abandonnera aux plaisirs et cela ne marchera pas aussi bien que quand son bonhomme de père vivait.

Et la bonne femme et la fille se mirent à se désoler, et si elles ne sont pas mortes, elles se désolent encore.

(Conté en 1881, par ISIDORE POULAIN, *de Pluduno).*

II

Il était une fois à Plédéliac une bonne femme qui avait un fils en âge de faire sa première communion, et elle l'envoyait tous les dimanches au catéchisme.

Un dimanche, M. le recteur lui demanda :

— Quel jour le bon Dieu est-il mort ?

— Est-ce qu'il est mort? répondit le petit garçon, je n'avais seulement pas entendu dire qu'il était malade.

— Mon garçon, dit le recteur, vous pouvez vous retirer, vous ne ferez pas votre communion cette année.

Le petit gars s'en alla en pleurant, et quand il arriva auprès de chez lui, il n'osait y rentrer. Sa mère qui le voyait tourner autour de la maison, lui dit :

— Mais tu as bien pleuré, mon pauvre Chéo ? — car à Plédéliac

Digitized by Google

on appelle Chéo tous ceux qui se nomment ailleurs Cho ou, si vous aimez mieux, François.

— Oui, répondit-il, M. le recteur m'a dit que je ne ferais pas de communion.

— Pourquoi donc, mon pauvre Chéo ?

— Parce que je ne savais pas que le bon Dieu était mort; vous auriez dû me le dire.

— Bonne foi de conscience, répondit la bonne femme, je n'en savais rien non plus.

Et à l'instant elle se rendit au presbytère :

— C'est comme cela, M. le recteur, dit-elle, que vous avez dit à mon gars Chéo qu'il ne ferait pas de communion. Depuis qu'il est chez nous, il ne fait qu'en *braire* (pleurer).

— Quel Chéo ? demanda le recteur.

— C'est Chéo Hervé.

— Mais, reprit le recteur, il est aussi trop ignorant, votre garçon; je lui ai demandé quel jour le bon Dieu était mort, et il m'a répondu qu'il ne savait pas qu'il eût été malade.

— Ni moi non plus, dit la bonne femme, je n'en savais rien. Nous demeurons dans le fond des terres, et nous ne sommes pas aussi au courant des nouvelles que vous qui habitez le bourg, et lisez les journaux.

— Hé bien ! bonne femme, répondit le recteur, vous pouvez renvoyer votre garçon au cathéchisme, car l'an prochain il ne sera pas plus savant que maintenant.

(Conté en 1881, par FRANÇOIS MARQUER, *de Saint Cast).*

PAUL SÉBILLOT.

Quoique pour la plupart catholiques pratiquants, les paysans de la Haute-Bretagne prennent assez fréquemment de grandes libertés dans les récits où il est question du clergé, parfois même des sacrements. Les prêtres sont les héros de toute une série de fabliaux goguenards, parfois assez graveleux; j'en ai publié quelques-uns dans mes recueils, qui sont simplement plaisants. Ceux que l'auteur anonyme du Folk-Lore de la Haute-Bretagne a insérés dans le tome II de Κρυπτάδια sont plus épicés et rappellent par le ton les fabliaux du Moyen-Age, dont ils sont peut-être sortis : quant aux récits comiques qui se rapportent aux sacrements ou au catéchisme ils forment dans la *Littérature Orale de la Haute-Bretagne* la Série intitulée l'Esprit à la Campagne : la plaisanterie y est naive et point méchante. Il en est de même dans les deux petits contes qui précèdent.

Digitized by Google

LE PELOTON DE LAINE

LÉGENDE DE L'AUVERGNE

La mère Miette (Marie) du village de Maisse, était si avare, si avare, qu'elle aurait tondu un œuf.

Sa quenouille à la main, elle suivait ses vaches au champ de l'*Aubespi* (les beaux épis) quand elle trouva au milieu du chemin un gros peloton de laine, *couleur de la bête.*

Elle se baisse vivement pour le ramasser et si vite, si vite, qu'elle ne pense pas une minute à la fileuse qui l'a perdu.

Elle le voit déjà dans la vaste poche de son tablier qui s'ouvre toute grande comme pour le recevoir.

Cependant elle ne peut saisir le peloton. Il glisse, glisse devant elle, et la mère Miette, pour le prendre enfin, dépose en toute hâte sa quenouille au bord du chemin. Ses deux mains libres se tendent avidement vers le peloton poure saisir. Mais non; il glisse encore, il glisse toujours!

La mère Miette oublie sa quenouille au bord du chemin, ses deux belles vaches qui, par habitude, s'en vont toutes seules tranquillement au pacage et la voilà courant comme une folle après le peloton qui fuit devant elle. Pareil à un feu follet, tantôt il la poursuit, tantôt il la précède; mais il lui échappe toujours.

Elle franchit haletante, les prairies du hameau, elle monte sans s'en apercevoir la côte de Châtel-Guizon; elle paraît vouloir suivre le mystérieux peloton de laine au bout du monde.

Enfin, elle réussit à saisir non pas le peloton, mais le brin de laine qu'il entraîne.

Elle se met à le tourner sur ses doigts d'abord, et peu à peu se forme un magnifique peloton.

L'autre peloton ne diminue point, et il court, il court toujours, attirant à lui la vieille mère Miette.

Elle, elle est contente; elle tient, non plus dans ses mains, mais dans ses bras, un énorme peloton de laine : elle en fera faire une veste et des *bradzes* (pantalons) pour son homme, une jupe pour elle, elle vendra le reste... C'est une fortune! elle ne sent pas la fatigue. Et bientôt elle ne peut plus tourner le brin de laine autour du peloton, tant celui-ci est devenu gros.

Elle en a du chagrin, mais il faut se résigner à rompre le fil,

C'est ce que fait Miette en poussant un soupir de regret!

Mais tout à coup le peloton, qu'elle a tant convoité, disparaît dans un bond fantastique, et en même temps ce beau peloton de laine qu'elle avait obtenu avec tant de peine, s'échappe de ses bras malgré ses efforts pour le retenir.

Digitized by Google

Et voilà la vieille courant de nouveau après le peloton! Elle saisit encore le brin de laine.

Vingt fois elle recommença le même labeur, vingt fois il eut le même résultat.

On la vit le même jour à Mont-Redon, à Chastres, à Oursières, partout, échevelée, hors d'haleine, exténuée, courant toujours après un peloton qu'elle dévidait fiévreusement.

Son homme trouva les deux belles vaches à l'Aubespi, la quenouille au bord du chemin, mais pareille au Juif-Errant, la vieille mère Miette n'arrêta plus sa course, et elle court encore.

Quand vous trouverez des pelotons de laine, *couleur de la bête*, ramassez-les; mais avec l'intention de les rendre aux fileuses qui les ont perdus.

CÉLINE MAZIER.

Ce récit n'est pas d'une forme rigoureusement populaire : il nous a paru assez intéressant pour trouver place ici. On remarquera qu'il se termine par une moralité. Plusieurs autres contes de l'Auvergne que nous publierons prochainement ont aussi, au lieu d'une formule finale plaisante, une phrase qui contient un précepte de conduite ou de sagesse. (R)

DEVINETTES RUSSES

Un champ qui n'a jamais été mesuré, des brebis qu'on n'a jamais comptées, un berger cornu?

— Le ciel, les étoiles, la lune.

Un tas de petits pois s'est répandu sur cent routes, personne ne les ramasse : ni le tzar, ni la tzaritza *(tzarine)*, ni la rose jeune fille, ni le blanc poisson?

— Les étoiles.

Qu'est-ce qui est plus haut que la forêt, plus beau que la lumière?

— Le soleil.

La sœur va en visite chez le frère, mais lui se dérobe à sa sœur?

— Le soleil et la lune.

Un oiseau a secoué son aile et d'une de ses plumes a couvert le monde?

— La nuit.

Digitized by Google

Qui vole sans avoir d'ailes, court sans avoir de pieds?
— Le nuage.

Personne ne me voit, mais, par contre, tout le monde m'entend; tout le monde peut voir ma fidèle compagne, mais personne ne l'entend?
— Le tonnerre et l'éclair.

On me demande souvent, on m'attend; dès que je me montre, on commence à se cacher?
— La pluie.

Un petit-oncle (1) qui construit un pont sans se servir de hache ni de couteau?
— Le *gel*.

Je suis petit comme un grain de sable, mais je couvre la terre; je suis fait d'eau et je descends du ciel, je m'étends comme du duvet sur les champs, je brille comme un diamant aux rayons du soleil?
— La neige.

Qui chauffe en hiver, fond au printemps, meurt en été, renaît en automne?
— La neige.

Qui arrive à tire d'aile vers le soir, passe la nuit sur terre, et s'envole le matin au ciel?
— La rosée.

Qui est sans bras, sans pieds, et pourtant ouvre les portes?
— Le vent.

Qui vit sans avoir de corps, parle sans avoir de langue, qui n'est vu de personne et que tout le monde peut entendre?
— L'écho.

C'est rond, bossué, poilu tout autour, survient-il un malheur, il en sort de l'eau?
— L'œil.

(1) Nom d'amitié.

Digitized by Google

Deux frères vivent ensemble séparés par un sentier sans se voir jamais?

— Les yeux.

Deux mères ont chacune cinq fils qui ont tous le même nom?

— Les mains, les doigts.

La bourgade est pleine de monde : mais les coqs n'y chantent jamais et les gens ne se lèvent pas?

— Un cimetière.

Je me suis étendue tout de long; si je me levais, j'atteindrais le ciel; si j'avais des mains j'attraperais le voleur; si j'avais une bouche et des yeux, je pourrais tout raconter?

— La route.

Traduit du russe par LÉON SICHLER.

L'HIRONDELLE ET LA SOURIS

LÉGENDE BRETONNE

Un jour, — il y a bien, bien longtemps de cela, — une hirondelle qui avait été longtemps malade, était en train de couver ses œufs, dans son nid, construit au haut d'une vieille cheminée abandonnée. L'été était déjà avancé et les blés étaient mûrs.

Une souris, qui s'était égarée, vint montrer son museau à la porte du nid : elle cherchait un trou pour y passer la nuit.

— Voulez-vous, ma bonne dame, dit-elle à l'hirondelle, me laisser passer la nuit chez vous? C'est aujourd'hui le sabbat, et j'ai bien peur des chats.

— Je le veux bien, répondit l'hirondelle; mais à une condition : c'est que vous m'aidiez pendant trois jours à couver mes œufs. Mon mari m'a abandonnée; je suis bien faible; j'ai faim, et je n'ai personne pour m'apporter à manger. Vous couverez à ma place pendant que j'irai chercher ma vie. Je vous nourrirai pour votre peine, et je vous apporterai de beaux épis de froment. »

Trois jours durant la petite souris couva les œufs, pendant que l'hirondelle allait aux provisions.

La souris partie, voilà les petits éclos. Mais quels monstres! ils étaient couverts de poils au lieu de plumes; ils avaient une tête et un corps de souris avec des oreilles, et des ailes crochues comme le diable.

Digitized by Google

La mère tomba malade et mourut bientôt de chagrin. On lui fit un bel enterrement à Tréguier, et il faisait beau voir qu'elle était bien aimée et regrettée, tant il y avait d'hirondelles venues de tout le pays, de Paimpol à Guingamp et à Lannion. L'église en était toute noire.

Elles pleurèrent beaucoup le malheur de leur pauvre sœur, et avant de partir, la reine des hirondelles fit enfermer les pauvres orphelins dans le cloître de Tréguier, et leur défendit, sous peine de la vie, de ne jamais sortir à la lumière du soleil. Elle défendit aussi aux hirondelles de bâtir à l'avenir leurs nids dans les cheminées.

Voilà pourquoi, à Tréguier et dans tout le pays Trécorrois, les chauves-souris ne sortent pas le jour et pourquoi les hirondelles bâtissent leurs nids aux fenêtres.

(Raconté par un vieux cantonnier de Pleubian, Y. Lecaër, mort il y a une quinzaine d'années.)

G. LE CALVEZ.

BIBLIOGRAPHIE

BOGOMIL KREK. — *Ljudska knjiznica. — Slovenske narodne pravljice in propovedke.* — Bibliothèque pour le peuple. Contes et traditions populaires slovènes. — Marburg [Maribor] en Styrie. L. Hordès, 1re année. Nos 13 et 14, 1885.

Ces deux intéressants petits fascicules contiennent : l'un vingt-sept contes, l'autre treize, dont le dernier est traduit de l'allemand de M. Wilhelm Hauff. Plusieurs personnes ont contribué à ce recueil. Dans sa courte préface M. B. Krek cite près de dix-huit noms. Cet ouvrage renferme de curieux renseignements sur les mœurs, les croyances, et la mythologie populaire de ce pays si peu connu en France. On remarque plus particulièrement dans le premier volume : des contes sur les plantes et les bêtes; de courtes légendes de saints parmi lesquels nous relevons les noms locaux de Sainte Mariette et de Saint Til; des contes sur Pavliha, qu'on peut traduire par Gros-Paul, sorte de Jean le Diot; un conte sur la vieille ville de Vinitza près Varazdine; une légende très particulière intitulée « le roi Mathieu n'est pas mort. » — Ce roi n'est autre que Mathias Corvinus, roi de Hongrie. [Cette légende a son pendant chez les Serbes : pour eux c'est Marko Kralevitsch qui n'est pas mort.] Pour terminer le volume : un conte sur le Kourante, qui est une sorte de Croquemitaine.

Dans le second volume on trouve des contes sur les maràtres, [comme dans le premier], des contes météoroliques; « L'amour malheureux » est l'histoire de deux amants empêchés de s'aimer pendant leur vie; sur leurs tombes poussent des fleurs qui se cherchent et s'enlacent. Mais ce qui domine ce sont les contes sur les fées du pays sous leurs différents noms : *vilas*, les fées serbes, sortes d'ondines; *Rajenic*, les vilas slovènes, *Kacà*, génies domestiques, *Oje*, sortes de *Kacà* qui s'en distinguent par leur forme, — longues comme des rateaux, dit le conte — et par leur séjour : elles logent sous la cheminée.

LEITE DE VASCONCELLOS. — *Romanceiro portuguez.* Lisbonne, David Corazzi, 1886, p. in-12 de 62 p. [prix 50 reis.]

Digitized by Google

Ce recueil fait partie d'une collection de livres à l'usage du peuple, qui compte déjà 121 volumes. Dans une substantielle introduction, l'auteur s'occupe de l'antiquité des chants populaires portugais, de leur origine, de leur mode de transmission, de leur versification, et des interpolations qui y ont été faites. Elle se termine par la bibliographie des livres portugais ou étrangers qui contiennent des « romances. » Celles auxquelles M. L. a donné place dans son recueil sont au nombre de quarante-trois. Une grande partie sont des chansons d'amour; il y en a de fort jolies, et qui éveillent des comparaisons avec nos propres chansons populaires. M. L. a pris soin de citer ses sources; quelques-unes de ces pièces sont inédites et ont été recueillies par lui.

René Basset. — *Notes de lexicographie berbère* [extrait du Journal asiatique, Imprimerie Nationale, 1886, in-8° de 88 p. [en vente chez Ernest Leroux.]

La fin de cette précieuse contribution à l'étude de l'idiome berbère contient quelques traditions; deux se rapportent aux génies des sources, qui sont représentés comme des femmes analogues à nos fées. D'autres parlent des chercheurs de trésors et des mésaventures qui leur arrivent. L'auteur, dans quelques notes intéressantes, a rapproché ces légendes de leurs similaires aryens ou sémites.

Giuseppe Pitrè. — *Il pesce d'April.* Palerme, 1886, petit in-12 de 16 pages [tiré à 100 exemplaires].

Dans cette curieuse esquisse sur le poisson d'Avril, M. Pitrè constate que cette farce est d'importation récente en Sicile, et que son usage, qui ne remonte guère qu'à une trentaine d'années, est resté limité parmi les personnes de la classe moyenne, et n'a pas encore pénétré dans le peuple. A Gênes et dans le reste de l'Italie, la popularité du « poisson » est constatée par des dictons. Toutefois ce n'est pas une farce indigène : elle vient de France. On la retrouve dans toute l'Europe, sauf en Espagne et en Portugal; mais elle est surtout connue en France, en Belgique, en Allemagne et en Angleterre; en Russie elle est d'importation germanique. Pour M. P. qui résume deux légendes relatives à l'origine de cette farce, elle remonte pour le moins au XVI° siècle, et elle a pris naissance en France, d'où elle s'est répandue dans le reste de l'Europe. Le Poisson d'Avril a un équivalent dans l'Allelluja de plusieurs provinces d'Italie; et en particulier de la Sicile. Le matin du samedi saint, qui tombe presque toujours en Avril, on tâche de trouver quelque personne simple, à qui l'on persuade d'aller chercher la clé de l'Alleluia, [d'autres disent celle du Saint-Sépulcre]. M. P. cite encore plusieurs autres exemples « d'attrapes » qui ont lieu à la même époque dans les diverses provinces d'Italie.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archiv fur das Studium der neuern Sprachen und Literaturen. T. LXXV. — Volksage und Volksglaube. *W. Schwartz.* (Etude sur la légende et la croyance populaires.)

Bulletin de la Société scientifique etc. de la Corrèze. T. VII 4e livraison 1885. — Proverbes bas-limousins. *J. B. Champeval.*

Courrier français, 25 avril. — Les cloches allant à Rome (dessin de *Henri Pille.*)

Digitized by Google

Englische studien herausgegeben von E. Kolbing. T. IX p. 240. — Die Erzahlung von der Wiege. *H. Varnagehn.* (Le conte du Bailli de Chaucer).

Journal des Savants. Mars. — La chanson populaire du frère mort. *Jules Girard.* (Etude sur cette chanson, qui a inspiré la Ballade de Lénore, et à laquelle MM. Psichari et Politis ont tout récemment consacré chacun une monographie).

Magazin für die Literatur des In und Auslandes 1886 col. 205 (Conte géorgien du XVIIe siècle analogue au poème de Schiller.) « Gang nach dem Eisenhammer? »*Arthur Leist.* Woher stammt der Vorwort zu Schillers.

Mélusine. 5 avril. — Mœurs et usages de la Haute-Bretagne. — La Mort et les Revenants en Haute-Bretagne. *L. Decombe.* — Chansons populaires de la Basse-Bretagne. *E. Rolland.* (2 chansons). — Devinettes de la météorologie. *H. Gaidoz.* — Une prétendue inscription contre les loups-garous. (Examen critique de l'inscription donnée dans le 1er numéro de la Revue des Traditions populaires.) — Croyances et superstitions indiennes. *Albert S. Gatschel.* — La théorie max-mullérienne en Angleterre.

Monde illustré. 3 avril — Le Carnaval à Saint Claude. (Un dessin représente une scène intitulée les Soufflcurs; d'après le texte explicatif, c'est une procession de masques qui parcourt les rues, se livrant à des ébats grotesques. Ils sont armés de soufflets et insufflent de la cendre à ceux qui ne sont pas assez lestes pour les éviter. Cette cérémonie grotesque remonterait à une époque assez ancienne; jadis les Pères Capucins recueillaient les cendres répandues dans leur église le mercredi des Cendres, les introduisaient dans des soufflets, et se répandaient par la ville, soufflant sur les maisons dans lesquelles le Carnaval avait été fêté.)

Revue d'Anthropologie, 15 avril. — Le Folk-lore, les Traditions populaires et l'Ethnographie légendaire. *Paul Sébillot.* (classification et étude succincte des principaux éléments du F.-L; à la fin bibliographie des ouvrages français que doivent connaître ceux qui s'occupent sérieusement de ces études).

Revue d'Ethnographie. — janvier — février. — La langue bretonne Limites et statistique. *Paul Sébillot.* (Cet article est accompagné de 6 cartes; on y trouve la limite des deux langues, celle des dialectes, et des renseignements sur les colonies bretonnes en France, et sur les Celtes qui habitent les pays d'outre-mer. Le nombre approximatif des Celtisants s'élevant à 3.906.000) — Les vêtements, les parures et les tatouages des Papouas. *Otto Finsk.* (Détails très intéressants sur les costumes, accompagnés de planches.) — Notes ethnographiques recueillies dans le Haut-Sénégal. *Dr Bellamy.* (Détails sur la sorcellerie, le culte des arbres et les cérémonies funèbres.)

Revue Savoisienne. Mars 1886. Coutumes de la Maurienne. *Ph. Vulliermet.* (Note sur une cérémonie d'émancipation usitée au siècle dernier.)

Le Temps, 30 mars. — Chronique musicale. *Weber.* (A propos de la chanson haïtienne parue dans notre premier numéro, M. W. fait d'intéressantes remarques sur la musique des peuples peu avancés en évolution musicale.)

Zeitschrift für deutsches Alterthum. T. XXX p. 88. Ein Wundsegen *Dürniorth.* (Remèdes ou formule pour guérir les plaies.)

Zeitschrift für Neufranzosische Sprache und Literatur. T. VIII Supplémentenheft 3. p. 96. Ein franzosisches Volsklied aus der Gegend von Peronne. *E. Stengel.* (Chanson française du XVIe siècle, publiée d'après un manuscrit de Cassel; elle commence ainsi : Il y avoit une dame qui aymoit par amour.)

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Les chansons populaires de l'Europe.* — L'an dernier, un concert de chansons françaises avait obtenu un réel succès au Cercle Saint Simon. Le 1er avril, le cercle, si hospitalier pour les amis des traditions populaires, prêtait sa salle de Conférences pour une audition de chansons populaires de l'Europe. Le programme comprenait des airs empruntés aux pays suivants : la France, les pays Celtiques, la Russie, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie et la Grèce — un tour de l'Europe en chansons.

M. Gaston Paris a ouvert la séance en indiquant le but de la soirée; puis l'organisateur, M. Quellien a, à plusieurs reprises, présenté au public une analyse des morceaux qui allaient être exécutés. La chanson vraiment épique du « Roi Loys » a inauguré la soirée. C'est elle qui a eu certainement le plus grand succès. On a ensuite chanté une chanson et un chœur du pays de Galles, que M. de Sivry accompagnait sur le crwth, instrument national des Gallois. Le Paradis, recueilli par M. Bourgault-Ducoudray et accompagné par lui, la légende de Saint Julien, recueillie par M. Quellien, ont montré que la musique bretonne était aussi fort intéressante. Mademoiselle Ducasse et ses gracieuses élèves mesdemoiselles Bérot, Nocenzo, Tesselsky, Homburger, Rouget MM. Viterbo et Peloga ont été justement applaudis pour leur interprétation de ces chants populaires.

*** *Le couteau révélateur.* — Dans le récent procès d'Elodie Ménétret qui s'est déroulé devant la Cour d'Assises de la Seine, on a raconté qu'un jour le neveu de l'accusée fit tourner un couteau dont il tâchait de faire la pointe s'arrêter du côté où il présumait que se trouvait le cadavre de la victime; l'accusée, qui était très fanatique, s'en montra troublée. En plusieurs provinces de France existe encore la superstition de faire tourner les couteaux pour savoir qui, parmi les personnes présentes, mourra le premier, qui se mariera le premier.

*** *Le bâton d'ostracisme.* — D'après le « Journal Barral » cité par la *France* du 13 avril, dans le Valais, quand un habitant avait des ennemis, qu'on le croyait traître envers la patrie, et qu'on voulait le forcer à quitter le pays, une massue garnie de clous était plantée devant sa maison. Ce signe valait une sentence; il avertissait le Valaisien qu'il ne lui restait que peu de temps pour régler ses affaires, et s'éloigner. S'il tardait, ceux qui avaient enfoncé les clous s'assemblaient et dévastaient sa maison de fond en comble. Cet usage subsistait encore à la fin du XVIIIe siècle.

*** *Charmes contre le serpent.* — Récemment, dans la Loire, un vigneron approcha un serpent de ses lèvres, en prétendant que, s'il récitait certaines prières, il ne courrait aucun danger. Il serait intéressant de connaître les prières usitées dans quelques contrées de France pour « charmer » les reptiles et les rendre inoffensifs.

*** *Assemblée générale de la Société.* La première Assemblée générale a eu lieu le 21 Avril au Cercle Saint Simon, sous la présidence de M. Ch. Ploix. Après un compte-rendu de la situation de la Société et des travaux de la Commission d'organisation fait par M. Paul Sébillot, la plupart des statuts provisoires sont adoptés, MM. L. Brueyre, H. Carnoy, Certeux, Ch. Ploix, N. Quellien, Paul Sébillot, Gabriel Vicaire, sont élus pour donner aux statuts une rédaction définitive.

La seconde Assemblée générale aura lieu le 24 Mai.

Le gérant : P. SÉBILLOT.

MONTÉVRAIN (S. ET M.). — ÉCOLE TYPOGRAPHIQUE DES PUPILLES DE LA SEINE.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 5. — 25 Mai 1886.

DICTONS SUR LES MOIS

MAI

LE GENTIL, LE JOLI, LE FLEURI

Lou mes de may
Es fresc et gay.
Le mois de mai — Est frais et gai.
Aveyron. — VAYSSIER.

Froid Mai et chaud Juin
Donnent pain et vin.
LEROUX DE LINCY.

Frais Mai, caud Juin,
Donnent bon pain et bon vin.
Picardie. — CORBLET.

Mai chaud
Remplit la cave et le porteau (la grange).
Berry. — LAISNEL DE LA SALLE.

Quand il tonne en Mai
Les vaches ont du lait.
Haute-Saône. — ROLLAND.

Que Mai vèsse
Et Jun cèsse.
Qu'il pleuve en Mai — Et qu'il cesse de pleuvoir en Juin.
Rouergue. — MISTRAL.

Abrieu plouvignous
Mai ventous,
An frutuous.
Nice. — TOSELLI.

En Mai
Blé et vin nait.
HILAIRE LE GAI.

Ech mois d'Mai
Jamois n'sen vo sans épi de blé.
Picardie. — *Com. de* M. CARNOY.

Da viz Mae
'Lamm ar segal dreist ar chae.
Au mois de Mai — Le seigle saute par dessus la haie.
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Mai bladejo
Jun fenego.
Mai fait le blé — Juin fane le foin.
Provence. — MISTRAL.

Meurs e skoulm,
Ebrel e vodenn,
Mae e bleunvenn,
Even e greunenn
Gouere e gwastel wenn.
En Mars le nœud — En Avril la touffe, — En Mai la fleur, — En Juin le grain, — En Juillet le blanc gâteau (de seigle).
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Digitized by Google

E miz Mae
Kanab mae.
Au mois de Mai — Du chanvre gai.
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Pa vo barvou kelvez e miz Mae
Kalon ann ijuler a zo gae.
Quand coudrier a barbe en Mai — Le cœur de l'enjôleur est gai.
Basse-Bretagne — SAUVÉ.

De bello femo e flour de Mai
En un jour la beùta s'envai.
De belle femme et de fleur de Mai — En un jour la beauté s'en va.
Provence — MISTRAL.

Bleun en Abril, feurm e Mae,
Euz ar re-ze e kargimp hon zae.
Fleurs d'Avril en Mai nouées — De celles-là nous remplirons nos robes.
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Mai frequët
N'a que boquëts;
Juillët pës flapi
Baille lòs èpis.
Mai fringant — N'a que des fleurs; Juillet moins beau — Donne les épis.
Savoie. — CONSTANTIN.

Il ne sait ce que c'est que vendre vin
Qui de Mai n'attend la fin.
HILAIRE LE GAI.

Les gelées de Moué
Emportent le robinet.
(C'est-à-dire il n'y a pas de cidre).
Haute-Bretagne. — SÉBILLOT.

E miz Mae
Ar c'hezek a dol ho zae.
Au mois de Mai — Les chevaux jettent leur robe.
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Qu s'alãouji avan lou més de mãi
Sòou pa la fouyé qué fãi.
Quitter les vêtements d'hiver avant le mois de Mai — Est une imprudence qu'on peut payer cher.
Vaucluse. — BARJAVEL.

Da viz Mae,
Ar midisin a ve gae.
Au mois de Mai — Le médecin est gai.
Basse-Bretagne. — SAUVÉ.

Qui a la fièvre au mois de Mai
Est toute l'année sain et gai.
HILAIRE LE GAI.

P. S.

LE FOLK-LORE

DANS LES ILES BRITANNIQUES

I

Le terme Folk-Lore, contre lequel on a autrefois fait des objections, a été depuis trouvé si commode qu'il a été adopté universellement. Pour abréger le discours : « quatre ou cinq personnes, dit Fénélon, risquent modestement un nouveau mot, dans la conversation, d'autres le répètent par amour de la nouveauté, et bientôt il est à la mode. » Nous n'avons pas l'intention d'ennuyer le lecteur par quelque définition de cette étude, qui sera au reste à peu près expliquée par les divisions de notre article : Contes populaires, Ballades et Chants, Rimes et Formulettes;

Digitized by Google

Traditions écossaises, galloises et irlandaises; la Littérature du Folk-Lore.

Pour des causes diverses, l'Angleterre n'a pas de collection nationale de *contes populaires*. Les *Contes populaires de la Grande-Bretagne* de M. Loys Brueyre contiennent cent récits, dont 40 sont empruntés à l'Ecosse, 26 à l'Irlande, 8 à la Cornouaille, 1 au pays de Galles, 4 à l'île de Man, 2 aux îles Shetland. Les 19 qui restent sont anglais, et quelques-uns d'entre eux sont des fragments de peu d'importance.

Parmi les 26 *Fairy Tales* de Tabart, quatre contes seulement « Hop o'my Thumb », « Jack the Giant killer, « Tom Thumb », « Jack and the Beanstalk », sont anglais; les autres sont le plus souvent du français, ou des *Mille et une Nuits*.

Un petit nombre de contes anglais ont été recueillis dans ces dernières années. Le conte « Les Trois Têtes du Puits » se rapproche de «La Veillée dans le puits » publiée à la page 24 de cette Revue. Cette source lumineuse semble être la même que la fontaine des Trois Parques (Grèce), que le Puits lumineux du dimanche (Sunday's Well. Irlande), et que la Fontaine de Jeunesse, d'immortalité ou du temps. Plusieurs des récits du Leinster recueillis par Kennedy sont d'origine anglaise (par exemple, Open, open, green hill, and let the King's son in). Le sens critique de Wright (*Essais* II. 10) l'a fait porter un jugement analogue sur les récits de Croker.

L'Angleterre possède des précieuses légendes locales, souvent à base mythologique. Ainsi les trois sauts prodigieux du géant Bell correspondent aux trois enjambées de Vishnou (*Muir* IV. 117); aux trois sauts de Cù-Chulaind; et aux trois enjambées de Gargantua (*Sébillot* p. 184 etc.): n'est-ce pas le passage du temps à travers le passé, le présent et l'avenir?

Comparez la légende de Putney des églises (clochers?) bâties par deux sœurs qui avaient l'habitude de se renvoyer leur marteau l'une à l'autre; et la balle d'or que les deux géants de bronze de Virgile lançaient en avant et en arrière sur les portes de l'Est et de l'Ouest de Rome. Cette boule d'or peut être le soleil ballotté entre le Jour et la Nuit. Notre opinion actuelle sur les géants comme Bell (cloche), Gargantua, et Talus, est que ce sont des géants qui représentent le temps. (cf. nos articles *Times*, mars 1885. *The Antiquary*, octobre 1885.)

Il y a un côté obscur des mythes, sur lequel nous ne voulons pas trop insister, — les récits sur les astres — que nous avons examinés dans un travail inachevé dans la *Revue Celtique*. Les contes de Peau d'ours, Thumbling, et Peau d'âne me semblent être en relation avec la Grande Ourse (*Mélusine* II. 69 n.) Artus ou Arturus a une parenté stellaire : et le nom de « Jack and his Wagon » (Jack et son Chariot, cf. le Char Poucet), que nous avons trouvé dans le comté de Buckingham, suppose un conte sidéral.

Digitized by Google

II

Les *Ballades* nationales sont souvent très anciennes. « The Jew's Daughter (la Fille du Juif) » l'histoire de l'enfant de Lincoln assassiné, puis ressuscité dans un Puits, rappelle Tommelin et sa fontaine, et un « enfant resplendissant » (radiant boy) aperçu dans la Source du Dimanche (Sunday's Well), enterré sous le beffroi, et ressuscité tous les sept ans. Ces mythes, et ceux de Pélops et de Médée qui y sont apparentés, nous semblent se rapporter à la mort et à la renaissance de quelque période de temps, la semaine par exemple.

Nous rapprocherions volontiers la Fille du Juif du Juif boiteux (c'est-à-dire le Temps boiteux) des Almanachs français (NISARD I. 84), de l'immortel Juif Errant (ailleurs Courant), de la vieille Cailleach Bhéarach et son rajeunissement septennal dans une fontaine, de « Mrs. Ellis » (l'Elli, l'Eld de l'Edda?) dont la source qu'elle fait couler fit le lac d'Ellesmere.

L'Angleterre est peut-être le pays le plus riche en rimes enfantines, ou, ainsi qu'on les a appelées, en *Nursery rhymes* (Rimes de nourrice).

> Little King Boggen he built a fine hall,
> Pie-crust and pastry-crust that was the wall, etc.

Le petit roi Boggen a bâti une belle maison. — La croûte de tourte et la pâtisserie en formaient les murailles, etc.

Cette description satirique du *latrina* rappelle la Vision de Mac Conglinne, un ancien petit livre irlandais dont O'Curry a fait une traduction (elle figurait à la vente Toddienne en 1869), et un autre a été publiée par M. Hennessy. L'éditeur de *Leabhar Breac* le compare à « Carnage et Carême. » Dans tous ces cas, la satire semble viser la gloutonnerie.

Une classe importante de rimes est en rapport avec le Calendrier. « Barnaby Bright, — The longest day and the shortest night (Barnabé brillant, — le plus long jour et la plus courte nuit : cf. le Français : Saint Barnabé, — Le plus long jour de l'été, 11 Juin). « Tom Thumb » est-il un nom de Calendrier, du jour le plus court, Saint Thomas (1)? Nous pensons que cette conception est reconnaissable dans les contes populaires, tels que Kurt Steffan (Étienne le Court), Shortboots (Courtes Bottes) qui devait revenir avec des fourrures, etc. La mythique « Long Meg » rappelle Sainte Marguerite (10 Juin).

> Thomas of Didymus, hard of belief,
> Sold his wife for a pound of beef.

(Thomas de Didyme, de croyance difficile — Vendit sa femme pour une livre de bœuf).

1. Selon un charme contre le mal de dents dans le *Leabhar Breac* (177) c'était son pouce que mit S. Thomas dans le flanc de Notre Seigneur.

Digitized by Google

La livre de chair du Juif de Venise semble appartenir au cycle du Juif Errant ou du Temps. On peut aussi y comparer la bosse ajoutée ou enlevée par les « Bonnes gens » ou par les Trois Fées, chantant la ballade de la semaine et dansant la ronde du temps (*Mélusine* I. 241).

Les fées irlandaises passent une nuit à peser et à repeser un homme. Dans le *Summer's Last Will* (1600), Solstitium entre « comme un ermite âgé qui porte une paire de balances avec un sablier dans chacune d'elles: l'un des sabliers est blanc et l'autre noir. » On peut y ajouter le pavillon en échiquier du « vieux Robin Hood » et le bariolé Robin Good-fellow. Tout cela fait penser que la « livre de bœuf » *peut* se rapporter à la croissance du jour à partir du solstice, vers la Saint Thomas (21 décembre).

Si quelque chose comme une nouvelle mythologie est nécessaire, elle devra, nous le supposons, s'intéresser aux mythes du Temps. « Tommy Two shoes » peut être comparé aux deux pieds qui s'appuient sur la tortue du monde, — peut-être l'image de la marche du jour et de la nuit, — que l'on voit sur un bronze ancien et grossier gravé par Moor.

—

Les formulettes anglaises et germaniques se correspondent exactement : « This is the House that Jack built (C'est la maison que Jack a bâtie); Das ist das Haus vom holzernen Mannel. » — The cow she sat by the fire and spun (La vache s'assit près du feu et fila); De Koh de seet bi't Füür un spunn (Oldenbourg).

Des jeux et des rimes comme « Husho, we'll all fall down together (Husho, nous tomberons tous ensemble) et l'allemand. « Es regnet auf der Brücke, Madchen, hole Wasser... Es sind der'Kinder dreie... Und wenn der Kessel ummefallt : so fall'n wir allzusammen..., Husch, Husch, Husch; » dans lesquels les jeunes filles se renversent, rappellent les danses pour la pluie des tribus africaines. M. Rowley (p. 17) en vit une chez les Manganja, dans laquelle, pour représenter la pluie, la prêtresse et le peuple tombaient sur le dos.

On peut ici mentionner comme peut-être analogue l'ancienne danse irlandaise, The Twisting of the Rope (Le tressement de la Corde) aussi bien qu'un jeu (le « Dump » anglais), dans lequel les joueurs placent leurs poings l'un sur l'autre. La formule initiale est : « Where's the milk that was in that? (Où est le lait qui était dans cela), » et elle est suivie d'une série qui n'est pas bien différente du « Lait de Madame, » ou de « Tricote. » La série irlandaise finit par : « Where's the white horse? — He's in the wood. (Où est le cheval blanc? — Dans le bois). — Where's, etc. The little hatchet ate it. Where's, etc. — The big hatchet ate it — Where's the big hatchet? — Between the sky and the ground. (Où est le bois? — La petite hachette l'a coupé. — Où est la petite hachette? — La

Digitized by Google

grande l'a mangée. — Où est la grande hachette? — Entre le ciel et la terre). Ici le « lait » peut vouloir dire la pluie, comme dans les formulettes allemandes de la pluie. (Et ragent Melk un Stuten etc). Le nom du jeu *Ceann-a'-stàca* (Tête de la meule ou de la pile), est presque le même que Cenn cruaich (tête de la pile), le nom que portait l'ancien dieu indigène Crom.

III

Le *Folk-Lore de l'Écosse* est souvent d'un grand intérêt. Nous nous contenterons pourtant d'une simple allusion au lutin Main Rouge (Lamh-dearg), à Michel Scott, et au serpent blanc tricéphale, ainsi qu'aux dictons de clans, à apparences totémiques, comme : « Mac Arthur from the alder root » Mac Arthur de la racine d'aune, « Sandy Campbell » (le cochon); « la race des Renards », Clann Mhartainn.

Pourquoi les Tylwyth Teg sont-ils « Les vieux elfes du cotillon bleu? » Peut-être parce que les elfes nus étaient couverts seulement par le ciel bleu. Un proverbe du comté de Buckingham parle du temps où Adam était petit garçon et portait des culottes bleues. (When Adam was a little boy and wore blue breeches).

Un conte du type primitif est celui des deux puissants taureaux, les Ychain Bannog, qui tirent *l'arane* du lac. Le mythe de Maui pêchant Manihiki se présente ici de lui-même. Les deux taureaux merveilleux sont-ils le Jour et la Nuit?

—

Les traditions *irlandaises*, les anciennes comme les modernes, présentent souvent cette empreinte primitive. Telle est la légende du bœuf à une corne tué par Oisin (Ossian) près du Rocher de Cashel. Telle est aussi la description suivante de l'Antéchrist (*Leabhar Breac* 202) : « Pour l'Antéchrist, c'est une personne qui naîtra à la fin du monde. Sa propre sœur sera sa mère (1). Un buisson gris sera juste au milieu de son front; un seul œil regardera de sa tête au milieu de ce buisson. Un seul sourcil sur celui qui ira d'une oreille à l'autre. La sauvagerie se montrera dans son œil. Son corps sera tout plat. Les pieds seront tout d'une pièce plate. Il arrache les arbres par les racines, enfonce leurs cimes dans la terre, et la base en l'air, et fait pousser des feuilles et des fruits sur les racines et les bases des arbres.

« Il fera de l'or et de l'argent avec la fiente des chevaux, des chameaux, et avec des objets de nulle valeur. Il sèmera l'incrédulité par le monde. L'eau ne le noiera pas, le feu ne le brûlera pas, et le fer ne pourra l'atteindre. »

1. On trouve un épisode analogue dans la légende algonquine du *Cygne rouge*.

Digitized by Google

Le conte où le Mac Oc escroque au Dagda le burg, qu'il emprunte pendant un jour et une nuit, faisant ensuite que tout le temps est seulement la nuit et le jour, est en relation avec les fables de Cronus et Zeus, Vishnou et Bali. C'est évidemment un mythe du temps, peut-être il signifie la dépossession du Passé par le Présent. Une version de ce thème est « publiée, » sans traduction, dans le *Cath Finntràga* de M. Meyer; faute de place nous ne la reproduisons pas ici. Un des similaires de Mac Oc est « l'enfant immortel, un dieu des Fantis. »

—

Le mythe d'Yggdrasill a plusieurs parallèles irlandais; l'un d'eux est l'arbre sous-lacustrin, couvert d'un vêtement vert, sous lequel se tient une femme qui tricote (*Revue Celtique*-IV. 185), c'est-à-dire une Parque, qui poursuit le héros du conte. C'est presque une conception analogue à celle de Phérecyde, pour lequel la terre était un arbre ailé sur lequel Zeus avait mis un grand et beau vêtement. Cela semble être l'image de l'ordre du temps et de la nature, le vol montrant le vol du temps, et le voile étant peut-être l'image de l'avenir caché (cf. les figures d'Almanach NISARD. *Livres populaires* I. 86-89)

Parfois, comme dans le Petit Monde de Taliesin (*Revue Celtique* IV 447), cet arbre semble le microcosme de l'homme, une image de la vie humaine. Le *Voyage à Londres* de Grosley contient un curieux morceau de Folk-Lore : « Ayant été surpris dans une partie reculée de Londres par une violente averse, je me réfugiai sous le premier porche que je rencontrai. Alors un homme, ouvrant une porte, m'invita à entrer dans sa chambre. Cet homme était un quaker; la chambre était ornée d'une grande gravure qui paraissait ancienne et montrait beaucoup d'élégance : elle représentait un grand chêne; au milieu de ses feuilles, on voyait le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; des diables sciaient l'arbre par la racine, tous les vents de Nord soufflaient à la fois sur son sommet, et les bêtes sauvages semblaient attendre la chute de l'arbre, pour dévorer la colombe. Le maître du logis me dit que cette allégorie représentait l'état de l'âme pendant sa vie (éd. de Dublin 1772, III 123). »

Dans le livre arabe de *Calila et Dimna* nous trouvons ce même (tree of the chequers) arbre en échiquier, et le symbolisme en est clairement expliqué. Les deux rats, l'un noir, l'autre blanc (qui ne cessent de ronger l'arbre), ce sont le jour et la nuit dont la succession consume « la durée de notre vie » (De Sacy. *Mém.* p. 26.)

—

Dans une église à Horseleap, Westmeath, se voyait au 17e siècle la roue de Conall Cernach (*Mart. Dun.* XLIV).

Digitized by Google

Cette roue nous rappelle les roues des églises bretonnes décrites par M. Luzel. M. Gaidoz pense que « la roue est l'image du soleil. » Les mythes du soleil et du temps sont en relation étroite; mais la roue, svastika, triquetra, ou fylfote nous paraît un symbole de la marche du temps, de ses changements, de ses trois périodes, et et de sa fuite rapide. La maison qui tourne sur des pieds de poules dans les légendes russes de la Baba Yaga, les talons ailés d'Hermès et son caducée, la forme d'oiseau des trois Parques ou les femmes cygnes qu'on retrouve dans de si nombreux récits populaires, nous paraissent rentrer dans la même classe de conceptions.

Les « bonnes gens » (Good People) d'Irlande sont les *Sluagh Sidhe Thuatha De Danann.* Nous pensons que les Trois fameux De Danann répondent aux trois Parques à la *forma tricorporis umbrae* de Geryon, et à la triple divinité gauloise. Les trois Collas mythiques (cf. *colinn,* corps), y sont peut-être apparentés, aussi bien que les trois Morrigna. On a remarqué une curieuse ressemblance entre les figures galliques, telles que la divinité cornue aux jambes croisées (avec ses compagnons pour compléter la triade,) de l'autel trouvé à Reims en 1837, et les Bouddhas assis dans la même posture, tels que la figure de la caverne de Karly. Les cornes à huit branches du dieu gaulois et les sept têtes de quelques Bouddhas, à notre avis, se rapportent à la semaine, de même que les sept têtes que l'artiste hindou a données au cheval du soleil. Cu-Chulaind a sept pupilles à chaque œil, sept doigts, et sept orteils. L'opinion que les figures indiennes représentent parfois des divinités temporelles est encore suggérée par les cloches qui, en plusieurs images de bronze, les accompagnent.

IV

Les travaux de ODonovan, d'OCurry, de Crowe, et d'autres fournissent beaucoup de matériaux de valeur pour l'étude des traditions irlandaises; il en reste encore pourtant et probablement il en restera encore longtemps qui sont enfouis dans les manuscrits non traduits. Le livre de Fermoy, par exemple, qui est inédit, contient des traités mythologiques très curieux, et des romans importants ne sont pas traduits. Les Celtistes de nos jours sont assez zélés pour leurs études; mais ils sont généralement portés à ne pas toucher aux textes irlandais encore vierges, et à nous donner à la place des critiques, des rééditions, ou des histoires de Troie, d'Alexandre, d'Ulysse ou des Vies des Saints irlandais, pour lesquels les versions antérieures leur servent de guide. Pourtant la philologie pourra profiter grâce à cette méthode, où les erreurs ne sont pas faciles. Et parfois ces publications, comme la récente édition de la « Bataille de Ventry » présentent un certain intérêt, et quelque utilité.

En Angleterre, la littérature du Folk-Lore et de la Mythologie

Digitized by Google

est abondante. Si la Société de Folk-Lore n'a pas fait d'importantes découvertes nouvelles en Angleterre, elle a du moins publié une série de volumes utiles, et commencé plusieurs classifications des contes populaires. MM. Müller, Cox, Tylor, Spencer, Ralston, Clodd, Keary, Bradley, Brown et d'autres ont écrit sur ce sujet. Le professeur Müller et sir George Cox ont avancé des théories mythologiques, qui semblent maintenant être l'objet d'une méfiance presque générale. Pourtant leurs ouvrages, et d'autres que nous venons de nommer, contiennent certainement des matières du plus haut intérêt; mais la mythologie est entourée d'énigmes non résolues (à commencer par le Sphinx et Œdipe) et la valeur d'un nouveau livre sur ces sujets se mesure aux nouvelles explications plausibles qu'il donne ou à la clé qu'il en présente. Si nous adoptons ce criterium, nous ne voyons pas que les récents ouvrages anglais sur la Mythologie et le Folk-Lore puissent réclamer un rang particulièrement élevé.

Les chapitres de M. Tylor consacrés à la mythologie sont judicieux et originaux; ils contiennent quelques suggestions nouvelles, par exemple celles sur les mythes de la Gorgone, des Symplegades, etc; mais, à tout prendre, il n'aborde pas les difficultés bien connues.

M. Lang est en ce moment l'écrivain anglais qui s'occupe le plus fréquemment de ces matières. Il a été le premier à découvrir « l'humeur plaisante » du sujet. Il discute les conclusions communément adoptées, il montre que les mythologistes ne sont pas d'accord; et il semble être travaillé par une sorte de scepticisme evhéméristе en ce qui regarde l'existence de presque tous les mythes.

Ainsi il se refuse à reconnaître, comme l'ont fait M. Tylor et sir George Cox, un mythe de semaine dans le « Loup et les sept Chevreaux. » Kronos, pouvant à ses yeux, est un mythe évident du « Temps. » Cette illusion est si ancienne et si générale que — sans parler de Cicéron, de Plutarque, de Heyne et de Welcker — George Sand dans une de ses lettres parle, comme d'une opinion courante de Zeus comme d'un « fils du Temps » Pourtant nous n'avons, semble-t-il, « aucune idée de ce que signifie le mot Cronus » (*Academy* 27 février).

L'antique explication du scholiaste, qui satisfaisait Preller, et qui regarde Jason comme le « Guérisseur » (de ἰάομαι), semble assez saine (Jaso est la déesse de la santé): mais d'après M. Lang (*Custom and Myth.* 6) cette étymologie est « fantastique, précaire et contestée. » Ces vues, qu'on retrouve dans presque chaque coin de la littérature, attirent à l'occasion la critique. Un écrivain fait remarquer dans la *Revue Celtique* que le système ainsi présenté ne semble pas jusqu'ici découvrir quelque chose de bien nouveau. Ce critique les regarde naturellement comme « curieuses, et non tout à fait plausibles. » Un autre critique dans *the Academy* déclare que cette « nouvelle méthode »

Digitized by Google

forme un capital d'ignorance (makes capital out of nescience).

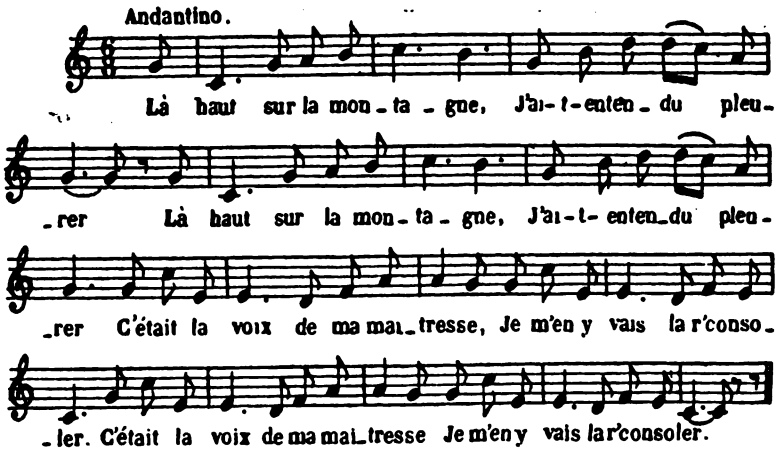
La vérité est qu'un peu de nouveauté manque à cette littérature. Le parallèle de Preller entre un mythe Maori et celui de Cronus, la comparaison de Bancroft entre Odin et Yehl, la remarque de Tylor sur le héros « Quelqu'un, » tout cela a figuré récemment comme des nouveautés philosophiques, et l'homme de paille de l'explication solaire est battu dans le *Saturday Review*, dans l'*Athenæum*, et les revues mensuelles avec des arguments dont la forme a à peine changé pendant les dix dernières années.

L'intéret porté au « Folk-Lore, » aux « Folk-Tales » etc., etc., en Angleterre semble être un peu languissant et superficiel. Le commun des lecteurs veut être amusé, et heureusement pour lui, on a découvert que ce sujet présente un côté plaisant. Un specimen de cette plaisanterie suffira pour les lecteurs des bords de la Seine. M. Pérès a écrit *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*; M. Tylor, dans la *Civilisation primitive* remarquait que l'histoire de César pouvait être transformée en mythe solaire. C'est en 1870 qu'un bel esprit de Dublin fut frappé de l'idée, — qu'il étendit sous le marteau à une longueur suffisante — de faire de M. Max Müller un mythe du soleil. En 1884, M. Gaidoz donna à cette production une nouvelle naissance dans le sein de *Mélusine*, sous le titre *Comme quoi M. Max Muller n'a jamais existé*. Il y a un mois ou deux ce fut le *Macmillan's Magazine* qui eut la bonne fortune de publier la piquante ironie du *Mythe de Gladstone dans la Mythologie post-chrétienne du professeur Bosch*. L'auteur de cette fantaisie, nous assure-t-on, a passé son flambeau aux mains d'un camarade spirituel, qui nourrit maintenant la joyeuseté moribonde à Oxford.

DAVID FITZGERALD.

Digitized by Google

LA-HAUT SUR LA MONTAGNE



— Là-haut, sur la montagne,
J'ai-t-'entendu pleurer.
C'était la voix de ma maitresse,
Et j' m'en y vais la r'consoler.

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?
— Ah! si j'y pleur', c'est de tendresse,
C'est pour vous avoir trop aimé.

— Aimer n'est point un crime,
Dieu ne le défend pas.
Il nous eut fait un cœur de pierre,
S'il eut voulu qu'on n' s'aimât pas.

— Les moutons, dans la plaine,
Sont en danger des loups :
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous somm's en danger de l'amour.

— Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs.
Et vous et moi, jolie bergère,
Nous n'y vivons que de langueur.

— Il y a dans ce monde
Trois chos's à désirer.
Y a le bon vin, la monnaie blanche
Et sa maitresse à son côté.

Cette chanson que j'ai recueillie à Pont-de-Veyle (arrondissement de Bourg), et dont j'ai trouvé de nombreuses variantes dans le département de l'Ain, notamment à Ambérieu et à Nantua, est bien connue dans tout le midi de la France. M. Ch. de Pomayrols m'en a communiqué une version, presque identique, originaire de l'Aveyron.

Sort-elle réellement du peuple? Oui, sans doute. Sa parfaite naïveté en fait foi. Mais elle ne doit pas remonter au-delà du XVIIIe siècle. Comme plusieurs des chants donnés par Gérard de Nerval, J. Bujeaud, Max Buchon, etc., elle appartient à ce qu'on pourrait appeler le *rococo* de l'art populaire. Décadence, soit. Mais charmante encore en son innocence afféterie.

GABRIEL VICAIRE.

Digitized by Google

DEUX FABLES SÉNÉGALAISES

Comme tous les peuples primitifs, les indigènes du Sénégal et du Soudan occidental ont de nombreuses légendes qu'ils se racontent entre eux durant les nuits splendides de leur pays, dans leurs jolis villages, sous le toit en nattes de paille, ou au campement du soir, lorsqu'ils s'en vont en caravanes chercher fortune dans de lointains pays.

Ce sont généralement les *griots* qui sont les dépositaires de ces légendes, de ces contes, de ces fables, dont beaucoup pourraient être placées entre un conte de Perrault ou une fable d'Ésope sans avoir trop à perdre à ce voisinage. Ils les racontent dans les fêtes publiques, souvent en chantant sur un rythme monotone et lent, ou dans de petites réunions intimes en s'accompagnant d'une guitare dont trois ou quatre notes, toujours les mêmes, constituent toute la musique. Les voyageurs ont eu beaucoup de tendance à représenter les griots des Noirs comme des espèces de parias, comme une caste infâme vouée au mépris et aux moqueries de tous. Je crois que cela n'est pas tout à fait exact. Les Noirs, dont l'état social, quoique très rudimentaire, est cependant beaucoup plus développé qu'on ne le croit généralement en Europe, sont extrêmement vaniteux. — Un voyageur qui les connaît bien, M. Paul Soleillet, les a fort justement comparés à nos ancêtres les Gaulois. Nul rapprochement ne me paraît plus juste, car ils ont de nos aïeux la bravoure, l'amour de la culture et de la fixité au sol, les arts primitifs, et aussi un esprit féodal et un orgueil démesuré. — La grande richesse du Noir du Soudan, race surtout agricole, c'est l'esclave, c'est le captif qu'on acquiert à la guerre; dans la considération accordée aux gens riches il faut généralement voir la considération qui s'attache au guerrier qui a fait beaucoup de prisonniers, c'est-à-dire beaucoup de serviteurs pour lui et sa famille. Dans ces conditions on comprend qu'il s'attache, non pas du mépris, mais une certaine déconsidération aux professions pacifiques qui semblent exclure l'esprit guerrier. Les forgerons et les tisserands, par exemple, sont encore dans un état d'infériorité marquée. Cela tient sans doute à ce que les premiers qui ont exercé ces professions étaient des esclaves attachés à des familles puissantes. Aujourd'hui beaucoup de forgerons et de tisserands sont libres, mais ils occupent toujours un rang inférieur dans la société indigène. Les griots qui n'exercent même pas une profession manuelle devaient naturellement être placés plus bas. Cependant beaucoup d'entre eux sont extrêmement riches et actuellement très considérés. Je pourrais citer l'exemple de Dogo Amady, de Bakel, l'un des plus riches propriétaires de cette

Digitized by Google

ville, qui est en relations d'amitié avec tous les chefs et les notables et chez lequel descendent tous les gens importants du Bondou, lorsqu'ils viennent à Bakel.

Quelle que soit d'ailleurs la situation sociale des griots au Soudan, ce sont des gens extrêmement précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, à la littérature, à l'ethnologie de leur pays. Ils y représentent les rapsodes de la Grèce, ce sont les trouvères et les troubadours des premiers temps du moyen-âge.

Le deuxième numéro de la Revue contient un conte presque identique à la fable du Bœuf, du Bouki et du lièvre, qu'on trouvera plus loin et qui a été recueilli chez les Peulhs.

Cette coïncidence vient à l'appui de la théorie qui fait venir de l'Inde, les Peulhs d'Afrique. Durant mes voyages au Soudan, j'ai fait deux observations que je crois originales et qui confirment cette manière de voir. Elles ont trait à la présence dans la Nigritie du figuier des Pagodes *(Ficus religiosa)* et du benténier ou fromager *(Bombay)*, arbres dont le pays d'origine paraît être l'Australasie. On trouve au Sénégal plusieurs espèces de figuiers indigènes qui croissent en général dans les endroits marécageux et qu'on rencontre au milieu des bois dans les endroits les plus déserts, là où jamais ne s'est posé un pied humain. Mais on ne voit le figuier des Pagodes et le benténier que dans les villages ou dans les lieux jadis occupés par des agglomérations. Ce ne sont nullement des arbres indigènes, pas plus que d'autres espèces qui sont en train de se disséminer dans le pays et qui sont dues évidemment à une importation européenne. — Il suffit d'avoir un peu parcouru le pays, pour être convaincu que les premiers figuiers et les premiers benteniers sont venus avec des étrangers, très probablement portés sur le dos d'un autre Indien, le Bœuf à bosse, le Zébu, avec le ménage de la famille qui se servait de leurs fruits desséchés soit comme nourriture, soit comme objet de literie ou comme coussin pour les animaux (1).

LE BŒUF, LE BOUKI (LA HYÈNE) ET LE LIÈVRE

Un bœuf s'était séparé du reste du troupeau et lorsque la nuit fut venue il se trouva égaré dans la forêt. Enfin il rencontra un sentier et se mit à le suivre, pensant bien qu'il finirait par arriver à quelque endroit habité.

Mais la mauvaise chance s'était attachée à lui; ce sentier le conduisit à un village en ruines où ne se trouvait plus aucun habitant. Comme l'infortuné méditait très tristement sur son malheur il entendit auprès de lui des gémissements. Il écouta, regarda et s'aperçut que ces bruits venaient d'un de ces immenses trous qu'on voit auprès de tous les villages des Noirs et qui sont

1. On fait avec la soie du bentenier d'excellents oreillers et de très bons coussins pour les bêtes de somme

Digitized by Google

formés par l'extraction de la terre dont ils se servent pour leurs contructions.

— Qui est là? dit le Bœuf.

— Hélas! répondit-on, je suis bien malheureux. Je passais par ici, il y a quelques jours, portant à mes petits un peu de nourriture lorsqu'une bande de chacals qui rôdaient de ce côté — qu'Allah et Mahomet confondent cette engeance! — sont venus m'attaquer et tâcher de me ravir mon bien. En me défendant, je suis tombé dans ce trou.... et je vais mourir, si Dieu, qui est tout puissant, ne m'envoie quelque secours. Enfin, que sa volonté soit faite, ajouta l'animal, en bon musulman qu'il devait être.

Le Bœuf avait reconnu la voix du Bouki.

— Ah, ah! dit-il, c'est toi, canaille, qui es en train de crever là-dedans. Eh bien ma foi, restes-y; ce n'est pas moi qui t'en tirerai. Tu n'as que ce que tu mérites, voleur, pillard, mangeur de veaux, de moutons et d'enfants.

— Que le monde est méchant! gémit le Bouki. Voilà bien comment on fait les réputations. Moi qui rends les plus grands services à la nature entière et spécialement à ces misérables hommes qui nous exploitent, en les débarrassant de tous les cadavres en putréfaction qui, sans moi, rendraient bientôt la terre inhabitable! Comment, toi, Bœuf, un animal aussi intelligent, tu te laisses prendre à ces sornettes. Sache-le bien, jamais, au grand jamais, je n'ai touché un être vivant; ce n'est pas dans mes goûts. Crois-moi. Un mourant ne ment pas, et je vais mourir, hélas! et mes petits aussi, car qui les nourrira, les pauvres innocents?....

Mais.... toi-même, bon Bœuf, que peux-tu faire ici à une pareille heure, dans cet endroit désert?

— Je me suis perdu, dit le Bœuf, et la nuit tombant, ne sachant plus où j'étais, j'ai pris le premier sentier que j'ai rencontré, espérant qu'il me conduirait à un endroit habité où je trouverais toujours un abri pour la nuit. Mais je m'aperçois que le sort ne m'a pas favorisé. Ah! je suis bien fatigué.

— Allah! répliqua le Bouki, mais ta situation ne vaut guère mieux que la mienne. Ces ruines et les bois qui les entourent sont remplis de lions et de panthères; tu auras de la chance si tu vois se lever le soleil. Et de quel village est ton troupeau?

— D'Oréfondé, dit le Bœuf.

— D'Oréfondé, mais c'est à deux pas d'ici! Avec un guide, en coupant à travers bois, tu y serais dans une heure. Ecoute, nous sommes tous les deux dans une situation désespérée; eh bien! service pour service; tire-moi de ce trou et je te conduirai de suite à ton village. Je connais le pays; je le parcours toutes les nuits depuis longtemps. Crois-moi et n'ajoute aucune foi aux racontars absurdes que tu as pu entendre à mon sujet.

— Très bien, dit le Bœuf, mais cela ne me paraît point commode de te tirer de là, comment faire?

Digitized by Google

— Rien de plus facile au contraire, bon Bœuf! Tu vas t'accroupir au bord du trou en laissant pendre ta queue; je m'y accrocherai avec les dents et en te relevant tu me remonteras jusqu'à l'orifice. Mais fais vite, car je meurs.

Le Bœuf, bonne bête, très inquiet d'ailleurs depuis qu'il venait d'apprendre que les lions fourmillaient aux environs, pensa qu'après tout il valait mieux avoir affaire à une hyène fatiguée qu'à un lion affamé et dispos, et il hala hors de son trou le Bouki qui se confondit en remercîments.

Tous deux se mirent en route. Ils marchaient, ils marchaient, et le Bouki entraînait le Bœuf dans les fourrés les plus inextricables. Celui-ci n'en pouvait plus.

— Où me mènes-tu? disait-il à chaque instant.

— Viens, viens, répondait le Bouki, c'est la route la plus courte.

Enfin, le malheureux Bœuf fut complètement rendu, le Bouki le fit sortir du fourré, et le Bœuf s'aperçut qu'ils avaient fait une longue route en décrivant un cercle, car ils étaient revenus à leur point de départ, à ce même village en ruines perdu au milieu des bois. Le Bouki, le voyant à bout de forces, commença alors à l'attaquer carrément. Le pauvre Bœuf se défendait de son mieux, et tout en se défendant, il accablait d'imprécations le Bouki qui lui répondait par son rire effroyable.

Les premieres lueurs de l'aube blanchissaient l'Orient et un lièvre, sorti de son gite, jouait au milieu des ruines. Il aperçut les combattants.

— Quel bruit vous faites, leur dit le *Bourom nop* (le maître des oreilles), mes oreilles en tremblent. Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous à vous battre ainsi ?

— Croirais-tu, dit le Bœuf, que voilà un misérable Bouki auquel j'ai sauvé la vie tout à l'heure et qui maintenant essaye de me dévorer? Il se mourait dans ce trou. Je l'en ai tiré parce qu'il me promettait de me reconduire à mon village. Il m'a fait marcher toute la nuit et maintenant que je suis presque mort de fatigue, il m'attaque pour m'étrangler.

— Pas du tout, dit le Bouki, ce Bœuf ment. C'est lui qui en passant m'a précipité dans ce trou d'un coup de tête et si je n'avais pas l'habitude de gratter la terre je n'en serais jamais sorti.

— Voyons, dit le Lièvre, moi, je ne comprends pas du tout. Il me paraît en effet impossible que ce Bœuf ait pu te sortir de ce trou. Descends-y donc de nouveau pour que je puisse juger en toute connaissance de cause.

Le Bouki, flatté qu'on crût ses paroles, saute dans le trou, et alors le Lièvre dit au Bœuf :

— Reprends ta route, va où tu voudras, mais n'oublie pas qu'il ne faut jamais obliger les méchants sous peine de devenir leur victime.

Puis il fit une pirouette et disparut dans le taillis.

Digitized by Google

II

L'ENFANT, LE CROCODILE ET L'ANE

Les pluies finissaient; le fleuve rentrait dans son lit, les plaines et les bois inondés se desséchaient peu à peu et les cultivateurs accompagnés de leur famille commençaient à aller voir les champs de sorgho qu'ils avaient ensemencés au commencement de la saison et à élever au milieu d'eux de petits miradors du haut desquels les enfants chassent les oiseaux, soit en leur lançant des pierres avec une fronde, soit en agitant une infinité de cordes qui partent du mirador pour rayonner de tous côtés au-dessus des tiges de sorgho et qui soutiennent une quantité de brimborions, os de mouton, morceaux de calebasses, paquets de plumes, chiffons, destinés à effrayer ces oiseaux par leur bruit ou par leur aspect.

Perché sur un de ces miradors, un enfant aperçut au milieu du champ un jeune crocodile qui poussait des lamentations et pleurait... de vraies larmes de crocodile sans aucun doute.

— Qu'est-ce que tu fais là, si loin de l'eau, *Norwa* (1), lui cria-t-il?

— Les eaux se sont retirées brusquement pendant mon sommeil, répondit le crocodile; je ne sais plus de quel côté se trouve le fleuve; voilà plusieurs jours déjà que j'ai cherché vainement à me diriger vers lui; je n'ai pu l'atteindre. Je meurs de faim et de chaleur.

— Tant mieux, Norwa, dit l'enfant. L'année dernière, ton père a coupé le bras de mon petit frère.

Et il lui lança une grosse pierre.

— Il est possible, dit le crocodile, qu'un de mes pareils ait attaqué un des tiens; mais vous, les hommes, vous n'êtes pas bons non plus; vous cherchez à nous tuer à coups de harpon, à coups de fusil, pour nous manger ensuite. Si de temps en temps quelqu'un des nôtres avale quelqu'un de vous, c'est de bonne guerre. Mais si tu veux, faisons un pacte. J'appartiens à une famille puissante; mon père est le chef de tous les crocodiles du fleuve, et comme il m'aime tendrement il va être désolé de ma perte. Reconduis-moi au fleuve, et je te promets que ni moi ni aucun crocodile n'attaquera à l'avenir personne de ta famille ou même de ton village.

L'enfant avait à côté de lui un petit Coran que son père, homme lettré et bon croyant, avait apporté là pour faire des lectures pieuses tandis qu'il surveillait ses champs. Il le prit, s'approcha du crocodile à moitié mort, et lui posant la patte droite

1. Nom peulh du crocodile

Digitized by Google

sur le livre sacré : « Jure que ce que tu viens de me promettre sera fidèlement exécuté, Norwa, dit-il. » Le crocodile jura immédiatement. Il aurait juré sur la pierre noire de la Mecque si elle se fût trouvée là.

L'enfant le prit alors sur sa tête et le porta jusqu'au bord du fleuve. Arrivé là, le crocodile lui dit :

— Porte-moi encore un peu dans l'eau, car je me sens si faible que je ne puis faire un pas.

L'enfant confiant entra dans l'eau, mais dès qu'il en eut jusqu'à la ceinture, le crocodile fit un bond, plongea, le saisit par une jambe et chercha à l'entraîner au milieu du fleuve, tandis que lui se cramponnait à la branche d'un arbre mort échoué en cet endroit. Enfin le crocodile lui coupa la jambe et disparut, tandis que l'enfant demeurait accroché à l'arbre en appelant du secours de toutes ses forces.

Un vieil âne, au dos couvert de plaies, paissait sur la berge. Il redressa sa tête harassée par toute une vie de misère :

— Qu'as-tu à crier ainsi ? demanda-t-il à l'enfant.

— Je viens de rapporter au fleuve un crocodile qui se mourrait dans mon longan (1), et pour me remercier il vient de me couper la jambe

— Aussi pourquoi as-tu été si bête ? répondit l'âne impitoyable. Regarde-moi ; j'ai travaillé toute ma vie pour mes maîtres ; je les ai enrichis ; j'ai porté plusieurs fois leurs marchandises dans le Boure, le Ouassoulou, le Haoussa, d'où ils sont revenus conduisant de nombreux captifs chargés d'or et d'ivoire. Aujourd'hui je suis vieux et on ne me donnerait seulement pas un épi de sorgho. Que ton aventure t'apprenne, pour ta gouverne, que l'ingratitude est la loi du monde et que l'on est le plus souvent récompensé par le mal du bien que l'on a pu y faire.

Et ayant dit ces paroles amères, le *mbaba* se remit à manger philosophiquement ses derniers chardons.

Dr COLIN.

1. Champ cultivé.

Digitized by Google

LES LUTINS DANS LE PAYS DE TRÉGUIER

Nulle part peut-être la croyance aux êtres fantastiques n'est encore plus vivace que dans le pays de Tréguier. Je ne jurerais pas cependant que l'on y croit encore aujourd'hui, comme autrefois, aux faits et gestes des fées *(gwrac'hat)* ni des nains *(korandoned)*. Mais, à coup sûr, les lutins y sont encore en grand honneur. Demandez, par exemple, au premier paysan venu, qui a tressé si singulièrement la crinière de son cheval; il vous répondra : « C'est le lutin. »

Le lutin est le génie de la maison, de la ferme, génie bon ou mauvais, selon les procédés dont on use envers lui.

Il est partout, au foyer, dans le grenier, le cellier, au four, au moulin, dans les grands coffres du « Ty-koz » (1) où l'on renferme le blé, sur les vieux bahuts, parmi les vieilles bassines de cuivre reluisantes.

Mais sa demeure de prédilection est l'écurie et le fenil au-dessus. C'est du fenil, par la baie pratiquée au-dessus du râtelier, que le lutin jette la nuit à ses chevaux favoris force brassées du foin le meilleur et le plus parfumé. Si le charretier est « bon garçon » (potr gentil), s'il aime ses chevaux et s'il ne médit jamais des lutins, il peut être tranquille le samedi soir quand il va chez le barbier entendre raconter des contes, ou le dimanche quand il s'attarde plus que de raison à l'auberge du bourg ou auprès de sa bonne amie : ses chevaux ne manqueront de rien; ils auront tout à souhait; le râtelier sera toujours garni de foin, la mangeoire pleine d'avoine, l'auge remplie d'eau bien claire, et le lendemain il trouvera ses chevaux étrillés et leur crin tressé.

Le lutin se cache pendant le jour; on ne le voit pas, mais on l'entend souvent remuer. On ne saurait dire au juste comment il est fait; ses formes, essentiellement vaporeuses, changent à vue d'œil. Mais on s'accorde généralement à dire que c'est un petit homme noir, tout velu, à figure grimaçante; qu'il ressemble à un singe (en breton, marmous), et qu'il a les pieds fourchus. Ses yeux jettent du feu. Il danse et s'agite continuellement dans l'air où il vit avec des troupes d'autres lutins.

Le soir, alors que le feu flambe bien clair dans le foyer et que la chandelle est éteinte, on peut le voir sautillant entre les poutres noires du plafond, ou tourner rapidement sur lui-même autour des

1. Le *ty-koz*, dans les fermes bretonnes, est ce qu'on appelle la *maison de décharge*, la vieille maison. C'est là que sont les vieux meubles, les grands coffres à blé ou *arc'hs*, les vieux bahuts, etc... C'est là aussi que l'on fait la lessive et généralement les crêpes.

Digitized by Google

bâtonnets qui tiennent écartés les grands côtés de lard tantôt démesurément grand, tantôt se rapetissant jusqu'à ramasser en boule ou se réduire à rien.

Après la veillée, quand tout le monde dort, les lutins de la maison se réunissent dans le foyer pour se chauffer à la braise. Dans une ferme de Penvénan, un lutin avait coutume, quand tout le monde était couché, de s'asseoir sur une pierre du foyer auprès du lit de la servante. Celle-ci, fatiguée de l'entendre ainsi tous les soirs s'installer auprès d'elle, résolut de lui jouer un tour. Un soir, après souper, elle prend la pierre sur laquelle s'asseyait le lutin et la fait rougir au feu; puis, quand tout le monde fut couché dans la maison, elle met la pierre toute brûlante dans sa place ordinaire, et se couche à son tour. Le lutin arrive aussitôt, s'asseoit sur la pierre, mais, lâchant un cri aigu, il se jette sur la servante et l'étrangle.

C'est du lutin, que la chandelle de résine, que l'on place toujours dans la cheminée tire son nom en breton : *golo lutin, golo lutik* (chandelle de lutin, de *petit lutin.*)

En Basse-Bretagne, mais particulièrement dans le pays de Tréguier (j'ai vu cet usage à Penvénan, dans la Presqu'île et dans les environs de Lannion), on laisse le samedi soir sur la crêpière la dernière crêpe, qui s'appelle *ar grazenn* (*la grillée*). Cette crêpe ordinairement toute petite et faite avec le reste de la pâte, est destinée aux lutins de la maison. Or, une fois, à la grande ferme de Kerviniou, en Penvénan, on changea de servante cuisinière Quelques semaines après l'arrivée de la nouvelle domestique, tout allait mal dans la ferme : les vaches ne donnaient presque plus de lait ou bien leur lait était sans crême ; la pâte ne levait pas, le pain était mal cuit; tout moisissait dans les armoires, le linge, les grands draps de lit même se couvraient de taches de rouille; les moutons disparaissaient; les chevaux surtout maigrissaient à vue d'œil. La fermière et son mari ne savaient à quoi attribuer tout ce mal. Mais voilà qu'un samedi soir quelqu'un s'aperçut que la cuisinière n'avait pas laissé comme de coutume la dernière crêpe sur la crêpière au bas de la maison.

La fermière fit de vifs reproches à la servante qui avoua que depuis son arrivée dans la maison, c'était elle qui mangeait toujours la dernière crêpe.« Donnez-vous bien garde, lui dit sa maîtresse, de recommencer : vous êtes la cause de tous nos malheurs. » Le samedi suivant, la dernière petite crêpe fut laissée sur la crêpière, et tout se remit bientôt à prospérer dans le ménage et dans la ferme.

Si les lutins ne veulent pas être frustrés de ce qui leur est légitimement dû, ils ne veulent pas non plus qu'on en médise.

Un vieux journalier de Plounérin avait eu à se plaindre des lutins, et il le dit tout haut devant plusieurs personnes, un jour qu'il portait de la paille dans une aire à battre. Le soir venu, le bon-

Digitized by Google

homme était très fatigué quand il entend, à la lucarne du grenier, un lutin rire et se moquer de lui. Il le menace de sa fourche, mais le lutin se met à rire de plus belle. Transporté de fureur, le vieux paysan monte au grenier armé de sa longue fourche pour poursuivre le lutin. Mais bientôt on entend les cris « Au secours! au secours! » On monte après lui et on le trouve dans le grenier presque sans vie. Le lutin avait disparu.

Revenu à lui, l'homme jura qu'il ne poursuivrait plus les lutins : Il était roué de coups.

Une autre fois, c'était un tisserand, qui était venu dans une ferme disposer la *chaîne* d'une pièce de toile. Dans le pays de Tréguier, les tisserands vont dans la maison réunir les fils pour en former la chaîne de la pièce de toile; cela s'appelle en breton *steuîn, faire la chaîne.* Après le souper, le tisserand fut prié de *raconter un conte.* Il en dit un dans lequel les lutins étaient fort maltraités. Pendant qu'il contait, la chandelle de résine *(ar golo lutik)* s'éteignit par trois fois dans la cheminée. C'était un avertissement que lui envoyaient les lutins, mais il ne le comprit pas. A peine sorti de la ferme, ayant sur le dos sa *chaîne de fil* ramassée en paquet, il sentit à différentes reprises comme si quelqu'un lui sautait sur les épaules. Il eut bien peur et il arriva à la maison tout tremblant. Ayant jeté sur la table son paquet de fil, il vit qu'il était plein d'épines. Le lendemain, quand il fut pour ourdir son fil il ne put en trouver le bout; il était tout brouillé. Tout triste, le tisserand retourna à la ferme et raconta sa mésaventure à la fermière qui crut qu'il plaisantait. Mais on entendit dans le *ty-koz* rire le vieux lutin. Le pauvre tisserand comprit alors à qui il avait eu affaire; mais c'était trop tard, il lui fallut payer le fil à la fermière.

Le lutin, comme on l'a vu, aime beaucoup les chevaux. La nuit, il les mène boire à l'abreuvoir du village.

Dans la commune de Plounévez-Moédec, près de Belle-Isle-en-Terre, au milieu d'un village se trouvait une grande auge en pierre. Elle vint à être vendue. Celui qui l'avait achetée voulut la faire transporter chez lui. Mais à peine l'auge fut-elle chargée sur la charrette que le conducteur fut assailli de coups de pierres sans qu'il ne sût ni par qui ni comment; ses chevaux ne pouvaient marcher et tombaient à terre. Le charretier fut obligé de laisser là l'auge, sans quoi lui et ses chevaux eussent été tués. C'est à cette auge que les lutins du village allaient faire boire leurs chevaux.

Les lutins sont très fiers de « leurs chevaux »; c'est à qui en aura les plus forts et les plus gras.

Autrefois, — il y a de cela plus de cent ans — les lutins de Kergastel étaient jaloux de ceux de Roc'h-Troël (1), parce que ces derniers avaient les plus beaux chevaux du Port-blanc. Un beau matin, à Kergastel, la servante trouva le lit du garçon charretier

1. Kergastel et Roc'h-Troël, grandes fermes du Port-blanc.

Digitized by Google

tout souillé d'immondices. Celui-ci eut beau jurer qu'il n'y était pour rien, il fut renvoyé, et le fermier demanda pour le remplacer, le garçon de Roc'h-Troël. Aussitôt les chevaux de Kergastel devinrent les plus beaux du pays, et tout le monde s'arrêtait pour voir passer l'attelage de ces magnifiques bêtes. Mais un soir de carnaval, qu'il y avait à la maison un fricot de *gwadigenno* (boudinerie), et que les lutins de la ferme étaient tous dans le foyer à se lécher les doigts, qu'ils fourraient dans le *browet* (1) et les sauces, le charretier revenait du Port-blanc avec sa charrette remplie de goëmon vert. Il était déjà rendu presque au haut de la grande côte de Kerelgen, quand les lutins de Roc'h-Troël, qui l'avaient suivi depuis la grève, se mirent à danser autour de lui. Les chevaux, ne sentant plus les guides, s'arrêtèrent, et comme la côte était très rapide et la charge très lourde, chevaux et voiture furent entraînés jusqu'au bas de la côte et allèrent tomber dans un grand trou qui y existait à cette époque. Le garçon fut renvoyé, mais il retourna à Roc'-hTroël, où lutins et chevaux furent heureux de le revoir.

Les lutins volaient quelquefois les enfants dans les maisons et les portaient aux *hommes de mer* (*an dud-vôr* ou *tud-gommon*), sorte de petits nains tout couverts de goëmon. Souvent aussi ils s'occupaient de bercer et même de promener les enfants. C'est ce qui arrivait surtout la nuit : on entendait bercer sans que personne de la maison touchât au berceau.

Un jour, la femme d'un pêcheur du Port-blanc était tombée malade. Son mari était en mer où il devait passer trois jours à la pêche du maquereau, dans les parages des SEPT-ILES. Elle fut obligée de se coucher. Mais son enfant était tout jeune au berceau et il n'y avait dans la maison ni pain ni lait pour le petit. Inutile d'appeler, la maison était isolée. La mère se couche dans son lit et prend son enfant entre les bras, s'attendant bien à mourir avant l'arrivée du pêcheur. A la brune de nuit, la femme entend s'ouvrir la porte qui cependant était fermée à clef. Elle voit entrer en dansant un petit homme noir, un panier au bras. Tout en dansant toujours, le petit homme noir tire de son panier une longue miche de *pain de la Roche (bara Roc'h)* (2), une bouteille de lait et une jatte remplie de beurre, qu'il mit devant elle sur le bord du lit. La malade croyait que c'était le diable, et ne voulait toucher ni au pain ni au beurre quoiqu'elle eût bien faim. Elle prit cependant la bouteille de lait pour faire boire son enfant. Au même instant, le petit homme noir disparut par la cheminée. Le lendemain et le surlendemain il revint encore à la même heure, avec les mêmes provisions, en dansant

1. Le *browet* est une bouillie faite de sang de porc et de soupe au lait. On y met des épices et des raisins. C'est le boudin bas-breton; il est noir comme le *brouet* des Spartiates.

2. Le *pain de la Roche* est du pain de levain de bière que l'on fabrique à la Roche-Derrien, à Tréguier et à Pontrieux, et qui est très apprécié des gourmets.

Digitized by Google

toujours. Mais la pauvre femme n'osait pas manger. Quand le pêcheur arriva, il la trouva presque morte. L'enfant se portait à merveille et souriait à son père. Sur le bord du lit, il y avait trois tas d'argent et trois tas d'or et auprès une bouteille de vin vieux. Le pêcheur ne savait que penser de tout cela, mais tout à coup sa femme et lui entendent rire les lutins dans la cheminée. Le pêcheur tendit à sa femme la bouteille de vin vieux. Elle en but quelques gorgées. Cela la ranima; elle se leva et fit une bonne fricassée de maquereaux pour les bons lutins qui avaient voulu la soigner. Le pêcheur, sa femme et son enfant devinrent les plus riches du pays et vécurent longtemps heureux.

Il y aurait long à dire si l'on voulait raconter tous les tours des lutins. Pour terminer, voici un petit conte où il est question de l'un d'eux et d'un Rochois.

Un jour, un pillotou de la Roche (1) parcourait les villages de Penvénan à la recherche de chiffons et de vieux os. Il arrive à une grande maison bourgeoise qu'on appelle le *Bois-Yvon* (Koat-Ervoan). Il entre et ne trouve que la servante qui faisait de la soupe dans une grande marmite. Le pillotou lui adresse son boniment habituel : « *Pillo, pillo da potr ar Roc'h, hag he po scullo, loaïo, laçô, babioles, mouchouero* ». Des chiffons, des chiffons au Rochois, et vous aurez des écuelles, cuillers, lacets, badies, mouchoirs. — Attendez un peu, dit la servante, je vais vous en chercher dans le grenier. Elle monta : le pillotou, resté seul dans la cuisine, s'approche de la marmite. Il y voit une magnifique andouille (2) : Il la prend, et prestement la fourre dans son sac. La servante descend, mais elle n'a rien vu.

— Je ne peux pas tout ramasser, dit-elle au pillotou, venez m'aider vous-même. On finit de ramasser les chiffons; le pillotou paye et détale au plus vite. « L'andouille est bien chaude, pensait-il, elle me brûle le dos. » Il passe à côté d'un doué (3) où il y avait des femmes qui lavaient. Elles voient la fumée sortir du sac du Rochois : « *He potr ar Roc'h! potr ar Roc'h! Mâ an tan 'no sac'h.* » Hé ! Rochois ! Rochois ! le feu est à votre sac. — « *Ya, hag hen ho..... he mâ ive.* » Il est plutôt dans votre..... *langue* (4). Le Rochois pensait toujours à son andouille. A la fin cependant la chaleur devint si intense qu'il fut obligé de mettre bas son sac. Il l'ouvre : ses chiffons, ses mouchoirs, tout est en feu, et au beau milieu il voit, non plus son andouille, mais un gros tison. Le *lutin* l'avait vu commettre son larcin et pendant que le Rochois était dans le grenier, il avait retiré l'andouille du sac et mis à sa place un gros tison enflammé.

G. LE CALVEZ

1. La *Roche-Derrien* est célèbre par ses pillotous ou chiffonniers (chiffons, en breton, *pillo*). Nous avons rendu compte dans le n° 2 d'une brochure de M. N. Quellien sur leur argot.

2. Dans le pays de Tréguier on fait de grandes andouilles de lard haché que l'on fait cuire dans la soupe.

3. Lavoir.

4. *Langue* est un euphémisme pour le mot réel, trop gaulois.

Digitized by Google

LA CHANSON DES MARINIERS

Mon père a fait bâtir maison ;
Tirons donc tous sur nos avirons,
Tirent, ah! tirent, mariniers tirent,
Tirons donc tous sur nos avirons.

Par quatre-vingts jolis garçons :
Tirons donc tous sur nos avirons,
Tirent, ah! tirent, mariniers tirent,
Tirons donc tous sur nos avirons.

Le Roy a passé aux environs :
Tirons donc tous sur nos avirons,
Tirent, ah! tirent, mariniers tirent,
Tirons donc tous sur nos avirons.

A qui est-ce donc cette maison ?
Tirons donc tous sur nos avirons,
Tirent, ah! tirent, mariniers tirent,
Tirons donc tous sur nos avirons.

C'est à ma fille Jeanneton :
Tirons donc tous sur nos avirons,
Tirent, ah! tirent, mariniers tirent,
Tirons donc tous sur nos avirons.

Dr MAURICET.

Cette chanson a été relevée, nous écrit M. le Dr Mauricet, sur un petit cahier de chansons de huit centimètres sur dix, qui faisait partie d'une liasse d'archives provenant d'une communauté morbihannaise de retraite. Il y a d'autres chansons dans ce cahier qui date du siècle dernier.

LA FONTAINE SAINT-MARTIN

(LÉGENDE DE LA VIENNE)

Saint Martin, encore enfant, s'était gagé dans une ferme du Poitou pour garder les bestiaux; et comme son grand désir était de s'instruire, ou tout au moins d'apprendre à lire, Martin, après avoir mis ses bêtes aux champs et s'être assuré qu'il ne leur manquait rien, se rendait à l'école à sept lieues de là, chez le maître du canton. Un jour, l'instituteur lui fit observer qu'il était distrait. — Maître, s'écrie l'enfant, j'entends le fermier qui m'appelle.

— Eh! que dis-tu, Martin? Comment peux-tu entendre de si loin, de sept lieues?

— Tenez, Maître, mettez vot' pé (pied) su l' min, et vous l'entendrez comme mai.

Et sitôt fait, il entendit la voix.

— Va, Martin, va! celui que tu appelles ton maître n'est que ton serviteur.

Et se jetant à genoux, il lui baisa les pieds.

Digitized by Google

Quand Martin fut arrivé là-bas, bien loin, au bout de sept lieues, il trouva le fermier en grande colère.

— Ah! mauvais gas! je te payons pourtant ben cher; j'avions confiance en ta vigilance, en ton honnêteté; tu nous trompes, vilain maraud! Laisser de même, quallés pauv' bêtes, les laisser mouri de séï!.. (soif).

Martin, de sa voix douce, lui dit :

— Non! les bœufs ne manquent de rien.

Et il appela le plus grand.

— Pichâo, vin ki; tappe ton pé ki. (Petit, viens ici : frappe ton pied ici).

Et de la terre qu'il avait frappée jaillit une belle fontaine qu'on appela depuis la fontaine Saint Martin.

JEAN BRUNET.

SUPERSTITIONS RUSSES

L'Adieu et la porte. — Quand on reçoit un visiteur, quand on prend congé de lui, on a grand soin de ne pas se placer sous une porte. Les maitres et maitresses de maison y veillent soigneusement. Si on se tient sous la porte, c'est un signe que l'on se brouillera bientôt.

L'explication est facile. Une porte est une séparation interposée, elle indique une rupture.

La troisième tasse de thé. — Quand on verse une seconde ou une troisième tasse de thé à un convive, il faut se garder de rincer sa tasse, autrement il n'amasserait pas d'argent.

Le symbole ici est encore transparent. Si l'on dépouille chaque fois la tasse de ce qui peut y être resté, si chaque fois qu'on reçoit de l'argent, on le dépense, de manière à laisser la bourse vide, il n'y aura pas d'épargne faite. Le résidu laissé au fond de la tasse, l'argent laissé au fond de la bourse, symbolisent l'épargne : il faut laisser dans la tasse, dans la bourse un fond sur lequel on puisse accumuler.

Les trois lumières. — Il existe un vaudeville français qui s'appelle les *Trois Bougeoirs*. Cette pièce, toute gaie qu'elle est, n'a jamais pu s'acclimater en Russie. La réunion de trois bougies, de trois chandelles, de trois cierges; — mais non pas de trois lampes; — est un présage de mort. Si le fait se produit par hasard, la mort viendra prochainement visiter la maison.

Digitized by Google

Cette croyance provient de ce que lorsqu'une personne est morte, on allume trois bougies de cire auprès d'elle. J'aurai occasion de revenir sur le nombre trois.

Le sel à table. — A table, on ne doit jamais passer le sel à son voisin, sans quoi on se querellera, on se brouillera avec lui.

Le sel joue un assez grand rôle dans les religions en général. On ajoute du sel dans l'eau bénite catholique, le sel figure dans la cérémonie du baptême, etc. Mais il joue un rôle prépondérant dans la tradition russe. Le sel était relativement cher autrefois, en Russie. Des démangeaisons à l'anus indiquaient qu'on devait prochainement l'obtenir à meilleur marché. Un morceau de sel gemme est encore aujourd'hui un bonbon dans les campagnes. Lorsque l'empereur entre dans une ville, lorsqu'on va habiter un nouveau logement, on présente solennellement à l'arrivant du pain et du sel.

Lorsque l'on passe le sel à quelqu'un à table, on a l'air de lui dire : Vous avez votre ration de sel, allez-vous en!

On peut conjurer le danger d'une brouillerie en souriant aimablement à celui qui reçoit le sel, le fait passe alors de la catégorie des présages de malheur à celle des présages de bonheur, comme lorsque l'on offre le sel avec le pain à un nouvel arrivant pour lui présager qu'il ne manquera jamais de ces denrées ni des autres.

Les souhaits. — Les anciens Grecs croyaient à la jalousie des Dieux. Le mythe de Prométhée est une célèbre incarnation de cette idée. Elle domine aussi toute *l'Histoire* d'Hérodote. Plusieurs croyances chrétiennes en procèdent aussi. Pour les Russes elle est à l'état de préoccupation constante. Ainsi :

Il ne faut pas souhaiter à quelqu'un bonne chance ou bon voyage.

On ne doit jamais se féliciter de sa santé, de son bonheur, d'un succès quelconque.

Il existe quelque chose de cette idée en France. Les chasseurs, par exemple n'aiment pas trop qu'on leur souhaite une bonne chasse.

En Russie on a deux moyens de conjurer ce mauvais présage. Le premier c'est de cracher bien vite derrière soi; le second c'est de frapper du doigt plié sur une table ou un objet dur en disant : Voici du bois dur, c'est demain vendredi!

Il est clair dans ces deux cas qu'on se représente le mauvais esprit comme un être invisible, qui vous entend, vous épie et se tient derrière vous. Si on lui crache au visage, il est offensé, il s'enfuit et vous laisse tranquille. Cracher sur quelque chose est un signe de mépris dans tous les pays, mais le peuple russe use à toutes les minutes et à propos de tout de ce symbole de mépris.

Quant à l'indication du vendredi, il est évident que, dans la croyance populaire, le mauvais esprit est sans pouvoir ce jour-là, et qu'il peut être battu, que le vendredi suivant s'il fait du mal, il pourra recevoir une volée de bois sec, plus dur que le bois vert. La conjuration peut donc se traduire ainsi :

Digitized by Google

— Va t'en! n'essaie pas de nous faire du mal, sinon tu seras rossé demain!

Démons des épidémies. — Ces petits êtres invisibles que l'on s'imagine avoir autour de soi diposés à vous jouer des tours, à vous faire des malices, sont aussi considérés comme les auteurs des épizooties, des épidémies, de toutes les maladies en général.

Il existe dans les campagnes bon nombre de vieilles femmes, qui se vantent de pouvoir guérir les maladies en prononçant en « chuchotant » des paroles; on les fait venir dans ce but en l'absence du médecin et même de préférence à lui, car nos paysans russes tiennent les médecins en suspicion, et dans les cas d'épidémie il n'est pas rare qu'ils lui interdisent l'entrée d'un village.

Ils se représentent les esprits malfaisants qui propagent les épidémies comme des essaims de moucherons invisibles s'abattant la nuit sur les habitations. Pour les éloigner on emploie deux moyens, l'un qui a pour but de les effrayer, l'autre de les désarmer.

Premier moyen. Les jeunes filles du village se réunissent en grand secret au commencement de la nuit sous la présidence de la plus pure et de la plus respectée. Si l'on commet une indiscrétion en communiquant le projet aux non-initiés, si l'on est aperçu pendant le cours de la conjuration, l'effet est manqué, il faudra recommencer une autre nuit. La jeune troupe se réunit en dehors du village, elle en fait le tour en procession, et à chaque rue qui y conduit, on fait une station et on lève les bras, en faisant le geste de chasser et en criant : hou! hou! hou!

L'autre moyen ne s'emploie que dans les cas très graves et tout à fait exceptionnels. Les habitants se réunissent de nuit sur une hauteur, sur un tertre qui domine le village; on allume un bûcher, une jeune fille, une vierge, se dépouille de ses vêtements et traverse le bûcher toute nue.

Il est probable qu'il faut voir ici l'adoucissement d'une ancienne cérémonie. La jeune fille qui, aujourd'hui, en est quitte pour quelques brûlures, ne s'en tirait pas à si bon marché autrefois. Il est évident qu'elle était immolée, brûlée et laissée en pâture aux méchants esprits que l'on dédommagait par le moyen du sacrifice et qui délivraient le village de leur action malfaisante.

JEAN FLEURY.

Digitized by Google

LES ABEILLES

(LÉGENDE DE LA BASSE-BRETAGNE)

Quand les abeilles furent sorties des mains du Créateur, elles ne tardèrent pas à s'enorgueillir du don qu'il leur avait fait d'être d'habiles ouvrières et de produire du miel.

— Seigneur Dieu, lui dirent-elles, logez-nous dans des maisons d'or.

Mais Dieu leur répondit : — Qui s'élève sera abaissé. Vous aurez pour demeures des maisons de paille.

—Seigneur, reprirent-elles, fais-nous du moins la grâce d'inspirer la terreur, en donnant la mort à chaque coup de notre aiguillon.

Et Dieu leur dit : — Les armes du méchant se retourneront contre lui. Quand vous vous attaquerez à une créature vivante, vos piqûres seront pour elle sans danger et c'est vous qui mourrez.

L. F. SAUVÉ.

(LÉGENDE DU NIVERNAIS)

Au moment où le bon Dieu distribuait les lots aux animaux, les mouches à miel demandèrent à être logées dans un panier d'argent, et, pour y être respectées, elles voulaient que leur piqûre fût toujours mortelle. Le bon Dieu, irrité d'une présomption si exigeante et si maligne, leur répondit : « Vous habiterez des paniers d'osier enduits de bouses de vache et toute abeille qui piquera en mourra. »

(Conté par la VEUVE SOURDEAU, *de Rigny, canton de Pougues.)*

ACHILLE MILLIEN.

L'épisode des abeilles condamnées à mourir après avoir piqué se retrouve dans le *Rondallayre*, recueil catalan de Maspons y Labros, 21, et dans les *Petites légendes chrétiennes de la Haute-Bretagne*, de Paul Sébillot, publiées dans la *Revue de l'Histoire des religions* (1885, août-septembre).

Digitized by Google

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ

ADOPTION DES STATUTS. — ÉLECTIONS

La deuxième Assemblée générale de la Société a eu lieu le 24 Mai au Cercle Historique, sous la présidence de M. Gaston Paris. M. Paul Sébillot donne lecture des statuts rédigés par la Commission élue spécialement pour cet objet dans la séance du 21 avril. Ils sont adoptés.

STATUTS DE LA SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

ART. 1er. — La Société française des Traditions Populaires a pour objet l'étude et la publication de l'ensemble de la Littérature Orale, en y comprenant les Superstitions, les anciennes Coutumes, et tous les sujets qui se rattachent à ces questions.

ART. 2. — La cotisation annuelle des membres de la Société est de quinze francs, payables au Trésorier, dans le courant de Janvier.

On pourra se libérer de la cotisation moyennant un versement de 150 fr.

Chaque membre recevra gratuitement les publications ordinaires de la Société.

ART. 3. — Le bureau de la Société se compose d'un Président, de trois Vice-présidents, d'un Secrétaire général, de deux Secrétaires et d'un Trésorier.

Un ou plusieurs Présidents honoraires pourront être choisis parmi les membres de la Société.

Un comité élu statuera sur les admissions, ainsi que sur toutes les affaires de la Société. Il se composera de 25 membres, dont 20 domiciliés à Paris et 5 en province.

Le Bureau et le Comité seront soumis chaque année à l'élection : ils seront rééligibles.

ART. 4. — Une Assemblée générale se tiendra chaque année au mois de janvier. Elle élira les membres du Bureau et des Comités.

Dans cette Assemblée seront vérifiés les comptes et les dépenses de la Société.

ART. 5. — Une publication périodique paraitra sous le titre de *Revue des Traditions Populaires*.

Cette revue sera rédigée par un Comité de 7 membres élus à l'Assemblée générale et rééligibles.

Après avoir adopté ces statuts, l'Assemblée passe à l'élection du Bureau et des Comités. Elle décide que le vote par correspondance sera autorisé pour les membres habitant la province, et pour ceux qui, résidant à Paris, seraient empêchés d'assister à la séance. Le scrutin fermé à 6 heures 1/2, donne les résultats suivants :

Digitized by Google

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

X. MARMIER
MISTRAL
ERNEST RENAN
H. DE LA VILLEMARQUÉ

BUREAU DE 1886

Président

M. GASTON PARIS

Vice-Présidents

MM.

LOYS BRUEYRE
GIRARD DE RIALLE
CH. PLOIX

Secrétaire général

M. PAUL SÉBILLOT

Secrétaires adjoints

MM.

JULIEN VINSON
E. CARNOY

Trésorier

M. A. CERTEUX

COMITÉ DE RÉDACTION (1)

MM.

CARNOY
CERTEUX
HAMY
N. QUELLIEN
PAUL SÉBILLOT
DE SIVRY
GABRIEL VICAIRE

COMITÉ CENTRAL

Membres résidant à Paris

MM.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
ÉMILE BLÉMONT
PRINCE ROLAND BONAPARTE
BOURGAULT DUCOUDRAY
LOYS BRUEYRE
H. CARNOY
A. CERTEUX
H. CORDIER
GIRARD DE RIALLE
HAMY
CH. LECLERC
ORTOLI
GASTON PARIS
CH. PLOIX
N. QUELLIEN
ROSIÈRES
PAUL SÉBILLOT
CH. DE SIVRY
GABRIEL VICAIRE
JULIEN VINSON

Membres ne résidant pas à Paris

MM.

J. F. BLADÉ
EMMANUEL COSQUIN
CH. GUILLON
F. M. LUZEL
DE PUYMAIGRE

Le règlement intérieur sera préparé par le Bureau et le Comité de rédaction, et proposé au Comité central.

(1) Ont obtenu de 17 à 12 voix : MM. Julien Tiersot, Loys Brueyre, Jean d'Alheim.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

GENNARO FINAMORE. — *Tradizioni popolari abruzzesi* vol. II. Canti. Lanciano. R. Carabba 1886. in-18 de XII-158 pages. (3 fr. 50.)

M. G. Finamore a entrepris de recueillir les Traditions populaires des Abruzzes : le premier volume de sa collection, qui a été publié en deux parties (1885), est consacré aux contes et aux légendes. Le présent volume se compose de chansons; mais il convient de donner à ce terme un sens plus étendu, celui de poésies populaires ou de rimes populaires, car parmi les pièces qui y figurent et sont au nombre de 665, plusieurs sont des formulettes ou des prières populaires. Il est probable que beaucoup ne sont pas chantées, mais seulement récitées sur une sorte de rythme lent : il aurait été intéressant de trouver à la suite de l'excellente récolte de M. G. F. quelques spécimens de la musique des Abruzzes; il est assez curieux de constater qu'en publiant ses chansons sans musique, il n'a fait que suivre l'exemple de ses compatriotes qui se contentent, pour la plupart, de donner le texte seul. Il doit cependant y avoir de beaux airs populaires dans ce pays d'Italie, l'un de ceux où la musique est le plus en honneur parmi toutes les classes.

Les divisions du volume sont les suivantes : *Canti fanciulleschi.* (Ce sont en général des formulettes; le nº 10 est consacré à la Coccinelle, qui est un insecte d'amour et de bon présage, et qui porte en cette double qualité des noms significatifs). *Canto.* — *Chants narratifs.* — *Dispetti* (Formulettes et chansons de dépit). — *Canti scherzosi* (Facétieux et badins). — *Canti sentenziosi.* — *Canti dell' Altalena.* (Ces chansons accompagnent le jeu de la balançoire). — *Preghiere e Canti religiosi.*

Cette série termine le volume : plusieurs pièces sont beaucoup plus longues que les prières populaires que l'on recueille en France : de même que chez nous, il y en a qui ont une forme dialoguée. (Cf. les Prières populaires de l'Ain publiées dans le 2me numéro de la Revue.)

F. E. SAWYER. — *Sussex songs and music.* Brighton, Towner and Curtis 28 pages in-12.

Malgré l'opinion généralement établie, dit l'auteur, que le pays de Sussex est presque entièrement dépourvu de musique, M. S. y a recueilli soixante chansons, et il a pu noter la musique de la plupart d'entre elles. Avant lui, vers 1843, M. Broadwood avait publié, avec musique, 16 chansons du même pays. M. S. donne quelques spécimens de ce recueil, et parmi eux une curieuse chanson de mer, dans laquelle il est question d'un combat entre les Anglais et les Français. Elle est intitulée le « 14 juillet », et elle commence par ce vers

On the fourteenth of July,

qui semble donner la date de l'engagement, comme notre chanson de marins : « Le trente-un du mois d'août. »

D'autres chansons sont relatives à des coutumes populaires, à la fête des forgerons, à la chasse, aux toasts, etc. Les spécimens donnés par l'auteur avec de curieuses notes sur les circonstances où l'on chante, font vivement désirer qu'il publie sa récolte, et en même temps les airs qu'il a recueillis.

Ouvrages récemment parus :

FRANCE

N. HAILLANT. — *Flore populaire des Vosges,* 1 vol. in-8º chez l'auteur. Epinal, rue du Quartier. (4 fr.)

ANDREW LANG. — *La Mythologie,* traduit de l'anglais par Léon Parmentier avec une préface par Charles Michel et des additions de l'auteur. 1 vol. de XLI-234 pages. Paris, A Dupret. (3 fr. 50.)

Digitized by Google

CH. PLOIX. — *Mythologie et Folk-Lorisme.* Les Mythes de Kronos et de Psyché, broch. in-8° de 46 pages. Paris, Leroux éditeur. (2 fr.)

PAUL SÉBILLOT. — *Légendes, croyances et superstitions de la mer.* Première série : la Mer et le Rivage, 1 vol. in-18 de XII-366 pages. Paris Charpentier. (3 fr. 50.)

ANGLETERRE

TH. F. CRANE. — *Italian Popular tales,* 1 vol. in-8° de XXXVI-389 pages. Londres, Macmillan. 1885. (17 fr. 50.)

THE COUNTESS E. MARTINENGO CESARESCO. — *Essays on the study of Folk-Songs.* Londres. Redway. (7 s. 6 d.)

PORTUGAL

THEOPHILO BRAGA. — *O Povo Portuguez no seus costumes, crenças e tradiçoes* vol. I, Costumes e vida domestica. vol. II, Crenças e festas publicas. Tradiçoes e saber popular. 2 vol. in-18 de VIII-416 et de 546 pages. Lisboa, Livraria Ferreira. (15 fr.)

Nous publierons un compte-rendu détaillé de cet important ouvrage.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Academy, 27 février. — Dr Tiele and the myth of Cronus. *A. Lang.* (Réserves faites par M. L. sur l'interprétation de ce mythe donnée par M. T. dans la Revue de l'Histoire des religions : il la trouve subtile.)

Bibliothèque populaire de la Suisse romande. — Revue mensuelle. (Lausanne) Avril. — Conteur pékinois et troubadour napolitain. *Maurice Jametel.* (Intéressants détails sur les conteurs et les improvisateurs populaires dans ces deux pays.)

China Review. XIV nos 1 et 2. — Chinese mythology : the theory and practice of tuning pipes. *Chalmers.*

L'Homme, 10 avril. — Procession dansante d'Echternach. *E. Martin.* (Détails sur cette procession qui a lieu au tombeau de Saint Willibrod, dans le grand-duché de Luxembourg.)

Indian Antiquary. Janvier. — Folk-Lore in western India. *Putlibai Wadia.* (Le numéro de février contient la suite de cette étude.)

Le Muséon. Avril. — Le culte des génies tutélaires de la famille et de l'état dans l'ancienne religion des Chinois. *Carlo Pusini.* — La divinité personnelle dans l'Inde ancienne. *Ph. Colinet.* — L'Histoire des dynasties divines du Japon. *L. Bastide.*

Orientalist. II. 3 et 4. — Comparative folk-lore. *Goonetilleke.* — On some oriental folk-lore stories. *Lewis.* — Singhalese folk-lore.

Revista de Espana. n° 433. — La mitologia de los vegetales. *Alberola.*

Revue d'Assyriologie. I. 3. — Un chant d'incantation. *Schwab.*

Revue d'Ethnographie. Mars — Avril. — Les Papouas des côtes Sud-Est de la Nouvelle-Guinée. *Otto-Finsch.* (Détails sur les vêtements, la parure et le tatouage.) — Les Batekés. *L. Guiral.* (Fêtes, chants, musique, mœurs épulaires, fétichisme.) — Decades americanœ. *E. T. Hamy.* (Documents sur les anciens cultes mexicains.) — Superstitions des Beloutchis relatives aux voyages.

Mélusine, 5 mai. — Deux livres récents de M. W. Schwartz. *H. Gaidoz.* — Les Contes populaires de la Gascogne de M. Bladé. *H. Gaidoz.* — La Fascination. *J. Tuchmann.* (Pays scandinaves et slaves.) — Oraisons, Conjurations et Gardes des paysans vosgiens. *L. F. Sauvé.* — Les Gestes. *E. Rolland.* (Saluts chez les Turcs; gestes de moquerie et de refus). — Les Chicarots, jeu d'enfants. — La Courte-paille, version du Nivernais.

Digitized by Google

Blackwood's Magazine. — Mai. — The end of David, a Legend of the Talmud. H. K.

La France, 28 avril. — Le Mesti. *J. Nicot.* (Citation d'un couplet de chanson des juifs Alsaciens à l'époque de Pâques.)

Le Temps, 27 avril. — La Vie militaire. (L'auteur anonyme de cet article consacre un paragraphe aux chansons de route, qui ont été défendues par une ordonnance de 1884, et il exprime le vœu qu'on les recueille.)

Revue égyptologique. t. IV 2. — Index vocabulaire mythologique de M. Chabas.

Revue de l'Histoire des religions. Mars — Avril. — Kouan Ti, le Dieu de la guerre chez les Chinois. *C. Imbault Huart.* (Etude sur cette divinité, et les légendes qui s'y rattachent.) — De la complexité des mythes et des légendes. *Jean Réville.* (A propos de récentes controverses, M. R. constate combien il est difficile d'arriver à une solution satisfaisante; comme exemple de la formation complexe de certaines légendes, il cite celle de saint Denis.) — Folk-lore et mythologie. *A. Lang.* (Réponse de l'auteur à l'article de M. Ploix.)

Revue des Deux Mondes, 1 — 15 mars. — Les origines de la Bible. Histoire et légende. *E. Renan.* (L'Histoire biblique a eu pour source les légendes patriarcales et les guerres de Jahvé, populaires chez les tribus du Nord.)

Revue des langues romanes. XXIII. 3. — Contes populaires du Languedoc. *L. Lambert.*

Revue Franc-Comtoise. Janvier. — La Sorcellerie dans le pays de Montbéliard au XVIIe siècle. *A. Tuetey.*

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Dîner de ma Mère l'Oye.* — A l'occasion de la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, le dîner d'Avril avait été « ouvert », et les convives étaient au nombre de près de quarante. Parmi les convives de passage à Paris nous citerons MM. Ch. Joret, D. Vingtrinier, Grout, Bidauld, Ch. Guillon, J. F. Bladé, deux savants Russes, MM. Bogisic et Wissendorff. Le dîner était présidé par M. Dozon, dont on connaît les importants travaux sur le monde slave.

*** *Le Bénit polonais.* — En Pologne, le dimanche de Pâques et le lundi toute porte est ouverte, et le maître de la maison présente à tout venant un morceau d'œuf, en échange du joyeux *Alleluia,* puis il l'invite à prendre part à un repas. Cette coutume est observée par plusieurs membres de la colonie polonaise de Paris. — (*Le Voltaire,* 27 avril.)

*** *Les Lettres des frères de la Pureté* (en arabe) ont été imprimées; elles sont citées souvent par Freytag. Pourrait-on nous dire où l'édition a été publiée et s'il est facile de se la procurer?

*** *Les Sardines et la République.* — Les femmes de Fort-Philippe (Morbihan) ont dit assez récemment : Si la République était sabordée, les sardines viendraient en masse sur nos côtes : avec cette s... République, il n'y a plus rien que des maquereaux dans le Coureau de Groix (*Le Temps,* 23 avril).

D'après Al. Karr, *La famille Alain,* page 13, les matelots normands prétendaient jadis que les harengs avaient déserté leurs côtes depuis le départ de l'Empereur. (Napoléon Ier).

Le gérant : P. SÉBILLOT.

MONTÉVRAIN (S. ET M.). — ÉCOLE TYPOGRAPHIQUE DES PUPILLES DE LA SEINE.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 6. — 25 Juin 1886.

LE FOLK-LORE AU SALON

Notre récolte au Salon de cette année est assez maigre. Bien rares en effet sont les peintres qui ont puisé leur inspiration aux sources de la tradition populaire. Une dizaine d'œuvres à peine, tirées soit des légendes historiques et surtout religieuses, soit de quelque conte de fée, nous ont paru devoir être mentionnées; encore toutes ne se rattachent-elles pas bien directement à ces origines : dans plus d'un cas l'artiste n'y a recouru que pour rajeunir sous ce couvert la banalité flagrante du sujet, ou pour rehausser d'une étiquette brillante un simple tableau de genre.

Fidèle aux thèmes favoris qui lui ont valu en 1884 sa première médaille, pour un épisode modernisé de la belle légende littéraire de Saint-Julien l'Hospitalier, M. Dinet expose cette fois une toile non moins intéressante : *le Vieux Conteur*. Sous un gai soleil d'été qui chauffe les roches grisâtres, au pied des grands pins clairsemés dans le taillis, est assis, parmi les herbes desséchées et les roses bruyères, un vieux pâtre, vêtu de peaux de chèvres. Il tient captivés par le charme de son récit deux jeunes enfants, pittoresquement groupés à quelques pas. L'aînée, une blonde fillette échappée du hameau voisin, la tête enveloppée d'un foulard rouge, écoute avec une vive attention, les yeux fixés sur le narrateur, tandis que le garçonnet, demi-couché, laisse insoucieusement sa tête reposer sur les genoux de sa sœur, et voyage aux pays du rêve. La franche naïveté des poses, la sobriété du paysage, et la délicatesse avec laquelle les reflets de la lumière se jouent sur le terrain donnent à toute cette scène la saveur d'une étude consciencieusement exécutée d'après nature.

La *Sainte Famille*, de M. Gaston Latouche, est un assez joli tryptique moderniste auquel je ne trouve guère à reprocher que son vague sous-titre : *légende normande*. On se demande vraiment en quoi ce côté légendaire transparaît. Le panneau central est occupé par une Vierge-mère, assise drapée dans une grande cape noire de paysanne, le corsage entr'ouvert, tenant dans ses bras l'Enfant divin; debout auprès d'elle, accoudé au seuil

Digitized by Google

de son atelier d'artisan, Joseph, en long tablier de cuir, costumé comme nos compagnons charpentiers, sourit dans sa barbe flave : tel, ce personnage évoque unanimement à nos esprits le sympathique héros d'un roman fameux, le brave Goujet, dit *Gueule d'or*. Les deux autres panneaux représentent l'adoration des bergers et des mages, sous les traits de vieux villageois, pâtres en vastes limousines rayées, chantres en lourdes chapes à ramages. L'ensemble est d'ailleurs peint finement, dans une note claire, un coloris sage et discret, qui en font une œuvre agréable et de mérite. Pourquoi l'artiste n'a-t-il pas précisé davantage le sens local de cette légende ?

La barque des *Saintes Maries*, conduite par les anges vers les côtes de Provence, selon la tradition classique de cette région, est une pâle imitation des fresques des Primitifs italiens, traitée d'une manière correcte, mais trop froide, par M. de Gaudemaris.

Les mêmes défauts, froideur dans l'exécution et sécheresse dans le coloris, se trahissent dans la légende allemande de *Saint Hermann de Steinfeld*, par M. Adolphe Weber.

Le motif, toutefois, en est charmant, L'écolier, haussé sur un banc de la chapelle gothique, offre une pomme à l'enfant Jésus dont l'image, soudain, s'anime entre les bras de la statue de sa mère, et s'incline vers lui en tendant ses petites mains.

Avec une bien autre vigueur, un plus chaud sentiment de la couleur et de la forme est conçue la grande toile de M. de Richemont, le miracle de *Sainte Marie de Brabant*. La vie des Saints nous apprend qu'en 1390, le jour où les reliques de la sainte furent déposées au tombeau, les fidèles réunis dans le temple virent descendre du ciel treize vierges, vêtues de blanc et voilées, qui rayonnaient d'une éblouissante clarté. Par trois fois elles firent le tour du cercueil, en se tenant enlacées, puis disparurent subitement. L'artiste a su triompher heureusement, dans l'interprétation de cette scène, des difficultés que présentait la rencontre du réel et du surnaturel ; le jury a fait preuve de justice en lui décernant une récompense.

On ne se douterait jamais, en présence du *Saint Martin* de M. Leboux, que cette œuvre plus que médiocre est celle d'un ancien lauréat du Salon de 1874, sur qui se fondaient alors les plus hautes espérances. L'ascension du pieux évêque, emporté par les anges à travers les nuées, selon le récit de la Légende dorée, outre l'extrême vulgarité de son arrangement et la pesanteur de sa facture, est peinte dans un ton faux et bizarre qui en rend l'aspect encore plus désagréable.

Il convient de citer aussi, dans la section d'architecture, deux panneaux de la légende de *Saint Julien l'Hospitalier*, fragment d'un vitrail du XVIe siècle conservé dans l'église de Saint-Julien-du-Sault (Yonne), — dont la merveilleuse exactitude de reproduction fait honneur au talent de M. Steinheil.

Enfin, M. Charles Giroux a très finement gravé, d'après le tableau de Chartran, *la Vision de Saint François d'Assise*, Jésus pénétrant sous la figure d'un jeune pâtre, suivi de son troupeau, dans l'étable où le saint repose près de son compagnon endormi.

Digitized by Google

La rude et sombre composition de M. Constantin Gorsky, tirée de Kostomaroff, nous fait passer maintenant des légendes sacrées aux légendes historiques. Le czar Ivan le Terrible, pour s'assurer de la fidélité du vaillant *Koudeyar,* le soumet à diverses épreuves dont la plus cruelle est de faire pendre devant ses yeux sa fiancée, la belle Nastia.

M. Albert Maignan nous transporte, à son tour, dans le monde des fées, en prenant son sujet parmi les contes de Perrault : *la bague de Peau d'Ane.* Ce n'est pas d'ailleurs qu'il se soit laissé entraîner à de grands écarts d'imagination, et sa petite toile, d'exécution fort soignée, n'a rien absolument de fantastique. C'est tout bonnement une aimable étude, un gentil tableau de genre. — Une belle jeune fille, au torse nu ceint de légers tissus d'or et de gaze, essaie la bague devant une superbe tarte aux prunes qu'elle est occupée à confectionner. Pour justifier son titre, le peintre a suspendu, proche d'elle, en un coin, la fameuse dépouille, à peu près invisible à tous les regards.

— Là s'arrête notre inspection sommaire, et il nous reste à formuler, en terminant, le regret de voir tant de sources précieuses d'inspiration et de renouvellement pour l'art, méconnues ou dédaignées par le plus grand nombre. En vain le progrès suit son cours. On s'obstine à tourner constamment dans le même cercle étroit des Prométhées et des Orestes, des Hercules et des Samsons, des Judiths, des Salomés et des Cléopâtres. Chaque nouveau Salon arbore inévitablement son Faust ou son Roméo, sa Mignon ou son Ophélie. Ce sont toujours les fastidieuses Vestales romaines, les éternels Martyrs des Catacombes, les sanglants mystères du sérail, les horreurs de la Saint-Barthélémy. Où serait le mal d'abandonner un peu ces sujets rebattus, qui ont bien pu faire naître des chefs-d'œuvre, mais dont le public lui-même doit commencer à être las?

Les motifs pourtant ne manquent point. Nous avons déjà constaté que les légendes religieuses avaient fourni matière à des toiles intéressantes. Pourquoi, par exemple, les faits merveilleux attribués aux premiers apôtres des Gaules n'inspireraient-ils pas les peintres, aussi bien que les célèbres *Fioretti* de saint François, auxquelles on a fait dans ces derniers temps d'heureux emprunts? Et, tout le long du moyen âge, le cycle d'Arthur, l'épopée de Charlemagne et de ses douze pairs, les lais de Palestine, les fabliaux et les romans allégoriques : quel vaste champ à exploiter, même sans quitter la douce terre de Mélusine et de Merlin !

A. TAUSSERAT.

Digitized by Google

LÉGENDE DES BOUCANIERS DE SAINT-DOMINGUE

Comment saint Pierre se débarrassa de cinq flibustiers qui étaient entrés au Paradis

En tout temps et partout les bonnes places sont disputées, mais les influences, les intrigues, les surprises ou la violence obtiennent souvent ce qui ne devrait appartenir qu'au mérite.

Il paraîtrait, si l'on s'en rapporte à quelques écrivains, qu'avant l'histoire que je vais raconter, cela se passait trop souvent au Paradis comme sur cette terre, et que saint Pierre avait souvent fort à faire pour défendre contre les envahisseurs le domaine réservé aux seuls bons. Il connaissait parfaitement le Grand Livre dont le *Dies iræ* fait mention, ce livre qui contient tout ce qui doit servir à juger le monde, mais il y avait des moments où il ne pouvait dominer certaines difficultés.

J'ai appris par exemple d'un savant Sulpicien, l'abbé Faillon, qu'à une époque tant de gens avaient déjà abusé de la bonté de la Vierge qu'un jour saint Pierre s'en plaignit à saint Joseph, lequel le menaça d'emmener sa femme et l'enfant Jésus. « Après cela, disait saint Joseph, vous vous arrangerez comme vous voudrez. » — Le fait est-il bien exact, je ne le jurerais pas, toujours est-il qu'au XVe siècle. la miséricorde de la Vierge était attestée à Rouen par les vitraux de l'église saint Jean représentant un moine mort en péché mortel et arraché au diable par la mère du Christ.

Il est certain, en tout cas, qu'au moins deux habitants du Paradis n'y sont que par tolérance. Tout le monde sait que saint Yves n'y est resté que parce que saint Pierre n'y trouva pas d'huissier pour lui signifier le congé que réclamait l'ancien procureur. Saint Pierre aime son devoir, mais il n'entend rien à la chicane, il connaît la justice et peu la légalité, de telle sorte que de peur de faire tort même à un indigne, il laissa saint Yves où il était, de même qu'il garda La Ramée qui, ayant, je ne sais comment, le droit d'être partout où serait son sac, trouva le moyen de le lancer dans le Paradis au moment où saint Pierre en entrebâillait la porte, pour voir qui demandait à entrer

Une réforme n'était donc pas inutile, quand arriva la scène suivante, dans laquelle on verra le soin que saint Pierre a de son poste, et l'habileté qu'il montre à l'occasion, puisqu'il sut éconduire des hommes à qui rien ne résistait, c'est-à-dire des flibustiers qui après avoir été tués dans un combat, voulaient eux aussi entrer dans le Paradis sous prétexte qu'ils avaient fait la course « à compagnon bon lot. »

Digitized by Google

Or l'impiété consommée des flibustiers, bien autrement libertins que les boucaniers, étouffait en eux toute idée de l'éternité. « Quelquefois sans doute ils paraissaient rentrer en eux-mêmes et « penser à leur salut. Ils se donnaient alors de grands coups de « poing sur la poitrine pour marquer leur componction, mais elle « était plus apparente que réelle, car ils n'étaient pas plus tôt sortis « du danger qu'ils reprenaient leurs blasphèmes avec plus de « fureur que jamais. »

Comment saint Pierre eût-il pu laisser de tels hommes dans le Paradis. Ils en eussent assurément fait un cabaret, en forçant la main au saint patron des vignerons, et quand le vin est de la partie, on ne peut prévoir où les sottises s'arrêtent.

Saint Pierre le sentait bien, mais nos flibustiers s'étaient mis en posture de gens qu'il ne serait pas aisé de chasser ; — Brise-Galet, Tourne-au-Vent, Passe-Partout, Vent-en-Panne, Chasse-Marée, tels étaient les noms de ces flibustiers, avaient l'air résolu de Pierre-le-Grand, l'aventurier Dieppois, ou du fameux Basque, qui enlevaient si bien les galions d'Espagne et leurs millions.

Aussi le céleste Porte-clefs se trouva-t-il d'abord très grandement embarrassé. Il somma en vain les flibustiers de sortir. — La force étant de leur côté, il songea ensuite à les attendrir, en les suppliant de ne pas l'exposer à recevoir des reproches. Ils éclatèrent de rire.

Alors dissimulant sa peine, saint Pierre, s'assit près d'une fenêtre qui donnait sur notre monde. — Il semblait prendre son parti. C'était peu digne. Aussi n'avait-il pas dit son dernier mot : Il songeait, le cœur tourmenté. — Nous autres en pareil cas, nous nous serions voués à quelque saint. C'était ce qu'il faisait ; comme il était le premier des saints, il s'aida lui-même. Voici comment :

Les flibustiers tournaient en se raillant autour d'un bel arbre qui avait dû être le pommier fatal à notre première mère, Brise-Galet et Tourne-au-Vent faisaient les réflexions les plus malséantes, quand tout à coup un cri se fit entendre : « — Navire ! navire ! — De quel côté ? demandèrent aussitôt les cinq flibustiers à la fois. — Au vent à nous ! reprit saint Pierre qui avait donné l'avis, et il leur montrait un endroit hors du Paradis. — Chasse dessus ! » reprirent Passe-Partout et Vent-en-Panne, qui sortirent suivis par leurs camarades. Mais ce ne devait pas être pour revenir, car saint Pierre s'empressa de fermer la porte, et depuis pour ne pas retomber en pareille aventure, il choisit pour l'assister dans son office d'anciens marins des paroisses sujets aux guets de mer, habitués de leur vivant à défendre les côtes « bien armés et embastonnés »

En ma qualité d'historien, j'ai voulu rendre par un tel souvenir justice à l'habileté montrée en cette occurrence par celui qui fut le premier appelé un pêcheur d'hommes, comme le sont à leur manière, les historiens cherchant quelque grand caractère à faire honorer.

Digitized by Google

Si le Père Le Pers, missionnaire et curé de Limonade à Saint-Domingue en 1706, n'a pas été abusé par les boucaniers desquels il tenait ce récit, le saint homme qui n'avait de mondain que l'amour de la Botanique et celui de l'histoire du pays qu'il était venu habiter, nous donne l'espoir que tous ceux qui trompent et violentent ici-bas, ne seront pas toujours les plus forts et les plus fins.

PIERRE MARGRY.

ADEM ET HAOUA

TRADITION ARABE

La tradition d'Adam et Ève, telle qu'elle est racontée en Orient et enseignée aux adeptes de la secte de Sidi Abd-el-Kader el-Djilani (1), est relatée ainsi dans un vieux manuscrit arabe (2) trouvé dans la bibliothèque du Palais de Constantine, et dont voici la traduction :

« Adem se reposait dans le paradis, environné de douceurs et ayant Haoua (Ève) à ses côtés. Or, Chitâne (Satan), — qu'il soit maudit ! — vint vers eux ; il les détourna de manger les friandises du paradis et les incita à goûter du fruit défendu. Et ils en mangèrent, et aussitôt le diadème (tadj), s'envola de la tête d'Adem, et le vêtement de chasteté de Haoua disparut. Alors ils cherchèrent parmi les arbres du paradis pour trouver de grandes feuilles afin de cacher leur nudité ; mais ils arrivèrent jusqu'au figuier sans qu'aucun arbre leur eût donné de ses feuilles.

Le figuier leur donna huit feuilles : trois pour Adem et cinq pour Haoua. Dieu cria alors à cet arbre : « Pourquoi, ô figuier, lorsque tous les arbres du paradis ont refusé leurs feuilles, donnes-tu les tiennes sans mon ordre ? » Le figuier répondit en invoquant la bonté de Dieu.

La Vérité (Dieu) lui cria alors, disant :

« Réjouis-toi, ô arbre, car je t'élève en noblesse au-dessus des arbres du paradis (3). »

1. Voir dans le n° 4 de la *Revue des Traditions populaires*, page 114, la note relative à la secte de Sidi Abd-el-Kader el-Djilani.
2. M. Mercier, interprète judiciaire, a traduit un manuscrit, sorte de catéchisme et de formulaire à l'usage des Khouan de Sidi Abd-el-Kader el-Djilani, dans lequel est mentionnée la dite tradition.
3. Conforme à la note qui suit, page 164.

Digitized by Google

Après leur faute, Adem et Haoua furent chassés du paradis, et Dieu leur dit, en les renvoyant : « Descendez du paradis et soyez ennemis. »

Aussitôt, Adem et Haoua devinrent ennemis et se séparèrent.

Adem alla dans l'Inde, et Haoua se réfugia dans la montagne du Derbh'an.

Cependant, 350 ans après, Allah eut pitié d'Adem et lui enseigna une parole de repentir. Adem la prononça, puis il dit : — « O ! Seigneur, pourquoi m'as-tu chassé du paradis ? » — Allah lui répondit : — « Parce que tu m'as irrité. » — Adem reprit : — « O ! Seigneur, je me repens, accueille mon repentir ! » — Mais Allah lui dit : — « O ! Adem, sept cents ans avant de t'avoir créé, j'avais résolu que je te chasserais du paradis. — O ! Seigneur, répéta Adem, daigne accepter mon repentir. » — La Vérité (Dieu) lui dit alors : — « J'ai sur terre une demeure *(le temple de la Mecque)* ; va vers elle, fais-en le tour, et adore-moi en ce lieu ; j'accueillerai ton repentir et j'exaucerai tes vœux, car je suis le miséricordieux des miséricordieux ; ensuite, j'effacerai tes péchés et j'écrirai tes bonnes œuvres. »

Adem, aussitôt, partit de l'Inde, précédé de l'ange Djebraïl (Gabriel) envoyé par Dieu, lequel lui indiqua la route et le conduisit auprès de Haoua. Mais Haoua, à sa vue, s'enfuit jusqu'à la montagne d'Arafat. Adem l'y ayant rejoint, lui dit : « O ! Haoua, je suis Adem ! » — Mais elle lui répondit : « Non, tu n'es pas Adem. »

En effet, la figure d'Adem était complétement changée ; ses cheveux avaient poussé, ils étaient très longs et lui couvraient les yeux. Haoua refusa de le reconnaître.

Mais Adem s'étant prosterné, s'écria : « O ! Reubbi (mon Dieu) si tu acceptes mon repentir, fais que la reconnaissance s'opère entre moi et Haoua, ta servante. » Aussitôt, l'ange Djebraïl descendit du Ciel, apportant la pierre, le rasoir et le bassin ; puis il coupa la barbe d'Adem, lui rasa la tête et la nettoya.

Djebraïl enseigna ensuite à Adem cette invocation : « O ! mon Dieu, il n'y a d'autre Dieu que toi ; sois exalté ! — Mon cœur a été pervers ; pardonne-moi, toi qui es le refuge miséricordieux ! » — Immédiatement, Haoua reconnut Adem, et celui-ci la rejoignit dans la montagne d'Arafat (1).

Alors descendirent du ciel vers lui (Adem), Gabriel, Michel et Asrafil, accompagnés de soixante-dix mille anges ; et ils lui annoncèrent que son repentir et son pèlerinage étaient acceptés.

Ensuite, les anges emmenèrent Adem à une station près de la

1. C'est à partir de cette époque que la montagne reçut ce nom d'*Arfât* ou *Arafat* qui signifie *connaissance*. Cette montagne est située à quelques lieues de la Mecque. les pèlerins y passent la journée du 9 de *Dhou l'Hedja*.

Digitized by Google

Mecque, — que Dieu l'ennoblisse! — nommée Ouad Nâman. Haoua séjourna à la Mecque. Le diadème fut replacé sur la tête d'Adem, puis on le revêtit d'un riche manteau qui fut, pour cela, appelé manteau de la décision *(fetoua)* (1).

Allah s'adressa alors à Adem, et lui dit : — « O! Adem, je veux recevoir l'engagement de fidélité et d'alliance de toi et de ta postérité, afin que vous m'obéissiez et que vous ne transgressiez pas mes ordres. » — Adem répondit : — « O! Reubbi, tu me demandes mon alliance et celle de ma postérité; mais où est ma postérité? »

— « *Fi d'hâarek* (dans ton dos!) » lui dit Dieu.

Puis, de sa main puissante, il frotta le dos d'Adem et en retira une petite boule dont il forma sa postérité. — Il reçut ensuite d'eux l'engagement de fidélité et d'alliance (2). » A. CERTEUX.

En ce qui concerne le figuier (voir page 162), nous ne pensons pas qu'il s'agisse du Figuier de l'Inde ou de Barbarie (Cactus-raquette) dont les feuilles garnies de piquants sont dévorées avec délices par les Khouan (frères) d'une autre secte, celle de Sidi Aïssa (les Aïssaoua); si nous mentionnons cette plante, fort répandue en Orient, c'est parce que des gravures enluminées, à l'usage des enfants, représentent Adam et Eve dans le paradis terrestre, entourés de tous les animaux de la création et cachés, en partie, derrière un buisson de Cactus figuier épineux. Nous ne croyons pas non plus qu'il soit question du *Figuier d'Adam* (bananier), ainsi dénommé dans l'Inde, parce que son fruit répondait aux besoins de l'homme à l'état d'innocence et d'inexpérience. Et cependant le manuscrit arabe dit qu'Adam et Eve cherchèrent parmi les arbres du Paradis *pour trouver de grandes feuilles.*

Il doit s'agir tout simplement du *Ficus*, l'arbre le plus précieux pour les Arabes, celui qui leur offre le plus de ressources et que l'on peut désigner comme l'arbre sacré de l'Islam.

Le *Ficus carica,* figuier commun, originaire de l'Orient, était célèbre dans l'antiquité, les Grecs et les Romains lui avaient voué une espèce de culte ; ils en couronnaient les statues de leurs déesses et s'en ceignaient le front dans les fêtes publiques.

Par exemple, il serait intéressant de savoir pourquoi la tradition arabe accorde *trois* feuilles de figuier à Adam et *cinq* à Eve. D'après celle qui nous a été transmise et que M. de Sacy a relatée, nous savons tout bonnement qu'Adam et Eve, pour se couvrir, prirent des feuilles de figuier ; des gravures anciennes nous les montrent, il est vrai, ornés d'une branche garnie de ces feuilles, mais sur beaucoup d'autres ils n'ont qu'une feuille chacun. A ce propos, il ne serait pas inutile non plus, peut être, de rechercher pourquoi, de nos jours, la feuille de figuier a été remplacée par la feuille de vigne.

1. *Fetoua.* — Le mot fetoua, nom d'action de la quatrième forme du verbe *feta,* signifie : la décision, la marche à suivre. Les Khouan l'emploient dans le sens d'oraison. — *As'h'âb el-fetoua,* c'est-à-dire les Compagnons de la Décision.

2. L'engagement de fidélité et d'alliance est enfermé dans la *Pierre noire* conservée à la Mosquée de la Mecque, que les pèlerins doivent toucher après en avoir fait le tour ; cet écrit restera dans la pierre jusqu'au jour de la résurrection. Ceux qui auront accompli l'engagement contracté par Adam seront parmi les heureux, les autres iront avec les gens de l'enfer. Et la pierre portera témoignage pour quiconque aura fait le pélerinage et l'aura touchée.

Digitized by Google

D'autre part, quelle est la tradition qui a été transmise chez certaines peuplades, en Océanie par exemple? Est-ce en l'honneur de cette tradition que les femmes canaques mariées de la Nouvelle-Calédonie, il n'y a pas encore un demi-siècle, avaient seules le droit de porter (pour tout vêtement) une petite touffe de feuilles (nous ignorons de quel arbre). — A. C.

MOMTCHILO ET VOUKACHINE (1)

Voukachine, qui s'était taillé un petit royaume dans l'empire serbe d'Etienne Douchan, lors de sa dissolution, et son fils, le fameux Marko, communément appelé *Kraliévitch*, c'est-à-dire fils de roi, sont des personnages historiques du XIVe siècle, mais plus légendaires encore qu'historiques, J'ai assez parlé d'eux, surtout de Marko, dans mes *Poésies populaires serbes* (2), pour n'en rien dire de plus ici. Il convient pourtant de rappeler qu'un autre chant raconte la fondation de Scutari (en albanais *Chkodra*, colline, et en serbe *Skadar)* par Voukachine et ses frères, avec des circonstances, d'une expression d'ailleurs très pathétique, qui sont la mise en action d'une superstition homicide très répandue (3), et essentiellement du domaine de notre Revue.

Dans la *pesma* dont l'ensemble et les détails sont, à mon avis d'une admirable poésie, en même temps que d'un caractère antique très prononcé, on remarquera un trait de merveilleux, descendu apparemment de la poésie épique dans les contes; l'existence d'un cheval ailé, et, de plus, doué de la parole.

Le Dourmitor est la plus haute montagne de l'Hertzégovine, le Pirlitor, qui lui fait face, est plus petit, on dit que les ruines du castel de Momtchilo y subsistent encore aujourd'hui. — Il faut remarquer que le nom de l'Hertzégovine (un pays que j'engage tous les amateurs de pittoresque à visiter), ne s'est formé qu'un siècle après l'époque de notre tragique légende.

Georges Voukachine écrit une lettre dans le blanc Scutari sur la Boïana, et il l'envoie en Hertzégovine vers le blanc château du Pirlitor, le Pirlitor en face du Dourmitor. La lettre est adressée à Vidosava, l'épouse de Momtchilo, secrètement il l'écrit, secrètement il l'envoie, et voici ce qu'il y disait :

« Vidosava, épouse de Momtchilo, que fais-tu là-bas dans la glace et dans la neige? Quand, du château, tu regardes au-dessus de ta tête, tu n'as rien de beau à voir : rien que le blanc Dourmitor, enseveli sous la glace et sous la neige, en plein été comme au cœur de l'hiver. Si, au-dessous du château, tu jettes les yeux dans le précipice, au fond coule la Tara, trouble et mugissante, roulant des arbres et des pierres; on ne voit sur elle ni barques ni ponts, et elle est bordée de sapins et de rochers.

« Ainsi donc empoisonne le voïvode Momtchilo, empoisonne-le, ou livre-le moi, pour descendre ensuite dans la plaine au bord de la mer (4), et demeurer dans le blanc Scutari sur la Boïana. Je te pren-

Digitized by Google

drai pour ma fidèle épouse, tu seras madame la reine, tu pourras filer de la soie sur un fuseau d'or, filer de la soie, sur de la soie t'asseoir, porter velours et brocard, et encore brodés d'or pur. Et quelle merveille que Scutari sur la Boïana! La montagne, au-dessus du château, est toute plantée de figuiers, d'oliviers et de vignes abondantes en raisins; au-dessous du château, au bas du précipice, une plaine couverte de blanc froment, et autour d'elle de vertes prairies, où coule la verte Boïana ; toute espèce de poissons nagent dans ses eaux, et à toute heure on peut les manger frais. »

La lettre parvient à la femme de Momtchilo, elle regarde la lettre, elle la lit, et y répond par celle-ci : « Seigneur, roi Voukachine, ce n'est pas chose facile que de trahir Momtchilo, de le trahir ou de l'empoisonner : il a auprès de lui sa sœur, Euphrosine, qui lui prépare sa nourriture et qui avant lui goûte les mets; Momtchilo a aussi neuf frères et douze cousins germains (5); ce sont eux qui lui servent le vin vermeil et avant lui goûtent chaque coupe de vin, il a un cheval, Iaboutchilo, un cheval ailé, qui vole et le transporte partout où il lui plaît; Momtchilo a un sabre qui porte des yeux (6), après Dieu, il ne craint personne. Écoute-moi donc, roi Voukachine! lève une troupe nombreuse, amène-la dans la plaine d'Iézéra (7), puis place-toi en embuscade dans la verte forêt. Momtchilo a une singulière coutume : le matin, au saint jour du dimanche, il ne manque pas de se lever de bonne heure et d'aller à la chasse à Iézéra, menant avec lui ses neuf frères, ses douze cousins germains et quarante soldats du château. Quand viendra la veille du dimanche, je brûlerai les ailes à Iaboutchilo, et je mouillerai le sabre tranchant, je le plongerai dans du sang salé, afin qu'il ne puisse sortir du fourreau; de cette manière tu viendras à bout de tuer Momtchilo. »

Quand cette lettre parvint au roi, et qu'il en vit le contenu, il ne se sentit pas de joie; puis ayant levé une nombreuse et puissante troupe, il se mit en route pour l'Hertzégovine, conduisit sa troupe sur la plaine d'Iézéra, et se mit en embuscade dans la verte forêt.

Le soir, la veille du dimanche, Momtchilo va dans sa chambre et s'y étend sur une molle couche. Peu de temps se passe, et voici entrer son épouse; mais elle refuse de prendre sa place sur la molle couche, elle verse des larmes sur la tête de son mari. « Vidosava, ma fidèle épouse, lui demande le voïvode Momtchilo, quel est donc ce violent chagrin, que tu verses des larmes sur ma tête? »

— Seigneur, voïvode Momtchilo, répond la jeune Vidosava, ce n'est pas que j'aie aucun chagrin, mais j'ai entendu parler d'une merveille extraordinaire, j'ai ouï dire, sans l'avoir vu, que tu as un cheval, Iaboutchilo, un cheval ailé; d'ailes à ton cheval, je n'en ai pas vu, et je ne puis croire qu'il en ait : seulement je crains que tu ne doives périr. »

Momtchilo était fin, il était fin, et pourtant il se laissa tromper,

Digitized by Google

à son épouse ainsi il parle : « Vidosava, ma fidèle épouse, il m'est facile de te consoler, et facile pour toi de voir les ailes de mon cheval blanc : à l'heure où les coqs chanteront pour la première fois, vas à l'écurie neuve, c'est alors que les ailes se montreront, et tu pourras les regarder à ton aise. » Puis il s'étend et s'abandonne au sommeil.

Momtchilo dort, son épouse ne dort point, elle écoute sur son lit, attendant que les premiers coqs chantent; et dès que la première voix se fait entendre, la jeune femme saute de la molle couche, allume une chandelle qu'elle met dans la lanterne, puis prend du suif et du goudron, et s'en va tout droit à l'écurie neuve. Or, comme l'avait dit Momtchilo, déjà les ailes d'Iaboutchilo se montraient, elles lui tombaient jusqu'aux pieds. Elle alors d'oindre les ailes du cheval, de suif et de goudron, d'y mettre le feu avec la chandelle, et de les consumer; ce que le feu n'avait pu brûler, elle le serra fortement sous la sangle. Alors elle court à la dépense (8), prend le sabre de Momtchilo, le plonge dans du sang mêlé de sel; puis retourne s'étendre sur la molle couche.

Le matin, de bonne heure, quand l'aube commença à blanchir, Momtchilo se leva : « Vidosava, ma fidèle épouse, dit-il, quel songe étrange j'ai eu cette nuit ! Il s'élevait, du pays maudit des Vaçoïévitch, un brouillard floconneux, qui peu à peu enveloppa le Dourmitor; je m'enfonçai dans ce brouillard avec mes neufs frères, mes douze cousins et quarante soldats du château; la brume, femme, nous sépara, nous sépara et nous ne pûmes nous retrouver; Dieu le sait, il n'arrivera rien de bon. — Sois sans crainte, cher Seigneur, lui répond Vidosava; songe est mensonge, et Dieu est vérité (9). »

Momtchilo le voïvode s'apprête, et descend du blanc donjon. Au bas ses neuf frères l'attendaient, avec ses douze cousins et quarante soldats du château; son épouse lui amena le cheval blanc, tous sautèrent en selle sur leurs bons chevaux et partirent pour la chasse du côté d'Iézéra.

Ils approchaient d'Iézéra, quand une troupe nombreuse marcha à leur rencontre. A cette vue, Momtchilo veut tirer le sabre qui pend sur sa cuisse, mais le sabre maudit ne se laisse point dégaîner, il semble qu'il ait pris racine dans le fourreau. Alors le voïvode Momtchilo s'écrie : « Écoutez-moi, chers frères, cette chienne de Vidosava m'a trahi, vite donnez-moi le meilleur sabre que vous ayez. »

A l'instant ses frères lui obéirent et donnèrent leur meilleur sabre, puis Momtchilo leur dit : « Écoutez, mes chers frères ! attaquez la troupe sur les ailes, et moi je la chargerai par le milieu. » Dieu clément, la grande merveille ! il aurait fallu voir comment fauchait le voïvode, comment il s'ouvrait un chemin sur la pente de la montagne; sous ses sabots, Iaboutchilo écrase encore plus d'hommes, que Momtchilo n'en abat de son sabre tran-

Digitized by Google

chant; mais une malechance lui est échue, au moment où il arrive en face du Pirlitor, neuf noirs chevaux passent à ses côtés, et pas un de ses frères n'est en selle !

A cette vue le héros sent son cœur se briser, il est consterné du sort de ses frères, ses bras retombent sans force, il ne peut plus s'en servir pour asséner des coups. Alors il frappe Iaboutchilo, il le frappe de la botte et de l'éperon, pour qu'il prenne son vol vers le château du Pirlitor, mais le pauvre cheval ne peut plus voler. Le voïvode Momtchilo le charge d'imprécations : « Iaboutchilo, puissent les loups te dévorer ! jusqu'ici, si nous volions, c'était sans nécessité, par pur amusement, et aujourd'hui tu refuses de prendre ton vol ! » Mais le cheval en hennissant lui répond : « Seigneur, voïvode Momtchilo, cesse de me maudire ou de m'éperonner, aujourd'hui il n'y a pas de vol pour moi; Dieu anéantisse ta Vidosava ! Elle a brûlé mes ailes, et ce que le feu n'a pu consumer, elle l'a serré fortement sous la sangle; ainsi donc sauve-toi où il te plaira. »

Quand le voïvode Momtchilo a entendu ces paroles, les larmes coulent sur son mâle visage, puis il se jette à bas du cheval blanc, il saute, et en trois bonds il atteint le château, mais voilà que la porte du château est close, close et barrée. Voyant le péril où il se trouve, Momtchilo appelle sa sœur Euphrosine. « Euphrosine, ma chère sœur, déroule jusqu'au bas de la muraille une pièce de toile, que j'essaie de me guinder jusqu'au château. » La sœur en sanglotant répond à son frère : « Hélas, mon frère, voïvode Momtchilo, quel moyen pour moi de dérouler en bas de la muraille une pièce de toile, quand ma belle-sœur Vidosava, ma belle-sœur et ton infidèle, m'a attaché les cheveux à une poutre ? » Mais la sœur a le cœur généreux, elle a pitié de son frère; sifflant comme un serpent venimeux, elle secoue violemment sa tête et tout le reste de son corps, si bien que sa chevelure se détache de la tête et demeure liée au poteau, puis elle prend une pièce de toile, et la déployant la laisse tomber le long du rempart. Momtchilo en saisit le bout et se guinde jusqu'au sommet du mur ; il était près de sauter à l'intérieur du château, quand accourt l'épouse infidèle, ayant à la main un sabre tranchant; elle coupe la toile au ras du bras de Momtchilo, qui retombe au pied du rempart; là les serviteurs du roi le reçurent sur leurs sabres et leurs lances de guerre, sur les haches et les masses d'armes; puis survient le roi Voukachine, qui le perce de sa lance, le perce en plein cœur. « Voici mon dernier vœu, roi Voukachine, dit le voïvode : garde-toi de prendre pour femme ma Vidosava, Vidosava, celle qui m'a trahi, car s'en est fait de ta vie; elle m'a livré à toi aujourd'hui, demain elle te livrera à un autre. Prends ma chère sœur, ma sœur bien aimée, Euphrosine, celle-là te sera toujours fidèle, elle t'enfantera un héros, qui sera mon égal. » Ainsi parle le voïvode Momtchilo; puis l'agonie commence ; ainsi il parle, puis il rend l'âme.

Digitized by Google

Momtchilo expiré, les portes du château s'ouvrirent, et Vidosava sortit, venant à la rencontre du roi Voukachine et l'emmena dans la blanche tour, le fit asseoir sur un siège d'or, lui servit du vin et de l'eau-de-vie et tout ce qu'on offre à de nobles hôtes; puis la jeune femme alla à la dépense et en tira les habits de Momtchilo, ses habits et ses armes. Mais quelle chose étrange on vit alors! l'habit qui, à Momtchilo n'allait qu'au genou, sur Voukachine traîne jusqu'à terre; le bonnet qui était juste pour Momtchilo, sur la tête de Voukachine s'enfonce jusqu'aux épaules; la botte qui était juste pour Momtchilo, Voukachine y met ses deux jambes; l'anneau d'or que portait Momtchilo, Voukachine y passe trois doigts; le sabre qui était à point pour Momtchilo, traîne par terre de la longueur d'une aune.

« Malheur à moi! s'écrie alors le roi Voukachine; par le Dieu clément! voyez cette prostituée de Vidosava! si elle a trahi un héros qui n'avait pas son pareil au monde, du moins elle ne me trahira pas à mon tour! » Puis il appela ses serviteurs, qui saisirent la chienne de Vidosava, la lièrent à la queue de deux chevaux, les chassèrent sur la pente du Pirlitor, et les chevaux l'écartelèrent toute vive.

Le roi mit au pillage la demeure de Momtchilo puis prenant avec lui la sœur du voïvode, Euphrosine la belle, comme on l'appelait, il l'emmena à Scutari sur la Boïana. Là il s'unit à elle en mariage, et avec son épouse il engendra une belle lignée, il engendra Marko et André; Marko marcha sur les traces de son oncle, son oncle le voïvode Momtchilo.

Traduit du serbe par AUG. DOZON.

1. Vouk St. Karadjitch, *Narodné Serbské piesmé*, t. II, n° 25.

2. Une nouvelle édition, très modifiée et augmentée, de ce livre, paraîtra prochainement sous le titre de « l'Épopée serbe. » Le chant donné ici en fera partie.

3. Voyez, entr'autres, Passow, *Chants grecs*, et mes *Contes albanais*.

4. Scutari n'est pas au bord de la mer, mais à sept ou huit heures de là, près de l'endroit où la Boïana sort du lac. Dans la région intermédiaire, encore aujourd'hui la population est serbe et non albanaise.

5. Hyperbole et lieu commun poétique. D'autres chants ne donnent à Voukachine que trois frères.

6. Ces *yeux* sont apparemment des damasquinures.

7. Pluriel du mot *iézéro*, lac.

8. *Riznitza*, θάλαμος de l'Odyssée.

9. Lieu commun.

10. Ce n'est pas une chose rare, dans l'épopée serbe, que des femmes livrent ainsi, ou essayent de livrer leurs maris, lesquels s'en vengent, quand ils le peuvent, de la façon la plus barbare.

Digitized by Google

LA MINOURE DU POUGAN (1)

CHANSON BRETONNE

C'est la Minoure du Pougan,
Que l'on marie.
On la marie à son plaisir,
Monsieur le comte en est marri.

Ils sont partis du Rocher,
Trois gentilshommes,
Sont allés sans s'ébruiter,
Au Pougan, chez le mercier.

— Beau mercier, beau mercelot,
Ouvre ta porte,
A me donner du mordoré,
C'est pour un cotillon brodé.

— Du mordoré, je n'en ai point,
Monsieur le Comte,
Allez à Rennes ou à Paris,
Vous en trouverez de tout prix.

Ne sachant plus que demander,
Demande à boire.
— Messieurs, allez un peu plus bas,
Le cabaret est à deux pas.

— Hé! mercier, méchant mercelot,
Ouvre ta porte,
Ouvre-la donc et promptement,
Sinon, nous la j'tons en dedans.

Quand le mercier entend cela,
Tôt il se lève.
Tous à cheval ils sont entrés,
Au lit de la bell' sont allés.

La belle, approchez-vous de moi,
Que je vous baise,
Je veux vous faire le présent
D'une belle paire de gants.

— A moi n'appartient point des gants,
Monsieur le Comte.
Je suis simple fille des champs,
A moi n'appartient point des gants.

— La belle, approchez-vous de moi,
Que je vous baise.
Ça me donnera le désir,
Une autre fois d'y revenir.

— Hé! mon Dieu, n'y revenez point,
Monsieur le Comte.
Qui donc vous prie d'y revenir,
Au point du jour ou à minuit?

Il l'a monté' sur son cheval,
Criant la force.
Mais, en passant sur la chaussé',
Dans la rivière s'est jeté'.

— Très Sainte-Vierge, en cet émoi,
Je vous supplie.
Très Sainte-Vierge, noyez-moi
Mais mon honneur, sauvez-le moi.

— Ah! pour Dieu ne vous noyez pas,
Ma jeune fille.
Je vous tiens quitte de ce pas,
Au Rocher vous ne viendrez pas.

Bibliothèque Nationale, mss. 3340, f° 175. Comparer Luzel (*Gwerziou*, I, 351). D'après Le Gonidec, le mot *minour* signifie en Cornouailles et en Tréguier : orphelin de père et de mère.

1. Par suite d'un retard dans l'envoi des clichés, la *Revue des Traditions populaires* ne peut donner de musique dans le numéro de juin. Nous avons pris toutes nos mesures pour éviter le retour de pareille irrégularité.

Digitized by Google

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN EN BERRY

A la Saint-Jean, on fait des feux le soir dans les chemins avoisinant la ferme; on s'arrange pour que ces feux fassent le plus de fumée possible; on y met des lavandes, des thyms, du serpolet *(chairpoulet)*, du genévrier et d'autres plantes aromatiques — enfin toutes les *Herbes de la Saint-Jean.*

Autour, filles et garçons dansent des rondes et surtout le *branle*, sorte de farandole avec deux pas sautés sur place, et deux ou trois courus, entremêlés de cris, *you! you!* — Puis ils sautent par dessus le feu pour se *fumer*, ce qui a, paraît-il, la vertu de préserver des maladies.

Dans le même but de préservation, on fait passer les troupeaux (aumailles et bêtes à laine) par-dessus ce feu, ou mieux cet amas d'herbe fumant, et souvent les animaux y mettent beaucoup de mauvaise volonté, il faut employer les fouets, les gaules et les chiens.

Les feux de la Saint-Jean sont moins gais en Bretagne; les assistants prenant chacun un petit tison à la main font à pas lents le tour du feu en chantant des airs rhythmés et tristes, des cantiques sans doute.

La Saint-Jean est l'époque de la location des domestiques, et des maisons, dans certains cantons.

Le mot *Johanné*, prononcé *Jouané*, veut dire précoce. Un arbre, un fruit est *jouané*; on dit des prunes *jouanettes.*

Il existe un petit scarabée d'un noir bleu, qu'on nomme *petite bête Saint-Jean.* Quand on le prend, il rend par les mandibules (la bouche) un liquide rougeâtre; les enfants excitent cette sécrétion en mettant de la salive sur l'insecte, et en disant :

Petite bête Saint-Jean,
Donne-moi du vin rouge,
Je te donnerai du vin blanc.

ARMAND BEAUVAIS.

Digitized by Google

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN EN ASIE MINEURE

Les feux de la Saint-Jean ont lieu deux fois par année, le 31 juillet (v. s.), et le 5 janvier.

Le premier se nomme *Kélémène.*

Le second, s'appelle *Fichothe.*

Nous ne voyons point quel est le sens de ces deux mots que nous ne connaissons dans aucune des langues orientales, pas plus en grec, qu'en arabe, turc, persan ou syriaque. Peut-être ces noms sont-ils un débris du dialecte des anciens habitants de la Cappadoce ?

Après avoir fait le feu *Kélémène* du 31 juillet (v. s.), le lendemain — 1er août — on s'en va aux champs avant le lever du soleil afin de recueillir une sorte d'herbe nommée en turc *Uzerlik.* Cette plante a une odeur repoussante. On en pare néanmoins toutes les portes de la maison, et on en jette sur le lit des enfants et des vieillards qui sont restés couchés.

Cette coutume est de rigueur aussi bien chez les chrétiens que chez les Turcs.

Si une personne est hâlée, brûlée ou indisposée par le *simoun*, elle se couche sur un tas d'*Uzerlik* et recouvre bientôt la santé.

Le feu du 5 janvier (v. s.) nommé *Fichothe*, a pour but de chasser le *djinn* du même nom.

Depuis le 27 novembre jusqu'au 5 janvier (v. s.), c'est-à-dire durant 40 jours, un *djinn* (mauvais génie, lutin) fréquente les habitations dès que la nuit est venue. Par la porte entre-bâillée ou par la fenêtre ouverte, il appelle les gens par leur nom. Malheur à l'imprudent qui ouvre la bouche pour répondre au *Fichothe!* Le *djinn* lui arrache la langue et s'enfuit en riant. Mais ce sont surtout les petits enfants qui ont le plus à craindre le mauvais génie. Le *Fichothe* disparaît le 5 janvier, chassé par les feux allumés de partout.

(*Environs de Indgé-Sou, Asie Mineure*).

HENRY CARNOY et JEAN NICOLAÏDES.

Digitized by Google

COUTUMES ET SUPERSTITIONS DE LA BOURGOGNE

(SAÔNE-ET-LOIRE)

L'aubépine. — Au printemps, si une mère a un enfant malade de la fièvre, elle le prend dans ses bras, et le porte devant la touffe la plus belle et la plus fleurie d'un buisson d'aubépine. Là, elle s'agenouille, dépose devant elle son cher fardeau, baisse son front sur ses mains jointes, et prie du plus profond de son cœur. Puis elle se relève, embrasse l'enfant, le reprend dans ses bras, et rentre à la maison. Plus d'une fois une chaude larme a glissé entre les doigts maternels.

L'aubépine, au dire des bonnes gens de l'endroit, a une précieuse vertu pour les jeunes enfants que la fièvre tourmente, et cette vertu vient de ce que, — d'après une tradition bien aimée des femmes, des mamans surtout, — les branches de cet arbrisseau ont servi aux bourreaux de Jésus pour lui tresser sa douloureuse couronne.

Le tour de l'autel. — Quand une mère a un enfant atteint de fièvre ou de toute autre maladie, et qu'on n'est plus dans la saison de l'aubépine, elle manque rarement de le porter à l'église, au moment où l'office est terminé. Là, tant bien que mal, soit en le tenant par la main, soit en le soutenant par dessous les deux bras, elle lui fait faire, aussi doucement que possible et dans la mesure des forces du petiot, mais sans s'arrêter, neuf fois le tour de l'autel. C'est une sorte de neuvaine ambulatoire.

Cette pratique, dans la conviction des bonnes mères, rend la vigueur aux faibles, et la santé aux malades.

La toile sacrée. — C'est un cadeau peu gai, mais très respecté. On conte, à ce propos, la triste fin d'une certaine Jeannette. Elle avait, sans la moindre nécessité, coupé la pièce de toile qu'une mariée reçoit toujours de sa mère le matin de ses noces, et qui est destinée à lui servir de linceul. On ne doit pas y toucher, et cependant la jeune femme insouciante la rogna, la tailla en morceaux pour s'en faire du linge. Quelque temps après, allant voir une parente près de la rivière, elle tomba dans l'eau par une nuit noire, se noya ... et n'eut point de sépulture.

Parmi toutes les coutumes de la localité, celle de la pièce de toile est une des plus religieusement observées.

Digitized by Google

L'eau bénite des pêchers. — Si l'on veut conserver ses pêchers pendant les mauvais jours qui finissent l'hiver et commencent le printemps, on n'a qu'à les entourer de paille trempée dans de l'eau bénite. Le jardinier qui nous révélait cette recette ajouta : « Je me souviens encore des pêchers du voisin Claude. Il n'a rien voulu faire de ça aux siens, l'entêté! Aussi les jeunes sont morts, et le vent a cassé les autres. »

La fournée des Rogations. — Les ménagères de nos contrées bressanes ont toutes grand soin de ne pas cuire le pain le jour des Rogations. Elles prétendent que, si elles enfreignaient cet usage, leurs miches moisiraient durant toute l'année.

Grain de blé, grain de sel. — Près des confins de la Bresse, pas une ménagère ne manque, avant de mettre sa marmite sur le feu, d'y jeter un grain de blé, ou un grain de sel. Sans cette précaution, la bonne femme serait parfaitement sûre de voir, dans le courant de l'année, maigrir affreusement sa vache, ou son cheval.

Les raisins des pauvres. — Pendant les mois qui suivent celui des vendanges, il est d'usage, dans certaines petites localités de la Bourgogne, de donner du raisin au pauvre qui passe devant le seuil et en demande, et même, s'il est sympathique, d'en offrir au pauvre qui n'en demande pas. La coutume est bien établie pour tous, mais cependant les vieillards ont généralement la préférence. A l'arrivée du mendiant, la ménagère va aux cerceaux garnis, en détache une grappe, et tend au malheureux de quoi se rafraîchir la bouche.

Le froment guérisseur. — « J'avions, nous dit une brave femme, j'avions deux beaux coqs. Un méchant rebouteux, en qui je n'avions pas voulu avoir confiance pour l'entorse de la petiote, nous les avait ensorcelés. Pas moyen d'être réveillés par eux le matin : ils ne chantaient plus. J'ons eu l'idée d'aller trouver le maître d'école. Il n'a pas barguigné; il leur a fait avaler du froment cueilli au lever de la lune, et dès le lendemain, dressés sur leurs ergots, ils chantaient clair et nous annonçaient la pointe du jour. »

Cette coutume vient de l'Yonne; mais on se souvient de l'avoir vu pratiquer dans Saône-et-Loire.

F. FERTIAULT.

Digitized by Google

LA BELLE ISAMBOURG

CHANSON DU XVIe SIÈCLE

Le roy séant en pleine cour
Où arrive maint grand seignour,
Là l'on ne parle que d'amour.

Le roy envoye un messager
Vers Isambourg sans plus tarder,
D'autant qu'il la veut marier.

Belle Isambourg, sans s'enquérir,
Voulant à son père obéir,
S'achemine sans point faillir.

Belle Isambourg arrive en cour,
Où elle voit princes et seignours,
Mais point n'y trouve ses amours.

Le roy luy est venu parler
Pour sa volonté escouter
S'elle se voulait marier.

« Mon père, j'ayme un chevalier
Que j'ay aimé et veux aimer,
D'autre que luy ne veux avoir! »

« Ma fille, il faut mettre en oubly
Ce chevalier, et autre amy
Trouver qui aye plus que luy. »

« L'ay plus aymé pour sa beauté
Que n'ay faict toute ma parenté,
Quoy que pauvre ayt tousjours esté. »

Le roy a fait faire une tour
Pour y mettre belle Isambourg,
Pensant qu'elle change son amour.

Belle Isambourg est à la tour,
Où il n'y a que peu de jour :
Mais tousjours songe à ses amours.

Regardant avec un grand soin
Elle avisa venir de loin
Son amy chevauchant grand train.

« Amy qui par icy passez,
Or arrestez vous, arrestez,
Ma patience vous orrez.

Malade et morte m'y feray,
Porter en terre m'y lairray,
Pourtant morte je ne seray.

Puis après je vous prie, amy,
Qu'à ma chapelle à Sainct-Denis
Ne m'y laissez pas enfouir. »

L'on va criant parmy la cour
« Elle est morte, belle Isambourg,
Elle est morte pour ses amours. »

Par trois princes et un chevalier
L'on porte la belle enterrer,
Dont chacun se prend à plorer.

Le roy leur commanda dès lors
Cheminer par dedans le bosc :
Son amy viendra par dehors.

Il a ouy les cloches sonner,
Il a ouy les prestres chanter,
Bien tost les alla devançer.

« Entre vous qui ce corps portez,
Or arrestez-vous, arrestez,
Pour prier pour les tréspasséz.

Puis qu'elle est morte pour le vray,
Las, pour m'avoir pas trop aymé,
Un De profundis luy diray. »

De son cousteau alors couppa
Trois points du suaire et regarda,
Un ris d'amours elle lui jetta.

Le monde de s'esmerveiller,
Et son père tout le premier,
Oyant un tel cas raconter,

Or n'est-il homme avec pouvoir
Qui peust encor qu'il voye bien cler.
Engarder sa fille d'aymer,
C'est à lui folie d'en parler.

(*Airs de cour* (1), *p.* 40).

1. *Airs de cour*, vieux livre de 1600.

Digitized by Google

LE PLONGEUR

CHANSON DE L'ASIE MINEURE

Voici l'à-peu-près d'une curieuse chanson entendue à Havatan, aux environs du Cosan-Dag, à vingt heures de mulet de Césarée, mais dont malheureusement nous n'avons pu nous procurer le texte précis :

« Un vaisseau vient d'Égypte; ses voiles sont de nattes, ses mâts d'or fin, sa coque de corail; un prince en est le capitaine.

« En se baignant la jeune fille perd son anneau d'or fin; elle pleure et gémit, disant : J'ai perdu mon bel anneau d'or fin!

« Le prince qui vient d'Égypte saute dans l'eau profonde et voit l'anneau d'or; par trois fois il plonge, mais à la troisième il meurt.

« La jeune fille se désole et dit : J'aimerais mieux n'avoir jamais retrouvé mon anneau d'or et que le prince m'eût aimée, m'eût aimée et m'eût épousée!

« Un vaisseau vient d'Égypte; ses voiles sont de nattes, ses mâts d'or fin, sa coque de corail; un prince en était capitaine. »

JEAN NICOLAÏDES.

Digitized by Google

LE ROSSIGNOL ET L'ANVO

Dans les temps, le Rossignol n'avait qu'un œil et l'Anvo qui est borgne aujourd'hui, avait deux yeux. Le Rossignol invité à une noce était contrarié d'y paraître avec sa difformité. Il va trouver l'Anvo et lui dit :

« Camarade, veux-tu me prêter un de tes yeux pour que je puisse faire bonne figure à la noce où je suis *semounu* ?

— Me le rendras-tu ?

— Dès mon retour, je te le jure. »

Le Rossignol eut beaucoup de succès à la noce, on le complimenta sur ses beaux yeux et il en fut si fier qu'il refusa de rendre à l'Anvo celui qu'il avait emprunté.

L'Anvo lui dit :

« Tu te conduis comme un *mandrin*, mais je me vengerai tôt ou tard, de jour ou de nuit, pendant ton sommeil. »

— Eh bien, répondit le Rossignol, je ne dormirai jamais. »

Et il tint parole.

Une nuit pourtant, il s'endort de fatigue au milieu d'une vigne; les vrilles d'un jeune cep s'enroulent autour de son cou, il se réveille en sursaut, se croit pris par l'Anvo, se débat et se dégage non sans peine. A la pique du jour, il voit son erreur et se rassure; mais depuis ce moment il ne dort plus, et, pour se tenir en éveil, il chante :

La vign' pouss', pouss', pouss', pouss',
Je n'dors ni nuit ni jour.

(*Conté par Jacques Rougelot, à Murlin.*)

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LE MARIAGE EN CORSE

En Corse, rien n'est plus poétique que le mariage lorsqu'il n'est pas fait dans un but de vile spéculation.

Un garçon aime-t-il une jeune fille? La bien-aimée ne tardera pas à en être instruite par tous les moyens possibles, moyens aussi vieux que le monde : œillades langoureuses, soupirs étouffés, chansons de circonstances, et surtout par... le mouchoir du pauvre énamouré qui joue dans ce cas un rôle de la plus haute importance.

Que la jeune fille s'en aille à la fontaine, à la vigne ou au jardin, elle rencontrera toujours, accoudé contre un arbre, l'air triste et pensif, le prétendant tenant un large mouchoir à la main : c'est le signe d'un amour naissant. Parait-elle ne pas voir le jeune homme? Celui-ci ne la laissera pas en repos avant qu'il ne soit bien convaincu de l'indifférence de celle qu'il adore. Mais si au contraire *l'innamorata* sort aussi son mignon *falsoletto* tout brodé de fine dentelle, oh! alors, quelle joie! Vite il court trouver ses amis et chacun se répand dans les vallées pour aller chercher un *poeta* qui fera ses plus beaux vers à la gloire de la toute belle. Le poète n'est pas difficile à trouver — chaque village en possède au moins un — et la plus jolie pièce a l'honneur de la première soirée.

Après le coucher du soleil, les amis étant réunis, on se met à chanter. L'air est toujours lent, plaintif et tendre. Les couplets sont languissamment soupirés par l'amoureux, puis lorsqu'on arrive au refrain ou bien encore aux deux derniers vers, tout le monde reprend en chœur, chacun voulant ainsi s'associer au bonheur de celui à qui la fortune sourit.

« Je veux m'en aller chez son Excellence et t'accuser comme une voleuse; je lui en présenterai le mémoire le premier jour qu'il tiendra audience. Si justice n'est pas faite, j'en appellerai au ministre, car tu abuses de ta puissance, tu veux être aimée et ne pas aimer.

« O joie des cœurs! je t'appelle toujours et à force de t'aimer je suis devenu sourd et muet. Je souffre plus qu'un damné; je suis en enfer et j'invoque ton secours. O ma joie! tu m'as réduit au point que je vais à la messe et ne sais où je suis. Je n'écoute plus aucune parole du Missel; je ne sais plus dire l'*Ave Maria*.

« J'ai été me confesser, ô ma déesse! Sais-tu ce que m'a dit mon confesseur? Il m'a dit de t'oublier tout à fait sous prétexte qu'en y pensant je me consume d'amour et je meurs. Mais si je pouvais le faire, quelle peine n'éprouverais-je pas! Comment ne plus penser à vous, riche trésor?

« Le malade désire guérir, le détenu sortir de prison, le marin voudrait le beau temps pour continuer son voyage, accumuler de l'or et de l'argent et réaliser ses projets : moi je ne désire que baiser ta charmante petite bouche et puis mourir.

« L'oiseau enamouré souvent s'agite en volant par les bois et la campagne. Ici il chante, là il regarde s'il ne voit pas sa bien-aimée. S'il ne la trouve point, il s'irrite, puis il se plaint en chantant d'une voix triste et dolente. De même quand je te cherche et ne te trouve pas, j'éprouve mille peines et mille angoisses!

Digitized by Google

« Je t'aime tant (et je m'en vante !) que nul ne t'aimera jamais autant que moi. Je te porte écrite dans mon cœur au point que tu deviens mon unique pensée. Veux-tu savoir combien je t'aime? Autant que mon cœur et mon âme, si bien que si j'entrais dans le Paradis très saint et que je ne t'y trouve pas, je m'en irais! »

Et l'on continue à chanter ainsi une grande partie de la nuit, en s'accompagnant d'une vieille guitare ou d'un mauvais violon. Après quelques semblables soirées, la jeune fille se montre à la fenêtre, un sourire aux lèvres, et il n'est pas rare, quand les parents y consentent, qu'on régale les chanteurs le plus magnifiquement du monde.

Mais si, par hasard, un autre *innamorato* s'élevait tout-à-coup, les jeunes gens du village sont immédiatement divisés. Et c'est alors qui des deux amoureux chantera le mieux et fera le plus de folies. Chacun voudra avoir les plus beaux habits, le plus magnifique fusil, le plus superbe cheval, et l'on a vu quelquefois un de ces fous d'amour, tuer raide d'un coup de pistolet sa monture favorite parce que celle-ci ne s'était pas inclinée en passant devant celle qu'il aimait!

Cependant ce n'est pas toujours ainsi que les choses se passent, et, au lieu de rester chaque soir à faire une sérénade à la jeune fille que l'on a choisie, il faut tout bonnement la demander à ses parents. Ce n'est pas ordinairement le jeune homme qui fait les avances. Sous ce rapport le De là des Monts (1) se ressent encore de l'état sauvage; voici comment l'on procède, sans nulle poésie cette fois.

Lorsque dans une maison il y a une fille en âge d'être mariée, les parents choisissent un jeune homme de même rang et de même condition, arrêtent la dot qu'on a l'intention de lui donner et cherchent une personne chargée de faire la demande, car c'est de la part de la femme qu'elle doit être adressée.

L'émissaire porte la parole aux parents du jeune homme ou à celui-ci même, selon le cas. Il vante le parti qu'il propose, les qualités vraies ou supposées de la jeune femme, et, il a bien soin de ne pas oublier la dot, car il sait que c'est la pierre angulaire sur laquelle repose le succès de sa négociation. La proposition est faite avec toute la discrétion possible; elle est environnée du plus profond mystère. Si elle est agréée, on revient aussitôt à la dot, car rien n'est arrêté tant qu'on n'a pas épuisé toutes les ressources d'une savante diplomatie à tirailler les quelques cents francs de plus ou de moins, et à fixer pour le paiement des époques plus ou moins rapprochées. Et ce n'est que lorsqu'on s'est entendu sur ces questions que le mariage est convenu et tout à fait arrêté. Que les jeunes gens s'aiment ou se haïssent, peu importe, le mariage est fait.

Et qu'on ne s'avise pas de croire qu'avant de porter la parole à

1. On appelle en Corse « De là des Monts » la partie de l'île comprenant à peu près les arrondissements d'Ajaccio et de Sartène.

Digitized by Google

un jeune homme, les parents de la jeune fille la consultent pour avoir son avis : ils négocient. Quand ce honteux marché est conclu, ils l'avertissent qu'ils lui ont choisi un tel poûr époux et que le soir même doivent avoir lieu les fiançailles.

Souvent, la future n'est prévenue que quelques heures avant l'arrivée de son prétendu, juste le temps qu'il faut pour s'habiller... Et le soir, à la nuit tombante, il arrive escorté des siens et la présentation a lieu. Ces jeunes gens, qui se voient peut-être pour la première fois, s'embrassent, de gré ou de force, et tout est fini. Si ces malheureux si brutalement unis et dont le cœur est peut-être ailleurs, ne trouvent pas le bonheur dans le mariage, à qui s'en prendre? Jamais pourtant la femme ne trahira son époux.

J'ai dit qu'après ces prétendues fiançailles et dès que les futurs s'étaient embrassés, tout était fini, car le reste n'est qu'affaire de règlement soit pour la cavalcade, soit pour les frais de mariage. Et cela est tellement vrai, qu'une fiancée serait regardée comme veuve si son futur venait à mourir avant la célébration du mariage. S'il était tué, les parents de la future aideraient à le venger; et s'il rétractait sa parole et refusait de se marier, une cruelle *vendetta* serait déclarée entre les familles. Quant à la fille délaissée, elle ne trouverait plus à se marier, ou, tout au plus, elle n'y réussirait qu'avec peine.

Cette détestable coutume a engendré un abus non moins détestable; car, très souvent, trop souvent, pour échapper à la contrainte des parents, la jeune fille qui aime cède aux sollicitations de son amant et se laisse enlever, après quoi le mariage est forcément obligatoire.

Parmi les bergers, le cas n'est pas rare où les futurs se passent de maire et de curé le soir même de leurs fiançailles, renvoyant les cérémonies à plus tard. Ces gens positifs ne voient dans le mariage que l'union de l'homme et de la femme ainsi que les avantages qu'ils peuvent en retirer, sans se préoccupper outre mesure de la position des enfants que nul, du reste, parmi les intéressés, ne considère comme illégitimes et ne traite comme tels.

Lorsque toutes les conditions d'un mariage sont arrêtées, on fixe le jour de la célébration. Il ne faudrait pas, ce jour là, qu'il y en eût deux dans la même église; si le cas se présentait, les deux couples devraient s'y rendre par des chemins différents, et entrer par des portes opposées, sans que l'un marchât sur les pas de l'autre, car si cela devait avoir lieu, la première des deux jeunes épouses serait foulée par la seconde et une superstition fort enracinée dans l'esprit de bien des gens, la condamne à mourir dans l'année. Toutes les deux succomberaient avant la fin de cette même année, si elles se croisaient en chemin et si l'une marchait sur les traces de l'autre. Pour éviter ce malheur, on a donc soin, dans les campagnes, de ne jamais célébrer deux mariages le même jour, ce

Digitized by Google

qui ne déplaît pas au curé qui se garde bien de détruire une si utile croyance.

Enfin le moment est venu où la jeune épouse doit être conduite au domicile conjugal. Si la distance ne permet pas qu'elle fasse le trajet à pied, on prépare la cavalcade. Les plus proches parents, et les amis des mariés se procurent les meilleurs chevaux qu'ils peuvent trouver. Quand à la jeune femme, elle doit avoir une monture blanche, une jument de préférence. Les *Mugliacheri* (gens de la noce), marchent au son des violons, des cornemuses et au bruit de la mousqueterie. L'époux attend chez lui. Arrivés à une certaine distance de la localité où ils doivent se rendre, les plus habiles cavaliers prennent les devants et courent le *freno* ou *vanto* (1). Le premier qui arrive à la maison maritale reçoit une branche d'olivier ornée de rubans. Fier de ce triomphe, il revient au galop et remet à la mariée ce palladium, symbole de paix et de joie. Du temps de nos grand'mères, c'étaient des fuseaux qu'on attachait au *freno*, aujourd'hui, les fuseaux ont disparu. Alors aussi, par un sentiment de convenance on laissait à un parent de l'époux l'honneur de gagner le *vanto*.

Aussitôt que la mariée a mis pied à terre, des fenêtres de sa nouvelle demeure on lui jette les *grazie* (ce sont des dragées des fruits secs, du blé, du riz, des gâteaux, des pièces de monnaie), en disant : *Grazie, buone venture e figli maschj* (2).

Et tandis que dans la maison on l'accueille à bras ouverts, sur la place on sert à la foule des curieux, des fruits, des gâteaux et du vin. Quelquefois, un tonneau est tiré de la cave et une balle le met en perce; là, chacun est libre de boire à volonté.

Enfin, les invités se mettent à table, le repas dure longtemps et se prolonge dans la nuit. Pendant ce temps, c'est un bruit effroyable de coups de fusils et de pistolets, surtout lorsqu'on porte des santés : Joie bruyante qui fait bien voir le génie martial de ce brave petit peuple.

Quand le moment est venu pour les époux d'aller se coucher, chanteurs et joueurs de divers instruments s'en vont sous les fenêtres de la chambre nuptiale donner une langoureuse sérénade; puis, quand ils ont fini, la tête en feu, ils s'en vont en criant bien fort et sur tous les tons : Bonne nuit! bonne nuit!

Si l'épousée est pauvre et doit gagner à pied le seuil de sa demeure, au lieu d'une branche d'olivier, elle apporte une quenouille garnie de laine, des fuseaux, un panier et une jeune poule, symbole de travail, d'abondance, d'activité et de fécondité.

Mais tout autre est le mariage qui a lieu entre deux veufs, ou même quand il n'y en a qu'un. Alors le *Padillaccio* ou *Vanghigliaccio* est de rigueur.

1. La palme, le triomphe.

2. Nous vous souhaitons toutes les grâces, une heureuse fortune et des garçons.

Digitized by Google

Aussitôt qu'une telle union est annoncée, les habitants de la localité se réunissent et appellent à son de trompe le plus de monde possible. Puis, ils se rendent sur la place de celui des deux qui convole à de secondes noces, et là, les uns chantant, criant, huant, sifflant, les autres avec des trompes, des chaudrons, des entonnoirs, des poèles, des poèlons, des cors de chasse, ainsi qu'avec tout autre instrument capable de produire du bruit, ils font le charivari le plus assourdissant, le plus extravagant qu'il soit possible d'imaginer. Les apostrophes les plus piquantes, les épithètes les plus échevelées, ne sont pas ménagées, et cet épouvantable bacchanal doit durer trois soirées consécutives.

Dans la plupart des cas, on prépare des mannequins représentant le mari ou la femme ou même tous les deux, et on les promène sur un âne, quelquefois sur une vache à laquelle on a mis le bât. La dernière soirée on invite les époux à paraître : ils se présentent et demandent :

— Que voulez-vous ?

— Embrassez-vous ! embrassez-vous !

Les fiancés s'embrassent et un dernier hourra ! clôt la soirée.

Ce qu'il y a de surprenant dans tout cela, c'est que les Corses, si peu patients, si peu endurants, si sensibles à l'insulte, ne s'offensent pas de ce charivari qui les livre au ridicule. Ils en prennent bravement leur parti sentant bien que cela est mérité. Il n'est même pas rare de voir des jeunes gens appartenant aux époux prendre part au Padillaccio. Jamais je n'ai ouï dire que dans de telles occasions il y ait eu des malheurs à déplorer.

Voici maintenant une autre coutume tout à fait particulière à un petit village de la Corse.

Asco, entre les monts Ladroncello et Traunato, est encaissé au milieu des plus hautes montagnes, aussi, a-t-il encore les usages les plus anciens, et les plus bizarres. Lorsqu'un jeune homme veut montrer à une jeune fille qu'il l'aime, il s'approche d'elle et lui parle en mots énigmatiques qui sont en usage dans le pays.

Si la demoiselle s'appelle Francesca, il lui dira :

— *O Francesca ! so che tallerallera.*

Agrée-t-elle la demande, elle répond aussitôt :

— *E so che tallerallà.*

Dès ce moment le pacte d'amour le plus inviolable est conclu.

Si au contraire Francesca rejette ses propositions, elle lui tourne brusquement le dos et lui montre les coudes tout en prononçant des paroles blessantes.

Si les jeunes gens se marient, parents, amis, ennemis même, tout le monde est invité ; chacun les accompagne à la mairie et à l'église.

En entrant dans l'église la fiancée s'arrête à la porte, avec les autres femmes. Le fiancé va s'agenouiller auprès du maître-autel.

Lorsque le prêtre arrive pour consacrer le mariage, le fiancé se tourne vers la fiancée et dit :

Digitized by Google

« *Francesca, e so che collane!* » (1)

Celle-ci quitte alors ses amies et répond:

« *E so che falane!* » (2)

Le fiancé descend aussitôt, la prend par la main et la conduit jusqu'à la première marche de l'autel. Le curé procède au mariage. L'église possède un vieil anneau, qui a peut-être servi à marier plusieurs générations, et un seau de bois. Il fait apporter l'anneau qu'il met au doigt de la fiancée, puis, le seau qu'il pose délicatement sur sa tête.

Après cela il lui fait un petit discours à peu près dans ce sens:

« Ma chère enfant, le seau que j'ai mis sur ta tête est l'emblème du travail. Le fardeau du mariage, dès cette heure commence à s'appesantir sur toi. Sois honnête femme et bonne mère, sois soumise à ton mari, car il est ton maître, et que la paix, le bonheur et la richesse règnent à jamais dans ta maison. »

Le prêtre enlève ensuite le seau de bois et, se tournant vers le jeune homme, lui fait encore un petit sermon sur ses devoirs de mari et de père.

FRÉDÉRIC ORTOLI.

UNE REVUE DE FOLK-LORE FLAMAND

'T DAGHET IN DEN OOSTEN. — HASSELT, 1885.

Nous annonçons avec plaisir cette revue mensuelle flamande, qui a pour but de recueillir le Folk-lore de la Campine. Nous avons sous les yeux la première année. Le lecteur comprendra l'importance de cette petite feuille, quand il saura que, seule en Belgique, elle s'occupe des choses populaires.

Le goût des traditions populaires fut éveillé, pendant quelque temps, par le mythologue allemand J. W. Wolf, qui séjourna en Belgique de 1842 à 1845. Ce séjour fut mis à profit par cet infatigable chercheur à fouiller les chroniques et les vieux manuscrits, à faire parler les campagnards, et ses efforts furent couronnés par la publication de ses *Niederlaendische Sagen* (Leips. 1843) et de ses *Deutsche Maerchen und Sagen* (Leips. 1845.)

Après son départ, le mouvement en faveur des études populaires se perdit, et ce champ resta inculte, à peu de chose près, jusqu'au moment présent. Il n'est pas douteux que cette longue inactivité n'ait fait oublier une foule de choses, qui mériteraient d'être notées; cependant on peut encore espérer une ample récolte, et si la petite revue que nous annonçons n'a pas fourni tout ce qu'on pourrait attendre d'hommes plus expérimentés à recueillir le Folk-lore, les articles parus jusqu'ici ont une valeur qui n'est pas à dédaigner.

1. Françoise, j'en connais qui montent!

2. Et moi qui descendent!

Digitized by Google

A la page 12 figurent quelques remarques sur les *Nains* : la manière dont le peuple se représente ces petits êtres et les divers noms sous lesquels on les désigne; en Campine, ils demeuraient généralement dans les gîtes des renards et des lapins sauvages. Contrairement aux croyances répandues dans les autres provinces de la Belgique flamande, ils s'y adonnaient aux travaux des forges. Les noms qu'ils portent ici, montrent la confusion des *Alben* (v. Simrock, *Deutsche Mythologie*, p. 423) avec les *Nains* véritables.

De grijze meer est le titre d'un autre chapitre mythologique (p. 41). Il s'agit d'un mauvais esprit qui égare le voyageur en lui cachant les bois et les clochers qui doivent le guider dans la bruyère. — La Campine connaît aussi le Cauchemar *(Nachtmerrie)*, qui vient troubler le sommeil des hommes.

La rubrique des *Rimes et chansons d'enfants* est assez bien fournie. Il y en a une trentaine qu'on peut appeler : Exercices de diction (*Sprechuebungen* dans le *Kinderbuch* de Simrock) et dans lesquels le retour fréquent des mêmes consonnes constitue la difficulté à surmonter. — D'autres, prononcées avec un accent tonique mal placé, paraissent au premier abord du latin ou du grec. C'est ce que Simrock appelle : *Deutsch oder Waelsch.* — Dans ces deux espèces de rimes d'enfants, tout ce que donne la revue flamande est inédit. Les auteurs qui se sont occupés du Folk-lore flamand n'ont pas envisagé ces amusements innocents de l'enfance.

Les chansons et les prières d'enfants, données p. 62 et 76 ont, pour la plupart, été déjà notées. C'est du reste un défaut qu'on constate trop souvent, les collaborateurs de la feuille flamande ne connaissant pas la *littérature* de leurs sujets. Ils ignorent la *Wodana* de J. W. Wolf (Gand, 1843), et la collection de Van Vloten (*Baker-en Kinderrijmen*, Leide, 1871).

La rubrique des Contes renferme trois récits : *Hendrik en Scholtes* (p. 28). Le thème est le n° 61 de Grimm. — C'est la première fois que ce conte est noté pour le pays flamand d'une manière aussi complète, et il constitue une excellente contribution à notre littérature populaire.

Een zeggen van Korenbloms Man (p. 74) est une condensation des éléments du *Chat Botté* de Perrault. Nous ne pensons pas que le conteur français ait servi de source, malgré la grande popularité dont ses contes ont toujours joui en pays flamand. Au XVIIIe siècle, la traduction flamande était en usage dans les classes. Le conte est imparfait : on a omis le détail expliquant les réponses des personnages qui vantent la grande fortune du marquis de Carabas (ici *Pelgrim*).

Le 3e conte : *De zeg van Floes en zyn broers* (p. 88) est une combinaison de plusieurs contes dont les deux principaux sont : *la Pêche miraculeuse* et le n° 36 de Grimm : *Tischchen deck dich.* La serviette qui remplit les souhaits, figurant dans notre conte, se retrouve ailleurs, par exemple dans le n° 1 du *Pentamerone.* Je ne l'analyserai pas. Je me contenterai de faire une remarque générale. Les trois contes proclament hautement le caractère religieux de la population campinoise. Le héros du premier conte, quand on veut le noyer, prétend qu'on veut le faire *pape*; dans Grimm et dans une autre version répandue en Flandre, il doit devenir *bourgmestre.* Le héros du 2e conte s'appelle *Pelgrim* (pèlerin). Dans le 3e, l'un des trois objets magiques est un chapeau de *curé*, qui a le don de tirer trois coups de feu chaque fois qu'il est tourné. L'élément religieux se mêle à chacun de ces trois contes, et nous fait comprendre le grand rôle que la religion joue dans l'esprit de ces populations.

Les coutumes sont représentées aussi dans le recueil que nous analysons. Il donne (p. 66) un article sur les anciennes *gildes* des archers, encore florissantes dans le Limbourg; et (p. 82) quelques détails sur d'anciens usages relatifs à la Fête de Noël.

Digitized by Google

La feuille limbourgeoise ne nous a encore apporté qu'une partie minime de ce que pourrait découvrir en Campine un chercheur actif et patient. La bruyère est riche en Folk-lore. Nous trouvons encore, rappelées seulement par un seul mot, d'autres traditions vivant dans le pays, et il est regrettable que les collaborateurs ne les aient pas communiquées. Telles sont la vallée de Honderik (p. 12) et le Veau d'Or de Zonhoven (p. 13); les Cloches profanées et le Moulin englouti entre Diepenbeek et Genck, (p. 84), etc. Néanmoins ce qui a déjà été fourni, est le très bien venu.

Une remarque seulement : Il serait utile que la rédaction fît une déclaration formelle au sujet de la manière dont les contes ont été notés. L'orthodoxie très grande qu'elle professe (la feuille paraît sous la protection de Sainte-Lutgarde de Tongres) pourrait facilement l'engager à changer ou à mutiler un conte, dans lequel le peuple se montrerait un peu réaliste. Une déclaration pareille nous donnerait la mesure exacte de la valeur que nous devons assigner aux trouvailles des collaborateurs.

Ath, Mai 1886.

AUG. GITTÉE.

BIBLIOGRAPHIE

ANDREW LANG. — *La Mythologie*, traduit de l'anglais par Léon Parmentier, ancien élève de l'Ecole normale supérieure de Liège, avec une préface par Charles Michel, professeur à la Faculté des Lettres de Gand, et des additions de l'auteur; un volume in-12 de XLI — 234 p. (3 fr. 50); A. Dupret, éditeur, rue de Médicis, 3.

Cet ouvrage a paru dans la 9e édition de l'*Encyclopaedia Britannica* (tome XVII), où il forme l'article *Mythology*. L'auteur, M. Andrew Lang, a, en Angleterre, une véritable réputation de *scholar* et d'écrivain. Ses traductions d'Homère, de Théocrite, Bion et Moschus, l'ont fait connaître comme un humaniste accompli, aussi maître de la langue grecque qu'habile à manier la langue anglaise. Ses ouvrages littéraires : *Ballads and Lyrics of old France, XXII Ballads in blue China, Helen of Troy*, sont des chefs d'œuvre de versification. Mais M. Lang est surtout un mythologiste consommé, qui s'est placé au premier rang par ses travaux sur le traditionnisme considéré comme base des mythologies et des religions.

Nous ne ferons pas une analyse de l'ouvrage de M. Andrew Lang, notre éminent collègue, M. Charles Ploix, devant prendre ce soin dans le prochain numéro de la Revue. Les théories de Lang seront certainement attaquées et certainement aussi défendues avec conviction par les écoles en présence; mais l'œuvre est intéressante; la *Mythologie* sera lue par tous ceux qui s'intéressent à nos études. Nous ne ferons qu'un reproche à ce volume, c'est d'être trop écourté. Il n'en peut être autrement, du reste, puisqu'il n'a été écrit qu'en vue d'un article d'Encyclopédie.

HENRY CARNOY.

PAUL SÉBILLOT. — *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*; 1 vol. elzévir. (Tome XXII de la *Collection des Littératures populaires*). — Paris, 1886; Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs, 25, quai Voltaire.

M. Paul Sébillot continue son enquête sur la Haute-Bretagne en publiant son nouveau volume des *Coutumes populaires*. L'étude des coutumes et

Digitized by Google

des usages des peuples s'impose chaque jour davantage à tous ceux qui s'occupent de traditionnisme. L'éminent mythologue anglais Andrew Lang fait reposer, comme on sait, son explication des mythes et des croyances de l'humanité sur des coutumes et des idées primitives dont le sens s'est perdu et qui n'existent plus qu'à l'état de *survivances*. D'un autre côté, nombre de points de doctrines et surtout de rites religieux ne peuvent se comprendre que par une comparaison attentive des coutumes analogues chez des peuples moins avancés en civilisation, plus *primitifs*, qui ont dû fournir les éléments de ces rites et partant de ces doctrines. La science du droit, elle aussi, ne se rattache-t-elle pas presque entière à ces questions de coutumes et de survivances?

La contribution de M. P. S. intéressera les folkloristes par la variété et l'abondance des documents que l'auteur a consignés.

En quelques passages des *Coutumes populaires*, M. P. Sébillot donne comme comparaisons des usages de certaines provinces du Nord et du Centre. Pourquoi s'être renfermé dans ce cercle restreint? Les comparaisons n'ont de valeur que lorsqu'elles sont complètes; quelques notes de ci de là n'ont aucune importance, parce qu'elles ne prouvent et n'infirment rien.

M. Sébillot a donné dans *l'Homme* d'excellents articles qui avaient cette qualité d'être fort *lisibles*; son volume des *Légendes de la Mer* est aussi fort intéressant; pourquoi le texte des *Coutumes* n'est-il formé que de notes insuffisamment raccordées? Ne peut-on intéresser les amateurs aussi bien que les savants?

A ces quelques réserves près, l'ouvrage de M. P. Sébillot est le résultat d'une enquête fort habilement menée. Certains chapitres : *La Naissance, le Mariage, la Mort, les Fêtes populaires*, sont bondés de notes précieuses et de documents que beaucoup n'auraient point pensé trouver en France.

H. C.

HENRY CARNOY. — *Les Légendes de France;* un volume in-4° de 312 pages, illustré de 55 compositions de Edouard Zier; Paris, 1886; A. Quantin, éditeur, 7, rue Saint-Benoît. (Prix broché, 5 francs; relié avec couverture en couleurs, 8 francs.)

Cet important ouvrage est écrit spécialement pour le grand public, c'est dire que l'auteur n'a cherché dans le Folk-Lore que les éléments et les données de son travail, et qu'il ne s'est point astreint, comme dans ses autres publications, à ne donner que des versions rigoureusement populaires. Cette tentative a eu un plein succès et la presse française et étrangère a été unanime pour recommander les *Légendes de France* à tous ceux qui voulaient connaître les plus curieuses traditions de notre pays. En nous mettant en dehors du traditionnisme, du Folk-Lore purement scientifique ou spéculatif, nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir joint un style simple et délicat aux gracieuses légendes du peuple; nous voudrions voir cet exemple suivi, la science y gagnerait tout autant que la littérature.

Les légendes que donne M. H. C. sont les suivantes : *Le Paladin Roland et le traître Ganelon*; *Saint Martin et le Diable; Le Roi des Joueurs de Biniou; Le Juif-Errant* (la première partie seule est populaire); *Le grand Saint Nicolas* (d'après une chanson du nord de la France); *Gargantua* (formée de divers éléments populaires); *Le Roi Arthur; Les Trésors des Génies* (Légende sur les trésors enchantés de la nuit de Noël); *Le Moine et le Rossignol* (version du Moine qui dormit 500 ans); *Robert le Diable; Barbe-Rouge; Les Hommes Cornus* (cf. Bladé, *Superst. de la Gascogne*); *Saint Eloi; Jean de l'Ours* (version du Languedoc); *Les Hommes Velus; Le Diable et Jean le Chanceux* (cf. Laisnel de la Salle, *Croy. du Centre*); *Le Sire de Loëdic*; *Les deux Bossus; Geneviève de Brabant.*

L'illustration a été confiée à Edouard Zier, un jeune artiste de grand talent, bien connu par ses dessins des *Grandes Chroniques* et du *Tragaldabas.*

A. CERTEUX.

Digitized by Google

ÉMILE MAISON. — *Une page d'Histoire. — Inès de Castro.* — Annecy, 1885; imprimerie J. Dépollier et Cie.

Brochure des plus intéressantes sur la Légende d'Inès de Castro, la malheureuse épouse du roi dom Pedro, l'héroïne dont l'histoire dolente a été recueillie par M. Ferdinand Denis dans ses *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, et qui a inspiré Antonio Ferreira et Lope de Vega dans des tragédies, Boccace dans un sonnet, nombre d'auteurs dramatiques et de peintres contemporains, sans compter *l'Histoire lamentable d'Inès de Castro, surnommée le Port de Héron*, sorte de rhapsodie ou romance espagnole « d'une saveur naïve sans égale ».

REVUE D'ART DRAMATIQUE. A. Dupret, éditeur, 3 rue de Médicis, Paris.

Cette intéressante revue a déjà traité quelques sujets qui rentrent dans les études de traditionnisme. Ainsi, le numéro du 1er février a donné une *Chronique du Temps passé*, par Lucien Schone, résumant le vrai et le vraisemblable sur une représentation de *Pathelin* par la Bazoche. Cet article est une excellente contribution à l'histoire du Théâtre populaire en France.

M. Lucien Schone a publié également (N° du 1er juin) une autre étude tout aussi curieuse sur *Notre plus ancien monologue* (XIIIe siècle), intitulé le *Boniment du Droguiste*.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Mélusine. 5 juin. — L'Animisme chez les peuples de l'Archipel indien. — La flèche de Nemrod. — L'arc-en-ciel. — Devinettes de la météorologie *H. Gaidoz.* — Devinettes arithmétiques, *L. F. Sauvé.* — La Passion de Notre Seigneur. — Chansons populaires de la Haute-Bretagne. — Le Jeu de la Pucelle. — Les Jarcotons. — Les Ventes d'amour. — Hâbleries de chasseurs. — Formules magiques pour savoir qui on épousera. — Une randonnée de la Grèce antique. — Une fable de La Fontaine et les Contes orientaux. — Les Noyés. — Les Gestes. — Les Facéties de la mer. — Béotiana. — La Voie lactée.

Revue générale, 15 mai, 1er juin, 15 juin. — La Colline bleue, légende Scandinave. *Ch. Lancelin.*

Revue politique et littéraire, 5 juin 1886. (Revue bleue) — M. Gaston Paris et la Poésie française au moyen âge. *Jules Lemaître.*

La Nature. 29 juin. — Les Ventriloques. *Guyot-Daubès* (1er article d'une intéressante étude sur ce sujet qui par bien des points se rattache à la superstition).

Le Temps, 21 juin 1886. — Chronique musicale. *J. Weber.* (Compte rendu du dernier numéro de la *Revue des Traditions populaires.*)

Le Temps, 25 juin 1886. — Compte-rendu des *Contes populaires de la Gascogne,* de *M. J. F. Bladé.*

L'Estafette, 25 juin. — Çà et là. *Francisque Sarcey.* (A propos d'une publication de M. Legoux sur l'*histoire des Chapelles-Bourbon*, M. F. Sarcey cite ce dicton : *A Herment, bonnes têtes, mauvaises gens;* et ces deux autres : *Le Dauphinois, fin, franc, courtois. — Si en Dauphiné vous voulez boire une bonne bouteille avec un brave homme, il faut amener l'homme et apporter la bouteille.*)

Revue de Belgique. 15 juin. — Les études folkloristes en France. *Aug. Gittée.*

Temple Bar Magazine. Juin. — Breton Legends.

Digitized by Google

The Times-Democrat. (Nouvelle Orléans) 13 juin. — Some notes on créole littérature. — 14 juin. The scientific value of créole. (A propos de la Bibliographie des Français d'Outre-mer, de MM. Henri Gaidoz et P. Sébillot, l'auteur de ces articles fait des remarques du plus haut intérêt sur le créole en général et surtout sur le créole français.

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Moillesulaz.* — D'où vient le nom de cette localité à cheval sur le canton de Genève et sur le territoire savoisien? Nos savants archéologues l'attribuent à l'existence d'une grosse pierre voisine connue dans la contrée sous le nom de Pierre-à-Bochet. C'était une sorte de pierre circulaire de peu d'épaisseur et assez semblable à une meule de moulin; de là son nom de *Moile seule*, en latin *mola sola*, meule solitaire. De là l'étymologie probable du nom de Moillesulaz.

Suivant une tradition populaire, chaque année, la veille de Noël et au coup de minuit, le diable retourne cette meule. Cette légende indique peut-être que la Pierre-à-Bochet doit être classée parmi ces pierres mouvantes dont l'usage probatoire, dans certains jugements, fut conservé jusqu'à une époque assez avancée du moyen-âge. Ce qui rend cette supposition assez probable, c'est qu'avant l'élargissement de la route, la pierre qu'on a mise en morceaux il y a quelques années et qui a laissé son nom à un carrefour, était placée sur un second bloc, détruit ou enterré actuellement, qui lui servait de base et l'isolait de manière à rendre son mouvement possible.

*** Le correspondant du *National* (N° du 15 juin 1886), raconte qu'une dame charmante, ayant résolu de convertir au mariage M. Cleveland, se souvint que, d'après une superstition américaine, le célibataire qui couche avec un morceau de gâteau de noces sous son oreiller, doit absolument se marier lui-même dans l'année. Avec beaucoup de peine, cette dame réussit et... le président de la République des Etats-Unis vient de se marier.

*** *La Marseillaise.* — Il a été publié récemment un ouvrage dans lequel on prétend que l'air de *La Marseillaise*, jusqu'ici attribué à Rouget de l'Isle, aurait été composé de 1775 à 1787, par un sieur Grisons, chef de maîtrise à la cathédrale de Saint-Omer.

En vue d'une brochure qu'il doit faire paraître, un éminent publiciste, M. Victor Advielle, prie les personnes qui auraient des informations particulières, soit écrites, soit traditionnelles, pour ou contre cette question, de vouloir bien les lui transmettre, 3, rue Guénégaud, à Paris.

*** M. Frédéric Ortoli va publier prochainement chez Ernest Leroux, un important ouvrage sur les *Voceri* de la Corse. Ce volume complétera les *Contes populaires de l'Ile de Corse*, du même auteur.

*** Comme premier fonds de la bibliothèque de la Société, les membres pourraient nous adresser un exemplaire de leurs publications et aussi les ouvrages qu'ils auraient en double. Le bulletin rendra compte de ces dons gracieux.

OUVRAGES OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE :

Kristoffer Nyrop, *Kludetraeet. Protesis;* Copenhague, 1886.
Mistral, *La Sainte-Estelle à Gap;* 1886.
Dr C. P. Gaspari, *Homilia de Sacrilegiis*; Christiania, 1886.
A. Certeux et Henry Carnoy, *L'Algérie traditionnelle.* (Contributions au Folk-Lore des Arabes), tome I; Paris, 1884.
Léon Sichler, *Contes Russes*, traduits et illustrés par l'auteur, in-4°; Paris, 1886.
Maxime Lorin, *Mes Rêves*, in-18; Paris, 1886.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 7. — 25 Juillet 1886.

NOS IDÉES SUR LE TRADITIONNISME

Nous avons demandé à notre ami Gabriel Vicaire d'indiquer sous ce titre: *Nos idées sur le Traditionnisme,* la façon dont nous comprenons les études de Folk-Lore, et la voie dans laquelle nous comptons diriger la *Revue des Traditions populaires.* Voici l'article que nous adresse M. Gabriel Vicaire.

LE COMITÉ DE RÉDACTION.

Beaucoup de nos adhérents nous ont reproché, d'ailleurs avec infiniment d'amabilité et de bonne grâce, la façon un peu trop exclusive dont jusqu'ici la *Revue* avait été rédigée. On a trouvé assez généralement que la partie documentaire pure y tenait trop de place, que les matériaux choisis ne l'étaient pas toujours avec discernement et que surtout il avait été fait un véritable abus de formulettes, devinettes et autres babioles.

Pour un Folkloriste convaincu, les babioles elles-mêmes ont leur importance, et il n'est si pauvre fleurette du champ populaire qui ne charme à sa manière les vrais amateurs de la tradition. Il est de plus équitable de tenir compte des difficultés inhérentes à toute entreprise qui commence; mais nous comprenons à merveille que nous ne pouvons nous borner à grappiller dans la vigne de nos devanciers et que notre œuvre doit être tout à la fois plus variée, plus large et, pour dire toute notre pensée, un peu moins élémentaire.

Colliger des documents avec simplicité et bonne foi, en élaguer scrupuleusement tout élément étranger, les rapprocher au besoin d'autres matériaux du même ordre, déjà recueillis et classés, c'est la tâche des érudits, tâche infiniment honorable qui a de quoi tenter bien des esprits, suffire à bien des bonnes volontés. Mais nous ne nous adressons pas aux érudits seulement. Dès la première heure nous avons eu l'heureuse fortune de voir accourir à nous toute une élite de littérateurs, de savants et de poëtes, et ce sont juste-

Digitized by Google

ment ces précieuses recrues qui nous demandent avec instance de sortir du cadre un peu banal et superficiel, où se sont trop délibérément enfermés la plupart de nos Folkloristes.

Ce qui fait, en somme, la vraie valeur des recherches auxquelles nous convions nos amis, c'est leur incomparable puissance de suggestion; c'est qu'elles ouvrent aux artistes tout un monde de sensations inédites, qu'elles apportent à l'historien des mœurs, au psychologue, au philosophe, au linguiste, à l'anthropologiste les aperçus les plus nouveaux et les plus féconds.

Ici pas plus qu'ailleurs, l'art pour l'art n'est de mise et il ne suffit pas qu'une trouvaille soit authentique, pour qu'elle mérite d'ores et déjà les honneurs de la publicité.

Il faut avant tout que ce soit une vraie trouvaille, en un mot qu'elle offre un réel intérêt.

Cet intérêt, disons-le bien vite, peut être de différentes sortes.

Il était de mode autrefois de contester la valeur esthétique des chants et Légendes populaires. On affectait volontiers de les ignorer. « Bon Dieu, quelles horreurs! » et on passait vite.

Aujourd'hui, Dieu merci, il n'est pas un poëte, digne de ce nom, qui oserait soutenir, fut-ce par badinage, une thèse aussi surannée. Que de charme, en effet, dans ces libres inspirations de la muse la plus idéale qui fut jamais! Que de naïveté, de légèreté, quelle grâce ingénue!

Tous nos chants, il est vrai, n'ont pas cette fleur de jeunesse. Beaucoup sont médiocres et donnent une assez triste idée du talent poétique de leurs auteurs. Faudra-t-il pour cela les rejeter? Non, sans doute, s'ils fournissent matière à d'intéressantes discussions de linguistique et de philologie, s'ils nous donnent, comme c'est assez souvent le cas, de précieux renseignements sur la vie d'autrefois, sur l'âme si obscure, si difficile à pénétrer, du paysan, sur les coutumes et les superstitions symboliques dont tant de générations ont vécu.

A défaut de beauté, ils seront utiles.

Mais l'insignifiance, par elle-même, n'a droit à rien; on l'a, jusqu'ici, un peu trop respectée.

Les devinettes, par exemple, et les proverbes fourmillent parfois d'images poétiques, de la poésie la plus folle, la plus charmante, la plus imprévue.

Souvent aussi ils en disent long sur la vie morale et intellectuelle du peuple qui les a formulés. On aurait, en général, grand tort d'en faire fi. Si pourtant ils se bornent à nous apprendre, (la chose arrive) que 2 et 2 font 4, à quoi bon s'en inquiéter?

Nous continuerons donc à faire, comme par le passé, une très large place au document pur, sans nous figurer jamais que nous ayons trouvé un œuf de serpent lorsqu'il ne s'agira que d'un joli caillou de rivière. Mais nous aurons grand soin de séparer le bon grain de l'ivraie, et nous n'accueillerons que les communications véritablement intéressantes.

Il nous semble également qu'après tant d'excellentes publications fragmentaires, le moment est venu d'esquisser tout au moins un essai de synthèse. Les épis sont à terre; qui en formera la gerbe attendue? qui rendra la vie à ces membres dispersés?

Digitized by Google

D'autres questions s'imposent à notre attention :

C'est une chose aujourd'hui hors de conteste que le peuple ne chante plus ou, si l'on préfère, qu'il chante terriblement faux. Les spécimens de chansons populaires récentes, donnés par MM. Max Buchon, Jérome Bujeaud, Charles Guillon, etc.; sembleraient prouver que la source de cette délicieuse inspiration est décidément tarie. Faut-il croire que la petite fleur bleue est tout à fait morte ou ne serait-il pas possible qu'elle fleurit ailleurs, sous des ombrages plus propices, en des prés d'un vert plus tendre, au bord de ruisseaux du même argent ?

Toutes les nations de l'Europe, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie ; l'Italie et l'Espagne, si latines pourtant, c'est-à-dire si rhétoriciennes, ont puisé tour à tour au fleuve populaire et s'y sont désaltérées. Leur poésie, épuisée avant la nôtre, y a trouvé une seconde jeunesse. La France n'en pourrait-elle faire autant ?

Où donc est le chemin de la forêt joyeuse, où, près de la fontaine des Fées, Viviane rencontra Merlin ? qui nous ouvrira le jardin d'amour, le jardin de la Belle au bois dormant ?

L'art idéal par excellence, la musique, et les arts plastiques comme la peinture et la sculpture, n'ont-ils pas à leur portée une source éternelle de renouvellement ? N'ont-ils pas déjà commencé à se sentir pénétrés du souffle nouveau ?

La médecine, la chimie, l'astrologie populaires ne s'adressent-elles qu'aux bonnes femmes de nos villages ?

Enfin, à cette heure où l'on s'imagine volontiers que tout a été dit et découvert, n'existe-t-il pas encore des coins inexplorés où l'on peut espérer faire ample moisson de traditions et de légendes ? Les villes n'ont-elles pas leur Folk-Lore comme les campagnes ? Ont-elles déjà livré leur secret qui n'est pas celui des gens de la terre ?

Paris, notre grand Paris, si gai en apparence, si triste au fond, n'a-t-il rien à nous apprendre et nous restera-t-il éternellement fermé ?

Ces questions, et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, nous essaierons de les résoudre. Nous faisons appel à tous les membres de la Société des Traditions Populaires, et nous les prions de vouloir bien nous suivre dans la voie où nous allons entrer.

Ambérieu-en-Bugey, 10 juillet 1886.

GABRIEL VICAIRE.

Digitized by Google

HISTOIRE DE LA FEMME QUI AIMAIT LE BEURRE (1)

A Gabriel Vicaire.

Connaissez-vous l'histoire de *la Femme qui aimait le beurre?* C'est un conte de nourrices, mais non point de nourrices françaises, ni même européennes. Il est éclos, il y a bien des siècles probablement, en plein centre de l'Asie. Il fait partie de la curieuse Odyssée du *Khan marchant bel et bien,* le héros du royaume de Magudha. On serait tenté d'y voir, cependant, une allégorie transparente, se rapportant à notre propre civilisation et à notre propre histoire. Je le résume en quelques lignes.

*
* *

La femme qui aimait le beurre avait un mari qui aimait la viande. Ils vivaient au nord de l'Inde, dans le voisinage d'une ville appelée Taban-Minggan. Ils n'avaient point d'enfants, et pour tout bien possédaient neuf vaches.

L'homme tuait régulièrement tous les veaux dès leur naissance; et il les dévorait, tandis que sa femme battait le beurre. Un beau jour, les veaux vinrent à manquer. Après quelques hésitations l'homme carnivore, conseillé par son féroce appétit, se mit dans la tête d'abattre une des neuf vaches nourricières.

— Bah! se dit-il, qu'elles soient huit ou neuf, ça n'a pas la moindre importance.

Il en tua une et la mangea. La digestion faite, il réfléchit.

— Bah! se dit-il de nouveau, quand elles ne seraient que sept au lieu d'être huit, il n'y aurait pas grand mal à ça.

Et ainsi de suite, il les avala toutes, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus qu'une.

Celle-ci, la femme qui aimait le beurre, la défendit comme la prunelle de ses yeux. Le jour, elle ne la perdait pas de vue; la nuit,

1 Nous nous proposons d'offrir de temps à autre à nos lecteurs des contes, populaires seulement d'origine, et dûs à la plume d'écrivains exercés, parmi lesquels nous pouvons citer MM. Paul Arène, Emile Pouvillon, Ch. Frémine, Emile Blémont, Ch. Lancelin, Leser, etc. C'est là encore du Folk-lore, parfois du meilleur. Le propre du thème populaire est, en effet, de varier sans cesse. S'il est curieux d'observer les déformations qu'il subit dans le cerveau d'un illettré, il ne l'est pas moins de voir ce que ce même thème est devenu entre les mains d'un artiste ou d'un poëte. Seulement, il faut avertir. C'est ce qu'on a parfois négligé de faire, témoin les controverses auxquelles ont donné lieu les contes de Ch. Deulin, fort intéressants mais évidemment arrangés et composés de pièces et de morceaux.

Digitized by Google

elle couchait auprès de la bête. Malheureusement elle avait le sommeil dur, et un matin elle retrouva la bête en morceaux. Elle se mit à pleurer et dit :

— Comment ferai-je mon beurre maintenant! Hélas! hélas! je vais mourir de faim.

Puis elle se mit en colère, fut battue et se sauva. Et comme elle se sauvait, son mari coupa un des pis de la vache tuée et le jeta après elle. Elle s'en saisit machinalement, et se réfugia, éplorée, dans les montagnes. Elle s'arrêta sous une hutte abandonnée, et là, tombant à genoux, implora avec ferveur les Trois précieux Trésors du monde et le Maître de la terre et des cieux. Or, en se relevant, elle laissa tomber le pis de sa dernière vache, lequel se ficha en terre et devint une source jaillissante de beau lait d'un blanc bleuâtre. Elle en fit d'excellent beurre.

*
* *

Au bout de quelques jours, elle pensa à son mari

— Le pauvre homme, il doit mourir de faim!

Cédant à son cœur généreux, elle prit un panier de provisions, retourna vers leur maison, monta sur le toit et regarda par le trou de la cheminée. Il était assis à sa place habituelle, n'ayant pour nourriture qu'un petit paquet de cendres qu'il divisait avec une petite cuillère. Et il murmurait :

— Voici tout ce qui me reste pour aujourd'hui, et voilà tout ce qui me reste pour demain.

Elle laissa tomber le panier de provisions et reprit le chemin des montagnes.

— Qui, diable! peut m'avoir envoyé ce panier? pensa l'homme. Ce ne peut être que ma bonne femme. Elle aura compris que je n'avais plus rien à me mettre sous la dent.

Et comme elle revenait chaque nuit lui jeter de quoi vivre, il suivit une fois ses pas sur la neige, découvrit sa retraite, y pénétra en son absence, aperçut le pis de vache, ne put résister à la tentation, le coupa, le mangea, et emporta chez lui tout ce qu'il trouva là de provisions.

*
* *

La pauvre femme, voyant que son asile avait été découvert et pillé, dût quérir ailleurs sa subsistance. Elle traversa les montagnes, arriva dans une grande prairie arrosée de ruisseaux, où des troupeaux de moutons paissaient l'herbe. Elle put y traire les brebis, et fit du beurre tant qu'elle voulut. Au bout de quelques jours, le souvenir de son mari lui revint de nouveau, et, de nouveau elle retourna, malgré la distance, lui porter des aliments. De nouveau aussi, il découvrit son asile; il y tua tout, y mangea tout.

La malheureuse femme fut obligée d'aller encore une fois à la

Digitized by Google

découverte. Chemin faisant, elle fut surprise par un terrible orage. Elle s'abrita dans une caverne formée par des rochers, et s'y endormit sur de la paille qui se trouvait là. Mais cette caverne servait d'habitation à une troupe de lions, de tigres, d'ours, et autres animaux sauvages, qui avaient un lièvre pour domestique. Le soir, ils rentrèrent tous au logis et se couchèrent sans voir la bonne femme. Seulement, pendant la nuit, elle remua; une paille piqua le nez du lièvre, et le lièvre dit au tigre, son voisin :

— Qu'est-ce que ça signifie?

A l'aube ils cherchèrent, et ils trouvèrent la voyageuse. Ils lui reprochèrent vertement d'être entrée sans leur permission. Ils voulurent l'étrangler. Le lièvre prit sa défense :

— Les femmes, allégua-t-il, sont de vigilants et fidèles animaux; donnez-moi celle-ci, pour m'aider à faire le ménage et la cuisine.

Ils la donnèrent au lièvre; elle l'aida à faire la cuisine et le ménage; et les bêtes sauvages ne la laissèrent manquer de rien.

*
* *

Encore une fois elle songea à son homme; et, ne pouvant se résigner à lui savoir le ventre creux, elle alla encore une fois lui porter à manger. C'était du bon gibier, pour le coup, qu'elle lui portait. Et, naturellement, une fois encore l'homme la suivit et découvrit son asile. N'y voyant personne et n'y trouvant rien à dévorer, il attendit. Elle fut effrayée, à son retour, de le trouver là.

— Les bêtes vont te déchirer! s'écria-t-elle.

Il n'en voulut rien croire.

— Puisqu'elles t'entretiennent, elles m'entretiendront bien par-dessus le marché.

Ne pouvant le faire partir, elle le cacha près d'elle dans la paille.

A la nuit, les animaux revinrent à la maison.

— Oh! dit le lièvre, je flaire ici quelque intrus.

Le tigre répondit :

— Demain, nous verrons.

Au petit jour ils cherchèrent, et ils trouvèrent l'homme dans la paille. Ils furent extrêmement courroucés. Le lièvre eut alors beau faire et beau dire; on ne l'écouta pas.

— Une première créature en a amené chez nous une seconde, observa l'ours; les deux en feraient bientôt venir quatre; les quatre, seize; à la fin, nous ne serions plus en nombre ni en force.

Convaincues par ce raisonnement, les bêtes se jetèrent sur la femme et sur l'homme, et les mirent tous deux en lambeaux.

ÉMILE BLÉMONT.

Digitized by Google

LE MOINE DE LA FORÊT DE TEILLAY

RÉCIT DE L'INSTITUTEUR

Le Marquis de Coenten-faô, Seigneur de Sion et de la Roche-Giffart, était, à la fin du XVIIe siècle, la terreur de ses vassaux, et surtout des cordeliers du couvent de Saint-Martin situé près du château de la Roche, dans la forêt de Teillay.

Un moine de Saint-Martin avait, en dépit du châtiment auquel il s'exposait, l'habitude de tendre des collets dans la forêt pour alimenter de lièvres, de lapins, de bécasses, le garde-manger du couvent. Il eut beau se cacher, il fut, un jour, surpris par un garde et amené devant son Seigneur.

Celui-ci, furieux de voir qu'on l'avait bravé, se précipita dans la cour du château, saisit un coq qui s'y trouvait, l'apporta au moine et lui dit :

— Tue ce poulet comme tu voudras être tué, car je te jure que tout ce que tu feras sur lui, je le ferai sur toi.

— Vous le jurez? dit le moine.

— Oui, je le jure.

Alors le cordelier enfonça un doigt jusqu'à la troisième phalange dans le derrière du coq, le retira, se le mit dans la bouche et regarda bien en face le marquis, en disant :

— Vous ferez cela?

Le Seigneur de la Roche Giffart, malgré sa colère, ne put s'empêcher de pouffer de rire et s'écria :

— Non. Tu es plus fort que moi; je n'aurais jamais eu pareille idée. Je te fais grâce pour cette fois; retourne à ton couvent et ne t'avise plus de prendre mes lièvres.

(Conté par M. Chaillou, ancien instituteur à Ercé-en-Lamée).

AD. ORAIN.

Digitized by Google

LES MARIAGES EN BOURBONNAIS

Les mariages se préparent et sont célébrés dans les campagnes du Bourbonnais avec des circonstances qui valent la peine d'être rapportées.

Là, comme partout chez nos populations rurales, il est à remarquer que la question d'intérêt n'est pas la principale dans les recherches d'alliances; le ménage, pour elles, n'est pas un marché où l'on pèse des valeurs monétaires et des titres, mais bien une communauté de travail et de fatigue, plus une réciprocité de tendresse, où disons-le, le charme de l'imagination joue un faible rôle.

Une étreinte de main que l'on a rendue au bal de l'apport, voilà le prélude du mariage, et quelque dimanche matin, le prétendu arrive chez les parents de la jeune fille, accompagné d'un de ces intermédiaires empressés, qui, dans notre Bretagne, reçoivent le nom de *Darbaudeurs* et se rencontrent en tous pays avec ou sans appellation.

A leur arrivée, dit M. Bâtissier, on met la poële au feu; si c'est pour faire une omelette, c'est un signe presque certain du peu de succès de leur démarche; si au contraire on fait des beignets, surtout si l'on fait tenir un instant au galant la queue de la poële, sa demande est accueillie : il peut se dire l'enfant de la maison.

Mais la veille du grand jour arrive. Une cornemuse jette à l'écho sa chanson; le cœur de la promise bat violemment sous la rude enveloppe de son corset de toile.

Ce sont les jeunes gars du village, faisant cortège au futur qui apporte ses cadeaux et vient recevoir la chemise préparée par les mains de sa bien-aimée...

Un instant. On n'entre pas. — La porte est verrouillée. Il faut, détail indispensable, y frapper avec le bourdon de la musette, en chantant les couplets qui suivent :

Ouvrez, ouvrez la porte,
Françoise, ma mignonne,
De beaux cadeaux à vous présenter,
Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

De l'intérieur répond un chœur de voix féminines;

Moi, vous laisser entrer,
Je ne saurais le faire;
Mon père est en colère,
Ma mère est en tristesse.
Une fille d'un grand prix,
N'ouvre pas la porte à ces heures-ci.

Digitized by Google

A l'appui de leur refrain, les voix d'hommes reprennent en détaillant les objets dont ils sont porteurs : un mouchoir, une bague, des rubans, un tablier à vous présenter. Hélas! à l'intérieur on est plus dur que dur.

Tout à coup du dehors on s'écrie : Un beau garçon à vous présenter! — La scène change : à ce mot merveilleux de la coutume villageoise, l'huis s'entre-bâille, la joyeuse cohorte y fait un simulacre de violence; elle entre victorieuse.

Hélas! nouvelle épreuve!

Les jeunes filles sont cachées sous un drap, il faut que le futur devine celle qui a sa foi, et lui prenne la main, sous peine d'en rester éloigné toute la soirée. Rarement le chercheur amoureux se fourvoie par l'excellente raison qu'il y aurait deux pénitents au lieu d'un, et qu'un signe quelconque à travers le drap, un glissement de pied, un rire étouffé, servent d'indice non trompeur.

Le lendemain, à la sortie de l'église, les mariés sont attendus avec une écuelle de soupe, dans laquelle les malins de la bande ont mis une dose exagérée de poivre. L'absorption de ce premier potage conjugal fait souvent tousser l'épousée pendant plusieurs heures. Mais l'on rit, et tout va bien puisque cette dernière reçoit l'accolade de tous les garçons présents à la fête.

Parlerons-nous des repas, où l'on figure sous la table après avoir officié dessus; de la rôtie présentée au réveil des nouveaux époux, lesquels doivent l'accepter assis sur le lit, tandis qu'on leur souffle à la figure des assiettes pleines de plumes et qu'on leur noircit le visage avec du charbon? ...

Pendant ce temps, les vieux se sont remis à table. Tout le monde chante :

Nos chevaux sont à la porte,
Tout sellés, tout bridés,
Que le diable m'emporte,
Je ne veux point m'en aller.
Il faut s'y décider pourtant.

Alors les tonneaux vides n'ont plus rien à dire; les verres, meubles désormais inutiles, sont brisés...

Ainsi finissent la reconnaissance des hommes et le rituel des mariages décrits.

D'après M. BATISSIER.

Digitized by Google

GARGANTUA A PLOUGASTEL

La dernière fois que Gargantua vint dans notre pays, il fit halte à Plougastel (1). Il était un peu las et se sentait en appétit.

— Holà! cria-t-il aux habitants, que mange-t-on chez vous?

— Des crêpes de blé noir, répondirent-ils.

— Et après?

— Du lait caillé, des crêpes et du lait.

— Et enfin?

— Des fraises, — quand elles sont mûres.

— Diable! fit le géant, on se nourrit mal ici. N'importe, je m'accommoderai de ce que vous avez. Sac vide ne peut rester debout. Qu'on aille quérir de quoi remplir le mien! J'attends.

Et tout aussitôt hommes et femmes, grands et petits de courir aux provisions, d'enlever des maisons les piles de crêpes, les jattes de lait et de se les passer de main en main comme dans un incendie, pour qu'elles arrivassent plus vite à portée de Gargantua.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant que jamais on n'a vu mangeur pareil. Quel jeu de mâchoires! mes amis, quels coups de dents! de mille crêpes il faisait une bouchée; les barriques de lait disparaissaient dans son vaste entonnoir comme une goutte de pluie dans une citerne sans eau. Et il avalait, avalait, avalait, sans s'arrêter autrement que pour reprocher leur lenteur aux gens qui le servaient. Et il engloutissait, engloutissait, sans jamais paraître rassasié. Tout y passa : les huches furent vidées, les laiteries mises à sec. Si ce goinfre était resté une heure de plus à Plougastel, la famine s'abattait sur le pays et en faisait un cimetière.

En ce temps-là, paraît-il, les meuniers n'étaient pas habiles comme ceux d'aujourd'hui. Les meules étaient grossières, mal établies, difficiles à mettre en train et la mouture contenait presque autant de gravier que de farine. Gargantua ne tarda pas à l'apprendre à ses dépens. A peine se fut-il remis en route, se dirigeant du côté du Léon, qu'il se sentit l'estomac lourd et le cœur mal à l'aise.

— Tonnerre! fit-il, il y a de l'orage dans l'air.

L'orage qui grondait n'était point là où il le cherchait, mais en lui-même seulement. Il éclata bientôt, menant grand fracas.

— Bonnes gens de Plougastel, s'écria le géant qui comprit tout alors, vous m'avez donné un mauvais dîner, je vous le rends.

Et il fit comme il le disait, il ne l'emporta pas plus loin.

C'est depuis ce jour que la côte nord de Plougastel qui fait face à Kerluson, est toute hérissée de rochers brisés, pelés, amoncelés les uns sur les autres, alors que la rive opposée et la côte sud sont restées riantes, n'ont pas une pierre et ressemblent à d'immenses corbeilles de fruits et de fleurs. Les petits ruisseaux font les grandes rivières : les petits graviers font aussi les grandes montagnes.

L. F. SAUVÉ.

1. Plougastel-Daoulas. (Finistère)

Digitized by Google

LES PRÉSAGES

SUPERSTITIONS BRETONNES

Janik s'est attardé au Pardon; il se hâte, mais ce n'est qu'à la nuit noire qu'il traverse en frissonnant la lande aux fleurs d'or. — Soudain, au fond de la vallée, il voit des lueurs errantes et il entend comme le bruit sourd d'un char, répété plusieurs fois par les échos. — En honnête Breton, Janik se signe pieusement; dans son effroi, il dit que c'est le Chariot de la Mort qui passe, et souvent en effet il trouve en arrivant le malheur à son foyer.

Hélas! tout n'est-il pas présage, ici-bas! Les animaux de Dieu eux-mêmes, ne nous donnent-ils pas des avertissements?

Depuis le temps lointain où les filles de l'Armor faisaient tomber le gui sous leurs faucilles, jusqu'à ce jour, qui pourrait dire combien d'hommes se sont brisés contre ces rochers, pour n'être pas revenus sur leurs pas après avoir vu passer le soir, sur la lande, la grande Chienne noire du Menez!

Combien ont péri pour avoir continué leur chemin ayant entendu le Hucheur de Nuit, perché sur la branche d'un chêne, remplir les bois de ses cris lugubres comme un glas! Et combien plus nombreux encore qui se sont perdus pour n'avoir pas écouté la voix de leur conscience!

VICOMTE DE COLLEVILLE

UNE ORAISON DE MA GRAND'MÈRE

(Picardie)

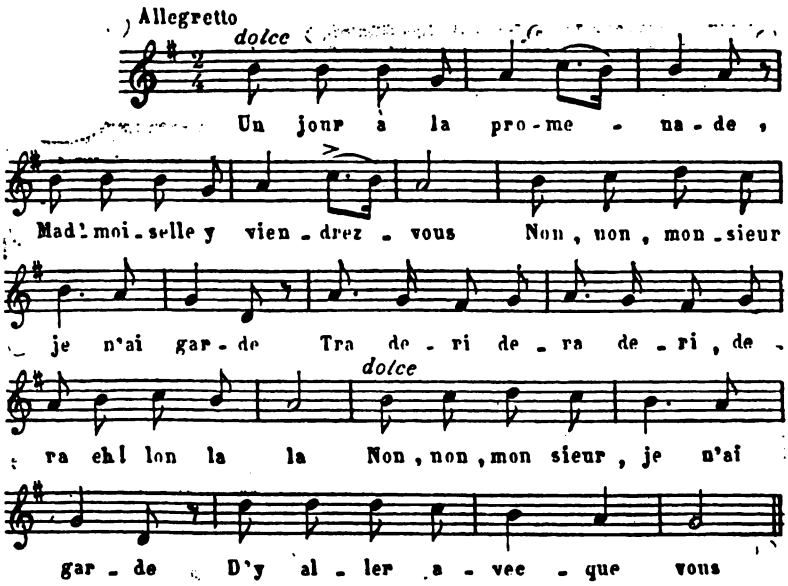
Saint Hubert glorieux,
Fils d'amoureux,
De trois choses nous défend
La nuit:
Du Serpent,
Du mauvais Loup,
Du mauvais Chien enragé.

A. B.

Digitized by Google

UN JOUR A LA PROMENADE

RONDE LILLOISE



I

— Un jour, à la promenade,
Mad'moiselle y viendrez-vous ?
— Non, non, monsieur, je n'ai garde
Tra, deri, dera, deri, dera,
Eh ! lon, la, la !
Non, non, monsieur, je n'ai garde
D'y aller avecque vous.

II

— Ne faites pas tant la fière,
Je vous ai vu', l'autre jour,
Vous étiez dessous un arbre,
Tra, deri, dera, deri, dera,
Eh ! lon, la, la !
Vous étiez dessous un arbre,
Un amant auprès de vous.

III

Il vous parlait d'amourettes;
Joyeuse, vous l'écoutiez.
Dites-moi, la joliette,
Tra, deri, dera, deri, dera,
Eh ! lon, la, la!
Dites-moi, la joliette,
Le doux nom qu'il vous donnait?

IV

— Il me nommait *Fleur d'Épine,*
Belle-Rose, tour à tour.
Maintenant, la pauvre Rose,
Tra, deri, dera, deri, dera,
Eh ! lon, la, la !
Maintenant, la pauvre Rose
N'entend plus parler d'amour.

Digitized by Google

V

Il disait en doux langage
Que toujours il m'aimerait,
Mais il a le cœur volage,
Tra, deri, dera. deri, dera
Eh! lon, la, la!
Mais il a le cœur volage,
Il cherche d'autres attraits.

VI

— Eh bien! à la promenade,
Belle Rose, viendrez-vous?
— Non, non, Monsieur, je n'ai garde,
Tra, deri, dera, deri, dera,
Eh! lon, la, la,
Non, non, Monsieur je n'ai garde
D'y aller avecque vous!

Recueillie à Lille par A. DESROUSSEAUX.

Cette chanson qui est à peu près oubliée aujourd'hui, était très populaire à Lille au temps où l'industrie de la dentelle y était florissante. Il y a une trentaine d'années, des filles et des garçons la chantaient tous les soirs, au printemps et en été, en dansant en rond sur la voie publique.

L'air, d'une facture originale, est naif et bien rhythmé. Il se compose de phrases de trois mesures, entrecoupées d'une phrase, et d'un refrain de quatre mesures, ce qui porte à dix-neuf le nombre total des mesures, et cependant, à l'exécution, cet air est *carré*. C'est là une hardiesse qu'un vrai musicien ne tenterait jamais. A. D.

LE RENARD ET LE CHAT

Le Renard et le Chat, deux fins voleurs associés pour la dévastation du pays, avaient pris un rat.

— Qu'allons-nous en faire? dit le Renard. Le partager? mais il est si petit...

— Menons-le à la foire, répond le Chat. Nous ferons deux parts du produit de la vente.

— Oui, mais comment passer devant le domaine?... Tu sais que les deux chiens veillent à toute heure dans la cour.

— Bah!... As-tu des moyens?

— Moi! j'en ai un plein sac!... Et toi?

— Je n'en ai qu'un, mais il est bon.

— Alors, en route!

Et les voilà partis pour la foire, le Chat portant le rat. Ils redoublaient de précautions en approchant du domaine; mais déjà, les chiens grognaient. Tout à coup les aboiements éclatent et les dogues se précipitent. Le Chat, sans se presser, grimpe au sommet d'un chêne; le Renard, lui, ne peut que détaler à fond de train, serré de prés par les chiens.

— Délie ton sac, compère, délie ton sac! lui crie le Chat. Moi, je vais, en attendant, manger le rat, puisque nous ne pouvons pas le vendre.

(Conté à Murlin-les-Forges (Nièvre), par Louis Provost.)

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LES ŒUVRES DE DIEU ET CELLES DU DIABLE

Dans la Haute-Bretagne (pays de Saint-Méen) et dans la Basse-Bretagne (pays de Tréguier), les croyances populaires attribuent au diable, mais toujours en mal, l'imitation des créations de Dieu. On l'appelle le *singe de Dieu* (en breton, *Marmous an Aotro Doue*) (1).

Ainsi :

Dieu a fait l'homme. H. et B. B. (2)	Le diable a fait { le singe H. B. / le singe et la femme. B. B.
Dieu a fait le cheval. —	Le diable a fait l'âne (3).
Dieu a fait la vache. —	Le diable a fait la chèvre. H. et B. B.
Dieu a fait le taureau. —	Le diable a fait le bouc. —
Dieu a fait le mouton. —	Le diable a fait le loup. —
Dieu a fait le chien. —	Le diable a fait { le loup. H. B. / le renard B. B.
Dieu a fait le lièvre. —	Le diable a fait { le lapin. H. B. / le putois, *ar louz*, B. B.
Dieu a fait l'aigle. —	Le diable a fait le chat-huant. H. et B. B.
Dieu a fait la poule. —	Le diable a fait le corbeau —
Dieu a fait le pigeon. —	Le diable a fait la pie. —
Dieu a fait la tourterelle. —	Le diable a fait le geai. —
Dieu a fait { le pinson. H. B. / le pinson et le rossignol. B. B. / *(an eostic bail, Trécorrois)*.	Le diable a fait le moineau. —
Dieu a fait l'hirondelle. B. B.	Le diable a fait la chauve-souris. B. B.
Dieu a fait le merle. H. et B. B.	Le diable a fait la grive. H. et B. B. (*an drask*, Tréc.).
Dieu a fait le cygne. —	Le diable a fait l'oie. —
Dieu a fait l'alouette. —	Le diable a fait l'épervier. —
Dieu a fait l'abeille. —	Le diable a fait { la guêpe. H. B. / la guêpe et la mouche. B. B.
Dieu a fait le papillon. H. et B. B.	Le diable a fait le hanneton. H. et B. B.
Dieu a fait la baleine. B. B. (Tréc.).	Le diable a fait le requin. B. B.
Dieu a fait la morue —	Le diable a fait la roussette (chien de mer). B. B.

1. Ces comparaisons ne rappellent-elles pas le dualisme des religions primitives, du mazdéisme principalement, où le dieu mauvais, Ahriman, est toujours en lutte avec le dieu bon, Ormuzd?

2. H. B. — Haute Bretagne. — B. B. — Basse-Bretagne.

3. Quand les œuvres de Dieu et celles du Diable se marient, s'unissent, elles donnent naissance à des individus stériles : ainsi sont les mulets, etc., (croyances du Trécorrois).

Digitized by Google

Dieu a fait le maquereau —
Dieu a fait le congre. —
Dieu a fait la sole, la plie. —
Dieu a fait l'anguille. H. et B. B.
Dieu a fait le grondin. B. B.
Dieu a fait le homard. —
Dieu a fait la langouste (écrevisse de mer). B. B.
Dieu a fait l'*ormeau* (oreille de mer). B. B.
Dieu a fait l'huître. B. B.
Dieu a fait le poisson (en général) H. et B. B.
Dieu a fait le pommier, le poirier. H. et B. B.
Dieu a fait le chêne —
Dieu a fait le châtaignier. —
Dieu a fait la vigne. —
Dieu a fait la noix. —
Dieu a fait le genêt. —
Dieu a fait la rose. —
Dieu a fait le chou. —
Dieu a fait la carotte. —
Dieu a fait { le froment. B. B. / le blé (breton *hed*).
Dieu a fait le froment. H. et B. B.
Dieu a fait l'avoine. —
Dieu a fait le trèfle. —
Dieu a fait la terre. —
Dieu a fait le soleil. —

Le diable a fait le cario, *cariau*.
Le diable a fait la *julienne*, (sorte de congre à chair coriace.)
Le diable a fait la raie. B. B.
Le diable a fait la couleuvre. H. et BB.
Le diable a fait le crapaud de mer, le minard. B. B.
Le diable a fait le crabe. B. B.
Le diable a fait l'araignée de mer (maïa spinado). B. B.
Le diable a fait la bernique (patelle vulgaire). B. B.
Le diable a fait la moule. (1) B. B.
Le diable a fait les *sourds* et les *venins* (2). H. et B. B.
Le diable a fait l'épine. —
[les baies de l'épine blanche s'appellent *poires au diable*. H. B.
Le diable a fait le houx. B. et H. B.
Le diable a fait le marronnier. —
Le diable a fait la ronce. —
Le diable a fait le gland. —
Le diable a fait l'ajonc. —
Le diable a fait l'églantier, — (*rose du diable*).
Le diable a fait le chardon, — (breton, *askol*).
Le diable a fait la *ciguë*, — (b. *keugiz*).
Le diable a fait le *carex*, (breton, *hesk*)
Le diable a fait l'ivraie. —
Le diable a fait les patenôtres. — (bret. *drog*), (folle avoine).
Le diable a fait la cuscute. (*) — (bret. *bocen*) (peste) le *filage*,) H. B.
Le diable a fait l'eau pour la noyer. H. B.
Le diable a fait la lune. H. B.

(Les étoiles sont issues de l'union du soleil et de la lune, (pays de Tréguier).

Dieu a fait la pluie. H. et B. B.
Dieu a fait le vent. —
Dieu a fait le jour. —
Dieu a fait la vie. —
Dieu a fait l'or. —
Dieu a fait l'argent. —
Dieu a fait le fer. B. B. etc.

Le diable a fait la grêle. H. B.
Le diable a fait la tempête. —
Le diable a fait la nuit. —
Le diable a fait la mort. —
Le diable a fait le cuivre. —
Le diable a fait le plomb. —
Le diable a fait la *pierre de fer* (3). (b. *coc'houarn;* excr. du fer.

1. Dans le pays de Tréguier, quoique la moule soit généralement très goûtée, les paysans ne la mangent qu'avec une sorte de terreur superstitieuse.
2. Les salamandres, tritons, crapauds, etc., qui vivent dans l'eau. H. et B. B.
3. Pierre ferrugineuse qui se rencontre dans les landes trécorroises.
(*) La cuscute appelée encore, patois du Loscouët, *fil de perdrix, mille fils*.

G. LE CALVEZ.

Digitized by Google

CHANSON BOURGUIGNONNE

Chantée en 1604 par un des membres de l'*Infanterie dijonnoise*

(SOCIÉTÉ DE LA MÈRE-FOLLE)

Un vigneron de Dijon, ayant conduit et vendu son vin à Valenciennes, a éprouvé toute sorte d'ennuis sur la route (pluie, neige, vents, etc., l'ont assailli); il lui tarde de revoir Dijon, la ville sainte du Bourguignon.

I

I ne veu pu parmi cé chan (*champs*)
Ansin me repoitre de van;
Dijon, lai bonne velle,
I veu aullay charchan
San avoy tan de mau é chan!

II

J'ayme ben meu que dan mon lcy (*lit*)
Je tatène in pechô lou pcy
De may douce épartyc,
Et peu boire d'autan
Que d'aivoy tant de mau é chan!

III

J'ayme ben meu dan may moison,
Qui a su lou cor de Suzon, (1)
Boire aivô mon compeyre
Qu'a (2) de lay ruë dé chan
Que d'aivoy tan de mau é chan!

IV

J'ayme ben meu hossepillé
Mai commeire, et m'enchenillé
Por dedan say crevaisse
En noz entreboisan
Que d'aivoy tan de mau é chan.

V

J'ayme ben meu m'ébelansay
Comman je faisoo dou passay (3)
Su note chambeleyre,
Et ly faire én enfan
Que d'aivoy tan de mau é chan.

VI

Ma, dan ces éa qui ay trôvay
Ay se neurry dé bo couchay (4)
Dé craipau, dé renouille
Qu'en fon lou gou puan,
Ç'a porquey y seu so dé chan.

VII

Et, quant on ay dé menaillon (5)
On grulle, comme in graivaulon,
Tan on crain lé gendarme, (6)
Lé vôlou et brigan;
On vorroo être feur (7) dé chan.

VIII

I m'en rebroste (8) dou coutay
De lay Bregongne por tatay
Dou mouillou (9) de may cave;
Peu, tan qu'i soo vivan,
On ne me revarrey é chan.

Communication de M. DURANDEAU.

1. *Le cours de Suzon.* Suzon est un petit cours d'eau qui passe à Dijon.
2. *Qui est.*
3. *Au temps passé.*
4. *Mais, dans ces eaux qne j'ai trouvées* (sur ma route), — *il s'y nourrit d'énormes crapauds, — des crapauds ordinaires, des grenouilles — qui donnent* (à ces eaux) *le goût puant.*
5. *Des pièces de monnaie.*
6. *Les soldats pillards.*
7. *Hors.*
8. *Retourne.*
9. *Du meilleur;* ajoutez *vin,* sous-entendu.

Digitized by Google

L'OISEAU DE FEU

ET VASSILISSA LA TZAREVNA

CONTE RUSSE D'AFANASSIEF

Dans je ne sais quel royaume, par delà trente-neuf territoires, dans le trentième empire vivait un robuste et puissant tzar. Ce tzar avait à son service un vaillant archer et l'archer possédait un cheval de paladin. Un jour, l'archer se rendit sur son cheval de paladin dans la forêt pour chasser. Il chevauche par la route, et, chemin faisant, trouve à terre une plume d'or de l'oiseau de feu. Cette plume étincelle comme la flamme. Son cheval de paladin dit :

— Ne prends pas la plume d'or, ou tu connaîtras le malheur!

Le jeune homme devient pensif : faut-il, oui ou non, ramasser la plume? La ramasser et la porter au tzar c'est gagner quelque généreuse récompense, et qui méprise la libéralité d'un tzar? L'archer n'écouta pas son cheval, il ramassa la plume de l'oiseau de feu, l'emporta et l'offrit en présent au tzar.

— Merci! dit le tzar; mais puisque tu as pu te procurer une plume de l'oiseau de feu, procure-moi donc l'oiseau lui-même; si tu n'y arrives pas; mon glaive te coupera la tête!

L'archer se répandit en larmes amères et s'en alla trouver son cheval de paladin.

— Pourquoi pleures-tu, maître?

— Le tzar m'a donné l'ordre de lui procurer l'oiseau de feu.

— Je te l'ai bien dit : « Ne prends pas la plume, tu connaîtras le malheur! » Allons, ne crains rien, ne te chagrine pas; ce n'est pas encore le malheur, le malheur viendra plus tard! Va-t'en chez le tzar et demande-lui que pour demain cent sacs de froment bien blanc soient répandus par toute la plaine unie.

Le tzar donna l'ordre de répandre par toute la plaine unie cent sacs de froment bien blanc.

Le lendemain, à l'aurore, le vaillant archer se rendit à cheval sur la plaine unie, laissa son cheval errer en liberté, et lui-même se cacha derrière un arbre. Tout-à-coup on entend du bruit dans la forêt, les vagues s'élèvent sur la mer; l'oiseau de feu vient à tire d'aile, il arrive au but, descend à terre et se met à becqueter le froment. Le cheval de paladin s'approche de l'oiseau, pose son sabot sur son aile et le serre bien fort contre terre; le vaillant archer sort vivement de derrière l'arbre, accourt, attache l'oiseau avec des cordes, s'assied sur son cheval et galope vers le château. Il apporte au tzar l'oiseau de feu; le tzar, en le voyant, se réjouit,

Digitized by Google

remercie l'archer pour le service rendu, le gratifie d'un titre et sur le champ lui donne ce problème à résoudre :

— Puisque tu as trouvé moyen de me procurer l'oiseau de feu trouve-moi une fiancée : par delà trente-neuf prairies, aux confins, de la terre (1) où se lève le rouge soleil, demeure Vassilissa tzarevna (2). C'est elle que je veux. Si tu me l'amènes, je te donnerai pour récompense de l'or et de l'argent, sinon, mon glaive te tranchera la tête !

L'archer se répand en larmes et va trouver son cheval.

— Pourquoi pleures-tu ? lui demande le cheval.

— Le tzar m'a ordonné de chercher Vassilissa la tzarevna.

— Ne pleure pas ; ce n'est encore pas là le malheur ; il viendra plus tard. Va chez le tzar, demande lui une tente avec une pointe en or et toutes sortes de provisions et de boissons pour la route.

Le tzar lui donna toutes sortes de provisions, de boissons et une tente avec une pointe en or. Le vaillant archer s'assit sur son cheval de paladin et partit au-delà de trente-neuf territoires. Plus ou moins longtemps après, il arriva au bout du monde, là où le soleil sort de la mer azurée. Il regarda et vit sur la mer voguer Vassilissa assise dans un canot d'argent qu'elle faisait avancer avec une rame d'or. Le vaillant archer laissa son cheval se promener en liberté sur les vertes prairies, mordiller la fraiche herbette. Il déplia la tente à la pointe d'or, étala tous les mets et toutes les boissons s'assit sous la tente et se régala, en attendant Vassilissa. Vasilissa la tzarevna aperçut la pointe en or, aborda au rivage, et tomba en admiration devant la tente.

— Bonjour, Vassilissa tzarevna ! dit l'archer, je vous en prie, veuillez goûter à notre pain et sel (3), goûter les vins d'Outre-Mer.

Vasilissa entra dans la tente ; ils commencèrent à manger, à boire, à se réjouir. La tzarevna but un verre de vin d'Outre-Mer, devint grise et s'endormit d'un profond sommeil. Alors l'archer héla son cheval de paladin. Le cheval accourt. L'archer aussitôt déterre sa tente à la pointe d'or, s'assied sur son cheval de paladin, emmène avec lui Vassilissa endormie (4) et s'élance sur la route du retour, comme une flèche qui part d'un arc. Il arrive chez le tzar, qui, en voyant Vassilissa eut une grande joie, remercia l'archer, et le gratifia d'un rang élevé.

Vassilissa, à son réveil, reconnut qu'elle était loin, de la mer azurée, elle se mit à se chagriner, son visage en fut tout changé. Le tzar eut beau la raisonner, ce fut peine inutile. Alors le tzar eut l'idée de se marier avec elle, à quoi la tzarevna repondit :

— Que celui qui m'a amenée ici, s'en aille vers la mer azurée ;

1. Texte : sur la marge même du monde.
2. Variante, la tzarewna Hélène la belle, à la tresse d'or.
3. Signe d'hospitalité.
4. Ce trait rappelle Andromède.

Digitized by Google

au milieu même de cette mer gît une grande pierre, sous cette pierre est cachée ma robe de fiançailles; sans cette robe je ne me marierai jamais!

Le tzar s'adressa aussitôt au vaillant archer :

— Va-t'en bien vite au bout du monde là où le rouge soleil se lève. Là-bas sur la mer azurée gît une grande pierre et sous cette pierre est cachée la robe de fiançailles de Vassilissa la tzarevna; trouve cette robe et apporte-la ici. Le temps est venu de célébrer la noce! si tu réussis, je te donnerai une récompense plus grande que la dernière, sinon, mon glaive te tranchera la tête.

L'archer pleurant, alla trouver son cheval de paladin :

— Voilà bien, pense-t-il, le moment venu d'une mort imminente.

— Pourquoi pleures-tu mon maître? demande le cheval.

— Le tzar m'a donné l'ordre d'aller chercher au fond de la mer la robe de fiançailles de Vassilissa.

— Ah voilà! je te l'avais dit : « Ne prends pas la plume d'or, tu auras du malheur! » Allons, ne crains rien : ce n'est pas encore là le malheur, il viendra plus tard! Assieds-toi sur moi et partons.

Plus ou moins longtemps après, le vaillant archer atteignit le bout du monde et s'arrêta à la mer même. Le cheval de paladin aperçut une énorme écrevisse de mer qui se traînait sur le sable, et lui posa son lourd sabot sur son petit cou. L'écrevisse dit :

— Ne me donne pas la mort! tout ce que tu désires, je le ferai.

Le cheval lui répondit :

— Au milieu de la mer azurée gît une grande pierre, sous cette pierre est cachée la robe de fiançailles de Vassilissa la tzarevna, apporte-moi cette robe.

L'écrevisse, d'une voix retentissante, poussa un cri qui traversa la mer. Aussitôt la mer s'agita : de tous côtés émergèrent sur le rivage grandes et petites écrevisses; ce fut comme un brouillard épais! L'écrevisse la plus vieille leur donna l'ordre de l'archer. Toutes les écrevisses s'élancèrent à l'eau et une heure après retirèrent du fond de la mer, de dessous la grande pierre la robe de fiancée de Vassilissa la tzarevna. L'archer arriva chez le tzar en lui apportant la robe de la tzarevna. Mais Vassilissa dit encore :

— Je ne te prendrai pas pour mari, tant que tu n'auras pas donné à l'archer l'ordre de prendre un bain dans de l'eau bouillante.

Le tzar donna l'ordre de remplir un chaudron d'eau, de la faire bouillir, et d'y précipiter l'archer.

Bientôt, l'eau bout à gros bouillons. On amène l'archer :

— Voilà le malheur, un vrai malheur! pense-t-il. Ah! pourquoi ai-je ramassé la plume? Pourquoi n'ai-je pas écouté mon cheval!

Son cheval de paladin lui revient en mémoire et il dit au tzar :

— Tsar-gossoudar! permets-moi avant de mourir d'aller faire mes adieux à mon cheval.

— C'est bien, va lui dire adieu!

L'archer, arrivé près de son cheval, pleure à chaudes larmes.

Digitized by Google

— Pourquoi pleures-tu, mon maître?

— Le tzar m'a donné l'ordre de prendre un bain dans de l'eau bouillante.

— Ne crains rien, tu en sortiras sain et sauf! lui dit le cheval.

Il prononce bien vite quelques paroles sur lui, pour que l'eau bouillante ne fasse aucun dommage à son corps blanc. L'archer s'en revient de l'écurie; aussitôt les hommes de peine le jettent droit dans le chaudron. L'archer plonge une ou deux fois, saute hors du chaudron et devient un si beau jeune homme, qu'on ne peut ni le dire, ni l'écrire de la plume. Le tzar en voyant combien il était beau voulut aussi prendre un bain, eut la bêtise de se mettre à l'eau et au moment même s'échauda à mort. On enterra le tzar, et à sa place on choisit le vaillant archer; il prit pour femme Vassilissa la tzarevna et vécut avec elle de longues années dans l'affection et dans le plus parfait accord.

Traduit par LÉON SICHLER.

CHANSON DE BAYADÈRES AU KARNATIC

Bel étranger regarde la bague qui brille à mon doigt.
La veux-tu pour gage de notre amour?
Regarde ce joyau : la reine de Tanjore
Avec ses millions de laks n'a pu l'acquérir;
Mais mon œil jette plus de flammes encore.
Je suis belle : ce soir pour toi je me ferai plus belle encore.
Et le sein peint de safran, les fleurs sacrées dans mes cheveux, du koheul à mes paupières, je t'attendrai ce soir à la porte de la grande pagode.
Nous irons nous baigner ensemble à l'étang des brâmes.
Tu n'oublieras jamais mes caresses.

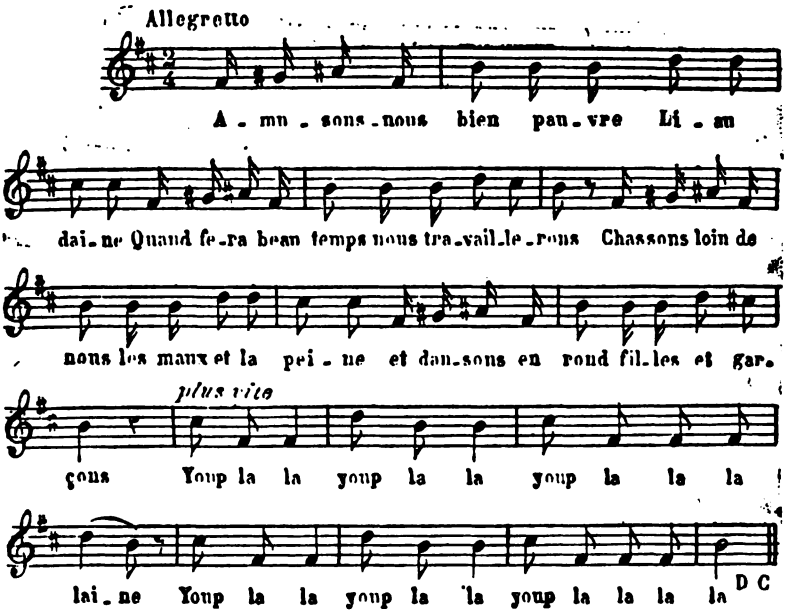
(*Traduit du Tellinga par M. Gabriel Moutoussamg*).

Dr HERCOUET.

Digitized by Google

PAUVRE LIAUDAINE

(RONDE BRESSANE)



Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine;
Quand ferai beau temps nous travaillerons,
Chassons loin de nous les maux et la peine;
Et dansons en rond filles et garçons.

Youp' la la (*bis*)
Youp' la la la laine
Youp' la la (*bis*)
Youp' la la la la

DEUXIÈME COUPLET

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine;
Le printemps viendra pour la fenaison,
Tout le long d'l'hiver, t'as filé d'la laine
Pour les p'tiots marmots de notre maison.

Youp' la la etc., etc., etc.

TROISIÈME COUPLET

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine,
Quand l'été viendra, nous moissonnerons,
Aujourd'hui dansons à perdre l'haleine,
Nous travaillerons au temps des moissons.

Youp' la la etc., etc., etc.

Digitized by Google

QUATRIÈME COUPLET

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine;
L'automne viendra, nous vendangerons.
Partons pour la danse dessus la plaine;
Nous boirons du vin chez les vignerons.
Youp' la la etc., etc., etc.

CINQUIÈME COUPLET

Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine;
Quand ferai beau temps, nous travaillerons.
Chassons bien loin de nous la peine,
Et dansons en rond filles et garçons.
Youp' la la etc., etc., etc.

Recueillie par A. CERTEUX.

A TRAVERS LE BERRY

I

USAGES, COUTUMES, ETC.

Le Berrichon est religieux, mais superstitieux davantage. Le prêtre est plus craint qu'estimé. On a besoin de lui, on le considère comme investi d'un pouvoir surnaturel.

Une nuit d'orage, des paysans sont allés chercher le curé, et l'ont obligé bon gré mal gré à se lever et à venir à l'église réciter la Passion, ce qui, paraît-il, est aussi souverain pour éloigner la grêle, que le son des cloches. Quand il tonne, j'ai entendu souvent des enfants chanter :

La pluie, la grêle, va-t'en par Amboise;
Beau temps, joli, viens-t'en par ici.

Les Berrichons tiennent beaucoup aux rites de la religion; le baptême pour eux est une institution divine; en parlant d'un animal intelligent on peut leur entendre dire : « *Cette bête là, il ne lui manque que le baptême et la parole.* » (aussi quelle horreur, quel scandale si on apprend que tel petit Parisien n'est pas baptisé) !

Ils ont d'ailleurs une haute considération pour l'espèce humaine et ne comprennent pas qu'on puisse *l'appareiller*, c'est-à-dire la comparer aux animaux.

Dans certains cas, pour des choses semblables, il y a un mot pour l'homme, et un pour l'animal ainsi : un homme est *mort*, un

Digitized by Google

animal est *crevé*; un homme est *enterré*, un animal, *encavé*, etc.

Il s'ensuit une indifférence absolue pour la souffrance endurée par la bête. Le supplice du cochon est une fête à la ferme. Une mère donne comme jouet à son enfant un pauvre petit oiseau pas encore *éforgnié* c'est-à-dire trop faible pour être sorti de son nid.

Il est vrai que nous en faisons de même pour les hannetons pour lesquels nous ressentons moins de pitié.

Un malheureux crapaud la patte traversée par une baguette (*gaule*) pointue, est destiné à périr en se desséchant au soleil, etc.

Quand il y a quelqu'un de mort dans la commune, il n'est pas d'usage chez le simple paysan d'y convier ses amis. Tout se sait si vite dans les petits villages, que cela devient inutile.

Après l'*Angelus*, trois fois par jour, quand il y a quelqu'un de mort dans la paroisse, la cloche sonne une sorte de glas différent suivant le sexe du mort. Le sonneur a des notes ou plutôt des façons de tinter différentes, sur sa seule cloche, désignées sous les noms de *braulés*, *cobées*; et c'est souvent par la cloche qu'on apprend la mort de la personne que l'on savait malade.

Aux enterrements, les femmes portent la capote rabattue sur la tête. La capote est un grand manteau, jadis de droguet, maintenant de drap bleu ou noir, aux grands plis monastiques et assorti d'un grand capuchon carré. — Ce manteau se porte généralement l'hiver, mais en deuil on ne le quitte pas même l'été.

Pour les enterrements comme pour les mariages, on ne suit jamais, pour aller à l'église, d'autre chemin que la grande route ou la plus grande voie, même si on augmente ainsi la distance d'une façon notable.

(Sans doute c'est plus digne ou plus honorable.)

A l'église, les femmes se mettent à gauche en entrant, et les hommes à droite; au commencement de la cérémonie, un parent ou un ami du défunt distribue à chaque assistant un petit cierge que l'on tient tout allumé; et vraiment avec ces femmes à genoux, le corps et la tête recouverts de ces capes sombres, ces hommes si simples, si recueillis, tous tenant à la main le petit cierge brillant, la physionomie de la pauvre église a quelque chose de poignant et d'imposant.

Sur la route, avant comme après l'entrée à l'église, en avant du cortège, marche une pauvresse portant un vase quelconque, verre, bol, renfermant de l'eau bénite. A chaque rencontre tout le monde s'arrête, la personne rencontrée fait une prière à genoux, puis va prendre l'eau bénite pour asperger le corps, et cela simplement, pieusement, sans pose.

Au cimetière, après l'inhumation, chacun, débarrassé du cierge par l'enfant de chœur, se disperse dans tous les sens et va s'agenouiller sur la tombe d'un parent. Au village tout le monde se connaît; là on connaît toutes les tombes. Plus elles sont anciennes, plus l'herbe les recouvre, plus le tertre est abaissé; ils n'en ont

Digitized by Google

pas le soin extérieur; bien peu les entretiennent, bien peu prennent des concessions. Suivant la grandeur du cimetière, suivant le nombre des habitants, cela dure de 10 à 12 ou 13 ans.

Le vieillard est d'une résignation admirable.

— « Monsieur, me disait un brave homme à qui j'essayais de donner quelque espoir de guérison, à mon âge, quand on a travaillé toute sa vie, *on est bien las !* »

Il sait d'ailleurs par expérience qu'on ne s'attendrira pas sur son sort; il a bien entendu dire de ses anciens : — *Pauvre bonhomme, il a fait son temps; enfin il ne fera faute à personne;* — heureux s'il ne pense pas que sa mort sera un débarras !

II

LA NOURRITURE DU PAYSAN.

La viande de boucherie n'est usitée que dans le cas de maladie ; encore elle se borne au bœuf pour le pot-au-feu. Le paysan a une grande répulsion pour le mouton, la *chtite oaille,* ce qui tient à ce qu'il y a souvent des moutons malades, des ouailles lourdes ou morveuses, etc.

La nourriture en temps normal est donc exclusivement composée de pain de froment additionné souvent d'un peu d'orge, fait et cuit à la maison, de fromage de chèvre mou (pas de fromage de vache), d'ail « *avec une cuisse d'ail,* » de choux au lard salé, de pommes de terre, appelées *truffes,* de haricots, nommés *pois* — les petits pois sont les pois ronds — etc., etc. Les pommes de terre cuites au four ou à l'étouffée, s'appellent à la sauce ronde.

III

LA CHÈVRE.

La chèvre, en Berry, est très répandue. C'est la nourrice du pauvre.

Elle vit de peu et donne des *biquions* — chevreaux — et du fromage que l'on mange mou, *blu* ou *raffiné* — bleu ou passé.

Mais *c'est la bête du Diable, pour sûr elle a le Diable dans la tête; elle a l'esprit tord ou de travers, et ne laisse pas de mal à faire;* aussi raconte-t-on ceci :

Le bon Dieu avait fait des *entes* — greffes — et le Diable, pour lui faire pièce, créa la chèvre pour manger les entes du bon Dieu.

Le bon Dieu fit les chiens pour chasser les chèvres, et le Diable, les loups pour manger les chiens. Le diable eut donc le dernier mot !

Il est vrai que les chèvres affectionnent particulièrement les

Digitized by Google

greffes qu'elles semblent avoir plaisir à brouter de préférence; aussi on entend les bonnes femmes crier après elles en ces termes :

— Ah ! *chieuvre* !

Et la bête n'obéissant point :

— *Ah ! chtite bête, elle sait seulement pas qu'elle a nom chieuvre !*

Le mâle s'appelle *bou* ou *bouca* ; quand la chèvre le demande, on dit qu'elle est en *lu* (de *ludus*, sans doute) ; — la chèvre sans cornes est la *chieuvre mosse* (mousse, émoussée).

Il y a un mot différent suivant les espèces pour exprimer cet état des femelles

La jument est en *chaleur*. — La chèvre en *lu*.
La vache est en *chasse*. — La truie (*treu*) en *rut*.
La chienne est en *folie*. —
Les dindes, oies, canes, en *amour*.

IV

LES CHIENS.

En Berry, on n'aime pas les chiens ; on n'en a que pour la garde des cours et des bestiaux.

Les chiens, dit-on, portent la rage.

Jamais une caresse ; jamais un chien n'entre dans la maison. Si un chien flaire quelque chose, c'est sali, on dit :

— Il m'a senti la main, il a senti le pain !

V

COMMENT LES BONNES FEMMES PARLENT A LEURS BÊTES.

Aux petits poulets, elles appellent — *p'tits, p'tits*.
Aux canards, aux dindons et aux canetons — *goulus, goulus*.
Aux oies et aux oisons — *ioune, ioune*.
Aux cochons — *ve ca tin tin*.
Aux pigeons — *blo, blo*.
Aux chiens — *tiu, chou, chou*.
Aux vaches pour les arrêter — *ta ta ta ma bedoune*.
Aux chèvres — *tu biqué biqué tappain* (tiens du pain) *ma chieuvre, ma liline*.
Aux brebis — *treu, treu*, ou *preu, preu*.

ARMAND BEAUVAIS.

Digitized by Google

LA MYTHOLOGIE

PAR ANDREW LANG

M. Léon Parmentier vient de traduire en français et de publier en un volume (1) l'article *Mythology* qui a paru dans la neuvième édition de l'*Encyclopædia Britannica*, et dont l'auteur est M. Andrew Lang. M. Lang est bien connu de toutes les personnes qui s'occupent de mythologie, et les nombreux articles qu'il a fait paraître depuis plusieurs années dans diverses revues de l'Angleterre et des États-Unis, ont donné la mesure de la profondeur de son érudition et de l'ingéniosité de son esprit. Il appartient à ce qu'on appelle la nouvelle école en mythologie, école qui repousse les explications que les philologues ont données de la plupart des mythes aryens, et l'on peut dire qu'il en est l'un des chefs et aussi l'un des membres les plus ardents. Tout ce qu'il écrit mérite donc d'être sérieusement étudié.

Les deux tiers du volume dont il est ici question sont consacrés à l'exposé des principaux mythes que l'on a pu recueillir dans toutes les races et dans tous les pays. Dans la première partie, ou dans le premier tiers, l'auteur développe la nouvelle théorie mythologique et expose ses procédés de recherches et sa méthode.

Pour ce qui regarde les mythes, nous en dirons peu de chose. M. Lang passe successivement en revue les mythes Australiens, Africains, Mélanésiens, Américains, Polynésiens, Mexicains, Egyptiens, Hindous, Grecs et Scandinaves. C'est un résumé très clair et très exact des croyances de ces diverses races et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous ceux qui sont désireux de connaître quelles idées bizarres et étranges ont hanté le cerveaux des hommes non-civilisés, ou de comparer ce que leurs études classiques leur ont appris de la mythologie grecque avec ce que croient sur des sujets analogues, des populations entièrement distinctes et qui existent encore actuellement. Cet examen séparé des différentes mythologies est suivi de quelques chapitres où l'auteur réunit et compare ce qui, dans chacune d'elles, s'applique à un même objet; il examine tour à tour ce que pensent ou ont pensé les peuples non-civilisés de l'origine du monde et de l'homme, de la nature des astres, de la découverte du feu, de l'origine de la mort. Mais, en somme, tout ceci n'est qu'un court résumé et le lecteur qui prend intérêt à ce genre d'études, voudrait, après avoir achevé le volume, en savoir davantage et connaître avec plus de détails toutes ces histoires fabuleuses dont on lui a servi un simple croquis. Mais la faute n'en est pas à M. Lang, il ne s'agit ici que d'un article d'une encyclopédie, son auteur ne pouvait l'allonger outre mesure et il faut savoir gré au traducteur de l'avoir un peu étendu en y ajoutant (avec l'autorisation de l'auteur) certaines parties empruntées à quelques autres articles de revues.

M. Lang a donné plus de développement à son commencement; il n'a pas résisté au plaisir de faire de la polémique et de défendre ses idées personnelles. Pour les folkloristes c'est la partie la plus intéressante. L'auteur en a d'ailleurs jugé ainsi, puisqu'il a encore ajouté à l'édition française quelques pages où il cherche à justifier à nouveau sa théorie, et M. Michel, professeur à la faculté des Lettres de Gand, dans une préface préliminaire, a cru

1. Andrew Lang, *La Mythologie;* 1 vol. in-12, 3 fr. 50. A. Dupret, éditeur, 3, rue de Médicis,

Digitized by Google

devoir encore reprendre l'historique des études mythologiques. J'ai déjà dit ce que je pensais de la théorie de M. Lang dans la *Revue de l'Histoire des Religions* (1), à propos du recueil d'articles qu'il a publiés sous le titre de *Custom and Myth*; je ne voudrais pas répéter ce que j'ai écrit à ce sujet. Il importe cependant de faire des efforts pour fixer définivement les principes qui devront servir de base à l'interprétation des mythes et à la découverte des causes qui leur ont donné naissance. Je ne désespère pas de voir le jour où les adeptes des différentes écoles en mythologie arriveront à s'entendre et consacreront à la solution des problèmes qui s'y rattachent les forces qu'ils usent pour se combattre.

Les Anglais semblent aimer les mots nouveaux. Max Muller en a forgé un certain nombre dans ses travaux de mythologie, et M. Lang paraît le suivre dans cette voie. La science a certainement besoin quelquefois d'en créer, mais il ne faut le faire qu'à bon escient et quand la nécessité en est bien démontrée. La seconde partie du travail de M. Lang est intitulée : *Système de Mythologie anthropologique;* peut-être le traducteur a-t-il voulu dire : *Système anthropologique de Mythologie*; mais dans les deux cas, il est malaisé de comprendre le sens de cette expression; si l'on croit devoir donner un nom à la nouvelle théorie, il faut en choisir un autre. Il n'y a pas plus de mythologie anthropologique que de mythologie philologique; il y a, si l'on veut, une interprétation philologique des mythes, il n'y a pas d'interprétation anthropologique. Que, pour résoudre les questions mythiques, il soit nécessaire de connaître l'anthropologie, je n'ai pas à y contredire; je crois qu'il faut aussi connaître la linguistique et aussi la psychologie. C'est là trois moyens que le mythographe doit avoir à sa disposition, s'il veut courir la chance de réussir dans ses recherches. Mais, je le répète, je ne sais ce que c'est qu'une mythologie anthropologique et je voudrais qu'on pût arrêter cette expression avant qu'appuyée sur l'autorité de son auteur elle ne fasse son chemin dans le monde des folkloristes. M. Lang pourra répondre, il est vrai, qu'il donne à sa pensée des développements suffisants pour prévenir toute erreur sur le sens qu'il attribue à ce mot; mais alors ce serait un terme purement conventionnel et il serait préférable de le remplacer par un autre plus significatif. L'anthropologie est d'ailleurs une science dont la définition est assez élastique et dont les limites sont très vaguement tracées. On peut, avec Tiele (2) considérer la mythologie comme une branche de la science des religions ou comme une branche de l'anthropologie; au fond, elle constitue simplement un des chapitres de la sociologie.

Le but de M. Lang est de se séparer nettement des philologues, et il s'applique de nouveau à combattre Max Muller et son école. Il adresse aux philologues deux reproches. D'abord ils ne sont pas toujours d'accord sur l'interprétation qu'ils donnent aux mythes. Ceci est malheureusement le défaut de toute science qui commence. En second lieu, ils ne se sont occupés que des mythes Aryens et Sémitiques. Mais les philologues peuvent répondre qu'ils se sont occupés de ce qu'ils connaissaient le mieux. Ils n'ont probablement jamais nié que les autres races aient possédé aussi des mythologies, et que ces mythologies s'y soient développées naturellement et spontanément sans qu'elles aient eu toujours besoin d'être empruntées aux aryens ou aux sémites. M. Lang dit (3) que la mythologie doit rendre compte, non-seulement de l'existence de certaines histoires dans les légendes de certaines races, mais aussi de la présence d'histoires essentiellement les mêmes chez d'autres races. J'aime à croire que les philologues sont de son avis; je ne pense même pas qu'ils aient supposé que les explications qu'on pourrait donner des mythes africains ou américains, par exemple, fussent d'une autre nature que celles qu'ils avaient pu trouver pour les mythes aryens et sémitiques. M. Lang suppose qu'on ne peut réussir à faire progresser la théorie que par la comparaison simultanée de toutes les mythologies;

1. Tome XIII, *Mythologie et Folklorisme.*

2. *Revue de l'histoire des religions.* Tome XIII, p. 259.

3. p. 56.

Digitized by Google

il est peut-être imprudent de se prononcer aussi catégoriquement; il n'est pas impossible que l'on n'embrouille ainsi la question et qu'il ne soit plus facile de trouver d'abord la solution d'un mythe particulier, qui sera mieux connu, ce qui est le cas pour les mythes aryens. Seulement on a raison de dire que l'explication ne sera satisfaisante que si elle peut s'étendre aux légendes des autres races.

Puisque les philologues sont en cause, je me permettrai, à leur égard, une courte digression : j'ai dit que les mythographes devaient connaître la psychologie, j'aurais peut-être dû ajouter la physiologie, bien qu'il soit reconnu aujourd'hui que la première ne saurait être séparée de la seconde. Si les philologues avaient été physiologistes, ils n'auraient pas dit que les mythes sont une maladie du langage, une excroissance morbide de la langue (1) ou, comme l'a écrit Max Muller, qui est, je crois, le créateur du mot, un produit pathologique. L'expression est fausse, car le langage n'est jamais malade; la faculté du langage peut être altérée chez des individus isolés, mais, lorsqu'il s'agit de résultats acceptés par des populations entières et d'où sont émanées des croyances qui ont pris une large extension, ces résultats ne peuvent être dus qu'à l'action normale et régulière de nos organes. L'idée à laquelle on applique cette expression est, d'ailleurs, fort claire. Malgré mon peu de sympathie pour les mots nouveaux, il me paraîtrait désirable, dans le cas actuel, que quelqu'un pût créer, pour la rendre, un terme bref et approprié. Sa véritable définition est : l'influence du langage sur la pensée; mais elle revient si souvent en mythologie qu'il y aurait certainement intérêt à la traduire par un seul mot.

Revenons à M. Lang et à son système. « Les mythes, dit-il (2), sont nés évidemment de l'intelligence humaine. Mais il est clair que les conditions voulues pour cette production ne se trouvent plus complètement réalisées chez les peuples civilisés, puisque les Egyptiens, les Hindous et les Grecs dans l'antiquité étaient tout aussi embarrassés que le sont les modernes pour rendre raison de l'origine des mythes. Par conséquent, les conditions intellectuelles qui pouvaient produire naturellement et nécessairement les mythes doivent être différentes de celles qui sont l'apanage de l'homme civilisé. Ces conditions ont existé autrefois chez nos ancêtres, elles existent encore chez les peuples arriérés que nous nommons sauvages. Il faut donc, pour comprendre les mythes, comprendre les sociétés, les lois, les coutumes des hommes qui vivent encore à l'état sauvage et barbare. La source des mythes doit être cherchée dans la psychologie, dans les conditions intellectuelles des hommes des âges primitifs. »

Tout ceci est exact et bien dit, à la condition toutefois de ne pas considérer cette période primitive pendant laquelle les mythes se sont formés, comme un état de démence temporaire qu'aurait dû traverser l'humanité, ainsi que l'a supposé Max Muller. On pourrait répéter à ce sujet ce qui a été dit plus haut à propos de la pathologie de langage. C'est une phase normale, et non pathologique, du développement des sociétés qu'il s'agit d'analyser et de comprendre.

Voyons jusqu'où M. Lang a poussé cette analyse. Dans l'exposé général de son système, il a consacré deux paragraphes à montrer quelles idées les sauvages se font du monde et quelles idées ils se font des rapports de l'homme avec le monde. Le mode de concevoir le monde, particulier aux peuples primitifs, est bien connu... L'homme attribue à tout ce qui l'entoure, animaux, végétaux et objets inanimés, les idées et les sentiments qui l'agitent lui-même; il regarde toute la nature comme une collection d'êtres semblables à lui et doués de la vie. Cet état d'esprit a été depuis longtemps constaté, et même expliqué, il n'y a pas lieu d'y insister; mais puisque j'ai commencé à attaquer la fabrication de mots nouveaux, je demanderai à M. Lang s'il était bien nécessaire de donner à ce genre de croyances le nom de *personnalisme* :

1. Lang. p. 61.
2. P. VII, et *passim*.

Digitized by Google

nous avions déjà l'animisme, le naturisme, le naturalisme, le fétichisme; au lieu d'éclairer la question, ne la rend-on pas ainsi plus obscure, et ne craint-on pas de provoquer des dissidences sur un point où il semble qu'il y avait accord? Le président de Brosses a appelé ces objets animés des fétiches et Auguste Comte, qui en a donné l'explication, a appelé cette phase intellectuelle de l'humanité le fétichisme. Il y aurait intérêt à conserver ces dénominations. — Mais il est bien entendu que, dans le fétiche, c'est l'objet lui-même qui est animé. Si M. Lang a voulu parler du cas où le phénomène abstrait est conçu comme une personne ayant *des membres* et des passions humaines, (p. 73,) c'est alors des dieux qu'il s'agit et nous sommes en plein polythéisme, comme le reconnaît d'ailleurs M. Lang un peu plus loin (1). Continuant ses investigations, voici comment M. Lang résume la philosophie de la vie sauvage. « Les grandes forces de la nature considérées comme personnes sont plongées dans cette confusion inextricable où les hommes, les bêtes, les plantes, les pierres, les étoiles sont tous à un même niveau de personnalité et d'existence animée... Tous possèdent les pouvoirs attribués aux personnes réellement humaines. Ces pouvoirs et ces qualités sont : 1° relations avec les animaux et faculté de se transformer et de transformer autrui en animaux et autres objets; 2° talents magiques, tels que le pouvoir de visiter les morts ou de provoquer leur visite, et d'autres pouvoirs magiques comme l'autorité sur le temps. » (p. 86 et 87).

On savait déjà que de telles idées avaient cours chez les peuples non-civilisés; mais ce que l'on ne sait pas, ce qu'il serait important de savoir, ce qu'il faut chercher, c'est pourquoi, ou plutôt comment de telles idées s'y sont développées. Sur ce point, M. Lang ne nous apprend rien et n'indique même pas la voie à suivre. Il nous dit que les sauvages sont crédules et curieux, que, lorsque leur attention est appelée sur un phénomène, ils inventent et racontent une histoire pour l'expliquer; mais tout ceci est bien insuffisant.

M. Lang m'a reproché de ne pas croire à la curiosité des enfants (2). Ce sujet mériterait d'être traité plus à fond. J'avais dit, en parlant du mythe de Kronos, que je ne pensais pas que les peuples sauvages se soient beaucoup inquiétés de *l'origine du monde*. — C'est là une question d'une nature toute spéciale et je persiste à croire qu'actuellement encore, beaucoup de paysans européens, (à moins que leurs lectures ne les y aient fait songer) ne s'en préoccupent pas. L'enfant peut sans doute se demander quelquefois quelle peut être la cause des phénomènes qui se passent sous ses yeux, mais comme il ne voit jamais de créations, cette idée surgira difficilement dans son cerveau. Pourtant M. Lang rapporte qu'il a entendu des enfants développer un mythe sur l'origine du monde et un mythe sur la décroissance de la lune. La chose est possible, mais il faudrait nous dire à quelle catégorie sociale appartenaient ces enfants, quel âge ils avaient, et si leurs parents avaient souvent appelé leur attention sur l'origine des choses et les avaient habitués à entendre expliquer les phénomènes naturels.

Quoiqu'il en soit, en admettant que les enfants et les peuples sauvages se posent des questions et inventent des histoires pour les résoudre, le problème reste entier. Les réponses à ces questions, ces histoires que l'on imagine, ne sont pas déterminées par le hasard; il y a une raison pour que l'homme ait créé telle légende plutôt que telle autre; c'est cette raison que nous désirons connaître. M. Lang ne la cherche pas et il ne croit pas possible de la découvrir. En est-il bien sûr? On a souvent reproché aux positivistes de ne pas vouloir s'occuper des choses extra terrestres; M. Lang va plus loin et voudrait même écarter des sujets dans lesquels l'homme a joué un rôle. Il paraît étonné que nous cherchions à savoir pourquoi les sauvages croient à

1. Voici ce qu'il dit à la page 89 : « Par le mot dieux, on désigne des êtres surnaturels et tout puissants, quelquefois des hommes agrandis, quelquefois des bêtes, des oiseaux, des insectes, quelquefois les forces les plus étendues, les phénomènes de l'univers conçus comme possédant la personnalité et les passions humaines. »

2. *Revue de l'histoire des religions*, p. 202.

Digitized by Google

des dieux et à des démons. « C'est là, dit-il (1), un problème très compliqué, que le métaphysicien résoudra dans un sens, le théologien chrétien dans un autre sens, et l'anthropologiste peut-être d'une troisième façon : » Mais, parce qu'un problème est compliqué, ce n'est pas une raison suffisante pour ne pas en poursuivre la solution, et si trois personnes en donnent trois explications différentes, nous ne devons pas moins tâcher de savoir quelle est celle de ces explications qui mérite la préférence.

En résumé, les ouvrages de M. Lang seront toujours lus et étudiés avec profit par les folkloristes et les mythographes; ils y trouveront de précieux matériaux, classés avec intelligence, et parfois aussi une critique sérieuse de solutions trop hasardées ou trop hâtives. Mais l'auteur n'a pas encore ruiné dans ses fondements l'édifice élevé par les philologues : on ne détruit que ce qu'on remplace. CH. PLOIX.

BIBLIOGRAPHIE

Biblioteca de las Tradiciones populares espanolas, publiée sous la direction de MM. A. Machado y Alvarez et Alej.Guichot y Sierra; 7 volumes in-12 carré; prix: 2. 50 pesetas le volume; à Séville, chez Alej.Guichot, éditeur, calle Teodosio, 63.

Cette collection des Traditions populaires espagnoles offre le plus grand intérêt. Le premier volume a paru en 1884, et le septième au commencement de cette année. On sait quel grand mouvement en faveur des études de Traditionnisme a été suscité en Espagne par M. Machado y Alvarez. M. Guichot y Sierra nous a promis une étude détaillée sur ce sujet. La *Biblioteca* Sévillanne a été fondée pour la publication des travaux originaux que leur étendue interdisait de publier dans les *revistas* espagnoles. Chacun des volumes est une sorte de tome de grande revue; plusieurs chercheurs se sont réunis pour donner la matière de l'ouvrage; M. Machado a dirigé la publication à laquelle notre ami Alej. Guichot a également donné tous ses soins. Les volumes d'environ 250 pages ne coûtent que 2. 50 *pesetas*; ce bon marché tout exceptionnel a dû amener à la Littérature populaire plus d'un adhérent qu'aurait effrayé le prix courant si élevé des publications scientifiques.

Voici la composition des sept volumes parus:

Tome I. — *Introduction* par A. Machado; *Fêtes et Coutumes populaires andalouses,* par L. Montoto y Rautenstrauch; *Contes populaires espagnols,* par A. Machado; *Superstitions populaires andalouses,* par Alejandro Guichot.

Tome II. — *Le Folk-Lore de Madrid,* par E. de Olavarria y Huarte; *Jeux enfantins de l'Estramadure,* par Sergio Hernandez de Soto; *Les Maléfices et les Démons,* de Fr. Juan Nyder (XVe siècle), traduit du latin par J. M. Montoto.

Tome III. — *Le mythe du Basilic,* par A. Guichot; *Jeux enfantins de l'Estramadure* (Suite); *Les Maléfices et les Démons* (Suite).

Tome IV. — *Le Folk-Lore gallicien* (de divers chercheurs); *Les Maléfices* (Suite); *Coutumes populaires andalouses,* par L. Montoto.

Tome V. — *Etudes sur la Littérature populaire* par A. Machado (Collection d'articles et d'études déjà publiés par l'auteur dans différentes revues espagnoles.

Tome VI. — *Notes pour servir à une carte topographique traditionnelle de la ville de Burguillos,* par M. R. Martinez.

Tome VII. — Tome Ier du *Cancionero popular gallego,* par José Pérez Ballesteros; la préface est de Th. Braga, l'éminent traditionniste portugais.

H. CARNOY.

1. *Revue de l'histoire des religions,* p. 198.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Zeitschrift für Deutsches Alterthum XXX, p. 215. *Strobb*, Zum Wiener Hundesegen. — Anzeiger, p. 167, Compte-rendu de *Laistner* sur Rübezahl und die Rübezahlmaerchen (Hohenelbe, 1884).

Zeitschrift für Deutsche Philologie XVIII, p. 257. *Ellinger*, Ein Deutsches Puppenspiel : *Alceste*, p. 321 I. *Zingerle*, Zur Tirolischen Sagen kunde I.

Mittheilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Bœhmen XXIV *Hübler*, Sagen aus dem südlichen Bœhmen.

Allgemeine Zeitung, Munich 10 février 1886. *Wernicke*, Die Vornamen der Bürger und Bauern in Schlesien. — le 11 et le 12 mars 1886, *Kleinpaul*, Die Bildersprache des Volkes.

Zeitschrift für Vœlkerpsychologie XVI. *Gloatz*, Comptes rendus sur Schwartz, Indogermanischer Volksglaube I, et sur Meyer, Indogermanische Mythen.

Alemannia publiée par *Birlinger*, T. XIII 1885, p. 42. *Birlinger* Légende von den Iakobsbrüdern, p. 141 *Bockel*, zur Sage vom Venusberg, p. 142 *Birlinger*, Gegen Aberglauben, p. 172 *Stehll* Volkstümliches aus dem Ober-Elsass, p. 186 *Birlinger*, Iœgerglauben, p. 188 Sagen des dreissigjœhrigen Kriegs, p. 193 *Landenberger*,, Volkstümliches aus der Schwœbischen Alb.

Revue de l'Histoire des religions, N° 2, Mars — Avril. — La Fille aux bras coupés. *Léon Sichler*. (Très intéressante version russe de cette curieuse légende qui a attiré l'attention de nombreux traditionnistes : Th. de Puymaigre, H. Suchier, etc.)

Giambattista Basile, archivio di Letteratura popolare, 15 mars 1886 — N° 3. — Il Gianni calabrese. *F. V. Gloia*. — Sulla parola matizza di alcuni dialetti pugliesi. *F. Decorato*. — Conti calabresi : 'A morti d'u figliu d'u Principi. *V. Caravelli*. — 'Nduvine. *L. Molinaro del Chiaro*. — Notizie.

Archivio per la Studio delle Tradizioni popolari, Tome V, fasc. I, Janvier — Mars 1886. — (Palerme.) — La tradizione degli Aleramici presso il popolo di Sicilia. *S. Salomone Marino*. — Usi, Costumi e Dialetti Sardi. *Giacomo Lumbroso*. — Le Superstizioni bellunesi e cadorine. *Angela Nardo Cibele*. — XXIV villanelle ed una favola in vernacolo pagognanese. *G. Amalfi*. — Proverbi Nicosiani di Sicilia. *Mariano La Via*. — Novelli popolari abruzzesi. *G. Finnamore*. — Tipos populares andaluces. *Alej. Guichot y Sierra*. — Di un altro libro poco noto su i costumi di Romagna. *G. Lumbroso*. — Superstiçoês Alemtejanas relativas aos sonhios. *Ant. Thomaz Pires*. — Quelques remarques sur les jeux en Suède. *Axel Ramm*. — Alberi e Piante negli usi e nelle credenze popolari siciliane. *G. Pitrè*. — Il matrimonio fra i Galla. *A. Cecchi*. — Miscellanea. — Rivista bibliographica. — Bullettino bibliografico.

Revue politique et littéraire, 25 juillet 1886. (Revue bleue). — Les Mormons en 1886. *Ch. de Varigny*.

Revue de Bretagne et d'Anjou, 15 juin. — Curiosités, Croyances Chansons et Coutumes de l'Ille et Vilaine. *Ad. Orain*.

Le Vieux Corsaire, 18 juin, et numéros hebdomadaires suivants. — Les Jetins, légende bretonne. *Harcut*. (Les *jetins* sont de petits lutins; il s'agit d'un conte d'enfant changé.)

Revue de Bretagne et d'Anjou, 1er juillet. — Le Fils du pêcheur et ses trois Sœurs, conte breton. *F. M. Luzel*. — Le Fantôme du laboureur. *A. Riom*. (Légende en vers d'après un récit populaire.) Curiosités, croyances, superstitions et coutumes de l'Ille et Vilaine. *Ad. Orain*. (Série continuée dans le N° du 15 juillet; il y est question des lutins de l'Ille et Villaine.)

The Athenœum, N° 3061, 26 juin 1886. — The litterature of Folk-Lore (Temple, *Legends of the Panjâb*, II).

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Sur l'usage de frapper les enfants pour les faire souvenir d'un événement.* — En Angleterre existait l'usage de frapper les enfants une fois par an sur les limites des paroisses en plusieurs contrées du Royaume-Uni, et en particulier à Londres. Le but de cette cérémonie était de graver dans l'esprit des jeunes générations la position de ces limites. On supposait que les enfants n'oublieraient pas facilement l'endroit où ils avaient été frappés.

La coutume de frapper auprès des bornes subsiste encore, mais ce sont les pierres ou les marques qui servent de limite que l'on frappe. Mon ami, le Révérend W. T. Holchen, qui fut pendant cinq ans curé de la paroisse de Clerkenwell (Londres) m'écrit :

« Je n'ai jamais été témoin de cette cérémonie de frapper les bornes, quoiqu'elle ait eu lieu une ou deux fois à Clerkenwell pendant que j'en étais curé. Les bornes de cette paroisse sont marquées à certains endroits — assez éloignés les uns des autres — par une pierre enfoncée en terre, ou par une plaque de pierre ou de métal, avec une inscription, placée sur le haut d'un mur ou d'une maison, et qui ne peuvent être atteintes qu'au moyen d'une longue corde.

Lorsque la procession des officiers de la paroisse et des enfants des écoles fait le tour de la paroisse, lorsqu'on arrive à ces pierres ou à ces plaques on les frappe avec des baguettes, comme pour appeler l'attention sur elles, et faire que chacun se souvienne de leur position. — Jadis, lorsqu'on battait les enfants à chaque borne, l'un d'entre eux recevait une ou deux claques pour lui faire remarquer l'endroit, afin qu'il s'en souvînt le reste de ses jours : chacun d'eux ayant reçu tour à tour une petite correction se souvenait des limites lorsqu'il était devenu homme. Maintenant ce n'est plus l'usage de les frapper, si ce n'est par plaisanterie; les enfants aiment ce jeu, et si on leur permet, ils se frappent un peu l'un l'autre. »

(*Comm. de Mme la comtesse Martinengo Cesaresco*).

*** *Légende de Saint-Mérec.* — Elle se rattache à un rocher et à sept fontaines, le tout situé dans le bois de Quellenec (canton de Mur, Côtes-du-Nord); une chevrette en relation avec ce saint, habite toujous le bois. Quelqu'un a-t-il des détails sur ce saint peu connu? P. S.

*** *Une locution Irlandaise.* — La Ligue agraire, ayant à sa tête M. Parnell, venait de proclamer la guerre des paysans contre les propriétaires au cri de : *No rent*, pas de loyer!...

La plupart du temps ce mot d'ordre ne fut pas appliqué à la lettre. Les fermiers se contentaient d'exiger de leurs propriétaires de fortes réductions de fermage. De nombeux *landlords* résistèrent, parmi lesquels le capitaine Boycott, ancien officier de l'armée anglaise, qui possédait des terres assez vastes dans le comté de Dublin. Ce fut spécialement sur ce capitaine Boycott que la colère des paysans s'acharna. Pour le forcer à céder à leurs prétentions ils résolurent de lui rendre la vie insupportable, de l'affamer, au besoin, sur son propre domaine. Ils obligèrent les bouchers de la localité à lui refuser de la viande, les boulangers à lui refuser du pain. Ils mutilèrent le bétail qu'il élevait sur ses terres. Par des menaces violentes, ils contraignirent les fermiers qui lui restaient fidèles à le quitter à leur tour. Ils firent le vide autour de lui. A la longue, le capitaine Boycott, à qui son domaine ne rapportait plus rien, se vit à deux doigts de la ruine; de plus, abandonné de tout le monde, même de ses propres amis qui n'osaient l'aborder, de crainte d'être traités en suspects par la Ligue agraire, c'est-à-dire maltraités, eux aussi, le malheureux propriétaire dut vendre sa propriété et quitter l'Irlande à jamais.

Boycotter quelqu'un c'est donc le traiter comme le capitaine Boycott. Le sens du mot est, on le voit, assez large.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 8. — 25 Août 1886.

UN CONTEUR CORSE

Dans les campagnes de la Corse, où il n'existe aucun lieu public de réunion, les parents, les amis, les voisins s'assemblent tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, et là, autour de l'âtre du foyer, ils passent les longues soirées de l'hiver à causer sur tout ce qui les intéresse ou les amuse, à redire des histoires, des légendes et des contes cent fois répétés.

Il n'est pas facile de se faire une idée bien claire de ces soirées si l'on n'y a pas assisté, au moins une fois; essayons cependant d'en dire un mot; si le lecteur veut bien nous accompagner, peut-être ne s'ennuiera-t-il pas trop.

Nous partons ensemble; arrivés à la porte, nous tirons la *cricca* et nous voilà entrés, en donnant *la buona sera* à la famille, qui nous souhaite la bienvenue et s'empresse de se serrer pour nous faire place autour de la *ziglia* ou *ziglione*.

Sauf les figures franches et ouvertes des gens qui l'habitent, rien dans cette maison n'annonce la joie et la gaîté, car tout y est triste; les murs sont noirs et enfumés, les portes et les fenêtres formées de planches grossièrement assemblées, laissent passer le vent et ne garantissent pas du froid; les meubles font défaut, à moins qu'on ne donne ce nom à quelques vieilles chaises, ou à des caisses destinées à renfermer des provisions; et cependant on s'amuse dans cette demeure, où le cœur se serre quand on y entre pour la première fois, car le bois ne manque pas, le vin non plus, et la bonne humeur de la société fait oublier la laideur de l'habitation.

A mesure que les habitués arrivent, on se serre, on se serre encore, pour leur faire place, et quand on ne peut plus se serrer, les femmes se retirent sous quelque prétexte, et les enfants sont invités à aller se coucher; ils obéissent à regret, car ils savent que l'on va s'amuser, surtout dire des *fole*, qu'ils aiment passionnément.

Lorsque l'on n'attend plus personne et que l'on a disserté sur la pluie et le

Digitized by Google

beau temps, ou sur l'événement du jour, on songe à égayer un peu la soirée. Sur un signe, la ménagère ou l'aînée des filles, apporte des fruits frais ou secs, selon la saison, d'autres choses encore, et du vin; et quand la famille n'a pas les moyens de faire tous les soirs cette politesse, les hommes jouent aux cartes du vin et un dessert que les perdants vont chercher chez eux ou acheter ailleurs.

De ces réunions familières sont bannies la contrainte et l'étiquette; chacun parle, boit et mange en toute liberté; si les enfants sont endormis, on les force à se réveiller ou l'on réserve leur part.

Quand on a un peu bu, il arrive un moment où les langues se délient; avec une étonnante volubilité, la saillie, l'épigramme, la satire, l'historiette, partent comme des fusées; l'anecdote la plus piquante et la plus épicée est toujours la plus goûtée, surtout si elle vise des gens qui, ayant fait vœu de chasteté, ont succombé aux tentations du monde, du démon et de la chair. Oh! comme alors on s'amuse à leurs dépens! et comme l'eau bénite dont on les asperge marque bien sur *la stola candida* qu'ils revêtirent le jour où ils oublièrent qu'ils n'étaient pas des anges! Le Corse est moqueur et caustique, et malheur à qui s'expose aux traits de sa mordante ironie!

Mais au-dessus de ces conteurs d'un moment, est le vieux Dezio, le conteur de la *ziglia*, le conteur émérite. Si la conversation languit : « *Emmu da, sta cussi ammurricunati,* dit quelqu'un, *O Zi Dé, cuntetici ià calcosa,* » et Dezio obéit aussitôt.

Mais avant de dire un mot de ses récits, esquissons à grands traits la silhouette de cet homme qui semble se survivre depuis des siècles et qui ne mourra pas de sitôt. Dezio, le conteur de la *ziglia*, est vieux; une forêt de cheveux blancs, une longue barbe blanche, une mine refrognée, et des sourcils, pareils à deux brosses, sous lesquels brillent des yeux pleins d'intelligence, de malice et de méchanceté, lui donnent un aspect étrange; la vue de ce vieillard, marchant lentement, appuyé sur un bâton, inspire à la fois le respect, la crainte et l'effroi: c'est un sorcier en chair et en os.

Cependant, Dezio est encore jeune par l'esprit; et puis, il sait tant de choses, il est si original, il s'incarne si bien dans ses personnages, qu'il tient ses auditeurs suspendus à ses lèvres, et qu'il les fait rêver, rire ou pleurer à son gré. Parle-t-il des revenants? on croit les voir, et asssister à leurs expéditions funèbres toujours accomplies dans l'obscurité de la nuit; raconte-t-il une histoire de bandits, ou l'une de ces *vendette* devenues légendaires? les traits de sa figure prennent une expression féroce et dure; son corps se redresse, il gesticule, on dirait un démon animé par la passion qui l'inspire; tandis qu'on le prendrait pour un pieux anachorète, quand il lui plaît de se moquer du prêtre ou du moine, ou des petites femmelettes qui vont à confesse et essayent de dissimuler leurs fautes à la faveur de termes qu'elles supposent n'être pas bien compris par le confesseur, nouveau venu dans la localité.

Tel est Dezio, le vieux conteur qui existe, et qui existera pendant longtemps encore; il est vrai qu'on le perd de vue dans les villes, mais dans les campagnes on le retrouve toujours alerte, car c'est là qu'il est dans son domaine.

Digitized by Google

Dezio aime les enfants; quand il veut les amuser, il leur conte l'histoire de *Cinnaredda* (Cendrillon) ou celle de Poverello, ou de Tignosello, ou bien encore les plaintes déchirantes de la Puce à la mort de son mari; enfin il décrit les pompeuses funérailles qu'elle lui fit faire, et le magnifique mausolée qu'elle lui fit élever.

Mais Dezio est un malin, et comme il est peu scrupuleux sur le choix des sujets, il change brusquement de ton et rapporte l'histoire de la jeune bergère qui, la première nuit de ses noces, ne put fermer l'œil de toute la nuit.... et que, le matin, sa mère surprit non loin de sa cabane, tristement assise sous un tamaris, où elle déplorait son malheur, en murmurant sur un ton monotone et d'une voix plaintive:

Ghiuvanetti da maritu,
Steti tutti a senta a me:
Primma pruetì l'arnesi
S'iddi travaddani bé...

Si les femmes baissent la tête, rougissent et se sauvent, il change de gamme.

« Il y a deux jours à peine, dit-il, la *Squadra d'Arrozza* a chanté le « *Requiem* et le *De profundis*, sur la place de... je connais celui qu'ils « étaient venuschercher, et qui s'en ira bientôt chezles morts, mais je ne le « nommerai pas, afin de ne pas l'épouvanter. » Et tout en ayant l'air de ne pas le faire connaître, il le laisse sous-entendre: il va sans dire que c'est toujours quelqu'un qui lui déplaît et auquel il veut donner des soucis.

Le conteur du foyer est vindicatif et ne manque pas d'imagination; il sait, quand il lui plaît, improviser une légende de nature à couvrir de ridicule non pas seulement un homme ou une femme, mais tout un peuple; c'est à la malice vindicative d'un conteur qu'il faut attribuer *l'occhietto* de Cozzano, la *lepre* d'Altiani et d'autres; ces mots si simples suffiraient pour faire un mauvais parti à l'imprudent qui oserait les prononcer devant un habitant de ces localités.

Quelquefois le conteur va plus loin; il s'attaque à l'honneur. Pour se venger du mauvais accueil qu'il a reçu d'une commune, et de son curé peu charitable, il dit que:

L'Évêque ayant envoyé dans la paroisse de... un curé jeune et bien fait, toutes les femmes voulurent se confesser à lui et que toutes avouèrent qu'elles avaient *glissé*. Le bon curé ne comprit pas, ou feignit de ne pas comprendre, la portée du terme, et répondit à la première: « *Non è peccato di sculisciare;* » mais quand les unes après les autres elles eurent fait le même aveu, il s'en prit à une faiblesse naturelle qu'avaient dans les jambes les femmes de l'endroit, et aussi au mauvais état des chemins; c'est pourquoi, le jour de Pâques, à la grand'messe, après avoir souhaité la paix à son peuple, il ajouta:

« Dieu ne m'a pas seulement envoyé chez vous pour vous aider à faire « le salut de vos âmes, mais aussi pour assurer votre existence temporelle; « or vos chemins sont en si mauvais état, que l'on glisse à chaque pas; « toutes vos femmes sont venues se confesser, et toutes se sont « accusées d'avoir glissé, même la fille de M. le Maire! Ce n'est pas un

Digitized by Google

« péché de glisser, et je vous dispense à l'avenir de vous en accuser, mais « il pourrait arriver des accidents; remercions le Ciel qu'il n'en soit pas « survenu jusqu'ici; mais réparez vos chemins au plus tôt, car on ne sait « pas si Dieu aura toujours pour nous la même longanimité. »

Il est aisé de s'imaginer l'effet produit par un tel discours; le fait est que du même coup, le trop sot ou trop malin curé, ainsi que toutes les femmes d'une paroisse entière, sont voués à un ridicule impérissable, car la légende court la Corse et avec elle la mauvaise réputation des femmes de la commune.

Mais l'hiver passe, et les beaux jours lui succèdent. Alors c'est en plein air devant leurs portes, ou sur les places publiques, au clair de la lune ou à la scintillante clarté des étoiles qui brillent dans un ciel incomparable, que les Corses passent leurs soirées. Là, ils sont encore plus à l'aise qu'autour de la *ziglia*. Aussi, les femmes causent à part ou se redisent le dernier *Vocero*; les jeunes filles de leur côté se font timidement certaines confidences, tandis que des garçons viennent troubler leurs conciliabules, ou chantent à tue-tête, la romance ou la chanson d'amour, et que d'autres, ayant un ménestrel avec eux, s'en vont exprimer leurs plaintes amoureuses sous la fenêtre de la bien-aimée. Si l'écho seul répond au chanteur, mauvais signe : ses soupirs sont emportés par les vents; mais si une lumière discrète brille derrière les vitres ou quelque autre part, la Dulcinée soupire à son tour, et écoute de toutes ses oreilles; alors on peut être certain qu'un mariage entre eux sera bientôt conclu.

ANTOINE-LUCIEN ORTOLI.

LE SERMON DE BACCHUS (1)

S'il y a de nombreuses légendes à tirer de l'oubli, il est aussi des pièces non moins curieuses qui se sont transmises jusqu'à nous et qu'on ne saurait trop se hâter de recueillir, car ceux qui nous les narrent si bien ont déjà un pied dans la tombe.

Au nombre de ces pièces, est le *Sermon de Bacchus*. Si nous devions assigner une date à cette composition, nous la ferions remonter vers le milieu du XVIe siècle, alors que dans leurs sermons les orateurs catholiques faisaient parade d'une fausse érudition et, du haut de la chaire, citaient des textes de Platon, d'Aristote, d'Horace et de Cicéron.

1. Ce sermon nous semble fort curieux; il en est quelques autres que nous avons entendu répéter aux noces villageoises, mais où ne se trouvent que des citations plaisantes — apocryphes la plupart du temps — de l'Ancien et du Nouveau Testament. Est-il bien certain, comme le pense M. H. Corot, que ce sermon remonte au XVIe siècle? Il nous paraît d'une facture plus moderne, le XVIIIe siècle peut-être? De plus, Piron et Collé ne sont-ils pas les deux chansonniers-poëtes du milieu du dernier siècle? H. C.

Digitized by Google

En passant de bouche en bouche, ce pamphlet se serait accru : celui-ci y aurait ajouté un nom propre; cet autre une périphrase et une idée, en sorte qu'on peut lui appliquer l'axiôme : *verbum petit verbum.*

C'est en vertu de ce principe que nous nous expliquons les noms de Collé et de Gulet, cités dans la pièce, ces deux noms étant des surnoms donnés à des habitants de Savoisy.

Si nous ne savons à quoi ce sermon a servi, nous pouvons dire l'usage qu'on en fait actuellement.

Le septuagénaire sous la dictée duquel nous l'avons transcrit, est le seul au village de Savoisy qui connaisse cette curieuse pièce, et dans presque tous les repas de noces, on l'invite à seule fin de lui faire débiter son sermon. Toujours, la péroraison lui vaut les applaudissements enthousiastes de ses auditeurs.

Nous ne pouvons cependant pas publier cette pièce comme rigoureusement inédite, car le *Sermon de Bacchus* a été édité chez Baudot, imprimeur libraire à Troyes, mais l'édition qu'il en a donnée diffère en plusieurs points de la nôtre, et du reste, elle est introuvable.

LE SERMON DE BACCHUS

Au nom du bon père Bacchus et de tous les bons buveurs de France et de Bourgogne; (on fait le signe de croix avec un verre vide) « *ipsi sunt qui cognoverunt me in Bacchi* » chapitre Ier.

J'ai, mes très chers frères, à vous exposer aujourd'hui les paroles du vénérable bon père Bacchus que vous devez écouter avec une attention légitime et continuelle : « *Bonum vinum lœtificat cor hominis, — le bon vin réjouit le cœur de l'homme.* » Ces paroles sont tirées du chapitre Ier, psaume XIX, verset XX. (versez vin!)

AVANT-PROPOS. — Il me semble d'abord, mes très chers frères, entendre la voix de quelque malheureux buveur d'eau, qui d'un ton cassé et d'un visage déterré, ose me dire « *quod vinum venenum* », que le vin est un venin, et qu'il fait la perte de nos âmes. « *Accedat, accedat, ut confundatur* », qu'il approche, cet ignorant, qu'il approche, et je le confondrai par ses propres raisonnements, et lui ferai voir les paroles du sage Salomon : « *Vinum mortem pellit.* » Mais avant de m'engager dans un plus long discours, buvons à la ronde, afin que la vertu de cette aimable liqueur ayant donné plus de force à ma voix, j'en puisse plus facilement expliquer la valeur et la dignité en deux parties.

Dans la première, mes très chers frères, je tâcherai de vous faire voir les dignités du vin, et dans la seconde, qu'il est même nécessaire pour notre salut et notre santé. Ce sont ces réflexions dont je prétends vous entretenir, et qui feront le sujet de votre sérieuse attention.

Digitized by Google

Horace, ce grand personnage, réfléchissant un jour sur la valeur et la dignité du vin, ne put s'empêcher de dire :

« Nunc est bibendum, nunc pede libero
« Pulsanda tellus. . . . . .
« . . . . . sodales. »

C'est à présent, mes très chers frères, qu'il faut boire, et buvant une rasade, afin qu'on imitât son exemple, il ajoute :

« . . . . . Tullia in spem
« Mentibus exis. »

Ah! c'est donc toi, aimable liqueur que je veux suivre, puisque c'est toi qui effaces nos déplaisirs et qui nous donne des forces.

En effet, mes très chers frères, ces paroles étaient dignes d'un homme aussi pénétré des sentiments de Bacchus que lui.

Drachemal et Vismal, hommes très expérimentés dans l'art militaire, ingénieurs en toute sorte d'entreprises, ont toujours soutenu que c'était l'avant-coureur de la mort que de défendre le vin.

Le Cerice, ce savant personnage, l'a très bien remarqué dans sa scène seconde, quand il dit : « *Vinum mortem pellit* », le vin chasse la mort.

N'est-ce pas lui, ce bon vin, qui dissipe les chagrins que causent l'amour et les procès ? Quittons donc l'eau pour le vin, laissons l'eau pour les moulins et les poissons, et ne nous en servons qu'autant qu'il nous en faut pour arroser les terres, pour rincer les verres et la vaisselle et pour faire mûrir le raisin.

Dorlémande, dont le mérite est assez connu, admirant un jour l'aimable vie de Bacchus, ne put s'empêcher de dire que les sentiments de ce bon père étaient nobles, quand il permit à tous ses disciples de porter ses dignités jusque sur leur nez, et que leur visage fut orné de rubis, pour les distinguer d'avec les buveurs d'eau.

Ce bon père, dont les sentiments sont sans pareils, fit, mes très chers frères, ce que vous allez entendre : il ordonna à ses disciples de suivre les plaisirs et les divertissements tandis qu'il prendrait un léger repos, ce qui leur fit soupçonner qu'il était en danger de mort. Mais comme le vin a toujours été, comme il est, et comme il sera toujours l'unique remède des infirmes, ils eurent d'abord cette subtile invention, de lui en faire prendre une grande rasade pour le faire revenir de ce profond assoupissement. Ils réussirent avec tant de succès, qu'au même instant, ils l'aperçurent dans sa première vigueur, et l'illustre assemblée s'écria aussitôt : « Alarme! gens d'armes, du vin blanc, du vin gris, Bacchus n'est qu'endormi! »

En effet, mes très chers frères, comment aurait-on pu le guérir sans le vin? puisque le vin est si souverain, c'est ce que je tâcherai

Digitized by Google

de vous faire voir après avoir bu une ronde et ce sera le sujet de ma seconde partie. (Ici l'on boit à la ronde).

La chose la plus importante que nous ayons ici-bas, mes très chers frères, c'est de conserver notre santé, il en faut chercher tous les moyens. « *Vinum peccato necessarium* », il faut une chose nécessaire qui est le vin, et c'est pour cette raison que cet infâme Mahomet avait défendu à tous ceux de sa secte d'en boire, en le nommant « *Vorax animarum* », un lion qui dévore les âmes, « *prœda infernorum* », la proie des enfers, « *instrumentum diabolorum* », l'instrument des diables.

Ah! cet impie savait bien le contraire, « *Quia in vino veritas* », la vérité se trouve dans le vin; mais il voulut que celui qui en boirait une seule goutte, fut rigoureusement puni de mort.

Hélas! mes très chers frères, combien de gens se sont endurcis dans l'erreur, et n'en sortiront jamais par la force de l'eau, mais bien par la force du vin. Ah! s'ils pouvaient revenir de leur profond assoupissement, je leur dirais ces belles paroles avec Horace :

« Oblivisco Livisœ in avisco finelia. »

Qu'ils goûtent de ce vin délicieux qu'ils blâment avec tant de témérité, ils verront bientôt qu'il n'y a personne au monde qui, fût-il aussi sévère que Socrate, et aussi sage que Caton, ne dise que du bien de cette aimable liqueur, et qui, au contraire, ne dise que du mal de l'eau, car l'eau, mes très chers frères, l'eau a été l'instrument de la vengeance de Dieu pour inonder toute la terre. Ah! mes très chers frères, il y eut un seul homme de sauvé quand le déluge universel des eaux descendit sur la terre, et ce fut notre bon père Noé. Pourquoi? parce qu'il devait planter la vigne. Mais si, au lieu de s'amuser aux filles et aux femmes, il se fût amusé à boire, il ne serait pas tombé dans un si terrible malheur.

« *Jam tantum fugitur, qui reprobas mihi mala.* » Que ceux-là ne paraissent jamais au jour, qui par des paroles envenimées ont l'audace de mal parler du vin.

Il fut donc nécessaire, mes très chers frères, qu'il y eût du vin. Pourquoi? parce qu'il fallait épurer le jugement, car, suivant l'*Archimot* de l'*Architecture de la vie*, « *qui bene bibit bene dormit* », qui boit bien dort bien, « *qui bene dormit non peccat* », qui dort bien ne pêche pas, qui ne pêche pas sera sauvé, « *ergo beatus* », et de plus sera heureux.

Buvons, mes très chers frères, buvons, puisque « *cœlum bibit* », le ciel boit, « *terra bibit* », la terre boit, « *astra bibunt* », les astres boivent, « *et quare non biberimus?* » et pourquoi ne boirions-nous pas?

Ne croyez pas, mes très chers frères, que nous sentirons l'effet de ce divin nectar en en buvant : un, deux, trois, quatre, cinq ou dix verres, mais bien si nous en buvons une, deux, trois, quatre, cinq ou dix bouteilles. Souvenez-vous bien, mes très chers frères,

Digitized by Google

que si jamais Piron, Collé, Gulet, sur le vin ont fait merveille, c'est que chaque vers ou couplet leur coûtait une bouteille.

Imitons donc, mes très chers frères, tous les sages de la Grèce et buvons sans rancune avec joie, jusqu'à ce que la vertu de cette aimable liqueur ait occupé le principe, qui est le cerveau, pour recommencer à nouveau demain.

C'est à quoi nous invite ce bon père Bacchus et tous ces bons vins de Bourgogne, Champagne, Mâcon, Languedoc, Quercy, Auvergne, Bourbonnais, et généralement tous les bons vins français.

Suivez, mes très chers frères, suivez les leçons qui vous sont données, faites comme moi, et nous mourrons tous dans les mêmes sentiments. C'est la grâce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

HENRY COROT.

LE DEVIN

CONTE DE LA BRESSE

Un jeune homme avait un père qui était voiturier.

Son père voulait lui céder ses chevaux et ses voitures, mais le sachant très étourdi, il lui dit :

— Je te donne mes chevaux et mes voitures; fais ton voyage; seulement, si à ton retour tu ne m'en rapportes pas la valeur, je te tue.

Le jeune homme partit.

Arrivé à Lyon, il vendit tout et mangea l'argent.

Ne sachant plus que faire il se fit devin.

Il connaissait un château où il y avait beaucoup de domestiques, et il s'y rendit. En arrivant, il frappa. Le portier lui ouvrit, et lui demanda ce qu'il voulait.

Il répondit : « Bonjour Pierre. »

— Pardon, ce n'est pas moi qui m'appelle Pierre, je m'appelle François.

— Oui, je le sais; mais le second, comment s'appelle-t-il?

— Pierre.

— Et l'autre?

— Jean.

— C'est bien Jean en effet.

— Mais enfin que voulez-vous?

— Je demande à parler à M. le comte.

Digitized by Google

— Le comte est parti.

— Je sais bien qu'il est parti, mais dites à madame la comtesse que je demande à lui parler et que je suis devin.

La comtesse le fit entrer.

— Bonjour, madame la comtesse, dit-il, je viens de bien loin pour découvrir un vol qui s'est commis dans votre château.

— Tant mieux, dit-elle, on m'a en effet volé dernièrement un très beau diamant, et si vous pouvez me le faire retrouver, je vous promets cinquante louis. Mais, j'y pense, monsieur le devin, puisque vous arrivez de si loin, vous devez avoir faim, je vais vous faire servir à déjeuner.

— Très bien madame, mais vous me ferez servir par François.

Après déjeuner, il dit devant le domestique :

— A la volonté de Dieu, en voilà un de pris.

Puis il se rendit vers la comtesse, et lui persuada que le retour du comte était nécessaire et qu'il dînerait avec lui.

— Vous me ferez servir par Pierre.

François, qui avait servi à déjeuner, dit à Pierre :

— Tu vas servir à dîner au devin; il a déjà dit à la fin du déjeuner : en voilà un de pris! tu feras attention de ne rien dire et d'écouter ce qu'il dira.

Après dîner, il dit la même chose :

— A la volonté de Dieu, en voilà deux de pris !

Le comte n'étant pas encore rentré, il dit à la comtesse :

— Madame, si vous voulez retrouver votre diamant, faites-moi, ce soir, servir à souper par Jean.

Pierre qui entendit cela, dit à Jean :

— Je crois qu'il a tout deviné; tu lui diras donc, s'il t'en parle, que nous le conjurons de ne rien dire à madame la comtesse, que nous lui rendrons le diamant et que de plus nous lui donnerons chacun quatorze louis.

Jean le servit à souper.

— Presque trois de pris! dit le devin avant d'avoir fini.

Jean prit peur et dit :

— Monsieur le devin, ne nous faites point de misères, nous rendrons le diamant, et de plus nous vous donnerons quatorze louis chacun.

Le devin lui répondit :

— Ne dites rien, mes enfants, je suis venu pour vous servir. Apportez-moi le diamant et vos quatorze louis chacun, je vous promets que personne ne saura rien et que vous resterez dans le château.

Jean fut alors trouver ses complices et leur dit :

— Donnez-moi vite le diamant que je le porte au devin; il m'a promis de le rendre sans rien dire, et que nous resterions tous au château, à condition que nous lui donnions chacun quatorze louis.

Jean lui apporta le diamant.

Digitized by Google

— N'avez-vous pas de dinde dans la basse-cour?
— Oui, monsieur le devin.
— En avez-vous de différentes couleurs?
— Oui, monsieur le devin, il y en a une grise.
— Bien, tâchez de l'apporter en cachette.
— Monsieur, voilà la dinde.
— C'est bien, allez-vous-en.

Quand il fut seul, il fit avaler le diamant au dindon, puis il fit demander la comtesse.

— Madame la comtesse, dit-il, puisque M. le comte ne revient pas, je vais vous rendre votre diamant, car demain, il serait perdu. Voici pourquoi : Vous avez dans votre basse-cour une dinde grise; dites à la cuisinière d'aller la chercher.

On tua le dindon et on l'ouvrit devant la comtesse, et en trouva le diamant dans son corps.

— Comment se fait-il, monsieur le devin, que ce dindon ait pris mon diamant?

— Madame, un jour des dames vinrent vous faire une visite; en sortant un de vos gants, le diamant est tombé de votre doigt : le dindon l'a avalé sans que vous vous en soyez aperçue.

La comtesse lui compta de suite ses cinquante louis, et lorsqu'il voulut partir, elle dit :

— Puisque vous êtes un si bon devin, faites-moi donc le plaisir d'attendre M. le comte, qui sera enchanté de vous voir.

Le comte arriva le lendemain à huit heures.

La comtesse ne manqua pas de lui raconter que la veille il était venu au château un devin fameux qui lui avait fait retrouver son diamant.

Le comte lui demanda s'il était encore là.

— Oui, répondit-elle.

Le comte alla le trouver et lui dit :

— Monsieur le devin, faites-moi le plaisir de déjeuner avec moi.

Avant le déjeuner, le comte plaça sur la table deux pistolets et un plat couvert, dans lequel il avait fait mettre un *grillet* (grillon), et il dit au devin :

— Puisque vous êtes sorcier, vous allez deviner ce qu'il y a sous ce plat; si vous ne le devinez pas, je vous tue.

Le devin s'appelait Grillet.

Ne sachant que dire, il se frappa la poitrine et s'écria :

— Pauvre Grillet, tu es pris!

Le comte, croyant qu'il avait deviné, lui donna de son côté cinquante louis.

Le devin partit aussitôt en disant qu'il était fort pressé.

Il rentra chez son père et lui dit :

— Père, voilà plus que le prix de tes chevaux et de tes voitures; mais je ne veux plus faire le commerce.

CHARLES GUILLON.

Digitized by Google

QUELQUES SUPERSTITIONS HINDOUES

(Recueillies à bord d'un navire d'émigrants)

Contrairement à la plupart des peuples d'Asie, les Hindous sont peu superstitieux. Il est rare d'en trouver qui ajoutent foi aux histoires de revenants. La mort ne les effraye pas : ils regardent sans émotion leurs parents et leurs camarades succomber à côté d'eux, et ils s'emparent de leurs objets et de leurs vêtements sans la moindre hésitation, tandis que dans certains pays, aux Marquises par exemple, le mort est *taboué,* frappé d'interdiction, à ce point que les héritiers dépouillent le moribond avant la fin suprême, pour ne point le voir enterrer avec ses effets. La théorie de la métempsycose empêche sans doute les Hindous de croire aux revenants.

Aux Antilles, les émigrants hindous profitent de la peur que les nègres ont des « *zombis* » (revenants) pendant la nuit pour les voler. Les montagnards dans l'Inde paraissent plus superstitieux. Aux monts Shevarroys (Inde Méridionale), on croit aux fantômes, et les travailleurs engagés dans les plaines du Karnatic pour les plantations de ces montagnes, jouent aux gens de ces pays les mêmes tours qu'aux nègres.

Dans le Karnatic septentrional pourtant, il existe des démons auxquels les indigènes donnent à boire pendant la nuit. Le soir on dépose devant les maisons, du riz trempé d'une certaine quantité d'eau. Le lendemain l'eau a diminué dans les jattes, par l'évaporation bien entendu. Mais pour les gens du pays, c'est le démon qui a bu.

Une dame m'a raconté que dans la même contrée une maison ne pouvait pas trouver d'acquéreurs parce qu'un démon très dangereux hantait un grand arbre planté dans la cour.

Les enfants hindous élevés aux Antilles partagent les nombreuses superstitions des créoles. Le sujet de leurs contes est presque toujours l'apparition de revenants ou *zombis* plongeant à la rivière, *virant* en bœufs, en chiens, en chats, en cabris, et annonçant la mort des gens auxquels ils apparaissent. Souvent le diable déguisé en ce monsieur, et venant demander l'hospitalité dans les cases, est le héros de l'histoire. Il exige généralement un « *bel manger.* »

A bord j'ai dû faire condamner un petit ventilateur ouvert près du poste des femmes, et qui rendait un bruit lugubre quand il ventait. On disait que c'était le revenant d'un Indien, très mauvais drôle, mort pendant la traversée.

Dr HERCOUET.

Digitized by Google

LE GUÉRISSOU ET LA MALADE

Une vieille femme veuve, qui vivait avec son fils presque idiot, tombe malade et envoie chercher le médecin.

Celui-ci arrive, lui tâte le pouls, lui regarde la langue et lui demande :

— Allez-vous bien à la selle?

— Ah! grand Dieu! à la selle; *j'n'avons* seulement pas un pauvre *penêt* (1).

— *C'n'est* pas ça que j'vous demande, *Chiou ben?*

— Peuh! je chie, je *n'chie* pas, *j'chie* tout de même, Hier au *sa* (2), dans le courtil, j'en ai fait gros comme une *runche* (3). *Pelo* (4) prends monsieur le *guérissou* (5) par la main et mène-le dans le courtil.

Le *guérissou* se laisse faire, et revient près de la malade.

— Vous mangez bien malgré votre maladie.

— Peuh! je mange, je *n'mange* pas, *j'mange* tout de même. *C'matin Pelo* ma *cuet* (6) un poulet, j'ai mangé les *douz'ailes* les *dou quesses* et la *corporaille* (7) et *Pelo* a mangé le reste.

Un jour la malade tombe de son lit, se fait des meurtrissures et le *guérisou* dit à *Pelo* que des sangsues sont nécessaires. Le gars achète des sangsues, les fricasse et les fait manger à sa mère.

La bonne femme n'allant pas mieux, le *guérissou* ordonne des bains.

— Tu mettras le doigt dans l'eau, dit-il à *Pelo*, et comme cela tu verras si elle n'est pas trop chaude.

— Oui, monsieur le *guérissou*.

Le gars qui n'aimait pas plus l'eau chaude que l'eau froide, ne mit point le doigt dans la cuve. Il y trempa les dents d'une fourche qui nécessairement ne se plaignit point.

Voyant cela, il prit sa mère à moitié morte dans son lit et la déposa dans un bain d'eau bouillante.

La bonne femme faisait des grimaces épouvantables et le gars disait : « *Ça lui fait tout de même du bien, car la v'là qui rit* ».

Les voisins arrivèrent et s'empressèrent de retirer la vieille du bain; mais il était trop tard, elle avait rendu son âme à Dieu.

— Comment! malheureux, dirent-ils à *Pelo*, tu as tué ta mère.

— *Nennin* (8) *ben* sûr; *j'savais ben* que *memin* (9) ne m'aimait point, c'est un tour qu'elle a *v'lu* (10) me jouer.

(Conté par le père Constant Tual, couturier à la journée, âgé de 69 ans et demeurant à Bain-de-Bretagne).

AD. ORAIN.

1. Selle large, sorte de bât. — 2. Soir. — 3. Ruche. — 4. Paul. — 5. Médecin. — 6. Cuir. — 7. Les deux ailes, les deux cuisses et la carcasse du poulet. — 8. Nenni. — 9. Maman. — 10. Voulu.

Digitized by Google

LES BOUCHERS DE LIMOGES

Je n'ai certes pas la prétention d'avoir découvert Limoges; mais ce que j'y ai vu est, je crois, absolument inconnu au reste de la France. Nombre de Limousins eux-mêmes l'ignorent, comme les Parisiens ignorent les neuf dixièmes de leur ville, en vertu de ce principe que nul ne connaît moins la France que les Français.

Je visitais donc, l'autre jour, à Limoges, la rue des Bouchers. Il est assez difficile, si on ne l'a pas vue, de se faire une idée exacte de l'aspect de cette rue.

Qu'on se figure un boyau d'une centaine de mètres de long, une de ces ruelles étroites, humides et sombres, dans le genre de la rue de Venise ou de la rue Maubuée, avec cette différence que les maisons de la rue limousine sont presque toutes construites en bois et en torchis, et semblent, en raison de leur vétusté, vouloir s'écrouler à chaque minute sur le passant.

Les boutiques sont basses, étroites et peu profondes. Elles sont toutes occupées par des boucheries, mais des boucheries d'un genre spécial, auprès desquelles nos magnifiques boucheries de Paris font l'effet d'un salon à côté d'un chenil.

La marchandise n'est pas à l'intérieur de la boutique; elle s'étale toute à l'extérieur, les quartiers de chair pantelante suspendus à d'énormes crocs et les morceaux de viande jetés pêle-mêle, dans un désordre indescriptible et répugnant, sur de longues tables de bois.

Rien de plus fantastique qu'une courte promenade à travers cette rue, entre ces amoncellements hideux de débris saignants. Çà et là, le décor est coupé par des ruelles plus sombres encore, larges d'un mètre à peine, par lesquelles on conduisait autrefois les animaux à la tuerie.

Le client n'entre jamais dans la boutique; les transactions se font au dehors. Bouchers et bouchères se tiennent à la porte. La plupart des femmes portent encore la vieille coiffe limousine. J'ai vu là, sur le seuil de ces sombres demeures, des figures de vieilles, encadrées par la cornette, qui font songer aux sorcières de Macbeth.

N'était l'odeur insupportable qui se dégage de ces bouges, on resterait des heures entières à regarder ce curieux spectacle qui semble vous reporter, comme par enchantement, en plein moyen-âge.

Tout est moyen-âge dans ce coin étrange de Limoges, les maisons, les figures, les costumes, les usages.

La corporation des bouchers limousins date, dit la légende, du douzième siècle et a été fondée par des prisonniers sarrasins amenés à Limoges après quelque croisade. Le nombre de bouchers — il n'y en a que deux ou trois dans les autres parties de la ville — est d'environ quatre-vingts.

Digitized by Google

Ils appartiennent tous à cinq familles; ils forment une race à part dans le pays et ne se marient qu'entre eux. Comme ils n'ont, depuis la Révolution, que cinq noms à leur disposition, ils se distinguent entre eux par des sobriquets étranges : le Parpaillot, l'Ange, Louis XVIII, le Pape, le Ribené, etc., etc.

Au milieu du quartier s'élève une petite chapelle avec clocheton de bois, dédiée à saint Aurélien, le patron des bouchers. A la porte de cette chapelle se trouve une grande madone entourée de lanternes qu'on allume dans les grandes occasions. Des madones semblables, mais plus petites, se retrouvent au-dessus des portes des maisons et dans chaque chambre. Devant ces dernières brûle nuit et jour une lumière soigneusement entretenue.

Les bouchers de Limoges tiennent à leurs privilèges plus qu'à leur vie. En maintes occasions, ils n'ont pas craint de prendre les armes pour résister à ceux qui voulaient, à quelque point de vue que ce soit, s'occuper de leurs affaires.

Aujourd'hui encore, grâce à leur fortune — qui est, m'a-t-on dit, fort considérable, — grâce aux liens d'étroite solidarité qui les unissent, ils tiennent souvent en échec les autorités municipales.

LUCIEN NICOT. *(La France).*

LES CHEVEUX CONSERVÉS

(SAÔNE-ET-LOIRE)

A la campagne, quand une ménagère, fille ou femme, se peigne, elle ne jette point les cheveux qu'elle enlève de sa tête.

J'entrais un jour chez une brave et vieille vigneronne. Je la trouve en train de se peigner et je la vois ramasser avec soin tous les cheveux arrachés par l'opération. Comme elle était très propre, je pensais qu'elle allait les mettre dans un papier pour les brûler. Mais non; après les avoir roulés autour de son doigt, elle les gardait religieusement dans sa main : — « Eh bien! mère Thomas, lui dis-je, vous n'allez point vous débarrasser de çà ? » — « Non par ben, not' moussieu; j' les ramassons. » — « Et qu'en faites-vous, s'il vous plait ? » — « J' m'en vas les mettre dans la *borgnotte*. I' sont là en sûreté, et quand j' ressusciterons, j' serons certaine de les retrouver. »

La *borgnotte* (ou *bornotte*) est la cachette toute naturelle du paysan. C'est un des petits interstices qui, çà et là, se rencontrent à l'intérieur des murailles, entre les pierres mal jointes dont elles sont bâties. On y découvrirait aussi bien les piécettes d'argent du vigneron que les cheveux de la vigneronne. — *Borgnotte* vient de *borgne*, et veut dire : trou sombre, coin où l'on n'y voit guère. *Bornotte* n'est qu'une nuance dans la prononciation du mot.

F. FERTIAULT.

Digitized by Google

LA NOURRICE D'ISA

CHANSON DE L'ANJOU

C'était une nourrice,
Qui nourrissait Isa. (*bis*)
Elle s'est endormie,
Isa entre ses bras.
Hélas! mon bon Jésus,
Ne m'abandonnez pas!

Elle s'est endormie,
Isa entre ses bras. (*bis*)
Quand elle s'éveilla,
En cendre le trouva
Hélas! etc.

Quand elle s'éveilla,
En cendre le trouva. (*bis*)
Elle cria si fort
Que la mère en trembla.
Hélas! etc.

Elle cria si fort
Que la mère en trembla. (*bis*)
— Qu'as-tu, qu'as-tu nourrice?
Apporte-moi Isa!
Hélas! etc.

Qu'as-tu, qu'as-tu nourrice?
Apporte-moi Isa! (*bis*)
— Oh non, madame il dort,
Je ne l'éveill'rai pas,
Hélas! etc.

Oh! non, madame, il dort
Je ne l'éveill'rai pas. (*bis*)
Je vais à la rivière
Laver les draps d'Isa.
Hélas! etc.

Je vais à la rivière
Laver les draps d'Isa. (*bis*)
Dans son chemin rencontre
Le grand Saint-Nicolas.
Hélas! etc.

Dans son chemin rencontre
Le grand Saint-Nicolas. (*bis*)
— Où vas-tu donc nourrice,
Où vas-tu donc si tard?
Hélas! etc.

Où vas-tu donc nourrice
Où vas-tu donc si tard? (*bis*)
— Je vais à la rivière
Laver les draps d'Isa.
Hélas! etc.

Je vais à la rivière
Laver les draps d'Isa. (*bis*)
— Tu as menti, nourrice,
Te noyer tu t'en vas.
Hélas! etc.

Tu as menti nourrice,
Te noyer tu t'en vas, (*bis*)
Retourne-t'en bien vite,
Isa tu trouveras.
Hélas! etc.

Retourne-t'en bien vite,
Isa tu trouveras; (*bis*)
Dans les bras de la Vierge
Tu le retrouveras.
Hélas! etc.

Dans les bras de la Vierge
Tu le retrouveras. (*bis*)
Remercie bien la Vierge
D'avoir sauvé Isa.
Hélas! etc.

Remercie bien la Vierge
D'avoir sauvé Isa; (*bis*)
Tu garderas les jeûnes
Que l'égliss' prescrira
Hélas! etc.

Tu garderas les jeûnes
Que l'égliss' prescrira; (*bis*)
Et tu feras la fête
Du grand Saint Nicolas.
Hélas! mon bon Jésus,
Ne m'abandonnez pas.

MAINE-ET-LOIRE. — *Bibliothèque Nationale*, mss. 3341, f° 514.

Digitized by Google

Une chanson Provençale, très répandue, traite le même sujet. En voici la traduction :

Le roi a une nourrice,
Belle comme le jour.
Le roi a une nourrice,
Grand Dieu d'amour,
Belle comme le jour.

Elle s'est endormie,
Le Dauphin dans ses bras,
Elle s'est endormie,
Grand Dieu, hélas!
Le Dauphin dans ses bras.

Quand elle s'est réveillée
Elle l'a trouvé étouffé.

Elle le prend, elle l'emmaillotte,
Elle dit qu'elle va laver.

Le roi était à la fenêtre,
Il l'a vue passer.

Où allez-vous, nourrice?
Le Dauphin pleurera.

N'ayez pas peur qu'il pleure
Je l'ai trop bien emmaillotté.

Elle va faire dire une messe
A Notre-Dame de Pitié.

Au premier Évangile,
L'enfant a soupiré.

Au dernier Évangile
L'enfant s'est relevé.

G. V.

NOTES DE FOLK-LORE ALGÉRIEN

I

Dans le cercle d'Aflou, au milieu du Djebel-Amour (département d'Oran), les Oulad-Hamza entrent en fureur quand on leur dit : *Djeridjera*. Ils répondent « *Merimera* » et se jettent sur le provocateur. On prétend, pour expliquer cette colère bizarre, qu'un jour, un vieillard des Oulad-Hamza, arrivant à une daya appelée Djeridjera, demanda l'hospitalité qui lui fut refusée et mourut de faim. Cette explication donnée par le qadhi de la tribu, est peu probable.

II

Dans l'Ouarsenis (département d'Alger), les Beni-bou-Khannous, tribu d'origine berbère et où le dialecte zenatia s'est encore conservé, ont l'habitude de promener, au moment des semailles, un casque autour des champs.

III

Sur la route de Touggourt à Biskra, un des premiers arbres du Nord que l'on aperçoit dans les jardins du vieux Biskra, est un magnifique cyprès que les gens du pays révèrent comme un saint, sans lui donner le nom d'aucun ouali. L'arbre lui-même est sacré. Ce curieux exemple de dendrolâtrie s'est maintenu en dépit des marabouts qui voulaient faire cesser ce qu'ils regardent comme une abomination.

RENÉ BASSET.

Digitized by Google

LA FILLE AUX BEAUX CHEVEUX

CHANSON DU BERRY

Dans Paris y a-t-une fille
Qu'a s'appelle Madelon,
A n'a des cheveux en tête,
Verse à boire,
A boire,
Qui d'valont jusqu'aux talons,
Eh! beuvons donc!

A n'a des cheveux en tête
Qui d'valont jusqu'aux talons,
Sa mère a les y cordèle,
Verse à boire,
A boire,
A grands doubles cordelons,
Eh! beuvons donc!

Sa mère a les y cordèle
A grands doubles cordelons.
Son père qui la regarde,
Verse à boire,
A boire,
Qui regarde son frison,
Eh! beuvons donc!

Son père qui la regarde,
Qui regarde son frison,
— Ah! ma fill' que tu-z-es belle!
Verse à boire,
A boire,
Les dragons t'emmèneront,
Eh! beuvons donc!

Ah! ma fill' que tu-z-es belle!
Les dragons t'emmèneront.
Il n'a pas dit c'te parole,
Verse à boire,
A boire,
Crac! v'là les dragons qui v'nons!
Eh! beuvons donc!

Il n'a pas dit c'te parole
Crac! v'là les dragons qui v'nons.
Les v'là qu'empoignont la fille,
Verse à boire,
A boire,
Et l'emm'nont dans l'escadron,
Eh! beuvons donc!

BERRY. — *Bibliothèque Nationale*, mss. 3341, f° 531.

Cette chanson en rappelle une autre également relative aux *persécutions et misères* que faisaient endurer aux paysans les soldats du bon vieux temps. M. Boyer n'a pu en communiquer que des fragments au Comité de la langue.

REFRAIN

Y a trois grenadiers cheux nous,
Je crois qu'ils deviendront diables,
Y a trois grenadiers cheux nous,
Je crois qu'ils deviendront fous.

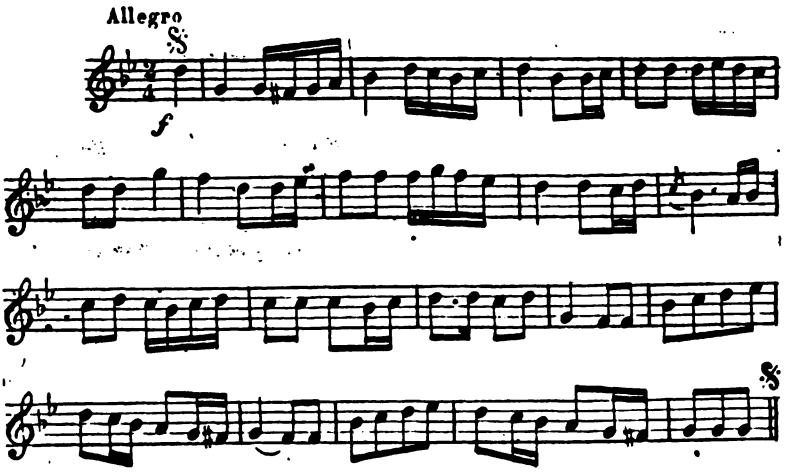
Eh! dis-donc, paysan, n'es-tu pas notre hôte?
— Oui, mes bons messieurs, je le suis, bien par force.
— Il nous faut du bon pain, du bon vin,
Du tabac, du brandevin.

Eh! dis-donc, paysan, n'es-tu pas notre hôte?
— Oui, mes bons messieurs, je le suis, bien par force.
— Il nous faut un bon lit, des draps blancs,
Une fille de quinze ans; etc.

Digitized by Google

LE BACCHU-BER DU PONT-DE-CERVIÈRES

LES DANSES GUERRIÈRES EN FRANCE



L'été dernier, me trouvant dans la région des Alpes françaises, j'ai eu la bonne fortune de me procurer la musique du fameux Bacchu-Ber qui, tous les ans, se danse au moins une fois à Pont-de-Cervières, petit village situé à peu de distance de Briançon (Hautes-Alpes). Le jour fixé pour son exécution la jeunesse du village se réunit dans une grange. L'air que je donne, dont le mouvement est très vif, est solfié par des femmes qui ont pour choryphée, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, la plus vieille d'entre elles.

A en croire les gens du pays, le Bacchu-Ber aurait été importé dans cette région, il y a de cela bien des siècles, par les Romains, et pour appuyer cette opinion, ils racontent volontiers aux voyageurs une histoire qui est bien vague et qui, selon moi, ne soutient guère l'examen (1).

C'est le 16 août que l'on danse le Bacchu-Ber. Autrefois, on l'exécutait aussi le mardi de Pâques, et, il semble m'a-t-on affirmé, qu'une raison mythologique, oubliée maintenant, s'attachait jadis au choix de cette dernière date.

Le Bacchu-Ber est essentiellement une danse armée, une sorte de pyrrhique aux figures très nombreuses et très compliquées qui est exécutée par

1. Il est regrettable que notre collaborateur n'ait pas jugé à propos de nous envoyer cette histoire. Dans les études de Traditionisme, il est bon de ne rien omettre. Nous espérons que M. L. B. communiquera à la *Revue des Traditions populaires* la *Légende du Bacchu-Ber*. H. C.

Digitized by Google

onze ou treize danseurs tenant à la main une épée dont la lame est courte et très flexible. L'un deux, qui est le plus habile, joue le rôle du Chorège antique.

J'aurais voulu rapporter de mon voyage une des vieilles épées de Pont-de Cervières. La chose m'a été impossible. Les habitants de ce village y tiennent trop pour s'en dessaisir et je n'ai pas trouvé d'ouvrier capable de m'en exécuter un fac-simile.

D'après Ladoucette *(Histoire des Hautes-Alpes)*, je vais donner la description de toutes les figures.

« Fig. 1. — Les danseurs se disposent en cercle ; de la main droite, ils tiennent la large poignée de leur épée, et de la gauche, la pointe de l'épée de leur voisin.

Fig. 2. — Chacun place son épée par terre de manière que la pointe soit au centre du cercle dont elle fait un rayon.

Fig. 3. — Chacun salue à droite en commençant par le Chorège.

Fig. 4. — Chacun reprend avec la main droite son épée, et tient la pointe de celle du voisin, de la main gauche, comme dans la figure première.

Fig. 5. — Les danseurs tournent en cercle en partant du pied gauche.

Fig. 6. — Chacun fait un à gauche sur le talon, ensuite un mouvement des bras, en tenant toujours son épée et celle du voisin, de manière à avoir le poignet droit sous son coude gauche, et le poignet gauche, en avant de sa hanche ; on va au pas de deux sur la gauche.

Fig. 7. — Les onze danseurs se placent spontanément comme dans la figure primitive.

Fig. 8. — Les danseurs, ayant en tête le voisin de gauche du Chorège, vont passer sous l'épée du Chorège ; ils défilent et se trouvent les bras croisés, sans lâcher pointes et poignées ; le Chorège, pour se mettre dans la position des autres, fait un mouvement sur soi-même et de ses bras.

Fig. 9. — Tous font un mouvement des talons et ils élèvent la main gauche par dessus la tête, afin de porter l'épée du voisin sur l'épaule gauche.

Fig. 10. — Revenant à la position précédente, le Chorège passe au centre, tenant toujours pointe et poignée ; il porte ses mains à la hauteur de la tête ; chacun se presse autour de lui en levant de même les épées. Le Chorège passe les deux épées qu'il tient par dessus ses épaules, sur lesquelles tous les autres reposent leurs armes qui se trouvent ainsi croisées, autour du cou, dans une position horizontale. Les danseurs, groupés à l'entour du Chorège, font ensuite plusieurs sauts en cadence. Le Chorège ramène ses deux épées devant lui ; et se retrouve bras croisés, ayant toujours pointe et poignée en mains : les autres suivent son exemple, et reprennent leurs positions de la figure 8.

Fig. 11. — Cinq passent à la figure première ; trois, y compris le Chorège, font un cadre carré de leurs lames. Un trio, vis-à-vis, fait la même figure, et les lames se balancent. On défait ensuite ces deux cadres ; on prend la position de la figure 8 ; six, partagés en deux trios parallèles, font un triangle de leurs lames, se présentent et se balancent ; un troisième trio se forme et se balance, en se portant tour à tour sur les deux autres ; il est dans la position de la première figure.

Digitized by Google

Fig. 12. — Tous passent à la figure première par l'élévation des bras au-dessus de la tête, en pirouettant sur le talon gauche, et en continuant à tenir la poignée de leur épée et la pointe de celle de leur voisin de gauche; ils terminent ainsi la pyrrhique, dans le cours de laquelle ils ont toujours conservé un sérieux solennel, bien différent des mouvements précipités et du bruit avec lequel la pyrrhique des Grecs représentait le feu des combats. »

Tel est le fameux Bacchu-Ber qui a tant exercé la sagacité des archéologues. Doit-on faire remonter son origine jusqu'aux Grecs? Je n'en sais rien.

Dans le troisième numéro de la *Revue des Traditions Populaires* M. Frédéric Ortoli a parlé, à propos du Carnaval en Corse, d'une danse belliqueuse, sinon armée, qui s'appelle la *Mauresque*. Je regrette vivement que la musique sur laquelle on l'exécute n'ait pas accompagné cet excellent article.

Dans son *Barzaz Breiz*, M. de la Villemarqué pense que la *Danse de l'épée* qu'il a recueillie, et le *Vin des Gaulois* sont de vieux airs sur lesquels les soldats des Brenns exécutaient les sauvages pyrrhiques dont quelques attitudes sont figurées sur deux anciennes monnaies Cénomanes.

Jadis en Vendée, lors d'une noce, « les jeunes gens et les jeunes filles se prenaient par la main et formaient une ronde entremêlée de sauts et de bonds qui excitaient l'hilarité des spectateurs. Bientôt deux groupes se détachaient pour se mettre vis-à-vis l'un de l'autre. Les cavaliers se plaçaient devant leurs danseuses qui restaient immobiles. Ils se regardaient en cadence par dessus l'épaule des jeunes filles. Tout dans leurs gestes exprimait la menace et la provocation. A un moment réglé par la musique, ils s'élançaient, comme s'ils voulaient fondre l'un sur l'autre, et après s'être rejoints, ils se donnaient la main. Alors ils faisaient une courte figure et venaient se mettre devant leurs danseuses qui répétaient la même pantomime » (1).

Il n'est pas invraisemblable de penser qu'une enquête bien dirigée permettrait de recueillir un certain nombre de documents sur des rondes ou des jeux ayant conservé un caractère guerrier.

Qu'on ne s'y trompe pas. Si les contes populaires, les traditions et les chansons si chères à nos aïeux disparaissent bien vite aujourd'hui, il en est de même des danses locales. La polka et le quadrille tendent à les remplacer dans beaucoup d'endroits déjà, et il serait grand temps, je crois, d'y porter remède.

LIONEL BONNEMÈRE.

1. A. Hugo. *La France pittoresque*. Voir l'article consacré à la *Vendée*.

Digitized by Google

LE LOUP ET LE RENARD (1)

CONTE FRANC-COMTOIS

Un Loup et un Renard, tous deux bons amis, craignant de ne pouvoir subvenir à leurs besoins pendant la moisson, eurent l'idée de se louer comme journaliers chez un cultivateur du village qu'ils habitaient. Les sachant assez bons ouvriers, on n'hésita pas à les accepter, parce qu'à cette époque de l'année, les travailleurs sont rares.

Avant de se mettre à l'ouvrage, les deux compères achetèrent avec leurs économies un pot de beurre fondu, qui devait servir à leur nourriture, mais comme ils n'étaient pas riches, ils convinrent, afin de le faire durer plus longtemps, de n'en manger que le soir après leur journée.

Le premier jour de la moisson, ils se mirent résolûment à l'œuvre et ils travaillèrent si bien dès les premières heures, qu'ils émerveillèrent les paysans.

Dans la matinée, le Renard leva tout d'un coup la tête et cria très fort : *Plaît-il?*

— Qu'as-tu? lui demanda le Loup.

— N'as-tu pas entendu, lui dit le Renard, les gens qui passent sur la route m'appeler pour être parrain?

— Non! mais vas-y, car il ne faut jamais désobliger ceux qui réclament un service.

Le Renard y alla, puis revint peu d'instants après, en disant qu'il avait appelé son filleul : *Entan!*

Les deux compagnons se remirent au travail.

Quelques heures plus tard, le Renard s'écria de nouveau : *Plaît-il?*

— Qu'y a-t-il encore? demanda le Loup.

— Ce sont les gens là-bas qui me prient d'être parrain de leur enfant.

— Il faut se rendre à leur invitation, dit le Loup.

Le Renard ne se fit pas prier deux fois et partit pour le baptême de son nouveau filleul qu'il appela : *Mitan!*

Vers le soir, le Renard leva précipitamment la tête et cria : *Plaît-il?* avec tant de force, que le Loup laissa tomber sa faucille.

1. Ce conte est souvent dit le soir à la veillée aux jeunes enfants. — On le raconte aussi en Bourgogne.

Digitized by Google

— Voilà encore qu'on m'appelle pour être parrain, dit-il, mais je n'y veux pas aller. Puis il fit mine de se mettre à travailler.

— Rends-toi au désir de ces personnes, puisqu'elles te demandent dit le Loup, qui commençait cependant à trouver étrange que les demandes fussent toujours adressées au Renard et non à lui; il faut toujours obliger son prochain.

Le Renard partit en maugréant et revint en jurant qu'il ne se dérangerait plus, et que son filleul avait nom : *Tout net !*

Tant que le jour dura, ils travaillèrent, puis ils rentrèrent chez eux exténués de fatigue.

Quelle ne fut pas leur surprise, lorsqu'après avoir allumé leur lampe, ils s'aperçurent que leur pot de beurre était vide.

Ils s'accusèrent réciproquement d'en avoir mangé le contenu.

Le Loup prétendit que le Renard, au lieu d'aller servir de parrain, était venu manger le beurre et que les trois noms qu'il avait donnés aux enfants, indiquaient qu'il avait mangé le beurre en trois fois.

Le Renard s'éleva avec force contre cette accusation, et dit au Loup qu'il avait profité de ses absences pour venir manger le pot de beurre.

La discussion menaçant de durer longtemps, le Renard proposa la solution suivante, qui, selon lui, ferait découvrir le coupable :

Le beurre fondu étant doué de qualités diurétiques très prononcées, celui qui aurait mangé le beurre devait avoir les cuisses mouillées le lendemain matin; pour sa peine, on lui casserait le pot sur le dos.

Cette proposition fut acceptée et nos deux compères se couchèrent.

Le Loup qui avait beaucoup travaillé dans la journée, ne tarda pas à s'endormir profondément; mais le Renard, plus rusé, ne dormit que d'un œil. Aussi, au milieu de la nuit, ayant un certain besoin à satisfaire, il n'hésita pas à inonder les jambes du Loup, puis il se rendormit.

Le lendemain, en s'éveillant, les deux amis se regardèrent et on constata que le Loup avait les cuisses mouillées.

Le pauvre diable fit la grimace, mais il fut contraint par la force des choses de reconnaître que ce ne pouvait être que lui qui avait mangé le beurre. Pour le punir de sa gourmandise, le Renard lui cassa le pot sur le dos.

V. MAY.

Digitized by Google

A PROPOS DE « MA MÈRE L'OYE » ET DE « PEAU D'ANE »

André Lefèvre, dans la préface de son excellente édition des *Contes de Perrault,* se demande « pourquoi ce nom bizarre (de ma Mère l'Oye) est attribué à la vieille Filandière qui, dans les vignettes de 1697 et 1742, raconte aux enfants des histoires merveilleuses. C'était une appellation légendaire et consacrée. Des recherches savantes ont permis d'assimiler en toute certitude notre fileuse à une reine au pied d'oie, Pédauque, fort populaire dans la vieille France, et souvent représentée sur le portail des églises. » Le savant auteur rapproche aussi ce nom de ma Mère l'Oye, du rôle considérable joué dans la légende par les oies et par les cygnes, leurs congénères. On pourra consulter pour les détails les pages LVI-LIX de la préface, qui nous paraît un peu affirmative quant aux origines de ma Mère l'Oye. Près d'un siècle avant la publication des *Contes de Perrault,* on trouve la popularité de ma Mère l'Oye constatée par des textes, et il est aisé de voir qu'elle partage avec les *Contes de Peau d'Ane* et plus rarement avec les *Contes de la Cigogne,* le privilège de désigner le genre appelé aujourd'hui *Contes populaires.* Il semble aussi qu'il s'y attache parfois une nuance de dédain : ma Mère l'Oye est alors synonyme de *conte bleu,* presque de *conte à dormir debout.*

Régnier *(Satire XV),* rapproche ce nom de celui de la fée Urgande :

« Je n'ay de leurs discours ny plaisir ny soucy,
Et ne m'esmeus non plus, quand leur discours fourvoye,
Que d'un conte d'Urgande et de ma mère l'Oye. »

En 1649, Oudin (*Curiosités françaises,* cité par Deulin) n'oublie pas ma Mère l'Oye dans sa nomenclature : « Contes de Peau d'Asnon, contes au vieux Loup, ou contes de ma Commère l'Oye. »

En 1650, Loret parle dans sa *Gazette* des Contes de ma Mère l'Oye.

Dans le *Roman bourgeois,* publié en 1666, Furetière s'exprime en ces termes : « J'appréhende icy qu'on ne croye que tout ce que j'ay rapporté jusqu'à présent ne passe pour les Contes de la Cicogne ou de ma Mère l'Oye. » (Éd. Jannet, T. II, p. 54).

En 1669, Boileau se montre moins dédaigneux : « Qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu, si à la descente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hostelier, l'histoire de Peau d'Ane, ou les contes de ma Mère l'Oye. » *(Dissertation sur Joconde).* — Dans le *Dictionnaire françois et italien,* de Duez (Leide, Jean Elsevier MDLXX), on lit : Conte de ma Commère l'Oye, (traduction italienne *Historia de la beffana*).

En 1688, Perrault lui-même dit en parlant des fables milésiennes : « Elles sont si puériles que c'est leur faire assez d'honneur que de leur opposer nos Contes de Peau d'Ane et de la Mère l'Oye. » *(Parallèle des anciens et des modernes* cité par Deulin).

En 1697, parurent les HISTOIRES OU CONTES DU TEMPS PASSÉ, *avec des*

Digitized by Google

moralitez. (A Paris, chez Claude Barbin, sur le second Peron de la Sainte-Chapelle au Palais). Le frontispice est une gravure de Clouzier, reproduite avec quelques suppressions de détails réalistes en tête des *Contes de ma Mère l'Oye avant Perrault*; derrière une fileuse qui conte, se voit un écriteau sur la porte avec ces mots CONTES DE MA MÈRE LOYE (*sic*), (d'après André Lefèvre p. 169). La même année une contrefaçon hollandaise parut sous ce titre : *Contes de ma Mère loye, Histoires ou contes du temps passé*. Pour les détails, voir la Bibliographie d'André Lefèvre.

D'après Deulin, un mois après l'apparition des Contes de Perrault, Dufresny fit jouer aux Italiens les *Fées* ou les *Contes de ma Mère l'Oye;* deux ans plus tard, Dancourt donnait aussi une pièce sous le même titre.

Au commencement du XVIIIe siècle, Leroux dans son *Dictionnaire comique* (1718), dit qu'«on appelle des Contes de ma Mère l'Oye des contes de vieille. » A cette époque, ce nom était encore assez couramment employé : il sert de titre à un pamphlet anonyme dirigé contre la bulle *Unigenitus*. L'exemplaire que je possède est intitulé *Essay du Nouveau Conte de ma Mère l'Oye*, ou les Enluminures du Jeu de la Constitution, nouvelle édition s. l. MDCCCXXIII, in-12.

A partir du milieu du siècle dernier, on ne rencontre plus fréquemment ce nom de « ma Mère l'Oye », et il a cessé d'être une des appellations génériques des contes populaires. Le dangereux honneur d'avoir servi de sous-titre à l'œuvre immortelle de Perrault, contribua vraisemblablement à ce résultat.

Le Dictionnaire de l'Académie (édition de 1835), écrit pourtant : « Faire des contes de ma Mère l'Oye; faire des contes pour les enfants. »

De nos jours, ma Mère l'Oye a repris un peu de faveur : Deulin a publié sous le titre de *les Contes de ma Mère l'Oye avant Perrault*, un livre très curieux, et le dîner des amis des Traditions populaires, pour bien indiquer son caractère gaulois, s'est placé dès le début sous le patronage de « ma Mère l'Oye. »

*
* *

Une popularité commune, la synonymie de signification, rattachent « Peau d'Ane » à « ma Mère l'Oye. » Pour Peau d'Ane, les textes sont à la fois plus anciens et plus nombreux.

La première trace, à ma connaissance du moins, qu'on en trouve dans les auteurs français, remonte au milieu du XVIe siècle. La nouvelle CXXIX des *Nouvelles récréations et Joyeux devis* de Bonaventure Des Périers, p. 369, éd. Nodier, a pour titre : « D'une jeune fille surnommée Peau d'Ane, (que son père force, espérant l'empêcher de se marier, à revêtir une peau d'âne) et comment elle fut mariée par le moyen que lui donnèrent les petits formiz. » Ce conte ne fut inséré qu'en 1570 dans la quatrième édition de Despériers. Il diffère totalement du récit que Perrault a rendu célèbre. En 1547, le breton Noël du Fail, énumérant les contes populaires à son époque en Bretagne, citait celui de « Cuir d'Asnette, » qui était peut-être le même que celui qui, en Haute-Bretagne, porte encore le nom de *Peau d'Anette*, et dont j'ai recueilli une version, très différente du conte en vers de Perrault et de la rédaction en prose qui figure habituellement

Digitized by Google

dans les recueils modernes de ses contes. (cf. *Littérature orale de la Haute-Bretagne* p. 73).

A la fin du XVIe siècle, l'auteur du *Moyen de parvenir* disait en parlant de choses peu dignes de créance : « Ce sont des contes de Peau d'Asne » (p. 337, éd. Charpentier).

On retrouve le nom de Peau d'Ane, avec l'acception de conte populaire, vers le milieu du XVIIe siècle. Un passage intéressant des *Mémoires* de Laporte, cité par Deulin, montre que le Grand roi, dans son enfance, était passionné pour les contes.

En 1645, quand Louis XIV sortit des mains des femmes, « ce qui lui fit le plus de peine étoit qu'on ne lui pouvoit fournir des contes de Peau d'Ane, avec lesquels les femmes avoient coutume de l'endormir. »

En 1649, ainsi qu'on l'a déjà vu, Oudin cite les contes de Peau d'Asnon.

Le *Roman Comique* de Scarron (1651), constate une fois de plus la popularité de ce type. « On changea de discours deux ou trois fois pour se garantir d'une histoire que l'on croyoit devoir être une imitation de Peau d'Ane. »

L. Richer (*l'Ovide bouffon* 1662, cité dans l'Almanach des Traditions populaires 1883), ne l'oublie pas dans la nomenclature des contes alors très connus.

Sachant par cœur de mot à mot
L'Orque, le Petit Pucelot, (1)
La Soury, Peau d'Ane et la Fée.

En 1678, La Fontaine écrivait ces deux vers, si souvent cités depuis :

Si Peau d'Ane m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

(Liv. VIII, f. IV).

A la même époque (Duez, *Dictionnaire italien et françois,* Leide, Jean Elzevier), traduisait « Conte de Peau d'Asnon » par « Historia della beffana, fauola, baia », et lui donnait l'acception de « conte bleu. »

Lorsque Perrault publia en 1694 dans le *Recueil de pièces nouvelles tant en prose qu'en vers,* (La Haye, Adrian Moetjens), la version en vers de *Peau d'Ane,* une lettre, insérée au tome II, p. 104 de ce recueil (cf. André Lefèvre p. XLVI) lui reprocha de ne pas avoir expliqué comment s'opérait le déguisement de Peau d'Ane; elle constatait en même temps l'antique popularité du récit. « Quand les nourrices, dit-elle, content Peau d'Asne aux petits enfants, ils n'y regardent pas de si près : tout passe à la faveur de l'admiration et de l'étonnement où les mettent toutes les choses extraordinaires... Il pourroit bien être que c'est de cette sorte que la fable se débitoit et se rendoit intelligible dans son origine; mais comme elle est fort vieille et que la tradition en a passé au travers de plusieurs siècles.... il n'y auroit rien de surprenant que le tout manquât aujourd'hui de quelques-unes de ses principales circonstances, capables de donner de la lumière à tout le reste. »

On lit dans le Dictionnaire comique de Leroux : « Des contes de peaux

1. J'ai recueilli en Haute-Bretagne une version du petit Poucet, où il est nommé *Peucerot* ou le *Petit Peucerot.*

Digitized by Google

d'âne (sic), pour dire des discours qui n'ont point de vraisemblance. » (p. 21, éd. d'Amsterdam).

*
* *

Au XVI• et au XVII• siècles, on trouve un troisième titre de conte si populaire qu'il sert, avec les deux dont nous avons parlé, à désigner le genre. « Cependant Pamargeleur comptoit les fables de Turpin, les exemples de Sainct Nicolas et le conte de la cicogne. » (RABELAIS, l. II, c, 29).

« Et ainsi occupés à diverses besongnes, le bonhomme Robin commençoit le conte de la Cigogne, du temps que les bestes parloient. » (NOEL DU FAIL, T. I, p. 50, éd. Assézat.)

On lit dans le *Glossaire de l'Ancien théâtre français* : « Conte de la Cigogne. Les Contes de la Cigogne ou de la Mère Gigogne étoient des contes de fées, des récits incroyables, des paroles en l'air. » (Ce glossaire renvoie aux T. VII, p. 174, et IX, p. 42).

En 1666, Furetière en fait également mention :

« J'appréhende icy qu'on ne croye que tout ce que j'ay rapporté jusqu'à présent ne passe pour les contes de la Cigogne ou de ma Mère l'Oye. » (*Roman bourgeois*, t. II, p. 54, coll. Jannet). Duez, *Dictionnaire françois et italien*, 1670, traduit : Conte de la Cigogne, par : Historia della beffana; traduction qu'il avait déjà donnée à propos de l'eau d'Ane et de ma Mère l'Oye.

« Des Contes à la Cigogne, c'est-à-dire, des contes faits à plaisir, des contes de vieilles, dont on amuse les petits enfants. » (LEROUX. *Dict. comique*).

Ces notes n'ont d'autre but que de constater qu'avant Perrault les titres de deux de ses contes étaient déjà très populaires; un autre conte qu'il n'a pas recueilli semble avoir été presque aussi connu au XVI• et au XVII• siècles. Il serait intéressant de rechercher dans les anciens auteurs, les titres de Contes qui s'y trouvent cités. Nous convions nos lecteurs à noter au passage les textes où il est fait allusion aux contes populaires au temps jadis.

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LES *CONTES RUSSES* DE LÉON SICHLER

DEPUIS quelques années, un mouvement littéraire des plus remarquables s'est manifesté dans les pays slaves et tout particulièrement en Russie; les romanciers Tourguenief, Gogol, Tolstoï et Dostoïevsky se sont placés au premier rang des écrivains contemporains, et leurs œuvres, rendues accessibles au public français par d'excellentes traductions, ont obtenu un grand succès auprès des lettrés. Nous ne pouvons qu'applaudir à cet accueil; on comprend enfin qu'il n'est pas possible de se désintéresser, comme nous l'avions fait jusqu'ici, de la littérature étrangère, alors que partout on traduit nos romans et que partout on nous lit. On nous reproche les idées fausses que nous avons sur la vie et sur le caractère des peuples voisins; lisons les œuvres des maîtres étrangers et nous ne serons plus ignorants à ce point, car rien n'initie si bien que le roman à la vie intime d'une nation.

Digitized by Google

Grâce aux traductions des romans slaves, et aussi aux ouvrages de M. de Vogüé et de Mme Henry Gréville — la fille de M. Jean Fleury, lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg — nous connaissons mieux la Russie que l'Angleterre et l'Allemagne. Cependant Pouchkine, Tolstoï, Tourguenief, Dostoïevsky, Henry Gréville n'ont peint que les couches supérieures de la nation russe, les nobles et l'armée, les étudiants et les nihilistes; ils ont à peine effleuré le paysan, le *moujik* affranchi seulement de la servitude sous l'empire du tzar Alexandre II. Espérons que cette étude tentera bientôt quelque romancier.

Un jeune artiste français élevé en Russie, M. Léon Sichler, qui est aussi un passionné traditionniste, vient d'entrer dans cette voie en publiant son volume des *Contes populaires russes* (1). Cet ouvrage, édité avec luxe par Ernest Leroux, et illustré d'une centaine de compositions de l'auteur, est une des plus jolies publications de l'année. Les dessins sont tout bonnement ravissants et rappellent souvent le crayon de Doré. Mais passons.

M. Léon Sichler a choisi les contes populaires, parce qu'ils nous initient à la vie de la partie de la nation la plus nombreuse et la plus ignorée, les paysans; il eût pu écrire un ouvrage racontant, ex-professo, les conditions d'existence de cette classe; mais dans les contes, nous voyons le peuple peint par lui-même; il s'y révèle tel qu'il est : avec ses habitudes, ses croyances, ses idées. Je crois que celui qui lira attentivement le recueil des *Contes russes,* en saura plus long sur le peuple que s'il avait étudié un ouvrage didactique sur la matière.

Les *skazkis* — contes — sont avec les *bylinas* — épopées héroïques —, les légendes des saints et les chansons, la seule littérature actuelle du paysan russe. Et combien intéressantes sont ces traditions que les vieillards ont apprises de leurs ancêtres et qu'eux-mêmes transmettent à leurs descendants!

« Comme sur la Bretagne, un charme semble peser sur la sainte Russie; on la croirait immobilisée et frappée d'étonnement, comme ces belles jeunes filles armoricaines qu'on rencontre assises sur un tertre, et qui ont fait, par pénitence ou par l'effet d'un mauvais œil, vœu de silence et de pauvreté... Le sombre génie de l'Edda plane aussi sur la Russie... »

Voici un monde merveilleux qui défile devant nos yeux charmés. C'est d'abord Vassilissa la toute belle, délicieuse jeune fille ou jeune femme qui prend tour à tour les formes les plus étranges — colombe ou cygne — et qui s'en va par les steppes immenses, ou sur la rive des grands lacs dormants, ensorceler au passage les pauvres moujiks aussi bien que les fils des tzars. Terrible magicienne, Vassilissa commande aux éléments, déchaîne la foudre et l'ouragan, ou soulève les fleuves impétueux.

Puis, c'est Baba-Yaga, la vieille hideuse, la sorcière infernale armée d'un mortier et d'un pilon de fer. Les prêtresses d'Hécate qui saluèrent en Macbeth le futur roi d'Écosse, devaient être les sœurs de la Baba-Yaga russe!

1. *Contes populaires russes*, traduits et illustrés par Léon Sichler; un magnifique volume in - 4°; Paris, 1886; Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte. (25 francs). Tirage restreint.

Digitized by Google

Un type bien curieux aussi, c'est le Kastschey, sorte de Merlin, géant taciturne emprisonné dans un caveau ou dans une forêt, et qui, comme les Cyclopes, ne porte souvent qu'un œil au milieu du front.

Enfin viennent les géants de toute sorte, les difilés de tzars et de tzarines, de seigneurs et de marchands, de princesses belles comme le jour, que retiennent captives les enchanteurs, un monde merveilleux tout plein de poésie, ensoleillé comme la Cité d'Or, magique comme cette vie orientale que nous ont fait connaître les *Mille et une Nuits* arabes.

Cet ouvrage, nous l'espérons, ne sera qu'une introduction. M. Léon Sichler ne s'en tiendra pas là. Que son activité d'artiste et d'écrivain se porte encore vers la Russie. L'ethnographie, le traditionnisme slaves ont bien des points obscurs; il appartient à l'auteur des *Contes populaires russes* d'en dévoiler le plus grand nombre.

HENRY CARNOY.

P.S. Nous apprenons que M. Léon Sichler va prochainement publier comme complément à ses *Contes populaires russes* un important ouvrage sur les *Légendes* du même pays.

H.C.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

J. SÉVRETTE. — *Cabourg et ses Environs*; un volume in-12 de III — 224 pages, illustré de 60 dessins et eaux-fortes par l'auteur, et augmenté d'une carte; librairie Hachette et Cie.

Cet ouvrage a été écrit spécialement pour les touristes qui s'arrêtent à Cabourg et aux environs, Dives, Beuzeval, Houlgate, Villers, Le Homme, Ouistreham, etc.; cependant il renferme des notes fort précieuses sur le passé et aussi sur le patois et sur le Folk-Lore de cette partie de la Normandie. M. J. S., le professeur bien connu du lycée Louis-le-Grand, n'a pas voulu faire qu'un simple guide de promenades. « Des itinéraires précis et détaillés, dit-il, sont indispensables dans un ouvrage de ce genre, et ils ne font pas défaut au nôtre; mais, à notre avis, ils ne satisfont pas à toutes les exigences. Le touriste curieux qui vient passer quinze jours au bord de la mer, le père de famille qui s'installe avec ses enfants dans une station balnéaire pour tout le temps des vacances, aiment à être bien renseignés sur le passé et le présent du pays, sur ses productions, ses ressources, ses curiosités... » D'après ces idées, M. J. S. a d'abord raconté longuement l'histoire des Northmen, plus tard les Normands, et il a traité de quelques-unes des coutmes de ce peuple d'aventuriers : la polygamie, le droit d'aînesse (p. 16); plus loin (p. 24-31) il donne une étude philologique sur les noms de lieux du Calvados, quelques dictons sur les Normands (p.35), une grammaire du patois (p. 37), et des locutions particulières (p. 41 et 42). Nous avons noté quelques légendes à la lecture. Ainsi (p. 127-131) celle du *Christ de Dives* pêché dans la mer au XIe siècle et qui a disparu depuis longtemps (cette légende a plusieurs points de commun avec celle de *Notre-Dame de Brebières*, en Picardie); et (p. 174) celle de la *Croix de Heuland* ou *Croix de Rollon*.

H. CARNOY.

HISTORIALLINEN ARKISTO (Archives historiques) publiées par la Société historique de la Finlande. T. VIII, 444 p. in-8°, Helsingsfors, imprimerie de la Société de littérature finnoise.

Les *Arkisto* de la Société historique de la Finlande prennent une importance de plus en plus remarquable. Le tome VIII est double ou triple des livraisons précédentes, et montre le mouvement littéraire qui se développe en Finlande. Le compte-rendu des Séances de la Société, rédigé en finnois par le secrétaire E. G. Palmén, contient plusieurs documents qui se rattachent aux études de traditionnisme, et particulièrement une curieuse description de la Finlande et surtout de ses Magiciens, extraite d'un ouvrage de B. Glanvil, écrit vers 1360 (p. 413).

Le volume renferme huit études fort intéressantes, parmi lesquellesn ous citerons des *Notes sur la Sorcellerie en Œsterbotten vers 1670* (p. 105-114) par M. A. G. Fontell. Cet article parle de nombreuses personnes, des femmes surtout, qui, pour avoir abusé de la crédulité publique, étaient sévèrement frappées d'amendes, d'emprisonnement, et souvent même cruellement punies de mort sur le billot et sur le bûcher. — Ce recueil fait honneur à la jeune Société historique.

H. C.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Mélusine, 5 août 1886. — Un livre de M. Lang. *Henri Gaidoz*. — Contes populaires de la Russie. *M. Dragomanov*. — La légende des Sept-Dormants. *René Basset*. — Proverbes et Dictons de la Haute-Bretagne. *Ad. Orain*. — Le Plongeur. — Chansons populaires de la Basse-Bretagne. — Folk-Lore juridique des enfants. — Béotiana. — Bibliographie.

Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou, 15 juillet 1886. — Curiosités, croyances, chansons et coutumes de l'Ille et Villaine. *Ad. Orain*. (suite). — Chansons populaires bretonnes. — Les chants de la Cornouaille. *Vicomte de Colleville*. (Deux traductions de sônes, l'une en vers, l'autre en prose.)

Paris, 5 juillet. — L'Eau et le Vin. *Caribert*. (Le chroniqueur donne quelques couplets de *la Vigneronne*, sorte de ronde qu'on pourrait nommer la Chanson ou l'Histoire de la Vigne. La ronde commence ainsi :

De terre en pousse,
La voilà la jolie pousse,
Poussi, poussons, poussons le vin,
La voilà la jolie pousse au vin,
La voilà la jolie pousse.

La vigne passe de pousse en fleur, de fleur en grappe, de grappe en hotte, de hotte en cuve, de cuve en tonne, de tonne en cruche, de cruche en bouche, de bouche en ventre, de ventre en terre,... et le cycle recommence!)

Le Temps, 14 juillet. — Les Confréries religieuses musulmanes. (Remarquable travail sur les nombreuses confréries religieuses de l'Islam. L'auteur en compte 70 disséminées dans les Etats musulmans.)

La Liberté, 14 juillet. — Le Spiritisme dans l'Inde.

Corriere di Roma. 12 février 1886. — A proposito di Sortilegi. *Contessa Lara*.

Cronaca della Società alpina friulana. IV. 1886. — Il monte Canino ed i dannati *V. Ostermann*.

Giornale di Sicilia. Palerme. 18 et 22 février 1886. — L'antico Carnevale di Palermo. *G. Pitrè*.

Idem. — 29 mars 1886. — Il pesce d'Aprile (description historique de cet usage dans toute l'Europe). *G. Pitrè*.

Giornale ligustico. Genova, mars et mai 1886. — Maggio, majo. (Histoire littéraire et populaire de cet usage en Italie et dans les autres pays). *G. Rezasco*.

Giornale storico della Letteratura italiana. Turin, vol. VI. fasc. 18. — Il contrasto della bianca e della bruna. *S. Ferrari*.

Idem. — fasc. 19-20. — Per la 12 a. del Decamerone. *A. Graf*.

Il Cittadino. Genova. N° 6. — La Fête de l'Epiphanie. *L. A. C.*

Il Teatro illustrato e la Musica popolare. Milan. Février 1886. N° 62. — Folk-Lore. *R. P. Vassalo*.

La Nuova Provincia di Molise. Campobasso. 1° gennaro 1886. — Due satire pop. molisane. *E. Pittarelli* et *E. Melillo*.

The Academy, N° 739, 3 juillet 1886. — Notes and News.

OUVRAGES OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE :

Auguste Gittée, *Les études Folk-Loristes en France*. (Extrait de la *Revue de Belgique*.)

Andrew Lang, *La Mythologie*; 1 vol. in-12; Paris, 1886. (Don de M. A. Dupret.)

Charles Guillon, *Chansons populaires de l'Ain*; préface de Gabriel Vicaire; 1 vol. in-4° illustré; Paris, 1883. (Don de M. Gab. Vicaire.)

Zéno Zanetti, *Nonne e Bambini*, brochure in 8°; Perugia, 1886.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

M. Doolitle, sinologue américain, donne ces quelques curieux détails sur les coutumes de Fou-Tchéou, capitale du Fo-Kien, où ce savant a habité pendant quinze années consécutives.

*** *Dîner des esprits.* — Persuadés que les esprits de leurs ancêtres errent autour d'eux et possèdent des besoins analogues aux leurs, les Chinois les régalent périodiquement de repas qui leur sont destinés. Mais cette croyance est moins dispendieuse qu'on ne le supposerait parce que la presque totalité des mets est mangée par ceux qui offrent le festin. Les esprits ont le bon goût de se contenter de l'encens que l'on brûle en leur honneur, de la fumée des mets et de quelques libations. Les personnages qui font le charivari que nous avons représenté, sont chargés d'avertir les esprits afin qu'ils puissent profiter de la libéralité des habitants de la terre qui pensent à eux.

*** *Lampions flottants.* — Ces singuliers luminaires sont destinés à éclairer la route des esprits qui, d'après les superstitions chinoises, se rendent aux festins qu'on leur donne en suivant les cours d'eau.

*** *Le fils promenant un miroir.* — Les Chinois supposent que l'homme possède plusieurs âmes. Quand un malade est à l'agonie, ils supposent qu'une de ces âmes a déjà quitté le corps et erre dans le voisinage du moribond. C'est afin de chercher cette âme fugitive que le fils du moribond se promène dans les environs de la maison avec les derniers vêtements qu'il a portés avant de s'aliter et un miroir servant de talisman. Les deux objets sont suspendus au bout d'un bambou. Quand le bambou tourne entre les doigts de l'opérateur, c'est que le charme a opéré et que l'esprit est entré dans la défroque de son père. Aussitôt il s'empresse de revenir dans la chambre où a lieu l'agonie, afin que l'esprit qu'il rapporte rejoigne les autres âmes qui ne sont point encore parties.

*** *Mandarin sauvant le soleil.* — Lors d'une éclipse *totale* de soleil ou de lune, tous les mandarins et l'empereur lui-même sont obligés de faire le plus de bruit possible, afin d'effrayer le dragon qui attaque l'astre. Cette pratique superstitieuse persiste, quoique les astronomes de Pékin connaisent très bien les formules européennes qui permettent de calculer à l'*avance* l'époque des éclipses, la *Gazette de Pékin* annonce à l'avance les événements célestes, et les vice-rois des différentes provinces publient des affiches pour empêcher le peuple de s'effrayer.

*** MM. Nicolaïdes et Henry Carnoy vont publier prochainement un volume intitulé *Traditions populaires de l'Asie Mineure;* il contiendra des légendes, des contes, des chansons, des devinettes, des formulettes, etc. La légende de l'Hirondelle et du Serpent que nous avons publiée dans notre troisième numéro figurera dans ce recueil, qui est la première contribution au Folk-Lore de la Turquie d'Asie et des îles Gréco-Ottomanes.

*** *Roland et Ganelon dans les Traditions populaires.* — Nous nous proposons de publier une étude sur les deux héros légendaires de la fameuse chanson de Thouroude. Nous prions nos lecteurs de nous adresser les notes et renseignements qu'ils pourraient avoir sur les ouvrages, publications populaires, images, enseignes, contes, légendes, traditions, proverbes, noms de lieux, etc... qui se rapportent à Roland et à Ganelon. — Envoyer toutes communications à *M. Henry Carnoy, 33, rue Vavin, Paris.*

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR: MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — Nos 9 & 10. — 25 Septembre & 25 Octobre 1886.

LA POÉSIE POPULAIRE ET LES POÈTES FRANÇAIS

En tout temps et dans tout pays, pourvu que ce pays fût arrivé à un certain degré de culture, deux littératures, très différentes, ont fleuri côte à côte, parfois s'ignorant l'une l'autre, parfois vivant en sœurs : la *littérature orale*, la *littérature écrite*; celle des simples et celle des lettrés.

C'est l'histoire, très sommaire, de leurs rapports en notre pays de France que je voudrais esquisser ici.

De la littérature proprement dite, j'ai peu de chose à dire. On l'apprend... plus ou moins, dans nos collèges. Les critiques, Dieu merci, ne lui ont pas manqué.

L'autre est infiniment moins connue. Elle mérite cependant de l'être, et, sans prétendre lui accorder la même importance qu'à sa grande sœur, on peut regretter qu'elle ait été jusqu'ici, à ce point dédaignée chez nous.

Un mot d'abord de ses origines :

On sait qu'un de ses caractères principaux est d'être anonyme. Serait-elle, comme on l'a prétendu, fille du hasard et de la pure improvisation ? Cela est difficile à croire. Pour peu qu'on se donne la peine d'ouvrir un des nombreux recueils de poésies populaires publiés de nos jours, on y découvrira à côté de banalités et d'inepties sans nombre, des beautés de premier ordre, comparables, j'ose le dire, à ce qu'a produit de plus achevé l'art des anciens âges. Or toute beauté suppose un créateur, et quand je lis une poésie admirable, aussitôt, derrière cette poésie, je vois un poète.

Qu'on veuille bien d'ailleurs le remarquer. Il semble presque impossible de faire le compte de nos chansons, tant elles paraissent nombreuses. Au fond, il n'y en a guère que vingt ou trente dont il nous soit parvenu des versions, généralement altérées. Le reste n'est qu'imitation, plagiat, copie plus ou moins affaiblie, plus ou moins passée.

Digitized by Google

Ces copies, trop souvent médiocres, peuvent être l'œuvre du premier venu qui, un beau jour, s'est trouvé en verve, mais les auteurs de nos *chansons-types* étaient bien de vrais poètes, j'ajoute hardiment : de grands poètes. Seulement ils avaient d'autres procédés, d'autres formules, une autre rhétorique, en un mot, que leurs confrères en renom dans le monde lettré. Leur art qui mérite réellement cette qualification, était essentiellement traditionnel. Peut-être se le transmettaient-ils de père en fils, comme faisaient encore il y a peu d'années, si l'on en croit George Sand, les *flûteux* du Bourbonnais et du Morvan. Il existait sans doute des familles de poètes rustiques. L'un était plus inspiré, l'autre moins; tous avaient le mot, le secret, la tradition.

Au surplus, vivant en contact perpétuel avec le peuple, ils s'imprégnaient forcément de son esprit, partageaient ses préjugés, ses croyances, ses superstitions, vivaient de sa vie propre et le représentaient au naturel. A son tour, le peuple leur demandait des modèles, s'essayait à les copier.

L'œuvre une fois accomplie et lancée dans le monde, il la modifiait naïvement, presque inconsciemment. Après avoir posé devant le peintre, il reprenait son portrait et y ajoutait des retouches, très souvent gauches et maladroites, heureuses quelquefois. Puis sa mémoire tenait lieu d'écriture au poète, et, pour bonne qu'elle fût, cette mémoire n'était pas toujours fidèle. D'où une infinité de variantes, chacun à son insu y mettant un peu du sien.

Sans doute, ce n'est là qu'une hypothèse et je la donne pour ce qu'elle vaut, car on en est ici réduit aux conjectures. Mais, si je ne me trompe, un de nos traditionnistes les plus distingués, le savant auteur de *la Flore* et de *la Faune populaires françaises*, M. Eugène Rolland, est arrivé à des conclusions presque identiques.

I

Quoi qu'il en soit, l'œuvre existe. En dépit de mille chances contraires, elle est parvenue jusqu'à nous. Dégagez-la des ronces qui l'enserrent, des végétations parasites qui semblent devoir l'étouffer, elle apparaîtra toujours verte et florissante. Chose étrange! Elle n'a pas vieilli. Alors que la littérature savante change et se renouvelle perpétuellement — car c'est la condition même de son existence — alors que les maîtres les plus incontestés semblent parfois démodés et *rococos*, la littérature populaire, cette aïeule toujours immuable, est toujours jeune. Elle n'a en effet rien à voir avec la mode. Les fanfreluches d'un jour, les oripeaux de convention, lui sont étrangers. Elle ne les méprise pas, elle les ignore. La tradition lui marque sa route; elle ne saurait s'en écarter, sous peine de mourir.

C'est ce qui explique le mépris singulier dont elle a été victime, tant que l'antiquité classique et ses imitateurs avaient seuls voix au chapitre. C'est aussi ce qui fait sa force et son vrai mérite.

Ses racines plongent loin, très loin, dans le passé.

Étant toujours restée fidèle à ses origines, n'ayant subi aucune influence étrangère, elle est, par cela même, profondément nationale. On dirait un témoin des anciens âges, quelque chose comme un solitaire oublié, qui, tandis que tout s'est transformé violemment autour de lui, conserverait encore

Digitized by Google

les idées et parlerait la langue du vieux temps. Il serait facile d'en faire la démonstration pour toute l'Europe. Mais il ne s'agit que de la France. Disons-le bien haut : la Poésie populaire française, c'est la France elle-même. Nulle part on ne la trouvera aussi bien qu'ici.

De fait, cette poésie est apparue et s'est développée en même temps que les premiers essais d'organisation politique de notre pays, en même temps que ses premières tentatives littéraires, si longtemps méconnues, pourtant si originales et si hardies. Chacun sait aujourd'hui que notre littérature ne date ni du XVII• siècle, ni même du XVI•, que le XIII• siècle en particulier représente l'une des périodes les plus fécondes et les plus glorieuses de notre développement intellectuel, et qu'en dépit de l'affirmation de Boileau, Villon n'a point du tout débrouillé *l'art confus de nos vieux romanciers*, lequel, d'ailleurs, est très clair. Mais pour traiter avec compétence une si riche matière, il faudrait l'intelligente et sagace érudition d'un Gaston Paris.

Je me bornerai à quelques indications élémentaires.

Nos grandes chansons de geste du XII• et du XIII• siécle, à commencer par les chefs-d'œuvre du genre, la *Chanson de Roland*, *Raoul de Cambrai*, *Garin le Lohérain*, etc., peuvent-elles être qualifiées d'œuvres populaires? Oui, en un certain sens. A coup sûr, leurs auteurs, quels qu'ils soient, étaient de vrais lettrés pour l'époque, des clercs le plus souvent. Mais les sentiments qu'ils ont exprimés sont de ceux qui vont droit au cœur du peuple.

Leur inspiration est toujours noble et élevée; on y sent je ne sais quoi qui fait penser au vieil Homère. Leur forme un peu fruste, prosaïque et traînante est d'un naturel qui parfois touche au sublime. Que de verdeur, d'ingénuité, de franchise! Quelle mâle simplicité! Au moins ceux-là ne font pas de phrases, pour le plaisir d'en faire.

Quant à leurs sujets, ils les empruntent de préférence à l'histoire nationale. Ce n'est que plus tard qu'apparaissent le Cycle de l'antiquité *(Rome, Alexandre le Grand, etc.)* et celui de la Bretagne *(Arthur, la Table Ronde, le Saint-Graal, etc.)*. A leur façon, ce sont des historiens, des historiens légendaires, tels qu'il peut en exister en des temps aussi dépourvus de critique, et dont il ne faut accepter le dire qu'à bon escient. Mais enfin ils parlent aux Français de la France. Il les exaltent au souvenir de leurs triomphes, ils les font pleurer sur leurs défaites.

A leur voix, comme à celle d'un évocateur, le passé ressuscite avec ses gloires, ses misères, ses deuils. Se peut-il rien voir de plus populaire?

On sait d'ailleurs qu'ils s'adressaient indistinctement à tous :

Seigneurs, or, faites paix, chevaliers et barons,
Et rois et ducs, et contes et princes de renons,
Et prélas et bourgeois, gens de religions,
Dames et demoiselles, et petits enfançons (1).

Après avoir charmé les seigneurs dans leurs châteaux, les bons moines dans leurs couvents, le poème s'en allait avec les jongleurs, de village en village, amuser les paysans assemblés sur la place publique. C'était presque la seule distraction qu'eussent les gens de labeur. Je crois les voir, écou-

1. *La chanson des quatre fils Aymon.*

Digitized by Google

tant, bouche bée, le récit des exploits d'Olivier et de Roland, ou les mirifiques aventures de Guillaume au Court-Nez. Comprenaient-ils toujours? J'en doute un peu. Mais ils devaient emporter de cette *séance* quelque chose de réconfortant qui, pour un moment, les enlevait bien loin des tristesses du présent. Ils pouvaient se sentir plus hommes, s'estimer davantage.

A la guerre, les chansons de geste servaient à enflammer le courage des hommes d'armes. C'était comme la *Marseillaise* de ces temps lointains. Taillefer « *Qui moult bien cantait* » marchait en tête de l'armée de Guillaume-le-Bâtard à la bataille d'Hastings, et la chanson de Roland (?) fut peut-être pour quelque chose dans la conquête de l'Angleterre.

Malheureusement la poésie du Moyen-Age ne put longtemps se maintenir à ce degré d'héroïsme et de virile inspiration. C'est une loi fatale des littératures que toujours le beau aboutit au joli. Avec le développement de la société féodale, de nouveaux modes de pensée et d'expression s'introduisirent. La simplicité d'antan parut surannée, et l'institution des *cours d'amour* aida, j'imagine, à la décadence. Du premier coup, on atteignit le comble de l'entortillé et du précieux. L'amour se fit casuiste; ce fut le beau temps de l'allégorie. A côté de ce débordement de mysticisme vuluptueux, nos bouquets à Chloris paraissent bien fades.

D'autre part, l'insuccès des Croisades, cette magnifique folie, devait amener une réaction pacifique. L'esprit bourgeois, terre à terre, goguenard et frondeur, fit échec à l'esprit chevaleresque. Ces héros qui avaient fait trembler le monde, on trouva piquant de les tourner en ridicule, et l' « *emperor à la barbe florie* », Charlemagne lui-même, fut *blagué*. Peut-être ne faut-il pas trop médire de ce mouvement. Il est dans la tradition gauloise.

Mais le peuple qui ne comprend ni les parodies ni les madrigaux, le peuple qui n'a pas de *dame* et n'a pas d'esprit, ne pouvait trouver son compte à ces productions trop compliquées. Il dut regretter les vieilles légendes, tombées en désuétude, et je serais disposé à croire que c'est alors qu'il commença à avoir ses poètes à lui, son art à lui, fort étrangers à la mode du jour, et purs reflets du passé. Ne sent-on pas en effet, dans nos chants populaires, tout au moins dans ceux dont l'antiquité est indiscutable — *Jean Renaud, la Porcheronne, Le roi Loys est sur son pont*, etc. — comme un vague souvenir des chansons de geste. Un souffle héroïque a passé par là, c'est la même manière de sentir (1).

Je vais plus loin. C'est la même forme :

Les chansons de geste sont presque toujours écrites en vers de dix ou de douze pieds, simplement assonnancés, ou divisés par couplets monorimes d'inégale longueur. Très souvent l'hémistiche se termine pas une syllabe féminine qui ne compte pas plus que si elle était à la fin du vers, et cela, semble-t-il, non sans raison, car l'oreille, le seul guide en pareille matière, n'en est aucunement choquée.

1. Il faudrait aussi tenir compte de l'influence des drames liturgiques en latin, que le moyen âge, à ses débuts, aimait à voir représenter en pleine église. La *Légende de Saint-Nicolas* vient en ligne directe d'un de ces petits drames (*V. Coussemaker*). Plus tard les différentes *Vies des Saints* agirent fortement sur l'imagination populaire.

Digitized by Google

Roi qui de France porte corone d'or...

. . . . . .

Sur sa poitrine vit brûler son psautier...

. . . . . .

Oncques plus douce chose ne vi ne n'acointai;
Elle est plus gracieuse que n'est la rose en mai (1).

Coupez ces vers à l'hémistiche. Vous aurez les vers de cinq et de six pieds, chers à notre poésie populaire.

On dit que cette dernière rime par assonnance. Il s'agit de s'entendre. Sans doute, à la fin du vers, les syllabes masculines sont toujours assonnancées, et lorsqu'elles ne le sont pas, on peut croire à une altération du texte, mais généralement les syllabes féminines ne riment entre elles d'aucune façon.

Le prince se marie
A l'âge de vingt ans.

Il a pris une femme
Qui n'avait pas quinze ans.

Le beau soir de ses noces,
Reçoit le mandement

C'est pour aller en guerre
Servir le roi Constant...

ou encore :

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.

Le mien n'est pas de même,
Mon amant m'a quitté.

Pour un bouton de rose
Que trop tôt j'ai donné.

Je voudrais que la rose
Fut encore au rosier,

Et que mon ami Pierre
Fut encore à m'aimer.

J'imagine que les deux vers du distique n'en font qu'un en réalité, et qu'il y a là tout simplement une succession de vers monorimés ou plutôt mono-assonnancés. C'est la forme traditionnelle de la vieille poésie Française.

A cette dernière, le poète populaire a également emprunté quantité de libertés, fort excusables en un temps où la langue était encore en voie de formation et comme hésitante. L'hiatus ne l'effraie pas, et de fait, pour qui sait s'en servir, il n'a rien de très effrayant. En outre, selon les besoins du rhythme, on n'hésite pas à faire tomber telle ou telle syllabe, à allonger ou à raccourcir les mots, etc. Il semble qu'on ait affaire à une sorte de pâte malléable, susceptible de s'étendre à volonté, et, pourvu que la mesure y soit, on n'en demande pas davantage. Ainsi faisaient nos aïeux, ainsi, suivant l'exemple du Dante, font encore les Italiens.

Ne croyez pas, au reste, qu'une scission tranchée ait existé dès lors entre la littérature orale et la littérature écrite. Sans doute il y avait des échanges; on voisinait. Quelques chansonniers d'inspiration libre et franche, qui ne donnaient pas dans le goût allégorique, comme Audefroid-le-Bâtard, Gace-Brûlé, Colin-Muset, pouvaient servir de trait d'union. Ils écrivaient comme les lettrés, pensaient comme le peuple. Tous les poètes français d'ailleurs, jusqu'à l'âge classique, peuvent être dits populaires par certain côté. Le fil d'or de la tradition ne s'est jamais complétement rompu entre leurs mains; ils sont naïfs ou semblent l'être et tiennent de près encore au terroir.

1. V. Littré. — *Histoire de la langue Française.*

Digitized by Google

C'est ainsi que de Rutebœuf à Marot on est toujours en pleine veine gauloise. La réaction réaliste du XVe siècle se borne à accuser le côté gouailleur et mordant de notre caractère national, si bien mis en lumière déjà par les diverses branches du *Roman du Renart* et la suite du *Roman de la Rose.* Villon est peuple des pieds à la tête, de même Gringore, si plein d'ingénuité dans sa *Vie de Monseigneur Saint-Louis*, de même Coquillard, ce fin matois, ce bourgeois retors, moitié chanoine, moitié homme de lois. Charles d'Orléans, qui faillit être roi de France, est un bel esprit de cour, et cependant, malgré son malheureux faible pour Bel-Accueil, Mérencolie, Faux-Semblant et autres personnages de même farine, comme il chante gentiment, au premier soleil !

Les fourriers d'été sont venuz
Pour appareiller son logis,
Et ont fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissuz
En estendant tappis veluz
De vert herbe par le païs,
Les fourriers d'été sont venuz
Pour appareiller son logis...

Certes, cette poésie n'est pas populaire, mais les images en sont naturelles et le peuple saurait les goûter. D'autres poètes, moins connus, se sont peut-être rapprochés davantage encore du grand modèle :

Hellas ! Qu'elle est à mon gré,
Celle que je n'ouse nommer,
Hellas ! qu'elle est à mon gré,
Celle que je n'ouse dire !

L'autre jour jouer m'allay
En marchant la verdure;
Trouvay la belle en ung pré,
Sur l'herbe qui point dure (qui pousse droite).

D'amours faisoit ung chappelet ; (couronne)
Vray Dieu ! qu'il estoit bien fait !
Par amour luy demanday,
Et elle me l'octroye (1).

On a ici comme une transition entre l'art des savants et celui des humbles. Cette simple fleurette, à coup sûr, n'est pas venue en serre chaude.

Les doctes ne craignaient donc pas de s'abreuver de temps à autre à la source populaire, et volontiers ils allaient y reprendre des forces. Le peuple de son côté s'affinait à leur école. Il leur demandait de nouveaux thèmes, sans rien abandonner toutefois de l'ancien trésor.

Nos plus anciennes chansons d'amour datent probablement de cette époque et de l'âge qui suit. Quant à nos chants satiriques et facétieux, la plupart dérivent des fabliaux, ainsi que cette abondance de dictons sur les femmes coquettes, les moines, les maris trompés qui font de temps immémorial les délices de nos veillées de campagne. Les lettrés oublient facilement ou méprisent ce que leur ont légué leurs devanciers. Ils s'appau-

1. Gaston Paris. — *Chansons du XVe Siècle.*

Digitized by Google

vrissent volontairement : il leur faut du nouveau à tout prix. Le paysan au contraire acquiert sans cesse, ramasse tout et n'a garde d'égarer rien. S'agit-il d'un objet sans valeur, au bout de cent ans et plus, on le retrouvera dans l'armoire de ses petits-enfants.

II

Les promoteurs de la Renaissance étaient, pour la plupart, gens d'esprit et de talent. Quelques-uns frisèrent le génie. Cependant leur tentative aboutit, en définitive, à une sorte de déviation du tempérament français. Ils avaient raison de réagir contre la plate routine des imitateurs de Marot et de Saint Gelais; ils voulaient doter notre poésie de formes nouvelles, plus hautes et plus dignes; c'était une noble ambition. Mais pourquoi ne pas remonter directement aux sources, pourquoi s'adresser à l'étranger quand on avait, dans le pays même, des modèles tout aussi sûrs, sinon aussi parfaits? S'ils avaient pris la peine de relire nos poèmes du moyen âge, ils y auraient trouvé le sublime qu'ils cherchaient, un peu mêlé à conp sûr, et plein de rudesse dans sa primitive simplicité, mais enfin le sublime, et la tradition nationale ne se fût pas interrompue. Par malheur, comme tous leurs contemporains, ils ignoraient ces monuments de notre vieille littérature dont le souvenir même s'était perdu, et, s'ils les avaient connus, peut-être les eussent-ils tout simplement taxés de barbarie.

L'antiquité classique, comme un vin trop généreux, leur était montée au cerveau. Ils s'étaient grisés de Grec et de Latin et auraient rougi de rien devoir à leurs naïfs devanciers. Avec Ronsard, ils faisaient profession d'avoir « *style à part, sens à part, œuvre à part.* »

Ainsi se consomma peu à peu le divorce entre la littérature érudite et la littérature populaire inébranlablement attachée à ses humbles origines.

« Sans l'imitation des Grecs et des Romains, » dit Joachim du Bellay, dans sa *Défense et Illustration de la Langue Françoise,* qui fut comme le manifeste du nouveau parti, « nous ne pouvons donner à nostre langue « l'excellence et lumière des autres plus fameuses..... Ly doncques et rely « premièrement, o poète futur, fueilette de main nocturne et journelle les « exemplaires Grecs et Latins, puis me laisse toutes ces vieilles poésies « Françoises aux jeux Floraux de Toulouse et au Puy de Rouen : comme « rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles « espiceries, qui corrompent le goust de nostre langue, et ne servent sinon « à porter tesmoignage de nostre ignorance. Jette-toy à ces plaisans épi- « grammes, non pas comme font aujourd'hui un tas de faiseurs de comptes « nouveaux, qui en un dizain sont contens n'avoir rien dit qui vaille aux « neufs premiers vers, pourveu qu'au dixième il y ait le petit mot pour rire : « mais à l'imitation d'un Martial ou de quelque autre bien approuvé si la « lasciveté ne te plaist, mesle le profitable avec le doux. Distile, avec un « style coulant et non scabreux, ces pitoyables élégies, à l'exemple d'un « Ovide, d'un Tibulle et d'un Properce, y entremeslant quelquefois de ces « fables anciennes, non petit ornement de poésie. Chante-moy ces odes, inco- « gneues encore de la Muse Françoise, d'un luc *(luth)* bien accordé au son « de la lyre Grecque et Romaine, et qu'il n'y ait vers où n'apparaisse quelque

Digitized by Google

« vestige de rare et antique érudition..... Sur toute chose, prends garde que « ce genre de poëme soit élongné du vulgaire, enrichy et illustré de mots « propres et épithètes non oisifs, orné de graves sentences, et varié de toutes « manières de couleurs et ornemens poëtiques : non comme un *Laissez la « verde couleur, Amour avec Psyché, O combien est heureuse,* et autres « tels ouvrages, mieux dignes d'estre nommez chansons vulgaires qu'odes ou « vers lyriques. »

Et ailleurs quel anathème il jette aux poètes en retard!

« Je supplie à Phœbus apollon, que la France après avoir esté si longue- « ment stérile, grosse de luy, enfante bientost un poète, dont le luc, bien « resonant face taire ces enrouées cornemuses, non autrement que les gre- « nouilles, quand on jette une pierre en leur marais. »

On le voit, la question est nettement posée, la guerre déclarée en bonne forme. N'allons pas trop loin pourtant. Ce sont là propos de néophyte, tout échauffé encore de sa conversion récente. Il en faut rabattre,

Malgré du Bellay, on continua de chanter à la vieille mode, témoin cette romance que je choisis entre cent autres et qui, dans sa forme à demi populaire, garde quelque chose des grâces d'autrefois.

Je m'en vais par le monde
A la pluie et au vent,
(M'amour),
Pour chercher ma mignonne,
(Hélas!)
Celle que j'aime tant.

Or l'ay-je tant cherchée,
Qu'à la fin l'ay trouvée
(M'amour),
Le long d'une vallée,
(Hélas!)
Tout auprès d'un verd pré.

Je lui ay dit : Doucette
Où vas-tu maintenant?
(M'amour),
M'en vais rendre nonette
(Hélas!)
En un petit couvent.

Puisque d'aultre que moi
Vous êtes amoureux,
(M'amour),
Qui faict qu'en grand esmoy
(Hélas!)
Mon cœur soit langoureux.

Hélas! toute vestue
Je serai de drap noir,
(M'amour),
Monstrant que despourvue,
(Hélas!)
Je vis en désespoir..... etc. (1).

C'est ainsi que, dans son recueil des *Chants populaires de la Franche-Comté*, Max Buchon a pu donner comme venant du peuple, la chanson de la belle Jauly qui n'est qu'une poésie de la Renaissance, arrangée par Désaugiers (2).

Voici la Pentecôte,
Belle Jauly,
La fraise est à mi-côte
Du bois joli.

Déjà roses nouvelles
Ont refleuri.
C'est le temps où les belles
Changent d'ami.

Changerez-vous le vôtre,
Belle Jauly?
— Non, je n'en veux pas d'autre
Que mon ami.

Le temps fane la rose,
La fraise aussi;
Il change toute chose,
Mon cœur nenni.

1. *Le Recueil de toutes sortes de chansons.* 1557.

2. On sait que Max Buchon ne s'est pas gêné pour introduire dans son recueil diverses poésies qu'on peut lui attribuer à lui-même, comme les *Foins*, les *Voituriers de marine*, les *Quenouilles*.

Digitized by Google

A tout prendre Ronsard lui-même n'est point du tout le pédant qu'on imagine. Lorsqu'il est descendu de son trépied, il se montre familier et bonhomme; on l'aborde facilement. Sa poésie même, en dépit des infiltrations grecque et romaine, garde un goût de terroir. Il n'a pas rompu sans retour avec le passé gaulois, et à de rares, trop rares moments, il atteint le comble de l'art, la perfection dans le naturel.

Loin d'être latiniseur et grécaniseur à outrance, il plaide pour le vieux langage. « Tu sçauras », recommande-t-il dans son *Abrégé de l'art poétique*, « dextremement choisir et approprier à ton œuvre les mots plus significatifs « des dialectes de nostre France, quand mesmement tu n'en auras point « de si bons ny de si propres en ta nation, et ne se faut soucier si les voca- « bles sont *Gascons, Poitevins, Normans, Manceaux, Lionnois* ou d'autres « païs, pourveu qu'ils soient bons, et que proprement ils signifient ce que tu « veux dire sans affecter par trop le parlé de la cour, lequel est quelques fois « très mauvais pour estre le langage de Damoiselles et jeunes gentils-hommes « qui font plus de profession de bien combattre que de bien parler. »

D'Aubigné raconte (1) qu'il recommandait à ses disciples l'emploi des anciens termes. « Mes enfants, deffendez vostre mère de ceux qui veulent « faire servante une damoyselle de bonne maison. »

On sait, d'autre part, quel était le goût de Montaigne, un indépendant, il est vrai. « La poésie populaire et purement naturelle a des naïfvetés et des « grâces par où elle se compare à la principale beautè de la poésie parfaicte « selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne et aux chansons « qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science « ny mesme d'escripture; la poésie médiocre qui s'arreste entre les deux est « desdaignée, sans honneur et sans prix. »

Quant à Rabelais et aux petits conteurs qui marchent à sa suite, depuis Desperriers jusqu'à Béroalde et à Noël du Fail, ils sont encore tout nourris de la *substantificque moelle* populaire.

Malgré tout cependant, il est facile de voir que le courant n'est plus de ce côté. Un souffle nouveau a passé par le monde, de nouveaux horizons apparaissent, bien des fleurs sont déjà fanées, qui ne refleuriront que plus tard, si elles refleurissent.

Quelques écrivains de libre génie suivent encore « la bonne voie naturelle », Régnier, par exemple, qu'on ne saurait oublier en pareil sujet, ou bien l'auteur de la *Belle Gabrielle*, cet Henri IV, si alerte, si primesautier, si Français pour tout dire, qui, dans une de ses lettres à la belle Corisandre, parlant d'un aimable site, en résume ingénument le charme en cette naïve exclamation : « *Ah? qu'il y fait bon chanter!* »

Peine perdue. Voici venir le grand siècle, le siècle de la discipline.

On a peine à comprendre que nos classiques, à commencer par Malherbe, le précurseur, pour finir à Boileau, l'austère législateur du Parnasse, aient à ce point méconnu Ronsard et son école. Au fond ils s'inspiraient des mêmes idées. Seulement Ronsard, on l'a vu, était moins étroit, plus dégagé de préjugés, infiniment plus maladroit aussi, disons-le bien vite. Il avait à frayer une nouvelle route, à tailler en pleine forêt vierge; il fit de son mieux. Il est

1. *Tragiques*, avertissement.

Digitized by Google

rare qu'une grande réforme politique ou littéraire réussisse du premier coup; la victoire une fois acquise, on oublie facilement ceux qui l'ont préparée.

Et cette fois, c'était bien la victoire, une victoire incontestable et incontestée. Il est permis de regretter que nos grands écrivains de l'époque Louis XIV aient eu si complétement raison; on ne peut que s'incliner devant leur génie. Le contester un instant, serait puéril. Je ne l'essaierai pas. Peut-être cependant, moins exclusifs, eussent-ils été plus grands encore, s'il est possible. Quel parti un homme comme Corneille n'aurait-il pas tiré de nos vieilles légendes, s'il les avait bien connues!

Il ne les connaissait pas, et c'est à l'Espagne qu'il demanda le sujet du *Cid*, à Rome, à la Rome de Lucain et de Senèque, qu'il emprunta ses modèles.

L'esprit gaulois ne mourut pas. Il est immortel. Il brilla même d'un incomparable éclat avec Molière, avec La Fontaine, avec le Racine de la délicieuse bouffonnerie des *Plaideurs*, même avec ce Boileau dont Voltaire a si bien dit qu'il ne faut pas trop médire. Mais il s'écarta de plus en plus de la forme populaire. A la spontanéité ingénue, à la barbarie, si l'on veut, des premiers âges, se substitua insensiblement je ne sais quoi de parfaitement noble et de superbement orné. Une merveilleuse rhétorique s'introduisit; les poètes devinrent orateurs.

Encore une fois, admirons. C'est une belle chose assurément que la colonnade du Louvre. L'ordonnance en est pompeuse et magnifique, mais les oiseaux n'oseraient s'y poser, et un petit chant d'oiseau, en pleine campagne, au bord des eaux courantes, a bien aussi son charme. Aucun rossignol n'a fait son nid dans la perruque du Grand Roi (1).

Le XVIIIe siècle a généralement dans le monde des poètes une assez mauvaise réputation. Il est philosophique, réformateur, déclamatoire, sceptique, fort libertin, passablement grivois, vers la fin surtout. Il n'est guère poétique.

On se le représente volontiers comme un de ces vieux messieurs, politique aimable ou fin diplomate, qui, parfaitement désabusés de toute chose, bien que fort respectueux..., en apparence, des pouvoirs établis, ont besoin d'un brin de polissonnerie pour s'émoustiller. Ne leur parlez pas des petites fleurs des champs, des ruisseaux, des roses et du temps joli. Ils ne s'indigneraient pas : ils n'en ont plus la force; ils ne daigneraient même pas sourire. C'est tout au plus s'ils se laisseraient aller à hausser doucement les épaules, avec de charmants airs de l'ancien Régime.

Pourtant ce siècle qui, somme toute, a été celui des grands élans intellectuels et de l'émancipation de l'esprit humain, ce siècle pratique et prosaïque par excellence, a imaginé la féerie la plus exquise, la plus imprévue, la plus idéale qui fût jamais. Voici Greuze qui s'attendrit sur la cruche cassée, mal irrépa-

1. On m'excusera de glisser si rapidement sur le XVIIe siècle. Il mérite une place à part, la première peut-être, dans toute histoire de la littérature française mais au point de vue qui nous occupe, il est à peu près stérile. Signalons pourtant les chansons de Gaultier-Garguille, tout à fait peuple celui-là, mais qui n'a emprunté à l'art populaire que ce qu'il a de plus bas et de moins recommandable. Les Noëls Bressans du conseiller Brossard de Montaney et de l'avocat Borjon se lisent encore avec agrément. Ils contiennent plus d'un trait de nature et par dessus tout de précieux renseignements sur les mœurs et coutumes de l'époque. Mais c'est purement œuvre de lettré.

Digitized by Google

rable; voici Lancret, l'ami des belles filles; Boucher, le peintre attitré des déesses bien en chair et point bégueules; Fragonard qui sait le chemin du bois enchanté; Watteau enfin, de tous le plus inspiré, le plus fantaisiste, le plus délicieusement fou, qui, sur des galères dorées, emmène à Cythère les pélerins d'amour.

Ah! pauvres pélerins, n'auront-ils point une chanson pour calmer leur peine, une pauvre petite chanson qui s'en aille jusqu'à la lune et jusqu'aux étoiles, et leur mette au cœur un peu de rêverie? M. de Voltaire a été requis de les accompagner. Mais il a tant de choses en tête et de si diverses! Il lui faut écrire à la fois à Berlin, à Londres, à Pétersbourg. Il spécule, il trafique, il écrase l'Infâme. Saint-Lambert, Gentil-Bernard, Roucher, Léonard, d'autres encore, ont essayé leurs pipeaux. Mon Dieu, que cela est médiocre! Les pélerins ne sont pas contents.

Voici pourtant qu'une voix jeune et fraîche, un peu aigrelette et menue, se fait entendre. C'est celle du sieur Favart, un simple comédien que le maréchal de Saxe a daigné... tromper.

Annette, à l'âge de quinze ans,
Est une image du printemps;
C'est l'aurore d'un beau matin
Qui ne veut naître
Et ne paraître
Que pour Lubin

Son teint bruni par le soleil
Est plus piquant et plus vermeil;
Blancheur de lys est sur son sein
Mouchoir le couvre
Et ne s'entrouvre
Que pour Lubin

Sa bouche appelle le baiser,
Son regard dit qu'on peut oser;
Mais tout autre oserait en vain,
C'est une rose
Qui n'est éclose
Que pour Lubin (1).

1. Favart. — *Annette et Lubin.* — On trouve dans la même pièce une adaptation d'un thème bien connu, qu'on m'a souvent donné comme populaire :

Il était une fille,
Une fille d'honneur,
Qui plaisait fort à son seigneur,
En son chemin rencontre... etc.

Voir aussi dans la rosière de Salenci les jolis couplets du régisseur et de Colin :

La rosée est moins fraiche
Un beau jour moins serein.
C'est la fleur de la pêche.....
Qui colore son teint..... etc.

N'y a-t-il pas là, à travers l'afféterie obligée, comme un écho lointain de la véritable poésie des champs? Favart a le sentiment de la chanson popu-

Digitized by Google

laire, beaucoup plus que son confrère Vadé qui croit être peuple et n'est que canaille. Il est presque seul, dans le monde à la mode, à se rappeler les airs d'autrefois.

En revanche; la province, toujours un peu en retard, continue à chanter à sa guise, naïvement, simplement, à la bonne franquette; et comme le patois est presque toujours sa langue de prédilection, elle n'a garde de tomber dans le raffinement cher aux abbés de cour et aux petits-maîtres. Il semble qu'ici la forme emporte le fond. Certains onguents ne vont pas à tous les pots, et certains idiômes ne peuvent exprimer qu'un ordre déterminé de sensations. Si, en patoisant, on ne saurait beaucoup élever la voix, on est forcé du moins d'être toujours simple et naturel. Allez donc déclamer dans la langue même du peuple. Il vous rirait au nez.

Il y a un peu de tout parmi les tenants du vieux langage et des vieilles idées : quelques gentilshommes, des abbés, un organiste, un académicien, voire même un épicier qui, hors de l'épicerie, ne voit point de salut (1). Mais ce qui frappe d'abord dans ce mouvement provincial, c'est une sorte de résurrection d'une des formes les plus anciennes et les plus curieuses de la poésie populaire, le Noël. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : comme le Charlemagne de la *Chanson de Roland* si bafoué ensuite par les *Gestes* de la Décadence, le Noël ne renaît un instant que pour mieux mourir. Il finit dans la parodie.

Sans doute Saboly a encore bien du charme et de l'ingénuité. Mais La Monnoye, le « *Bourguignon salé* », n'est naïf qu'à la surface. Il se moque et ne s'en cache guère. Nullement impie d'ailleurs; irrévérencieux tout au plus. Cette grande liberté est dans les vraies traditions de l'église catholique. A force de fréquenter les saints, on finit par se familiariser avec eux; au besoin on ira jusqu'à leur taper un peu sur le ventre (pardon de l'expression). Ils ne s'en fâchent pas et le bon peuple est édifié. Il n'y a aucun scandale.

Il semble tout à fait charmant, cet art archaïque, moitié goguenard et moitié dévot, tout imprégné encore des malices du bon vieux temps. Qu'est-ce donc cependant? Une simple distraction d'érudit en belle humeur, une goguette de parfait lettré. Il vient de trop loin pour être tout à fait sincère et ne saurait prétendre représenter l'esprit du temps.

Qui donc nous donnera le mot, nous dira le secret de ce XVIIIe siècle si compliqué, si frivole et si sérieux, si étrangement pédant avec de si vrais retours vers la nature ?

1. Blanc La Goutte, l'auteur un peu trop vanté peut-être à Grenoble, du *Grenoblo malherou*. — Voir surtout l'abbé Favre, en Languedoc; — Saboly, Belaud de la Belaudière, en Provence; — La Monnoye, en Bourgogne; — Despourrins, en Béarn; etc., etc. Chacun de ces auteurs mériterait une notice à part. Je dois me borner à citer leurs noms.

Voir aussi les complaintes de Moncrif. — L'auteur des *Chats* avait entrevu le parti qu'on peut tirer de la poésie populaire. Il n'était pas assez poète pour mener à bonne fin sa tentative.

Digitized by Google

Écoutez :

Y avait dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier,
Y avait Dine,
Y avait Chine,
Y avait Suzette et Martine
Ah, Ah! Catherinette et Catherina!
Y avait la jeune Lison
La comtesse de Montbazon,
Y avait Madeleine
Et puis la Dumaine!

Le fils du roi vint à passer,
Regarda Dine,
Regarda Chine,
Regarda Suzette et Martine.
Ah, Ah! Catherinette et Catherina!
Regarda la jeune Lison,
La comtesse de Montbazon,
Regarda Madeleine,
Sourit à la Dumaine.

Puis il nous a saluées.
Salut, Dine,
Salut, Chine,
Salut, à Suzette et Martine,
Ah, Ah! Catherinette et Catherina!
Salut à la jeune Lison
A la comtesse de Montbazon,
Salut à Madeleine,
Baiser à la Dumaine.

Et puis il nous a donné,
Bague à Dine,
Bague à Chine,
Bague à Suzette et Martine...
Diamant à la Dumaine.

Puis il nous mena souper.
Pomme à Dine,
Pomme à Chine,
Pomme à Suzette et Martine...
Diamant à la Dumaine.

Puis il nous fallut coucher.
Paille à Dine,
Paille à Chine,
Paille à Suzette et Martine...
Bon lit à la Dumaine.

Puis il nous a renvoyées
Renvoie Dine,
Renvoie Chine,
Renvoie Suzette et Martine...
Garda la Dumaine (1).

On s'est demandé souvent où était la poésie du XVIIIe siècle. Eh! mon Dieu, elle là toute entière, dans ces chansons moitié littéraires, moitié paysannes, où éclate le libre esprit de la Régence dans ces complaintes follement amoureuses, légères, promptes à s'envoler, qu'a dû soupirer bien souvent, en s'accompagnant de la mandoline, au clair de la lune, le *Pierrot* de Watteau.

Cette fois le poète populaire, affiné par la fréquentation des messieurs de la Ville, a dépassé ses grands confrères.

Mais la décadence est proche, un pas de plus, et on est en dehors de la tradition, c'est-à-dire de la poésie : Bergère, surveillez vos blancs moutons. Ils pourraient vous mener très loin (2).

(A suivre)

GABRIEL VICAIRE.

1. Voir Gérard de Nerval. — *La Bohème galante.*

2. Pour être tout à fait juste envers le siècle de l'*Encyclopédie*, notons que nos recherches actuelles viennent en ligne directe de l'enquête universelle qu'il a instituée.

Digitized by Google

L'ARCHET

LÉGENDE BASQUE

Dans mes pérégrinations au Nord et au Midi, j'ai recueilli plusieurs légendes; la *Légende de l'Archet* me semble la plus jolie. Je ne crois pas qu'elle ait été publiée jusqu'ici, car je ne l'ai rencontrée nulle part. Je l'ai rapportée des Pyrénées, il y a quelque dix ans. Je regrette de ne pas avoir pu lui laisser toute sa saveur originaire, et d'avoir été obligé de l'arranger un peu.

En effet, elle circule en langue basque, et c'est dans cet idiome sonore et musical que je l'ai entendue; malheureusement je ne connais guère cette langue, et j'étais forcé de me faire traduire presque tout par un montagnard qui, lui, savait peu de français; je n'ai donc bien saisi que le fond, qui m'a paru merveilleux, et quelques détails poétiques. Quant aux délicatesses de la forme, j'ai été dans l'obligation d'y suppléer; il faut donc voir dans ce travail, non une traduction, mais une imitation de l'exquise légende que j'aurais voulu, autant que possible, rapprocher de la perfection du modèle.

C'était un archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs!

Il était convexe, en forme d'arc antique, semblable à ces bons vieux archets que l'on voit dans les enluminures des livres d'heures de jadis.

Son manche était en simple bois d'olivier, orné de quelques sculptures légères du côté du talon, et d'un fragment d'ivoire jauni du côté de la pointe.

A côté de lui, était irrévérencieusement accrochée à un clou une viole d'amour datant de la même époque. Sa caisse ovale munie d'échancrures et d'ouïes façonnées en croissant, toute marbrée de fêlures dont plusieurs la déchiraient d'une extrémité à l'autre, supportait un chevalet brisé sur lequel reposaient trois cordes modernes. Le manche, décollé de la caisse et terminé par une sorte de trèfle orné d'ivoire en forme de violette, avait un côté brisé.

Je décrochai l'instrument, et, en examinant la signature, je découvris le nom de Dnifloprugar, le célèbre luthier tyrolien du moyen-âge.

J'entrai dans la boutique, tenant en main la viole d'amour et l'archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

*
* *

Digitized by Google

— C'est un archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs, me dit l'antiquaire faisant valoir sa marchandise.

C'était à Pau, en plein pays Béarnais. Du seuil de la boutique, on voyait au loin s'étager — comme un amoncellement de nuages à la fois vaporeux et solides — les massifs Pyrénéens que le soleil colorait de tons chauds et bleuâtres, à travers les flocons de brouillard qui s'élevaient vers le ciel en arrondissant leurs volutes légères; tandis qu'au bas de la ville, tout au fond de la vallée, on entendait le Gave qui grelottait contre les cailloux, en chantant de toutes ses forces sa chanson d'honnête rivière qui fait son possible pour prendre l'air grondeur d'un torrent.

Là-bas, le soleil qui riait à l'avenir, — derrière moi le deuil morne d'un passé qui semblait tout triste de se trouver enfoui dans la boutique d'un antiquaire.

Grandes bassines de cuivre autrefois repoussé et maintenant bossué, tromblons espagnols du siècle dernier, énormes bahuts de chêne piqués des vers, arquebuses à rouet, vieilles faïences avec lesquelles divorçait un émail jauni, tapisseries d'autrefois aux figurines naïves et obscènes, quenouilles en bois sculpté, croix gothiques, cuivres grossièrement gravés par un burin dans l'enfance, fragments de verrières décolorées, manuscrits sur vélin moisi, sabliers en fer damasquiné, — tel était le fouillis pittoresque, telle était l'apparence désordonnée sous laquelle s'offraient à mes yeux toutes ces reliques du passé, dans une vieille boutique noircie à l'intérieur par la fumée, au dehors par le temps.

Au milieu de toutes ces vieilleries, plus vieux qu'elles encore si c'est possible, s'agitait l'antiquaire, petit homme au visage ratatiné comme un fruit de l'an dernier, au chef branlant couvert d'une calotte de velours râpé, au corps émacié, vêtu d'une ancienne lévite à laquelle l'âge avait donné des reflets de soie; seul, le regard vivait dans cet ensemble humain de vieil antiquaire qu'on se figurait difficilement avoir jamais été jeune.

Il tira du fond de sa poche une paire de bésicles rondes, cerclées de cuivre, qu'il plaça sur son nez et qui semblaient doubler la puissance de ses petits yeux gris; puis, après avoir examiné longuement, minutieusement la viole d'amour et l'archet en forme d'arc, il me les rendit en me répétant :

— Monsieur, c'est un archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

*
* *

C'était un archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.... L'antiquaire ne put pas me donner d'autre explication que la constatation matérielle du fait.

Depuis, je revins à Paris, et je fouillai dans des bibliothèques; je compulsai des in-folios poudreux traitant de la lutherie au moyen-

Digitized by Google

âge; j'y rencontrai des détails curieux pour un chercheur et des figures d'instruments maintenant inconnus, qui s'exhumaient du passé, depuis la rote jusqu'au rebec, depuis l'organistrum jusqu'à l'échaqueil, depuis la harpe saxonne triangulaire jusqu'à la gigue à trois cordes.

Je déchiffrai des manuscrits millénaires dont s'exhale le parfum des choses d'antan; j'ouvris des livres sur lesquels l'oubli avait étendu sa main poussièreuse, et qui semblaient me dire, dans le bâillement de leurs feuillets : — Pourquoi nous déranger du long sommeil que nous dormions?

Je consultai des savants, de ceux qui en vieillissant paraissent devenir le vivant reflet du passé qu'ils ont étudié, de ceux dont la chevelure semble être comme de la neige qui depuis longtemps oublie de fondre, de ceux dont la taille s'est voûtée, dont le regard s'est éteint sur des monceaux de parchemins, de ceux enfin qui vous racontent les travaux cyclopéens de l'Égypte ou les constructions souterraines des temples Hindous de telle façon que l'on pourrait se dire : — Est-ce qu'ils n'y ont pas travaillé?

Or, à ces érudits qui connaissent tout, depuis le nombre de démons qui peuvent tenir sur la pointe d'une aiguille, jusqu'à la grosseur des perles que buvait Cléopâtre, je demandais :

— Pouvez-vous me dire pourquoi certains luthiers du moyen-âge faisaient des archets en cheveux de femme, souples, soyeux et noirs?

*
* *

— Des archets en cheveux de femme, souples, soyeux et noirs?... me répondaient ces savants, nous ne savons pas.

Alors, je cherchai le mot de l'énigme, mais d'une autre façon.

Il est pour chacun de nous un livre universel qui répond instantanément à toutes les recherches que nous y faisons. Il n'est point imprimé à grands frais chez nos Elzévirs modernes; sa reliure n'est point signée de Guillaume Eustace non plus que de Grollier; elle n'est point ornée de ces dyptiques en ivoire que se disputent les amateurs, — et cependant, c'est un livre comme ni les Alde Manuce ni les Mansion n'en ont jamais produit.

Ce livre est complet : il nous dira aussi bien comment le monde s'est formé, comment vivaient les peuples dont le nom même est perdu, que le nombre juste des grains de sable incessamment fouettés par le mouvement des mers, ou la dimension exacte de ces pholades lumineuses que le plus puissant miscroscope ne parvient pas même à soupçonner.

Lorsqu'on veut le consulter, il s'ouvre de lui-même à la page voulue pour fournir le renseignement que l'on y cherche, et malgré tout ce qu'il renferme, ce livre est plus léger que le vol d'une phalène sur le manteau de la nuit.

Digitized by Google

C'est dans lui que le rêveur cherche un motif de poème; c'est chez lui que le savant à bout d'arguments prend ses dernières raisons; c'est en lui que le pauvre hère découragé par la dûreté du présent trouve l'espérance de jours meilleurs et d'un monde idéal; c'est par lui que l'humanité toute entière croit à l'avenir; c'est à lui enfin que j'ai demandé le renseignement que m'avaient refusé les bibliothèques poudreuses et les savants en défaut : — ce livre a été imprimé par la main du Créateur dans le cerveau de l'homme : il s'appelle l'Imagination.

Et voici ce que m'a dit ce livre, touchant l'archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

*
* *

La légende de l'archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs...

Autrefois, il y a bien longtemps de cela, on ne connaissait encore ni les chemins de fer, ni les télégraphes, ni les bateaux à vapeur; la poésie vivait encore; elle chantait sans contrainte, sans souci de l'homme à venir qui, se donnant aux sciences exactes, devait la tuer d'un coup de compas au cœur.

Mais la poésie chante mal au bruit des combats; son luth ne peut rivaliser avec le son de l'oliphant, et alors — les pays de la langue d'Oïl bataillant — elle s'était retirée dans le Midi, dans le pays du soleil où se module la douce langue d'Oc.

Là, s'épanouirent longtemps les cours d'amour, au milieu d'une civilisation procédant à la fois des civilisations Romaine et Arabe; là chacun était poète alors, tandis que dans le Septentrion, un seul homme chantait, Villon, le père de la poésie Franque.

Au sud du pays d'Aquitaine, tout contre les Pyrénées s'élevait, baignée par le Gave, la cité de Pau, aux maisons blanches, encadrées de vignes, étagées sur le flanc du rocher, et dominées par le château des ducs.

Parmi tous les pages de la gaie science que renfermait alors la ville, un surtout était renommé au loin. Des contrées voisines et jusque de l'autre côté des Pyrénées, on venait pour entendre ses chants rhythmés qu'il savait accompagner délicatement sur sa viole d'amour, et le comte de Toulouse lui-même l'avait mandé à sa cour pour égayer les dames qui présidaient aux tournois du gai savoir, et charmer ses barons par la mystérieuse fascination que semblaient distiller l'instrument et la parole du troubadour.

On l'appelait *Rogiérou l'encantéadour*, et sa renommée s'étendait si loin que de l'autre côté du grand fleuve, les gens de la langue d'Oïl connaissaient, eux aussi, les *tensons* et les *sirventes* de Roger l'enchanteur.

Il répétait dans ses paroles cadencées la douceur de son ciel toujours chaud et pur, les merveilles de sa campagne aux sillons

Digitized by Google

animés par le cri strident des cigales, la majesté de ses montagnes au gazon brûlé de parfums et de soleil, et le murmure de ses ruisseaux qui dit tant de choses en roulant de rocher en rocher, à travers la plaine embaumée, ou au fond de la gorge tapissée d'arbustes. Il redisait toutes ces mille choses que sait seule comprendre l'âme d'un poète, pour laquelle le chant des oiseaux a une signification mystérieuse, aussi bien que les nuances dorées ou sombres que le maïs revêt sous les baisers du soleil, et dont il colore des champs entiers, de même que la palette d'un peintre espagnol.

Mais il était un sujet que le poète ne chantait jamais que dans son cœur : c'était la beauté de la plus belle des Béarnaises, c'était son amour pour Béatrice aux longs cheveux.

Et lorsqu'il voulait dire la grâce de l'enchanteresse ou célébrer ses yeux noirs comme le jais illuminant l'ovale d'un visage aux tons d'albâtre, lorsqu'il pensait à son port si plein de suavité, à sa démarche flottante, à ses lèvres qui semblaient créées pour le baiser ou pour les paroles d'amour, lorsqu'il revoyait devant lui ses mains de femme et ses pieds d'enfant, lorsqu'il lui semblait entendre enfin la voix de sa maîtresse, tremblante et harmonieuse comme le murmure indécis que produit le souffle du midi passant à travers les oliviers verts ou les orangers en fleurs, alors il ne parlait plus : il restait muet, et seule sa viole d'amour chantait, sous l'archet, la femme aux cheveux souples, soyeux et noirs.

*
* *

Car en ce temps, l'archet n'était point encore fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs...

Cependant, le renom de Rogiérou s'accroissait constamment et il vivait heureux, chantant, le jour au milieu des grands, les joies de la terre; repétant, la nuit aux pieds de sa brune maîtresse, les mystérieuses et toujours nouvelles symphonies de son cœur.

Pour le peuple, pour les princes, pour tous, il chantait avec sa voix et sa viole d'amour; pour Béatrice aux longs cheveux, il chantait avec son âme, et pour elle seulement, il faisait dire à sa viole le superbe poème de l'amour jeune, heureux, et rendu au centuple.

Mais voici qu'un soir le pâle visage de Béatrice devint plus pâle encore; la taille molle et flexible de la belle enfant, s'inclina comme la tige d'un grand lis qui se penche, et ce soir là, ce fut au milieu d'un sanglot que sa bouche laissa tomber le mot d'habitude si plein de promesses mais alors empreint d'un désespoir sans bornes : — Je t'aime !

La sinistre voyageuse l'avait frôlée de son aile, et Béatrice aux longs cheveux s'appuya sur Rogiérou afin — puisqu'elle ne pouvait pas éviter la mort — de mourir au moins en aimant.

Digitized by Google

Lorsqu'elle sentit l'heure venir où sa destinée allait lui dire: — *Tout est fini!...* elle fit approcher de sa couche son amant dont les yeux étaient baignés de larmes, dont la gorge était déchirée de sanglots, dont la poitrine était comme écrasée par le désespoir.

— Ami, lui dit-elle de sa douce voix rendue encore plus mélodieuse par la faiblesse qui l'envahissait, ami, jure-moi d'accomplir mon dernier vœu.

Et quand le poète eut fait le serment demandé, elle continua ainsi, pendant que sa voix s'affaiblissant devenait semblable au souffle d'une brise expirant au loin.

— « Je ne veux jamais te quitter, ami; et puisque la mort sépare « nos corps, je veux que mon âme reste avec toi, qu'elle accom- « pagne ta voix quand tu te souviendras du passé défunt et de « notre amour si beau jusqu'au dernier moment. Lorsque je ne te « parlerai plus, tu prendras mes longs cheveux, et tu en feras un « archet que guidera mon âme quand il touchera les cordes de ta « viole d'amour; alors, tu songeras au poème du bonheur que « nous avons vécu ensemble, et dans la plainte de ta viole il passera « du moins un frémissement de mon être. »

Comme elle achevait ces mots, elle retomba semblable à une fleur fauchée, et son regard s'éteignit comme s'effacent aux premières lueurs de l'aube les clartés phosphorescentes de la luciole dans la nuit.

Et voilà comment fut fait cet archet, avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

*
* *

Cet archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs retint longtemps les regards et la pensée du poète. Longtemps aussi il alla s'asseoir auprès d'une tombe creusée sous un bouquet d'oliviers, près du Gave, dont le murmure en passant là, semblait s'affaiblir comme pour ne pas troubler l'éternel sommeil de celle qui avait été Béatrice aux longs cheveux.

Là, le troubadour restait abîmé dans ses pensées et dans le souvenir de la bien-aimée, bercé par le murmure du flot qui venait expirer à ses pieds. Parfois il chantait.... mais sa voix s'arrêtait, subitement transformée en un sanglot. Alors il prenait sa viole; son archet frémissait entre ses doigts, et lorsqu'il le promenait lentement sur les cordes de l'instrument, il paraissait s'en exhaler comme des soupirs d'un autre monde: il semblait pleurer comme pleureraient les anges, si les anges connaissaient la douleur.

Ce que disait la viole, ce n'était plus le poème de l'amour avec ses frôlements de baisers, avec ses susurrements de mots mystérieux, avec ses murmures éthérés et ses symphonies de belles et douces choses qui font battre plus vite le cœur et frémir plus

Digitized by Google

longtemps les lèvres; ce n'était plus même le poème du bonheur, ce poème mystique que bégaie tout homme qui naît à la vie, qui expire sous la voix des chagrins de l'âge mûr, et que souvent le vieillard a dès longtemps oublié; ce poème que voudrait chanter toute créature, et dont chacune d'elles peut à peine balbutier quelques mots; ce poème enfin que Dieu seul connaît, qu'il n'a écrit nulle part, et que beaucoup d'hommes ne rencontrent qu'en achevant le livre de la vie, à la page où la mort les surprend.

Le poème que sanglotait la viole d'amour sous la morsure frémissante de l'archet, c'était l'élégie du désespoir, c'était le chant de la douleur, c'était l'hymne au Néant!

Parfois, c'était une plainte lente et uniforme comme le trajet d'une larme qui suit son sillon; parfois, c'était un grondement sans rhythme, comme l'écho affaibli des rugissements que poussent les anges déchus; parfois enfin c'était un chant suave et pur comme la clarté qui, tombée d'une étoile, heurte tristement les plis du manteau de la nuit — ou comme l'abandonnement complet de l'homme qui, sentant son impuissance, cherche au delà des bornes de la matière pour se réfugier où vont tous les grands sentiments, les douleurs sans limite, et les mornes abattements de l'humanité.

Voilà ce que pleurait la viole d'amour, sous les frôlements de l'archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

*
* *

Prenant son archet fait de cheveux de femme, souples, soyeux et noirs, et sa viole d'amour, le poète quitta le pays où ne vivait plus sa maîtresse; il délaissa les contrées ensoleillées du Midi, pour diriger sa marche vers les brumes glacées du Nord; il franchit des fleuves et des montagnes : mais ces fleuves n'étaient plus les gaves accoutumés, ces montagnes n'étaient plus celles que ses yeux s'étaient habitués à contempler.

Et lorsque ses pieds fatigués de heurter les pierres du chemin s'arrêtaient malgré lui, lorsque sa taille se ployait sous la lassitude de la route, lorsque ses épaules poudreuses de terre ou ruisselantes de pluie froide, se penchaient vers le sol, alors il s'arrêtait, et prenait sa viole d'amour dans laquelle chantait l'âme de Béatrice aux longs cheveux.

Les villageois attirés par les plaintes qu'exhalait l'instrument, offraient au voyageur du désespoir l'abri d'une chaumière ou le repas d'un pauvre; et le trouvère se rassasiait et dormait, pour repartir le lendemain encore plus loin, après avoir payé son gîte et sa nourriture par un sanglot de l'âme morte.

D'autres fois, il franchissait le pont-levis d'un château, et le sire lui donnait pour une nuit le couvert et la part du voyageur. Mais lorsqu'à la fin du repas on apportait les quartiers de venaison

Digitized by Google

rôtis ou le faisan encore revêtu de sa parure de vie, le maître de céans s'écriait :

— Allons, trouvère, une chanson pour égayer ton hôte ! le poète cherchait; il eut voulu, pour payer l'hospitalité du châtelain, chanter quelque lai joyeux sur la guerre, l'amour ou le vin, et le seul sujet qui lui arrivât, c'était la tombe, c'était la désespérance, c'étaient les larmes.

Il chantait toutefois en s'accompagnant de sa viole d'amour...

— Qu'est ceci ? s'écriait alors le sire — trouvère, es-tu fou ?

Et néanmoins, il écoutait, saisi par le timbre bizarre de l'instrument qui semblait être une voix de femme, plaintive et douloureuse... il écoutait, dominé malgré lui par l'accent de souffrance vraie qu'exhalait la viole d'amour... jusqu'au moment où, effrayé par l'étrange possession qui le rivait à l'instrument, il s'écriait en se signant :

— Hors d'ici, Satan !

Et le poète allait plus loin... plus loin... toujours plus loin.

Il arriva ainsi jusqu'à un cap qui est le point extrême où la terre finit pour disparaître sous les flots. Là, il erra longtemps dans les bruyères rocheuses, au milieu des plaines couvertes de genêts.... et souvent — la nuit — les pâtres bretons réunis autour d'un grand feu d'arbustes et entourés de leurs troupeaux, entendaient comme des plaintes de femme sortir des ajoncs voisins...

Frissonnants d'effroi, ils s'écriaient alors :

— Dieu nous garde ! ce sont les Korrigans ou les lavandières des Trépassés !

Et c'était, au milieu de la lande déserte, la plaintive mélopée de la viole d'amour mordue par l'archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

*
* *

Sous l'archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs, continuaient à gémir les cordes de la viole d'amour, mais l'instrument devenait moins plaintif.

Rogiérou s'était éloigné de la vieille Armorique, marchant toujours vers le Nord; il franchit le pays des Northmans, les domaines du sire de France, et les plaines qui avoisinent la Somme féconde en batailles, la terre des rudes travailleurs aux bras jamais las.

Il arriva enfin au pays des Flandres, où l'on boit de la bière faite avec des clochettes de houblon.

Depuis longtemps déjà il avait quitté les bords de son gave et le pied du rocher où s'élève la cité de Pau, avec ses maisons étagées et encadrées de vignes grimpantes.

Depuis longtemps aussi sa douleur était calmée et les plaintes que redisait la viole d'amour étaient simplement mélancoliques.

Digitized by Google

Le ménestrel resta de longs jours parmi les bons Flamands qui aimaient ses chants austères et graves : on dit même que c'est lui qui donna à leur musique le caractère contemplatif qu'elle possède encore de nos jours.

De nombreux rivaux s'élevèrent contre lui, et voulurent lui disputer la faveur publique.

Souvent, lorsque, dans les beaux soirs d'été, les citadins se réunissaient pour boire ensemble de la bière faite avec les clochettes de houblon, il survenait un jeune homme qui chantait en accompagnant sa voix avec le rebec ou le théorbe ; il célébrait les joies profanes de l'amour, l'ardeur de l'amant ou les charmes de la maîtresse ; et lorsqu'il se rasseyait, les bons Flamands l'applaudissaient en frappant contre la table les pots où moussait la bière blonde.

Mais alors le troubadour du Midi se levait, succédant au ménestrel du Nord ; et, au son de sa voix, les bourgeois Flamands n'applaudissaient plus : la viole d'amour, bruissant lentement, leur rappelait des souvenirs tristes qu'ils croyaient enfouis pour jamais dans le fond de leur cœur ; et en écoutant le poète languedocien, l'un songeait à son fils tué dans une bataille ; l'autre évoquait l'image de son vieux père couché depuis des années sous une dalle de la cathédrale aux arceaux gothiques ; celui-ci pensait à son épouse morte l'hiver dernier, et celui-là à sa pauvre petite Wilhelmine qui ne verrait plus les jolies bruyères bleues qu'elle aimait tant à cueillir autrefois, et qui maintenant formaient comme une couronne virginale autour de sa tombe d'enfant ; tous, songeurs, se souvenaient et sentaient une larme perler à leurs cils ; seuls les plus vieux essayaient de demeurer impassibles, mais bientôt, ils cédaient au charme de la viole d'amour, et eux aussi rêvaient aux pauvres morts qui ont froid dans leur suaire, et dont les os grelottent, lorsque par les fortes gelées ils pensent dans leur crâne vide :

— Est-ce que le jour du jugement dernier ne viendra point bientôt ?

Et l'on n'applaudissait point, quand le poète avait fini ; on ne se sentait point gai, mais on se sentait bon, et lorsqu'à ce moment un pauvre hère passait, courbé sous la misère, plus d'une voix s'écriait :

— Allons ! Frantz, un pot de bière blonde... cela te remettra !

Or, un jour, il y eut un concours entre tous les trouvères des Flandres. Comme d'habitude, Rogiérou fut vainqueur, et reçut de la main d'une dame de la ville le prix du tournoi consistant en un archet d'or.

Alors, les rivaux qu'il avait vaincus demandèrent qu'il jouât avec l'archet d'or pour montrer son talent. Le troubadour refusa, et de toutes parts des voix s'élevèrent disant :

— Il y a un maléfice dans l'autre archet, c'est un talisman !

— Ce n'est point un talisman ! répondit le vainqueur du tournoi.

Et toutes les têtes s'inclinèrent, toutes les voix se turent, lorsque, prenant son archet, il dit tristement :

Digitized by Google

— C'est un archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

Avec son archet fait de cheveux de femme, souples, soyeux et noirs, le poète Béarnais quitta le pays des Flandres où se fabrique la bière blonde avec des clochettes de houblon, et il vint dans les états du duc de Bourgogne où l'on récolte du raisin noir dont les Bourguignons font du vin qui égaie le cœur des hommes.

Il y arriva au temps de la vendange, et les vignerons lui disaient :

— Allons! notre hôte, un coup de vin et une chanson!

Rogiérou chantait, mais aux sons de sa viole d'amour qui était triste comme la voix d'une femme en deuil, ses auditeurs disaient :

— Qu'est ceci? notre vin ne nous égaie plus! Hors d'ici, sorcier!

Et le poète allait plus loin... plus loin... toujours plus loin.

Un jour — bien des années avaient alors passé sur sa tête, y laissant chacune un peu de leur neige, car Rogiérou se sentait devenu vieux et marchait courbé vers la terre qui semblait l'appeler — un jour donc que ses sandales étaient usées, ses pieds déchirés et meurtris, son corps tremblant de fatigue, il arriva dans un château et y demanda l'hospitalité. Le lendemain, il allait s'éloigner, lorsque la châtelaine vint à lui. C'était une jeune femme blonde comme les épis mûrs, dont la démarche vive, le geste mutin, les lèvres rouges comme le fruit du cerisier et les yeux pétillants semblaient distiller l'amour.

— Mon hôte, dit-elle au poète, je n'ai point l'habitude de renvoyer à jeun les voyageurs que Dieu m'adresse. Venez avec moi prendre votre repas, et vous me charmerez par quelque joyeuse chanson.

— Je ne sais que des chansons tristes! répondit Rogiérou.

— N'importe; venez! je connais un enchanteur qui vous mettra en gaîté : c'est le vin que l'on fait avec des grappes de raisin noir.

Alors, lui, prenant sa viole et son archet, la suivit.

Or, en buvant du vin fait avec des grappes de raisin noir, Rogiérou se sentit rajeunir; une sève nouvelle, un sang plus vigoureux circulèrent dans ses veines : sa taille voûtée se redressa, son pied se raffermit, et il s'écria :

— Je vais chanter.

Alors, voulant faire honneur à la châtelaine, il joua de la viole avec son archet d'or. Se sentant redevenu jeune, il chanta l'hymne de la jeunesse, l'ode au printemps, l'épithalame du monde et de l'humanité; il redit le bonheur d'aimer; il retraça les longues années qu'il avait passées errant et solitaire, et quand il finit dans une superbe improvisation où se heurtaient toutes les forces vives

Digitized by Google

de son être, tous les effluves longtemps contenus de son amour, la châtelaine, saisie par l'enthousiasme, lui dit :

— Poète, veux-tu rester toujours ici? Je te ferai oublier tes années de solitude : tu me chanteras le poème de l'amour, et nous le vivrons ensemble.

— Je veux bien, répondit-il simplement.

Et il but encore du vieux vin bourguignon qui le rajeunissait.

Or, depuis longtemps déjà, le ménestrel chantait le poème de l'amour avec son archet d'or, lorsqu'un jour, par mégarde, il prit le vieil archet en bois d'olivier que sa main avait désappris de manier; ne se souvenant plus du passé puisque le vieux vin bourguignon l'avait rajeuni, il voulut essayer cet archet rétif entre ses doigts, et il l'appuya sur les cordes de sa viole d'amour.....

O surprise! malgré la main qui maniait l'archet, le poème que sanglotait la viole d'amour, c'était l'élégie du désespoir, c'était le chant de la douleur, c'était l'hymne au Néant!

Rogiérou s'arrêta d'abord interdit; puis il reprit l'archet sous la morsure duquel la viole d'amour pleurait un chant que le poète essayait de se rappeler... Parfois, c'était une plainte lente et uniforme comme le trajet d'une larme qui suit son sillon; parfois c'était un grondement sans rhythme, comme l'écho affaibli des rugissements que poussent les anges déchus; parfois enfin, c'était un chant suave et pur, comme la clarté qui, tombée d'une étoile, heurte tristement les plis du manteau de la nuit, ou comme l'abandonnement complet de l'homme qui, sentant son impuissance, cherche au delà des bornes de la matière, pour se réfugier ou vont tous les grands sentiments, les douleurs sans limite ou les mornes abattements de l'humanité.

D'abord, le poète essaya de se souvenir vaguement; puis il se fit une lueur dans son esprit; et cette lueur éclairait là-bas, dans le pays du soleil, une petite tombe creusée au pied d'un bouquet d'oliviers, non loin de laquelle passait en s'adoucissant le susurrement du Gave sur les cailloux polis : c'est là que, jadis, il avait chanté cette lamentable épopée qu'en cet instant sa viole redisait toute seule, comme l'écho d'un lointain souvenir... Alors ce fût un déchirement dans son être, et le passé tout entier lui apparut aux sons de la viole d'amour que frôlait l'archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

*
* *

Tenant à la main son archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs, le poète s'enfuit et revint vers le pays du Béarn, pour pleurer sous le bouquet d'oliviers au pied duquel était creusée la tombe de Béatrice aux longs cheveux.

Quand le ménestrel fut-il réuni à sa maîtresse dans l'éternel amour de la Mort? Comment l'archet mystique est-il venu

Digitized by Google

s'échouer dans l'obscure boutique d'un antiquaire, entre une bassine de cuivre et un Christ cassé? — Je n'en sais rien.

Bien souvent déjà j'ai compulsé le livre de mon imagination; bien souvent aussi, j'en ai arraché des pages; celle qui contient la réponse à ces questions n'existe plus, et malgré toutes mes recherches, il m'a été impossible de la retrouver. Je me contente donc de transcrire ici ce que j'ai appris dans le livre touchant la légende de l'Archet.

Mais — pour terminer ce récit — à défaut du livre de l'Imagination, l'homme en possède un autre qui est toujours entier, peut-être parce qu'on le feuillette moins : il s'appelle le livre du Cœur. Or, j'ai ouvert le mien, et voici ce que j'y ai lu :

— Lorsqu'un homme a chanté l'hymne éternel de l'amour vrai, cet homme, quoi qu'il fasse ne peut plus tomber; il existe toujours en lui une pensée qui le domine : il peut perdre cette pensée, il peut l'arracher de lui-même, il peut la fouler aux pieds, il lui est impossible de se soustraire à son empire qui, de près ou de loin, s'exerce de nouveau sur lui à un moment donné. Ce moment, une fleur, un sourire, un rayon de soleil, un parfum de la nature, — moins que cela — un hasard, un fétu de paille, un rien peuvent le faire naître.

Et alors, où qu'il se trouve, quoi qu'il fasse, quelque dégradé même qu'il soit, l'homme entend dans le fond de son cœur toute une symphonie oubliée qui chante à nouveau, pendant que dans sa conscience et d'une voix douce comme la voix de la femme autrefois aimée, quelque chose de mystérieux murmure tout bas à son oreille :

— Je suis un archet fait avec des cheveux de femme, souples, soyeux et noirs.

CHARLES LANCELIN.

LES QUALITÉS D'UNE BONNE JUMENT

Une bonne jument doit réunir les qualités suivantes :

Deux du bœuf	Court-jointée, Larges naseaux.	Deux du renard	Courtes oreilles, Longue queue.
Trois du cerf	Petite tête, Fines jambes, Longue haleine.	Quatre de la femme	Beau poitrail, Belle croupe, Douce à monter, Vigoureuse sous l'homme.

(*D'après un vieux maquignon, en Picardie*).

H. C.

Digitized by Google

LE PRINCE BLANC

Il y avait une fois un pauvre homme qui avait déjà fait faire vingt baptêmes. Dieu lui envoya pourtant un vingt-et-unième enfant. Comme tous ses parents, ses amis et ses voisins avaient déjà été parrains chez lui, il n'en trouvait plus pour ce dernier venu, et il en était fort peiné. Il trouvait bien une marraine, la servante du manoir voisin, car la Dame et sa fille avaient refusé net. Comme il allait sur la route, à la recherche d'un parrain, il rencontra un beau Prince, tout habillé de blanc et monté sur un beau cheval, également blanc.

— Vous paraissez contrarié, mon brave homme, lui dit le Prince.

— Oui sûrement, mon Prince, et ce n'est pas sans raison; il vient de me naître un enfant, c'est le vingt-et-unième que le bon Dieu m'envoie, et je ne lui trouve plus de parrain.

— Avez-vous une marraine?

— Oui, la servante du manoir.

— Eh! bien, allez au manoir et dites à la marraine de se trouver demain matin, à dix heures, dans le porche de votre église; moi, je m'y trouverai aussi, et je serai le parrain de votre enfant. Quand la Dame apprendra que vous avez trouvé un Prince pour parrain, elle voudra envoyer sa fille. Mais dites que c'est la servante qu'il vous faut, et non la Demoiselle.

Cela dit, le Prince continua sa route, et l'homme courut au manoir.

— J'ai un parrain! dit-il, en y arrivant, tout essoufflé.

— Et qui donc? demanda la Dame.

— Un beau Prince, que j'ai rencontré sur la route.

— Un Prince? ma fille sera alors la marraine.

— Sauf votre grâce, le Prince a dit qu'il voulait votre servante.

— Eh bien! qu'elle y aille; ce doit être un triste Prince, puisqu'il veut nommer un enfant avec une servante pour commère.

Le lendemain matin, à dix heures, le père et la marraine étaient dans le porche, avec l'enfant, quand arriva le Prince, tout habillé de blanc, et monté sur un beau cheval, également blanc. On appela le recteur, et l'enfant fut baptisé et nommé Emmanuel. Le baptême terminé, le Prince dit à sa commère :

— Vous êtes venue ici sans le bon gré de votre maîtresse, et quand vous rentrerez au manoir, vous recevrez votre congé. Mais ne vous inquiétez pas de cela. Voici d'abord cinq cents écus que je vous prie de prendre, et quand vous en aurez besoin d'autres, je ne vous oublierai pas. Et vous, compère, dit-il au père, voici cinq mille écus, pour élever mon filleul. Envoyez-le à l'école, quand il sera d'âge à y aller, et, quand il aura dix ans, je viendrai le voir.

Digitized by Google

Puis, il partit.

L'enfant venait à merveille. A l'âge de six ans, il commença d'aller à l'école, et il apprenait très bien. Tous les matins, il allait seul à une abbaye qui était dans le voisinage, emportant dans un panier son dîner; et le soir, il revenait de même à la maison. Mais tous les jours, dans le trajet de sa maison à l'abbaye, un chien barbet noir l'attendait, et, prenant son petit doigt dans sa bouche, il le suçait, et le conduisait ainsi jusqu'à la porte de l'école. Le père ne tarda pas à s'apercevoir que son fils maigrissait, et devenait tout triste et maladif; et il en était fort inquiet. Il avait beau lui demander ce qui le rendait si triste et le faisait maigrir ainsi, l'enfant répondait toujours : — Je ne sais pas.

Le jour où ses dix ans furent révolus, son parrain, le Prince Blanc, arriva, comme il l'avait promis.

— Eh! bien, et mon filleul? demanda-t-il en arrivant.

— Il est allé à l'école, répondit le père. Ses maîtres sont très contents de lui, il apprend bien; mais j'ai beau le soigner et le nourrir de mon mieux, au lieu d'engraisser et d'avoir bonne mine, comme cela devrait être, il est tout chétif et tout triste, et je ne sais vraiment pas ce qui en est la cause.

— Oh! moi, je le sais fort bien; je vais le chercher à son école.

Et le Prince se rendit à l'abbaye.

— Comment va mon filleul? dit-il à l'abbé; apprend-il bien?

— S'il apprend bien! nous n'avons jamais vu d'enfant pareil; nous n'avons plus rien à lui apprendre.

— Je vais l'emmener, alors. Veux-tu venir avec ton parrain?

— Je ne demande pas mieux, répondit l'enfant.

Le Prince remercia les pères, et emmena l'enfant. A la porte de l'abbaye, son cheval blanc l'attendait; il monta dessus, prit son filleul sur ses genoux, et aussitôt le cheval s'éleva avec eux en l'air, si haut, si haut, qu'on les eut bientôt perdus de vue. Ils descendirent dans une grande avenue, auprès d'un beau château; l'avenue était plantée d'arbres qui ne dépassaient pas la taille d'un homme.

— Vois, filleul, la belle porte en or qui ferme la cour de mon château! la cour est toute pavée d'argent, et le château est tout en or et en diamants. Dans le jardin, est aussi une fontaine merveilleuse. Mais garde-toi bien d'aller te mirer dans l'eau de cette fontaine, car tu mourrais à l'instant. Mange et bois, puis, va te coucher, et demain je te dirai ce que tu auras à faire.

Le lendemain matin, quand Emmanuel eut déjeuné, son parrain l'emmena dans le jardin et lui dit :

— Vois-tu là-bas cette haute montagne?

— Oui, parrain, je la vois.

— Eh! bien, il faut qu'avant le coucher du soleil tu l'aies nivelée, de manière à ce qu'il y ait une belle plaine là où elle est maintenant.

— C'est plus facile à dire qu'à faire cela; mais au moins me donnerez-vous les outils nécessaires.

— Oui, voilà une pioche, une pelle et une brouette.

Emmanuel partit avec la pelle, la pioche et la brouette. Arrivé au pied de la montagne, il la contemplait, en se disant :

— Il faut que mon parrain plaisante, ou qu'il ait perdu la tête;

Digitized by Google

niveler cette montagne, avant le coucher du soleil! autant vaut dormir, la chose n'en sera faite ni plus vite, ni plus tard.

Et il se coucha sur le gazon, à l'ombre d'un chêne, et dormit, comme s'il eût été dans son lit.

A midi, la fille aînée du château vint lui apporter à dîner, et, le voyant qui dormait tranquillement, elle le réveilla, et lui dit :

— Comment, vous dormez?

— Et n'est-ce pas ce que j'ai de mieux à faire? Je serais bien fou en vérité de vouloir niveler cette montagne, avant le coucher du soleil, et mon parrain plaisante, sans doute.

— Votre parrain ne plaisante pas, et si la montagne n'est pas nivelée, avant le coucher du soleil, il n'y a que la mort pour vous. Mais si vous voulez me promettre de m'être fidèle jusqu'à la mort, je vous tirerai d'embarras, et le travail sera terminé à temps. Me serez-vous fidèle jusqu'à la mort ?

— Oui, jusqu'à la mort?

— Eh bien! écoutez-moi bien, et faites exactement comme je vais vous dire. Gravissez la montagne, jusqu'au sommet. Arrivé là, vous apercevrez une énorme taupinière. Non loin de là se trouve une fontaine. Arrosez la taupinière avec de l'eau de la fontaine, et vous la verrez se fondre et disparaître peu à peu; puis, la montagne s'affaissera aussi, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement nivelée. Au coucher du soleil, vous reviendrez au château, et vous pourrez parler, sans peur, et même grossièrement, à mon père, car j'en sais aussi long que lui, et, peut-être, un peu plus long.

Emmanuel fit exactement comme il lui avait été recommandé. Il gravit la montagne, arrosa la taupinière qu'il y trouva, avec de l'eau de la fontaine, et la taupinière s'abaissa et disparut, à mesure qu'il l'arrosait, puis la montagne, si bien qu'au coucher du soleil, on ne voyait plus là qu'une immense plaine.

Emmanuel s'en revint alors au château, en sifflant et en chantant, comme un ouvrier content de sa journée.

— Eh! bien, filleul, le travail est-il fait? lui demanda son parrain, étonné de le voir revenir si joyeux.

— Oui, vieux singe, tout est terminé.

— Ce n'est pas possible.

— Regardez plutôt, si vous verrez encore votre montagne.

Et il leva le nez en l'air, et ne vit plus de montagne.

— Eh! bien, va-t'en souper, et demain matin, je te trouverai encore de quoi t'occuper.

Et il alla souper, puis se coucher, et dormit fort bien.

Cependant la fille puînée dit à son père :

— Il ne lui a pas été difficile, à cet homme, de sortir victorieux de l'épreuve, puisque c'est ma sœur aînée qui a tout fait, car vous savez qu'elle en sait long, en fait de magie. Mais demain, je veux aller, à mon tour, lui porter à dîner, et nous verrons s'il se tirera aussi facilement d'affaire.

— Oui, ma fille, tu iras lui porter à dîner.

Le lendemain matin, le maître du château dit à Emmanuel :

— Allons, tu as bien déjeuné, n'est-ce pas? au travail à présent!

Et il le conduisit à un grand étang, qui était auprès du château : Voilà un étang qui est rempli de poissons. Il faut avant le

Digitized by Google

coucher du soleil, le vider avec ce tamis et que tu m'en apportes tous les poissons.

— C'est bien, parrain, je tâcherai de vous contenter.

Il plongea deux ou trois fois son crible dans l'eau, pendant que son parrain était là, et celui-ci riait dans sa barbe, en le voyant faire. Mais dès qu'il fut parti, il se mit à dormir, à l'ombre.

A midi, la fille puinée vint lui apporter à dîner, et le voyant qui dormait sous un buisson, elle le réveilla, en le heurtant du pied.

— Eh bien! grand paresseux, et le travail? pensez-vous donc qu'il se fera de lui-même? Ah! vous devez être bien contrarié que ma sœur aînée ne soit pas venue, aujourd'hui, vous apporter à dîner!

— Donnez-moi vite ma soupe, et laissez-moi la paix.

Et il mangea sa soupe, puis il jeta à la figure de la jeune fille ce qu'il en restait au fond de l'écuelle. Celle-ci accourut, en pleurant, s'en plaindre à son père.

— Consolez-vous, ma fille, ce soir, quand il arrivera, il ne sera pas si fier, et son affaire est claire.

Cependant, la fille aînée retourna, dans l'intervalle, auprès d'Emmanuel, et lui dit :

— Vous avez bien fait de traiter ainsi ma sœur. Mais il faut nous mettre au travail, car le jour avance. L'épreuve est plus difficile que celle d'hier. Il faut que vous me coupiez la tête de dessus mon corps; puis, vous la prendrez par les cheveux, et la jetterez le plus loin que vous pourrez dans l'étang. Vous recueillerez dans votre chapeau tout le sang qui coulera de mon corps, sans en laisser tomber une seule goutte par terre.

— Dieu! que dites-vous là? Je n'aurai jamais le cœur de vous couper la tête.

— Il le faut, pourtant, ou nous sommes perdus tous les deux. Tenez, voilà un couteau; du courage, et ne craignez rien.

Emmanuel prit le couteau, s'arma de tout son courage, et trancha la tête de la jeune fille. Puis, la prenant par les cheveux, il la jeta le plus loin qu'il put dans l'étang. Aussitôt, tous les poissons vinrent au rivage, et se laissèrent prendre à la main. La tête vint aussi, quand il n'y eut plus de poissons dans l'étang, et elle dit :

— Hélas! vous avez failli me perdre, et vous perdre vous-même! Vous avez laissé tomber à terre quelques gouttes de mon sang. Replacez, vite, ma tête sur mon corps et versez-moi dans la bouche le sang que vous avez recueilli dans votre chapeau.

Il replaça la tête sur le corps et versa le sang dans la bouche.

— Laissez-moi dormir un peu, maintenant, car je suis bien faible; le sommeil me donnera des forces. Quand vous rentrerez au château, au coucher du soleil, vous prendrez un poisson dans chaque main, en disant aux autres de vous suivre, et ils viendront tous après vous. Et quand vous arriverez, parlez hardiment, insolemment même, à mon père. Jetez-lui les poissons à la figure.

Au coucher du soleil, Emmanuel prit un poisson dans chaque main et se dirigea vers le château. Et tous les autres poissons de l'étang se mirent à le suivre, en si grande quantité, que la route en était toute couverte. Le Prince Blanc l'attendait, avec sa seconde fille, sur le seuil de la porte de la cour. Ils furent grandement étonnés de ce qu'ils virent.

Digitized by Google

— Ah ! il vous faut du poisson, mon parrain ? tenez, en voilà ! Et il lui jeta à la figure les deux qu'il avait dans ses mains. En voulez-vous encore? et encore? et il lui en jeta tant et tant, à lui et à sa fille, qu'ils crièrent bientôt : — Assez ! assez ! grâce ! — et il cessa, alors.

— Allez dîner, puis vous coucher, filleul, lui dit le Prince Blanc, et demain matin, je vous trouverai de quoi vous occuper.

Et Emmanuel soupa, puis se coucha, et dormit fort bien.

Le lendemain matin, son parrain lui dit :

— J'ai un château qui n'a pas son égal au monde, tu le sais bien. Les portes en sont d'or massif, la cour est toute pavée d'argent, les murailles sont en acier poli, et l'intérieur est tout resplendissant de diamants; et pourtant, une chose me tourmente : c'est que le soleil ne luit jamais sur mon château. Il faut aller trouver le Père-Eternel (1), pour lui demander quelle en est la cause.

— C'est bien, j'irai ! répondit Emmanuel.

Il se rendit auprès de la fille aînée du magicien et lui dit :

— Votre père me commande, à présent, d'aller trouver le Père-Eternel, et de lui demander ce qui est cause que le Soleil ne paraît jamais sur son château. Comment et par où aller là ? — Hélas ! Je n'en sais rien, et pourtant, il faudra bien y aller. Mettez-vous en route avec confiance, Dieu vous conduira. Après avoir marché longtemps, vous vous trouverez au pied d'une haute montagne, appelée le mont Sinaï. Il vous faudra gravir péniblement cette montagne, et de l'autre côté, vous trouverez la mer. Vous verrez là un passeur, dans son bateau, et il vous conduira de l'autre bord. — Je ne puis vous en dire plus long; mais allez, à la grâce de Dieu, et ayez confiance

Emmanuel partit. Il allait, il allait, au hasard, et à tous ceux qu'il rencontrait, il demandait le chemin pour aller chez le Père-Eternel. Mais personne ne pouvait le renseigner à ce sujet, et plusieurs se moquaient de lui et le prenaient pour un pauvre innocent (un fou). Après avoir marché pendant deux ans entiers, il se trouva un jour dans un chemin creux et étroit, où il vit deux arbres, un de chaque côté de la route, qui s'entrechoquaient si violemment que leur écorce et des esquilles de bois en jaillissaient en l'air. On aurait dit deux hommes qui se battaient, et ils semblaient même parfois faire entendre des cris de douleur, comme des cris humains. Il était impossible de passer, sans être broyé entre eux. Emmanuel s'arrêta un peu à les considérer, mais comme il ne pouvait passer d'un côté ou de l'autre, il dit :

— Cessez un moment, je vous prie, pour me laisser passer.

— Oui, si tu nous dis pourquoi, depuis six cents ans, on nous force de nous battre ainsi, impitoyablement?

— Je vais chez le Père-Eternel, et je le lui demanderai.

— Passez alors. — Et ils le laissèrent passer, sans mal.

Plus loin, il rencontra, toujours dans le même chemin, une vieille femme qui filait, et son rouet barrait le chemin.

— Mettez un peu votre rouet dans le sens opposé, s'il vous plaît, grand'mère, pour que je puisse passer.

1. Ailleurs, le Soleil; le Père-Éternel est ici une substitution chrétienne, dans une fable toute païenne.

Digitized by Google

— Oui, si tu me dis pourquoi l'on me retient à filer, ici, depuis huit cents ans.

— Je vais chez le Père-Éternel, et je le lui demanderai.

— Passe, alors.

Et elle écarta un peu son rouet et le laissa passer.

Il arriva ensuite sur le rivage de la mer; il ne pouvait aller plus loin, à pied. Heureusement qu'il vit là un vieillard, dans une petite barque, qui paraissait attendre les passants.

— Auriez-vous la bonté de me passer, grand-père? demanda-t-il.

— Oui, si tu me dis pourquoi on me retient ici, depuis neuf cents ans, et si j'ai longtemps à y rester encore.

— Je vais chez le Père-Éternel et je le lui demanderai.

— Entrez alors dans ma barque, et vous passerez la mer Rouge.

Et il lui fit passer la mer Rouge. Il arriva alors au pied d'une montagne très haute et très escarpée. Il eut toutes les peines du monde à la gravir. Enfin, il arriva sur le sommet, en s'aidant des pieds et des mains, et là, dans une grande et belle plaine, il vit un nombre immense de petits agneaux, qui bondissaient et qui chantaient. Mais leurs chants étaient tristes. Il poussa plus loin, et se trouva devant une belle chapelle. La porte en était fermée, il frappa, et un vieillard vint lui ouvrir. C'était Saint-Pierre

— Salut, Père-Eternel! lui dit-il, en le voyant.

— Je ne suis pas le Père-Eternel, mon fils; je suis Saint-Pierre, et c'est ici ma maison. Mais un peu plus loin, vous trouverez une autre chapelle, bien plus belle que celle-ci; c'est la chapelle du Paradis, et là, vous verrez le Père-Eternel, sur son trône.

Il poussa plus loin, et vit la chapelle dont lui avait parlé Saint-Pierre. Quelle belle chapelle, mon Dieu! La porte en était fermée. Son cœur tremblait d'émotion. Il frappa, pourtant, tout doucement. La porte s'ouvrit, et il sortit de ce lieu une lumière si éclatante, qu'il en fut tout ébloui et resta sans pouvoir parler.

— Bonjour à vous, Père-Eternel.

— Bonjour, mon petit enfant chéri.

— Mon parrain, le Prince Blanc, m'a envoyé vous demander pourquoi le Soleil ne paraît jamais sur son château si beau?

— Ah! c'est que le Prince Blanc s'imagine qu'il n'existe personne de plus puissant que lui, parce qu'il est un grand magicien; mais son erreur est grande. C'est moi qui ai créé l'or, l'argent, les perles et les diamants qui ornent son château, ainsi que tout ce qui est au monde; c'est moi qui suis le maître du soleil, et nul autre que moi ne peut lui commander. Dis-lui cela, de ma part; et pour lui prouver que tu as été jusqu'à moi, et que je suis vraiment le maître, dis-lui encore que, pendant quinze jours, je ferai luire le soleil sur son château, après quoi il n'y paraîtra plus!

— J'ai encore autre chose à vous demander, Père Eternel, puisque je suis venu jusqu'à vous : Que signifient les petits agneaux que j'ai vus, dans une plaine, non loin d'ici, et dont les chants sont si tristes?

— Ce sont, mon fils, les enfants morts sans baptême, et qui seront privés de la vue de Dieu, jusqu'à la fin du monde.

— J'ai aussi rencontré un vieux passeur, qui m'a fait passer la mer, dans sa barque, à la condition que je vous demanderais s'il ne doit pas être délivré bientôt de sa pénitence.

Digitized by Google

— Dis-lui qu'il sera délivré, quand il aura trouvé un autre pour prendre sa place. Mais ne le lui dis pas avant qu'il t'ait passé, ou il te forcera de rester à sa place.

— Et la vieille fileuse que j'ai rencontrée, dans un chemin creux, barrant le passage avec son rouet?

— Celle-là a profané le dimanche. Dimanches et jours de fête, elle filait, comme les jours ordinaires; et maintenant, elle devra filer jusqu'à ce qu'elle ait tué quelqu'un, d'un coup de quenouille. Mais ne lui dis cela que quand elle t'aura laissé passer, car autrement, elle te tuerait.

— Et les deux arbres que j'ai vus s'entrechoquant et se battant?

— Ceux-là sont deux époux qui se querellaient et se battaient constamment, quand ils étaient en vie; et à présent ils doivent continuer de se battre sans relâche, jusqu'à ce qu'ils aient tué un homme entre eux. Mais ne leur dis pas cela avant d'avoir passé, autrement ils te tueraient toi-même.

— Merci bien, Père-Eternel; maintenant je vais retourner chez le Prince Blanc, et dire à chacun ce qui le concerne.

— Va, mon fils, et tâche de revenir me voir, après ta mort.

Et il se remit en route, pour s'en retourner. Arrivé auprès de la mer, le Passeur l'attendait :

— Ah! te voilà de retour? lui dit-il.

— Oui, me voilà de retour.

— Et tu as vu le Père Eternel.

— Oui, je l'ai vu.

— Eh! bien, pourquoi me retient-il ici, depuis 900 ans?

— Passez-moi d'abord, et je vous le dirai ensuite.

— Non, je ne te passerai que lorsque tu me l'auras dit.

— Alors, vous ne me passerez pas, et vous ne saurez rien.

— Eh! bien, entre dans ma barque, je vais te passer.

Et il entra dans la barque. Quand ils furent au milieu du passage :

— Dis-moi, ici, ou je vais te jeter à l'eau.

— Vous ne sauriez vous y prendre plus mal, car, lorsque vous m'aurez noyé, il est certain que je ne pourrai vous rien apprendre.

Il le conduisit jusqu'à l'autre bord.

— Dis-moi, maintenant que te voilà passé.

— Vous devez rester là, jusqu'à ce que vous ayez trouvé un autre pour prendre votre place.

— Ah! que ne l'ai-je su plus tôt! il passe si peu de monde par ici! un homme tous les trois cents ans, peut-être.

Emmanuel poursuivit sa route, et arriva à la vieille fileuse, qui barrait toujours le chemin, avec son rouet.

— Eh! bien, mon fils, as-tu fait heureusement ton voyage!

— Très heureusement, grand'mère.

— Et tu as demandé au Père Eternel pourquoi il me retient ici?

— Oui, je le lui ai demandé.

— Et il te l'a dit?

— Il me l'a dit.

— Pourquoi donc, mon fils chéri?

— Ah! laissez-moi passer d'abord, et je vous le dirai ensuite.

— Non, dis avant, mon petit cœur.

— Je ne puis le dire qu'après être passé.

Digitized by Google

— Eh! bien, passe. — Et elle écarta son rouet, pour le laisser passer. Emmanuel lui dit alors :

— Vous êtes là, depuis 800 ans, pour avoir profané les dimanches et les jours de fêtes, et vous y resterez encore, filant, filant toujours, jusqu'à ce que vous ayez tué quelqu'un avec votre quenouille.

— Ah! malheur! si j'avais su!. Il passe si peu de monde par ici!

Un peu plus loin, Emmanuel trouva les deux arbres, qui s'entrechoquaient et se battaient pis que jamais.

— Eh! bien, lui dirent-ils, sais-tu pourquoi nous nous battons ainsi, sans cesse ni repos, depuis six cents ans?

— Oui, je le sais.

— Tu vas nous le dire, n'est-ce pas?

— Oui, quand vous m'aurez laissé passer.

— Dis-nous avant.

— Non, je ne le dirai qu'après avoir passé.

— Eh! bien, passe alors, vite.

Et il passa, et leur dit :

— Vous êtes deux époux qui vous êtes querellés et battus toute votre vie, et vous ne devez cesser de vous quereller et de vous battre, que lorsque vous aurez tué un homme entre vous deux!

— Ah! si nous l'avions su plus tôt!

— Oui, vous m'auriez écrasé entre vous, n'est-ce pas? Merci! j'aime autant que ce soit un autre.

Et il continua sa route. Il arriva enfin chez son parrain.

Le Prince Blanc lui demanda aussitôt qu'il le vit :

— Eh! bien, filleul, as-tu vu le Père-Eternel?

— Oui, parrain, je l'ai vu, et je lui ai parlé.

— Et que t'a-t-il répondu?

— Il m'a dit : — Le Prince Blanc est un grand magicien, et il s'imagine pour cela qu'il n'existe personne de plus puissant que lui. Mais il se trompe. C'est moi qui ai créé l'or, l'argent, les perles et les diamants qui parent son château, ainsi que tout ce qui est dans le ciel et sur la terre; c'est moi qui suis le maître du soleil, et nul autre que moi ne peut lui commander.

— Tu n'as pas été jusqu'au Père-Eternel.

— Pour vous prouver que j'y ai été, et que tout ce que je viens de vous dire est vrai, je vous annoncerai encore que le soleil paraîtra pendant quinze jours sur votre château, à partir de demain, et que, les quinze jours écoulés, il n'y paraîtra plus.

— Si demain le soleil ne paraît pas sur mon château, il n'y a que la mort pour toi.

Le lendemain matin, le soleil levant projeta ses rayons sur le château du magicien, et y resta pendant toute la journée; et il en fut ainsi, pendant quinze jours consécutifs. Le Prince Blanc en fut si content, si heureux, persuadé qu'il était que cela durerait toujours, qu'il dit à Emmanuel de choisir pour sa femme celle qu'il voudrait de ses trois filles.

Elles étaient également belles toutes les trois, mais il choisit l'aînée, qui l'avait secouru. — Les deux autres réclamèrent.

Leur père dit alors : Demain je vous mettrai toutes les trois ensemble dans la même chambre, habillées absolument de la même manière, puis, Emmanuel sera introduit, ayant les yeux bien bandés, et il fera son choix.

Digitized by Google

Or, elles se ressemblaient de tout point, si bien que leur père même s'y trompait souvent.

Dans la nuit, la fille aînée qui pouvait se rendre invisible à volonté, vint trouver Emmanuel dans sa chambre et lui dit :

— Voici un signe auquel vous me reconnaîtrez facilement. Mes sœurs auront leurs épingles placées horizontalement dans leurs vêtements, au lieu que les miennes seront placées verticalement.

— C'est bien, je m'en souviendrai.

En effet, le lendemain il reconnut facilement, trop facilement même, la fille aînée parmi ses sœurs, et celles-ci réclamèrent, disant qu'il y avait tricherie, et demandant qu'on recommençât l'épreuve.

On convint donc que l'épreuve serait recommencée le lendemain.

La fille aînée vint encore trouver Emmanuel, et lui dit :

— Demain, pendant que vous nous tâterez, pour nous reconnaître, une petite mèche de cheveux se dénouera sur mon front, et vous me reconnaîtrez ainsi.

Le lendemain donc, Emmanuel ayant encore reconnu sans peine l'aînée des trois sœurs, les deux autres réclamèrent encore et demandèrent une troisième épreuve.

— Je le veux bien, dit le père, mais ce sera la dernière.

La fille aînée revint trouver Emmanuel et lui dit :

— Demain, dans la journée, je mangerai du miel. J'aurai soin d'introduire deux mouches à miel dans la chambre de l'épreuve. Elles viendront voltiger et bourdonner autour de ma tête, et ainsi vous me reconnaîtrez encore facilement.

Voilà donc, pour la troisième fois, les trois sœurs dans la chambre d'épreuve, habillées de tout point de la même manière. On introduisit Emmanuel. Il se mit à les tâter, l'une après l'autre, et il était bien embarassé, car il n'entendait aucun bruit, aucun bourdonnement autour d'aucune d'elles. Il hésitait, il était parfois tenté de dire : Celle-ci! — puis il se retenait et recommençait son examen. Enfin, il allait se prononcer pour la plus jeune, il ouvrait déjà la bouche pour proclamer son choix, lorsqu'il entendit un petit frémissement d'ailes à sa gauche. Il se pencha de ce côté, prit la main de l'aînée, qui se trouvait là, et dit : — Celle-ci!

— Elle est à toi! dit le Prince Blanc. Et il lui enleva son bandeau. Le jeune homme reconnut qu'il ne s'était pas trompé.

— Mais, il faut faire la noce immédiatement, pendant l'absence de ma femme, qui est allée à la chasse aux âmes, car elle pourrait n'être pas contente, et alors rien ne serait fait, dit le Magicien.

Et on célébra la noce, le jour même, et il y eut un grand festin.

Mais, dans la nuit, le nouvelle mariée dit à son époux : — Il faut partir et quitter le château, cette nuit même. Mon père est grand sorcier et magicien; mais j'ai aussi étudié ses livres, et j'en sais aussi long que lui. Il n'y a que ma mère que je craigne; elle doit être sur le point d'arriver, et il faut que nous soyons partis, quand elle arrivera. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Tout le monde dort, à présent, dans le château.

Ils descendirent par la fenêtre, à l'aide de leurs draps de lit, prirent le meilleur cheval de l'écurie, montèrent dessus dos à dos et les voilà partis, au triple galop. Emmanuel montait à l'envers,

Digitized by Google

la figure vers la croupe du cheval, pour observer la route derrière eux.

J'allais oublier de dire qu'en partant ils avaient emporté de l'écurie une étrille, un bouchon de paille et une éponge.

La jeune sorcière demanda bientôt à son mari :

— Ne vois-tu rien venir? regarde bien.

— Non, je ne vois rien encore.

Et ils allaient comme le vent.

Un instant après, elle demanda encore :

— Ne vois-tu rien venir? Dis-moi quand tu verras le ciel s'obscurcir.

— Je vois un nuage noir qui vient sur nous.

— C'est mon père qui accourt! Jette vite le bouchon de paille.

Il jeta le bouchon de paille par terre, et aussitôt trois cents meules de paille, très hautes et serrées les unes contre les autres, s'élevèrent là et barrèrent le passage. — Le vieux Magicien fut bien étonné de voir tant de meules de paille, et il resta à les examiner. — Qu'est-ce que ceci signifie? se disait-il. — Il vit le bouchon de paille : — Tiens! se dit-il, le bouchon de paille de mon écurie! qui est-ce qui l'a apporté ici? je vais le porter à la maison. — Et il s'en retourna. Quand il arriva, sa femme, qui était de retour, et qui l'avait envoyé à la poursuite des fugitifs, lui dit :

— Tu ne les ramènes donc pas? ne les as-tu pas vus?

— Non, je n'ai vu que trois cents meules de paille, qui barraient le passage, et à côté, j'ai aperçu le bouchon de paille de notre écurie, et je suis venu le rapporter à la maison.

— Imbécile! Mais c'étaient eux, qui s'étaient métamorphosés. Tu n'as qu'à retourner, et vite, car ils doivent être loin, à présent.

Et le vieux sorcier reprit sa poursuite.

Cependant nos deux jeunes époux n'avaient pas perdu de temps.

— Regarde, ne vois-tu rien venir? disait sans cesse la jeune sorcière à Emmanuel.

— Si! répondit celui-ci; le ciel s'obscurcit encore, et le chemin se remplit d'une fumée noire et épaisse, qui vient sur nous.

— S'il y a de la fumée, il y a aussi du feu quelque part. C'est encore mon père qui vient après nous. Jette vite l'éponge.

Il jeta l'éponge à terre, et aussitôt le cheval devint une chapelle, Emmanuel, sacristain dans la chapelle, et sa femme, prêtre à l'autel, prêt à célébrer la sainte messe!

Le Magicien, arriva un instant après; il fut étonné de voir cette chapelle, et s'arrêta pour l'admirer :

— Voici, se dit-il, une chapelle que je n'avais pas encore vue!

Et, après l'avoir examinée extérieurement, il entra.

— Voulez-vous me répondre la messe? lui dit le prêtre.

— Répondre la messe, moi, jamais!

— Je vous prie de sortir, alors.

Et il sortit. Il aperçut à terre l'éponge de son écurie.

— Tiens! se dit-il, l'éponge de mon écurie. Et qui donc l'a apportée ici? Je vais la rapporter à la maison.

Sa femme, le voyant revenir seul, lui dit :

— Comment, tu reviens encore seul?

— Ma foi! oui; je ne les ai pas vus.

Digitized by Google

— Et qu'as-tu donc vu?

— J'ai vu une belle chapelle neuve, sur le bord de la route. Je suis entré dedans et je n'ai vu qu'un sacristain et un prêtre, au bas de l'autel, lequel m'a demandé si je voulais lui répondre la messe.

— Imbécile! le prêtre était ta fille, le sacristain, le ravisseur, et la chapelle, le cheval sur lequel ils sont partis. Retourne à leur poursuite, et sans perdre de temps, car ils n'en perdent pas, eux?

Et le vieux Magicien retourna, en grommelant.

Cependant Emmanuel et sa femme gagnaient du terrain; mais le cheval se fatiguait.

— Regarde encore, ne vois-tu rien venir? lui dit la magicienne.

— Si! Je vois encore une épaisse fumée, qui remplit le chemin et qui s'avance rapidement sur nous.

— Il y a aussi du feu, quelque part! jette vite l'étrille à terre.

Il jeta l'étrille, et aussitôt une belle fontaine se trouva sur le bord de la route! Le cheval fut métamorphosé en pierres de la fontaine, Emmanuel, en l'eau de la fontaine, et la jeune sorcière, en statuette de la Vierge, en une petite niche, au-dessus de l'eau.

Le vieux Magicien arriva alors, tout essoufflé. Il vit la fontaine, à l'eau limpide et claire, et, comme il avait soif, il ne put résister à la tentation d'y boire. En relevant la tête, il aperçut la statuette de la Vierge, dans sa petite niche. Et il la trouva si jolie, qu'il fut tenté de la prendre et de l'emporter; trois fois il étendit le bras, pour l'atteindre... et trois fois il le retira et fut retenu par la crainte d'être accusé de vol. En se retournant, il aperçut son étrille.

— Tiens! se dit-il, l'étrille de mon écurie! et qui peut l'avoir apportée ici? Je vais la rapporter à la maison.

Et il s'en retourna, sans plus songer à poursuivre les fugitifs.

— Encore seul! cria sa femme en colère, en le voyant revenir. Tu ne les a donc pas vus?

— Ma foi! non; et pourtant je suis allé bien loin.

— Et qu'as-tu donc vu?

— J'ai vu, sur le bord de la route, une belle fontaine, que je ne connaissais pas, et comme j'étais fatigué, je me suis arrêté un peu pour y boire. Il y avait là, dans une niche, une petite statuette, qui était bien jolie, et j'avais bien envie de l'emporter.

— Il fallait le faire, malheureux; cette statuette, c'était ta fille!

— Comment, ma fille?

— Eh! oui; ta fille s'était changée en statuette, le ravisseur, en l'eau de la fontaine, et le cheval, en pierres de la fontaine! Mais tu ne sais donc rien? Le triste magicien que tu fais, vraiment! ta fille est bien plus forte que toi! Il faut que j'aille moi-même et il est grand temps que je parte, car ils vont sortir de nos domaines, et échapper à notre pouvoir! Allons! suis-moi.

Et elle partit avec un vacarme de tous les diables.

— Ne vois-tu rien venir? dit Emmanuel à sa compagne; et regarde bien, car c'est ma mère qui viendra, cette fois.

— Je vois le chemin tout rempli de fumée et de feu! Il tonne, il pleut, il vente... c'est un vacarme d'enfer!

— C'est ma mère et mon père qui arrivent! Voici le moment décisif!

Alors elle jeta en l'air une pelote de fil qu'elle avait, en retenant

Digitized by Google

le bout du fil dans sa main. Elle, Emmanuel et le cheval furent enlevés au bout de ce fil, et changés en trois étoiles brillantes au firmament. Le Magicien et la Magicienne arrivèrent aussitôt. Ne voyant, ne trouvant plus rien, la Magicienne leva les yeux en l'air et reconnut les trois étoiles.

— Ah! s'écria-t-elle, en montrant le poing et en écumant de rage, tu es plus savante que moi, à ce que je vois, et tu m'échappes!

— Oui je vous échappe, maudite sorcière, car vous ne pouvez pas, avec toute votre magie et votre sorcellerie, venir jusqu'ici, et vous ferez bien de vous en retourner au plus vite chez vous!

C'est ce qu'ils firent. Ils partirent tous les deux au milieu du tonnerre, des éclairs et d'une tempête épouvantable.

Les trois étoiles descendirent alors du firmament et reprirent leur forme naturelle; et Emmanuel, sa femme et son cheval, poursuivirent tranquillement leur route, exempts de toute inquiétude, car le Prince Blanc et sa femme avaient perdu leur pouvoir.

En arrivant dans son pays, Emmanuel trouva encore son père en vie. La jeune Magicienne fut baptisée; elle renonça à sa science réprouvée et le mariage fut aussitôt célébré.

Il y eut une noce magnifique, des festins, des jeux et des danses pendant un mois entier. Les pauvres gens ne furent pas oubliés; tous les jours il y avait table ouverte pour les laboureurs de terre, les artisans et jusqu'aux moindres chercheux de pain.

J'aurais bien voulu me trouver là; au moins aurais-je assisté, une fois en ma vie, moi, pauvre mangeur de bouillie et de patates, à un festin de château!

F. M. LUZEL.

(*Conté par* JEAN LE PERSON, *cordonnier au bourg de Plouaret. — Novembre 1869.*)

LE ROI D'YVETOT

Le *Journal de Rouen* assure que les arrière petits-fils du légendaire roi d'Yvetot vont le réhabiliter, ainsi que l'apprend l'extrait suivant du compte rendu d'une des dernières séances du Conseil municipal yvetotais :

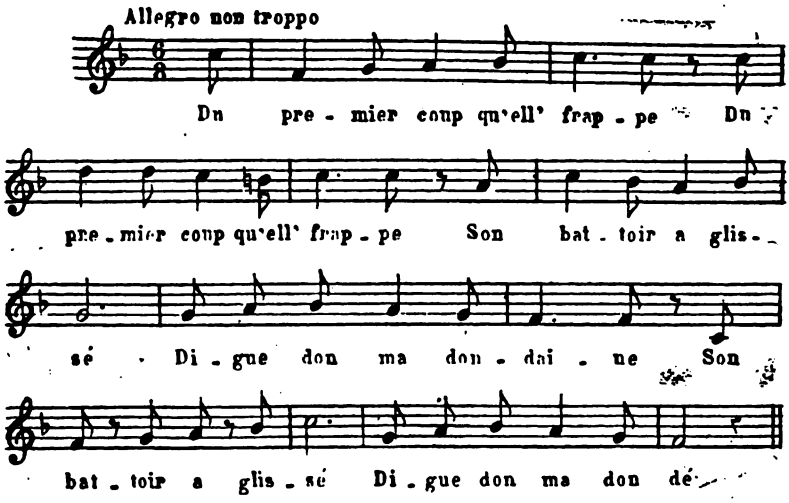
« Le conseil a terminé la séance en décidant qu'un autographe du roi « d'Yvetot, écrit en 1490, serait exposé dans la salle du Conseil municipal, « avec un second tableau sur lequel seront inscrits les noms des maires et « des adjoints d'Yvetot depuis l'organisation des municipalités. »

Pourquoi n'ajouterait-on point à ces deux documents le portrait du débonnaire roi d'Yvetot tel que le traça Béranger :

Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton?

Digitized by Google

LA RONDE DU BATTOIR



I

Du premier coup qu'ell' frappe *(bis)*
Son battoir a glissé, digue don ma dondaine;
Son battoir a glissé, digue don ma dondé.

II

La fille est désolée, *(bis)*
Elle se mit à pleurer, digue don ma dondaine;
Elle se mit à pleurer, digue don ma dondé.

III

Près de la rivière passe *(bis)*
Un jeune cavalier, digue don ma dondaine;
Un jeune cavalier, digue don ma dondé.

IV

Qui lui demande : — Belle, *(bis)*
Qu'avez-vous à pleurer, digue don ma dondaine;
Qu'avez-vous à pleurer, digue don ma dondé.

V

— Ce que j'ai à pleurer, *(bis)*
Mon battoir a glissé, digue don ma dondaine;
Mon battoir a glissé, digue don ma dondé.

Digitized by Google

VI

— Que donnerez-vous belle, *(bis)*
J'irai vous le chercher, digue don ma dondaine;
J'irai vous le chercher, digue don ma dondé.

VII

— Je donn'rai un baiser; *(bis)*
— Je vais vous le donner, digue don ma dondaine,
— Je vais vous le donner, digue don ma dondé.

VIII

L'cavalier se dépouille, *(bis)*
Dans l'eau il a sauté, digue don ma dondaine;
Dans l'eau il a sauté, digue don ma dondé.

IX

Du premier coup de nage, *(bis)*
Il a très bien plongé, digue don ma dondaine;
Il a très bien plongé, digue don ma dondé.

X

Du second coup de nage, *(bis)*
Au fond il a coulé, digue don ma dondaine;
Au fond il a coulé, digue don ma dondé.

XI

Du troisième coup de nage, *(bis)*
L'cavalier s'est noyé, digue don ma dondaine;
L'cavalier s'est noyé, digue don ma dondé.

XII

La fille s'met à crier : *(bis)*
— Monsieur, vous vous noyez, digue don ma dondaine,
Monsieur, vous vous noyez, digue don ma dondé.

—

La ronde s'arrêtait souvent ici.

—

XIII

— Faut pas l'dire à ma mère, *(bis)*
Que je me suis noyé, digue don ma dondaine;
Que je me suis noyé, digue don ma dondé.

XIV

Faudra plutôt lui dire, *(bis)*
Que j'me suis marié, digue don ma dondaine;
Que j'me suis marié, digue don ma dondé.

XV

A la plus belle fille, *(bis)*
Qu'y a dans la Cité, digue don ma dondaine;
Qu'y a dans la Cité, digue don ma dondé.

Digitized by Google

XVI

Elle a les cheveux blonds, (*bis*)
Et les sourcils dorés, digue don ma dondaine;
Et les sourcils dorés, digue don ma dondé.

XVII

Elle a les deux mains blanches, (*bis*)
Comme une feuille de papier, digue don ma dondaine;
Comme une feuille de papier, digne don ma dondé.

XVIII

Elle a la bouche vermeille, (*bis*)
Comme la rose au rosier, digue don ma dondaine;
Comme la rose au rosier, digue don ma dondé.

Il y a plus de quarante ans, nous entendions souvent cette ronde, dont nous donnons l'air. — Il y avait alors, sur la Seine, beaucoup de bateaux-lavoirs et l'on racontait que des hommes qui s'étaient jetés à l'eau pour rattraper les battoirs des blanchisseuses, s'étaient noyés. — Vers 1850, au pont d'Essey (faubourg de Nancy), sur la Meurthe, les jeunes filles et les garçons dansaient en rond *le Battoir*, le dimanche. Plus tard, vers 1860, nous avons retrouvé cette même ronde à Lyon, sur les rives du Rhône et de la Saône.

Souvent la ronde finissait au 12e couplet et certains mots étaient changés, par exemple :

Au 8e couplet au lieu de : « *L'cavalier* se dépouille », et au 11e couplet au lieu de : « *L'cavalier* s'est noyé », on disait : « *Le jeune homme...* ou *le garçon*.

Au 16e couplet au lieu de : « *Elle a les cheveux blonds* », on substituait les cheveux *noirs* ou *jaunes*.

Au 3e couplet au lieu de : « *Près de la rivière passe un jeune cavalier* » on chantait : « *Par le grand chemin passe beau jeune cavalier* ».

Au 15e couplet à la place de la *Cité* on disait *Evêché*.

Enfin, en Basse-Bretagne, près de Châteaulin, à l'embouchure de l'Aulne, ou 1er et au 5e couplet les mots *battoir a glissé* étaient remplacés par ceux de *battoué a* ou *est cassé*; au 8e couplet au lieu de : « *Dans l'eau il a sauté* » an chantait : « *Dans la mer a sauté* » ce qui s'explique assez pour une localité située dans le voisinage de la mer. — Par exemple, nous ignorons sur quel air le *Battoué cassé* était chanté en Basse-Bretagne.

A. CERTEUX.

SUPERSTITIONS CHINOISES

L'imagination populaire a dans tous les temps, dans tous les pays, peuplé la terre et l'air d'une variété d'êtres surnaturels. Nous autres, gens blasés, nous ne croyons plus guère aux apparitions, aux spectres, aux revenants, aux fées; mais en Chine ces croyances sont encore profondément enracinées dans les idées.

De toutes les superstitions, la plus incomprise est certainement le

Digitized by Google

Fêngshui. Le docteur Eitel a écrit tout un livre sur le *Fêngshui* : puis-je prétendre vous en donner idée en ces quelques lignes?

Le *Fêngshui* est un système de superstition par lequel on apprend où et quand on peut ériger un tombeau ou bâtir une maison, afin d'assurer aux intéressés une prospérité et un bonheur sans fin.

Il y a, paraît-il, dans la croûte terrestre, deux courants magnétiques différents, l'un mâle, l'autre femelle; l'un positif, l'autre négatif; l'un favorable, l'autre défavorable : ce sont le *Yang* et le *Yin*, appelés communément : le *Dragon d'azur* et le *Tigre blanc*. Le Dragon d'azur doit toujours être à la gauche et le Tigre à la droite de tout site heureux. Lorsqu'on désire acquérir un terrain favorisé du *Fêngshui*, on a recours au géomancien qui, au moyen des étoiles, des *pa-kua* et de signes cabalistiques, doit découvrir un vrai dragon et son complément le tigre, tous deux reconnaissables par certaines élévations du terrain. Le dragon et le tigre sont constamment comparés au bras et à l'avant-bras d'un homme; dans le pliant du bras, c'est-à-dire dans l'angle formé par le dragon et le tigre, au point même où les deux courants magnétiques se rencontrent, doit se trouver le site favorable.

Il va de soi que dans une plaine parfaitement unie où il n'y a aucun indice de dragon ou de tigre, il ne peut y avoir de site heureux.

Fêngshui veut dire littéralement: *vent* et *eau*. L'eau est regardée comme l'emblême de la richesse. Un fleuve, un ruisseau dont le cours suit une ligne droite a une influence fatale sur les riverains. Les cours d'eau tortueux, au contraire, rendent les gens heureux. A ce compte-là, les riverains du Peï-ho doivent nager dans la félicité. Mais que l'influence pernicieuse du *Fêngshui* provienne de montagnes à crêtes rectilignes, de cours d'eau en ligne droite, ou de plaines unies, elle peut toujours être neutralisée. Le meilleur moyen est d'avoir beaucoup d'arbres derrière la maison et un puits ou un étang devant. Voilà pourquoi tous les villages dans les plaines du Chilhi, ressemblent à des oasis. Pékin lui-même, vu du haut des murs, paraît être un immense jardin.

Un autre moyen de contre-balancer cette mauvaise influence est de placer en face de la porte de la maison un bouclier ou une planche octogone sur laquelle on a peint les *pakua*, et de donner aux chemins conduisant aux appartements une direction tortueuse. On ne se doute guère, à Pékin, que les lions de pierre placés devant les portes des Légations et des Yamêns, ou les animaux en porcelaine placés sur les toits sont là pour détourner l'influence pernicieuse du *Fêngshui*.

Le *Fêngshui* est une puissance en Chine, c'est une partie essentielle du culte rendu aux ancêtres. Il est de plus si bien enchevêtré dans la vie sociale, si bien mêlé à chaque événement de la vie, naissance, mariage, funérailles, qu'on ne peut guère le déraciner sans renverser et désorganiser toutes les coutumes. Naturellement

Digitized by Google

le gouvernement ne reconnaît pas l'orthodoxie du *Fêngshui*; cependant, chaque année, on publie un almanach contenant toutes les tables, les références, les diagrammes nécessaires au géomancien.

Quelque puissant que soit le *Fêngshui*, ce n'est cependant pas une barrière insurmontable à l'introduction de la civilisation étrangère en Chine, car il est doué d'une flexibilité extraordinaire. Avec de l'argent on peut le tourner de toutes façons. Mais c'est là une arme dangeureuse, car si l'on dédommage un Chinois pour la perte d'un endroit favorablement situé, Dieu sait combien de *Fêngshui* il faudra dédommager. Le *Fêngshui* deviendrait ainsi un tigre altéré de dollars, et que trente fois 30 millions ne pourraient satisfaire.

*
* *

Que quelque chose survive à la mort du corps est une croyance à peu près universelle, quoique les conceptions de la nature ou condition de ce quelque chose diffèrent grandement entre elles. L'idée d'un esprit pur n'existe guère chez les païens. L'âme est une émanation, une exhalaison de la bouche, d'une substance corporelle mais insaisissable. Cette croyance à la matérialité des âmes et à leur besoin de subsistance fut la source des cérémonies funèbres et des offrandes aux âmes des défunts. Sans ces oblations, ces libations, ces sacrifices, les âmes étaient exposées à souffrir de la faim ou de la soif.

Le Chinois ne croit pas positivement à une vie future ou à une existence passée. Il se doute cependant que sa grand'mère et autres parents défunts sont allés *quelque part*. Il s'imagine qu'ils auront besoin d'argent, d'habits, de nourriture, et que s'ils manquent de tout cela ils viendront lui faire des visites plus ou moins désagréables. Aussi tous les ans, pendant la 7e lune, il s'empresse d'allumer des petits feux dans tous les coins. Il brûle des paletots, des pantalons, du riz, du poisson, des charrettes, des chaises, de l'or et des sabots d'argent; mais, ne vous y trompez pas, tout cela soigneusement représenté en papier. Pour 50 centimes un Chinois brûlerait les richesses de MM. Rothschild et Vanderbilt réunies. Après avoir rempli ces politesses, le Chinois est assuré que sa grand'maman le laissera tranquille pour une autre année.

*
* *

De cette croyance est né l'intense désir d'avoir une postérité, la peur extrême de ne pas laisser un fils pour faire les sacrifices et accomplir les rites dus aux morts. De là l'adoption d'enfants mâles par ceux à qui le destin a refusé une postérité. Quoique les mâles ne soient pas dieux, ils ont cependant le pouvoir d'influencer la

Digitized by Google

destinée, et conséquemment, là où la piété filiale est faible, la peur est toujours assez forte pour assurer aux morts le respect qui leur est dû.

Les Romains offraient des sacrifices aux dieux Lares et aux mânes de leurs ancêtres *(Lares familiares)*. Cette coutume se retrouve chez les Hindous et même en Afrique. Le Dr Livingstone raconte qu'un de ses domestiques disait, en se plaignant d'un mal de tête : « C'est mon père qui me l'envoie parce que je ne lui ai pas donné une partie de ma nourriture. — Où est votre père? — Chez les Barimos! » c'est-à-dire parmi les esprits.

*
* *

Quand on considère la singulière malechance qui poursuit quelquefois le plus innocent, le plus vertueux des hommes, tandis que l'iniquité est souvent heureuse, n'est-on pas tenté de croire aux mauvais esprits, jaloux de tout ce qui est bon et vertueux et usant de leur pouvoir pour tourmenter la vertu? Peut-on s'étonner de voir de pauvres êtres ignorants les supplier, leur parler servilement, leur offrir ce qu'ils ont de meilleur afin de se les propitier? Les Chinois croient que même les bons esprits ont un grain d'envie dans leur nature et qu'ils ne sont pas toujours justes dans leur colère. Aussi, le peuple ne néglige aucun de ses dieux, quoiqu'il donne la meilleure part de sa sollicitude aux démons.

*
* *

Les esprits se plaisent quelquefois à prendre la forme d'un animal; c'est pourquoi les animaux sont l'objet d'un respect superstitieux, témoin les chameaux et les tortues de taille gigantesque qu'on trouve sur les pierres tumulaires et surtout aux tombeaux des *Ming*.

On sait que les corbeaux et les pies pullulent à Pékin. Tous les matins, à la pointe du jour, des milliers de ces granivores quittent le palais pour se disperser dans les plaines environnant Tung-chow; le soir ils rentrent fidèlement passer la nuit dans la ville prohibée. Jamais les Chinois ne font de mal à ces oiseaux, et sauf ceux qui tombent victimes de l'adresse de nos jeunes gens, tous sont condamnés à mourir de vieillesse.

D'où vient ce respect pour les pies et les corbeaux? Vous connaissez la fable de Jupiter prenant la forme d'un cygne pour captiver la belle Léda; il paraîtrait que la grand'mère du fondateur de la dynastie actuelle aurait, lorsqu'elle habitait encore les forêts mystérieuses de la Mantchourie, écouté les propos galants d'une pie, ou plutôt d'un dieu ayant pris la forme d'une pie. La légende ne dit pas si le Jupiter chinois donna à la Léda mantchoue des œufs

Digitized by Google

d'où sortirent des Pollux et des Castors; mais il est certain que la dynastie présente et, par suite, tous les Chinois du Nord, ont la plus profonde vénération pour les pies.

*
* *

De tous les animaux, celui auquel se rattachent le plus de superstitions est certainement le renard. La vue d'un renard noir marque l'approche d'une paix et d'une prospérité universelles. Mais si un renard pénètre dans une maison, on peut s'attendre à toutes sortes d'afflictions. Le renard, comme notre diable, prend possession du corps de l'homme. On dit d'un homme poursuivi par la malechance qu'il est hanté par le renard, *Hu-li-ma*. Lorsqu'un enfant pleure, la mère le pacifie en lui disant que ses cris attireront le *Hu-li-ma*. Le renard est aussi incendiaire; il produit du feu en frappant la terre avec sa queue, et gare aux maisons de ceux de qui il a eu à se plaindre. Sa tanière est ordinairement parmi les tombeaux et même dans les tombes; et les esprits, bien souvent, prennent possession de son corps pour revenir dans le monde hanter les hommes et se venger des torts qu'on leur a fait subir durant leur vie.

Lorsqu'un homme a été assassiné ou poussé au suicide par l'oppression d'un de ses semblables, son esprit, son âme, va souvent sous la forme d'un renard tourmenter le coupable, mettant le feu à sa maison, frappant la femme et les enfants de maladies terribles, et quelquefois poussant le misérable à terminer par le suicide son expiation en ce monde. Le renard prend quelquefois la forme d'un cheval ou d'un quadrupède quelconque; mais c'est principalement sous la forme d'un vieux savant ou d'une jolie femme qu'il fait ses exploits. Déguisé en femme, le renard est toujours jeune et beau, mais méchant.

Les anecdotes de jeunes gens épousant des *femmes-renards* sont nombreuses.

Ainsi, un individu devint amoureux d'une jeune fille et l'épousa. Pendant les trois premières années, ils furent assez heureux; mais, après ce temps, le mari commença à s'étonner de ce que sa femme se couchât toujours tout habillée. Une nuit qu'elle dormait près de lui, il se mit en devoir de lui ôter ses habits; quelle ne fut pas son horreur lorsqu'il découvrit un appendice *caudal* de trois pieds de long. Le mari court encore!

Une autre curieuse superstition est celle qui assigne au renard la garde des sceaux dans les Yamêns. Une chambre ou chapelle est spécialement réservée dans les Yamêns au « dieu-renard. » Que le fonctionnaire croie ou non en maître renard, il est tenu, en prenant charge des sceaux, de se prosterner et d'implorer la protection du dieu de la ruse.

Dans la pharmacopée chinoise, toutes les parties du corps du

Digitized by Google

renard possèdent une vertu spéciale. Son sang neutralise les effets de l'alcool. Sa chair rôtie ou bouillie, stimule l'estomac; mais une infusion de cette même chair donne le vertige et cause une folie passagère. Les entrailles guérissent les ulcères et la fièvre. La salive est donnée comme potion amative aux femmes insensibles. Le foie, séché dans un endroit obscur, exposé pendant un instant à la cinquième heure du cinquième jour de la cinquième lune, puis réduit en poudre, mélangé avec du riz, roulé comme une pièce de soie et tenu entre le pouce et l'index, dans la main gauche pour les hommes, dans la main droite pour les femmes, guérit de la fièvre intermittente.

D'après *l'Estafette* du 10 août 1886, où ces croyances ont été données sous ce titre: *Lettre de Chine*. L'article n'était pas signé.

LE LUNDI DE PAQUES A LILLE ET A LOOS

Depuis des siècles, l'église de Loos (village limitrophe de la ville de Lille) est visitée par des pélerins. « Ce sont, dit V. Derode, dans son *Histoire de Lille*, des mères qui viennent prier pour de jeunes enfants, des adolescents qui accomplissent des promesses pieuses. Il n'est pas rare de rencontrer sur les sentiers qui avoisinent la grande route, des personnes riches et délicates marcher les *pieds nus* pour faire le trajet. »

Ce pèlerinage a lieu le lundi de Pâques.

Les personnes qui font un pèlerinage proprement dit, s'y prennent de très bonne heure, au petit jour. Les autres, venant de Lille, qui se comptent par milliers, arrivent à Loos un peu plus tard. Presque toutes, cependant, se rendent à l'église Notre-Dame-de-Grâces, qui, jusqu'à une heure, ne désemplit pas. On y dit des messes, on y vend des scapulaires, des chapelets, du buis bénit; on y brûle une grande quantité de chandelles.

Généralement, en sortant de l'église, on va déjeuner dans un cabaret; puis, comme on le fait dans les *ducasses* (kermesses) des environs de Lille, on se divertit aux chevaux de bois, dans des baraques de saltimbanques, etc., etc.

Les cabarets sont bondés de monde. On y danse, on y chante, on s'y livre à divers jeux. Il y a des jeunes gens qui s'affublent

Digitized by Google

d'oripeaux, de chapeaux ridicules, et qui font ce qu'on appelle les *postures de cire*. Voici en quoi consiste cet amusement : Un certain nombre d'individus dansent une polka, les uns seuls, d'autres à deux, en faisant force gestes et force gambades; puis, instantanément, sous peine d'acquitter une amende au profit des musiciens, tous doivent s'arrêter au moment où cesse la musique, et rester dans la position où ils se trouvent. On voit là les poses les plus inattendues, et les plus bizarres. C'est comique au possible. Au reste, ces scènes et d'autres du même genre, se produisent aussi sur la route, surtout au retour, ainsi que dans les *chapelles*. C'est ainsi qu'on nomme les cabarets où l'on stationne. On rencontre à chaque pas des groupes d'hommes et de femmes précédés d'un porte-drapeau, d'un tambour et d'un tambour-major ayant pour canne un manche à balai, chantant, dansant, sautant. On en voit d'autres *courir à-z-œués*, ce qui demande à être expliqué. Un individu parie avec ses camarades d'aller, les yeux bandés, d'un point à un autre du village dans un délai déterminé. On lui bande les yeux comme au *Colin-Maillard*, on lui fait faire trois tours sur place et il se met en marche. Ses camarades le suivent et sont tenus de lui crier : *casse-cou !* lorsqu'un danger quelconque se présente, par exemple, la rencontre d'un arbre, d'un fossé, etc. Cela s'appelle *courir à-z-œués*, c'est-à-dire courir *à œufs*, *pour des œufs* parce que des œufs sont ordinairement achetés avec le produit des paris pour être mangés par tous les joueurs. On court aussi *à-z-œués*, *à brouettes*. Il y a, dans ce cas, trois joueurs dont les yeux sont bandés : l'un marchant en avant de la brouette à laquelle il est attaché par une corde, le second qui est assis sur le véhicule, et le troisième qui conduit la brouette suivant la règle ordinaire, avec une bretelle passée au cou et s'adaptant aux deux brancards. Inutile d'insister sur les accidents comiques qui résultent de l'une et l'autre manière de *courir à-z-œués*.

Sauf de rares exceptions, tous les pèlerins sont rentrés à Lille vers deux heures, et à partir de ce moment, le village de Loos reprend à peu près son aspect ordinaire.

De nombreux mariages ayant toujours eu lieu le lundi de Pâques, la municipalité a récemment décidé qu'un adjoint continuera de procéder chaque année à la cérémonie dont il s'agit, bien qu'une loi reconnaisse ce jour comme férié.

A. DESROUSSEAUX.

Digitized by Google

CAMILLETTA

CONTE MENTONNAIS

Un veuf qui avait une fille jeune encore, se remaria et eut une autre fille de son second mariage. La marâtre n'aimait pas sa belle-fille et ne lui donnait que peu à manger. Camilletta était le nom de la pauvre petite qui était chargée par sa marâtre de porter le dîner à son père travaillant à la campagne. Un jour, le père s'aperçut que la pauvre Camilletta était maigre et affamée, et il lui en demanda la raison. Il apprit ainsi que la marâtre était méchante pour elle et il se mit à chercher le moyen de la faire sortir de cette situation difficile. Or, Camilleta, un jour, ne put résister à la faim qui la torturait; elle prit un morceau de viande et se mit à le faire cuire dans la casserole. La marâtre furieuse poussa l'enfant dans une armoire et l'y enferma. Camilletta mourut étouffée!

Lorsque, ce soir là, le père revint de son travail, il demanda où était Camilletta!

— Je n'en sais rien, dit la femme, je l'ai envoyée vous porter votre dîner.

Après cela, elle prit secrètement le corps de l'enfant, le dépeça, le fit cuire, et en envoya un morceau au père qui le mangea le lendemain à son repas, pensant que c'était de la viande. Son repas terminé, il entendit une voix qui disait :

Ma maïrastra pica pasta,
M'a buiia, m'a roustia,
M'a mandaïa a r'a vignetta,
Per ma souare Catarinetta,
Che mon païre m'a mangiaïa à diarna (1).

Le père regarda qui pouvait parler ainsi, mais il ne vit qu'un gros oiseau blanc de la grosseur d'un corbeau ou d'un poulet.

Il raconta à sa femme ce qu'il avait entendu, mais elle s'en moqua, et prétendit que la viande avait été achetée chez le boucher pour lui faire fête, de sorte que la pauvre petite ne fut jamais vengée!

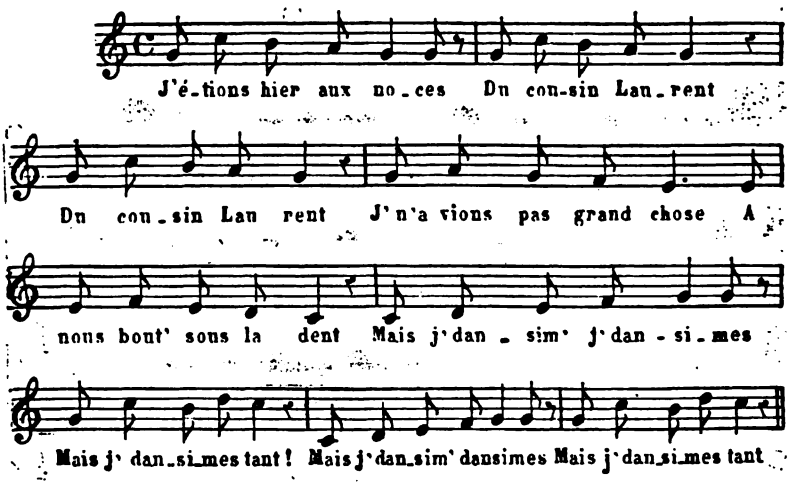
Conté par une femme née aux environs de Vintimille.

J.-B. ANDREWS.

1. Ma marâtre, frappeuse de pâte, — m'a bouillie, m'a rôtie, — m'a envoyée à la vignette, — par ma sœur Catherinette, — (que) mon père m'a mangée au dîner.

Digitized by Google

LES NOCES DU COUSIN LAURENT



J'étions hier aux noces
Du cousin Laurent, (*bis*)
J'n'avions pas grand'chose
A nous bout' sous la dent.
Mais j'dansim's, dansimes
Mais j'dansimes tant. } *bis*

J'n'avions pas grand'chose
A nous bout' sous la dent : (*bis*)
Un' vieill' poul' bouillie,
Des tripes dedans,
Mais j'dansim's, etc.

Un' vieill' poul' bouillie
Des tripes dedans (*bis*),
D'la morue salée,
Cinq à six harengs.
Mais j'dansim's, etc.

D'la morue salée,
Cinq à six harengs; (*bis*)
Au dessert des c'rises,
De gros vers dedans.
Mais j'dansim's, etc.

Au dessert des c'rises,
De gros vers dedans, (*bis*)
Qui torçaient la queue
Nous croquaient sous la dent.
Mais j'dansimes, etc.

J'ai chanté cela en ronde pendant mon enfance à tous les carnavals chez deux tantes, sœurs de mon père, qui demeurent à Vannes, dans la maison paternelle toujours habitée, depuis 1730, par notre famille.

Variante du n° LV de M. DECOMBE : *Les noces de maitre de Laurent.*

Communication de M. KERVILER.

Digitized by Google

LES DIVINITÉS INFÉRIEURES

Les premiers hommes chez lesquels l'intelligence et l'imagination commencèrent à prendre le dessus sur les facultés brutes de leur nature primitive, furent certainement frappés des mille phénomènes journaliers que leur offrait la sauvage et grandiose nature qui les entourait. Qui produisait la vie et la mort des êtres? qui faisait naître et grandir les arbres géants des forêts? qui venait éclairer le monde? ramener les ténèbres? faire paraître au ciel le croissant argenté de la lune, et ces myriades de points lumineux qui parsèment l'immense voûte azurée du firmament? par quel prodige inexplicable, des masses sombres des nuages, sortaient avec un éclat de tempête ces foudres qui venaient sillonner les airs, fendre les rochers, abattre les grands pins, semer la mort de partout? Qui? Comment?... Ce n'était certainement pas l'homme, alors surtout totalement impuissant devant cette vie universelle, devant ces grandes inconnues qui l'étonnaient et l'épouvantaient.....

Ne pouvant trouver en lui-même les causes multiples qui produisaient ces merveilleux effets, ne fut-il pas amené à les chercher dans des êtres supérieurs, le plus souvent invisibles et d'essence plus parfaite, qui présidaient à la naissance, à la vie, à la mort, et qui produisaient ces phénomènes inexplicables? Et n'est-ce justement pas cette idée que nous retrouvons partout dans les croyances des peuples primitifs aussi bien que dans les traditions des races plus avancées en civilisation?

Mais comment se figurer ces êtres qu'il n'était point donné de voir? Comment se les représenter? Car l'homme sépare difficilement l'idée de la forme, et le principe de l'être. Quelle autre forme leur donner que celle de l'homme, hors de laquelle il n'était possible de rien tirer d'en rapport avec l'idée préconçue?

L'homme créa donc des divinités, des êtres supérieurs faits à son image, des dieux anthropomorphes qu'il doua de ses qualités et de ses défauts personnels, et auxquels il donna ses goûts et ses habitudes, tout en leur reconnaissant un pouvoir infiniment supérieur au sien et capable de renverser l'ordre naturel des choses. Mais généralement, les qualités et les défauts attribués aux divinités supérieures ou inférieures furent ou démesurément grandies ou infiniment rapetissées; au physique, les géants plongent leur tête dans les nuages, tandis que les nains et les lutins sont au plus hauts d'un pied; les elfs sont de charmants petits êtres jolis à ravir, tandis que les gnômes et les trolls des traditions germaines ou scandinaves sont laids, bossus et contrefaits; les fées sont belles ou vilaines, gracieuses ou horribles, suivant leur caractère de déesses fatidiques ou simplement puissantes. Comme fonds de sentiments, d'habitudes, les constrastes sont les mêmes; certaines de ces divinités sont les amies des hommes, tandis que d'autres sont leurs mortelles ennemies : distinction essentielle entre les bons génies et les mauvais esprits de toutes les traditions.

Digitized by Google

Les différents systèmes religieux, les mythologies plus ou moins compliquées qui passèrent sur ce premier fonds de croyances, n'eurent qu'une influence fort secondaire et qui en nombre d'endroits fut presque nulle. Les théories mythologiques ne peuvent se fonder sans s'appuyer sur la base solide des traditions antiques; autrement elles courent le risque de ne pouvoir subsister et de tomber au premier ébranlement. C'est ce qu'ont fort bien compris les novateurs lorsqu'ils ont voulu faire admettre leurs dogmes et leurs rites, et c'est ce qui a permis à quelques-uns de donner assez de force à leur enseignement pour lui permettre de traverser les siècles.

Et ceci explique la vitalité relative du paganisme romain et la lutte qu'eut à soutenir contre lui pendant les premiers siècles la religion des apôtres du Christ. En vertu du principe de l'Évangile : « Les dieux des Gentils sont des démons, » les premiers chrétiens avaient tenté de s'opposer aux pratiques et aux croyances païennes; par ce qui en est resté de nos jours, on voit fort bien qu'ils n'y réussirent qu'à la surface et que le fond resta toujours le même que par le passé.

Laissant de côté l'Être unique qui préside à tout et qui a créé les mondes que sa main dirige dans l'espace sans bornes, conception trop élevée et trop philosophique pour être d'essence populaire, nous trouvons dans les croyances et les traditions de chaque peuple tout un monde d'esprits et de génies : esprits des bois, des cavernes, des sources; nymphes des fleuves et des torrents; divinités sylvaines attachées aux arbres des forêts; nains et kobolds gardiens des trésors légendaires; géants puissants qui se jouent des difficultés matérielles les plus extraordinaires; elfs et lutins qui, la nuit, dansent au clair de lune leurs rondes animées; nornes, parques et fées qui président à la destinée des mortels et les suivent dans la vie; génies de l'Orient qui obéissent aux ordres des magiciens et des enchanteurs, et qui transportent par les airs, rapides comme l'éclair, les tours et les palais enchantés.

De cette diversité de génies et d'esprits, et des différents milieux dans lesquels on les faisait s'agiter, devait sortir cette variété de formes et de caractères qu'on leur attribue.

Ainsi, le génie de la montagne fut terrible et menaçant, et pour armes on lui donna la foudre et les rocs arrachés aux pics altiers; tandis que l'esprit des eaux fut gracieux et doux, ordinairement une femme, nymphe ou ondine, aimant à se plonger dans le cristal limpide aux beaux jours ensoleillés de printemps ou d'été, s'y jouant follement avec ses compagnes, ne vivant que pour l'amour et par l'amour.

*
* *

Soit que toutes ces entités mythiques aient leur origine dans l'esprit même de l'homme et se produisent inévitablement dans des circonstances données, soit qu'elles nous viennent de peuples primitifs à l'imagination plus active et plus portée à l'enfantement de pareilles croyances, il n'en demeure pas moins qu'on les retrouve dans le fonds populaire de toutes les nations les plns anciennes comme les plus modernes.

Digitized by Google

A notre époque encore, nous avons sous nos yeux, dans les tribus sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, des hommes à l'état quasi primitif et qui nous reportent à l'enfance des races plus développées, aryennes. sémitiques ou mogholes. Pénétrons dans leurs croyances, et nous verrons qu'eux aussi ont leurs génies de divers ordres, supérieurs et inférieurs, leurs géants, leurs gnômes, leurs lutins semblables aux nôtres. Et c'est là une preuve de plus contre les partisans de certains systèmes, qui voudraient reporter aux Aryas seuls, ou faire remonter à une mythologie locale, la conception première des croyances que nous rencontrons aujourd'hui. Nous avons là une religion — si religion il y a, — à son état primitif, et notre avis est celui qu'exprimait il y a quelques années M. Henri Gaidoz :

« La croyance aux esprits, c'est-à-dire à des êtres surnaturels qui entourent l'homme à tout instant et dans tout objet, et dont il doit capter la bienveillance, est la principale religion de l'homme à l'état de nature. Le culte des ancêtres et la sorcellerie en découlent naturellement (1). »

Mais, — ainsi que nous le disions tout à l'hure — les divinités de ces peuples primitifs sont sœurs des nôtres; elles peuvent varier par certains traits accessoires sans qu'on puisse se tromper sur leur parenté originelle. Ce sont toujours bien ces êtres du monde invisible dont Ménandre le comique disait :

Adest autem viro cuilibet dæmon bonus,
Ut primum quis nascitur vitæ arcanus ductor.

Ils président à la vie de l'homme, de sa naissance à sa mort; ils le suivent partout; ce n'est pas pour eux-mêmes qu'ils sont créés, mais pour nous; et s'ils ont une vie propre, c'est à la condition de se mêler à la nôtre, et de la conduire vers un but final, bon ou mauvais.

Car primitivement les esprits sont de ces deux sortes, ou bons ou mauvais, ou amis de l'homme ou ses ennemis. Cette distinction est née tout naturellement de l'antagonisme que l'homme observe à chaque instant dans son propre individu : aspirations vers le bien, tendances au mal; ce sont là en effet des impulsions bien contradictoires, qu'il ne lui est pas possible de nier, et qu'il ne peut expliquer que par l'intervention des êtres du monde invisible, anges ou démons, comme on dirait dans notre langue vulgaire.

Ce fut là le principe fondamental du mazdéisme, de la religion de Zoroastre, principe que le christianisme, aussi bien que le mosaïsme et l'islamisme, admirent dans la distinction qu'ils firent entre les noirs démons de l'enfer et les anges célestes, serviteurs de Dieu, qui chantent éternellement aux pieds de Jéhovah, du Tout-Puissant ou d'Allah.

On sait ce qu'en pensait l'antiquité païenne. Euclide et d'autres philosophes de Grèce et de Rome affirment positivement l'existence de mauvais génies à côté des bons; et les divinités de l'Olympe n'avaient-elles pas nos qualités et nos défauts, nos passions et nos vices?

Hellènes et Latins avaient trouvé dans les croyances populaires les élé-

1. *Mélusine*, tome Ier col. 440.

Digitized by Google

ments de la prodigieuse quantité d'esprits et de génies que chez eux l'on rencontre à chaque pas. Mais, tout en les admettant dans leur mythologie polythéiste, ils en avaient singulièrement augmenté le nombre et les attributs, en les plaçant partout et en leur assignant des fonctions qu'ils n'avaient point dans la conception originelle. Ainsi, il y eut un génie spécial pour chaque ville, pour chaque bourgade et pour chaque hameau; puis on admit un génie particulier pour chaque maison, chaque therme, chaque porte, chaque écurie! Ce qui faisait dire au poëte Prudence :

Quamquam, cur Genium Romæ mihi fingitis unum?
Cum portis, domibus, thermis, stabulis, soleatis,
Assignare suos Genios.

Et ces nymphes, ces faunes, ces sylvains, ces dryades, ces oréades, ces esprits sans nombre qui reviennent sans cesse dans les œuvres des classiques grecs et latins? Ce sont toujours bien les divinités inférieures des Égyptiens, des Assyriens, des Polynésiens, des Indiens de l'Amazone, des nègres de l'Afrique ou des tribus mogholes de l'Asie centrale.

Nous nommions les Hellènes et les Romains; nous pouvons également citer les génies des autres peuples aryens, les autres rameaux de la souche indo-européenne.

Chez les Slaves, nous rencontrons les *Samodivy*, les *Vily* et les *Judy*, sortes d'esprits des lacs, de la mer et des montagnes, aux longs cheveux fauves, à la taille svelte qui, le soir, dansent en rond auprès des torrents et des précipices, cherchant à attirer les voyageurs dont les fées aiment à boire les yeux noirs. Chez les Scandinaves, les *Nornes* fatidiques, les *Walkures* les *Trolls* des cavernes, les *Elfs* des grandes forêts et des campagnes norwégiennes. Chez les Celtes, les *Fées*, un peu l'héritage commun des peuples indo-européens, mais qui, chez les Gaulois, prirent le profond caractère que nous leur connaissons : peut-être y aurait-il là une conceptoin plus particulière de la race? Les peuples germaniques ont leurs *Nains*, leurs *Gnômes* ou esprits souterrains. Tandis que dans les races latines, ce sont plutôt les *Ondines*, les *Géants*, les *Orvals*, et surtout les *Lutins* qui ont le plus souvent exercé l'imagination du peuple et des poètes.

*
* *

Ces créations sont si diverses, qu'il serait peut-être bien difficile d'en faire une classification méthodique. On ne saurait ranger les génies d'après leur habitat, les uns vivant tour à tour auprès des sources ou des rivières, au sommet des montagnes, ou au plus profond des vallées, suivant les croyances locales de chaque pays. La distinction entre les bons et les mauvais esprits a bien perdu de sa valeur dans les croyances des peuples modernes, la plupart de ces divinités n'étant ni bonnes ni mauvaises, et leur nature étant plutôt portée à la malice ou à l'espièglerie.

Il serait préférable de les ranger d'après la forme qu'ils affectent en trois groupes principaux renfermant : le premier, les êtres plus grands que nature — géants, ogres, génies suprêmes — le deuxième, les êtres merveilleux qui président à la vie de l'homme — fées, parques, nornes, et aussi les nym-

Digitized by Google

phes et ondines ; — le troisième, le peuple des esprits sylvestres ou champêtres — les lutins et les elfs, les pygmées et les mirmidons de la nature enchantée. — Force prodigieuse, pouvoir surnaturel, grâce et gentillesse ; tels semblent être lesattributs de ces trois espèces de génies, dont Hercule, Mélusine et Obéron seraient les principales incarnations.

*
* *

En créant les lutins, l'imagination humaine avait donné naissance à un merveilleux microcosme où l'homme se voyait en miniature avec des sentiments toujours siens; en imaginant les génies, ce fut un monde tout opposé qu'il enfanta, monde où sa force, sa taille, ses vices, plus rarement ses qualités, se retrouvaient encore, mais agrandis dans une proportion extraordinaire. Seulement il ne sut point leur donner des facultés intellectuelles en relation avec leur force et leur puissance, et le plus souvent il en fit des sortes d'êtres incomplets, d'intelligence bornée, de caractère vulgaire.

Ces êtres prodigieux dont la tête dépassse les plus hauts sapins de la forêt, qui soulèvent les rochers et déplacent les montagnes, se laissent toujours tromper par les êtres les plus faibles ou les plus simples : des enfants et des pâtres ! Et il est rare d'en trouver quelqu'un qui se signale par de belles actions ou qui nous plaise par quelque côté sympathique. Généralement, ils sont cruels; ils imposent de lourds tributs aux peuples qui ont la mauvaise fortune de vivre dans leur voisinage; heureux encore lorsque les géants se contentent de moutons et de bœufs, et qu'ils n'exigent point — comme le Minotaure ou les dragons légendaires — les plus jolies vierges de la contrée !

Quelques-uns sont antropophages, et c'est avec délices que les ogres dévorent la chair des chrétiens. Ce trait a été introduit par Perrault, dans son conte du *Petit-Poucet*. De même le récit gaélique d'Oscar, fils d'Oisein (Ossian), nous montre un géant qui emporte dans son antre Oscar et seize de ses compagnons liés avec de l'osier; rentré chez lui, il ordonne à sa servante de lui servir Oscar tout rôti pour son déjeuner !

Les géants sont ordinairement d'une laideur repoussante, tels les Famhairans d'Écosse ; ou bien, ils n'ont qu'un œil entouré de poils touffus; ou, n'ayant qu'une jambe, ils possèdent sept mains, les Hécatonchires, par exemple. Mais tous se livrent à de pantagruéliques repas dans lesquels ils dévorent tout entiers les bœufs, les daims et les sangliers, et boivent à même la pièce des douzaines de tonneaux de cervoise, de vin ou d'hydromel.

Il en est aussi qui ont de mystérieux pouvoirs sur la nature, qui connaissent l'avenir, et peuvent changer leurs ennemis en arbres, en pierres ou en bêtes; leur puissance fatidique touche alors par certains côtés à celle des fées et des enchanteurs.

Les blocs erratiques disséminés un peu au hasard à la surface du globe furent partout considérés comme l'œuvre des géants; et l'on raconte que ces êtres extraordinaires s'en servaient comme de palets dans leurs jeux nocturnes, ou comme d'armes terribles dans les luttes auxquelles ils se livraient entre eux. Les pierres brutes désignées à tort sous le nom de pierres celtiques, furent également attribuées aux géants, parfois aux fées; ainsi, ne certains endroits, on montre le sabot de Gargantua ou sa dent, ou les

Digitized by Google

pierres qu'en Finlande les filles des géants entassèrent les unes sur les autres pour en former des montagnes.

On connaît l'histoire rapportée tout au long dans *l'Odyssée* des aventures d'Ulysse chez le géant Polyphème. Polyphème était l'un des Cyclopes, dont Homère fait des pasteurs, tandis qu'Hésiode les donne comme des géants compagnons de Vulcain et gardiens des métaux précieux. Plus célèbre que les Cyclopes ou que les Titans qui, dans un jour d'égarement, avaient tenté d'escalader le ciel en entassant Pélion sur Ossa, Hercule est une des plus grandes figures de la mythologie antique, et ses exploits merveilleux ont soulevé l'admiration du paganisme.

Un autre géant, Poseidon, lançait des pierres contre les géants ennemis de Zeus; au milieu de la lutte, raconte Appollodore, il détache une pierre énorme de l'île de Cos ; il veut en écraser Polybotes, mais il manque son coup; la roche tombe dans la mer et devient l'île de Nisyros !

Nous ne citerons que pour mémoire les prodigieuses actions de notre géant légendaire, de notre Gargantua, qu'il s'agisse du héros populaire auquel Rabelais emprunta vraisemblablement l'idée de son livre, ou que ce soit celui de la *Chronique gargantuine*, ou du merveilleux chef-d'œuvre de maître Alcofribas Nasier, curé de Meudon.

En quittant les géants pour passer aux divinités fatidiques, nous ne laisserons aux premiers que leur taille et leur force, avantageusement remplacées qu'elles seront chez les fées par un pouvoir surnaturel et une beauté sans rivale.

*
* *

Portées sur des chars enchantés que conduisent de blancs papillons, des griffons gigantesques ou de monstrueux reptiles, les fées passent par les airs rapides comme le vent, En main, elles tiennent la baguette des magiciens; c'est tout à la fois l'insigne de leur royauté et l'intrument de leur puissance. Par le pouvoir merveilleux de ce brin de bouleau ou de coudrier, elles changent en un château superbe l'humble chaumine du bûcheron ou la misérable hutte du pêcheur, elles remplissent d'or et d'argent la bourse des héros, accordent le don de seconde vue, de sagesse ou d'esprit, et aussi elles châtient leurs ennemis, dénouent la trame des choses cachées et voient d'un œil profond dans les ténèbres de l'avenir.

Sous ces divers caractères, on les reconnaît dans la mythologie des peuples (1) Les Grecs et les Romains avaient leur *Parques* et leurs *Moires* qui présidaient à la destinée des mortels, depuis Clotho, qui tenait la quenouille de la vie, jusqu'à Atropos, qui mesurait la longueur du fil et le coupait à l'heure de la mort. Images de l'immuable Destin, elles figuraient aux mariages et aux accouchements, aux noces de Thétis et de Pélée, et à la naissance d'Achille et de Méléagre. Les *Fata*, dont parlent certains documents épigraphiques, n'étaient que des personnifications de la Destinée. Les *Apsaras*

1. Cf. Les remarquables travaux d'Alfred Maury sur les Fées dans les Traditions populaires.

Digitized by Google

et les *Gôpyas* des Hindous sont des fées qui à leur fantaisie peuvent prendre les formes les plus diverses. Les Scandinaves avaient les trois *Nornes* qui assistaient à l'entrée des enfants dans la vie; de race divine, elles descendaient des Ases (1), comme nos fées, elles filaient le lin, et comme les Parques, elles représentaient le Passé, le Présent et l'Avenir.

Nous avons nommé les ondines, les fées des grottes, les Walkyries des Germains, les Vily, les Judy et les Stiji des Slaves. Il nous resterait à citer les *Péris* aux yeux noirs des Persans, et les *Djinns* des Arabes, nom vague qui tout à la fois désigne les esprits familiers, les génies et les fées (2).

Les Gaulois avaient foi en des magiciennes auxquelles, au dire des anciens auteurs, ils attribuaient un pouvoir surnaturel. Par les nuits obscures, elles procédaient aux mystérieux sacrifices, le corps nu et les cheveux en désordre. Sous les rois carolingiens, on les nommait *fanæ, fatuæ gallicæ*. La nature entière leur obéissait; au son de leur voix, les éléments se déchaînaient, l'orage grondait, les hommes se voyaient changés en loups furieux.

Au moyen âge, nos romans de chevalerie sont remplis des faits et gestes d'Urgèle, de Morgane et de Mélusine, dont la retraite de prédilection est dans l'île mythique d'Avalon. Les chansons populaires évoquent à chaque instant le visage gracieux de Viviane, de Blanchefleur, d'Iseult-la-Blonde, dont le séjour est la forêt enchantée de Brocéliande.

Le souvenir s'en conserva vivace dans le peuple. Puis Perrault arriva et fit passer quelques-uns des contes des fées dans la littérature écrite. Les éditeurs de la *Bibliothèque Bleue* et du *Cabinet des Fées*, ne firent que suivre ce mouvement.

Désirons-nous entrer plus avant dans la vie des fées? écoutons nos paysans, durant les longues veillées d'hiver. Voici ce qu'ils nous diront.

Il y a des fées des sources, des ravins, des plaines et des montagnes. Ici, elles habitent de préférence les ombrages des vieux chênes, les clairières des forêts, le frais gazon de la prairie; là, elles se plaisent dans les landes incultes parsemées de genêts dorés et de bruyères aux clochettes rouges, auprès des menhirs, des peulvans et des dolmens; ailleurs, elles vivent dans les gorges sauvages, les cirques des montagnes, sur la crête des rochers, au bord des précipices et des torrents tumultueux. Partout, elles commandent aux éléments, aux vents, aux orages, à la tempête; par les métamorphoses qu'elles opèrent, elles rappellent Circé changeant en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

Les fées des gorges sauvages et des torrents sont de grandes femmes maigres, ridées et tannées; leurs cheveux noirs descendent jusque sur leurs talons, et leurs sèches mamelles leur tombent jusque sur les genoux. Perchées sur quelque roc inaccessible, elles appellent effrontément le laboureur qui conduit sa charrue ou le berger qui paît son troupeau au penchant des collines. Au premier jour de mai, elles vont par les prairies traînant leur longue robe grise, balayant la rosée humide et répandant partout la stérilité.

1. Les *Eddas*.
2. Cf. *Algérie traditionnelle* par A. Certeux et H. Carnoy, tome Ier p. 81.

Digitized by Google

Les fées des plaines ne s'occupent des mortels qu'en vue de leur faire du bien. Ce qu'elles aiment par-dessus tout, c'est se réunir par les nuits sereines, sous un beau clair de lune, sur la prairie fleurie, et là, s'abandonner des heures entières au tourbillon de leurs farandoles échevelées; l'aire où elles se livrent à la danse est indiquée par de capricieux méandres et des orbes réguliers où le gazon pousse et plus épais et plus riche.

Au bord des ruisseaux profondément encaissés, le long des passerelles rustiques, se tiennent les fées lavandières. Chacun dit qu'elles travaillent avec acharnement, le plus souvent en silence, parfois en s'accompagnant d'un chant sourd et triste comme un *De profundis*. Que lavent-elles ainsi? Nul ne le sait, à moins que ce ne soient les âmes des enfants morts sans baptême, comme l'affirment quelques vieilles qui, là-dessus, doivent en savoir plus long que nous (1).

Bien différentes sont les *Dames, Demoiselles* ou *Ondines*. Sous certains clairs de lune, elles viennent se mirer dans les fontaines; dénouant leur blonde chevelure, elles y passent un peigne d'or fin enrichi de pierreries. Leur beauté est merveilleuse; à leur aspect, l'astre de la nuit semble pâlir. Mais si quelque indiscret cherche à les surprendre, vite, elles deviennent de petites flammes bleuâtres qui, se jouant, courent à la surface du ruisseau. Parfois pourtant elles se laissent séduire par un brillant chevalier: elles abandonnent pour le sombre château-fort, leurs douces retraites parmi les roseaux et les nymphéas : mais leur sort reste attaché à quelque mot magique ou à quelque bizarre cérémonie. Un jour vient où l'époux oublie la recommandation de l'ondine. Adieu bonheur! la fée s'enfuit, et, si elle revient parfois, c'est pour gémir sur sa félicité perdue, ou, comme la Mélusine légendaire, pour revoir ses chers enfants, les embrasser longuement, ou annoncer aux siens les malheurs qui menacent les Lusignan ou la famille des rois de France.

Les dames d'eau et les ondines, par leur grâce et leur gentillesse, sont une transition toute marquée entre les fées proprement dites ou divinités fatidiques, et les lutins ou follets, le monde le plus poétique et le plus charmant de la création enchantée.

*
* *

Les lutins sont si divers de noms, qu'il serait oiseux de les étudier sous chacun de ceux que leur a donnés l'imagination populaire. Disons seulement que les nôtres sont nommés *follets, fioles, orvals, goblins, houppeurs*, etc., suivant les pays.

Nulle part on ne rencontre plus ces petits êtres que dans les montagneuses vallées et les gorges profondes de la grise Norwège, les vals encaissés de la Suède et les grandes plaines ou les forêts de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il semble que les sombres forêts de pins des campagnes norwégiennes, les verts arceaux des bois majestueux de la Grande-Bretagne et de la Germanie, soient la retraite favorite du peuple elve, ami des clairières ombreuses et solitaires, où il aime tant se livrer à ses rondes et à ses capricieux ébats.

1. Cf. Laisnel de la Salle, *Croyances et légendes du Centre*, tome I, p. 124.

Digitized by Google

Il y a, dans les taillis profonds, les massifs épais des grandes forêts du Nord, quelque chose de particulier, d'indéfinissable qui appelle la rêverie, de mystérieux qui évoque une vie différente de la nôtre. Qu'on se figure un homme des premiers temps, un de ces êtres aux idées naïves, pénétrant sous les voûtes de ces majestueuses forêts, véritables sanctuaires de la Divinité. Quelle impression ne produira pas sur lui ce monde nouveau au milieu duquel il se trouve et où il se sent comme égaré! Quels sentiments ne vont pas faire éclore en lui ces voix mystérieuses qui semblent lui parler dans les murmurantes profondeurs des bois! Que dit cette musique du vent se jouant à travers les branches et les feuilles? ce gazouillement lointain des oiseaux chanteurs? ce bourdonnement presque imperceptible des insectes cachés dans la mousse? D'où vient ce murmure des sources et des fontaines? qui fait pousser ces fleurs bleues, rouges, jaunes ou blanches, aux formes souvent si singulières : doigts, coupes, cloches, lèvres ,roues, étoiles ou amphores? Et ne pourra-t-il pas, ne devra-t-il pas s'imaginer que ces mille bruits sont la parole ou la chanson d'êtres invisibles? que ces fleurs sont leurs coupes, leurs vêtements, leur coiffure?

On saisit presque la façon dont ces diverses idées ont dû se former sous les noms que l'imagination populaire a conçus et conservés pour exprimer les particularités de certaines fleurs; ici, la digitale est le chapeau des elfs, ou le doigt et le gant des fairies; là, c'est la campanule qui est leur coupe, la linaire, leur masque.

Rien de plus curieux que ce monde des elfs, proches parents des sylphes et des sylphides. Comme forme, les uns vous diront que ce sont de ravissantes créatures, d'autres qu'ils sont boiteux et contrefaits. Qui croire? D'autant plus qu'on vous racontera que, vus dans leur jour — qui est la nuit, — pendant qu'ils dansent sur le gazon, ils sont beaux comme des anges, mais qu'il en est de ces beautés de bal comme de beaucoup d'autres : le matin venu, à la place de l'angélique figure d'elf, si rayonnante et si souriante, vous n'apercevez plus qu'une vilaine petite face de chou frisé!

Les elfs sont tout petits et leur taille varie de celle d'un grillon ou d'une libellule à celle d'un petit enfant de deux ans. Pour vêtements, ils ont le pourpoint vert, les culottes courtes, des souliers à boucles d'argent, un graud manteau pour cacher de petits pieds qu'ils seraient désolés de laisser voir, une fine épée pend souvent à leur côté, et sur la tête ils portent la fleur pourpre de la digitale, ou le bonnet pointu, le capuchon rouge doublé intérieurement d'étoffe bleue, qu'on nomme en Allemagne *Albenhut*, en Norwège *Uddehat*.

Toute la vie des elfs se passe à courir par monts et par vaux, à danser, à chanter, à festoyer, ou parfois à jouer quelques tours plaisants aux voyageurs et aux paysans.

Le soleil vient de se coucher; les elfs se réveillent, et dès que la nuit est venue ils se répandent de partout. Les uns vont dans les fermes, barattent le beurre, font le fromage, remuent les meubles, et se livrent entre eux à la joie et aux festins. On a beau essayer de les surprendre, on ne peut y parvenir; du bruit, des chants, c'est tout; pour voir les elfs, il faudrait être né besson, et encore bien se garder de mécontenter le petit monde!

Digitized by Google

D'autres elfs courent par la campagne, intimidant les voyageurs par leurs petits rires argentins ou par des cris profonds qui sortent on ne sait d'où. Trouvent-ils une prairie à leur fantaisie, une clairière convenablement éclairée par la lune et tapissée des fleurs qu'ils préfèrent, vite ils s'arrêtent. Des milliers de vers luisants viennent éclairer le vert tapis des gramens et des mousses; les vins les plus exquis, les mets les plus délicieux, venant on ne sait d'où, s'étalent sur l'herbe fraiche; les couverts sont placés, et les mirmidons se livrent à la joie dès que le roi ou la reine de féerie en a donné le signal. Puis elfs et elves se mettent à danser en s'accompagnant de chant et de musique, et cela dure jusqu'au moment où le coq de la ferme voisine vient leur apprendre par son cocorico que le jour va paraître. Ronde et rondeau cessent à l'instant; et il faut que les danseurs disparaissent, sinon, gare le soleil! Tout retardataire surpris par un rayon de lumière serait à l'instant pétrifié, et de lui il ne resterait plus qu'un de ces brillants silex que les enfants sont si heureux de rencontrer parce qu'ils les croient des étoiles du ciel. Les elfs n'ont rien de plus pressé que de se couvrir de leur petit capuchon rouge qui aussitôt les rend invisibles.

Il n'y a pas que des elfs des prés et des bois, il y en a des eaux. Écoutez plutôt cette gracieuse légende des bords du Rhin, de notre vieille Alsace :

« Deux enfants de Rimbach-Zell étaient allés un soir cueillir des fraises « dans le forêt. Jasant et folâtrant, ils arrivèrent ensemble, guidés, comme « on peut l'être à cet âge, par le vol d'un papillon, à une petite clairière « illuminée par un dernier rayon de soleil. Tout à coup ils s'arrêtent, immo- « biles et muets, les yeux fixés sur le bassin d'une source. Qu'ont-ils aperçu? « Sur le miroir tremblant de l'onde, ils voient nager, voguer au souffle de « l'air, une feuille jaune gracieusement recourbée en forme de nacelle, et « dans cette nacelle se tenir une princesse, une reine! Mais si petite! si petite « et si fluette! que l'on dirait une libellule se reposant sur un nénufar. Tout « à l'entour de la source sont rangées en file de charmantes maisonnettes, « comme une cité au bord d'un lac. Dans l'eau, sur le sable, parmi les fleurs « du gazon, partout des pièces d'or qui miroitent au soleil! A la vue de ce « spectacle, les enfants émerveillés ne se possèdent plus de joie : un cri « d'admiration leur échappe, et au même instant un bruit se fait entendre « comme d'une pierre tombant dans la source. L'eau rejaillit, écume, bouil- « lonne, et en un clin d'œil, reine et cité, nacelle et or, tout a disparu (1). »

Si les érudits et les savants s'évertuent à chercher la conception primitive de ces elfs, les rattachant à des mythes sidéraux, en faisant le symbole des frais zéphyrs du printemps qui ramènent avec eux la joie au foyer, l'herbe fraîche et les fleurs au pâturage, ou les prenant pour la résultante d'autres effets d'imagination, les paysans et les bûcherons ont depuis longtemps trouvé l'origine de ces petits êtres. Les uns viendraient de mauvais anges punis autrefois, comme Satan, pour avoir transgressé la volonté divine. Ils sont pour cela condamnés à errer sur la terre jusqu'à ce qu'un mortel achève la chanson qu'ils ont commencée il y a des milliers d'années et dont ils ont oublié une partie, un vers le plus souvent. D'autres sont, les âmes des petits

1. Abbé Ch. Braun, *Légendes du Florival*, p. 204.

Digitized by Google

enfants morts sans baptême. Ou encore, ce sont des êtres imparfaits créés pour être des hommes, mais empêchés par quelque extraordinaire fatalité.

Les Sagas scandinaves relatives aux divinités secondaires, reproduisent la première origine populaire; comme les Titans de la Fable, ces divinités furent chassées du Walhalla et condamnées à habiter la terre. Les elfs des Eddas sont ou noirs ou lumineux. « Les lumineux demeurent dans Elfheim; « les elfs noirs habitent dans la terre. Les elfs lumineux sont plus beaux que « le soleil, les elfs ténébreux plus noirs que la poix? » Ainsi les décrit l'Edda de Sturleson.

Dans les pays saxons, germains, scandinaves, les noms des elfs diffèrent peu : *Elfs, Alfer, Olber, Alber, Alben, Elben, Ellefolk, Nokken, etc.....* Dans les pays scandinaves, on donne parfois le tronc creux des aulnes pour demeure aux elfs, et cela, — à ce que me dit mon jeune et savant ami, Kristoffer Nyrop — à la suite d'une fausse étymologie populaire : *Ellefolk* signifiant *le peuple qui habite les aulnes*, tandis que le sens serait le *monde des elfs*.

En Angleterre, durant une bonne partie de la fin du moyen âge et du commencement de ce qu'on est convenu d'appeler les temps modernes, les poètes s'emparèrent des elfs et en firent les personnages principaux de leurs ouvrages, poèmes et comédies (1). Nous nommons Spencer et sa *Fairy-Queen* (reine de féerie), poème immense de trente-cinq mille vers, où l'auteur crée purement d'invention une mythologie sans grands rapports avec les croyances populaires; puis Shakspeare avec ses gracieuses comédies intitulées *la Tempête* et *le Songe d'une nuit d'été*.

Titania et Obéron sont les souverains du royaume des elfs, et l'espiègle Puck en est le bouffon.

Obéron est le héros de la légende bretonne *Huon de Bordeaux*, et il rappelle tout à la fois le Korrigan des landes de l'Armorique, le nain Albérich des légendes allemandes et des *Niebelungen*. Titania, déjà nommée dans Ovide :

Accessit, positoque genu Titania terram
Pressit, etc.

serait, dit-on, la lune, et les elfs ses sujets en seraient les doux rayons. Puck l'espiègle est un démon familier, bien connu en Angleterre sous le nom de *Robin-Good-Fellow;* en Écosse, c'est le *Brownie;* en Picardie, le *Goblin;* en Allemagne, le *Kobold;* et en Suède, le *Niss*.

Titania, la reine Mab et la reine de Mai sont prises l'une pour l'autre par Shakspeare et Drayton. Quelle adorable description ne font pas ces poètes de la voiture de la reine des Elfs, description que chacun a sur les lèvres!

« MERCUTIO. — Allons, je le vois, la reine Mab vous a rendu visite cette « nuit. Elle est l'accoucheuse des fées, et elle vient, pas plus grosse que « l'agate de la bague que porte à son doigt un alderman, traînée par un « attelage de petits êtres, effleurant le nez des gens endormis; les rayons,

1. Cf. Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne.*

Digitized by Google

« des roues sont de longues pattes d'araignées; le dessus est couvert d'ailes « de cigales; les traits sont les fils les plus fins de l'araignée; les harnais, « les rayons humides de la lune; son fouet est fait d'un os de grillon; la « lanière, d'une petite bande de peau; son cocher est une petite mouche « rose vêtue de gris... »

Et Drayton :

«...Les chevaux qui traînent son char sont quatre agiles coursiers, leurs « harnais sont les fils de la Vierge; le cocher est une petite mouche posée « sur le siège; le char est une éclatante coquille d'escargot; le siége est fait « du mœlleux duvet d'un bourdon; la capote est l'aile d'un papillon; les « roues sont faites d'os de grillons élégamment recourbés; et pour éviter le « bruit qu'elles feraient en roulant sur les pierres, elles sont entourées du « coton de la fleur des chardons. »

Dans *les Joyeuses Commères de Windsor,* le grand tragédien anglais dépeint avec complaisance les espiègleries des esprits domestiques qui sautent dans les cheminées, pincent les filles « noir et bleu », quand la maison est mal tenue ou que les servantes n'ont point fait leurs prières avant de s'endormir.

Dans la *Tempête,* Prospéro est un véritable magicien qui commande aux elfs et les appelle à son aide :

« Vous, elfs des collines, des ruisseaux, des lacs dormants et des bosquets; « et vous, qui de vos pieds qui ne laissent point d'empreinte, courez sur le « sable; et vous, qui, au clair de lune tracez, en dansant, ces cercles qui « laissent l'herbe amère et que la brebis ne broute pas: et vous, dont le « passe-temps est de faire à souhait naître les champignons... »

Ariel est certainement le frère de Puck par la malice et l'espiéglerie. Prospéro se charge de jouer à Caliban un tour fort en honneur dans nombre de récits : aux sons du tambourin, hommes, animaux, poissons, la mer même, dansent frénétiquement ! Et hommes et bêtes courent à travers ronces, fougères et ajoncs, tandis qu'Ariel les laisse barbottant dans la vase puante d'un lac !

Milton, dans son *Lubber Fiend,* Dryden, dans *la Feuille et la Fleur,* Pope, Tennyson, ainsi que quelques autres écrivains moins connus — Fletcher, Randolph, Herrick, — ont introduit les elfs et les lutins dans la littérature anglaise, mais avec beaucoup moins de succès que Shakspeare.

En France, nous ne saurions citer que quelques pièces détachées, souvent d'un très grand charme, et qui sont une preuve de tout le parti que saurait tirer un poète des légendes et des traditions populaires. Il y a là pour nos jeunes écrivains toutes sortes d'inspirations que nous offrons à leurs méditations. Intérêt, charme, poésie : il ne manque que les rimes d'or dont parle certain auteur. A eux de les trouver.

HENRY CARNOY.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

FLETCHER S. BASSETT. *Legends and Superstitions of the Sea and of Sailors in all Lands and at all Times* (Légendes et Superstitions de la Mer et des Marins dans tous les pays et dans tous les temps, (by F. S. Bassett, lieutenant U. S. Navy. Chicago and New-York, Belford, Clarke and C°. 1885; petit in-8° de 505 pages, (Prix : 7 s. 6 d. — 9 fr. 35).

Voici un charmant volume signé par un vieux loup de mer qui l'a écrit page à page entre deux tempêtes. Aussi quel charme étrange et particulier ne ressent-on pas à suivre l'auteur dans ses courses lointaines à travers les mers et les océans ! Ce n'est pas une froide et immense plaine liquide que M. Bassett étudie. c'est un être vivant et sublime ayant comme l'homme sa poésie intime et ses sauvages passions.

Voyez ! Sur la crête écumeuse des flots chantent les sirènes qui attirent les pauvres matelots dans les gouffres sans fond, ici c'est le Kraken monstrueux dont les mille bras enlacent dans une funèbre étreinte le navire qu'il veut perdre ; là, dans une sarabande échevelée, tournent les fantômes, pauvres âmes en peine que la mer a perdues ! Le vent souffle en tempête, l'éclair fulgurant sillonne l'espace, les vagues géantes, pareilles à des montagnes, semblent vouloir atteindre le ciel. Au milieu de ce déchaînement des éléments, quel est donc ce monstre étrange qui arrive méprisant le danger, comme la salamandre méprise le feu ? O marins et capitaines, et vous tous pauvres gens qui, le cœur serré, avez quitté le foyer de la famille, recommandez votre âme à Dieu, signez-vous bien vite, ne voyez-vous pas ? c'est le vaisseau Fantôme qui passe ? Hélas ! il est trop tard, votre barque est brisée et déjà des cloches invisibles tintent tristement le glas funèbre !

Jusqu'à ce jour les traditionnistes s'étaient surtout occupés de la terre ferme; aujourd'hui la mer a son historien. Sans, doute depuis quelque temps déjà des essais avaient été tentés en ce sens, mais combien le livre que nous signalons au public laisse ces travaux — estimables d'ailleurs — bien loin derrière lui ! Lieutenant de la marine des Etats-Unis, on sent que l'auteur aime passionnément cette mer qu'il parcourt sans cesse, aussi l'étudie-t-il avec amour et rien n'échappe à son œil de poète et de savant. Pareil au Juif-Errant de la légende, il s'en va de l'Atlantique aux mers du Sud, et de l'océan Indien aux glaces polaires, mais plus intelligent il étudie les phénomènes extraordinaires dont il est témoin, interrogeant les monstres qu'il rencontre, faisant parler les ombres qui l'épouvantent. Rien ne lui est indifférent, il recueille un peu partout, ici une légende. là une antique coutume, ailleurs une croyance à demi oubliée qui éclaire d'un jour étrange et nouveau cette mythologie classique si difficile à comprendre, la religion de grands siècles disparus.

Le livre de M. Bassett se divise en quatorze chapitres dont le titre seul nous dispensera d'un plus long commentaire.

I. — Les Périls de la mer : les rochers, les tempêtes, la marée, la lune et le temps, les vents et leurs divinités. — II. Les Dieux, les Saints et les Démons de la mer. — III. Les Créateurs du Vent et de la Tempête, les sorcières, les animaux qui prévoient le temps qu'il fera. — IV. Les Fantômes, les Sirènes, les Géants et les Nains, les taureaux et chevaux marins. — V. Les monstres serpents de mer, les Krakens, etc. — VI. Légende des poissons couverts de plumes, des poissons-chiens, des porcs et des veaux marins. — VII. Histoires d'autres animaux : quadrupèdes, oiseaux, insectes. — VIII. Spectres marins, apparitions, esprits, terres spectrales, feu de Saint Elme. — IX. Le voyage des morts pour le Paradis terrestre ou pour l'Enfer, la barque des morts, — X. Les bateaux fantômes, les vaisseaux intelligents toujours courants sur l'océan. — XI. Les sacrifices, les offrandes et les oblations. — XII. Cérémonies et fêtes, le passage de la Ligne, le

Digitized by Google

mariage de l'Adriatique, fêtes des pêcheurs. — XIII. Les Augures, les Images, les Incantations; les hommes aventureux, les barques infortunées, le vendredi. — XIV. Le naufrage et les noyés, les cloches marines, les cités englouties, les voyages fameux.

Comme on le voit, rien ne manque au Folklore de la Mer; tout est complet dans l'ouvrage de M. Fletcher Bassett et les traditionnistes qui viendront après lui ne trouveront que peu de chose à glaner.

FRÉDÉRIC ORTOLI.

ZENO ZANETTI. — *Nonne e Bambini*, saggio di Credenze popolari umbre; brochure in-12 publiée à Perugia, presso Vincenzo Santucci; 1886.

Cette très intéressante plaquette a été publiée dernièrement par M. Zéno Zanetti, le traditionniste italien bien connu, à l'occasion des noces du docteur Giuseppe Paoletti et de la « gentil signorina Maria Lancetti. » Cette étude est tirée d'un ouvrage qui paraîtra prochainement sous ce titre : *La medicina delle nostre nonne*. M. Z. Z. est tout à la fois un érudit, un savant et un fin lettré. Aussi ses *Nonne e Banbini* sont-ils d'une lecture fort intéressante, même pour ceux qui ne recherchent dans les études de traditionnisme que le côté anecdotique et curieux. L'auteur prend l'enfant lorsqu'il va naître, et il le suit pas à pas jusqu'à l'heure où il commence à bégayer quelques mots intelligibles; il décrit les coutumes et les usages, les croyances et les superstitions des bonnes femmes et des mères, trouvant à chaque instant le moyen de faire les plus curieux rapprochements avec ce qu'on observe d'analogue dans les divers pays de l'Europe et de l'Asie.

Nous attendons avec une vive impatience *La Medicina delle nostre nonne*. La *Revue des Traditions populaires* ne manquera pas de consacrer une étude particulière à cette œuvre de notre éminent collègue, le docteur Zéno Zanetti.

H. C.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

A Sentinella da Fronteira. Elvas. N^os^ des 8 et 31 janvier, 21 février, 14 et 20 mars, 4 et 18 avril 1886. — Cantos populares do Alemtejo, recolhidos da tradiçao oral. *A. T. Pires.*

Jornal da Manha. Porto, 11, 18, 25 janvier et 8 février 1886. — Cantigas populares récolhidas da tradiçao oral, na praia de Espinho. *A. T. Pires.*

O Progresso d'Elvas. Elvas. 10 janvier 1886. — Tradiçoes populares. *A. T. Pires.* — 23 janvier. — Superstiçoes alemtejanas relativas aos « sonhos » *id.* — 31 janvier; 7, 14, 21, 28 février; 7, 14, 21, 28 mars; 4, 11' 18 avril. — Crencas e costumes transtaganos, *id.*

El Pacto. Séville, 10 mai 1886. — El Muneco. — *Microfilo.* — 13 mai. Algo mas sobre el Muneco. *Azael.* — 24, 27, 31 mai et 3 juin. Un pastorcito de Belèn. *Ponophilo.* (*Alej. Guichot y Sierra*).

L'Estafette, 22 juillet 1886. — L'homme du paradis. *Henry Carnoy* — 31 juillet. Le Christ de Méla. *Henry Carnoy.* (Conte corse se rapprochant de nombre des contes russes traduits dans le 1er volume des *Krupfadia*).

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Les ballons et les Paysans polonais.* — Dernièrement, l'aéronaute Milosz a exécuté une ascension des plus périlleuses. Emporté d'abord à 6,200 mètres, le ballon qu'il montait s'abattit ensuite au-dessus d'une immense forêt. Milosz eut le bras cassé et réussit enfin à sauter à bas de la nacelle, tandis que le ballon disparaissait dans les nuages. Des paysans des environs de Seidlce avaient vu l'aéronaute descendre de ballon. Ils s'enfuirent disant : « Si tu es un homme, pourquoi tenter Dieu en volant dans les airs? » — « Fuyons, disaient les femmes, c'est certainement l'Antéchrist ! »

*** *Le Tisserand Bottom* — La représentation à l'Odéon du *Songe d'une nuit d'été*, où comme on sait le tisserand Bottom joue un rôle plaisant, nous a fait penser à rapprocher le nom de ce personnage qui veut dire, en l'un de ses sens « derrière » nous a fait penser que Shakspeare avait pu emprunter ce nom à un sobriquet donné de son temps aux tisserands. En Haute-Bretagne, on appelle les tisserands en général des *culs de chà*, (le chà est une sorte de bouillie d'avoine qu'on met sur la trame de la toile); c'est une allusion à leur métier sédentaire. Quelqu'un de nos lecteurs anglais pourrait-il nous renseigner à ce sujet ?

*** *Le Lundi de Pâques en Pologne* — D'après le *Berliner Tageblatt*, le lundi de Pâques est consacré encore aujourd'hui en Pologne par un très ancien usage. Le matin on cherche à surprendre ses amis au lit, pour leur jeter un verre d'eau sur la tête, en criant « *Sniegus ! Sniegus !* » c'est-à-dire quelque chose comme « A charge de revanche ! » A la campagne on va même plus loin : les jeunes gens courent après les jeunes filles qui se risquent dans la rue de bonne heure, et tant pis pour celles qui se laissent prendre ! On les entraine sous la fontaine la plus voisine et là on les arrose consciencieusement jusqu'à ce qu'elles n'aient plus un fil de sec, aux cris vingt fois répétés de « *Sniegus* ! *Sniegus* ! Il y a sans doute un lien entre cet usage et les pratiques qui encore au XVIe siècle signalaient dans la plus grande partie de l'Europe la fête des Saints-Innocents. Cf. une nouvelle intitulée le *Jour des Innocents* dans les *Soirées* de *Walter Scott*.

*** *La fée Carabosse.* — Cette ravissante petite légende bretonne de M. Desmars, est-elle d'origine populaire ?

— En sortant de Guémené, au lieu de franchir le pont qui sert de tête aux routes de Guénouvry, Blain, Savenayet Fégréac, on prend au bord de la rivière un sentier tracé dans les bois. Des rochers schisteux, abrupts, couronnés de lierre, percés de grottes pittoresques, limitent de ce côté la vallée, tandis que, sur l'autre rive, s'étendent de vastes prairies encadrées de collines. Deux kilomètres plus loin, des deux côtés, les bords se resserrent, et le Don disparait presque sous un berceau de feuillage. Du haut des roches qui surplombent, à peine peut-on le suivre coulant dans un ravissant paysage. Par une échappée entre les montagnes on aperçoit, au-delà des bruyères, la plaine cultivée, Mézillac avec son beau menhir, Bruc avec ses vertes futaies, au dernier plan, la forêt du Gâvre, et en avant de cette jolie perspective, tout au bas, les rochers d'une fée puissante, la fée Carabosse, dont le premier passant vous dira le funeste pouvoir.

En effet, un jour, — il y a bien longtemps de cela, — les habitants de la vallée semaient du lin dans un champ. Il relevèrent la tête et aperçurent près d'eux une femme qui passait, mais une femme vieille, rechignée, pliée en deux sur un bâton, en haillons, et si misérable qu'un tailleur, — sauf votre respect, — de Saint-Martin-sur-Oult eût semblé près d'elle un bourgeois de la ville. Comme elle continuait sa route, ils se la montrèrent du doigt, et se mirent à rire : gaité bien intempestive, et que leurs fils ont payée cher ! Car la vieille, — que vous avez reconnue pour la puissante Carabosse — irritée de leur insolence, leur cria d'une voix sévère : — Rappelez vous quel jour, à quelle heure vous avez ri de moi ; car si dorénavant vous semez votre lin à une autre heure, un autre jour, jamais, jamais vous n'en récolterez.... Hélas ! les malheureux ont oublié l'époque fatalement fixée par la sorcière, — et le lin ne pousse plus dans la vallée.

*** Notre collaborateur, M. Léon Sichler, l'auteur des *Contes russes* dont

Digitized by Google

nous avons donné dernièrement le compte rendu, va publier chez A. Dupret, éditeur, 3, rue de Médicis, un important ouvrage sur *l'histoire de la Littérature russe*. Cet ouvrage contiendra nombre de traditions populaires slaves, des chants, des chansons, des contes et des proverbes. — A ce propos M. Léon Sichler nous écrit : — « En vous remerciant du compte rendu de mes *Contes populaires russes*, je tiens à vous annoncer que je vais continuer mes publications sur le monde slave. Dans les premiers jours d'octobre, paraîtra mon *Histoire de la Littérature russe*, où les chapitres relatifs au traditionnisme seront traités avec l'importance qu'ils méritent. Cet ouvrage sera suivi très prochainement de plusieurs autres : *Légendes chrétiennes russes* (grandes et petites-russiennes) : — *Traits populaires russes* ; — *La Poésie russe*, avec préface de M. Gabriel Vicaire ; — etc... »

*** La *Chronique*, de Bruxelles, reçoit de Liège la correspondance suivante :

Une des plus vieilles coutumes du pays de Liège veut que, le vendredi qui suit la fête de la paroisse, l'on enterre en grande pompe les os des jambons dont on s'est gorgé du dimanche au jeudi précédent. Cela se fait particulièrement dans les quartiers populaires, tels que Pierreuse, Outre-Meuse, etc., et cela s'appelle, en wallon, *l'éterrement des ohais*.

Le spectacle ne manque pas d'originalité : derrière la civière portée à bras par les forts de l'endroit, et sur laquelle s'étalent des os de jambon de dimensions colossales, viennent des pleureurs sanglotant et essuyant leurs larmes avec la *Meuse*, le *Journal* et la *Gazette de Liège* en guise de mouchoirs de poche,

Une musique jouant des marches funèbres complète ce cortège burlesque.

Les principaux acteurs de cette mascarade mettent une telle sincérité dans l'accomplissement de leur rôle que les personnes non prévenues peuvent aisément s'y tromper. C'est ainsi que l'an dernier, lors de la fête de la paroisse Saint-Gervais (Pierreuse), un cortége semblable, ayant été organisé, fit une sortie en ville ; arrivé à proximité du palais, l'officier commandant la grand'garde fit sortir son poste et à la profonde stupéfaction de tous les assistants, lorsque le prétendu mort passait, il lui fit présenter les armes.

Sociétaires admis depuis la publication de l'annuaire pour 1886

MM. ALMA-ROUCH, Compositeur de musique, 85, rue de Rennes, Paris.
AYROLLE, Professeur à l'Ecole Lavoisier, 18, rue Denfert-Rochereau.
BALLAND, Pharmacien-Major (2e Corps d'armée), à Amiens.
BRUNET (Victor), 69, rue Girard, à Vire (Calvados).
CANIZZARO, à Messine (Sicile), Italie.
CHÉREL (Edouard), Sous-Inspecteur de l'Enregistrement à Alger.,
CROIX (J. Errigton de la), 105, rue de Rennes, Paris.
DAVIDSON (Thomas), 339, High-Street, à Edimbourg (Ecosse).
DUPRET (A.), Editeur, 3, rue de Médicis, Paris.
GAYDA (Joseph), Homme de Lettres, 9, rue du Val-de-Grâce, Paris.
LANCELIN (Charles), Homme de Lettres, 9, rue Faraday, Paris.
MARIUS (Prosper), Homme de Lettres, 8, petite rue des Couronnes, à Asnières (Seine).
MARTY (Dr), médecin-major au 1er bataillon d'Afrique, Le Kreider, (Oran).
QUARRÉ REYBOURBON (L.), boulevard de la Liberté, 70, à Lille.
ROGER-MARX, critique d'art, 16, rue de Valois, Paris.
STIÉBEL, lieutenant au 74e, Avenue de la Grande-Armée, 72,
TRUFFIER (Jules), de la Comédie française, 9, rue Bergère, Paris.
TREYVE (François), horticulteur, à Moulins (Allier).
VIDAL (Paul), compositeur de musique, 38, rue du faubourg Montmartre, Paris.
WEISS, (Dr), 27, Boulevard de Châteaudun, à Saint-Denis.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 11. — 25 Novembre 1886.

NOTRE MUSÉE

Cet été, à la foire d'une petite ville de Normandie, un de mes enfants m'apporta triomphalement un affreux joujou d'un sou.

C'était, emmanché d'une baguette d'osier, un petit oiseau sans ailes, fait de moëlle de jonc, aux yeux carrés de papier d'un bleu cru, à la queue fantastique, et dont la tête, ayant la physionomie bourrue d'une méchante petite marchande de tabac, était ornée d'une plume violacée coquettement plantée sur le côté du crâne.

Mais dans aucun magasin de jouets parisiens, je n'avais aperçu son congénère, et cependant j'ai la prétention de connaître à fond la Zoologie des bazars. C'était un jouet local, fabriqué dans le pays. Il appartenait au Folk-Lore de Normandie au même titre qu'une Chanson populaire.

— Pourquoi pas? pensai-je.

A côté de nos riches musées d'Europe, je voyais déjà le nôtre, le *Musée des Traditions Populaires*, ouvrir ses galeries. Et voici les groupes qui se classent sous leurs vitrines neuves.

Voici les objets des traditions superstitieuses, les bâtons de coudrier dont les fourches font songer au grand Diable d'enfer et qui tournent à l'approche des sources ou des trésors cachés; les amulettes de toute nature : *saintes Catherines* qui gardent les bestiaux de toutes maladies; *gardes* écrites sur des bandes de vélin pour préserver des brûlures, des coupures, des blessures d'armes à feu; jarretières charmées que la fiancée brode elle-même et qu'elle attache à la jambe gauche de son promis pour qu'au jour de la conscription il tire un bon numéro. Voici les médailles bénites, les images de saints plus ou moins canoniques comme le *Saint-Verni* dont parle Champfleury (1),

1. *Contes d'automne*, Victor Lecou, 1854; In-18 anglais.

Digitized by Google

puis les albums d'imagerie populaire. Voici les armes offensives et défensives : le pen-baz breton, le bâton à poignée de cuir du fermier normand, la houlette du berger, la navaja du Catalan. Voici les cadeaux intéressés : la petite truelle d'argent qui sert à poser la première pierre du domaine, la petite gerbe enrubannée de la première moisson, et... Mais quel est ce bizarre bouquet? Un bout de corde effiloché, soigneusement entouré de feuillage et pourvu de son cornet de papier blanc comme un bouquet de fête ?

Ceci appartient au Folk-Lore parisien, aux traditions du théâtre.

Comme sur un navire il n'y a qu'une corde, celle de la cloche, sur la scène d'un théâtre, il n'y a aussi qu'une corde, celle du violon. Tout le reste est *fil* ou *guinde*.

Malheur à l'ignorant qui proférerait une phrase comme : « Attachez-moi donc une *ficelle* à ce clou ! » ou bien — « Retirez cette *corde* qui gêne le passage. » Sitôt le mot fatal prononcé, le chef-machiniste confectionne à la hâte le bouquet dont j'ai parlé et le présente au délinquant avec le plus gracieux sourire sur les lèvres. Cela veut dire qu'il faut payer à boire à tous les compagnons, et, fût-ce le directeur lui-même, le coupable doit s'exécuter.

Voici maintenant la riche série des instruments de musique : les binious, les bombardes, les vielles, les cornemuses, les galoubets, les flûtes de Pan des gardeurs de chèvres, les tambourins, les cornets à bouquin ; et c'est encore Paris qui nous donnera la corne du carnaval et la trompette du fontainier qui deviendront rarissimes dans quelques années.

Et j'en oublie. Il y a les bâtons en croix des *aguilaneu,* les disques de cuivre qui remplacent dans les provinces du Nord le tambour du crieur public, les claquettes et les crécelles du Vendredi-Saint, etc., etc.

Enfin les jouets populaires que les petites mains détruisent avec tant de facilité et qu'il importe à nous, ramasseurs de bouts de sanglots, glaneurs des miettes de l'histoire, de sauver de l'oubli.

Et je réclame l'honneur d'être nommé conservateur de *NOTRE MUSÉE* en même temps qu'une bonne place pour mon horrible petit oiseau sans ailes, fait de moëlle de jonc, qui m'a soufflé ces quelques lignes.

CHARLES DE SIVRY.

Digitized by Google

LA PETITE REINE

Le peuple, cela est indubitable, a la mémoire du cœur. En cherchant bien, on retrouverait chez lui la source de toute tradition dans une grande infortune qui l'a ému, dans un bienfait dont il a été l'objet, dans un dévouement à sa cause, dans un sacrifice à ses intérêts. Or, le peuple a le cœur large : de là, la grande quantité de légendes et de récits dont le sujet l'a séduit; — il a la mémoire grande : et ses souvenirs embrassent nombre de faits que les historiens ont oubliés, que les chartes ont omis, que les annalistes ont jugés indignes de mention, mais qui se gardent avec soin, se transmettent de générations en générations, verbalement, durant une longue suite d'âges, pour, le jour qu'ils reparaissent en pleine lumière, surprendre et confondre les érudits...

N'a-t-on pas vu, lorsque, sous le second Empire, le préfet de la Seine établit des droits pour l'occupation des emplacements sur la voie publique aux abords des Halles centrales, n'a-t-on pas vu les forains des environs de Paris invoquer le « souvenir de la reine Blanche, qui, disaient-ils, les avait exemptés de toute charge pour l'étalage des provisions qu'ils apportaient? » (1) Ainsi donc, le souvenir de cette faveur s'était perpétué de bouche en bouche, durant plus de six siècles : il avait survécu à tout vestige écrit, car, lorsqu'on voulut se reporter aux origines, on n'en rencontra nulle trace.

Et combien en est-il d'autres, parmi les traditions du peuple, que l'on ne connaît pas encore, que l'on ne connaîtra jamais peut-être, car de nos jours où les campagnes se ruent vers les villes dont elles renouvellent sans cesse la population, elles y oublient leurs légendes, qui ne les intéressent plus, sans apprendre celles des cités, qui les touchent peu.

Parmi ces naïfs récits qui se sont transmis longtemps, mais qu'aujourd'hui l'on n'entendrait peut-être raconter que dans quelque bourgade reculée de l'ancienne Ile-de-France, où ils ont pris naissance, où ils se sont développés, où maintenant ils sont morts sans doute, il en est un dont j'ai gardé un lointain mais doux souvenir. J'étais tout jeune lorsqu'il me fut fait par un vieillard qui, lui-même, l'avait recueilli dans son enfance; j'ignore si quelque légendaire de notre temps l'a jugé digne d'être conservé, si quelque chroniqueur l'a transcrit... En tous cas, cette tradition est bien française : comme un ressouvenir lointain de choses mortes et disparues, elle vit chez nous tous : — C'est son évocation spontanée qui fit, le 15 mars 1843, le succès, jamais démenti depuis lors, d'un de nos plus grands musiciens.

1. Maxime Ducamp, *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie...* Tome II, chap. VIII.

Digitized by Google

— En ces temps, un sombre voile couvrait la France : guerre étrangère au dehors, guerre civile à l'intérieur; l'ennemi aux portes de Paris, les factieux derrière les remparts; batailles entre les armées, massacres entre les citadins. Et le peuple pillé par les routiers, pressuré par les collecteurs de taxes, n'avait plus ni pain ni abri. La désolation régnait, morne, farouche. Chaque jour les cloches sonnaient ou le glas des combats ou l'appel aux luttes intestines. Pour beaucoup, c'était la fin du monde qui approchait; pour tous, c'était la fin de la France, irrémissiblement perdue.

Parfois cependant, au milieu de ces horreurs, les cris d'effroi se taisaient et une douleur intense s'emparait du peuple, lorsque, cessant pour un moment de songer à ses maux, il pensait au pauvre roi trahi par sa femme, trahi par ses oncles, trahi par ses serviteurs, et qui, en proie au délire, errait comme un fauve en cage, dans l'appartement du Louvre où on le tenait enfermé pour se débarrasser de sa présence. Et souvent, quand le peuple accablé de maux assistait de loin — entre un combat contre l'envahisseur et une tuerie dans la ville, — aux fêtes insultantes que donnait la reine ou le parti victorieux, un cri de pitié lui sortait de la bouche :

— Ah! si le pauvre roi n'était pas fou, tout irait mieux! Il se mettrait à notre tête et il n'y aurait pas tant de deuil au pays de France!

Et chacun, faisant trêve à ses lamentations, plaignait le roi qu'il aimait, car on racontait des choses terribles sur son existence dans un coin reculé du palais : il était devenu le jouet des valets après avoir été celui des factions; chacun, parmi ceux qui l'entouraient, semblait prendre à tâche de surajouter de nouvelles souffrances à celles qu'il endurait déjà. Et le cher insensé, pour éviter les brutalités de ses serviteurs, s'enfermait seul, de longs jours, ne voulant voir personne, ne voulant être vu de personne. Il n'avait même plus d'habits; la vermine le rongeait. Quand parfois, honteux de lui, ses proches voulaient le faire laver ou bien changer de vêtements, c'était pour le malheureux l'occasion d'un nouveau supplice : il voyait entrer de force, chez lui, des hommes masqués, qui, sauvagement, se jetaient sur lui pour lui interdire toute résistance, le nettoyaient avec brutalité comme un chien, et se retiraient après l'avoir encore affolé par leurs violences et leurs grossièretés...

Une femme seulement l'aimait de sa douceur ineffable et le soignait de sa délicatesse : c'était sa belle-sœur; le peuple l'aimait bien aussi, celle-là, de toute la bonté qu'elle témoignait au pauvre martyr! Un lien de commune douleur l'unissait au roi : son mari était l'amant de la reine! aussi, peu à peu, sa présence devint une autre source d'affliction pour le misérable insensé, lorsque, dans ses rares instants de lucidité, son regard ne trouvait à ses côtés que la femme de celui qui le trahissait et comme prince et comme homme.

Donc, le peuple ressentait amèrement tous les maux dont le pauvre fou était accablé; et il se désolait à son sujet, le plaignant plus que lui-même.

Or, il se rencontra une humble fille qui ne portait pas la noblesse du nom, mais qui était douée de la noblesse du cœur; cette enfant du peuple comprit que le pauvre roi avait besoin d'une âme amie pour animer sa solitude, d'un dévouement pour soulager ses douleurs, d'une voix suave

Digitized by Google

pour lui murmurer des consolations, et d'une main de femme pour le soigner : — plaindre l'infortuné, c'était bien : le secourir, c'était mieux encore.

Avec la foi de son sacrifice, abandonnant sa famille où sans doute elle eût pu vivre heureuse, elle se présenta au Louvre. Certes elle fut d'abord repoussée, moquée, bafouée par chacun, depuis les grands jusqu'au dernier des valets : que venait faire aussi cette bonne et chaste créature dans le milieu dépravé, violent, qui était alors la Cour de France ?

Elle ne faiblit point, cependant, devant la tâche qu'elle s'était imposée. Elle était résolue à se sacrifier, s'il le fallait, pour atteindre son but : elle se sacrifia, car ce fut au prix de son honneur de femme qu'elle remplit ce qui, pour elle, était le devoir.

Par quel miracle de volonté parvint-elle jusqu'au malheureux prince qu'elle voulait consoler ? on ne sait. Mais sans doute qu'après de longues supplications de la douce enfant qui les priait, il sembla bouffon aux seigneurs de la cour, à la reine elle-même, de jeter dans le lit du fou un jouet nouveau...

Donc, un soir, en regagnant sa couche, l'insensé trouva, enfermée avec lui, cette fille qu'il n'avait jamais vue jusqu'alors. — Que se passa-t-il au cours de cette première entrevue d'amour entre le dévouement qui s'immole et la folie qui fait de vains efforts pour comprendre ? Certes, les courtisans aux aguets durent bien rire ! Et que de gorges-chaudes à ce propos, que de joyeux devis chez l'auguste courtisane qui portait alors la couronne de France ! N'importe : la pauvrette qui s'était offerte pour distraire le royal insensé touchait au but. Maintenant elle voyait le cher malade, elle pouvait lui apporter toutes les consolations dont son cœur débordait, elle allait vivre désormais avec lui, soignant son corps et pansant son âme, distrayant sa pensée triste, enjoyant son cœur ulcéré, réchauffant enfin ce spectre de roi au feu de son délicat amour.

Qu'elle dut être sublime, la lamentable existence de cette fervente de l'imbécillité, de cette zélatrice de la démence ! Et de quelles scènes indicibles durent être témoins les murs du vieux Louvre qui enserraient dans un coin reculé du palais une intelligence royale perdue, et réveillée seulement par les mots d'amour d'une simple enfant du peuple !

Souvent, quand le pauvre malheureux se trouvait pris par des accès de frénésie, il saisissait un couteau, se précipitait sur les assistants s'il s'en trouvait là, ou bien, s'il était seul, tournait l'arme contre sa poitrine..... Elle s'approchait alors de lui, l'enfant caressante, avec, dans la voix, un charme qui pénétrait ; ses lèvres laissaient tomber des mots amollissants, son geste suppliait ; et l'insensé, — prenant dans ses mains son front près d'éclater, pour y ramener quelque lueur de la raison qui le fuyait, — se laissait attirer sur le sein de cette suave créature en qui sa folie même devinait un immense amour ; il bégayait avec effort quelques mots sans suite, et laissait tomber l'arme, dominé par cette passion de charité qui était assez intense pour maîtriser sa fureur.

Quelquefois, le malheureux se réfugiait dans un coin de sa chambre : sombre, sauvage, rendu furieux subitement par ce mal qui lui martelait le crâne, il demeurait là des heures, sans prononcer une parole, sans faire un

Digitized by Google

geste, absorbé par sa folie, ne voulant voir personne, refusant même de prendre de la nourriture; seule, l'enfant qui berçait sa décrépitude était soufferte près de lui. — La pauvre fille s'approchait alors; elle lui prenait ses mains amaigries qu'elle serrait doucement dans les siennes; elle lui murmurait à l'oreille des phrases molles qui étaient comme des tendresses parlées; elle s'agenouillait devant lui, suppliante, et, lui jetant ses bras autour du cou, elle pleurait de lui, sur lui, pour lui... Alors l'infortuné, dompté par les effluves d'affection caressante et inspirée qui se dégageaient de la bouche, de l'œil, et de tout l'être de cette créature angélique dont il se sentait adoré, se réfugiait en elle, avec un frémissement de terreur, lui balbutiant, affolé par les fantômes de son délire :

— Toi qui m'aimes, oh! je t'en prie, protège-moi!... Ne me quitte pas.. jamais, dis... jamais...

— Non, non... jamais! répondait-elle avec un sourire pâle et douloureux qui rassurait le fou.

D'autres fois encore, mais rarement, des éclairs de raison illuminaient sa pauvre intelligence assoupie. Dans ces instants, comme sortant d'un lamentable songe, il promenait autour de lui son regard surpris :

— Où donc sont mes sénéchaux? demandait-il; où donc mes chevaliers? où donc mes hommes d'armes?... où donc mes écuyers?... où donc mes pages?... on me retient ici pendant que l'ennemi ravage mon royaume, pendant que la reine livre mes sujets à l'étranger!... Montjoye Saint-Denis!... à la rescousse!...

Furieux, il s'élançait contre les portes fermées, s'y meurtrissait les poings et s'y déchirait les genoux. Et quand, à bout de forces, écumant, il tombait sur le sol, une figure séraphique se penchait sur lui, des mains de femme lui soulevaient la tête avec précaution, une douceur étrange le pénétrait. Alors, rasséréné, mais triste, il bégayait comme un enfant qui pleure :

— Hélas! hélas! tous sont partis!... tous m'ont abandonné... mon peuple m'oublie...

— Il ne vous oublie pas, sire bien-aimé... il vous plaint... il m'a envoyée vers vous comme une messagère de compassion!... Courage!... un jour viendra où vous serez comme autrefois un roi puissant à la tête d'une nation forte!...

— Quand donc, mon Dieu?... quand donc?...

— Quand il plaira au Seigneur du ciel, mon seigneur de la terre!

— Et jusque là, resterai-je seul, sans amis, sans personne?...

— Et moi, mon cher sire, ne suis-je pas votre servante, votre compagne, votre amie, dites?... ne suis-je pas l'envoyée de votre peuple, chargée par lui de toutes ses bénédictions pour son prince?...

— Oh! oui, toi, du moins tu m'aimes, tu changes en baume le fiel de mon cœur, en joie ma tristesse, en bonheur ma désolation!... Tu es l'espérance de mon abandon, la foi de mon avenir, la consolation de mon présent... Ah! si j'étais vraiment roi, tu t'assiérais sur mon trône et chacun te bénirait... mais je ne suis qu'un prisonnier... mon trône, c'est cet escabeau de bois... et je ne puis te donner que le partage avec moi des haines de ma famille, des mépris de mes courtisans, des sarcasmes de mes valets...

Digitized by Google

— Oui, répondait l'enfant d'une voix lente et pénétrante, mais si je partage avec mon seigneur l'injustice des grands, je partage avec lui aussi l'amour des petits et des humbles qui sont le royaume de France : le peuple m'aime de tout l'amour que j'ai pour son prince...

Et c'était vrai ; ne pouvant récompenser d'une manière plus efficace la douce créature qui, en son nom, s'était dévouée à son roi malheureux, le peuple avait reconnu toute l'immensité de son sacrifice en lui décernant un surnom où se reflétait toute la profonde affection dont il entourait l'enfant, un surnom que bien des princesses eussent envié, et qui était comme une flagellation de honte pour la souveraine véritable : il l'appela LA PETITE REINE, et, ce titre plein de grâce et de gloire sereine, l'enfant le conserva des années, des siècles dans la mémoire du pays qui l'avait aimée parce qu'elle avait aimé son roi. Le roi est mort, mais le souvenir de *la Petite Reine* a toujours survécu. L'étranger après de longues luttes a restitué son indépendance à la France, mais la France ne s'est pas affranchie de la réminiscence de *la Petite Reine* : les temps ont marché amenant le triomphe ou la défaite, mais toujours, dans le lointain vaporeux des âges, une figure a plané, d'une délicatesse infinie, qui éclairait pour le peuple les brumes du passé : et cette figure est celle de *la Petite Reine*, de cette reine idéale qui n'a pris de la royauté que les amertumes sans le pouvoir, et de la nation que l'amour et non la haine. Bien des souveraines illustres ont passé depuis lors sur le trône de France ; le trône lui-même s'est écroulé : seule *la Petite Reine* est demeurée dans son éclat incontesté, surnaturel, et le peuple se la rappelle dans la mémoire de son affection.

La Petite Reine a quitté la scène du monde comme elle y était entrée, humble, sans laisser trace de son passage; nul ne sait ce qu'elle est devenue, et, seule, une sombre légende s'est formée pour expliquer sa disparition. D'après cette légende, *la Petite Reine* aurait trop aimé son prince fou; sous l'influence curative de cet amour, le pauvre insensé aurait eu des éclaircies de raison de plus en plus rapprochées, et ce double motif aurait réuni contre la pauvre fille toutes les inimitiés de la cour pour laquelle il était nécessaire que le roi restât plongé dans son abrutissement. La tradition rapporte qu'une nuit, des hommes masqués enfoncèrent la porte de l'appartement royal, et, devant les yeux du misérable, impuissant, chez lequel ce spectacle fit évanouir les dernières lueurs d'intelligence, égorgèrent la pauvre dévouée dont le cadavre fut aussitôt emporté pour être jeté en Seine. En ceci, la légende côtoie-t-elle la réalité, ou bien s'est-elle formée de toutes pièces pour motiver la subite disparition de *la Petite Reine*?... qui peut le savoir?...

Quoi qu'il en soit, la douce créature eut avant sa mort une grande joie.

De ses amours avec le roi fou était née une petite fille qui fut élevée entre son père et sa mère. Et ce devait être un merveilleux spectacle — s'est-il trouvé, dans l'entourage du prince, quelqu'un capable de le comprendre? — que la réunion de ces trois êtres faibles par eux-mêmes mais forts par leur union, leur dévouement et leur amour : — le monarque insensé, la femme isolée, et l'enfant chétive. Que de fois, alors, quand la frénésie s'emparait du malheureux roi, sa compagne, pour le calmer, dut prendre entre ses bras

Digitized by Google

l'enfant de leur tendresse, et la lui présenter, suppliante, murmurant près de lui :

— Mon sire bien aimé, vos transports effraient votre petite Marguerite...

Et l'égaré, chassant pour un moment son délire par un effort surhumain, de sourire à la mignonne créature que lui tendait la mère aimée.

En même temps que cette joie, l'humble fille du peuple eut, avant de quitter la scène du monde, une suprême consolation.

Les accès de frénésie du prince devenaient de plus en plus rares, et *la Petite Reine* espérait voir bientôt la complète guérison du malade qu'elle soignait.

Qui sait si, comme elle le disait à son bien-aimé pour lui faire oublier sa mélancolie, elle ne voyait pas, dans un avenir rapproché, le prince puissant se mettant à la tête de ses fidèles sujets pour au dehors repousser l'invasion, au dedans châtier les félons qui, profitant des malheurs du temps, assouvissaient leur ambition personnelle sur les ruines de la France?... Ah! sans doute, quand cette vision, évoquée par elle dans le désir de son être, développait à ses yeux toutes ses magiques splendeurs, elle se voyait saluée par tous les cœurs français comme la seule, la véritable reine — reine d'amour et de sacrifice...

Hélas! la fatalité souffla sur ce beau rêve, et il retomba dans les abîmes du néant, entraînant avec lui, par une catastrophe commune et la vie de l'humble fille du peuple, et les derniers vestiges de la raison du roi.

Mais qu'importe! si les destins ont suivi leur cours, accumulant ruines sur ruines, *la Petite Reine* n'en est pas moins restée dans la mémoire du peuple, — de ce peuple qui l'a aimée comme pas une de ses souveraines — ainsi qu'un radieux souvenir, une vaporeuse apparition à laquelle sa reconnaissance a fait une auréole de poésie, une couronne de suavité, — et qui, durant des siècles a, pour lui, éclairé, dominé les lointains sombres de ces jours d'amertume.

La Petite Reine! cette affectueuse et mélancolique appellation sous laquelle on a si longtemps connu la douce enfant, en dit plus que de longues pages sur l'amour et la pitié que lui a voués ce peuple dont elle a aimé le prince; et la légende a fait d'elle un type : le type de la bonté; bien plus!... elle a fait d'elle une fée : la fée de la bienfaisance et de la charité; c'est grâce à la légende — à la légende seule — que son angélique figure est entrée dans l'histoire.

Et de nos jours, lorsqu'une interrogation surgit, disant :

— Charles VI, roi de France!

Les échos répondent de toutes parts :

— Odette de Champdivers!

Et la mémoire du peuple murmure comme dans un rappel lointain de choses jamais oubliées :

— *La Petite Reine!*

La légende seule, ai-je dit, a forcé pour *la Petite Reine* les portes de l'histoire : en effet, les annalistes du temps — Juvénal des Ursins, Froissart, la chronique du Religieux de Saint-Denis, — se contentent de citer son nom et passent dédaigneux à côté de cette figure ravissante

Digitized by Google

d'immatérielle poésie; seul, le dernier donne sèchement un détail biographique sur elle : elle était, dit-il, fille d'un marchand de chevaux, *filia cujusdam mercatoris equorum*... Et c'est tout... Champdivers était-il son vrai nom, son nom d'origine ou son surnom? Qu'importe! Le seul, le véritable nom d'Odette ne lui a-t-il pas été décerné par l'admiration et le respect de tous : *la Petite Reine?*

Sa fille, Marguerite de Valois, dame de Belleville, est mieux connue, historiquement : elle se trouve citée dans une lettre de Charles VII en date du 15 août 1425. Mais le peuple de France s'en est peu inquiété : la splendeur légendaire de la mère l'a ébloui, lui a fait oublier la fille. Et lorsqu'il évoque *sa Petite Reine* dans le nimbe vaporeux des âges, deux figures seulement répondent à son appel : — la douce Odette berçant le vieux roi fou, *la Petite Reine* calmant les douleurs du prince qu'elle aime, — le Dévouement veillant au chevet de la Souffrance!

(Droits réservés)

CHARLES LANCELIN.

NOTRE-DAME DE TRÉGURUN

La chapelle de Notre-Dame de Trégurun, dans la paroisse d'Edern (Finistère), est un lieu de pélerinage bien connu des jeunes mères. La sainte donne du lait à toute femme qui la prie de remplir ses mamelles sèches ou taries. Chaque jour, de nombreuses pélerines, tant du Léon que de la Cornouaille, viennent s'agenouiller devant son autel et l'invoquer d'un cœur fervent. Leur prière terminée, elles se rendent à la fontaine voisine où, pour se conformer aux usages anciens, elles doivent jeter quelques-unes des épingles qui ferment leur corsage. Cette condition est de rigueur; point d'épingles, point de lait.

Un jour, une femme de Brasparts, qui avait un besoin particulier d'obtenir les grâces de Notre-Dame, à cause de deux jumeaux qui lui étaient nés, s'était rendue en pélerinage à Trégurun, accompagnée de son mari. Celui-ci était d'esprit léger et riait volontiers de tout. Quand il vit sa femme laisser choir une à une, en se signant chaque fois, trois épingles dans la fontaine, il s'imagina, par manière de plaisanterie, d'en faire autant. Combien il devait s'en repentir sans tarder! A peine de retour chez lui, il se sentit mal à l'aise.

Digitized by Google

Le lendemain, il lui sembla que sa poitrine était enflée. Avant la fin de la semaine il lui était venu tant de lait, tant de lait, qu'il était obligé de se traire trois fois par jour. Tout inquiet, il se rend chez le médecin :

— Monsieur le médecin, donnez-moi un remède pour faire passer mon lait !

— Ton lait, nigaud ! que me dis-tu là ? Quand on porte, comme toi, de la barbe au menton, on n'a pas de lait.

— J'en ai pourtant, regardez !

— C'est, ma foi, vrai ! Voilà cinquante ans passés que je soigne les gens pour toutes sortes de maux, et je n'avais jamais vu pareille chose. Tiens, prends cette fiole.

Sept jours après, loin d'être guéri, le malheureux avait plus de lait qu'avant d'avoir fait usage du remède.

Il va trouver une sorcière renommée et lui conte son embarras.

— Je n'ai jamais ouï parler de pareille chose, filleul !

— C'est pourtant vrai, regardez !

— Oui, sûrement tu as du lait ; c'est inconcevable.

Elle se gratte le menton et reprend, après une pause assez longue :

— Ton mal passe mon pouvoir ; va frapper à une autre porte !

L'oreille basse, il se rend au presbytère.

— Monsieur le curé, délivrez-moi !

— Et de quoi te délivrerais-je ?

— J'ai du lait comme une vache, tout le monde se moque de moi.

— Ce que tu me dis là n'est pas naturel ; il faut que je t'entende en confession.

La confession achevée, le curé lui ordonne de se rendre le jour même à Trégurun, pieds-nus, une baguette de saule écorcé à la main, et de refaire par dévotion tout ce qu'il avait fait par raillerie, quelques semaines auparavant.

— A chacune des épingles que tu jetteras dans la fontaine, tu diras : « Que je sois guéri, bonne dame, si telle est votre volonté ! »

— Et maintenant, va, et que Notre-Dame te protège. Si tu as un véritable repentir de ta faute, nous le verrons bien.

Le pauvre cher homme avait le cœur vraiment contrit, et, comme il suivit de point en point les instructions de son curé, il obtint merci et prompte guérison.

L.-F. SAUVÉ.

Digitized by Google

LE VOYAGEUR ET LES ÉLÉMENTS

Le Froid, le Chaud, le Vent, voyageant de compagnie, rencontrent un bonhomme qui dit en passant :

— Bonjour un des trois !

— Lequel de nous a-t-il salué ? se demandent les voyageurs.

— Je pense que c'est moi, dit le Chaud, par respect et par crainte.

— Ce serait moi plutôt, reprend le Froid.

— Il est facile de nous en assurer, ajoute le Vent; interrogeons-le.

Ils rebroussent chemin, rappellent le bonhomme auquel ils posent la question.

— Qui j'ai salué ? répond-il, c'est le Vent.

— Eh bien ! dit le Chaud mécontent, je te brûlerai de mon mieux.

— Ça m'est égal, pourvu qu'il souffle un bon vent de bise pour me rafraîchir.

— Moi, dit le Froid, je te glacerai.

— N'importe, à condition qu'il ne fasse pas de vent; je m'en tirerai fort bien avec ma *limousine*. Je ne crains que le Vent et me défendrai bien des autres.

(Conté par Jacques Magnand, âgé de 71 ans, à Beaumont-la-Ferrière, Nièvre).

ACHILLE MILLIEN.

LE SEIGNEUR KARN

La petite île Karn, près de Portzall, n'a pas toujours été le rocher inculte que l'on voit aujourd'hui; là où croissent parmi les roches de granit de maigres graminées, s'élevait autrefois le château du seigneur Karn; sa domination s'étendait sur une grande étendue de pays, et c'était un des sires les plus puissants du Léon.

Digitized by Google

Il vivait solitaire dans son île et ne s'était point marié. Ses vassaux étaient assujettis à un grand nombre de redevances : du bois de chauffage, du poisson, des marins pour monter ses navires et même des barbiers pour le raser et lui couper les cheveux.

Il était toutefois remarquable qu'aucun de ceux qui étaient partis de la terre ferme pour raser le sire de Karn n'était revenu, soit qu'il les eût gardés auprès de lui, soit qu'il les eût fait périr. Et tous les barbiers avaient grand'peur que leur tour ne vînt d'aller au palais du seigneur de Karn.

Un garçon intrépide nommé Losthouarn, du village de Pen-ar-Pont, résolut, confiant dans sa force et dans son adresse, d'aller à l'île Karn la première fois que les vassaux du bon seigneur auraient à lui fournir un barbier. Il partit dans un petit bateau avec deux de ses amis du même village auxquels il recommanda de ne pas trop s'éloigner de l'île pendant une heure; si au bout de ce temps, ils ne le voyaient pas revenir, c'est qu'il aurait succombé comme ceux qui y étaient allés avant lui.

Il aborde à l'île et est introduit auprès du seigneur qui, s'étant enfermé avec lui, lui ordonne d'une voix terrible de le raser; en même temps il ôte sa coiffure, et Losthouarn voit que le sire de Karn avait des oreilles de cheval. Sans s'émouvoir, il commence à le savonner doucement, tout en causant avec lui, et sans paraître s'étonner de l'étrange particularité de son seigneur; puis comprenant que tous les autres barbiers avaient été tués de peur que le secret des oreilles de cheval fût dévoilé, il profite du moment où le cou de Karn se trouve à la portée du rasoir, et le lui tranche d'un coup vigoureux.

Il sort ensuite du château, passe au milieu des gardes un peu surpris de le voir revenir sain et sauf, et regagne la barque où ses amis l'attendaient.

Cette légende, que j'ai recueillie dans un séjour à Portzall (1874), à l'extrémité du Finistère, ressemble fort à celle dont Cambry place la scène à Crozon. Toutes les deux font songer à la fable de Midas.

Le roi de Portzmar'ch faisait mourir tous ses barbiers, de peur qu'ils ne racontassent au public qu'il avait des oreilles de cheval. L'ami intime du roi venait de le raser; il avait juré de ne pas dire ce qu'il savait; mais ne pouvant garder son secret, il fut par le conseil d'un sage, le raconter aux sables du rivage. Trois roseaux naissent dans ce lieu; les bardes en firent des anches de hautbois qui répétaient : *Portzmar'ch, le roi Portzmar'ch a des oreilles de cheval !*

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

RONDE VENDÉENNE

Il était un joli gendarme. *Bis*
A la guerre s'en est allé. *Bis*
Adieu, marguerite des prés. *Bis*

Va dire adieu à sa maîtresse,
Celle que son cœur aime tant.
Adieu, marguerite des champs.

« Quand vous serez dans ces campa-
Vous ne penserez plus à moi. [gnes],
Adieu, marguerite des bois. »

« — Si fait, si fait, ma douce amie,
J'y penserai tant qu'y vivrai;
Adieu, marguerite des prés.

Y ferai fair' un' belle image,
Tout à la semblance de vous.
Adieu, marguerit', mes amours.

Y la mettrai dans ma pochette,
Y l'embrass'rai cent fois le jour,
Adieu, marguerit', mes amours.

Et quand y serai à la table,
Y la mettrai sur mes genoux,
Adieu, marguerit', mes amours. »

Bibliothèque Nationale, mss. 3342, f. 22.

G. V.

TRENTE

CONTE BRETON

Il était une fois une pauvre femme dont le fils, un fieffé paresseux, avait atteint l'âge de vingt ans sans avoir encore voulu se prendre à aucun travail. Ce n'était pas que la force lui manquât. Non. Il était grand et fort, si fort qu'aucun fardeau ne le rebutait. Il eût pu emporter sur son dos, s'il l'avait voulu, l'église de son village avec le clocher et sa grosse cloche.

Mais Trente (c'était le nom du gars), était la paresse même.

Sa mère, fort pauvre, lui faisait des reproches continuels. Le pain manquait souvent au logis et Trente ne voulait rien faire!

Une fois pourtant, après une scène, le gars fut pris comme d'un remords, et il alla se gager chez un seigneur qui demeurait à quelque distance.

Trente ne sachant rien faire, il ne pouvait être question d'un gros gage. On convint seulement qu'il aurait pour prix de son service ce qu'il emporterait de blé, sur son dos, chez sa mère.

Le seigneur ne savait pas que son valet était doué d'une force extraordinaire. Aussi, quelle ne fut pas sa stupeur, quand il le vit charger sur son dos, à la fois, tous les sacs du grenier!

Digitized by Google

Muet de surprise, il assista à sa ruine.

Lorsque Trente revint chez son maître, celui-ci songea à se défaire de lui. Sa force l'effrayait. Il lui demanda s'il irait bien en Enfer trouver le Diable.

— J'irai bien! dit Trente sans plus s'émouvoir.

— Et tu lui demanderas un sac d'or?

— Je le lui demanderai!

— Et tu me le rapporteras?

— Je vous le rapporterai.

Voilà donc Trente parti, sans autre arme que la pincette du foyer.

Après avoir longtemps marché, il arrive à la porte de l'Enfer.

— Qu'est-ce qui est là? demanda le Diable.

— C'est moi! répondit Trente.

— Qui ça, toi?

— Trente!

— Trente!... fit le Diable effrayé. — Le vieux damné avait compris qu'il y avait trente hommes et il avait été saisi de peur.

— Ouvrez! fit Trente. Ouvrez! ou j'enfonce la porte.

Cette menace produisit son effet. Le Diable obéit, et notre gars put bientôt contempler la face hideuse du roi des enfers.

Tout autre que Trente aurait perdu la tête, mais lui, point. Il saisit le nez du démon avec sa pincette et le tira de son antre.

Puis, avec son prisonnier, il reprit le chemin de la maison.

— Qui vient là? s'écria le seigneur, en entendant d'épouvantables hurlements. — C'était Satan qui les poussait. —

— C'est moi, Trente, votre valet. J'amène le Diable. Vous lui demanderez vous-même de l'argent.

C'est ce que fit le seigneur, et le Diable dut s'exécuter afin de recouvrer sa liberté. Le maître de Trente était juste. Il lui donna la moitié des pièces d'or ainsi obtenues et garda le reste. Puis il congédia Trente, riche maintenant. Le gars s'en revint chez sa mère et vécut heureux auprès d'elle.

Mettez votre chapeau sur la tête et mangez des crêpes! (1)

(Conté par Jean-Marie Le Maout, de Cramposic, en Saint-Mayeux.)

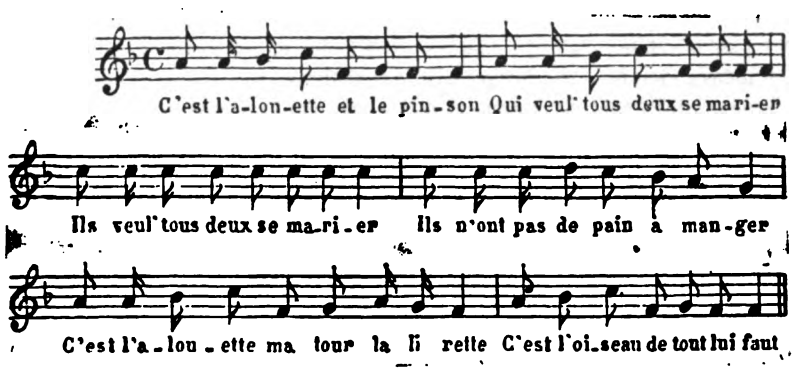
LIONEL BONNEMÈRE.

1. A Saint-Mayeux et dans les communes voisines, assez généralement les conteurs terminent leurs histoires par quelque plaisanterie de ce genre n'ayant aucun rapport avec le sujet, et ayant par son imprévu le don précieux de provoquer l'hilarité du naïf auditoire.

Il y a de nombreuses variantes de ce conte. Dans les unes, on voit le maître de Trente l'employer à abattre du bois de chauffage. Mais le valet, trop zélé ou plutôt trop fort, abat toute la forêt. Il met des arbres entiers dans le four et le défonce. Il fait un feu à brûler tout le château. Dans d'autres, il jette dans un arbre le plus beau cheval de son maître afin d'abattre les fruits qui le tentent. C'est après ces prouesses, que son maître effrayé n'osant pas le renvoyer et voulant cependant se débarrasser de lui, lui donne une commission en enfer. Le dénouement est toujours le même. L'histoire de Trente est très populaire dans tout le pays.

Digitized by Google

L'ALOUETTE ET LE PINSON



C'est l'alouette et le pinson
Qui veul'nt tous deux se marier.
Ils veul'nt tous deux se marier,
Ils n'ont pas de pain à manger.
C'est l'alouette,
Ma tourlalirette,
C'est l'oiseau
De tout lui faut.

Ils veul'nt tous deux se marier.
Ils n'ont pas de pain à manger,
Mais voilà que passe un gros chien
Qui dans sa gueul' leur porte un pain.
C'est l'alouette, etc.

Mais voilà que passe un gros chien
Qui dans sa gueul' leur porte un pain.
— Du pain, nous en avons assez,
Mais de la viande il nous en faut.
C'est l'alouette, etc.

Du pain nous en avons assez,
Mais de la viande il nous en faut.
Et voilà que passe un corbeau
Qui dans son bec porte un gigot.
C'est l'alouette, etc.

Et voilà que passe un corbeau
Qui dans son bec porte un gigot.
— Du gigot nous avons assez,
Mais pour du vin il nous en faut,
C'est l'alouette, etc.

Du gigot nous avons assez,
Mais pour du vin il nous en faut.
Et voilà que passe un' souris
Qui sur son dos porte un baril.
C'est l'alouette, etc.

Et voilà que passe un' souris
Qui sur son dos porte un baril.
— Du vin, nous en avons assez,
Mais du plaisir il nous en faut.
C'est l'alouette, etc.

Du vin, nous en avons assez,
Mais du plaisir il nous en faut,
Et voilà que passe un gros rat
Un violon dessous son bras.
C'est l'alouette, etc.

Et voilà que passe un gros rat
Un violon dessous son bras,
Mais le chat saute du grenier
Qui tombe sur mon violonnier!
C'est l'alouette, etc.

(Chanté par Mlle Joséphine Kerviler, âgée de 70 ans, en avril 1880).

Communication de M. KERVILER.

Digitized by Google

TROIS MYRIOLOGUES DE L'ARCHIPEL OTTOMAN

Les *myriologues* sont, comme on sait, des complaintes ou lamentations funèbres chantées par les parents des défunts. Les plus curieuses de ces lamentations sont certainement celles des femmes grecques et des *voceratrices* corses. Dans un des prochains numéros de la *Revue des Traditions populaires*, nous reviendrons plus longuement sur ce sujet, à propos de l'ouvrage que notre collègue, M. Frédéric Ortoli, va publier le mois prochain sur les *Voceri de l'Ile de Corse*.

Un traditionniste laborieux, notre ami M. Jean Nicolaïdes, au retour d'un voyage à Césarée et dans les îles Gréco-Ottomanes, nous envoie de Constantinople une douzaine de myriologues qui paraîtront dans nos « *Traditions populaires de l'Asie Mineure.* » Nous en extrayons les trois suivants, de caractères bien différents, comme on s'en convaincra à la lecture.

I

MYRIOLOGUE DE JEAN VARIONICOLOS

Là-bas, sur la fontaine à l'eau froide, — Et près de l'eau fraîche; — Là se place Jean Varionicolos. — Les Turcs l'assiègent; les primats le pleurent. — Trois jeunes filles vierges font sa myriologie : — « Mon Jean, mon bon Jean, mon bon mari! — Comment a-t-on réussi à vaincre ta petite épée ? — Comment a-t-on vaincu ton cher corps? » — « J'ai voulu sauter le fossé de la vigne ; — La courroie de mon épée s'est rompue, — Et je me suis mis à genoux. » — « Est-ce qu'ils étaient un, deux ? » — « Ils étaient neuf mille, et j'étais seul! — De ces neuf mille, il n'échappa qu'un seul; — Mais il avait les pattes du lièvre, — Le bond de l'ogre et le saut de la biche ! » — (ILE DE CHIO.)

II

UNE MÈRE SUR SON ENFANT

« Eveille-toi, mon chéri, éveille-toi; ne dors pas si longtemps : c'est que trop dormir te rendra laid et te fera dépérir ! Eveille-toi, mon diamant, mon rubis, mon anneau d'or : j'ai deux mots de plainte à t'adresser.

Digitized by Google

« Où vas-tu te cacher, ma croix ? Où vas-tu te rouiller, mon bijou ? Pourquoi aller, corps angélique, dans la terre noire où tu tomberas en cendres ? Il te faut, mon chéri, neuf myriologues : trois pour pleurer près de tes pieds, trois près de ta tête, et les trois autres à tes côtés pour citer toutes tes complaisances.

« Un vaisseau navigue sur la plaine du continent ; il ne peut trouver un endroit où s'arrêter, un port où mouiller l'ancre. Il est venu, mon enfant, stationner par devant ta porte. Les marins étaient les douze Apôtres, le capitaine était Charon. Se retournant, *il* (1) vous dit : « Faites lui des vœux considérables ! » — Mais Charon n'accepte point de dons, il ne veut point de prosternations, il ne désire que prendre votre enfant et s'en aller. Il tient un couteau à deux tranchants : celui qui en est piqué ne saurait s'empêcher de le suivre !

« Comme j'eusse désiré savoir ceci depuis hier, depuis l'autre jour, pour envoyer des émissaires sur la montagne, pour envoyer des soldats par la plaine, afin qu'ils eussent saisi Charon ! qu'ils l'eussent saisi, qu'ils l'eussent mis en prison, qu'ils lui eussent coupé les ongles et qu'ils lui eussent rogné les ailes afin de l'empêcher de voler ! » — (IMBROS. — *Chanté en octobre 1884, par la dame Hadji-Vassiliqui, sage-femme, âgée de 67 ans, née dans la même île.*)

III

MYRIOLOGUE SATIRIQUE

« Mon mari est tombé dangereusement malade,
Il me demande du *jus à l'oignon.*
Si j'en avais, je ne lui en donnerais point,
Je préfèrerais le jeter à un chien.
Je crains qu'il recouvre la santé,
Et qu'il recommence à me donner des coups de bâton. » — (CHIO)

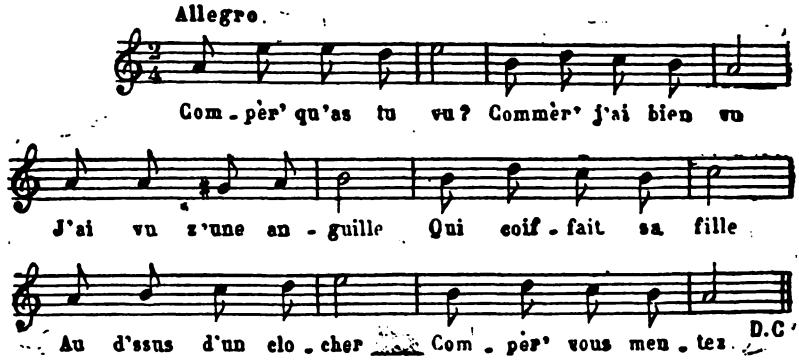
HENRY CARNOY.

1. On ne voit point à quel mot *Il* se rapporte. (J. N.)

Digitized by Google

LES MENTEURS

(*Ronde bourguignonne*)



1er COUPLET

Compèr', qu'as-tu vu
Commèr', j'ai bien vu :
J'ai vu z'une anguill'
Qui coiffait sa fille,
Au-d'ssus d'un clocher.
Compèr', vous mentez.

2e COUPLET

Compèr', qu'as-tu vu?
Commèr', j'ai bien vu :
J'ai vu z'une mouche
Qu'était sur la couche,
Les rideaux tirés.
Compèr', vous mentez.

3e COUPLET

Compèr', qu'as-tu vu?
Commèr', j'ai bien vu :
J'ai vu z'une vache
Qu'était sur la glace,
Dans l'cœur de l'été,
Compèr', vous mentez.

4e COUPLET

Compèr', qu'as-tu vu?
Commèr', j'ai bien vu :
J'ai vu z'un cochon
Qui *jouait* du *violon*,
Au milieu des prés.
Compèr', vous mentez.

5e COUPLET

Compèr', qu'as-tu vu?
Commèr', j'ai bien vu :
J'ai vu z'un' grenouille
Qui filait sa qu'nouille,
Au bord d'un fossé.
Compèr', vous mentez.

6e COUPLET

Compèr', qu'as-tu vu?
Commèr', j'ai bien vu :
J'ai vu z'une pie
Qui gagnait sa vie'
En f'sant des chap'lets.
Compèr', vous mentez.

7e COUPLET

Compèr', qu'as-tu vu?
Commèr', j'ai bien vu :
J'ai vu z'un' grenouille
Qui s'rinçait la bouche,
Avec un pavé.
Compèr', vous mentez.

Recueillie par A. CERTEUX.

Digitized by Google

DEUX VIEILLES FACÉTIES POPULAIRES

I

Je me souviens d'avoir entendu, il y a trente ans, aux environs du Puy-en-Velais, la facétie suivante que d'ailleurs on rencontre dans d'autres parties de la France, notamment à Martigues.

Sept habitants du Puy étaient allés se promener sur la montagne qui domine la ville. Au retour, l'un d'eux demanda avec inquiétude à ses compagnons s'il ne s'était pas égaré quelqu'un.

— Comptons nous! répondit un autre.

Et il se mit à compter ses six compagnons, en s'oubliant.

— L'un de nous a disparu! s'écria-t-il.

Chacun d'eux voulut vérifier le compte. Comme tous procédèrent de la même manière, chacun trouva que la troupe était réduite à six, mais sans pouvoir deviner lequel des sept manquait à l'appel. Éperdus d'inquiétude, ils s'adressèrent à un voyageur qui passait et celui-ci leur répondit:

— Voici une bouse de vache; que chacun de vous y mette un doigt et comptons les trous!

Il s'en trouva sept.

— Vous voyez bien qu'aucun de vous ne s'est égaré, dit le voyageur. Allons boire la bouteille pour nous réjouir!

Cette facétie se retrouve dans le 10e conte du recueil de facéties anglaises de 1613, très célèbre chez nos voisins sous le nom de *The Merry Tales of the Mad Men of Gotham* (Joyeuses anecdotes des toqués de *Gotham.*) — Nombre de ces contes ont des similaires dans les *facéties* du Pogge, dans les *cent Nouvelles nouvelles.*

Gotham est une localité du Nottingamshire dont on a choisi les habitants pour servir de types à une foule d'histoires niaises et de jocrissiades, de même que dans la Grèce antique, on avait choisi comme plastrons les Béotiens et les Paphlagoniens, et en France, sans plus de motifs, les habitants de Carpentras et de Martigues.

« Un certain jour, douze hommes de Gotham firent une partie de pêche; les uns entrèrent dans l'eau, les autres restèrent sur la terre ferme, et, quand ils regagnèrent leurs demeures :

— Nous nous sommes terriblement aventurés aujourd'hui; je prie Dieu qu'aucun de nous n'ait été noyé! Eh bien, comptons-nous; nous sommes partis douze.

Et ils se comptèrent, et chacun compta onze, et le douzième ne se comptait jamais lui-même.

1. Cf. également : Henry Carnoy, *Contes français,* p. 307, et *Contes populaires picards,* dans ROMANIA, t. VIII.

Digitized by Google

— Hélas se dirent-ils, l'un de nous a été noyé!

Ils revinrent à la mare où ils avaient pêché et recherchèrent à la surface et au fond celui d'entre eux qui s'était noyé, et ils mimèrent une grande lamentation. Vint à passer un voyageur à cheval; et il s'enquit de ce qu'ils cherchaient et de la cause de leur inquiétude.

— Oh! s'écrièrent-ils, nous avons été tantôt pêcher dans la mare, et nous étions douze, et l'un de nous s'est noyé!

— Combien donc êtes-vous, dit l'étranger?

Et l'un répondit :

— Onze! omettant de se compter lui-même,

— Bon, dit l'étranger, et que me donnez-vous, si je vous trouve tous les douze?

— Monsieur, répondirent-ils, tout l'argent que nous possédons!

— Donnez-moi l'argent, dit l'étranger.

Et il commença par le premier et il lui donna un si fort coup sur l'épaule qu'il en cria :

— Et d'un!

Ainsi il fit à chacun, et tous de pousser un cri. Arrivé au dernier il le frappa plus fort et s'écria :

— Voilà mon douzième!

— Dieu vous bénisse! crièrent-ils tous ensemble, pour avoir retrouvé notre camarade!

II

Voici une plaisanterie qui nous égayait au temps du collége :

« Dans un pré, trois moines passant, trois moutons paissant, chacun en prit un, combien en restait-il? »

Réponse : — Il en restait deux. — *Chacun* était le nom de l'un des moines.

Comme beaucoup d'autres, cette plaisanterie n'est pas neuve, et d'ailleurs plus on avance en âge, plus on lit, plus on écoute, plus on étudie, et plus on constate qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que le monde dans sa mobilité apparente est un perpétuel recommencement. On trouve dans Straparole l'énigme suivante :

Trois compagnons estant à table
Cherchant toujours les bons morceaux
Vint un valet fort serviable
Qui présentait aux jouvenceaux,
Trois beaux pigeons (chose agréable)
Pour en frotter leurs gras museaux.
Lorsque chacun eut pris le sien,
Deux y restaient, à dire bien.

Chacun était le nom de l'un des jouvenceaux.

Cette facétie rentre dans la classe très nombreuse et très populaire de celles du genre *Outis* « Personne », dont Ulysse dans l'Odyssée, se sert pour échapper à Polyphême.

LOYS BRUEYRE

Digitized by Google

LA FILLE ET L'ANE

OU

LA BELLE MARION

Cette chanson se chantait dans les environs d'Alençon, au commencement de ce siècle, et probablement dans les temps antérieurs. Le chanteur s'accompagnait à la fois d'un couteau avec lequel il frappait la table pour imiter le *tic-tac* du moulin, et d'une assiette ou d'un domino frotté circulairement sur cette même table pour reproduire la *basse* de la meule en travail. Il semble qu'une pointe de raillerie contre les meuniers, peu populaires dans nos contrées, se mêlait à ce chant, assez inoffensif cependant. Nous transcrivons en italiques quelques mots dont nous sommes moins sûr.

Une fille au moulin s'en va,
Qui n'est de pied ni de cheva; (1)
Ell' monte sur son âne,
Et ran, ran, ran, petit patapan,
Ell' monte sur son âne,
La belle Marion.

Quand le meunier la vit venir,
De rir' ne put se retenir,
De voir la belle et l'âne,
Et ran, ran, ran, petit patapan,
De voir la belle et l'âne,
La belle Marion.

— Meunier, meunier, moudrai-je ici?
— Ah! oui, la belle, avec plaisi;
Vous moudrez la première,
Et ran, ran, ran, petit patapan,
Vous moudrez la première,
La belle Marion.

Pendant que la monnée moulait,
Le meunier la fit amuser,
Et le loup mangea l'âne,
Et ran, ran, ran, petit patapan,
Et le loup mangea l'âne,
La belle Marion. [*nier*!]

— *Meunier, Meunier*! *Vilain Meu-*
Combien mon pèr' va se fâcher,
Ne voyant plus son âne,
Et ran, ran, ran, petit patapan,
Ne voyant plus son âne,
La belle Marion.

— J'ai dix écus dans mon gousset;
Prenez en trois, laissez en sept,
Et rachetez un âne,
Et ran, ran, ran, petit patapan.
Et rachetez un âne,
La belle Marion.

Si loin que l' père l'aperçut,
Se mit à crier tant qu'il put :
— Ce n'est point là mon âne,
Et ran, ran, ran, petit patapan,
Ce n'est point là mon âne,
La belle Marion.

« Mon âne avait les quatr' pieds blancs,
Les deux oreill's à l'avenant,
Et la raie du cul (2) caille,
Et ran. ran, ran, petit patapan,
Et la raie du cul caille,
La belle Marion.

Ma fill' pour votr' punition,
Point de mari nous vous donn'rons
Que vous n'retrouviez l'âne,
Et ran, ran, ran, petit patapan,
Que vous n'retrouviez l'âne,
La belle Marion.

— Attendez donc au mois d'avril,
Où tout's les bêt's changent d'habit,
La vôtre en f'ra de même,
Et ran, ran, ran, petit patapan,
La vôtre en f'ra de même
La belle Marion.

L. DE LA SICOTIÈRE.

1. *Cheval*, dans le pays, se prononce populairement *cheva*.
2. Sur ce mot, rires formidables.

Digitized by Google

LES COMBATS DE COQS EN FLANDRE.

Après avoir donné la description des combats de coqs en Angleterre et à Manille, l'une des îles Philippines, Pierre Larousse dit assez naïvement: « On a plusieurs fois essayé d'acclimater chez nous ce genre de distrac- « tion : Ces tentatives, Dieu merci! ont complètement échoué. »

Erreur! ces spectacles ont lieu dans le Nord de la France depuis des siècles, et il ne paraît pas qu'ils soient sur le point d'être abandonnés.

En 1852, un arrêté préfectoral a supprimé cet amusement dans toute l'étendue du département du Nord, mais on peut dire que jamais peut-être aucun acte administratif n'a été moins respecté. Heureux de faire pièce à l'autorité, à partir de ce moment, avec une ardeur nouvelle, les *coqueleux* se sont livrés clandestinement à leur jeu favori dans des fermes, des maisons particulières, partout, enfin, où ils espéraient échapper à la surveillance de la police. D'autres allaient tout simplement en Belgique, où les combats dont il s'agit ont toujours été en honneur, et des aubergistes, des cabaretiers, des charcutiers, etc., qui n'y trouvaient point leur compte, adressaient des plaintes aux autorités municipales et départementales, lesquelles ont, en fin de compte, comme on dit, fermé les yeux. Un garde-champêtre étonnerait bien aujourd'hui ceux qui font battre des coqs, s'il leur déclarait procès-verbal pour contravention à l'arrêté de 1852.

Tourcoing et Roubaix sont, parmi les villes du Nord, celles où les combats de coqs ont toujours lieu le plus fréquemment. Ils ne sont en usage dans la ville de Lille que depuis qu'elle s'est annexé les villes de Moulins-Lille, et de Wazemmes, et les villages d'Esquermes et de Fives, c'est-à-dire depuis son dernier agrandissement remontant à 1859.

Tout combat ou concours est organisé par une société ou par un cabaretier à ses risques et périls.

L'entrepreneur, au moyen d'affiches ou de circulaires envoyées aux amateurs, fait savoir que tel jour, à telle heure et à tel endroit, un concours sera donné. Il indique en même temps la valeur des prix et le montant de la mise qui devra être versée pour chaque combattant. Il peut donc gagner ou perdre, suivant qu'il a plus ou moins d'adhérents; d'ailleurs il compte aussi sur le bénéfice que lui procureront les consommations.

Avant de prendre part à un assaut, les coqs ont été essayés soit sans armes (lames d'acier), soit avec armes bouchonnées, de sorte que les *armeurs*, qui sont souvent les éleveurs des animaux, connaissent leur manière de frapper, ce qui est très important pour les armer convenablement. Quelques jours avant le combat, on les exerce comme nous venons de le dire, on les éloigne de leurs poules, on les nourrit de blé, d'orge, de maïs, mais on les laisse à jeun le jour de l'assaut. Certains amateurs leur font boire de la bière, du vin ou de l'eau-de-vie. Contrairement à ce qui se passe en Angleterre, ici point de pesage, point d'appareillage, ni de numérotage. Un tirage au sort règle l'ordre dans lequel les combattants entreront en lice, et, par suite, il peut arriver, et il arrive, qu'un jeune coq, un poulet de moins d'un an, ait pour adversaire un vieux coq, et qu'un coq de petite

Digitized by Google

taille soit appelé à en combattre un grand. Cela s'appelle *combattre plume pour plume.*

Toute personne qui doit faire battre, transporte son coq dans un sac d'où on le retire pour le faire armer, et dans lequel on le renferme de nouveau après cette opération, jusqu'au moment où la lutte doit commencer. Il s'ensuit que ce n'est qu'alors que chaque propriétaire de coq voit l'animal opposé au sien par le tirage au sort.

Les jurés se placent auprès de l'arène que nous nommons *parc;* l'un d'eux fait connaître à haute voix les conditions du règlement qui sont toujours ou presque toujours celles-ci :

1° *Le combattant qui reste couché durant trois minutes perd;*

2° *Celui qui fuit, sans recommencer le combat, perd également.*

Après cette proclamation, les deux *armeurs* placés au deux extrémités du parc, retirent les coqs des sacs, s'assurent une dernière fois qu'ils sont bien armés et, après leur avoir dit quelques mots pour les exciter (il y en a qui les embrassent), ils les mettent en même temps dans l'arène.

Presque toujours, le combat commence immédiatement. Parfois, cependant, les coqs s'examinent avant de s'attaquer, et il arrive aussi que l'un des champions reconnaissant la supériorité de son adversaire, abandonne la lutte malgré les encouragements de son maître. Dans ce cas, celui-ci ayant perdu la partie, s'emporte, pleure de rage et tue le fuyard.

Ce qu'il y a de plus curieux à observer dans ce spectacle, ce sont les intéressés : *coqueleux* et parieurs. On les voit pâlir, rougir, grincer des dents, rire aux éclats, gesticuler, suivant que le coq pour lequel ils tiennent donne ou reçoit des *joutes.* (C'est ainsi qu'on appelle les coups que se donnent les combattants). Il y a des individus qui perdent complétement la tête, et l'on nous a parlé d'un *coqueleux* qui était tellement animé, tellement surexcité au moment de mettre son coq dans le *parc,* qu'il y est tombé avec lui, et l'a écrasé. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que ce pauvre diable, d'ailleurs plus mort que vif, a été hué et maltraité de la bonne façon.

Les paris, qui sont parfois assez importants, se font généralement de la manière suivante : *15 contre 10*; *5 contre 10,* etc., etc.

Le montant de la mise varie suivant l'importance des prix.

Quand le concours est terminé, rien n'est plus facile que de distinguer les vaincus des vainqueurs. Les premiers sont tristes ou de mauvaise humeur, s'irritant d'un mot, d'un geste; les autres, fort joyeux, se moquent presque toujours des perdants, ce qui, souvent, amène un nouveau combat, comme le dit l'arrêté ci-dessus cité, et qui se termine ainsi : « Considérant que ces spectacles, qui ne sont plus dans nos mœurs, sont souvent la cause de graves querelles et de rixes sanglantes, arrêtons : ART. 1er. — Les Combats de coqs sont interdits, etc. »

Quand on sait que c'est à propos d'un jeu populaire appelé *l'Anguille* que des troubles ont éclaté en juillet 1886, à Amsterdam, et qu'il y a eu à cette occasion 25 morts et 90 blessés, dont 40 agents de police, on ne s'étonne plus outre mesure en voyant tant de gens se livrer passionnément au sport des Combats de coqs.

A. DESROUSSEAUX.

Digitized by Google

LA *LÉGENDE DE NORMANDIE*

PAR ARISTIDE FRÉMINE

Il semble que la poésie, délogée par les assauts opiniâtres de l'esprit pratique de toutes ces Bastilles charmantes, de toutes ces Bastilles tapissées de lierre et égayées par le chant des oiseaux où elle torturait délicieusement les âmes soumises à ses charmes, n'ait plus qu'un refuge, qu'un abri, abri mystérieux comme celui des forêts dont la hache n'a pas encore émondé les branches luxuriantes, et dont les rayons du jour ne caressent que discrètement les ténébreuses profondeurs. Si l'amour ne chante plus son éternelle romance dans nos cœurs dont toute la sève a été pompée par nos cerveaux en proie aux calculs de l'algèbre, si la fibre patriotique ne vibre plus sous la redingote noire que la civilisation moderne a mise à la place de la cotte de mailles et du haubert étincelant, n'est-il pas permis à ceux que leur imagination détache volontiers de la réalité présente et banale, de faire revivre ces sentiments en réveillant la poussière des âges défunts, en ressuscitant les héros des légendes naïves qui ont volé de bouche en bouche à travers les siècles et qu'une érudition patiente s'efforce de recueillir en les groupant dans le domaine des traditions populaires ?... Plusieurs poètes ont déjà compris le parti qu'ils pouvaient tirer du travail des bénédictins laïques qui vont interrogeant les paysans, tourmentant l'esprit des chanteurs populaires, soumettant à une maïeutique laborieuse l'intelligence parfois inconsciente et souvent défiante des dépositaires des antiques traditions. Les contes, les légendes recueillies par ce procédé n'offrent généralement qu'une matière première, que des éléments rudimentaires que le génie des poëtes doit remanier, élaborer, transformer à sa guise. Il serait plus facile de trouver une pièce de cent sous dans le pas d'un âne, qu'une Iliade dans les confidences d'un joueur de cornemuse ou qu'une Odyssée dans les épanchements d'un aubergiste. Il faut donc que le poète fasse œuvre de poète, après avoir emprunté aux *traditionnistes* la matière de ses poésies.

Cette tâche me paraît avoir été très heureusement comprise et très habilement entreprise par l'auteur d'un volume récent, dont le titre suffit à indiquer le caractère : *La Légende de Normandie*. Aristide Frémine est le frère d'un poète Parisien, qui a fait ses preuves comme Parisien et comme Normand. J'ai souvent entendu réciter par Ch. Frémine, l'auteur de *Vieux airs et nouvelles chansons*, cette poésie si fraîche, si alerte et si parfumée des *Pommiers* qui fait les délices des vaillants humeurs de piots, des fidèles nourrissons de la terre Normande. Aristide Frémine, laissant les bruits de la capitale en pâture à l'imagination inquiète de son frère, s'est retiré placidement sur les bords de la Seine où les senteurs de la brise viennent ranimer ses souvenirs normands et où le vin innocent de Suresnes, coloré par les feux du crépuscule, revêt soudain à ses yeux des teintes farouches d'hydromel belliqueux. C'est ainsi, j'imagine, qu'il s'est avisé de reconstituer

Digitized by Google

poétiquement la *Légende de Normandie*, en suivant l'histoire de ses compatriotes à travers la série ininterrompue des traditions populaires. C'est d'abord le *iarle* Roll, fils de Rognval, qui, banni de Norwége par Harald Harfagher pour avoir repris le *strandhug*, malgré l'édit royal, vient avec ses compagnons intrépides aborder sur les côtes qui deviendront celles de la Normandie. Puis voici Gisèle, la fille du roi Charles, qui se sent éprise de ce fier proscrit et qui demande qu'on l'unisse à ce rude conquérant. Entendez maintenant le chant de Robert Guiscard courant sur les nefs agiles à la conquête de la Sicile et dont chaque couplet s'achève sur ce refrain touchant :

Mais ramenez mon corps en Normandie.

Puis voyez ce lavoir qui reluit sous la feuillée. C'est là que le duc Robert, au milieu d'une chasse, rencontre la gentille Arlette, bientôt mère du Bâtard, le futur époux de Mathilde, qui doit entraîner ses preux vers les rivages de l'Angleterre. Assistons également à la douleur et aux rancunes de Henri II, roi d'Angleterre, obligé de venir faire amende honorable dans la ville d'Avranches, pour avoir secoué le joug de Thomas Becket, archevêque de Canterbury, en le faisant assassiner. Veuillez jeter un coup-d'œil vers ce castel enchanté qui a nom Château-Gaillard, et contempler, là-bas au milieu des flots qui l'entourent comme d'une ceinture azurée, la masse sombre et granitique du Mont-Saint-Michel. La pièce du Mont-Saint-Michel se termine par ces vers qui résument l'intention du livre.

A ces traditions, ami, soyons fidèles.
La science et l'esprit ouvrent à grands coups d'ailes
Dans l'horizon borné de nos temps nébuleux,
Les horizons lointains de pays merveilleux :
Allons vers eux; la main dans la main des ancêtres !
Et plus tard, tout là-bas parmi les bois de hêtres,
Les vallons d'herbe drue et les plants de pommiers,
Au chant gaulois des coqs sonnant l'heure aux fermiers,
Nous aurons pour dormir, car c'est notre demande,
Un bon lit de six pieds, fait de terre normande.

Voilà des vers fort bien faits qui contiennent un programme excellent. *La Légende de Normandie*, œuvre d'un poète non moins vigoureux que délicat, ne manquera pas de tracer une voie féconde dans laquelle bien des poètes s'empresseront de s'élancer à leur tour.

LÉON DUROCHER.

Digitized by Google

LE *FURET* RUSSE

Il court aussi en Russie, *le furet des bois, Mesdames* ...

On retrouve ce jeu exactement pareil sous le nom de *Petit anneau* (Koletschko). Nous croyons cette forme tout à fait moderne. Il est assurément d'origine antique. Le temps l'a plus ou moins modifié ou altéré. En voici une preuve qui nous offre l'occasion de signaler plusieurs jolies choses au lecteur français.

« Les Russes et les Tchèques, dit Aphanassief (1), ont conservé une chanson de jeu dont le sujet est la recherche d'un anneau d'or. » Sur quoi, le savant russe prétend que l'anneau, c'est le soleil que cache le serpent Vitra dans les ténèbres des nuages d'hiver et des brouillards. Tous ceux qui participent au jeu s'assoient en rond et font passer *de la main à la main* un anneau d'or en chantant :

« Et j'enterre l'or, — Le pur argent, je l'enterre, je l'enterre; — Devine, devine, jeune fille, — Tâche de découvrir, ma belle, — Dans quelle main elle a été — *La peau de serpent* ? — Notre or a été perdu, — Il est tombé en poudre, — Il a passé, il a brillé... »

Pendant que la chanson court avec l'anneau, une des jeunes filles marche au milieu du cercle et essaie de deviner qui le recèle. Si elle devine, elle se joint à ses compagnes, une autre la remplace, et le jeu recommence.

Je me rappelle l'avoir vu jouer d'une façon différente. Les jeunes filles s'asseyaient en rond sur l'herbe. Une d'elles, placée au milieu, avec des fleurs dans les cheveux, tenait une bague (ou quelque autre objet) dans la main, — une dame russe nous a dit qu'elle l'avait vu jouer avec un rouble, — parcourait le cercle et faisait semblant de la laisser tomber sur chacune de ses compagnes. En réalité, elle cachait l'anneau dans la robe ou le tablier de celle qui lui plaisait. Elle accompagnait cette cérémonie de paroles rythmées ou d'une chanson, dites quelquefois par les jeunes filles assises. Elle faisait sortir l'une d'elles — à l'origine, ce devait être un jeune homme — pour lui laisser deviner où était la bague. Si elle réussissait, elle cédait la place à une autre.

Celle qui avait le bonheur de deviner, était couronnée de fleurs. La couronne, dans l'antiquité russe, était le symbole du mariage. On a conservé l'expression : *faire passer sous la couronne,* qui indique cette cérémonie (Voir mes *Contes russes,* Leroux éditeur). L'église russe a conservé cet usage. Ce qui semble confirmer l'idée de mariage attachée au jeu, c'est que primitivement celle chez qui l'on trouvait l'anneau devait se marier dans l'année : c'était une sorte de *divination.* La chanson *de l'or* est une de celles que l'on chante dans les *réunions assises* de jeunes filles,

1. *Considérations poétiques des Slaves sur la Nature,* 1865.

Digitized by Google

les *possidelki* (1), sous le couvert des arbres, ou plutôt dans l'*izba* tout en filant, à la clarté d'une *loutschina* — simple latte de bois — ou d'une chandelle fumeuse, en grignotant des graines de soleil, des petites pommes qui croquent sous la dent, des noisettes qu'on a été cueillir, gars et fillettes, dans la forêt voisine. La *fiancée* est au milieu de ses compagnes, on a attendu *le brillant faucon*, le fiancé, qui est venu pour *régaler*. A son arrivée, pendant toute la réunion joyeuse, on lui chante, — l'heureux jeune homme, le bon jeune homme, disent les contes, — de ces jolies chansons russes tristes comme des gwerz bretons, endiablées comme des airs d'Espagne, et toujours revient la chanson de l'anneau. Le jeu finit alors par une danse, non plus entre deux jeunes filles, mais entre la fiancée et le jeune prétendant, qui a fait quelquefois le rôle de devineur. C'est alors, la *danse russe* par excellence. Elle s'exécute au milieu d'une ronde qui se chante, la main dans la main, *khorovod* (2), ou se brise et se masse dans un coin : c'est le chœur simple, *khor*. A défaut de l'un ou de l'autre, il y a toujours un musicien dans la société, joueur *d'accordéon* (3) ou de *balalayka* (4).

Cette danse, dans les villages, est un spectacle improvisé, dont les acteurs, comme dans une charade, conviennent souvent les détails, se réservant d'interpréter les nuances. Elle est singulièrement piquante par sa mimique expressive réglée sur l'intention, et, par endroit sur la musique, qui cependant la suit plutôt qu'elle ne la dirige. C'est un mélange adroit, ingénieux, naturel de courtoisie, de froideur, de caresses, de refus, de sourires, de dédains.

La jeune fille semble marcher, elle s'avance et virevolte à pas menus sur la pointe des pieds, — autrement que nos ballerines, — légèrement, bien campée, les bras le long du torse, la tête dégagée, doucement inclinée par instant. On dirait une colombe qui fait la superbe devant son pigeon. Le jeune homme se met en frais de galanteries : gracieuses courbettes, œillades, baisers, soupirs, pas ferme, hardi et bruyant, d'une cadence lente ou précipitée. La jeune fille redouble de coquetterie, elle affecte la lenteur de ses petits pas, les jambes droites, les pieds l'un contre l'autre. Le grand art consiste à faire le plus de pas possible dans le cercle le plus étroit. Son torse semble immobile. Ce n'est point la danse du ventre des Algériennes. Elle confie cependant à sa gorge et à ses épaules le rôle de taquiner le jeune homme. Que Tartuffe se rassure : comme celle des femmes grecques, la robe des Russes est toujours montante. Quand le jeune homme s'approche, la jeune fille le fuit, le corps droit, en tenant son voile, toujours à pas menus, menus : on dirait une étoile qui file : Elle revient lancer un geste ironique avec tout l'art et les cajoleries de son sexe. Quand le danseur est triste,

1. De *Sidet*, être assis.

2. De *Khoz* chœur, et *vodite*, conduire ; *chorum ducere*.

3. L'accordéon est un instrument populaire en Russie. Il n'y a pas un *moujik* qui n'en possède un. Il diffère des nôtres par la portée et par la taille; il est très petit.

4. Sorte de guitare à trois cordes, de forme triangulaire, avec un manche assez long. Instrument d'accompagnement.

Digitized by Google

elle rit, laissant voir ses belles dents de paysanne; sa natte frétille sur ses épaules; quand il rit, elle fronce son sourcil et fait une moue de reine...

Le jeune homme, cependant, a esquissé plus d'un pas gracieux et leste, toujours calculé sur l'expression de la jeune fille. De guerre lasse, elle se sent enfin vaincue par la constance du prétendant. La pitié ou l'amour la gagne. En tout cas, c'est dans la convention. Elle fait un signe discret.

Il n'échappe pas au danseur, qui devient fou alors. Pendant que la jeune fille parcourt droite le cercle étroit de la scène avec le visage d'une reine qui accorde une faveur, il danse à la ramasse, vite, vite, en rejettant ses pieds à droite et à gauche; le poing sur la hanche, vite, vite : on dirait une toupie que fouette la Folie. C'est le pas du *Kozatschiok,* du *petit Kosak.* Il faut les muscles et l'agilité d'un Russe pour cet exercice. *Le Russe a de bons os,* dit un proverbe. Le jeune homme peut parcourir ainsi tout le champ de la danse ou piétiner sur place. Tout son corps est en mouvement : c'est une danse effrénée : nous y voyons une preuve de la jeunesse du peuple. Dans un moment de transport, le danseur, sans cesser, saisit quelquefois au passage, pour ajouter au bruit, le petit accordéon ou la *balalayka* à sa portée et continue ses entrechats, léger comme une balle élastique, en s'accompagnant.

J'en passe et des plus drôles...

Comme attirée par cette rotation, la jeune fille se rapproche dans sa danse qu'elle n'a point interrompue, et fait mille grâces. Elle relève le coin de son tablier, le pan de sa robe à fleurs, arrondit les bras au-dessus de sa tête, comme les anses d'une élégante amphore. Le cavalier, debout, pirouette, claque de la langue, des doigts, frappe des mains, du pied, pousse des hourras. La jeune fille l'imite en souriant. Des deux côtés partent des cris joyeux comme des fusées dans l'air de la campagne en fête. C'est un triomphe, une explosion de simple et franche gaîté....

Je serais tsar que je publierais un oukaze ordonnant au peuple de ne jamais renoncer à cette danse. La plume ne peut en rendre toute la beauté. Il faut l'avoir vue pour en comprendre toute la capiteuse poésie. Dix ans, quinze ans après, toute sa vie, on en garde l'inoubliable vision; dix ans, quinze ans après, toute sa vie, on en voit les pittoresques détails, on en savoure la jeunesse et la vivacité; dix ans, quinze ans après, toute sa vie, on entend tinter à ses oreilles, le bruit sonore, le bruit d'antan, de la danse et des rondes russes et les mystérieuses paroles de la recéleuse d'or :

« Et j'enterre mon or, je l'enterre; — L'argent pur je l'enterre, je l'enterre; — Je suis chez mon petit père dans le *terem,* dans le *terem* (1), — Chez ma petite mère, bien haut, bien haut. — Mon anneau est tombé — Dans le buisson d'aubier, dans le framboisier, — Dans le noir cassier. — Devine, devine jeune fille, — Cherche à savoir, ma belle! — Dans quelle main il a été? — Toi qui passes à travers champs, — En tressant ta natte blonde; — En l'entremêlant de soie, — En l'enfortillant d'or. — Je serais bien aise de deviner, — De le découvrir, — Si je savais, si je voyais (2). — Ah! vous, petites commères, vous, mes petites colombes! — Parlez, ne le cachez pas, — Rendez-moi mon or; — Ma mère veut me battre, — Pendant trois matins, sur quatre, — A travers trois marécages d'or, — Le quatrième de perles. —

1. *Terem,* tour; le gynécée russe.

2. Cette phrase semble indiquer une sorte de colin-maillard.

Digitized by Google

Encore les jeunes filles ont devisé, — Encore les roses jeunes filles ont cherché, — Mais n'ont point trouvé. — Mon anneau est tombé, etc. — Mon anneau a paru, — Mais chez un boïar (noble) et chez un jeune, — A sa main droite, — Au petit doigt. — Les jeunes filles ont encore devisé, etc. — Notre or a disparu, — Il est tombé en brillante poussière, — Il a passé, il a scintillé. — Jeunesse, devine donc ! — Les *goussli* (1) ont fait le tour de la chambrée, — Tout le long du banc (2) : — Ils sont arrivés à la table, — A la table de chêne. — Ote, ôte, sage jeune homme (*ou jeune fille*) — De ta main droite l'anneau d'or, — De ta tête la couronne d'or.

LÉON SICHLER.

BIBLIOGRAPHIE

HENRI GAIDOZ. — *Études de mythologie gauloise.* — I. Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. — Paris, 1886, Ernest Leroux, in-8° de 116 pages.

« Cette brochure est formée de la réunion d'articles parus dans la *Revue archéologique,* en 1884 et 1885. Ces articles sont une véritable monographie et ne peuvent être bien appréciés que dans leur ensemble; divisés en fractions publiées dans plusieurs livraisons, ils ne permettent guère de saisir facilement le plan et l'idée de l'auteur. Une série de monuments, figurines en terre, statuettes en pierre, autels, représentant un personnage tenant une roue, ou accompagné de ce symbole, ont été recueillis en Gaule. M. Gaidoz d'accord avec M. Ant. Héron de Villefosse (*Bull. de la Soc. des ant. de Fr.,* 1880, p. 274) considère la roue comme un symbole du soleil et en conclut que la divinité n'est autre que le dieu du soleil chez nos ancêtres. Il n'a pas encore retrouvé le nom particulier de ce dieu qu'une inscription ou un texte nous rendront peut-être un jour. Certaines de ces statuettes portent en outre un foudre. M. G. suppose (il aurait dû le prouver) que les Romains ne connaissaient pas, dans le principe, le dieu du soleil et qu'ils arrivèrent à confondre le dieu de la lumière avec celui du tonnerre; ainsi, les statuettes de dieu soleil gaulois, à une époque basse, le représentèrent avec ces deux attributs, bien que dans la mythologie gauloise il y ait lieu de croire que ces deux divinités étaient distinctes.

« Le symbole de la roue, image du soleil, est étudié par M. G. à toutes les époques, anciennes et modernes, et dans tous les pays d'Occident et d'Orient. Partout il constate de nombreux exemples de la présence de ce signe dans les fêtes solaires, les solstices, la fête de Saint-Jean, en France, en Allemagne, en Angleterre, passant du paganisme au christianisme.

« M. G. a été, naturellement, amené à s'occuper des rouelles; il distingue celles qui sont pourvues d'un moyeu de celles qui n'en ont pas; les premières

1. Les goussli semblent avoir été un premier essai de harpe horizontale. Instrument carré à cinq cordes primitivement.

2. Qui longe les murs intérieurs de l'izba, comme en Bretagne et en Alsace.

Digitized by Google

sont pour lui des amulettes; il les retrouve comme ornements de casque sur l'arc de triomphe d'Orange, sur les monnaies grecques de Marseille, sur les monnaies du sud ouest de la Gaule où, peu à peu, la rose de Rhoda fut changée en croix à branches égales, inscrite dans un cercle, de là sur les monnaies du moyen-âge. Ici, l'auteur a été entrainé un peu trop loin. Entre le moment où l'on cessa de faire des monnaies gauloises dites *à la croix* et où l'on commença à placer celle-ci, à l'époque franque, un peu partout en France et à l'étranger, il y a une lacune de plusieurs siècles qui ne permet pas de rattacher les premières aux secondes. Ensuite, il ne faut pas oublier que la croix, ou roue, des monnaies d'Aquitaine procède de la rose Rhoda; c'est donc plus tard seulement, lorsque le souvenir du type primitif fut effacé, que les Gaulois y attachèrent peut-être, l'idée d'un symbole solaire.

« L'étude de M. Gaidoz contient une riche collection de documents qui se rattachent au symbolisme de la roue, c'est un travail très utile à consulter. Nous lui ferons seulement une observation, c'est que, à l'exemple de la plupart des savants qui s'occupent de mythologie, il a parfois généralisé un peu arbitrairement son système en juxtaposant des faits analogues, sans doute, mais recueillis à des dates diverses, dans des régions et des nationalités étrangères les unes aux autres; il y a compris les roues de Fortune, les roses des églises gothiques qui paraissent sortir du sujet. A propos de la roue d'Ixion il propose une conjecture qu'il aurait pu discuter avec plus de détails. »

(Revue critique du 9 août 1886.)

A. DE BARTHÉLEMY.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Le Bocage, de Vire. — 11 Septembre 1886. — *Victor Brunet*, Appel aux chercheurs de traditions populaires de la Basse-Normandie.

Revue de Bretagne et d'Anjou. — 15 septembre. La reine Anne dans les souvenirs populaires. *Paul Sébillot.* — L'historique de la chanson de la reine Anne. *Ad. Orain.*

Revue de Belgique. 15 Août. — La théorie anthropologique en mythologie. *Auguste Gittée.*

Le Sans-Souci. — Dijon — Sept. 1886. — Légende bourguignonne. *James Murray* (*Henry Corot*).

The Academy. N° 741, 17 juillet 1886. — Some Folk-lore books: *J. F. Bladé*, Contes populaires de la Gascogne; Pandit S. M. *Natés' à Sastri*, Folk-lore in Southern India, 2 parts; *Isabel F. Hapgood*, The epic songs in Russia (*Ralston*; M. Bladé a publié une excellente collection des Contes populaires de la Gascogne; le livre de M. Natés' à Sastri sera hautement apprécié de tous ceux qui veulent se rendre familiers avec la pensée et le sentiment des Hindous; la traduction des chants épiques de la Russie, entreprise par une Américaine, miss Isabelle Florence Hapgood, sera cordialement reçue par tous ceux qui s'intéressent au Folk-Lore).

Digitized by Google

The Academy. 743. 31 juillet 86. — A Ungarian folk-tale. *W. Henry Jones.* — When does the nightingale cease singing ? *Martinengo Cesaresco.*

La Rondine. Bologne. 4 avril 1886. — Canzoni popolari. *G. Zuelli.*

L'Illustrazione italiana. (Noël et Nouvel an. 1886.) Milan. — La prima Capannuccia. *A. G. Barrili.* — Leggenda bianca. *Dino Montovani.*

Napoli letteraria. Naples, 1886. Nos 6 et 7. — Scongiuri ed incantesimi. *M. Kerbaker.* (Poésie indienne traduite en prose).

Revue internationale. Florence. 10 et 25 janvier 1886. — Étude historique sur la Poésie populaire. *Comtesse Evelyn Martinengo-Cesaresco.*

Rivista critica della Letteratura italiana. Florence : III. 1. — Antichi contrasti popolari. *S. Ferrari.* — 2. *T. F. Crane,* Italian popular Tales. *F. Rœdiger.* — 3. Nozze Fietta — Chioli, *A. Ive.*

La Voz de Galicia. La Coorna. — 18 août 1886. — *Alejandro Guichot y Sierra (Ponophilo).* — El Cancionero popular gallego. (Très intéressant compte rendu du tome VII de la Biblioteca de las Tradiciones populares espanolas, consacré à l'ouvrage de *José Pérez Ballesteros*).

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Le Sermon de Bacchus.* — Notre collègue M. A. Desrousseaux, auteur des *Chansons et Pasquilles lilloises,* nous écrit :

« Le numéro d'août de la *Revue des Traditions populaires* m'a beaucoup intéressé. En ce qui touche le *Sermon de Bacchus,* donné par notre collègue Henry Corot, je suis tout à fait de votre avis : c'est une pièce fort curieuse. Mais ne pensez-vous pas que le nom de *Gulé* soit une altération? Piron, Collé, Gallet sont trois noms qu'on voit presque toujours ensemble dans les vieux recueils de chansons ou dans les livres qui parlent de cette menue monnaie poétique. Il s'agit donc, selon moi, de *Gallet,* l'épicier-chansonnier, l'auteur dramatique qui, avec Piron, Collé et Crébillon fils, fonda les diners du Caveau. « — Armand Gouffé raconte que Gallet, à qui le plaisir ne faisait pas oublier les affaires, invitait à diner Piron et Collé, chaque fois qu'il recevait des commerçants dont il avait besoin. Ceux-ci, égayés par les saillies de ces spirituels auteurs, devenaient plus traitables, ce qui faisait l'affaire de Gallet. Piron s'en étant aperçu, dit un jour à Collé : « Je crois que ce coquin de Gallet nous prête sur gages. » — Gallet, dont les chansons étaient fort estimées, en fit jusqu'à sa mort, ce qui donna lieu à cette épitaphe : — *Ci-gît le chansonnier Gallet, — Mort en achevant un couplet !* »

*** *Fiançailles des nouveau-nés.* — Notre collègue, M le vicomte de Colleville écrit dans la *Revue de Bretagne et d'Anjou :*

« Autrefois, en Bretagne, quand deux familles étaient unies par une tendre amitié et que chacune d'elles avait un enfant de sexe différent, il arrivait souvent que d'un accord mutuel on fiançât ces petits êtres dès le berceau.

« Pour cela on les couchait pieusement dans le même petit lit, joue contre joue, et endormis dans les bras l'un de l'autre; puis ils vivaient ainsi allaités

Digitized by Google

indifféremment par les deux mères et ils grandissaient en s'aimant d'un amour plus tendre que celui de frère et de sœur.

« Enfin, lorsque leurs cœurs avaient parlé, on les unissait, et ils soutenaient de leur travail leurs vieux parents.

« Aujourd'hui cette vieille et touchante coutume est bien morte, je vous jure, et les jeunes gens se moqueraient fort des engagements paternels. On se marie pour de l'argent, et la fille qui a *fauté*, si elle a cent écus dans son tablier, peut choisir hardiment le plus beau gars du village. »

*** M. Henry Corot dont le premier article, le *Sermon de Bacchus*, a fait le tour de la presse française, nous annonce l'envoi prochain du *Pater* des bons buveurs, du *Libera*, de la *Préface* et du *Kyrie*, « en sorte que nous aurons bientôt une messe complète. »

*** *Dîner de ma Mère l'Oye.* — La première réunion de la saison a eu lieu le samedi 30 octobre, au cercle Saint-Simon. Étaient venus au dîner MM. Augier, Henry Carnoy, A. Certeux, Cordier, Léon Duringer, Félix Frank, Girard de Rialle, Dr Ernest Hamy, Maxime Lorin, Frédéric Ortoli, Charles Ploix, Quellien, Rosières, Serrier, L. Sichler Dr Topinard, A. Tausserat, Charles Varat. — Nous rappelons que les dîners ont lieu le dernier jour de chaque mois (à moins que ce jour soit un dimanche). Les sociétaires qui désirent y venir, n'ont qu'à prévenir deux jours à l'avance M. Quellien, 3, cité Talma, ou M. Loys Brueyre, 9 rue Murillo.

*** *La Littérature anglaise et le Folk-Lore.* — Notre éminent collègue, M. Loys Brueyre, fera une conférence le samedi 27 novembre, au Cercle Saint-Simon, sur la Littérature anglaise et le Folk-Lore.

*** *Sur l'usage de frapper les enfants pour les faire se souvenir d'un événement.* — N° du 25 juillet — « Cet usage existait autrefois dans le pays de Tréguier. On battait les enfants — mineurs orphelins — au moment du partage des terres et du placement des bornes. Chaque enfant était battu sur la terre qui devait lui appartenir et les co-partageants près des bornes qui divisaient ou limitaient leur propriété.

« Il y a environ trente ans, un vieillard du nom de *Gouélou* m'a montré près du Port-blanc, un champ où il avait été battu avec son frère et sa sœur, *par son tuteur*.

« — Dans le Trécorrois et le comté de *Goëllo* (pays de Paimpol), on battait encore les enfants au moment de *rembourser au seigneur domanier* les Droits convenanciers des *Domaines congéables* et cela pour que les enfants pussent se rappeler que la terre appartenait dès lors à leurs parents — et devait leur appartenir à eux-mêmes plus tard — *fonds et droits* (*gwir ha font*), sans obligation d'aucune sorte de payer à l'avenir au seigneur ni rentes ni droits convenanciers, ni de moudre au moulin, ou de cuire au four du seigneur domanier, ou de faire rouir dans son routoir. » — G. LE CALVEZ.

*** *Mœurs populaires de la Flandre française.* — M. A. Desrousseaux nous annonce qu'il va prochainement terminer un ouvrage consacré aux mœurs, usages, coutumes, etc. de la Flandre française. Ce volume sera divisé en sept chapitres : — I. Nos Fêtes. — II. Nos Amusements. — III. Les Jeux de l'Enfance et de la Jeunesse. — IV. Chansons et Récits pour amuser et endormir les bébés. — V. Rondes et Chansons. — VI. Nos Friandises. — VII. Choses et autres. — Ce dernier chapitre comprendra notamment un article sur la poésie patoise, un autre sur les vieilles danses, d'autres enfin sur divers usages locaux, des superstitions, des contes, etc. — L'ouvrage sera précédé d'une Préface de M. Henry Carnoy, dans laquelle notre collègue étudiera la vie et les œuvres du chansonnier lillois bien connu.

*** *Saint-Nicolas.* — M. Raoul Rosières se proposant de publier une étude sur Saint-Nicolas, serait reconnaissant aux membres de la Société qui voudraient bien lui communiquer ou lui indiquer les légendes, contes, chansons, rondes, etc., se rapportant à la légende de ce saint. — Adresser à *M. Raoul Rosières, à Meulan (Seine-et-Oise).*

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

1re Année. — N° 12. — 25 Décembre 1886.

SUPERSTITIONS ICONOGRAPHIQUES

I

LES PORTRAITS

Dans notre Europe, surtout dans les hautes classes, on est très désireux de faire reproduire son image, et les gens riches paient souvent fort cher l'honneur de poser devant un peintre en renom. Avant que la photographie eût permis à tout le monde de posséder, pour un prix modique, des portraits tirés à plusieurs exemplaires, cet usage était aussi à peu près général dans les familles aisées.

Les sauvages et certains paysans d'Europe qui, bien que vivant dans des pays de civilisation raffinée, ont conservé, par tradition ou par ignorance superstitieuse, bien des idées qui remontent souvent jusqu'aux époques préhistoriques, manifestent, au contraire, une grande répugnance pour se laisser « pourtraire », même gratuitement. C'est qu'il leur est difficile de comprendre comment on peut, à l'aide d'un crayon, ou au moyen de couleurs appliquées sur une toile, produire une image qui rapelle d'une façon reconnaissable la personne ou la chose que l'artiste a voulu représenter. Le procédé dont ils ne peuvent se rendre compte, ils l'expliquent par un pouvoir occulte, par une sorte de magie, dont les effets sont à redouter. Il n'est personne, parmi les paysagistes, qui n'ait été quelquefois témoin de l'étonnement des paysans qui les regardaient lorsque, sous leurs pinceaux, les arbres ou les maisons prenaient assez de ressemblance pour être reconnus, même par les moins experts. En Bretagne même, avant qu'il y eût tant de peintres à y venir planter leur chevalet, on croyait volontiers que les artistes avaient quelque secret frisant la sorcellerie. J'ai vu des paysans

Digitized by Google

qui, reconnaissant parmi mes études un site familier, me demandaient comment je l'avais fait et semblaient fort étonnés quand je leur disais que c'était avec des brosses et des couleurs.

Si l'on descend quelques degrés dans l'échelle de la civilisation, il est aisé de comprendre que le sauvage associe immédiatement l'idée de sorcellerie à un art dont il voit les effets sans les comprendre.

Le Père Horner ayant montré des images aux Vanyamuesis de Zanzibar, ils en eurent peur, croyant qu'il s'y trouvait quelque magie cachée. Ils n'osèrent pas d'abord les toucher, mais ils les dévoraient des yeux en disant : « Voyez, il y a comme des yeux, comme un nez, comme une bouche sur cette chose : qu'est-ce que cela peut être? » *(Travaux et voyages du Père Horner,* p. 108).

Les mêmes idées de surnaturel s'attachent à la photographie :

En Mongolie, le prince dit à Prjewalski : « Je sais comment la photographie se pratique : on enferme dans la boîte une liqueur extraite des yeux humains, et c'est pour cela que les missionnaires de Tien-Dzin crevaient les yeux aux jeunes enfants : aussi le peuple s'est soulevé contre eux, et plusieurs ont été massacrés » *(Tour du Monde,* t. XXXIV, p. 179). Un autre voyageur, — t. XXXI, p. 367 du même recueil, — rapporte aussi que cette croyance était populaire en Chine.

En Afrique, Denham s'est aperçu qu'il excitait de profondes méfiances et s'exposait à certains dangers quand il faisait le portrait d'un homme. Le nègre craint, en effet, qu'en vertu de certains arts magiques, une partie de l'âme de l'homme vivant ne soit absorbée par le portrait. (TYLOR. *Civilisation primitive,* t. II, p. 230.) Je ne sais si cette idée africaine a cours parmi les civilisés; peut-être la retrouve-t-on chez les Peaux-Rouges, et il est possible que ce soit leur croyance à cet égard qui ait inspiré la nouvelle d'Edgar Poë intitulée le *Portrait ovale;* c'est l'histoire d'un peintre qui fait avec passion le portrait de sa femme qui dès lors, languit à tous les yeux, excepté aux siens. « Et il ne *voulait* pas voir que les couleurs qu'il étalait sur la toile étaient *tirées* des joues de celle qui était assise auprès de lui. Et quand bien des semaines furent passées, et qu'il ne restait plus que peu de chose à faire, rien qu'une touche sur la bouche et un glacis sur l'œil, l'esprit de la dame palpita encore comme la flamme dans le bec d'une lampe. Et alors la touche fut donnée, et alors le glacis fut placé, et pendant un moment, le peintre se tint en extase devant le travail qu'il avait travaillé; mais une minute après, comme il contemplait encore, il trembla et il fut frappé d'effroi, et criant d'une voix éclatante : — En vérité, c'est la Vie elle-même! — Il se retourna brusquement pour regarder sa bien-aimée : elle était morte! » *(Nouvelles histoires extraordinaires,* p. 287). Dans les *Sensations de Josquin,* Champfleury parle d'un original qui a fait faire nombre de fois son portrait, et qui raconte que chacun d'eux a absorbé une partie de sa personnalité. (p. 73 et suivantes, éd. Michel Lévy.)

Pendant ses divers séjours chez les Indiens, Catlin qui était peintre en même temps qu'explorateur, fut à même de constater beaucoup de croyances relatives aux portraits; c'est peut-être lui qui a relevé les plus nombreuses et les plus curieuses chez les non-civilisés du Nouveau-Monde.

Digitized by Google

Dans deux circonstances et chez des tribus assez éloignées, il put voir que les Indiens pensaient que les portraits étaient une sorte de dédoublement de l'individu, et qu'ils possédaient une espèce de vie qui n'était, à la vérité, que l'ombre de la vie réelle.

Un jour qu'il avait fait le portrait du chef des Sioux, le docteur indien l'éleva au-dessus de la multitude, et il s'exprima à peu près en ces termes :

— Voyez, mes amis, nous avons maintenant deux chefs! quand l'un sera mort, l'autre vivra encore! Voyez-le! Soyez honteux! il rit de vous! il est vivant! Demain vous me verrez, moi aussi! Ayez patience! je ne suis encore qu'à l'état d'enfant. » Il voulait parler d'une esquisse de sa figure que le peintre avait mise de côté pour la faire sécher. — « Je suis dans une boîte, je grandirai cette nuit, et demain mon visage brillera sur vous... » Quelques-uns des sauvages étaient à cheval, d'autres étaient montés sur les épaules de leurs amis, tous regardaient avec étonnement leur chef « qui avait une petite vie », suivant leur expression, leur chef. qui les suivait des yeux, quelque place qu'ils prissent, et dont la bouche semblait remuer. (*La vie chez les Indiens*, p. 153-155.)

Dans un autre endroit du même ouvrage, à côté de la croyance de la demi-vie du personnage peint, on voit celle à la magie du peintre, exprimée par le mot *médecine* qui, comme on sait, est toujours, chez les Indiens, quelque peu lié avec la sorcellerie.

« La maison « de médecine » était ordinairement mise à ma disposition pour y peindre mes portraits que les Indiens qualifiaient toujours de médecine. En examinant les portraits de leurs chefs et de leurs guerriers, ils découvraient souvent que les coins de la bouche et des yeux se mouvaient et en concluaient qu'ils devaient être, à un certain degré, doués de vie. » (p. 90.)

Chez les Arabes mahométans de l'Afrique, il est défendu de représenter la figure humaine; dans les *Hadites* du Prophète il est dit qu'au jour du jugement dernier, celui qui aurait exécuté une figure serait obligé de l'animer en lui donnant son âme. (*Comm. de* M. H. Carnoy).

« Les Mahométans abhorrent les figures, jusque-là que quelques-uns soutiennent qu'on ne peut s'arrêter sans péché dans les endroits où il y en a, et que tous croient que les prières qu'on a faites sont vaines et de nul effet auprès de Dieu. Pour éviter ce danger, ils ne manquent guère, lors qu'on les loge en quelque lieu où il y a des portraits, de gâter l'œil gauche avec une pointe de canif. Les Ecclésiastiques soutiennent qu'en cet état là, l'usage n'en est point criminel, parce que les figures deviennent par cette mutilation des grotesques qui ne représentent rien. » (CHARDIN, tome VIII, p. 18).

Les Tahitiens ne paraissaient pas avoir de craintes supertitieuses en ce qui concerne les portraits; il regardaient dessiner Hodge (le peintre de Cook), et semblaient charmés de trouver de la ressemblance entre ses portraits et quelqu'un d'entre eux. (LAHARPE t. XX, p. 118.)

D'après Kane, cité par Lubbock, (*l'Homme avant l'histoire* p. 433,) les Indiens Creeks pensent que celui qui fait le portrait de quelqu'un acquiert sur lui un pouvoir mystérieux.

Les Cafres et beaucoup de noirs croient qu'il est imprudent de laisser

Digitized by Google

faire son portrait, dans la persuasion que le sorcier peut vous ensorceler en ensorcelant votre image. Les Hottentots ont la même répugnance et les Polynésiens croient que laisser leur portrait à la disposition d'un ennemi peut être aussi dangereux que de lui abandonner des ongles ou des cheveux, et qu'il peut également s'en servir pour nuire. (A. RÉVILLE, *Religions des non-civilisés*, t. I p. 148 et 166, t. II p. 113.) Cette dernière idée est peut-être fondée sur l'opinion que les rapports entre l'image et la personne quoique séparées, continuent d'exister, et qu'en nuisant à l'une, on nuit également à l'autre.

G. de Molinari (*Au Canada*, p. 64) raconte que ses compagnons ayant voulu photographier des Indiens, ceux-ci refusèrent absolument de poser, même en échange de rétribution, et l'un d'eux excita ses compagnons à briser l'instrument.

Chez les Connibos, le grand médecin de la tribu leur dit : — Vous voilà, mes amis, avec vos yeux ouverts, et vous allez rester ainsi toute la nuit. Ils ne se fermeront jamais. Vous ne serez jamais heureux à l'avenir si vous demeurez de la sorte veillant toute la nuit. Ce n'est qu'un stratagème dont cet homme se sert pour obtenir vos peaux; et la première chose qu'il y mettra, ce sera un œil de verre; puis elles seront placées avec les peaux des bêtes sauvages, des oiseaux et des serpents! — Bientôt je fus entouré d'hommes réclamant la destruction de leurs images au nom de leur sûreté et de leur tranquillité à venir (CATLIN. l. c. p. 326-7.)

Le P. Baur ayant proposé au roi des Vakamis de faire son portrait pour l'envoyer en Europe, il en ressentit beaucoup de joie. Malgré l'avis contraire de la reine et de son neveu, il allait poser, quand soudain une de ses femmes, déjà avancée en âge, accourt avec précipitation et s'écrie : « Comment, Kinngarrou, voilà que tu obéis aux Blancs? Tu vas te faire faire une autre figure? Celle que tu as n'est-elle donc plus bonne? Tu attireras sur le pays toutes les calamités : tout le peuple tombera malade, toutes les chèvres périront, toi-même tu mourras! » (*Travaux et voyages du Père Horner*).

D'après Piassetzki, (*Tour du Monde* t. XLIV, p. 58) la crainte d'une mort prochaine si on fait faire son portrait, existe en Chine et même en quelques pays d'Europe.

Vereschaguine rapporte dans son voyage au Caucase (*Tour du Monde* t. XVII p. 187), qu'un Bohémien étant tombé malade sans cause apparente, on décida que sa maladie lui avait été inoculée par celui qui faisait son portrait.

Un artiste russe, M. Serge Koudacheff, m'a raconté que dans le gouvernement de Kiev, un moujik qui avait servi de modèle à un peintre étant venu à mourir peu après, on attribua sa mort prématurée à l'imprudence qu'il avait commise en laissant prendre son image.

Dans la Belgique française faire faire le portrait d'un petit enfant lui porte malheur. Cette croyance qui existait lorsque des artistes forains faisaient des portraits à presque disparu depuis qu'ils ont été remplacés par des photographes (HOCK. *Croyances du pays de Liége* p. 249).

Elle se rattache peut-être à l'envoûtement, dont on trouve des traces en des pays si divers. Il semble qu'aux siècles derniers certains sorciers pensaient pouvoir sûrement nuire à celui dont il possédaient l'image peinte.

Digitized by Google

Dans un procès de sorcellerie en Écosse, la compagnie des sorcières fut mécontente que le diable n'eût pas apporté un portrait du roi qu'il avait plusieurs fois promis et qui devait mettre Sa Majesté à la merci de cette bande infernale. (W. SCOTT, *Démonologie*, T. II, p. 157).

Les Indiens Creeks croient encore que si la copie souffre, l'original s'en ressent (LUBBOCK, l. c).

L'idée que l'image peut être offensée comme la personne dont elle retrace les traits se retrouve encore à notre époque et en pleine civilisation occidentale. C'est en vertu de cette croyance que les courtisanes italiennes voilent leur madone lorsqu'elles reçoivent un homme chez elles. L'image une fois couverte de son rideau n'est pas offensée, parce qu'elle ne *voit* pas l'acte répréhensible; dès qu'il a été accompli, on la découvre.

Dans un conte russe, Le *Forgeron et le Démon* (Trad. Brueyre, p. 63) un vieux forgeron fait peindre sur sa porte un démon semblable à celui qu'il avait vu sur le tableau du jugement dernier; il était toujours poli avec lui. Il mourut; son fils, au lieu de l'imiter, frappait le démon et lui crachait à la figure quand il allait à l'église. Le démon, pour se venger, se déguisa en apprenti. Un jour qu'il était seul à la forge, il proposa à une vieille dame de la rajeunir pour 500 roubles. Il y réussit, et la dame persuada à son mari d'aller se faire rajeunir. Le forgeron essaie, mais ne réussit qu'à tuer le vieux monsieur. On va le pendre, lorsque le démon le sauve, après lui avoir fait promettre de ne plus maltraiter son portrait.

Au moyen âge, on racontait plusieurs histoires d'images qui, ayant été frappées, avaient laissé couler du sang : une légende, qui n'est pas entièrement oubliée en Bretagne, rapporte que Jean de Montfort ayant porté un coup de lance au portrait de son rival Charles de Blois, la pointe fut aussitôt tachée de sang.

C'est encore à l'association que le peuple établit entre l'original et la copie, qu'il faut rapporter la superstition suivante :

En Écosse, la chute d'un tableau ou d'un miroir accroché à la muraille est un présage de mort. Celui dont le portrait tombe ne tardera pas à mourir. (GREGOR, *Folk-lore of Scotland* p. 203).

Parfois, dans les contes, les portraits sont doués momentanémeut de la parole :

Dans un récit breton (LUZEL, *Légendes chrétiennes* t. II, p 215) une petite servante à laquelle il ne reste que trente sous fait dire une messe pour une âme du purgatoire. Elle y assiste et voit près de l'autel un jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Elle se gage dans une maison où est le portrait de ce jeune homme, mort vingt-cinq ans auparavant. Elle en parle à la mère du jeune homme; alors le portrait, prenant la parole, dit qu'il a été délivré du purgatoire par cette messe de trente sous.

Chez les sauvages, l'homme qui est vu de profil passe pour n'avoir qu'une moitié de figure. (LUBBOCK, *L'homme avant l'histoire*, p. 433).

Cette idée de sauvage n'est pas absolument éloignée d'une autre que j'ai constatée en France, la partie foncée d'une figure passe pour être une tache et des paysans croient, à la lettre, que la personne ainsi représentée a un côté du visage noir

Digitized by Google

Catlin ayant fait le portrait d'un beau jeune homme de la tribu des Omahas, celui-ci plusieurs jours de suite, pénétra dans sa tente, s'assit et contempla le portrait en silence, puis il amena l'interprète et dit : — Je n'aime pas votre portrait : il n'est pas bien. J'ai l'air honteux, et je ne regarde pas comme il faut. (Ce portrait était de trois quarts.) Vous avez peint tous les autres au complet et regardant droit devant eux. Moi aussi j'ai l'habitude de regarder les hommes blancs en face. Mais là dans votre tableau, tout le monde me verra le visage détourné, comme si j'avais honte. »

Il pria le peintre de lui peindre les yeux de face, se déclarant prêt à se battre avec lui s'il ne le faisait. Catlin lui fit les yeux de face à l'aquarelle et il se déclara satisfait (l. c. p. 161-165.)

Dans une autre circonstance, un portrait fut cause de la mort d'un homme :

Pendant que Catlin peignait de trois quarts le Petit-Ours, un des chefs subalternes se mit à tourner autour de lui en jetant les yeux sur la palette et le portrait, et il adressa au jeune guerrier cette insolente parole :

— Je vois que vous n'êtes que la moitié d'un homme.

— Qui parle ainsi ? dit le Petit-Ours, sans qu'un muscle de son visage attestât une émotion intérieure.

— C'est le Chien.

— Alors que Chou-Ka (Le Chien) prouve ce qu'il a avancé.

— Chou-Ka va le prouver : le médecin blanc reconnait que tu n'es que la moitié d'un homme, puisqu'il a jugé que la moitié de ton visage ne vaut rien et qu'il a laissé cette moitié dans l'ombre.

Quand le portrait fut terminé, le Petit-Ours alla trouver son adversaire qui lui tira un coup de feu; il tomba baigné dans son sang, et la partie du visage que ne reproduisait pas le portrait et que le Chien avait déclaré ne rien valoir, entièrement emportée. Les sauvages dirent alors que Catlin était cause de la mort du Petit-Ours, et il jugea prudent de se sauver. (l. c. p. 156-162).

(A suivre).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LA FILEUSE NOCTURNE

(LÉGENDE DES CÔTES DE NORMANDIE)

Nous sommes à la Toussaint; ce jour-là, sur les côtes de Normandie et de Bretagne, où la mer râle désespérément, les pêcheurs ne montent pas leur barque, ne jettent pas leurs filets, car ils trouveraient dedans squelettes et ossements brisés, en expiation de leur sacrilége.

Sur le coup de minuit, on entend rouler par les rues un char funèbre, traîné par un attelage de huit chevaux blancs et accompagné de clameurs lamentables : ce sont les voix des trépassés dans l'année qui viennent réclamer les prières et les messes promises par les parents oublieux. Écoutez plutôt, vous gens de peu de foi, la curieuse histoire qui se raconte encore là-bas :

Une vieille bonne femme du village d'Appeville-Annebaut passait de vie à trépas, — il y a combien de temps de cela, je ne saurais le dire au juste, — laissant une fille mariée, laquelle avait promis à sa défunte mère de lui faire dire une messe, dont elle gagnerait le prix avec son rouet.

Mais les cœurs jeunes sont oublieux; aussi la messe ne se disait point.

Or, racontent les anciens du village, une nuit de Toussaint, les deux époux étaient au lit avec leur enfant au milieu d'eux; soudain, troublés dans leur sommeil, ils croient entendre dans la chambre le bruit d'un rouet qui tourne; et voici que l'enfant, réveillé en sursaut, s'écrie : « Ah! grand'mère! grand'mère! » puis s'échappe du lit.

Le père et la mère se lèvent à leur tour; mais c'est vainement qu'ils cherchent le cher disparu, vainement qu'ils l'appellent de leurs pleurs. Le rouet, cependant, continue son bruit monotone; leur inquiétude redouble. A quel saint se vouer?..

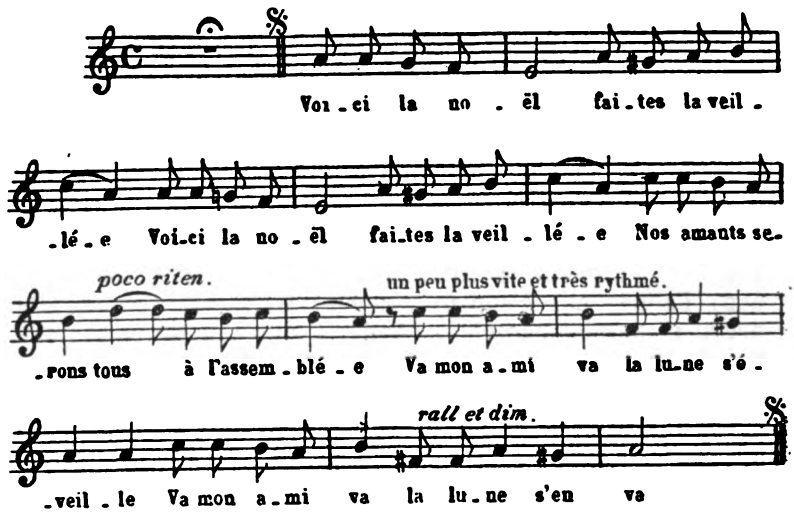
Enfin, le jour arrive, le rouet s'arrête. O miracle! il est chargé d'un fil mince et soyeux, et l'enfant, frais et riant, joue avec la bobine.

Le même événement se produisit les deux nuits suivantes. La jeune mère se ressouvint alors de sa négligence envers la trépassée; le lendemain, la messe fut dite et la pauvre défunte put dormir en paix.

ÉMILE MAISON.

Digitized by Google

VOICI LA NOEL



I

Voici la Noël, faites la veillée; *(bis)*
Nos amants seront tous à l'assemblée.
Va, mon ami, va, la lune s'éveille,
Va, mon ami, va, la lune s'en va.

II [blée;] *(bis)*

Nos amants seront tous à l'assem-
Le mien n'y est pas, j'en suis désolée.
Va, mon ami, va, la lune s'éveille,
Va, mon ami, va, la lune s'en va.

III [lée] *(bis)*

Le mien n'y est pas, j'en suis déso-
Il est à Paris ou dans la Vendée;
Va, mon ami, va, la lune s'éveille,
Va, mon ami, va, la lune s'en va.

IV

Il est à Paris ou dans la Vendée *(bis)*
Qu'apportera-t-il à sa bien-aimée?
Va, mon ami, va, la lune s'éveille,
Va, mon ami, va, la lune s'en va.

V

Qu'apportera-t-il à sa bien-aimée? *(bis)*
Chapelet d'argent, ceinture dorée.
Va, mon ami, va, la lune s'éveille,
Va, mon ami, va, la lune s'en va.

VI

Chapelet d'argent, ceinture dorée, *(bis)*
Et puis le bouquet de la fiancée,
Va, mon ami, va, la lune s'éveille,
Va, mon ami, va, la lune s'en va.

CHARLES DE SIVRY.

Digitized by Google

LES JEUX A ARCACHON

Il ressort de l'enquête à laquelle nous nous sommes livré pour dresser la liste des jeux en usage à Arcachon et sur le littoral du Bassin (ancien petit pays de Buch) que la plupart se retrouvent ailleurs sous d'autres noms. Il fallait s'y attendre. Il nous a paru néanmoins intéressant de faire connaître les résultats de nos informations, car les jeux dont il s'agit peuvent présenter quelque variété sur tel ou tel point de détail et dans tous les cas le traditionnisme a pour mission d'en recueillir les noms divers.

I. — Jeux des petits marins (1)

La plage étant de sable et la pente généralement douce, sauf dans la région des dunes élevées, où celles-ci avancent abruptes en forme de falaises, il est presque toujours loisible aux enfants de jouer sur le bord de la mer. Cette considération n'a pas été étrangère au succès de la plage d'Arcachon, que les mères de famille recherchent surtout à cause de sa sécurité et de la facilité avec laquelle on peut y laisser les petits enfants s'amuser pendant un temps relativement long. Les baigneurs eux-mêmes ne dédaignent pas d'y planter les arceaux du *croquet*. Quant aux petits marins, les quatre jeux auxquels ils se livrent à marée basse sont les suivants : la *lutte*, la *balle cavalière*, l'*attrape* et la *discouverte*. Des deux premiers, nous n'avons rien à dire, ces jeux étant bien connus à Paris et ailleurs ; les noms eux-mêmes ne subissent aucun changement. Il faut être au moins quatre pour jouer à la balle cavalière, deux contre deux.

L'attrape ou *cache-cachotte* n'est pas autre chose que le jeu répandu ailleurs sous le nom de *cache-cache* ou *cachette*. Il faut être au moins trois pour y jouer. Tandis que l'un clugne, les autres vont se cacher derrière les bouées, les barques amarrées, les paquets de varech, les poutres du pilotis de la jetée, les tentes, les amas de tuiles blanchies à la chaux et préparées pour le service des parcs à huîtres ou ramenées des parcs pour *le détroquage* (2), quelquefois

1. Cf. sur les Jeux des petits marins l'article *Enfance du pêcheur* paru dans le n° 1 de la *Revue* ainsi que le questionnaire qui l'accompagne.

2. C'est ainsi que l'on appelle le travail qui consiste à enlever à l'aide d'un instrument nommé *raclette*, les petites huîtres (naissain) nées sur les tuiles ou les coquilles et débris encore adhérents, les tuiles devant être remises en état pour servir de nouveau; ce travail est généralement accompli par des femmes ou des petites filles.

Digitized by Google

même derrière les promeneurs: mais il est défendu de se cacher hors de la plage. Quand on est caché, on crie: « Fait ! » Le clugneur commence alors sa recherche: dès qu'il a découvert l'un des joueurs, il se précipite sur lui, tandis que celui-ci court vers le but. S'il est touché par le clugneur une fois (ou trois fois, suivant les conventions) avant d'avoir atteint le but, il prend sa place: sinon, il retourne se cacher. On peut changer de cachette pendant la recherche. Il n'est pas nécessaire de crier « Pris », comme à Paris, quand on touche les joueurs.

La *discouverte* n'est pas autre chose que le jeu connu à Paris sous le nom de *vise*, et en Poitou sous le nom de *la forge*. Il faut être quatre au moins pour y jouer, deux dans chaque camp. Tandis que l'un des camps reste au but, l'autre va se cacher. Quand les joueurs de ce camp-ci sont tous cachés, à leur fantaisie, l'un d'eux crie: « Fait ! » et la recherche commence. Dès que l'un des clugneurs croit reconnaître un de ses adversaires, il s'écrie: « *discouverte sur un tel* (son nom) » Celui-ci doit sortir à l'appel de son nom, si c'est bien lui qui est découvert ainsi. Sinon il n'a pas à sortir, ou bien celui qui est visé à tort se montre pour proclamer l'erreur de celui qui l'a interpellé et le camp retourne au but se préparer à une nouvelle recherche: mais il n'est pas nécessaire de se montrer en criant: « *à faux* » comme on le fait à Paris. Celui qui est découvert essaie de gagner le but sans être touché par l'un des clugneurs; s'il y réussit, il repart en s'efforçant à son tour de toucher ceux de ses adversaires qui ne sont pas rentrés. S'il échoue avant d'avoir atteint le but, son camp doit prendre la place de l'autre au jeu. S'il échoue, après avoir atteint le but, il ne retourne pas se cacher et le jeu continue jusqu'à ce que tous soient découverts; mais s'il réussit dans ce dernier cas, il retourne se cacher à l'instant. Ce jeu est celui que les enfants semblent affectionner le plus.

Pour déterminer les camps, deux des garçons font choix alternativement de leurs compagnons respectifs, avant le jeu. Pour déterminer qui clugnera, l'un des deux lance un sou en l'air: suivant que son adversaire réclame pile ou face et qu'il tourne l'un ou l'autre, son camp va se cacher ou non.

II. — Jeux des garçons en ville

Les jeux de la ville sont plus variés. Les plus usités sont les suivants.

1° Le *sibot* (toupie). On trace un rond, au centre duquel on pose une vieille toupie, ou plus rarement une bonne; c'est ce qu'on appelle *parer un sibot* (à Paris nous l'appelions le *potet*). Les joueurs essayent de le sortir en lançant leur toupie sur lui, à la

Digitized by Google

mode ordinaire : celui qui le fait sortir du rond, le gagne. Le mot *sibot* ne serait-il pas une altération de *sabot* ?

2° Les *boules* (billes). Le *triangle* des Parisiens est inconnu ici : mais on se sert du *rond*. La *bloquette* des Parisiens se nomme ici le *ponet*. On posséde aussi la *poursuite*, tant avec les petites *boules* qu'avec les grosses. Le *but* auquel on vise avant de commencer, pour savoir dans quel ordre les joueurs seront placés, s'appelle ici la *raie*.

3° La *balle aux trous* (à Paris balle aux *pots*). On fait autant de trous qu'il y a de joueurs. Un des joueurs se cache les yeux, et on l'interroge ainsi : « Pour qui est ce trou ? » — Et il répond à son gré, jusqu'à ce que chacun des joueurs ait son trou désigné. Ensuite on trace une raie, d'où l'on jette la balle en visant les trous, chacun le sien. Si le joueur manque son trou (ou *ponet*), le voisin prend la balle et la lance sur le maladroit, qui prend la fuite pour l'éviter. S'il est touché, on lui met un caillou dans son trou : s'il est manqué, celui qui l'a visé reçoit un caillou dans le sien. De même, s'il réussit à envoyer la balle dans son trou, le joueur doit viser les autres, qui s'enfuient : suivant qu'il les touche ou non, c'est lui ou son compagnon touché qui reçoit un caillou. Quand un joueur a quatre ou cinq cailloux dans son trou, on les enlève tous et on trace une couronne autour du trou. Si un autre parvient à le toucher dans la suite, ou si lui-même se voit obligé de viser quelqu'autre sans réussir à l'atteindre, au lieu de lui donner un caillou, on le *fait parer*. Cela signifie qu'il jette la balle contre un mur, en désignant quelqu'un des joueurs : celui-ci le visera à partir de l'endroit où la balle se reposera après avoir rebondi contre le mur. Ainsi de suite, jusqu'à ce que tous les joueurs aient tiré. Chacun le vise autant de fois que le patient compte d'années d'existence.

4° *Les bartuiles*. Je n'ai pas entendu parler de ce jeu ailleurs qu'ici. On prend deux baguettes de bois, dont l'une est taillée en forme de *pelle*, l'autre coupée aux deux bouts : ce sont les *bartuiles*. Le joueur se sert du premier pour lancer le second, qui est le plus petit des deux et qui est sur le sol ; pour imprimer le mouvement il pèse sur l'un des bouts et quand le bartuile est en l'air, il le projette aussi fort que possible avec la pelle. L'adversaire le saisit à l'endroit où il vient de tomber, fait trois pas en avant du côté de celui qui tient la pelle, et vise celle-ci avec le bartuile. S'il la manque, le premier *tire* de nouveau, mais suivant un autre procédé. Il commence de la même manière qu'au début, mais, pourvu qu'il envoie le bartuile à une *pellée* (longueur de la pelle), il le prend de nouveau de la main gauche, le pose sur la pelle et tire en l'air par deux fois. Alors il demande qu'on lui accorde le nombre de *pellées* qu'il croit pouvoir faire depuis l'endroit où il est arrivé jusqu'à la *raie*, d'où il était parti et où il faut revenir. S'il dit, par exemple

Digitized by Google

cinquante, l'adversaire qui doute de son coup d'œil peut répliquer : « Je te les marque! » Alors la mesure est tentée. Si l'adversaire trouve le chiffre raisonnable, il dit au contraire. « Je te les donne! », et le premier se les marque à soi-même ; cela lui fait cinquante. La partie étant généralement de quatre ou cinq cents, dès que l'un des deux atteint ce chiffre, il lance le bartuile trois fois ; à la troisième, il monte sur son compagnon vaincu, qui doit le porter jusqu'à l'endroit où gît le bartuile, et de là le ramener à la raie. Ce jeu, qui exerce tout ensemble l'agilité, l'adresse et la dextérité est fort original.

Pour déterminer l'ordre des joueurs, ou bien on lance le sou, comme plus haut, ou bien le plus souvent on lance en l'air un béret en disant : « Creux ou bosse. »

5° Nous abordons maintenant la série de jeux appelés ici *bassein* (1) et qui sont connus à Paris sous le nom générique de *saute-mouton*. Il y a trois sortes de *bassein* : le *bassein courant*, *bassein à pas*, *bassein* proprement dit. *Bassein courant* est le saute-mouton ordinaire entre deux joueurs ; on l'appelle *poursuite* à Paris. Pour le *bassein à pas* on fait une raie, derrière laquelle se met celui qui courbe l'échine. Tous les joueurs sautent par ordre sans mot dire, sauf le dernier qui dit *pas* chaque fois qu'il saute. Après chaque tour, le mouton s'éloigne de la raie d'un pas (longueur du pied). Il s'agit de de pas marcher sur la raie avant de sauter, sans quoi on prend la place du sauté et le jeu recommence. On va ainsi jusqu'à trois pas accomplis : alors les sauteurs ont le droit de faire eux-mêmes un pas avant de sauter. Le jeu peut se poursuivre à volonté, en observant toujours les mêmes proportions.

Bassein proprement dit est une variante du jeu que j'ai connu à Paris dans mon enfance sous le nom de *clovis*. La principale différence consiste en ceci que nous y jouions suivant la mode du bassein à pas, tandis qu'à Arcachon on y joue suivant celle du bassein courant. A chaque saut nouveau on prononce un nom différent, indiqué par le chef de file. En voici l'ordre : *bassein — tournesein — fromage — de Blaye — d'Auvergne — coco Moullo* (2) *— coquette Moulette — à ta place — dans cinq minutes — je la pose — je la prends* (3) *— 1er plomb* (4) *— 2e plomb — 3e plomb — dans cinq minutes — je la jette — je la prends — clovis 1 — clovis 2 — clovis 3 — 1re assiette* (5) *— 2e assiette — 3e assiette — 1er éperon* (6) —

1. Je l'orthographie *bassein* et non *bassin*, parce que je crois y voir une sorte d'expression figurative, qui me semble justifiée par le mot *tournesein* qu'on retrouvera ci-après.

2. Moullo est le nom d'une localité voisine d'Arcachon, promenade habituelle des étrangers de passage. De là notre orthographe.

3. On remarquera le rhythme des termes que le mot fromage seul vient interrompre forcément.

4. Plomb — le sauteur appuie fortement des deux mains.

5. Assiette — le joueur en sautant donne un violent coup de derrière au patient.

6. Éperon — Le joueur en sautant donne un violent coup de pied où vous savez.

Digitized by Google

2e éperon — *3e éperon*. Puis on recommence *ad libitum*. A Paris on y ajoutait les *côtelettes* et les *côtelettes panées* (coups du revers de la main donnés sur les côtes de patient) et les *serpents* (coups de mouchoir roulé et allongé en forme de serpent).

On joue aussi aux *barres*, mais rarement.

Ce que l'on appelle ailleurs *être le chat*, *l'être* (Paris), se nomme à Arcachon *faire*. Exemple : Qui est-ce qui *fait*? Jouer se dit *y faire*. Exemple : Je n'y fais plus.

IV. — JOUETS LOCAUX

Les garçons se fabriquent des sifflets avec « la peau des lauriers » dans laquelle ils font une entaille par où ils introduisent une feuille en travers : le sifflement ainsi produit ressemble un peu au « bourdonnement des cigales ». — On recouvre de parchemin le petit goulot rond du col d'une bouteille; on pratique deux petits trous dans ce parchemin entre lesquels on fait ensuite passer un crin. Puis on attache ce crin à un morceau de bois, et l'on obtient ainsi un bruit de crécelle.

V. — JEUX DES FILLES

Ils sont plus nombreux que ceux des garçons. Voici les principaux.

1° Les *osselets*. — 1er jeu. Ils sont représentés par quatre os de veau qu'on a placés devant soi. On lance la balle et tandis qu'elle est en l'air, on *quille* les osselets. La première fois, on en quille un seul en disant : *premier*. La seconde fois on reprend celui-ci et on en pose un autre et ainsi de suite jusqu'à ce que les quatre aient été quillés et repris en disant *deuxième*, *troisième*, *quatrième*. Alors a lieu la même partie, avec défense de rire. Puis la même partie, avec défense de parler. Enfin, la même partie, sans rire ni parler.

2e jeu. — A *premier*, on en quille autant que l'on veut en disant : *Premier de premier*. A *deuxième*, on relance les osselets, c'est à dire qu'on lance la balle en posant de nouveau les osselets, et disant : *deuxième de premier*; mais on n'a pas le droit d'en quiller moins de deux. A *troisième*, on en quille trois, en disant : *troisième de premier*. A *quatrième* il faut les quiller tous les quatre, en disant : *quatrième de premier*. On va ainsi jusqu'à *quatrième de dixième* pour clore le jeu.

2° *La discouverte*. — Même jeu que pour les garçons. Mais il est interdit à l'école pendant les récréations; aussi n'y joue-t-on que très rarement.

Digitized by Google

3° *La table courante.* Une fille *clume* (clugne) : puis elle court sur ses compagnes et tâche d'en attraper une, qui la remplace si elle est prise.

4° *Cache-cache.* — Jeu traditionnel. On doit rester à sa cachette jusqu'a ce qu'on soit découverte.

5° *Balle.* Jeu traditionnel. On la lance et on la *paume* alternativement.

6° *Rondes.* La plus usitée est la suivante :

Belle bergère
Entrez dans le rond
Voyez comme on danse
Faites un demi tour
Et embrassez qui vous plaira

7° *Marenne.* — Corruption évidente du mot marelle. C'est la petite *marelle* des Parisiens. En Poitou on l'appelle la *vache* ou le *jeu de Malte,* sans doute parce que le croisement des lignes du quadrilatère rappelle la figure de la croix de Malte. Du reste les garçons d'Arcachon connaissent aussi ce jeu, bien qu'ils soient généralement d'humeur trop impatiente pour y jouer. Mais chose étrange, ils l'appellent d'un autre nom que les filles : c'est pour eux le *mat,* soit qu'il s'agisse de faire mat l'adversaire, soit qu'il faille en revenir encore à l'étymologie *Malte.*

8° Enfin nous devons signaler les cinq variétés d'un même jeu dit le *Paraclet*, analogue au jeu dit à Paris la *grande marelle.* Deux d'entre eux n'ont pas de nom particulier. Les trois autres sont le Paraclet *français,* le Paraclet *anglais*, et le Paraclet *chinois* ou *cornichon.* Ce dernier présente en effet l'aspect du coquillage connu ici sous ce nom. Il y a bien d'autres *paraclets*, mais nous ne citons que les principaux.

DANIEL BOURCHENIN.

Digitized by Google

LE RENARD ET LE LOUP

(CONTES BAS-BRETONS)

I

Certain soir d'hiver, compère Guillou (1) revenait bredouille de la maraude, mécontent de lui-même et des autres, quand, au détour d'un sentier, il se trouva nez à nez avec Alanic, Alanic le maître enjôleur, son plus mortel ennemi.

— Tu ne m'échapperas pas cette fois, fit-il en le happant au passage, je vais te dévorer.

— En ce cas, seigneur Loup, vous ferez à votre souper maigre chère.

— Ta chanson est toujours la même.

— Ce que je dis est vérité pure : je n'ai que la peau sur les os.

— Eh! bien, va pour les os! j'en sucerai la moelle.

— Laissez-moi le temps de me refaire un brin; vous êtes toujours sûr de me rattraper.

— Et en attendant...

— En attendant, vous pouvez sur l'heure vous offrir un festin de roi.

— Que me contes-tu là ?

— A quelques enjambées d'ici, je viens de voir se baigner une femme. Elle est seule...

— Bien en chair ?

— Grasse à point.

— Coriace, peut-être ?

— Tendre comme rosée.

— Jeune alors ?

— Presque une enfant, toute mignonne, toute blanche. Oh ! le fin morceau !

— Mais je ne sais pas nager... dis-moi, l'eau est-elle haute ?

— Pas assez pour me faire perdre pied, bien que je ne sois qu'un nain auprès de vous.

— En route donc! montre-moi la fillette, puis après je déciderai de ton sort.

Et voilà maître Alanic, riant tout bas dans son gilet, d'entraîner

1. *Guillou* est, en Basse-Bretagne, le nom cyclique du Loup, et *Alanic* celui du Renard.

Digitized by Google

le Loup vers la rivière et de le mener précisément à l'endroit où elle avait le plus de profondeur. On appelait ce recoin le Trou des Noyés et il n'avait pas volé son nom.

— Voyez-vous, dit-il, en écartant les saules avec précaution et lui montrant, sur l'eau, le reflet brillant de la lune, voyez-vous ce visage radieux ?

— Je le vois.

— Est-il assez rond et appétissant ?

— Il est rond et appétissant.

— Jugez par là du reste !

— Mieux vaut toucher que voir, et croquer que toucher, dit le Loup en piquant une tête dans le gouffre.

Et le Renard aussitôt de crier : — Mange glouton, mange la lune tout à ton aise, tu n'auras pas d'indigestion !

II

Guillou ne se contente pas d'être chasseur, il veut aussi, de temps à autre, se donner le plaisir de la pêche.

Un matin, il rencontre Alanic sur la grève :

— Que cherches-tu là, face de traître ?

— Je viens de déjeuner d'un plat d'excellent poisson, et je fais de la place pour le suivant.

— Au premier flot, si tu veux, nous pêcherons ensemble ?

— A quoi bon attendre jusque-là ? pour moi la table est toujours servie.

— Comment ça ?

— Vois ce rocher, près de nous : il y a dessus plus de mille patelles ; tu peux, sans te mouiller les pieds, choisir dans le tas.

— Et tu dis que c'est un bon manger ?

— Le mets le plus délicat que je connaisse.

— Approchons ! je veux en essayer.

— Tiens, en voici une rangée de superbes qui se donnent de l'air, la coquille dressée, comme si elles s'apprêtaient à sauter sur les roches voisines. Mets ta langue dessous, en enfilade, pas besoin d'hameçon !

Et Guillou de coller sa langue à l'endroit dit, comme une tête creuse qu'il est.

Dérangées sans doute dans leurs occupations, ploc !.. les patelles, toutes à la fois, comme mues par un même ressort, se laissent brusquement retomber, et la langue du Loup est clouée sur la roche. Impossible de la dégager.

— Bon appétit ! compère Guillou, gorge-toi, prends-en à plein ventre, mais fais vite, la mer monte !

L.-F. SAUVÉ.

Digitized by Google

UNE ANCIENNE COUTUME PROVENÇALE

La Provence est certainement une des contrées les plus intéressantes du Midi, tant par ses souvenirs historiques, ses monuments romains, ses ruines féodales, que par le caractère, les mœurs et les usages de sa population actuelle. C'est surtout dans les coutumes locales, dans certaines légendes, que l'on peut retrouver la trace des peuples si nombreux qui sont venus successivement y établir des colonies. J'ai bien souvent, dans mon enfance, écouté le récit de cérémonies depuis longtemps disparues, réminiscences de fêtes païennes ou souvenirs mythologiques.....

La littérature provençale, déja si riche, ne les a pas toutes recueillies. Il en est une, entre autres, dont j'ai été témoin alors que j'avais 7 ou 8 ans, et qui a toujours laissé dans mon esprit comme le souvenir d'une cérémonie antique.

Cela se passait à Joncquières, commune du département de Vaucluse, distante d'une lieu et demie d'Orange, cette ville romaine.

Un vieux proverbe provençal dit.

Lou vingto-cinq dé Mars
Pren tou Caléou (1)
Vai lou djita à la mar.

En français : *Le vingt-cinq mars, prends ta lampe, va la jeter à la mer.*

A cette date, les *Tavelleuses*, jeunes filles qui travaillaient aux *Tavelles* ou moulins à dévider la soie, se réunissaient pour faire une sorte de radeau qu'elles enguirlandaient de rubans et de rameaux de buis. Elles y plaçaient deux poupées et un certain nombre de coquilles d'escargots garnies d'huile et de mèches qu'elles allumaient; les préparatifs terminés, le cortége parcourait le village puis se dirigeait vers un cours d'eau voisin de la fabrique et on abandonnait au courant l'esquif et sa cargaison. Les jeunes filles suivaient la rive en chantant différents couplets dont le refrain était à peu près celui-ci : « *Marion se promène au bord de l'eau, au bord du ruisseau.* »

Les chants continuaient jusqu'à ce qu'un obstacle eût fait sombrer la frêle embarcation, éteint les lumières et noyé les poupées.

Lou Caléou, c'est-à-dire la lampe des veillées, était ainsi jetée, non à la mer, mais à l'eau. Dès ce jour, le travail à la lumière cessait dans toutes les fabriques du pays.

Le soir de ce même jour, les jeunes filles organisaient un bal où les danseuses invitaient elles-mêmes leurs cavaliers.

Cette coutume a disparu depuis plusieurs années. La cause en est, sans doute, aux vicissitudes qu'a subies l'industrie séricicole en Provence et aux chômages fréquents dans les Tavelles. Il m'a paru utile de recueillir cet exemple intéressant et peu commun, je crois, de la mise en scène d'un dicton populaire.

Dr PHILIPPE REY.

1. Lampe Romaine.

Digitized by Google

LES ANCIENS PALUDIERS DU PAYS DE TRÉGUIER

Autrefois, en maints endroits de la côte trécorroise, existaient de petits marais salants. Il y en avait, par exemple, à Trégastel, près *Sainte-Anne-des-Roches*, à *Crec'h-Morvan* en Penvénan, et à *Bugélès*, (1) à l'endroit actuellement appelé *ar Baluden* (le Marais). Une grande partie du sel produit par ces petites salines servait à la consommation locale; l'excédant, quand il y en avait, était dirigé dans l'intérieur des terres, sur Guingamp et Belle-Ile. *Bugélès* et *Crec'h-Morvan* approvisionnaient surtout la grande sécherie de morue établie à l'île *Saint-Gildas*, en face du Port-blanc.

Jadis on racontait que Saint Nicolas, patron de Bugélès, avait fait marché avec Saint Gildas, et qu'il devait lui fournir en tout temps du sel pour sa sécherie de morue. Tant que la morue a donné sur nos côtes, la sécherie a fonctionné, et les paludiers de Bugélès n'ont pas cessé de produire le sel nécessaire à la conservation de ce poisson (2).

On transportait le sel à marée basse de Bugélès à Saint-Gildas, à dos d'hommes et de chevaux, et il arrivait ainsi toujours sec et en bon état.

Les paludiers de Crec'h-Morvan fournissaient aussi du sel à Saint-Gildas; mais comme ils étaient obligés de traverser la mer dans de *mauvais bateaux pourris* (3), le sel arrivait toujours humide à destination, et même très souvent il était perdu. Quand le vent d'Est soufflait avec force, ces bateaux ne pouvaient même pas aborder l'île, et force était aux paludiers de Crec'h-Morvan de garder leur sel et de périr de faim. Ne sachant ni naviguer ni cultiver la terre, personne ne voulait leur donner d'ouvrage; ils étaient d'ailleurs cordialement détestés de tout le monde. Aussi Saint-Gildas, qui se plaignait souvent d'être si mal servi par eux, finit-il par leur retirer définitivement sa pratique.

Ne pouvant vendre leur sel, et obligés pour vivre de se faire brigands et voleurs de grands chemins, les paludiers de Crec'h-Morvan s'entendirent

1. *Crec'h-Morvan* et *Bugélès*, villages de Penvénan, près le Port-Blanc. — Les marais salants de Crec'h-Morvan étaient situés au pied de la colline de ce nom à l'endroit appelé aujourd'hui *Prat-Leinec* (Prairie marécageuse), terrain qui depuis a été *gagné sur la mer* et converti en terres labourables et en prairies. — Les anciens sauniers de Crec'h-Morvan — on se le rappelle encore dans le pays — habitaient des excavations creusées dans les flancs de la colline.

2. J'ai connu, il y a 25 ans, de vieux pêcheurs qui avaient été employés dans leur enfance à la sécherie de morue de Saint-Gildas.

3. On croit généralement sur la côte trécorroise, que si le sel conserve le poisson et la viande, il fait *pourrir* le bois et le linge, et surtout les bateaux et les navires qui servent à son transport. Les patrons de navires et de bateaux *à sel* sont appelés *habiten he vag vrein* (capitaine au bateau pourri).

Digitized by Google

avec les mauvaises fées *(Grwac'hat fall)* de l'île de *Grwagez* (1) pour perdre les sauniers de Bugélès. En échange d'un boisseau de sel par jour que les paludiers de Crec'h-Morvan devaient payer à la *Vieille fée,* l'une des mauvaises fées allait se poster sur la route suivie par les sauniers de Bugélès pour se rendre à l'île Saint-Gildas, route tracée à travers la grève et remplie de crevasses et de fondrières. Comme c'était surtout la nuit que les paludiers de Bugélès transportaient leur sel, la fée leur cachait les endroits périlleux et les précipices, au fond desquels ils allaient souvent rouler avec leur charge.

Aussi les sauniers de Bugélès disparaissaient l'un après l'autre, et le sel n'arrivait plus qu'en petite quantité à la sécherie. Le Saint se plaignait et, menaçait sans cesse de faire venir son sel de Crec'h-Morvan. Il dit cependant un jour aux sauniers de Bugélès : « Donnez-vous garde à l'avenir; vous avez dû *frauder*, et c'est le diable qui vous punit. » — Cependant les paludiers de Bugélès ne *fraudaient* pas, mais leurs affaires n'allaient pas mieux pour cela.

Une nuit, au lieu d'envoyer les hommes comme d'ordinaire pour porter le sel, Saint Nicolas en fit charger les femmes, qui toutes se mirent à marcher à la file. — A peine avaient-elles fait quelques pas, que celle qui était devant tomba dans une fondrière avec sa charge de sel; mais les autres au lieu de l'en retirer, lui jetèrent de grosses pierres et continuèrent leur route. Elles arrivèrent dans l'île saines et sauves : le sel était en très bon état, et le Saint fut très content.

Le lendemain matin, les paludières de Bugélès furent bien étonnées de voir à son travail celle qu'elles croyaient avoir tuée à coups de grosses pierres. On la questionna et elle répondit qu'elle n'avait pas bougé de chez elle, et qu'elle ne savait ce qu'on lui voulait. — La nuit suivante, on trouva dans la fondrière, sur le tas de pierres, des habits de femme, qu'on reconnut appartenir aux mauvaises fées de Grwagez. C'était l'une de celles-ci qui était tombée dans la fondrière en cherchant à y attirer les paludières de Bugélès.

Depuis, tous les ans, la nuit de la Saint Jean, les sauniers, *pour conjurer le mauvais sort*, jetaient dans ce trou des vêtements de femme avec une hotte de sel. Les paludiers de Bugélès purent ainsi, pendant longtemps traverser la grève, sans danger pour eux et sans risque de perdre leur sel.

Saint Gildas chassa du pays les paludiers de Crec'h-Morvan, et les frappa de la lèpre. — Les mauvaises fées de *Grwagez* furent changées en lançons (2), c'est pourquoi l'on voit tant de ces petits poissons autour de cette île.

L'une de ces fées, devenue folle, voulut arracher la mître de Saint Gildas pour s'en coiffer. Mais le Saint étendit la main et la changea en pierre. On

1. Grwagez, île *aux Femmes.*

2. *Lançons* (Ammodytes lancea, Lin.), petits poissons d'un gris argenté et à museau pointu, connus encore sous le nom *d'équilles* et qui vivent dans le sable.

Digitized by Google

peut la voir encore au *Château* (1), à l'entrée du port, coiffée d'un bonnet d'évêque.

Aujourd'hui encore, au Port-Blanc et sur la côte environnante, quand une femme vient prendre un pot d'eau de mer pour certains usages domestiques, elle doit, en sortant de la grève, en répandre un peu sur le sol. Elle met ensuite dans le pot une poignée de goëmon pour empêcher l'eau d'éclabousser et de se répandre au dehors. Si en route, l'eau vient à se répandre, ou le pot à se casser, c'est le présage d'un malheur certain.

Il y a une cinquantaine d'années, une femme de Penvénan était venue ainsi prendre de l'eau de mer. Elle en emportait plein un pot sur la tête. — En passant un échalier, elle eut le malheur de trébucher, le pot tombe et se casse. — Epouvantée, elle court en pleurant à la maison, et trouve dans le foyer ses deux enfants morts et complétement brûlés.

Une autre femme, à qui pareil accident était arrivé, trouva, en rentrant chez elle, son mari pendu et sa servante noyée dans un puits.

Il n'y a même pas encore longtemps, que dans la même commune de Penvénan, quand la ménagère avait fait au bourg la provision de sel, elle en etait quelques grains dans le foyer, *toujours pour conjurer le mauvais sort.* Le sel était ensuite placé dans une boîte fixée à l'angle de la cheminée, et hors de la portée des enfants. Si le sel venait à être répandu *par accident,* la famille devait s'attendre à éprouver quelque perte, chagrin ou malheur.

G. LE CALVEZ.

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE DU ROI D'YVETOT

Au sujet du « légendaire Roi d'Yvetot, » couronné plaisamment, par Béranger, du *simple bonnet de coton* des paysans du cru, et dont un autographe est aujourd'hui affiché avec les honneurs officiels par la municipalité d'Yvetot (2), il ne faudrait pas croire que tout fut *légende* comique, ou même sérieuse, et la grande tradition authentique peut le revendiquer.

Si les édiles normands avaient eu l'idée complémentaire d'inscrire aussi, sur les murs de leur *maison de ville*, les noms de quelques-uns de ceux qui portèrent dûment le titre chansonné de nos jours, ce faisant, ils eussent fait de l'histoire.

Si l'origine du royaume d'Yvetot ne se perd pas dans la nuit des temps,

1. Le *Château,* petit îlot à l'entrée du Port-Blanc.

2. Voir la *Revue des Traditions populaires,* page 289.

Digitized by Google

elle possède cependant une antiquité respectable, puisqu'on la place au VIe siécle de notre ère (533, 534, 536 ou 539), en lui assignant pour cause l'assassinat de Waltier ou Gautier, seigneur d'Yvetot, par Clotaire 1er, dans la cathédrale de Soissons, un Vendredi-Saint. Or, c'est en expiation de ce crime, que Clotaire 1er érigea, selon la tradition, le domaine d'Yvetot en *royaume*, avec toute sorte de franchises, *(V. Robert Gaguin : Compendium de origine et gestis Francorum* — et Nicole Giles : *Annales et Chroniques de France).*

S'il ne subsiste point d'acte officiel, formant preuve, avant le XIVe siècle, en revanche, depuis ce temps, ils ne manquent pas.

En 1392, un arrêt de l'Échiquier de Normandie donne le titre de *Roy* au sire d'Yvetot, Jean probablement, qui, par acte du 11 janvier 1380, s'intitulait « Sire d'Yvetot par la grâce de Dieu ».

Il eut pour successeur son fils Martin, auquel des lettres patentes du 18 Mars 1401 confirment ses priviléges comme ayant existé de temps immémorial. » Par contrat du 2 Mai 1401, avec ratification du roi, le 21 Août, Martin vend sa *royauté* pour 14,000 écus d'or au comte de Rébedieu, Pierre de Vilaines, dit le Bègue, tué dans la bataille d'Azincourt, dont le fils et héritier en fut dépouillé par l'invasion des Anglais (1417). Le domaine fut affecté en paiement d'une rente de 800 livres au maire anglais de Bordeaux, Jean Holland qui, n'ayant pu les obtenir, se pourvut devant la Chambre des Comptes de Paris : « Ordonné qu'appréciation serait faite de la terre d'Yvetot. »

Alors 70 témoins comparurent, appuyant, de leurs attestations, la vieille tradition du petit *royaume.*

Puis, nous sautons, faute de documents, au *règne* de Guillaume Chenu, chambellan de Louis XI, qui avait acquis ledit royaume, on ne sait comme. En mars 1461, des lettres patentes le rétablissent dans les privilèges antérieurs au régime anglais. Les mêmes lettres autorisent G. Chenu — les titres anciens ayant été perdus — à en informer par témoins : ce qui eut lieu le 13 Avril 1461, en présence de Martin Marguerie, lieutenant particulier du bailli de Caux, en la vicomté de Caudebec, d'Adam Desmarais, avocat du roi en ladite vicomté, et de Jehan Lelièvre, procureur du roi. Furent ouïs de nombreux témoins âgés de 70 à 90 ans, qui, entr'autres choses, rappelèrent, comme source des franchises de ce domaine, les *excès* autrefois commis par un roi de France envers le sire d'Yvetot, déclarant « que c'estoit la créance commune du pays ». Et il était si bien *roi*, ce sire, qu'en 1417 il avait délivré des *lettres de grâce* envers un certain Jean Tourville.

Louis XI confirma donc tout, suivant l'exemple du roi Charles VI, y compris le titre de *roi* pour Guillaume Chenu. (Lettres patentes d'octobre 1464). Par d'autres lettres de 1465, il maintint dans ces droits la veuve Chenu, Clémence Dufresnay.

Jacques, fils de Guillaume, étant mort sans postérité, ce fut son gendre Jean Beaucher qui lui succéda, et un contrat de vente du 14 juillet 1485 lui attribue les titres de « Chevalier, *Roi d'Yvetot,* » etc., conseiller et chambellan du roi de France.

Ce J. Beaucher eut pour successeur un de ses beaux-frères puînés ou

Digitized by Google

de ses cousins, Perrot Chenu, désigné comme roi d'Yvetot par acte du 3 février 1498 (double contrat de mariage entre son fils Jehan et Marion Courault, fille d'un avocat et « conseiller en Courlaye », et entre Jehan Courault, frère de Marion, et Perronne Chenu, sœur de Jehan).

Enfin, après tous ces Chenu, plus ou moins Jean, Guillaume et Perrot, quoique portant peu le *bonnet de coton*, on doit le croire, dans leurs guerres ou leurs *lits de justice*, vient une famille des plus hautes, des mieux en cour, au XVIe siécle, qui approchait de fort près le roi, et ici représentée par Martin du Bellay, un des quatre frères si grands amis de Rabelais.

Époux d'Isabeau, fille de Perronne Chenu, il devient ainsi maître du fief et de la royauté d'Yvetot, qui passa plus tard aux Crevant et aux d'Albon avec le titre de *prince souverain*, lequel périt de sa belle mort.

Mais notre Martin du Bellay, lieutenant général du roi en Normandie, l'ami de l'immortel auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel*, fut *roi* encore. En 1525 et 1543, François 1er reconnut ce titre, et ce ne fut que vers la fin du régne de Henri II qu'il s'amoindrit en celui de *prince souverain*.

La demi-légende, panachée d'histoire, avait définitivement vécu.

Toutefois, les Yvetotais, pouvaient et peuvent se dire :

Il était un roi d'Yvetot
Bien connu dans l'histoire,

et couronné du casque, en temps de guerre, de la toque de cour ou du chapeau empanaché auprès de Sa Majesté le roi de France. Ce n'est pas Jeanneton, la servante, qui lui mettait ce bonnet de coton-là...là...là !

FÉLIX FRANK.

LA JEUNE FILLE ET LES TROIS BRAHMANES

Deuxième Conte de la Vêtâlapantchavinçatikâ (1).

I. — RÉCENSION DE ÇIVADASA

Le roi retourna au même endroit et rechargea le cadavre sur son épaule. Le long du chemin, voici que le cadavre entame un conte. Le vampire dit : « O roi, écoute un peu cette histoire.

« Il y avait une ville nommée Dharmasthala, où régnait un roi nommé Gounâdhipa. En cette ville demeurait un brâhmane appelé

1. Les vingt-cinq contes du Vampire. — Le cadre de ces récits est l'histoire d'un roi qui doit transporter un vampire, lequel s'échappe dès que le roi lui adresse la parole.

Digitized by Google

Kêçava. Il avait une fille du nom de Mandâravatî, justement célébrée pour son admirable beauté. Quand elle fut nubile, trois prêtres se présentèrent pour demander sa main. C'étaient trois brâhmanes de mérite absolument égal. Kêçava se trouva fort perplexe : « Une seule fille, trois prétendants : à qui la donner? à qui la refuser? » Sur ces entrefaites la fille de Kêçava fut mordue par un serpent noir. On fit venir les magiciens guérisseurs. Quand ils l'eurent vue ils dirent : « C'est la mort qui l'a mordue, elle est perdue... » (1).

« Aussitôt après avoir entendu l'arrêt des magiciens; le brâhmane Kêçava se rendit au bord d'une rivière et accomplit la cérémonie funèbre. Les trois prétendants allèrent ensemble au cimetière. L'un monta sur le bûcher et mourut. L'autre se construisit dans le cimetière même une petite hutte pour y demeurer. Le troisième fit vœu d'ascétisme et partit pour une autre contrée.

« Or, dans une certaine ville, il arriva qu'il entra, vers le milieu du jour, dans la maison d'un brâhmane, pour y mendier sa subsistance. Le brâhmane maître de maison lui dit : « Vénérable religieux, tu prendras ton repas ici même. » La femme du brâhmane lui prépara son repas, et, lui ayant donné un siége, le fit asseoir. Cependant son fils, un tout petit enfant, se mit à pleurer dans la maison. La brâhmane maîtresse de maison entra dans une violente colère et jeta l'enfant dans le feu ardent. Voyant cette action épouvantable, l'autre ne mangea point. Le brâhmane maître de maison lui dit : « Eh bien, religieux, pourquoi ne manges-tu pas? » Il répondit : « Dans la maison où l'on assiste à l'œuvre infernale qui s'est accomplie ici, comment chez de telles gens aurait-on le cœur de manger? » A ces mots, le brâhmane maître de maison pénétra dans les appartements intérieurs et en rapporta un livre. Il l'ouvrit, prononça à mi-voix une formule, et l'enfant consumé revint à la vie. En voyant le prodige accompli par le brâhmane, le religieux se dit : « Si je parviens à m'emparer de ce livre, je pourrai ressusciter ma bien-aimée. » Dans cette pensée il demeura caché en cet endroit; puis, la nuit venue, il se glissa dans les appartements intérieurs, emporta le livre et retourna au cimetière.

« Celui qui était resté au cimetière lui demanda : « Eh bien cher ami, dans tes voyages as-tu appris quelque nouvelle science? » Il répondit : « J'ai appris à ressusciter les morts. » L'autre reprit : « En ce cas ressuscite notre bien-aimée. » A ces mots, le brâhmane ouvrit le livre, prononça à mi-voix une formule, fit une aspersion d'eau, et la jeune fille revint à la vie. Celui qui était mort avec elle fut ressuscité de même. Là-dessus, voilà les trois brâhmanes qui, aveuglés par la colère, se disputent la jeune fille. »

1. Je supprime un petit développement versifié, inutile au récit.

Digitized by Google

Ayant fait ce conte le vampire dit : « O roi, parle : de qui doit-elle être l'épouse ? » Le roi Vikramasêna répondit : « Écoute (1) :

Celui qui a ressuscité la jeune fille est son père, puisqu'il lui a donné la vie;

Celui qui est mort avec elle est son frère, puisqu'il est né avec elle ;

Celui qui doit l'épouser, c'est celui qui a gardé sa tombe. »

A ces mots, le vampire s'en alla et retourna se suspendre à la branche.

Ceci est, dans la Vêtâlapantchavinçatikâ composée par Çivadâsa, le deuxième conte.

II. — RÉCENSION ANONYME

Le roi remonta sur l'arbre, rechargea le cadavre sur son épaule et se remit en route. Alors le vampire reprit la parole et dit : « Écoute!

« Au bord de la Yamounâ (2) il y a une ville nommée Brahmasthala. Là vivait le brâhmane Agnisvâmin, qui avait une fille, nommée Mandâravatî, d'une beauté incomparable. Or un jour trois brâhmanes jeunes et beaux la demandèrent en mariage, ajoutant : « Si on la donne à l'un de nous, les deux autres sont des hommes morts, sache le bien. » Entendant cette parole le père ne la donna pas. Ceux-ci, pour jouir du bonheur de la voir, bâtirent en cet endroit des cabanes où ils demeurèrent. Un jour, par l'arrêt du destin, la jeune fille mourut. Accablé par ce malheur, l'un des brâhmanes, portant la tresse d'ascète, le corps couvert de cendre, s'en alla en pèlerinage aux lieux saints; l'autre recueillit les os de la morte pour les porter au Gange; le troisième resta dans le cimetière où reposaient ses cendres.

« Le premier, en parcourant la terre, entra dans la maison du brâhmane Roudraçarman. Invité par lui au repas, il s'assit pour manger. La femme du brâhmane, irritée contre son fils qui pleurait, le jeta au feu, et l'enfant fut complètement (consumé) (1). « C'est ici la maison d'un tchandâla (2)! s'écria l'hôte : je pécherais en y mangeant! » A ces mots Roudraçarman prit un livre, prononça une parole magique et ressuscita l'enfant. Le religieux fut bien étonné. La même nuit, il s'empara du livre et s'enfuit vers le cimetière. Arrivé là, il fit sur les cendres de sa bien-aimée une aspersion d'eau, en prononçant la formule magique, et elle ressuscita. A cette vue : « Elle est à moi! » s'écrièrent-ils tous trois en se querellant. L'un dit : « C'est ma formule qui l'a ressuscitée. » L'autre :

1. La réponse qui suit est en vers.
2. Affluent du Gange, aujourd'hui Jumna.
3. Lacune au texte.
4. Homme de la caste la plus vile, ou plutôt hors de toute caste.

Digitized by Google

« J'ai gardé ses cendres. » Le troisième : « J'ai porté ses os en lieu saint. » Ainsi ils se disputaient. »

Ayant fait ce conte, le vampire demanda au roi: « Roi, prononce : en toute justice à qui doit-elle appartenir? » Le roi lui répondit : « Celui qui lui a donné la vie est son père; celui qui a porté ses os en lieu saint est son fils (1) : celui qui a gardé ses cendres, c'est à lui qu'en toute justice elle doit appartenir. » A ces mots le vampire s'enfuit invisible et retourna se suspendre à la branche.

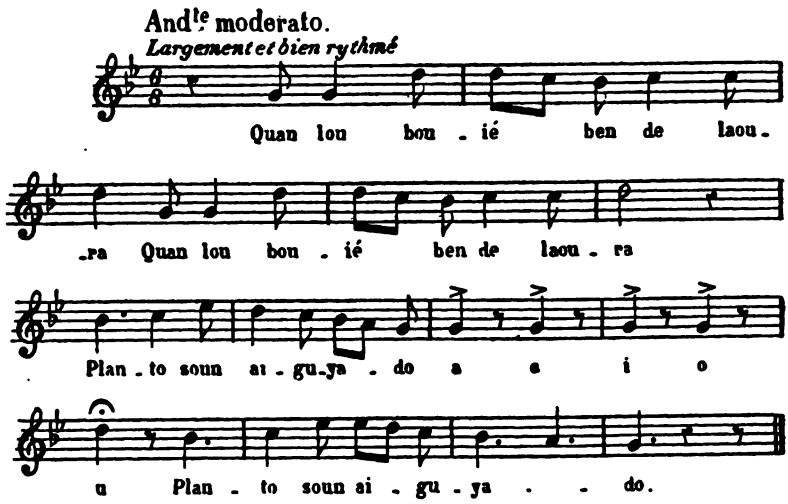
Voilà le deuxième conte.

(*Traduit du sanscrit sur le texte publié par M. H. Uhle*, Leipzig, 1881).

VICTOR HENRY.

CHANT DE BOUVIER

(HAUTE-GARONNE)



Quan-ou bouié ben de laoura *(bis)*,
Planto soun aiguyado.
a é i o u
Planto soun aiguyado.

Quand le laboureur vient de labou-
Il plante son aiguillon [rer (*bis*)
a é i o u
Il plante son aiguillon.

1. Parce qu'il a accompli à son égard le devoir filial.

Digitized by Google

Trovo Bernado al pè del foc (*bis*),
Tristo descounsoulado
a é i o u
Tristo descounsoulado.

***

Sé n'ei malaouto, digoi mo, (*bis*),
Té farei un poutadgé
a é i o u
Té farei un poutadgé.

***

Am' uno feyo de caoulet (*bis*),
Un' alaouseto magro
a é i o u
Un' alaouseto magro.

***

Quan sias morto t'enterraren (*bis*)
Al profoun dé la cavo
a é i o u
Al profoun dé la cavo.

***

Metren lès pès a l'abeissenc (*bis*).
Lé cap djou la canello
a é i o u
Lé cap djou la canello.

***

Les pélerin que passaran (*bis*)
Prendran d'aigo segnado
a é i o u
Prendran d'aigo segnado.

***

Diran un *Pater* un *Ave* (*bis*)
Per la paouro Bernado
a é i o u
Per la paouro Bernado.

***

Qué Dioû le prengo al paradis (*bis*),
Ou al cel de las crabos
a é i o u
Ou al cel de las crabos.

Il trouve Bernade au pied du feu (*bis*),
Triste déconsolée
a é i o u
Triste déconsolée.

***

Si tu es malade, dis-le moi (*bis*),
Je te ferai un potage
a é i o u
Je te ferai un potage.

***

Avec une feuille de chou (*bis*),
Une alouette maigre
a é i o u
Une alouette maigre.

***

Quand tu seras morte nous t'enterre-
Au profond de la cave [rons (*bis*)
a é i o u
Au profond de la cave.

***

Nous mettrons les pieds au couchant,
La tête sous la canelle
a é i o u
La tête sous la canelle.

***

Les pélerins qui passeront (*bis*)
Prendront de l'eau signée (bénite)
a é i o u
Prendront de l'eau signée.

***

Ils diront un *Pater* un *Ave* (*bis*)
Pour la pauvre Bernade
a é i o u
Pour la pauvre Bernade.

***

Que Dieu te prenne au paradis (*bis*),
Ou au ciel des chèvres
a é i o u
Ou au ciel des chèvres.

Recueilli par M. ALMA-ROUCH

Digitized by Google

PROVERBES, DICTONS ET DEVINETTES

DE LA HAUTE-AUVERGNE

Le Directeur de l'un des journaux qui s'impriment à Aurillac, M. Bancharel, vient de publier sous ce titre : *La grammaire et les poètes de la langue patoise d'Auvergne*, un petit volume qui sera précieux pour l'étude du Folk-lore du département du Cantal.

En attendant que l'auteur mette à exécution sa promesse de rassembler en un volume les paroles et la musique des chansons populaires et des bourrées du pays, il nous donne le texte d'un certain nombre de ces productions et il y a joint une collection assez étendue de proverbes, dictons et devinettes. C'est de ces derniers que nous voulons nous occuper aujourd'hui, en attendant qu'une occasion favorable nous permette d'entretenir les lecteurs de la *Revue des Traditions populaires*, des chansons populaires et des bourrées de notre pays natal.

Il n'existe pas jusqu'à présent de recueil de proverbes cantaliens. En dehors du livre que vient de publier M. Bancharel, il faut aller les chercher dans les *Piaoulats d'un Reipetit* de J-B. Veyre et dans les nombreuses poésies qui ont paru à diverses époques dans les journaux locaux. Naturellement, ils ont souvent perdu dans ce passage de la forme populaire à la forme plus savante du vers.

Il serait pourtant fort intéressant de les étudier de près. Si l'on retrouve, en effet, parmi eux les formules ordinaires de la sagesse des nations, il en est cependant qui ont gardé l'empreinte du génie particulier de la race ou, d'un mot moins ambitieux, le goût du terroir.

Des citations permettront du reste de juger les proverbes cantaliens bien mieux que tout ce que nous en saurions dire.

Voici, d'abord, une série de vérités que l'on retrouve, croyons-nous, un peu partout :

— De buffo l'on bé o truffo.

— Bàu mai tène que sègre.

— Quon lou loup et lou pastre s'entendou, lou troupel o mau tems,

— Ton mai sorrai l'enguiho, ton mai lo perdès.

— Càu pas faire couha toutès lès jiou o lo même poulo.

— Estocado oun que sio, càu que lo cabro brouste.

— D'une petite dispute on en vient à une grande.

— Mieux vaut tenir que suivre.

— Quand le loup et le pâtre s'entendent, le troupeau a mauvais temps.

— Tant plus vous serrez l'anguille, tant plus vous la perdez.

— Il ne faut pas faire couver (1) tous les œufs à la même poule.

— Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.

1. Variante du proverbe français. — *Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier.*

Digitized by Google

— Peiro que rodo omasso pas de mousso.	— Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.
— Se fo pas de poscado son jious.	— On ne fait pas d'omelette sans (casser des) œufs.
— Quon un aubre es toumbat, tout lou mounde lou clapo.	— Quand un arbre est tombé, tout le monde l'ébranche.
— Tont marcho l'olimas coumo lou saoutobou.	— Tant marche, le colimaçon comme la sauterelle.

Nous pourrions continuer cette liste, mais c'est plutôt dans les proverbes relatifs à l'économie rurale et domestique qu'il faut aller chercher des traces de l'originalité propre du pays traditionnel de l'épargne et du travail.

— O quel que trobalho, Monjo lo palho;	— Celui qui travaille, Mange la paille;
Oquel que fo rè. Monjo lou fe.	Celui qui (ne) fait rien. Mange le foin.
— Del merchond et del pouorc, N'en càu juja qu'oprès lo mouort.	— Du marchand et du porc, Il n'en faut juger qu'après la mort.
— Fenno bielho, ligno seco, po dur. Fenou l'oustàu sigur.	— Femme vieille, bois sec, pain dur. Tiennent la maison sûre.
— De boun plont plonto to binho, O boun song morido to filho.	— De bon plant plante ta vigne, A bon sang marie ta fille.

Ces deux derniers proverbes nous conduisent tout naturellement à la série de ceux qui sont relatifs aux femmes et à l'amour. C'est un genre dans lequel la littérature orale de la Haute-Auvergne ne manque pas de richesses.

— Tont maï lou bouc es bourrut, Tont maï lo cabro lou lèco.	— Tant plus le bouc est bourru, Tant plus la chèvre le lèche.
— Qué fo l'amour, desportino.	— Qui fait l'amour dine.
— Ound lou cur d'ou lo lengo trotto.	— Où le cœur fait mal, la langue trotte.
— Qu'aimo de près, counéi dé lon.	— Qui aime de près, reconnaît de loin.
— Om un cat biel, càu un rat téndre.	— A vieux chat, jeune rat.

Et pour consoler le jeune rat, les proverbes cantaliens lui donnent ce conseil aussi peu romanesque qu'essentiellement pratique :

— Bàu maï rire près d'un biel, que ploura près d'un joube.	— Mieux vaut rire près d'un vieux que pleurer près d'un jeune.

On voit, d'après ces exemples, que si les habitants de la Haute-Auvergne ne sont pas, comme c'était l'avis de Broca, les descendants les plus directs au point de vue anthropologique de l'ancienne population celtique, ils sont au moins des *gaulois* au bon et vieux sens du mot. C'est ainsi que leur littérature orale compte pas mal de proverbes daubant sur les gens d'église, un peu à la façon des fabliaux du moyen-âge.

— Un ébèsque mort bàu pas un co en bido.	— Un évêque mort (ne) vaut pas un chien en vie.
— Sènto o lo glesio, diable o l'oustàu.	— Sainte à l'église, diable à la maison.
— Dominus vobiscum, N'o jiomaï creba de fom.	— Dominus vobiscum, N'a jamais crové de faim
— Disou que l'orgén de compono. Ne flouris ne noun grono.	— On dit que l'argent de cloche. Ne fleurit, ni ne graine.
— Près de glesio, lon de deboutiou.	— Près d'église, loin de dévotion.

Digitized by Google

Un grand nombre de proverbes, dans ce pays essentiellement agricole, sont relatifs aux phénomènes météorologiques et à la prévision du temps.

— Ribièro claro, muntagno escuro,	— Rivière claire, montagne obscure
Lou tèms s'ossiguro.	Le temps s'assure.
— L'escleirado de lo nuò	— La lueur de la nuit.
Passo pas lou puè,	Ne dépassse pas le puy.
— Oquel que se souhiho per Nodàu brulo lo ligno per Pasco.	— Qui se chauffe au soleil à Noël, brûle le bois à Pâques.
— Que Dièu bous garde de secado de mài et de fongo d'ost.	— Que Dieu vous garde de la sécheresse de mai et de la boue d'août.
— Pel mès d'obrièu,	— Pour le mois d'avril,
Quittes pas un fièu	Ne quitte pas un fil;
Pel mes de mài	Pour le mois de mai,
Oco que te plài	Ce qui te plait.
— Aubo roujo lou moti	— Aube rouge le matin
Lo pluèjio ol desporti	Le pluie pour l'après-dinée
— Dièu bous garde delsoulèu pale lou moti	— Dieu vous garde du soleil pâle le matin
Et d'uno fenno qu'o studia lou loti	Et d'une femme qui a étudié le latin.

D'autres proverbes sont relatifs à des coutumes purement locales. Celui-ci par exemple :

— Pàu o pàu.	— Peu à peu.
L'or d'Esponho monto o Son-Pàu.	L'or d'Espagne monte à Saint-Paul.

Il fait allusion à ce fait qu'il existe, depuis la succession d'Espagne selon M. de Parieu (1), peut-être plus anciennement selon nous, un courant continu d'émigration en Espagne qui comprend une partie de l'arrondissement de Mauriac et celui d'Aurillac tout entier y compris la commune de Saint-Paul des Landes dont il est ici question.

On retrouve dans les dictons de la Haute-Auvergne les mêmes caractères que nous avons signalés dans les Proverbes. Il en est de généraux, les uns touchants : Toutos los aumornos sou pas de po — Toutes les aumônes ne sont pas de pain; les autres satiriques : Lo fenno del courdouniè es lo pus mâu caussado — La femme du cordonnier est la plus mal chaussée; il en est de plus particuliers au sol et à la race. Dans ce pays de travail et de sévère économie, la question d'argent a toujours joué un grand rôle. On en retrouve la trace dans sa littérature orale.

— L'orgèn, sè sobès pas lou sorra, o lo quio ton liso.	— L'argent, si vous ne savez pas le serrer, à la queue si glissante.

Les prodigues ont plus d'un dicton qui les regarde.

— Escompo lou froumen per gorda lo bentèlo.	— Il jette le froment pour garder la balle.
— Omasso bren,	— Amasse son,
Escompo forino.	Jette farine.

Les ivrognes ont aussi leur compte. On dit d'un homme ivre qu'il est :

1. *Essai sur la statistique agricole du Cantal*, p. 106.

Digitized by Google

pete coumo un aucou, sâoul comme un oison: bondat coumo uno rispo, bandé (1) comme une pelle; rete coumo un pàu, raide comme barre.

Enfin le mariage a donné naissance à une foule d'expressions populaires et proverbiales. On dit : Preissa coumo un nobi — Pressé comme un fiancé. Voir marier une personne qu'on a recherchée se dit : Monja purnos — Manger prunes. Si l'on assiste à son mariage, cela s'appelle : Monja purnos jiou lou purnié — Manger prunes sous le prunier.

Il est d'opinion courante d'ailleurs qu'un mariage est rarement assorti. Jiomài boun co n'o rougigat un boun osse — Jamais bon chien n'a rogné un bon os.

Enfin la faute commise par une jeune fille se cache sous un euphémisme qui, s'il est peu gracieux, ne manque pas de sel, on dit d'elle, en la comparant à une jument, qu'elle a tombé un fer — o toumbat un fer. C'est encore à ces dictons qu'il faut rapporter celui par lequel on dit d'une jeune fille qui a eu un enfant avant son mariage, qu'elle a fait Pâques avant les Rameaux — O fa Pasco dobon Rampan.

Voici enfin quelques devinettes que j'extrais de l'ouvrage de M. Bancharel.

— Qu'es oco que derco ùn oustàu,
Et pou pas derca un biàu ?
Uno furme.

— Qu'es oco que tont mài n'y o, tont pus mins oco peso ?
Uno posse om des traus.

— Qu'es oco que tont mài ié 'stiràì lo quio, tont mài bromo?
Lo compono.

— Qui est-ce qui franchit une maison
Et ne peut pas franchir un bief ?
Une fourmi.

— Qu'est-ce que tant plus il y en a, tant moins ça pèse?
Une planche avec des trous.

— Qu'est-ce qui crie d'autant plus qu'on lui tire davantage la queue ?
La cloche.

Je me souviens en outre d'avoir entendu dans mon enfance une autre devinette beaucoup plus compliquée, dont j'ai malheureusement oublié le texte patois, mais dont il m'est facile de donner le sens. Un père possède dix-neuf vaches qu'il veut partager de son vivant à ses trois enfants. Il donne à l'aîné de ses fils la moitié de son troupeau, au second le quart, au troisième le cinquième. Mais comment faire puisque 19 n'est divisible ni par 2, ni par 4, ni par 5. Le moyen est simple : on emprunte une vache à un voisin; cela fait un troupeau de vingt vaches. L'aîné des fils en prend la moitié (dix vaches); le second, le quart (cinq vaches); le troisième le cinquième (quatre vaches). Il en reste une, mais c'est justement celle du voisin. On la lui rend et le problème est résolu à la satisfaction générale.

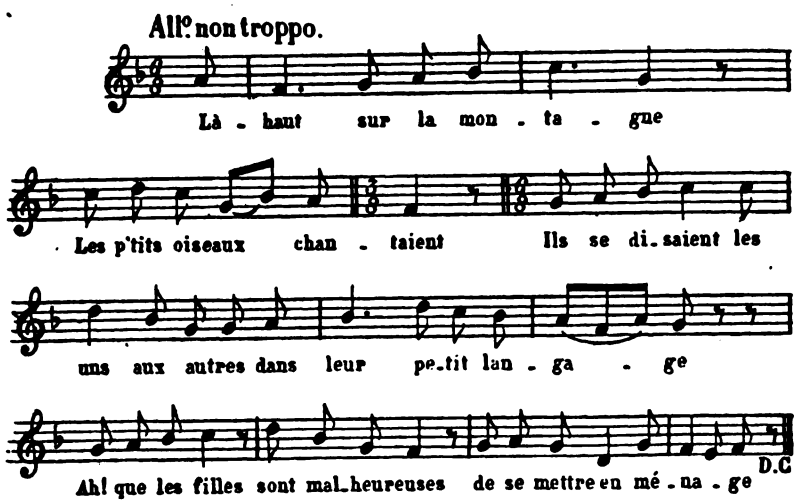
LOUIS FARGES.

1. Dans le sens de *monté, surexcité.*

Digitized by Google

LA-HAUT SUR LA MONTAGNE

Variante française des Basses-Pyrénées



Notre confrère du *Gaulois*, M. Fourcaud, nous envoie cette variante de la Chanson : « *Là-haut sur la Montagne* », parue dans notre N° de Mai. L'air est tout différent, plus mélancolique et peut-être plus beau. Un vieux berger, qu'on appelait André tout court, montagnard d'origine, né dans la vallée de Daruns (Basses-Pyrénées), et fixé à Beaumarchet (Gers), l'entonnait chaque soir, à pleine voix, en ramenant les troupeaux à l'étable. Cette chanson formait tout son répertoire et il la commençait au couplet : « *Aimer n'est pas un crime.* »

M. Emmanuel Damoye, le paysagiste bien connu, a de son coté, entendu chanter, dans la Creuse, les mêmes paroles sur le même air.

Digitized by Google

LE POÈTE ET LA POÉSIE POPULAIRE EN CORSE

Jeune et brillant de santé, vif, hardi, intelligent, sensible et un peu sauvage, la tête haute, les yeux doux, la figure franche et ouverte, le poète populaire s'en va insouciant et libre, respirer à pleins poumons l'air pur des monts et des bois.

En même temps que ses sens sont enivrés par la douce volupté d'un climat enchanteur, qu'il est réjoui et réchauffé par un splendide soleil, son esprit est frappé par la sombre obscurité d'immenses forêts, ou la masse imposante de hautes montagnes du sommet desquelles bondissent d'impétueux torrents. L'influence de ce milieu fait mieux comprendre au poète populaire le langage de la passion, c'est-à-dire de la poésie.

Le poète populaire ne songe nullement à la renommée littéraire; il chante tout ce qui lui passe par l'esprit, touche son cœur ou frappe son imagination aussi mobile que les flots de la mer qui entoure son pays; il chante pour son plaisir, il chante pour chanter. A son âge on s'enflamme vite; mais dès qu'il soupire, on saura aussitôt pour qui. Son amour, plus difficile à cacher que la fumée d'un feu de bois vert, éclate dans des vers passionnés; il chante sur tous les tons celle qui l'a captivé; pour elle il épuise tout ce qu'il peut avoir d'imagination; il la fait plus belle que Vénus, plus chaste que Diane, plus industrieuse que Minerve : ce n'est plus la raison qui le guide, c'est l'amour aveugle qui le conduit.

Mais voici la sérénade. C'est dans cette déclaration solennelle qu'il va mettre toute son âme; il s'assure le concours des jeunes gens qui savent le mieux chanter et celui de son jeune ami le violoneux. Toujours disposé à s'associer à la joie des amants, le violoneux tire d'une vieille armoire poudreuse l'instrument que sa famille se transmet de père en fils, et dont il a hérité à son tour; il en inspecte les cordes, l'explore par quelques sons pour s'assurer s'il fera son service comme à l'ordinaire, puis le dépose et attend...

Le soir convenu, lorsque le monde s'est retiré et que le silence est à peu près complet, il marche en tête de la bande à côté du poète amoureux — son inséparable ami — portant en bandoulière ce violon qui a tant de fois gémi au vent des nuits : on dirait un ancien troubadour qui s'en va chanter la chanson d'amour sous la tourelle habitée par une belle châtelaine.

Une fois sous la fenêtre de la bien-aimée, les chanteurs se rangent en cercle, placent le violoneux au centre, puis ils chantent :

Digitized by Google

« Maintenant que la nuit est obscure et que chacun repose paisiblement « autour de nous, éveille-toi, ouvre les oreilles, écoute les accents de ma « voix.

« Je t'aime de bon cœur; je t'aime plus qu'or et qu'argent, ô toi plus belle « que les fleurs; aime-moi, toi aussi, ou je meurs désespéré.

« Je vis dans les tourments; mon âme se fond peu à peu; je te cherche « et quand je ne te trouve pas, je me plains comme si j'étais dans le feu. « Mais si tu jettes un regard sur moi, mon cœur éprouve les joies du « Paradis.

« Sais-tu ce qu'est l'Enfer? C'est un lieu de tourments et de supplices; là « il y a un pleur éternel; mais le Paradis est un lieu de délices; et « cependant, pourvu que je sois avec toi, je renie le Paradis et j'accepte « l'Enfer.

« Tu es l'objet de mes vœux, la seule que je chéris et que j'aime, la seule « privilégiée; tu es ma vie, tu es la voile qui conduit ma nacelle, l'étoile « polaire qui dirige les nochers sur la mer au milieu de l'obscurité de la « nuit.

« Je n'ai plus de repos; chaque chose m'occasionne des peines et des « angoisses, et je suis jaloux même d'une ombre qui tombe sur toi, ou « d'une mouche qui vient hardiment se poser sur ta joue colorée.

« On me dit que certain audacieux te donne un coup d'œil puis se met à « rire; si tu m'en dis un mot, l'affaire se décidera entre nous; mais je veux « croire qu'il n'y pense pas, et que ce qu'on m'a dit n'est pas vrai.

« Sais-tu ce que dit la sauterelle quand elle chante son *Tri, Tri, Tri?* « Elle demande trois baisers; donne-m'en un, un seul, et je serai tranquille; « tu vois comme il suffit de peu pour éteindre l'ardeur d'un si grand feu...

« Adieu, ô mon joyau bien aimé, adieu : mais je te laisse mon cœur en « gage : enferme-le dans ton sein, car il t'aime d'un amour sincère. Et puis, « s'il te plaît, montre-moi un flambeau... Vivat!... maintenant je me retire « en paix. »

Pendant que les autres chantent, le violoneux fait l'accompagnement; mais le refrain lui est réservé, c'est alors qu'il racle, scie de toutes ses forces et fait rage : l'harmonie en souffre quelque peu, car à la longue, chanteurs et violon finissent par s'enrhumer; n'importe, ils ont fait du bruit; la belle a compris, les parents aussi, le public est averti, donc, arrière les rivaux!

Après le couplet d'adieu, quelques coups de feu sont tirés en l'air, et l'on va boire au prochain mariage, qui a lieu presque toujours si la sérénade est tolérée et si une lumière discrète se montre derrière une vitre...

Mais le poète n'est pas toujours aussi heureux.

Si son amour n'est pas partagé, si un plus heureux que lui possède déjà le cœur pour lequel il soupire, on méprise ses vers auxquels on répond par d'autres vers où il n'est pas ménagé : c'est la guerre de plume qui commence; comment finira-t-elle? Certainement, pas bien, quand même elle n'aurait pas des coups pour épilogue.

Le poète populaire possède un talent remarquable pour manier la satire; c'est son arme favorite contre les sots, les femmes laides

Digitized by Google

qui veulent passer pour belles, et les vieillards qui, refusant de convenir qu'ils n'ont plus vingt ans, ont la folie de chercher les fleurs du printemps au milieu des glaçons de l'hiver; il ne sait pas résister à la tentation de lancer une flèche si l'occasion favorable lui en est fournie.

On ne peut que difficilement se faire une idée de ces attaques directes et réciproques : les adversaires remontent aussi loin qu'ils peuvent dans les annales des différentes familles afin d'y trouver plus de matière à insulte pour accabler leurs rivaux, à la grande joie des curieux et des indifférents qui s'amusent de ce spectacle piquant mais funeste pour ceux qui y figurent comme acteurs.

Ces escarmouches sont cependant intéressantes à observer. car, parfois, on y rencontre des rimeurs d'un réel talent.

Au temps des malheurs de la Corse, le poète populaire était au premier rang des défenseurs de l'indépendance de son pays; il fustigeait sans ménagements l'avarice, la perfidie, les injustices, les tyrannies des cruels Génois, et trouvait des accents énergiques pour faire vibrer la fibre patriotique depuis la pointe du cap Corse jusqu'au détroit de Bonifacio.

Tandis que l'envahisseur s'avançait furtivement et tendait dans l'ombre ses filets perfides, lui, nouveau Tyrtée, debout sur la colline, son bonnet pointu sur la tête, appuyé sur sa longue arquebuse, faisait retentir la montagne et en réveillait les échos par ses chants :

« Aux armes!

« Les cris du hibou ont été entendus dans la vallée, mais la voix du « Colombo a réveillé les échos de la montagne et porté la terreur au cœur « de l'infidèle Génois.

« Du sommet du Rotondo l'aigle a fondu sur l'oiseau nocturne et l'a « rejeté dans la mer après lui avoir rompu le cou et les deux ailes.

« Fils de la Terre de Commune, compagnons de Sampiero, nobles et « généreux enfants de la Corse; vous, les braves, vous, les vaillants, vous, « les forts, pourriez-vous souffrir que vos femmes et vos filles deviennent la « proie du marchand génois?

« Non, jamais! car nous savons souffrir le froid et la faim; nous savons « mourir, nous avons des bras et des armes, et nous savons nous en servir.

« Si nous ne pouvons pas vivre libres, mourons... Honte au lâche qui ne « préférerait pas la mort à la servitude! Courage donc, et nous serons aussi « libres que les mouflons des monts de Bavella :

« Tant que de ses flots orageux la mer battra nos rivages, jamais le « perfide Ligurien ne régnera sur ces bords. »

Un autre genre de composition familière au poète populaire, c'est le *lamento*, ou complainte, sur un malheur donné : un bandit qui soupire après la liberté perdue; un homme qui succombe dans certaines circonstances, sous les coups de ses ennemis; un amant délaissé qui a le regret de voir sa maîtresse dans les bras de son adversaire, fournissent matière à *lamento;* dans ce dernier cas, la

Digitized by Google

complainte est ironique et tout le ridicule retombe sur l'amant malheureux.

Dans cette espèce d'élégie, le poète populaire rit tout en ayant l'air de pleurer; mais il sait pleurer tout de bon quand il est frappé au vif par la perte d'un être chéri, auquel cas il manie l'élégie aussi bien que la satire.

L'un d'eux déplorait ainsi la perte de sa compagne :

« Lorsque la nuit, descendant des monts, enveloppe tout de son ombre, je « m'en vais sur la terre qui te couvre, ô ma bien-aimée. Là, au pied de ta « croix, la face contre terre, la voix étouffée par les sanglots, et fondant en « larmes, je déplore notre bonheur perdu.

« Seules les ténèbres de la nuit, ou la pâle lueur de la lune, sont « témoins de ma douleur. Je t'appelle d'une voix tantôt suppliante, tantôt « irritée, mais tu ne me vois plus, tu ne m'entends plus: tu n'as plus aucun « souci de celui qui t'aimait si tendrement et que tu aimais aussi. — Est-ce « que la pitié est inconnue chez les morts?

« Je vis dans une cruelle anxiété; je te cherche toujours et t'attends sans « cesse; je ne puis croire que tu aies perdu le souvenir de tes enfants désolés « et de ton époux inconsolable qui gémit dans sa chambre solitaire, mais « la nuit succède au jour et le jour à la nuit sans que je te voie paraître.

« Or, tandis que livré à ma douleur j'arrose la terre de mes pleurs, « déplorant la perte de ma compagne bien-aimée, et mon bonheur détruit, « la sauterelle élève la voix et chante longuement ses amours.

« Heureuse sauterelle, j'envie ton bonheur; tu ne connais ni les vains « regrets ni les cruels soucis; tu ne vis que quelques jours, mais au moins « tu les passes en chantant. »

Orphée n'a pas déploré avec plus d'amertume la perte de sa chère Euridyce.

*
* *

La Corse possède un autre genre de chant populaire, c'est celui de la femme; il se résume dans la *Nanna* (berceuse) et le *Vocero*, chant funèbre improvisé sur le corps d'une personne qui a succombé après une maladie ou qui a péri de mort violente.

C'est dans ces chants que la femme corse se peint tout entière, soit qu'elle rie, soit qu'elle pleure.

Bien que dépourvue d'instruction, elle ne manque ni d'esprit, ni d'imagination, ni de courage pour improviser.

Si elle berce, elle créera pour son enfant un bonheur incomparable, se bercera elle-même dans ses désirs chimériques, et sera heureuse à la pensée que son bébé pourrait l'être : seule, une mère peut trouver dans son cœur assez d'amour pour parler comme la bergère qui chante ainsi pour endormir sa fille :

« Endors-toi, ma chérie, endors-toi mon espérance : Vous êtes la nacelle « qui vogue hardiment, celle qui ne craint ni les vents, ni les tempêtes de « la mer;

Digitized by Google

« Chargée d'or, de tissus et de perles, les voiles sont de brocart, venu « des pays d'outre-mer; le timon est de l'or le plus fin, ciselé avec l'art le « plus rare.

« Quand vous naquîtes, on vous fit baptiser; la lune fut votre marraine, « votre parrain le soleil, et les étoiles du ciel s'étaient parées de leurs « colliers d'or.

« L'air devint serein et tout resplendissant; les sept planètes vous « comblèrent de leurs dons et tous les bergers firent fête pendant huit « jours.

« Alors on n'entendit que des chants, on ne vit que des danses dans les « vallées du Coscione et des environs : Boccanera et Falconi (1) eux-mêmes « firent fête à leur manière.

« Lorsque vous serez jeune fille, vous passerez par ces plateaux; sous « vos pas, l'herbe se changera en fleurs, les fontaines donneront de l'huile, « et toute l'eau de la mer deviendra du baume le plus fin.

« Toutes ces montagnes se couvriront de brebis et de moutons; les cerfs « et les mouflons seront gras et apprivoisés, et les renards et les *astors (?)* « s'enfuiront de ces lieux.

« Vous êtes enfin l'enfant chérie qui fait battre le cœur de votre grand- « père et de votre grand'mère. »

Quel beau rêve! malheureusement, un tel bonheur n'est pas de ce monde, et, tôt ou tard, celle qui chante avec tant de joie autour d'un berceau sera forcée de pleurer sur un cercueil, peut-être même sur celui de cette fille pour laquelle elle avait ressuscité les délices de l'âge d'or.

Alors ce ne sera plus la femme heureuse et confiante, mais la créature faible, brisée, rompue par la douleur, le cœur noyé dans une mer d'amertume; ce sera la triste Niobé, le corps amaigri, la joue creusée par les larmes, contemplant de ses yeux stupéfaits ses enfants percés de flèches, gisant sans sépulture à côté l'un de l'autre, à la face du soleil.

Néanmoins, il ne faut pas que le mort s'en aille sans être pleuré, honoré par des *voceri* : c'est la mère ou l'épouse qui, les premières, élèvent la voix en donnant un libre cours à leurs larmes.

Écoutons la mère :

« O ma fille à la taille fine et au large front, aussi blanche que le lis des « champs, aussi colorée que la rose, accomplie en toutes choses, ornement « et orgueil de ta mère, où t'en vas-tu? Je ne te verrai jamais plus!

« Lorsque je croyais te conduire en mariée à l'église, je te vois porter « en terre, escortée par les prêtres qui chantent tristement : *Dies illa la-* « *crimosa!*

« Va en paix, ô ma chère fille, va chez le Seigneur; prie pour ta pauvre « mère qui désire te suivre, car sans toi la vie lui est insupportable; sans « toi, qu'ai-je plus à faire ici-bas? »

Une autre mère dit sur le cercueil de son fils unique :

1. Deux chiens.

Digitized by Google

« Où a-t-on jamais vu une plus malheureuse que moi? Ma porte est « fermée, mon foyer est éteint, ma cabane est sapée!... Hélas! comment « vivrai-je sans toi, ô mon pauvre fils? Tu étais mon espérance, ô mon « malheureux orphelin, et tu me laisses et t'en vas si jeune!

« Hélas! ô mon malheur! ô mon triste sort! infortunée que je suis! « comment vivrai-je sans personne, seule entre ces quatre murs? ô mon « fils, je vais te pleurer pendant tous les jours de ma vie. »

Après la mère sur son enfant, voici l'épouse sur son mari :

« Tu me laisses seule, à la fleur de l'âge, quel sera mon sort? Quel sera « celui de tes pauvres orphelins? Eux sans père, moi sans tête (*capimozza*) « et toi à passer ta jeunesse dans le tombeau;

« Là d'où l'on ne revient plus jamais. C'est une froide et noire caverne « où l'on n'entend jamais de cloches, où le soleil ne se lève jamais, où on « n'allume jamais de feu, où l'on oublie tout, même sa femme et ses enfants!

« Lorsque l'orage grondera au dehors, que la grêle, la pluie et les vents « ébranleront le toit et feront entendre des bruits plaintifs, je dirai en « gémissant : Mon bien aimé est exposé à l'aquilon, transi par le froid, percé « par la pluie, sans feu et sans lumière...

« Tu étais la colonne de bronze, le pilier de marbre, sur lesquels je « m'appuyais; à ton bras, je marchais la tête haute, confiante dans l'avenir, « sans penser au malheur qui nous frappe; maintenant, couverte du manteau « de la veuve, je porterai la tête basse, me traînant péniblement *(rannulonu « rannulonu)*, te cherchant toujours, sans te trouver jamais... »

Malheureusement, hélas! la femme corse n'a pas que la triste consolation de pleurer ceux qui meurent de leur belle mort, qui meurent tranquillement dans leur lit, mais aussi sur des êtres chéris qui, partis le matin sans préoccupation et sans crainte, sont ramenés sur un brancard percés de coups et sanglants.

Que l'on se mette à la place de la mère, de l'épouse ou de la sœur qui ont vu sortir un homme plein de vie, et qui ne voient revenir qu'un cadavre; et pourquoi? peut-être pour une rancune qui date de trente ans et dont le malheureux ne savait rien.

Alors ce ne sont plus que des larmes de rage; le *Vocero* devient une virulente invective, un appel aux plus cruels souvenirs; il ne sort de la bouche de la voceratrice que des menaces, des imprécations, des excitations à la vengeance et au meurtre. Ce n'est plus la femme douce et résignée qui pleure son infortune, c'est Alecton promenant sa torche incendiaire, c'est Némésis animée par toutes les fureurs de la vengeance, et qui n'aura de repos que quand elle se sera plongée dans le sang de ses ennemis.

« Ta famille, toute joyeuse, t'attendait; elle se tenait à la fenêtre pour te « voir venir, quand elle vit paraître ton cheval, seul, la bride traînante et « la selle ensanglantée.

« Puis du côté du pont, parut comme une espèce de petit brouillard, « devant lequel ne marchait ni croix, ni prêtre avec l'étole... A toi, on « t'avait lié le menton avec un mouchoir...

« Mon cerf au poil brun, mon aigle sans ailes, que vois-je de mes yeux?

Digitized by Google

« Je baise vos blessures, je les touche de mes mains; est-il possible que « cela soit vrai? je ne puis le croire.

« Mais tu as des frères, des cousins, ton beau-frère, et, s'il le fallait, toute « ta parenté s'en chargerait : oh! si je ne voyais ta vengeance, je voudrais « me débaptiser.

« Ce mouchoir, trempé de ton sang, ne quittera mon sein, ni ta chemise « percée le chevet de ton lit, que le jour où la race infâme de tes assassins « sera exterminée. »

Après ces cruelles menaces, elle s'arrête un moment, puis se tournant vers les frères du mort, elle leur adresse cette exhortation diabolique :

« Que ce soient des femmes, des enfants ou des vieillards, qu'importe? « faites feu les yeux fermés; dépeuplez ce repaire, afin que nulle part, il « n'en reste même plus de souvenir. »

« Si so ommini o so donni,
« A chius' occhia feti focu :
« Di maïori e di ziteddi
« Spupuleti quiddu locu,
« Chi ne femmini ne masci
« Nun si n'ammenti più indocu! »

ANTOINE-LUCIEN ORTOLI.

EXTRAITS ET LECTURES

I

CROYANCES ET COUTUMES DES PEUPLADES DU TONKIN

M. Mahé de la Bourdonnais a publié dernièrement, dans la *Revue scientifique*, une intéressante étude sur les peuplades barbares du Tonkin.

Voici ce que dit M. M. de la B. sur le mariage :

« Chez ces peuplades, ce sont, comme jadis à Rome, les parents « de la fille qui se chargent de lui trouver un mari, sans que celle-« ci soit consultée; et c'est exclusivement entre les parents que se « traite l'affaire, car c'est bien en effet d'une affaire qu'il s'agit, le « fiancé devant acheter sa future épouse moyennant trois ou « quatre cents francs, somme considérable pour le pays. Cette

Digitized by Google

« somme est payée aux parents de la fille. Quant à celle-ci, elle « n'est tenue d'apporter en mariage que son trousseau, lequel est « tout à fait sommaire. Il consiste en une moustiquaire et une cou- « verture de lit. »

Ces sauvages, qui reconnaissent la souveraineté de l'Annam et avec lesquels nous sommes, par conséquent, appelés a nous trouver en contact, sont en général d'un caractère doux, conciliant et même apathique. Ils se préoccupent peu du lendemain, et leur travial, très modéré, se borne à la culture de leurs champs.

Quelle est la religion de ces peuplades? Quelles divinités adorent-elles? Voici ce que dit à ce sujet M. de la Bourdonnais :

« Toute leur religion est une religion de crainte qui consiste à « offrir des sacrifices aux esprits ou mauvais génies. Ils ont une « grande foi à l'existence des génies et pensent que la famine, la « peste, les maladies de tout genre et enfin tous les malheurs leur « viennent des esprits malfaisants. C'est pourquoi ils leur offrent « des sacrifices, non par respect ou reconnaissance, mais unique- » ment par crainte. Les esprits, selon eux, président à tout, gou- « vernent tout. Ils croient à l'esprit des eaux, à l'esprit de la forêt; « tel arbre est occupé par les esprits, telle montagne est habitée « par eux, et malheur à quiconque oserait couper un arbre en cet « endroit.

« Les cimetières surtout sont des endroits sacrés où personne « ne peut couper d'arbres sans s'exposer à de grands malheurs.... « En somme, les sauvages s'occupent peu de leurs divinités, sincn « dans les temps où ils sont éprouvés par le malheur, et leur reli- « gion n'est qu'une religion de crainte. »

N'en pourrait-on pas dire autant de beaucoup de religions? *Primo timor facit Deos*, a dit Lucrèce. Les pratiques religieuses des sauvages du Tonkin donnent une fois de plus raison à cette parole du grand poète latin.

II

LA VEUVE HINDOUE

La *Nineteenth Century* publie d'intéressants détails sur la cruelle situation que la coutume fait à la veuve hindoue. Ils ont été communiqués à la feuille anglaise par un journaliste indien, M. Devendra Dras. En les lisant, on comprendra pourquoi les malheureuses veuves préfèrent aisément le bûcher à la vie qui les attend :

Le législateur des Hindous, Manou, qui vivait environ cinq siècles avant l'ère chrétienne, a formulé comme suit les devoirs de la veuve :

« Qu'elle émacie son corps en vivant exclusivement de racines, de fruits et de fleurs. Son mari mort, qu'elle ne prononce même

Digitized by Google

plus le nom d'un autre homme. Jusqu'à la fin de ses jours, qu'elle pardonne les injures, accomplisse les travaux les plus durs, évite tous les plaisirs et pratique d'un cœur léger les règles d'incomparable vertu suivies par les épouses vraiment dignes de ce nom : celles qui se sont dévouées à un seul homme. La veuve vertueuse qui se consacre aux saintes austérités est sûre d'aller au ciel, Celle qui se remarie se déshonore et se ferme le royaume de Dieu. »

On peut dire sans exagération que le bonheur terrestre d'une femme hindoue, quels que soient son rang et sa fortune, finit aussitôt qu'elle devient veuve. Quand un jeune homme meurt, ses parents et ses amis le pleurent, tout naturellement, et font éclater la plus vive douleur; mais peu de gens peuvent mesurer l'abîme de misère où roule d'emblée la jeune femme, parfois encore trop enfant et trop inexpérimentée pour affronter les soucis ordinaires de la vie :

« A peine le mari a-t-il exhalé son dernier souffle, qu'on arrache à la malheureuse tous les insignes de la dignité conjugale et les ornements dont elle aimait à se parer, le bracelet de fer, la poudre rouge dont elle saupoudre la raie qui sépare ses cheveux, ses pierreries, les étoffes brillantes et soyeuses; tout cela disparaît sans retour. Il lui faudra désormais porter le plus simple et le plus disgrâcieux des *sari* blancs. Les jeûnes et les macérations qu'elle s'impose ont bientôt fait de chasser de ses joues l'éclat de la jeunesse : elle est méconnaissable et ne ressemble déjà plus à la créature radieuse qu'on admirait peu de jours auparavant dans son pittoresque costume. Si atroces que soient les pratiques imposées par la coutume, elle doit s'y plier, ou perdre sa *caste*, chose pire que la mort aux yeux d'un Hindou. »

La première période de son deuil dure un mois chez les Kayatshs du Bengale, la classe la plus nombreuse et la plus influente, et dix jours chez les Brahmanes :

« Pendant cette période, il faut qu'elle prépare elle-même ses repas, ou plutôt son unique repas quotidien, composé de riz à l'eau, de quelques légumes et de lait; sous aucun prétexte elle ne doit toucher ni viande, ni poisson, ni œufs, ni friandise quelconque. Il lui est également interdit de peigner sa chevelure ou d'employer aucun parfum pour sa toilette.

« Elle doit porter nuit et jour le même *sari*, se refuser la douceur du lit et dormir sur la terre nue. Elle n'a même pas le droit de sécher au soleil sa chevelure, après l'ablution matinale qu'elle doit faire avant de prendre le moindre aliment. Il paraît que l'âme de son mari ira d'autant plus vite au ciel que la pauvre veuve s'infligera plus de privations et de tortures physiques pendant son premier mois de deuil. Ce serait donc, à son point de vue, un acte cruel et même coupable de ne pas se soumettre à ces pratiques.

« Mais sa véritable misère ne commence qu'après le premier mois. Ce n'est pas assez de la douleur sincère que peut lui causer la

Digitized by Google

mort de son mari et des rigoureuses abstinences que cette mort entraîne pour elle ; il faut désormais qu'elle se soumette à toutes les mortifications, à toutes les indignités. Elle ne prend plus aucune part aux rites sociaux ou religieux. Y a-t-il un mariage dans la maison, elle doit s'abstenir avec soin de toucher aucun des accessoires employés pour la cérémonie ; elle est considérée comme une pestiférée, ou plutôt comme un être qui « porte malheur ».

« Spécialement, si elle n'a pas d'enfants et si elle est condamnée à passer tout le reste de sa vie dans la famille du défunt, comme il arrive souvent, son existence n'est plus qu'un long supplice, une constante humiliation. Les autres membres de la famille pourront se réjouir, donner des fêtes ou se rendre à celles que donnent les amis ; elle devra rester à l'écart, ruminant dans la solitude les amertumes de sa triste condition. Deux fois par mois elle se soumettra au jeûne le plus rigoureux ; c'est ce qu'on appelle le *ékadasi*, c'est-à-dire en sanscrit le « onzième », parce que ce jeûne est fixé au onzième jour de chacune des deux quinzaines du mois lunaire. »

III

L'AIGLE ET LE ROITELET

Ce conte vient de la Champagne. Il a déjà été donné dans les recueils anglais, (Cf. Loys Brueyre, *Contes populaires de la Grande Bretagne)*, italiens (Cf. Ang. de Gubernatis, *Mythologie zoologique)*, français (Cf. *Mélusine*, tome 1er), etc., etc. Nous empruntons cette version au *Passant:*

« Le roitelet est un tout petit oiseau bien connu dans nos contrées, avec son ailette fauve et son petit cri moqueur.

Donc un jour, c'était avant l'établissement de la monarchie chez les oiseaux, tous les habitants de l'air s'étaient réunis pour élire un roi.

Il fut convenu que la couronne serait décernée à celui des candidats qui irait le plus loin dans les hautes régions.

D'avance on pensait que l'aigle remporterait tous les suffrages, mais on avait compté sans le petit roitelet qui, lui aussi, posait sa candidature.

Au signal donné, tous les concurrents prirent leur vol, et ce fut un véritable tourbillon qui s'éleva vers le ciel.

Le petit roitelet était si petit, si menu, que bientôt on ne le vit plus, et le malicieux oiselet donna alors un grand coup de ses petites ailes, juste assez pour arriver jusqu'à l'aigle, sur le dos duquel il se posa tout doucement, tout doucement ; il était si léger que le géant des airs ne s'en aperçut pas.

Quand ils furent bien haut, les oiseaux fatigués redescendirent,

Digitized by Google

Bientôt l'aigle resta seul ou du moins le crut. Alors il plana quelques instants dans les nuages et voulut redescendre à son tour.

A ce moment le roitelet prit son vol :

— Eh ! cria-t-il alors à l'aigle consterné, quoi, déjà tu abandonnes la lutte ? Regarde, moi je n'ai pas fini, et je vais bien plus haut.

Il alla si haut que l'aigle dut s'avouer vaincu, mais, avant de redescendre tout à fait, le grand dit au petit :

— Transigeons ; tu ne peux, conviens-en, être le roi des oiseaux. Je puis mieux que toi les dominer. Si tu y consens, je serai le roi, et toi, tu seras le roitelet.

La proposition fut agréée, et c'est depuis ce temps que le petit oiseau porta son nom ; c'est depuis ce temps aussi que le roitelet a l'aile de couleur fauve, car, s'étant approché trop près du soleil, il s'y est roussi l'aile. »

H. CARNOY.

BIBLIOGRAPHIE

EMMANUEL COSQUIN. — *Contes populaires de Lorraine*, comparés avec les contes des autres provinces de France et des pays étrangers, précédés d'un Essai sur l'origine et la propagation des contes populaires européens. Paris, Vieweg, 1886, 2 in-8° de LXVII-290 et 376 pp. (prix 20 francs).

M. C. avait publié dans la *Romania*, de 1876 à 1882, une collection de 83 contes recueillis dans un village de son pays; il avait fait suivre chacun d'eux de savants commentaires. Le tirage à part de cette précieuse contribution à l'étude des contes était devenu introuvable et M. C. a eu grandement raison de réimprimer son beau travail. Ce n'est pas, au reste, d'une simple réimpression qu'il s'agit. L'auteur a considérablement augmenté son commentaire qu'il a mis au courant des nombreuses publications parues depuis; il a de plus, dans les ouvrages anciens, retrouvé plusieurs comparaisons qui avaient d'abord échappé à ses recherches.

M. C. a recueilli très fidèlement ses contes, et l'on peut le considérer comme l'un des premiers qui, en France, aient reproduit sans enjolivements les récits du peuple. Comme dans toute collection, il y a des récits à peu près complets, d'autres un peu écourtés; mais les uns et les autres ont leur intérêt. Presque tous se rattachent à la série des Aventures merveilleuses et à celle des Récits comiques : le diable et les revenants n'y figurent qu'épisodiquement, soit que l'auteur n'ait pas trouvé de contes de revenants, soit qu'il les ait volontairement mis de côté. Presque tous ces contes lorrains appartiennent à un type moyen qui se retrouve un peu partout (ceci n'est pas un reproche mais une constatation, tous ces récits se passant pour le conteur dans une région indéterminée). Aussi pour presque tous, les

Digitized by Google

similaires sont d'une extrême abondance. Généralement, à moins d'épisodes très remarquables, M. C. se contente de citer brièvement les contes européens parus dans les collections facilement accessibles.

Il a, avec juste raison, réservé les analyses étendues aux contes recueillis dans les pays lointains, surtout aux environs de l'Inde, et à ceux qui sont dans des recueils difficiles à se procurer ou imprimés en des langues peu familières aux Français même savants. Les principaux contes qu'il a étudiés forment une monographie du type, à laquelle on pourra ajouter parce qu'on découvre toujours, mais qui restera comme un modèle de recherches consciencieuses. A ce point de vue ses deux volumes nous semblent devoir occuper *nécessairement* une place dans toute bibliothèque de traditions populaires.

Dans sa préface, M. C. résume les opinions émises avant lui sur l'origine des contes. Il y a longtemps en effet que l'on a constaté que les contes populaires des divers pays n'avaient pas seulement un fond commun d'idées et des éléments identiques, mais encore que cette identité s'étendait à la manière dont ces éléments sont mis en œuvre. M. C. n'a pas de peine à réfuter l'opinion de Grimm, de Max Müller et de Hahn, qui voyaient dans les contes des mythes altérés. Pour lui, leur origine est une question de fait, et, partant de cette idée, il essaie de suivre un certain conte, et de voir où conduit ce voyage de découverte; en le faisant on arrive au même centre, à l'Inde, non pas à l'Inde des temps fabuleux, mais à l'Inde historique. D'après lui, l'Inde est un vaste réservoir d'où sont sortis plusieurs fleuves qui se sont divisés en de nombreuses branches, recevant des affluents étrangers, et perdant, à force de s'éloigner de leur pays d'origine, une partie de leur liquide; au fond c'est toujours, pour suivre cette comparaison, l'eau sortie du plateau central qui forme le courant du fleuve, sans lequel il ne saurait exister. L'Inde aurait été comme une sorte d'Eden, seul en possession de la faculté créatrice, dont les autres peuples auraient été absolument dépourvus.

M. C. ne se demande pas dans sa préface quelles sont les raisons de ce privilége intellectuel si exclusif, quel fut l'état social ou religieux des créateurs de contes. Ce qu'il veut démontrer, et il semble qu'il a raison, c'est que tous nos contes, au moins ceux de la série moyenne qu'il a étudiée, se retrouvent dans l'Inde.

M. Cosquin a écarté, d'une façon un peu dédaigneuse et dogmatique, la théorie anthropologique de M. Lang On se prend à regretter qu'un auteur aussi sagace que M. C. et aussi bien outillé au point de vue des comparaisons n'ait consacré qu'un petit paragraphe à réfuter un système qui, dans ces derniers temps, a eu la singulière fortune de séduire un assez grand nombre de folkloristes, et presque d'enthousiasmer certains d'entre eux qui, pourtant, ont érigé le *nil mirari* à la hauteur d'un principe. Nul mieux que M. C. n'aurait pu signaler par le menu les côtés faibles de la théorie de M. Lang, qui s'accorde avec lui en un seul point, la réfutation de la méthode mythologique de M. Max Müller.

PAUL SÉBILLOT.

A. LANDES. — *Contes et Légendes annamites*, 1 volume. — Saïgon, Imprimerie coloniale, 1886.

Ces contes et légendes, au nombre de cent-vingt environ, ont d'abord paru dans les tomes IX, X et XI des *excursions et reconnaissances*, cette précieuse mine de documents ethnographiques et légendaires que publie le gouvernement de Saïgon. On y retrouve des parallèles de beaucoup de récits populaires chez nous. Le n° XII. *l'Homme tigre*, présente plusieurs points de ressemblances avec notre *Jean de l'Ours*, si bien étudié par M. Cosquin. Le n° XVI, *Co-bu*, éveille le souvenir du *Fin Voleur*. Le n° XXII, *Histoire de Cou-Tam et de Con-Tam* contient des épisodes communs à plusieurs de nos contes; on y retrouve la pantoufle de Cendrillon, les animaux secourables, des transformations assez analogues à celles du conte égyptien *des*

Digitized by Google

Deux Frères; au dénouement un oiseau parle pour découvrir la vérité. Le héros du n° XXXIII, descend en enfer, y voit une énorme cangue qui lui est destinée, comme le fauteuil en enfer des récits bretons, et revenu sur terre, il s'amende. Dans le n° LXIII, un homme a, comme notre *Juif-Errant*, trente sous et jamais davantage. L'épidose de l'homme qui se cache derrière une statue et qui parle en son nom, se retrouve dans le n° LXIV. Mlle Ut, Nang-Ut, petit doigt, est un petit Poucet femelle (n° LXXIII); Le *faux Devin* n° LXXIX ressemble au conte populaire dsnt une version a été publiée ici même. La *Mort de Cinq bonzes* (n° LXXX) éveille le souvenir des Bossus de Besançon. Les hommes doués de qualités extraordinaires, le Fort, Corps d'airain, Foie-de-Fer, Regarde-Nuage, etc (n° CII) sont étroitement apparentés à nos Range-Montagne et autres héros aux propriétés extraordinaires.

Les conceptions miraculeuses de héros, thème familier aux contes indiens, figurent dans beaucoup de ces récits. Nombre de légendes se rapportent à l'origine des animaux et des particularités de certaines espèces; d'autres expliquent des phénomènes naturels. On trouve dans ces contes beaucoup de renseignements sur les croyances et les superstitions des Annamites, sur leur monde surnaturel, bien plus compliqué et plus terrible que celui des Européens. Le recueil de M. Landes est en somme l'un des documents capitaux sur cette partie de l'Asie, et il serait à désirer qu'il trouvât des imitateurs dans chacune de nos colonies. P S.

BIBLIOTECA DE LA ASSOCIACIO D'EXCURSIONS CATALANA. — I. *Lo Llamp y'ls temporals*, per D. Cels Gomis. Barcelona, 1884, XXII et 69 pp. in-8°. — II. *Cuentos populars catalans*, per lo Dr D. Francisco de S. Maspons y Labros, Barcelona, 1885, X et 148 pp. in-8°. — III. *Ethologia de Blànes*, par D. Joseph Cortils y Vieta, Barcelona, 1886, 201 et V pp. in-8°.

Les collections consacrées tout particulièrement aux travaux de Traditionnisme deviennent chaque année plus nombreuses et plus importantes. La première en date en France est celle de la librairie Maisonneuve et Leclerc, sous le titre de : *Les littératures populaires de toutes les nations*, et qui compte déjà près de 25 volumes. Puis vient celle de M. Ernest Leroux, avec une dizaine de volumes sous le titre : *Contes et Chansons populaires*. En Angleterre, nous trouvons les publications de la *Folk-Lore Society;* en Espagne, la *Biblioteca de las Tradiciones populares espanolas* avec sept volumes parus; en Italie, la curieuse *Collection sicilienne* de M. le Docteur G. Pitrè. Et voici que la nouvelle *Associacio d'Excursions catalana* arrive avec trois volumes importants qu'on nous annonce devoir être suivis prochainement de cinq ou six autres de *Mélanges*, de *Météorologie populaire*, de *Botanique populaire*, de *Coutumes populaires du Vallés*, etc.

Lo Llamp y'ls Temporals (la Foudre et les Orages), par D. Cels Gomis est un fort curieux travail sur les croyances existant en Catalogne au sujet de ces phénomènes atmosphériques.

Les *Cuentos populars Catalans*, par D. Francisco de S. Marpons y Labros, le traditionniste espagnol bien connu, complètent fort heureusement les quatre ou cinq volumes de récits populaires déjà publiés par M. Marpous y Labros.

L'*Ethologia de Blanes* (district maritime catalan), par D. Joseph Cortils y Vieta, forme un ensemble très intéressant de superstitions, croyances, usages, coutumes, fêtes, contes, devinettes, proverbes, énigmes, etc., populaires catalans. On lira avec profit les chapitres : *Prometatges* (Fiançailles), *Naixements* (Naissance), *Enterros* (Funérailles), *Costums corresponents à diversas fiestas del any* (Coutumes correspondant aux fêtes de l'année), *Cuentos* (Contes), *Endevinellas* (Devinettes), *Cansonetas infantils* (Chansonnettes enfantines), *Joguinas* (Formulettes), etc., et aussi les études finales de phonétique et lexicographie catalanes.

HENRY CARNOY.

Digitized by Google

ÉMILE PETITOT. — *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest;* Tome XXIII de la *Collection des Littératures populaires de toutes les Nations;* 1 vol. in-8° écu elzévir, de XVII — 527 pages; Paris. Maisonneuve et Leclerc; éditeurs, 25, quai Voltaire. (7 fr. 50).

Nous ne pouvons que citer dans le numéro de décembre de la *Revue des Traditions populaires*, l'important ouvrage que vient de publier M. E. Petitot sur les Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest. L'importante collection de MM. Maisonneuve et Leclerc s'est enrichie d'un ouvrage excessivement curieux. Ce n'est pas une compilation qu'a faite M. Petitot, mais un recueil de légendes et de traditions rassemblées pendant vingt ans de courses à travers les tribus indiennes. L'ouvrage de M. Petitot se classe à côté de celui que M. G. Maspéro à donné dans la même collection sur les *Contes populaires de l'Égypte ancienne*. Nous reviendrons plus longuement dans le numéro de janvier sur les Contes indiens de M. E. Petitot.

H. C.

LÉON SICHLER. — *Histoire de la Littérature Russe depuis les Origines jusqu'à nos jours;* un vol. in-18 de 340 pages, (3 fr. 50). Dupret, éditeur, 3, rue de Médicis.

Nous ne nous attendions pas à voir M. Léon Sichler répondre si vite aux souhaits que nous lui adressions en rendant compte de ses *Contes Russes* si luxueusement publiés par E. Leroux. Le moment est bien choisi pour nous présenter une étude d'ensemble de la littérature russe que nous ne connaissons guère que par quelques détails. Traditionniste distingué, M. Léon Sichler a donné une large place dans son volume à l'épopée, aux chansons populaires. Dans sa préface courte mais bien écrite, il semble s'en excuser. Nous ne voyons pas pourquoi. Il en donne du reste une raison excellente : « les origines expliquent le présent. » N'y a-t-il pas dans ces chansons, toutes proportions gardées, en germe, les qualités de pittoresque et de suggestion qui font l'attrait des romanciers actuels, si bien, si éloquemment analysés par M. de Vogué? M. Sichler développe cette idée, sinon suffisamment, du moins d'une façon charmante dans le premier chapitre, entièrement consacré à « la littérature orale ». Ce chapitre et d'autres consacrés aux « apocryphes », à la poésie populaire aux XVI°, XVII° et XVIII° siècles, sont comme un complément, une paraphrase en raccourci à l'excellent livre de M. Rambaud : *la Russie épique*. En plus d'un passage, M. Sichler le suit : il les signale alors. Toujours il retraduit d'après l'origine. Souvent il donne des passages qu'on ne trouve pas chez M. Rambaud. C'est à ce titre que nous recommandons aux traditionnistes le livre de M. Sichler. Il contient beaucoup de fragments traduits d'une façon littérale, mais aussi littéraire, qui les intéresseront beaucoup. On voit d'après cela que M. Sichler est maître de son sujet. Nous lui ferons cependant quelques critiques. Nous lui reprocherons l'orthographe de certains mots : *boiard*, par exemple; se trouve écrit de trois façons différentes dans un même passage (pages 67, 68); le *sch* qu'il met souvent alors que *ch* suffirait. M. Sichler semble vouloir rendre avec des caractères français la prononciation si difficile du russe. Il aurait pu cependant garder l'orthographe admise de certains mots. Nous regrettons que M. Sichler ait effleuré certains passages relatifs aux traditions. Peut-être y reviendra-t-il. Nous le souhaitons. Peut-être aussi l'ouvrage n'a-t-il pas une forme assez scientifique. Il est vrai qu'il s'adresse plutôt au grand public, et la forme quelquefois un peu sèche de la science, ne convient pas à tout le monde. A ces quelques réserves, on ne peut que remercier M. Sichler de nous avoir appris quelque chose. La *Littérature russe* de M. L. S. est un livre qu'on consultera avec fruit.

H. C.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

The Academy, N° 750, 18 septembre 1886. — The veneration of footprints. *Peacok.* — A Finnish folk-song. — *Jones.* — The runic crosses in the Isle of Man. — *Black* and *Bradley.*(Cette étude est reprise dans le n° 751).

Acta comparationis litterarum universarum. N°s CLXXI-IV. (Das monstrum oder Hochzeit von sonne und moud. — Abbididungen dazu. — Attilasage in der altnord. dichtung. *W. Berger.* — Symmikta (Die Hochzeit von sonne und mond, ruman. volksballada nach V. Alecsandri's edition — Serb. volkslied. *Dr Gerecze*).

Archivio per la studio delle Tradizioni popolari. Avril-Juin. — Alberi e piante negli usi e nelle credenze popolari siciliane. *G. Pitré* (Contribution très importante à l'étude des croyances relatives aux arbres et aux plantes. Cette monographie commencée dans le fascicule précédent comprend 14 articles). — Novelle popolari abruzzesi. *G. Finamore.* (Collection de neuf contes, avec rapprochements limités à l'Italie). — Chansons populaires du pays messin. *Comte de Puymaigre* (Les chansons, sans musique sont au nombre de neuf). — La Festa di san Martino in Belluno. *Angela Nardo-Cibele.* — Canti popolari sardi di Cagliari. *Francesco Rondacio.* — Contes de marins recueillis en Haute-Bretagne : le Diable et les animaux à bord. *Paul Sébillot* (les contes sont au nombre de dix). — Tradizioni ed usi popolari Ferraresi *G. Ferraro* (Cettecollection se compose de chants et de prières populaires et de superstitions et croyances diverses). — Un canto e una leggenda delle Marche. *L, Castellani.* (Etude sur la chanson de la « Fenestrella » et sur saint Pierre dans la tradition populaire). — Usi nuziali russi del distretto di Riajsck. (Extrait de la Fanfulla). — Miscellanea. Parmi ces petits articles on peut signaler de curieuses notes sur le Blason populaire international).

Le Bonhomme breton. 10 octobre 1886. Le petit lutin, conte breton. *Pierre Bellevue.* (Moyen de se débarrasser des lutins qui tressent les crins des chevaux).

Bulleti mensual de la Associacio d'Excursions Catalana. Any IX. Num. 90. — Costums populars del Vallès. *D. V, Plantada y Fonolleda.* — Num. 91 et 92. — Tradicions populars catalanas. *D. J. Brû Sanclement.* — Cost. pop. del Vallès. *D. V. Plantada y Fonolleda.* — Num. 93. — id., *id.* — Num. 94 et 95. — id., *id.* — Num. 97. — id., *id.*

Dagbladet. Kristiania, 23 octobre (n°s 372 et 373) 24 octobre (n° 374.) — Om Folk-lore. Studiat of Folktraditioner), efter Paul Sébillot. (article non signé. les deux premières sont une traduction avec remarques d'un article de M. S. sur la classification du Folk-Lore paru dans la *Revue d'Anthropologie*; dans le troisième, l'auteur a traduit l'article de M. S. sur les Dents de lait paru dans *l'Homme*).

La France libre, 28 octobre 1886. — Légendes siciliennes. — *La Chronique.*(D'après l'article de M. *Léo Quesnel* paru dans la *Nouvelle Revue*).

L'Homme. 25 juillet. Les dents de lait. *Paul Sébillot* (monographie des croyances et des superstitions qui se rattachent à la dentition des enfants).

10 septembre. Légendes de Paris, *Paul Sébillot.* (Résumé des récits des anciens auteurs et quelques faits contemporains).

Essai de questionnaire pour recueillir les traditions d'une grande ville. *Paul Sébillot.*

Journal de Saint-Pétersbourg. — 23 oct. (4 nov). 1886. — Très intéressants comptes-rendus de : *P. Sébillot,* légendes, croyances et superstitions de la mer; *Revue des Traditions populaires.* L'auteur est M. *Jean Fleury,* notre collègue de la *Société des Traditions populaires.*

Journal of anthropological Institute, vol. XV, mai 1886. — Coutumes des insulaires grecs. *J. Théodore Bent.* — Histoire du jeu de marelle. *J. W. Crombie.*

Digitized by Google

Vol. XVI, août 1886. Sur les hommes pratiquant la médecine en Australie. Médecins et magiciens de quelques tribus australiennes. *A. W. Howitt.*

La Nouvelle Revue, 15 novembre 1886. — Les Chansons et les Cérémonies populaires du Mariage. *M. Feryus.*

Revue d'Art dramatique, 15 octobre 1886. — La Satire de l'Amour, des Femmes et du Mariage dans l'ancienne comédie française. — *L. Petit de Julléville.*

Revue savoisienne. Août 1886. — Le bœuf de Saint Jacques, légende savoyarde *Cb. Buet.*

Rivista di filosofia scientifica. Turin, août 1886. La fascination et la jettatura dans l'antique Orient (1er article). *Vincenzo Grossi.*

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Études de Mythologie gauloise.* — Nous avons rendu compte, dans le n° de novembre de la *Revue,* de l'ouvrage de M. H. Gaidoz sur le *Dieu gaulois du Soleil.* Ce compte-rendu avait été extrait par nous de la *Revue critique.* Dans le n° du 18 octobre, M. A. de Barthélemy est revenu sur le volume de M. H. G.

« Cette étude, dit M. A. de B., contient une erreur que je tiens à rectifier. On peut en induire que M. H. G. n'est pas le premier — et j'ajouterai le seul jusqu'ici — qui a proposé de voir le dieu gaulois du soleil dans certaines figurines représentant un personnage tenant une roue ou accompagné de ce symbole. Mon erreur vient d'une confusion de mémoire. M. A. Héron de Villefosse s'est aussi occupé du personnage à la roue. (*Bull. de la Soc. des Ant. de Fr. 1884,* p. 274, et *Rev. arch.,* janv. 1881), mais il y a vu le Jupiter gaulois; M. G. a serré de plus près la question en y découvrant le dieu du soleil; c'est lui qui établit par de nombreux exemples et par l'étude d'une statuette, alors inédite, de Moulins, que la roue est le symbole du soleil, et non du chariot en voyage, ou de la foudre, comme l'ont supposé d'autres archéologues..... »

⁂ *Dîner de Ma Mère l'Oye.* — Le dîner de décembre a eu lieu le mardi, 21, au Cercle Saint-Simon sous la présidence de M. le Dr E. Hamy, vice-président de la *Société des Traditions Populaires.* Assistaient au dîner. MM. Armand Beauvais, Henry Carnoy, Cordier, Errington de la Croix, Deniker, L. Durocher, Dr Hamy, Frédéric Ortoli, P. Sébillot, Julien Tiersot.

⁂ *Adresses des Sociétaires et des Abonnés.* — Nous invitons MM. les Sociétaires et MM. les Abonnés à nous envoyer le plus tôt possible les rectifications qu'il y a lieu de faire dans *l'annuaire* 1887, au sujet de leurs noms, prénoms, titres et adresses.

⁂ *Le roi de Bavière.* — Après le drame, la légende ! — L'agitation que la mort du roi Louis de Bavière avait répandue parmi la population du Hochland bavarois, ne s'est pas encore apaisée. Une partie des montagnards sont convaincus que le roi est encore vivant, qu'il n'a jamais été atteint d'aliénation mentale, et que l'institution du conseil de régence a été en conséquence un acte de haute trahison.

— Les autres admettent, il est vrai, que le roi est mort, mais ils sont persuadés qu'il n'a jamais été malade et que sa fin a été amenée par des moyens criminels. — Le médcin Gudden lui aurait d'abord administré des narcotiques,

Digitized by Google

et, après l'avoir mis dans l'impossibilité de se défendre, il l'aurait poussé et noyé dans le lac. Le parti hostile au roi, et qui a institué la régence, aurait fait échapper Gudden aux poursuites de la justice. Gudden vivrait actuellement en Amérique, et si l'on ouvrait la tombe du cimetière où l'on prétend que ses restes sont inhumés, on ne découvrirait qu'une figure en cire !

Sociétaires admis depuis le 20 octobre 1886.

MM. Beauquier (Charles), député du Doubs, 166, rue de Grenelle.
Humbert (Georges), 56, Boulevard de la Liberté, à Lille.
Landrin, Administrateur du Trocadéro, rue des Réservoirs, à Passy.
Mumby (Éveritt), Capitaine au 3e vol. Bataillon, Hampshire Régiment, 2, Portland-Place, à Gosport. (Hampshire. — Angleterre).

Sociétaires admis au 1er janvier 1887

Bernard (Augustin), Homme de Lettres. 8, rue Mallebranche, Paris.
Nicolaides (Jean), chez M. Potossaki Djuruk-Oglou, 5, Hassir-Iskélessy, à Constantinople.
Rousseau (Albert), Homme de lettres, 18, rue Montmartre, Paris.
Humbert, (Alphonse) Conseiller général de la Seine, 3, rue Saint-Vincent. Paris.
Carnoy (Georges), à Warloy-Baillon (Somme).
Leriche (Sosthène), 49, rue de l'Aqueduc, Paris.
Havard (V.) Rédacteur au *Monde*, rue Cassette, Paris.

Ouvrages offerts a la Bibliothèque :

L. de la Sicotière : *La légende de Marie Anson ;* Alençon, 1882. — in-8°
La Mythologie allemande de Grimm ; (traduction anglaise). — Tomes II et III. — (Don de M. Loys Brueyre).
Comte H. de Charencey. — Collection des publications de M. H. de Charencey.
P. Bézier : *Supplément à l'Inventaire des Monuments mégalithiques, du Département d'Ille-et-Vilaine.*

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Assemblée générale de la *Société des Traditions populaires* 152

ÉTUDES DE TRADITIONNISME COMPARÉ

Programme et But de la *Société des Traditions populaires*. 1
Le Mythe d'Æson et de Pélias au Laos siamois. *Girard de Rialle*. . 74
Le Folk-Lore dans les Iles-Britanniques. *David Fitzgerald*. 126
Une Revue de Folk-Lore flamand. *Auguste Gittée*. 183
La Mythologie, par Andrew Lang. *Charles Ploix* 214
Les Divinités inférieures. *Henry Carnoy* 301
Superstitions iconographiques. — I. Les Portraits. *Paul Sébillot* . . 349
La Légende et l'Histoire du Roi d'Yvetot. *Félix Frank*. 368

CONTES ET LÉGENDES

Les trois Mineurs, légende d'Auvergne. *Antoinette Bon* 2
Zistoire Loulou qui té voulé bourlé sa Femme. *Charles Baissac* . . . 14
Histoire du Loup-Garou qui voulait brûler sa Femme. *Loys Brueyre*. 15
La Veillée dans le Puits, conte du Nivernais. *Achille Millien*. . . . 42
Le Chamelier et le Tigre, conte de l'Inde centrale. *Louis Rousselet*. 30
La Mort de l'Avare, conte russe. *Léon Sichler*. 35
Le Vaisseau merveilleux, conte de marin. *Paul Sébillot* 49
La Malédiction des Grenouilles, légende angevine. *Lionel Bonnemère*. 40
Le Cerf-Volant de Pipiri, légende de Tahiti. *Charles Hercouët*. . . 56
Le Géant Calabardin. conte breton. *F.-M. Luzel* 62
Le Cuvier de Mathusalem, légende du Nivernais. *Achille Millien* . . 70
L'Hirondelle et le Serpent, légende circassienne. *J. Nicolaïdes et Henry Carnoy* 80
La Messe des Morts, conte d'Auvergne. Dr *Paulin* 86

Digitized by Google

Pages
La Sorcière, conte de la vallée d'Aspe. *A. Callon* 88
Les Tonneurs, conte Iroquois. *Victor Henry* 94
Zangui (L'Anguille), conte créole d'Haïti. Dr *Louis Janvier*. 106
Le Temple de Salomon, légende arabe. *Alphonse Certeux* 114
La Mort du bon Dieu, contes de la Haute-Bretagne. *Paul Sébillot*. . 115
Le Peloton de Laine, légende de l'Auvergne. *Céline Mazier*. 117
L'Hirondelle et la Souris, légende bretonne. *G. Le Calvez*. 120
Deux Fables Sénégalaises. Dr *Colin*. 136
La Fontaine Saint-Martin, légende de la Vienne. *Jean Brunet* . . . 147
Les Abeilles, légende de la Basse-Bretagne. *L.-F. Sauvé* 151
Les Abeilles, légende du Nivernais. *Achille Millien*. 151
Légende des Boucaniers de Saint-Domingue. *Pierre Margry* 160
Adem et Haoua, (Adam et Ève) tradition arabe. *A. Certeux*. 162
Momtchilo et Voukachine, poème légendaire serbe. *A. Dozon* 165
Le Rossignol et l'Anvo, légende du Nivernais. *Achille Millien* . . . 177
Le Moine de la Forêt de Teillay, (Haute-Bretagne). *Ad. Orain* . . . 195
Gargantua à Plougastel, Légende de la Basse-Bretagne. *L.-F. Sauvé* 198
Le Renard et le Chat, Conte du Nivernais. *Achille Millien* 210
L'Oiseau de Feu et Vassilissa la Tzarevna, Conte russe. *Léon Sichler* 205
Le Devin, conte de la Bresse. *Charles Guillon*. 282
Le Guérissou et la Malade, Conte de la Haute-Bretagne. *Ad. Orain*. 232
Le Loup et le Renard, conte Franc-Comtois. *Victor May*. 241
Le Prince Blanc, conte breton. *F.-M. Luzel*. 278
Camilletta, conte mentonnais. *J.-B. Andrews* 298
Notre-Dame de Trégurun, légende bretonne. *L.-F. Sauvé* 325
Le Voyageur et les Éléments, légende du Nivernais. *Achille Millien*. 327
Le Seigneur Karn, légende bretonne. *Paul Sébillot* 327
Trente, conte breton. *Lionel Bonnemère* 329
Deux vieilles facéties populaires. *Loys Brueyre* 335
La Fileuse nocturne, légende normande. *Émile Maison*. 355
Le Renard et le Loup, conte breton. *L.-F. Sauvé* 363
La Jeune Fille et les trois Brahmanes. *Victor Henry*. 370

CHANSONS ET DANSES POPULAIRES (1)

Les Noces de l'Alouette et du Moineau. *Julien Tiersot* 3
Berceuse haïtienne. Dr *Louis Janvier*. 21
La Chanson de Renaud. *Julien Tiersot*. 33
Sérénade de l'île de Corse. *Frédéric Ortoli* 46
Le Jaloux, chanson du Limousin. *Julien Tiersot*. 71
Le Plongeur, Haute-Bretagne. *Paul Sébillot* et *J. Tiersot* 83
* La Ronde de l'Enfant, côte de Coromandel. *Charles Hercouët* . . 85
Les Transformations, version de la Champagne. *Gaston Paris*. . . . 98

1. Toutes ces chansons sauf celles marquées d'un * sont avec musique.

Digitized by Google

Pages
Les Transformations, version de la Haute-Bretagne. *Paul Sébillot*. . 100
Les Transformations, version du Morvan. *Julien Tiersot*. 102
Les Transformations, version des *Ms. de la Bibl. Nat*. 104
Là-Haut sur la Montagne. *Gabriel Vicaire*. 135
* La Chanson des Mariniers. Dr *Mauricet*. 147
* La Minoure du Pougan, chanson bretonne. *Gabriel Vicaire*. . . . 170
* La Belle Isambourg, chanson du XVIe siècle 175
* Le Plongeur, chanson de l'Asie Mineure. *Jean Nicolaïdes* 176
Un Jour à la Promenade, ronde lilloise. *A. Desrousseaux* 200
* Chanson Bourguignonne, de 1604. *Durandeau*. 204
* Chanson de Bayadère au Karnatic. Dr *Hercouët*. 208
Pauvre Liaudaine, ronde Bressane. *A. Certeux* 209
* La Nourrice d'Isa, chanson de l'Anjou. *Gabriel Vicaire*. 235
* La Fille aux Beaux Cheveux, chanson du Berry. *Gabriel Vicaire* . 237
Le Bacchu-Ber du Pont de Cervières. *Lionel Bonnemère*. 238
La Ronde du Battoir. *Alphonse Certeux*. 290
Les Noces du Cousin Laurent. *Kerviler*. 300
* Ronde Vendéenne. *Gabriel Vicaire* 329
L'Allouette et le Pinson. *Kerviler* 331
* Trois Myriologues de l'Archipel ottoman. *Henry Carnoy*. 332
Les Menteurs, ronde bourguignonne. *A. Certeux* 334
* La Fille et l'Ane, ou la belle Marion. *L. de la Sicotière*. 337
Voici la Noël, chanson bretonne. *Charles* de *Sivry*. 356
Chant de Bouvier, Chanson de la Haute-Garonne. *Alma-Rouch* . . 373
Là-Haut sur la Montagne, (Basses-Pyrénées). *Fourcaud*. 379

LE THÉATRE POPULAIRE

Les Marionnettes en Russie. *E. Koudacheff*. 84

DICTONS, PROVERBES, ETC.

Dictons sur les Mois. — *Paul Sébillot*. Janvier. 1
Février. 29
Mars. 61
Avril 93
Mai 125
Devinettes de Fidji. *Lorimer Fison*. 13
Devinettes de la Bresse. *Charles Guillon* 20
Proverbes bretons sur les Femmes, (île de Batz). *G. Milin* 49
Devinettes picardes. *Henry Carnoy*. 53
Devinettes de Fidji. *Lorimer Fison*. 87
Formulettes de l'île de Batz. *G. Milin* 112
Devinettes russes. *Léon Sichler*. 118

Digitized by Google

Pages
Une Oraison de ma Grand' Mère. *A. Beauvais* 199
Les Qualités d'une bonne Jument. *Henry Carnoy* 277
Dictons, Proverbes et Devinettes de la Haute-Auvergne. *Louis Farges* 375

COUTUMES, USAGES, FÊTES, ETC.

L'Enfance du Pêcheur. *Paul Sébillot*. 5
Questionnaire sur l'Enfance du Pêcheur. *Paul Sébillot*. 10
Les Gâteaux d'Étrennes en Basse-Bretagne. *G. Le Calvez*. 18
Le Personnel d'une Ferme en Bas-Languedoc. *A. Langlade* 52
Coutumes et Superstitions du Maine. Mme *Destriché* 55
Scènes de Carnaval, île de Corse. *Frédéric Ortoli*. 75
Les Feux de la Saint-Jean en Berry. *Armand Beauvais*. 171
Les Feux de la Saint-Jean en Asie-Mineure. *H. Carnoy* et *J. Nicolaïdes*. 172
Le Mariage en Corse. *Frédéric Ortoli* 178
Les Mariages en Bourbonnais. *Bâtissier* 196
A travers le Berry. *Armand Beauvais* 210
Les Bouchers de Limoges. *Lucien Nicot* 233
Le Roi d'Yvetot. *H. C* 289
Le Lundi de Pâques à Lille et à Loos. *A. Desrousseaux* 297
Les Combats de Coqs en Flandre. *A. Desrousseaux* 338
Le *Furet* russe. *Léon Sichler* 342
Les Jeux à Arcachon. *Daniel Bourchenin*. 357
Une ancienne Coutume provençale. Dr *Philippe Rey*. 365
Les anciens Paludiers du pays de Tréguier. *G. Le Calvez*. 366

CROYANCES, SUPERSTITIONS, ETC.

Inscription pour chasser es Loups-Garous. *H. du Cleuziou*. 24
Prières populaires de l'Ain. *Charles Guillon*. 35
Superstitions de l'Orléanais. *Paul Sébillot* 47
Le Pélerinage de Saint-Mathurin. *Paul Sébillot*. 48
Les Épingles et les Saints. Mme *Louis Texier*. 82
Prières populaires de l'île de Batz. *G. Milin*. 112
Les Lutins dans le pays de Tréguier. *G. Le Calvez* 142
Superstitions russes. *Jean Fleury* 148
Coutumes et Superstitions de la Bourgogne. *F. Fertiault*. 173
Les Présages, superstitions bretonnes. *Vicomte de Colleville* 199
Les Œuvres de Dieu et celles du Diable. *G. Le Calvez* 202
Quelques Superstitions Hindoues. Dr *Hercouët* 231
Les Cheveux conservés. *F. Fertiault*. 234
Notes de Folk-Lore Algérien. *René Basset*. 236
Superstitions chinoises. 292

Digitized by Google

ÉTUDES ARTISTIQUES OU LITTÉRAIRES

Pages
Le Folk-Lore au Salon. *A. Tausserat*. 157
Nos Idées sur le Traditionnisme. *Gabriel Vicaire* 189
Un Conteur Corse. *Antoine-Lucien Ortoli*. 221
A propos de « Ma Mère l'Oye » et de « Peau d'Ane. » *Paul Sébillot*. . 243
La Poésie populaire et les Poètes français. *Gabriel Vicaire* 253
Notre Musée. *Charles de Sivry*. 317
La *Légende de Normandie*, par A. Frémine. *Léon Durocher*. . . . 340
Le Poète et la Poésie populaire en Corse. *Antoine-Lucien Ortoli* . . 380

VARIÉTÉS

Histoire de la Femme qui aimait le beurre. *Emile Blémont* 192
Le Sermon de Bacchus. *Henry Corot*. 224
L'Archet, légende basque. *Charles Lancelin*. 266
La Petite Reine, légende historique. *Charles Lancelin*. 319
Extraits et Lectures. *Henry Carnoy* 386

NÉCROLOGIE

Gabriel de la Landelle 26

BIBLIOGRAPHIE

LÉON SICHLER. — Contes russes. 26
D. JOSÉ PEREZ BALLESTEROS. — Cancionero popular gallego. . . 27
E. HENRY CARNOY. — Contes français 27
P. SÉNÉQUIER. — Excursion archéologique aux environs de Grasse . 27
GIUSEPPE FERRARO. — Superstizioni, Usi, e Proverbi Monferrini . 57
PAUL EUDEL. — Les Locutions nantaises. 58
TIMOTHY HARLEY. — Moon Lore. 58
N. QUELLIEN. — L'argot des Nomades en Basse-Bretagne 58
— Annuaire des Musées cantonaux 59
L. LÉGER. — La Bulgarie. 59
J.-F. BLADÉ. — Contes populaires de la Gascogne. 89
MAC CALL THEAL. — Kaffir Folk-Lore. 89
HERMANN SUCHIER. — Œuvres poétiques de Philippe de Remi . . . 90
BOGOMIL KREK. — Ljudska knjiznica 121
LEITE DE VASCONCELLOS. — Romanceiro portuguez. 121

Digitized by Google

Pages
René Basset. — Notes de Lexicographie berbère 122
Giuseppe Pitrè. — Il Pesce d'April 122
Gennaro Finamore. — Tradizioni popolari abruzzesi 154
F.-E. Sawyer. — Sussex Songs and Music 154
Andrew Lang. — La Mythologie 185
Paul Sébillot. — Coutumes populaires de la Haute-Bretagne . . . 185
Henry Carnoy. — Les Légendes de France 186
Émile Maison. — Une page d'Histoire. — Inès de Castro 187
Andrew Lang. — La Mythologie 214
— Biblioteca de las Tradiciones populares espanolas . . . 218
Léon Sichler. — Contes Russes 247
J. Sévrette. — Cabourg et ses Environs 250
— Historiallinen Arkisto 250
F.-S. Bassett. — Legends and Superstitions of the Sea 313
Zeno Zanetti. — Nonne e Bambini 314
Henri Gaidoz. — Études de Mythologie gauloise 345
Emmanuel Cosquin. — Contes populaires de Lorraine 390
A. Landes. — Contes et Légendes annamites 391
— — Biblioteca de la Associacio d'Excursions Catalana . 392
Émile Petitot. — Contes indiens du Canada Nord-Ouest 393
Léon Sichler. — Histoire de la Littérature russe 393

NOTES ET ENQUÊTES

Sur la coutume de frapper les enfants pour les faire se souvenir. 28, 91, 220 et 348
Les Potiers sont-ils méprisés? 28
La Neige et le Bourreau de Saint Malo 60
Bagues de souvenir 92
L'Anthropophagie et le Courage 92
Les Huîtres et la Rage 92
Le Bâton d'ostracisme 124
Le Couteau révélateur 124
Charmes contre le serpent 124
Les Sardines et la République 156
Moillesulaz 188
Coutumes chinoises 252
Les Ballons et les Paysans polonais 315
Le tisserand Bottom 315
Le lundi de Pâques en Pologne 315
La Fée Carabosse 315
L'Enterrement du Jambon 316
Fiançailles des nouveau-nés 347
Le roi de Bavière 396

Digitized by Google

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Pages

ALMA-ROUCH. — Chant de Bouvier. (Haute-Garonne). 373
ANDREWS (J.-B.). — Camilletta, conte mentonnais. 299
BAISSAC (Charles). — Zistoire Loulou qui té voulé bourlé sa femme, conte créole de l'Ile de France 14
BALLESTEROS (D. José Pérez). — *Cancionero popular gallego* . . . 27
BASSET (René). — *Notes de Lexicographie berbère*. 122
— — Notes de Folk-Lore algérien. 236
BATISSIER. — Les Mariages en Bourbonnais.. 196
BEAUVAIS (Armand). — Les Feux de la Saint-Jean en Berry 171
— — Une Oraison de ma Grand'Mère 199
— — A travers le Berry. 210
BLADÉ (J.-F.). — *Contes populaires de la Gascogne*. 89
BLÉMONT (Émile). — Histoire de la Femme qui aimait le beurre. . . 192
BOGOMIL KRECK. — *Ljudska knjiznica*. 121
BON (Antoinette). — Les Trois Mineurs, légende d'Auvergne 2
BONNEMÈRE (Lionel). — La Malédiction des Grenouilles et des Canards,
— — légende angevine. 49
— — Le Bacchu-Ber du Pont de Cervières. . . . 238
— — Trente, conte breton 329
BOURCHENIN (Daniel). — Les Jeux à Arcachon. 357
BRUEYRE (Loys). — Histoire du Loup-Garou qui voulait brûler sa
— — femme 15
— — Deux vieilles facéties populaires. 335
BRUNET (Jean). — La Fontaine Saint-Martin, légende de la Vienne. 147
CALLON (Anselme). — La Sorcière, conte de la Vallée d'Aspe. . . . 88
CALL THEAL (Mac). — *Kaffir Folk-Lore* 89
CARNOY (E.-Henry). — *Contes français*. 27
— — Devinettes picardes 53
— — L'Hirondelle et le Serpent, légende circas-
— — sienne. 80
— — Les Feux de la Saint-Jean en Asie Mineure . 172
— — *Les Légendes de France*. 186
— — Les *Contes russes*, de Léon Sichler. 247
— — Les Qualités d'une bonne Jument. 277
— — Le roi d'Yvetot 289
— — Superstitions chinoises. 292
— — Les Divinités inférieures 301
— — Trois Myriologues de l'Archipel Ottoman . . 332
— — Extraits et Lectures 386
CERTEUX (Alphonse). — Le Temple de Salomon, légende arabe . . . 114
— — Adem et Haoua, (Adam et Ève), tradition
— — arabe 162

Digitized by Google

Pages

CERTEUX (Alphonse). — Pauvre Liaudaine, ronde bressane. 209
— — La Ronde du Battoir. 290
— — Les Menteurs, ronde bourguignonne 334
CLEUZIOU (H. du). — Inscription pour chasser les Loups-Garous. . . 24
COLIN (Dr). — Deux Fables sénégalaises. 136
COLLEVILLE (Vte de). — Les Présages, superstitions bretonnes. . . . 199
COROT (Henry). — Le Sermon de Bacchus 224
COSQUIN (Emmanuel). — *Contes populaires de Lorraine* 390
DESROUSSEAUX (A.). — Un Jour à la promenade, ronde lilloise . . . 200
— — Le Lundi de Pâques à Lille et à Loos. . . . 297
— — Les Combats de Coqs en Flandre. 338
DESTRICHÉ (Mme Ve). — Coutumes et Superstitions du Maine. . . . 55
DOZON (Aug.). — Momtchilo et Voukachine, poème légendaire serbe. 165
DURANDEAU. — Chanson bourguignonne, de 1604 204
DUROCHER (Léon). — *La Légende de Normandie,* par A. Frémine. 340
EUDEL (Paul). — *Les Locutions nantaises* 58
FARGES (Louis). — Dictons, Proverbes et Devinettes de la Haute-
— — Auvergne 357
FERRARO (Giuseppe). — *Superstizioni, Usi, e Proverbi Monferrini.* 57
FERTIAULT (F.). — Coutumes et Superstitions de la Bourgogne. . . 173
— — Les Cheveux conservés 234
FINAMORE (Gennaro). — *Tradizioni popolari abruzzesi, vol. III* . . 154
FISON (Lorimer). — Devinettes de Fidji . . . . . 13 et 87
FITZGERALD (David). — Le Folk-Lore dans les Iles Britanniques. . . 126
FLEURY (Jean). — Superstitions russes. 148
FOURCAUD. — Là-Haut sur la montagne 379
FRANK (Félix). — La Légende et l'Histoire du roi d'Yvetot 368
GAIDOZ (H.). — *Études de Mythologie gauloise* 345
GIRARD DE RIALLE. — Le Mythe d'Æson et de Pélias, au Laos
siamois. 74
GITTÉE (Auguste). — Une Revue de Folk-Lore flamand 183
GUILLON (Charles). — Devinettes de la Bresse 20
— — Prières populaires de l'Ain. 35
— — Le Devin, conte de la Bresse 228
HARLEY (Timothy). — *Moon-Lore* 58
HENRY (Victor). — Les Tonneurs, conte Iroquois 94
— — La jeune Fille et les trois Brâhmanes 370
HERCOUET (Dr). — Le Cerf-Volant de Pipiri, légende de Tahiti . . . 56
— — La Ronde de l'Enfant, côte de Coromandel . . . 85
— — Chanson de Bayadère au Karnatic. 208
— — Quelques Superstitions Hindoues 231
JANVIER (Dr Louis). — Berceuse Haïtienne. 21
— — Zangui (l'Anguille), conte créole d'Haïti . . 106
KERVILER. — Les Noces du Cousin Laurent 300
— — L'Alouette et le Pinson. 331
KOUDACHEFF (E.) — Les Marionnettes en Russie. 84

Digitized by Google

Pages

LANCELIN (Charles). — L'Archet, légende basque. 266
— — La Petite Reine. 319
LANDES (A.). — *Contes annamites* 391
LANG (Andrew). — *La Mythologie*. . . . . 185 et 214
LANGLADE (Alexandre). — Le Personnel d'une Ferme, en Bas-Languedoc 52
LE CALVEZ (G.). — Les Gâteaux d'Étrennes en Basse-Bretagne. . . 18
— — L'Hirondelle et la Souris, légende bretonne. . . 120
— — Les Lutins dans le Pays de Tréguier. 142
— — Les Œuvres de Dieu et celles du Diable 202
— — Les anciens Paludiers du Pays de Tréguier . . 366
LÉGER (Louis). — *La Bulgarie*. 59
LEITE DE VASCONCELLOS. — *Romanceiro portuguez* 121
LUZEL (F.-M.). — Le Géant Calabardin et la Princesse aux Cheveux d'Or, conte de la Basse-Bretagne 62
— — Le Prince blanc. 278
MAISON (Émile.) — *Une Page d'Histoire : Inés de Castro* 187
— — La Fileuse nocturne. 355
MAY (Victor). — Le Loup et le Renard, conte franc-comtois 241
MARGRY (Pierre). — Légende des Boucaniers de Saint-Domingue. . 160
MAURICET (Dr). — La Chanson des Mariniers 147
MAZIER (Céline). — Le Peloton de Laine, légende de l'Auvergne. . . 117
MILIN (G.). — Proverbes bretons sur les Femmes. 49
— — Formulettes et Prières populaires de l'île de Batz . . . 112
MILLIEN (Achille). — La Veillée dans le Puits, conte du Nivernais. . 24
— — Le Cuvier de Mathusalem, légende du Nivernais 70
— — Les Abeilles, légende du Nivernais 151
— — Le Rossignol et l'Auvo, légende du Nivernais . 177
— — Le Renard et le Chat, légende du Nivernais. . 201
— — Le Voyageur et les Éléments, légende du Nivernais 327
NICOLAÏDES (Jean). — L'Hirondelle et le Serpent, légende circassienne 80
— — Les Feux de la Saint-Jean en Asie mineure . . 172
— — Le Plongeur, chanson de l'Asie mineure. . . . 176
NICOT (Lucien). — Les Bouchers de Limoges 233
ORAIN (Ad.). — Le Moine de la Forêt de Teillay. 195
— — Le Guérissou et la Malade. 232
ORTOLI (Antoine-Lucien). — Un Conteur corse 221
— — — Le Poète et la Poésie populaire en Corse. 380
ORTOLI (Frédéric). — Sérénade de l'Ile de Corse. 46
— — Scènes de Carnaval, île de Corse. 75
— — Le Mariage en Corse. 178
— — *Legends and Superstitions of the sea and of Sailors*. 313
PARIS (Gaston). — Les Transformations, version de la Champagne . 98

Digitized by Google

Pages

PAULIN (Dr). — La Messe des Morts, conte populaire en Auvergne . 86
PETITOT (Émile). — *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* 393
PITRÈ (Giuseppe). — *Il pesce d'April* 122
PLOIX (Charles). — La *Mythologie,* par Andrew Lang. 214
QUELLIEN (N.). — *L'Argot des Nomades en Basse-Bretagne* . . . 58
REY (Dr Ph.). — Une ancienne coutume provençale 365
ROUSSELET (Louis). — Le Chamelier et le Tigre, conte de l'Inde centrale. 30
SAUVÉ (L.-F.). — Les Abeilles, légende de la Basse-Bretagne. . . 151
— — Gargantua à Plougastel. 198
— — Notre-Dame de Trégurun 325
— — Le Renard et le Loup 363
SAWYER (F.-E.). — *Sussex songs and music.* 154
SÉNÉQUIER (P.). — *Excursion archéologique aux environs de Grasse* 27
SÉBILLOT (Paul). (1) — Dictons sur les Mois 1, 29, 61, 93, 125
— — L'Enfance du Pêcheur. 5
— — Questionnaire sur l'Enfance du Pêcheur. . . . 10
— — Le Vaisseau merveilleux, conte de marin, Haute-Bretagne 40
— — Superstitions de l'Orléanais. 47
— — Le Pélerinage de Saint-Mathurin. 48
— — Le Plongeur, chanson de la Haute-Bretagne. . 83
— — Les Transformations, version de la Haute-Bretagne. 100
— — La Mort du Bon Dieu, contes de la Haute-Bretagne 115
— — *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* 185
— — A propos de « Ma mère l'Oye » et de « Peau-d'Ane » 243
— — Le Seigneur Karn 327
— — Superstitions iconographiques. — I. Les Portraits 349
SÉVRETTE (Jules). — *Cabourg et ses environs* 250
SICHLER (Léon). — *Contes russes.* . . . . . 26 et 247
— — La Mort de l'Avare, conte russe. 35
— — Devinettes russes. 118
— — L'Oiseau de Feu et Vassilissa la Tzarevna 205
— — Le *Furet* russe 342
— — *Histoire de la Littérature russe* 393
SICOTIÈRE (L. de la). — La Fille et l'Ane 337
SIVRY (Ch. de). — Notre Musée. 317
— — Voici la Noël. 356
SUCHIER (Hermann). — *Œuvres poétiques de Philippe de Rémi* (et
— — les périodiques allemands) 90
TAUSSERAT (A.). — Le Folk-Lore au Salon 157
TEXIER (Mme Louis). — Les Epingles et les Saints 82

1. Les articles non signés dans les nos 1 à 5 sont de M. Sébillot, sauf la Bibliographie de Bogomil Krek, qui est de M. Léon Sichler.

Digitized by Google

Pages

TIERSOT (Julien). — Les Noces de l'Alouette et du Moineau 3
— — La chanson de Renaud 33
— — Sérénade de l'Ile de Corse 46
— — Le Jaloux, chanson du Limousin 71
— — Le Plongeur, chanson de la Haute-Bretagne . 83
— — Les Transformations, version du Morvan . . . 102
VICAIRE (Gabriel). — Là-Haut sur la montagne. 135
— — La Minoure du Pougan 170
— — La belle Isambourg. 175
— — Nos Idées sur le Traditionnisme. 189
— — La Nourrice d'Isa. 235
— — La Fille aux beaux Cheveux. 237
— — La Poésie populaire et les Poètes français. . . 253
ZANETTI (Zéno.) — *Nonne e Bambini* 314

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

This facsimile book was scanned in
2001 from an original by the
Preservation Department at the
Indiana University Libraries
on a Xerox DocuImaging 620S scanner
using Xerox XDOD software and
printed on acid-free paper.

Page # 322 is incorrectly marked as page # 223.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The HF Group
Indiana Plant
TI 092228 3 12 03
4/25/2007

Digitized by Google

3 0000 075 174 7